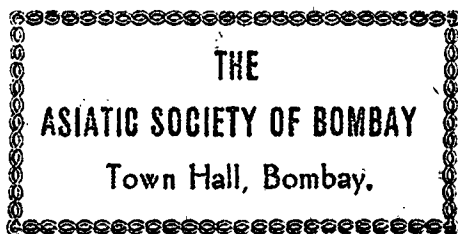




00036742

NOT TO BE ISSUED  
OUT OF THE LIBRARY.







HISTOIRE  
DES  
RÉPUBLIQUES ITALIENNES  
DU MOYEN ÂGE.

PAR J. C. L. SIMONDE DE SISMONDI;

Correspondant de l'Institut et de l'Académie royale de Prusse, des Académies italienne, de Wilna, de Cagliari, des Georgofili, de Genève, de Pistoia, etc.

TOME NEUVIÈME.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Lille,  
n° 17;

Et à STRASBOURG, même Maison de commerce.

M. D. CCC. XV.

724  
475  
SIS/HIS  
36742



00036742

---

# HISTOIRE.

DES

## RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

---

### CHAPITRE LXVI.

*État de l'Italie à l'époque du voyage et du couronnement de l'empereur Sigismond à Rome ; Eugène IV en guerre avec les Colannes , avec les Hussites, avec le Concile de Bâle, et avec ses sujets.—Révolutions de Florence ; exil et rappel de Cosme de Médicis.*

1431—1434.

L'ASPECT de l'Italie avoit bien changé depuis la révolution qui avoit commencé au temps des Othons de Saxe ; alors, on avoit vu les villes acquérir le droit et le pouvoir de se gouverner elles-mêmes ; elles avoient secoué le joug de monarques étrangers et inattentifs, réprimé l'orgueil de feudataires altiers, et contraint les nobles

à obéir aux lois. Mais quatre siècles en Lombardie , à peine trois en Toscane , suffirent aux peuples pour parcourir le cercle entier des institutions qui peuvent convenir aux états civilisés, et pour éprouver toutes les révolutions qui peuvent conduire d'un système politique à un autre. Les Italiens , d'abord ignorans , pauvres et grossiers , étoient parvenus à réunir toutes les jouissances du commerce , de la richesse , du goût dans les lettres et dans les arts ; ils s'étoient montrés fiers , indociles , impatiens du joug , et méconnoissant toute autorité ; néanmoins ils avoient éprouvé les extrêmes de la tyrannie comme de la liberté. Long-temps ils étoient demeurés étrangers aux armes , quoiquedoués de courage et d'énergie personnelle ; mais ils avoient ensuite appris , oublié , et appris de nouveau l'art de la guerre. L'esprit d'indépendance qui avoit rendu chacun maître chez soi , avoit fait place à un esprit d'usurpation et de conquête ; on avoit regardé d'abord comme honteux pour une ville d'obéir à une autre ville , et bientôt cependant , un petit nombre de cités puissantes avoient soumis à leurs lois toutes celles qui les entouroient. Rien n'avoit duré dans les institutions antiques , rien de ce qui subsistoit encore ne sembloit destiné à durer long-temps. Cette succession rapide de créations et de destructions qu'on pouvoit remarquer dans tous les gouvernemens du



du moyen âge, mais qu'on signale avec plus d'évidence dans les républiques, a souvent été rattachée aux dernières, comme si leurs lois ne pouvoient jamais assurer le bonheur aux hommes pendant plusieurs générations.

Le moindre examen suffit pour répondre à ce reproche, car il fait voir que rien ne dure sur la terre, et que l'histoire de l'univers est celle d'une lutte acharnée du temps contre les ouvrages des hommes. Un individu survit à plusieurs systèmes de lois, une famille peut voir la chute de plusieurs gouvernemens; mais la vie de cet individu, la conservation de cette famille n'attestent point la durée des institutions auxquelles ils ont été associés. Les chroniques ne conservent que les noms des rois, et les révolutions de leurs gouvernemens s'effacent; la création ou la chute d'un ministère, le brusque passage d'hommes nouveaux à la faveur, d'hommes célèbres à la disgrâce, paroissent à peine des événemens historiques dans les annales d'une maison royale; et cependant une révolution dans une république ne fait que correspondre à un changement de ministère dans une monarchie. Dans toute forme de gouvernement on voit changer les dépositaires du pouvoir, l'esprit qui les anime, les lois qui les régissent, comme on voit tout ouvrage humain dépérir et se renouveler. Les noms seuls, tout

au plus, se conservent quelquefois, tandis que les choses désignées par ces noms, ne sont plus les mêmes. L'empire romain parut se soutenir quinze cents ans, depuis Auguste jusqu'au dernier des Constantins; mais la constitution de cet empire, l'état des nations, les maximes du gouvernement changèrent avec chaque règne et chaque génération. Entre le siècle de Tibère, celui d'Honorius et celui de Phocas, il n'y eut d'autre ressemblance que dans la misère publique, la souffrance et l'avilissement. On ne devoit pas s'attendre à ce que la liberté et les vertus dont Milan jouissoit au douzième siècle, se conservassent plus long-temps que l'élégance et le goût du siècle d'Auguste, la philosophie de celui de Marc-Aurèle, la religion de celui de Dioclétien. Les monarchies modernes, quelque antique que soit leur fondation, ne se ressemblent pas davantage à elles-mêmes. La constitution de la France n'a pas changé moins souvent que celle de Florence. Tantôt les Francs étoient des vainqueurs campés au milieu des peuples conquis, tantôt des citoyens assemblés librement au champ de Mars sous la présidence d'un roi; la France féodale étoit une république de souverains, qui daignoient à peine reconnoître un chef; la France représentée par des états, la France représentée par des parlemens, la France gouvernée par des grands, par des ministres, par

des maîtresses, présentoit plusieurs fois dans chaque règne une face nouvelle. Toutes les institutions humaines sont également caduques; c'est seulement le despotisme qui, dans ses révolutions continuelles, reste toujours le même; c'est seulement là où rien n'est institué pour protéger les peuples, que rien ne peut être renversé, comme on ne peut point faire tomber une colonne déjà couchée par terre. CHAP. LXVI.

Cependant la plupart des révolutions, la plupart des changemens survenus dans les gouvernemens, laissent peu de traces dans l'histoire; tantôt parce que des écrivains superficiels, retrouvant dans les fastes anciens des noms encore usités, supposent que les mœurs et les droits mutuels qu'ils désignent étoient jadis ce qu'ils sont encore; tantôt parce que plusieurs révolutions ne changent point l'ordre ou plutôt le désordre social, comme en Turquie et dans les états despotiques; car elles n'ajoutent rien à l'anarchie, elles n'en diminuent rien; tantôt enfin, parce que le pays où elles arrivent, n'a acquis d'illustration ni dans les lettres ni dans les arts, qu'il n'attire nullement l'attention et ne brille d'aucun éclat. L'Italie est dans une situation toute contraire; les trois ou quatre siècles dont nous avons parcouru l'histoire, ont fondé la gloire et la puissance de l'esprit humain dans l'Europe entière. Les républiques italiennes ont

disparu; mais les conséquences de leurs travaux, de leurs généreux efforts, n'ont pu disparaître avec elles. Par elles, la liberté a, pour la troisième fois, rendu à l'Europe ce que la liberté avoit déjà donné aux Grecs, puis aux Romains. Chez elles on vit renaître les lettres, les arts, la philosophie; ce furent les fruits mûris par cette effervescence des âmes. Tant de lutttes et de combats, le développement de tant de grands caractères et de passions généreuses préparoient un résultat que n'avoient point en vue ceux mêmes qui devoient le produire; ils amenoient ce seizième siècle qui a brillé d'une immortelle gloire; ce siècle où les monumens les plus admirables furent élevés par l'esprit humain, au moment où la nation italienne accomplissoit sa carrière, et où, en acquérant le plus de splendeur, elle perdoit toutes ses vertus, toute son énergie, toutes ses espérances pour l'avenir.

Nous avons conduit, dans le volume précédent, l'histoire de l'Italie jusqu'à la mort de François Carmagnola, décapité à Venise le 5 mai 1452. Au moment où un grand homme est arraché à la scène du monde, il peut être convenable de considérer l'état de la contrée sur laquelle il avoit jusqu'alors exercé son activité, les forces respectives et les intérêts des

puissances, dont ses talens militaires avoient plus d'une fois changé la destinée. CHAP. LXVI.

L'Italie se trouvoit, en 1430, partagée en quatre régions; la Lombardie, la Toscane, l'état de l'Eglise, et celui de Naples. Chacune avoit un caractère différent et des gouvernemens fondés sur d'autres principes. Au nord, la Lombardie étoit soumise au despotisme militaire; les Visconti, ducs de Milan, en occupoient la plus grande partie; cependant les Vénitiens leur avoient enlevé quelques provinces qu'ils traitoient en pays conquis, non point en portions intégrantes de leur république. Le duc de Savoie et le marquis de Montferrat au couchant, le marquis d'Este et celui de Gonzague au levant, se partageoient le reste. Le duc de Milan, plus riche et plus puissant qu'eux tous, entretenoit toujours sur pied de nombreuses armées; elles lui servoient à effrayer ses voisins, à tenter sur eux de nouvelles conquêtes, à maintenir ses peuples dans la crainte et l'obéissance, et à leur arracher d'énormes contributions. Les petits princes qui l'entouroient et qui luttoient avec lui, étoient contraints d'adopter sa politique; et la fertile Lombardie étoit le seul pays assez riche pour supporter un gouvernement aussi désastreux.

Au centre de l'Italie, la Toscane étoit toujours animée de son antique esprit de liberté;

son agriculture prospéroit, ses richesses étoient immenses, et les progrès de l'esprit y étoient plus grands encore que ceux de l'opulence. Dans aucun pays de l'Europe la pensée n'avoit reçu de plus nobles développemens; la politique avoit été une école avantageuse pour la nation toute entière; un esprit profond et délié en même temps avoit été appliqué successivement à toutes les études humaines. Les Toscans seuls voyoient et jugeoient l'histoire de leur propre temps; les autres Italiens étoient victimes des révolutions et des calamités nationales, les Toscans en étoient spectateurs; et le calme de leur esprit, comme la force de leur caractère, leur donnoient souvent les moyens de les modifier ou de les détourner. Florence, bien supérieure en talens comme en puissance, à Sienne et à Lucques, à Gênes et à Bologne, s'élevoit au milieu d'elles comme la modératrice de l'Italie. Les Florentins maintenoient l'équilibre de cette contrée; ils conservoient à chaque peuple ses droits, à chaque état ses moyens de résistance.

Au levant et au midi de la Toscane, l'état de l'Église étoit livré à l'anarchie. Les passions généreuses, qui faisoient la grandeur des Toscans, s'y trouvoient aux prises avec une ambition et une férocité égales à celles qui avoient asservi la Lombardie. Les états étoient moins

riches, moins peuplés, moins puissans que dans l'Italie septentrionale, mais les haines n'étoient pas moins acharnées, ou les révolutions moins violentes. Les Manfredi, les Malatesti, les Montefeltro et les Varani étoient en petit l'image des Visconti, des Gonzagues, des marquis d'Este et de Montferrat. Les factions de Pérouse, de Viterbe et d'Orviete égaloient en acharnement celles de Florence et de Gênes; mais de leur choc il jaillissoit moins de lumière, et le triomphe de chacune étant plus court, les citoyens n'avoient pas le temps de remonter de l'amour de leur parti à celui de leur patrie.

Le royaume de Naples enfin avoit un esprit tout différent encore; c'étoit une monarchie héréditaire depuis long-temps constituée; les droits du peuple y avoient été entièrement subordonnés à ceux d'une famille; mais cette race royale, abandonnée à la mollesse, au vice et à la fainéantise, ne pouvoit inspirer ni respect ni affection. La nation n'étoit pas moins énervée que ses maîtres, et le pays tout entier tomboit dans cet état de dissolution sociale, qui fait disparaître également les vertus publiques et les vertus privées, les grandes espérances, et toute occupation de l'avenir.

Telle étoit la situation de l'Italie lorsque l'empereur Sigismond entreprit de la visiter. Ce

n'étoit plus le temps où les empereurs, suivis d'une puissante armée, passaient les Alpes pour dicter, dans la plaine de Roncaglia, des lois à la péninsule, pour ramener les feudataires à l'obéissance, réformer la constitution des villes impériales, et réduire à la directe de l'empire les fiefs qui étoient sortis de la ligne légitime de leurs premiers tenanciers. L'Italie, considérée toujours par les publicistes allemands comme le domaine propre des empereurs, ne faisoit plus que de nom partie de l'empire romain. Les divers membres dont cet empire s'étoit composé autrefois, étoient devenus autant d'états indépendans; ils faisoient en leur propre nom, et d'après leurs propres intérêts, la paix ou la guerre. La civilisation avoit été retardée au nord de cet empire par le goût belliqueux des peuples germaniques, tandis que les progrès de la richesse et de la population avoient été si rapides dans le midi, que plusieurs des villes d'Italie égaloient en forces et en importance les plus grands duchés de l'Allemagne. Cependant le voyage de l'empereur, qui n'avoit d'autre but que ses négociations pour la paix de l'Eglise, parut aux Italiens le prélude de très-grands événemens politiques. On conservoit le souvenir de deux expéditions de Charles IV en Italie, au milieu du quatorzième siècle; d'une de Robert, d'une autre de Sigismond lui-même.



Malgré le déclin de la dignité impériale, cha-  
 cun de ces quatre voyages avoit produit des  
 révolutions durables; aussi la nouvelle ex-  
 pédition de Sigismond fixa-t-elle les regards  
 de tous les peuples; elle éveilla l'attention de  
 tous les souverains, et elle fut préparée, ac-  
 compagnée et suivie par des intrigues et des  
 négociations tout-à-fait disproportionnées avec  
 l'événement lui-même.

CHAP. LXVI.

1431.

Sigismond, engagé dans une guerre désas-  
 treuse avec les Hussites de Bohême, fatigué de  
 la lutte entre le concile de Bâle et le pape  
 Eugène IV, dont il avoit espéré d'abord être l'ar-  
 bitre; impatienté de la lenteur des diètes germa-  
 niques, qui ne se rassembloient point sur ses  
 convocations, ou qui se séparoient justement  
 comme il arrivoit à Ratisbonne ou à Nuremberg,  
 pour en faire l'ouverture; après avoir menacé,  
 en 1429, d'abdiquer l'empire (1), sembla vouloir  
 secouer à la fois tout le fardeau de ses affaires  
 en faisant un voyage en Italie. « Sigismond, dit  
 Léonard Arétin, qui l'avoit connu en Lombardie  
 et ensuite à Constance, « étoit un homme réel-  
 » lement distingué. Son visage étoit agréable, sa  
 » taille étoit noble et forte en même temps, sa

(1) Schmidt, *Hist. des Allemands*. Liv. VII, chap. 14. — Eberhardi Windeckii *Historia Sigismundi*. Cap. 140. *Apud Menckonium. Script. Rer. German.* T. I, p. 1186.

CHAP. LXVI.

1431.

» magnanimité et dans la paix et dans la guerre ,  
 » étoit inébranlable , et sa libéralité étoit si  
 » grande , qu'on la regardoit comme son seul  
 » défaut ; car sa générosité et ses largesses lui  
 » ôtoient toujours les moyens de poursuivre ou  
 » ses négociations ou ses guerres (1) ». Cette  
 libéralité sans mesure étoit , en effet , un défaut  
 capital dans ce monarque ; non-seulement elle  
 arrêtoit tous ses projets , toutes ses entreprises ,  
 mais encore , elle le forçoit souvent à vendre  
 son alliance , et elle le réduisoit à une versa-  
 tilité honteuse , qui lui faisoit perdre la considé-  
 ration publique.

Sigismond , qui avoit souvent été blessé de  
 l'esprit d'indépendance des électeurs et des  
 princes germaniques , s'étoit senti flatté de la  
 déférence et des offres de soumission de Phi-  
 lippe-Marie Visconti. Ce duc de Milan , en  
 invitant l'empereur en Italie , avoit promis  
 d'employer ses trésors et ses armées à faire ré-  
 connoître l'autorité du monarque dans toute la  
 péninsule (2). Il sembloit à Sigismond , qu'après  
 avoir été long-temps chef d'une orageuse répu-  
 blique , il alloit remonter sur le premier trône  
 de la chrétienté. Il arriva le 22 novembre à

(1) *Leonardi Aretini Comment. T. XIX. Rer. Ital. p. 956.*

(2) *Joannis Simonetæ vita Francisci Sfortiæ. L. II, p. 221. Script. Rer. Ital. T. XXI.*

Milan, et il y fut en effet accueilli avec des honneurs infinis (1). Mais le soupçonneux Visconti ne put, dans cette occasion, faire céder son caractère à sa politique. Se défiant toujours de lui-même et des autres, il ne put se résoudre à paroître devant l'empereur. Il s'enferma dans son château d'Abbate Grasso, avec toutes les marques d'une crainte injurieuse; non-seulement il ne vint point recevoir son hôte dans sa capitale, il ne voulut pas non plus admettre la visite de cet hôte dans son château; il ne se trouva point à la basilique de Saint-Ambroise, le 25 novembre 1431, lorsque Sigismond y reçut la couronne de fer des mains de l'archevêque de Milan; il le laissa repartir sans l'avoir vu, et par cette misérable foiblesse, conséquence de sa vanité ou de sa pusillanimité, il se fit un ennemi irréconciliable du monarque, son allié naturel, qu'il avoit appelé lui-même dans ses états (2).

Sigismond avoit avec lui environ deux mille chevaux hongrois, bohémiens ou allemands (3); c'étoit moins une armée qu'un cortège de gentilshommes qui s'étoient attachés à sa personne, et qui vouloient participer aux honneurs qu'on

(1) *Andreae Billii Histor. Mediol.* L. IX, p. 156. T. XIX. *Rer. Ital.*

(2) *Joannis Simonetæ.* L. II, p. 222.

(3) *Poggii Bracciolini Hist. Flor.* L. VII, p. 579. *Rer. Ital.* T. XX.

CHAP. LXVI.

1431.

lui rendroit. Il ne craignit point de s'aventurer vers l'Italie méridionale avec une aussi foible troupe, encore qu'il sût combien il devoit défier du duc de Milan qui se disoit son allié, et combien cependant cette alliance préten due indisposoit contre lui tous ceux qui faisoient la guerre aux Visconti. De Milan, Sigismond se rendit à Parme, où les négociations entre Eugène IV et le concile le retinrent cinq mois. Peu de temps après le supplice de François Carmagnole, il se remit en route, et il fit son entrée à Lucques le dernier jour de mai 1432 (1). Cette ville avoit secoué, en septembre 1430, la domination de Paul Guinigi, et s'étoit remise en liberté; elle étoit alors attaquée par les Florentins, et défendue par le duc de Milan. L'arrivée de l'empereur jeta d'abord quelque consternation parmi les Guelfes de Toscane; mais Micheletto Attendolo, qui commandoit l'armée florentine, la ramena devant Lucques, pour la convaincre par ses yeux de la foiblesse de l'escorte impériale. Il repoussa même, dans une escarmouche, les soldats allemands qui s'étoient mêlés aux Lucquois (2); et il lui auroit été fa-

1432.

(1) *Commentari di Neri di Gino Capponi*. T. XVIII. *Rer. Ital.* p. 1175.—*Ricordi di Giovanni Morelli. Delizie degli eruditi Toscani*. T. XIX, p. 103.

(2) *Poggii Bracciolini Hist. Flor.* L. VII, p. 379.

cile d'assiéger Sigismond dans Lucques, et de l'empêcher d'en sortir jamais, si quelques magistrats florentins n'avoient préféré que le monarque continuât son voyage, et portât dans les états du Pape l'inquiétude qui l'accompagnait (1). Tandis que l'armée florentine s'étoit dirigée du côté d'Arezzo, Sigismond quitta Lucques précipitamment, et se rendit à Sienne le 10 juillet 1432 (2).

CHAP. LXVI.

1432.

La guerre qui désoloit alors l'Italie, privoit l'empereur de tous les avantages qu'il avoit attendus de son expédition, et elle entravoit toutes les négociations qu'il avoit entreprises. Une haine invétérée entre le duc de Milan et les deux républiques de Florence et de Venise, avoit fait renouveler les hostilités à plusieurs reprises, au mépris des traités solennels, qui n'avoient jamais pu suspendre l'effusion du sang que pour quelques mois. Cependant, les deux partis épuisés par les grandes batailles qu'ils s'étoient livrées en 1431, ne poursuivoient plus la guerre qu'avec une extrême mollesse. Les Vénitiens avoient mis à la tête de leur armée Jean-François de Gonzague, auquel Sigismond venoit de vendre, au prix de douze mille florins, le titre de mar-

(1) *Scipione Ammirato Istoria Fiorentina*. T. II., Lib. XX., p. 1082.

(2) *Historia Senensis Pétri Russii*. T. XX. *Rer. Ital.* p. 40.

quis de Mantoue (1). Ce capitaine se borna ; pendant l'été de 1432, à soumettre les châteaux de Bardolano, Romanengo, Soncino, et la Val Camonica ; tandis que George Cornaro qui s'étoit avancé dans la Valteline avec une autre armée vénitienne, y fut attaqué par Jacob Piccinino, et mis dans une déroute complète (2).

Cet épuisement des deux partis donnoit à Sigismond l'espérance de les amener à la paix ; mais le manque d'argent et de troupes le retenoit comme captif dans Sienne, et lui ôtoit tout le crédit qu'il avoit espéré que son titre seul de chef de la chrétienté lui feroit trouver ; Il sentoit avec indignation que dans l'empire même il n'étoit plus traité qu'en étranger. C'étoit le duc de Milan qu'il accusoit de son embarras ; et l'historien Bonincontri de San Miniato lui entendit dire plus d'une fois : « le jour viendra » où je pourrai me venger de ce tyran perfide, » qui m'a enfermé dans Sienne comme une bête » féroce dans sa cage (3) ».

Huit mois se passèrent cependant, sans que Sigismond pût continuer son voyage ou réussir

(1) *Gio. Batt. Pigna Storia de Principi d'Este*. L. VI, p. 578.

(2) *Platina Hist. Mantuana*. L. V, p. 811. — *Poggio Bracciolini*. L. VII, p. 382.

(3) *Bonincontrii Miniatensis Annal.* T. XXI. *Rer. Ital.* p. 140.

dans aucun de ses traités. Les puissances de l'Italie, malgré son extrême foiblesse, se défioient encore de lui, et ne pouvoient se résoudre à le prendre pour arbitre ; elles préférèrent s'en rapporter à la médiation du marquis Nicolas d'Este, et de son beau-père le marquis Louis de Saluces. Une blessure de Nicolas Piccinino qu'on jugea mortelle, inspira de la modération au duc de Milan, qui se crut privé pour jamais de l'assistance de son vaillant général ; et les arbitres amenèrent enfin les deux parties, le 26 avril 1433, à signer à Ferrare un traité de paix. Tout ce qui avoit été conquis de part et d'autre, tant par les Vénitiens et les Florentins, que par le duc de Milan, les Siennois et les Lucquois, fut également restitué, et Visconti renonça à ses alliances en Romagne et en Toscane, pour n'avoir plus, à l'avenir, occasion de s'ingérer dans la politique de ces deux provinces (1).

A peine cette paix avoit-elle été publiée, que

(1) *Jacobi Bracelli Genuens. de bello Hispano.* Haganoæ, 1530. In-4<sup>o</sup>. L. III, F. IV. — *Marin Sanuto vite de duchi di Venez.* T. XXII, p. 1032. — *Annal. Genuens. Joann. Stellæ.* T. XVII, *Rer. Ital.* p. 1310. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 646. — *Commentari di Neri di G. Capponi.* p. 1179. — *Petri Russii Hist. Senensis.* T. XX. *Rer. Ital.* p. 45, 46. — *Malavolti Istor. di Siena.* P. III, L. II, p. 23-27. *Voggio Bracciolini.* L. VII, p. 385.

Sigismond se croyant aussi d'accord avec Eugène IV, se mit en route pour Rome, où il fit son entrée le 21 mai 1455, et où il reçut, le 50 du même mois, la couronne impériale dans la basilique du Vatican (1). La paix de l'Église, cependant, étoit tout autrement difficile à établir que celle des princes séculiers. Tout étoit brouillé dans sa domination, et Sigismond durant ses longs séjours à Lucques et à Sienne, n'avoit pu concilier tant de prétentions contradictoires. L'Église catholique toute entière étoit en guerre avec les Hussites de Bohême, le siège de Rome étoit en guerre avec le concile de Bâle, le nouveau pape Eugène IV étoit en guerre avec tous les parens de son prédécesseur de la maison Colonna, et le gouvernement pontifical étoit en guerre avec tous les sujets de l'Église.

C'étoit dans la nuit du 19 au 20 février 1431 que le pape Martin V étoit mort. Pendant son règne, il avoit fait rentrer sous l'autorité du Saint-Siège toutes les villes, à la réserve de Bologne, et toutes les provinces qui relevoient de ses prédécesseurs avant le schisme. Fermé dans ses projets, ambitieux, et cependant pacifique, il avoit gouverné ses états en bon sou-

(1) *Eberhardi Windeckii. Hist. Imp. Sigismundi. C. 189, 190. Ap. Menckenium. T. I, p. 1245.*



verain. On ne lui avoit reproché que son avarice, mais on avoit d'autant plus droit de le faire, que les trésors qu'il accumuloit n'étoient point destinés au service du peuple auquel les impôts les avoient enlevés, ou du gouvernement qui les avoit perçus (1). Ces trésors demeurèrent, à sa mort, sous la garde de ses trois neveux de la maison Colonna, et leur possession fut la cause des premières guerres qui troublèrent l'état ecclésiastique pendant le nouveau règne.

Le conclave assemblé pour donner un successeur à Martin V, fit choix, le 3 mars 1431, de Gabriel Condolmieri, cardinal évêque de Sienne. Ce prélat peu considéré réunit tous les suffrages, justement parce que personne ne l'en croyoit digne. Les cardinaux n'étant point encore d'accord avec ceux qui les sollicitoient, cherchoient à perdre leurs suffrages dans le scrutin qu'ils étoient obligés de faire chaque jour; c'est-à-dire à les disséminer sur des personages insignifiants. Condolmieri, le plus insignifiant de tous, se trouva, par cette raison même, désigné, contre leur attente et la sienne, par les deux tiers des voix. Il étoit Vénitien, et neveu de ce Grégoire XII que le concile de Constance avoit contraint à abdiquer. Il avoit passé la première

(1) *Andreae Billii Hist. Mediol. L. VIII, p. 141. T. XIX, Rer. Ital.*

partie de sa vie dans la pauvreté, sous l'habit religieux, et il étoit demeuré attaché à toutes les rigueurs de la discipline monacale. Il étoit plein de confiance dans ses propres vues et ses propres talens, et sa présomption fut augmentée par son élévation inattendue. Il ne daignoit prendre les conseils de personne, et pour ne laisser pas même le temps de lui en donner, il agissoit en toute chose avec une précipitation inconsidérée. Après avoir pris en aveugle un parti dangereux, il croyoit faire preuve de caractère lorsqu'il s'y tenoit avec obstination. Il blessoit ainsi l'amour-propre comme les droits de toute sa cour et de tous ceux qui traitoient avec lui; en même temps il considéroit toute opposition comme un crime qu'il punissoit avec la dernière rigueur. Son exaltation ne causa aucun plaisir dans Rome, et bientôt sa conduite réalisa l'appréhension publique. Il prit le nom d'Eugène IV (1).

A peine le nouveau pape fut-il en possession du château Saint-Ange, qu'il redemanda les trésors amassés par Martin V, et qu'il accusa les Colonna, neveux de celui-ci, savoir : le cardinal Prosper, Antoine prince de Salerne, et Édouard comte de Célano, de les avoir soustraits à la chambre apostolique. Au moment où il aliénoit par cette demande toute la famille du dernier

(1) *Andreae Billii Hist. Mediolan.* L. IX, p. 143.

pontife, la révolte des villes du patrimoine de saint Pierre l'entraînoit dans des difficultés d'un autre genre. Pérouse avoit chassé le légat qui la gouvernoit, elle réclamoit ses anciens privilèges, et déclaroit ne vouloir plus payer désormais à saint Pierre que le léger tribut fixé lorsque cette ville jouissoit de sa liberté. A Viterbe le parti de l'aristocratie, dirigé par Jean de Gatti, avoit remporté une victoire sur la faction contraire, et chassé de la ville les vaincus. Città di Castello, Spolete, Narni, Todi, étoient également sous les armes; l'état de l'Église tout entier étoit en insurrection, et les trésors de Martin V paroissoient nécessaires à son successeur pour lever des troupes et réduire les révoltés (1). Mais le prince de Salerne, loin de vouloir se dessaisir des richesses de son oncle, ne vit dans la demande de les restituer qu'une preuve de la partialité du pontife pour les Orsini ses ennemis; plutôt que de se mettre à leur merci, il résolut de dépenser ses trésors pour se défendre; il leva des soldats, et dévasta les fiefs des Orsini, tout en protestant de son respect et de son obéissance pour le pape. Eugène IV hors de lui, de colère, sacrifia à sa vengeance tous les amis des Colonna qui étoient demeurés à Rome; il fit mettre à la torture Othon, trésorier de son prédécesseur, et il fit

(1) *Andr. Billii*. L. IX, p. 144. — *Bulla Eugenii IV adversus Prosperum de Columna*. T. III. *Rer. Ital.* P. II, p. 872.

CHAP. LXVI.  
1431.

pousser les tourmens jusqu'à réduire ce vieillard à l'agonie. Plus de deux cents citoyens romains périrent sur l'échafaud pour des crimes supposés ; la maison de Martin V fut rasée, les armes de sa famille, les monumens de son pontificat furent abattus dans tous les lieux publics, et la guerre contre le prince de Salerne se poursuivit en même temps avec acharnement. Eugène, secondé par les républiques de Venise et de Florence, le réduisit enfin à se soumettre, le 22 septembre 1431, aux conditions de paix qu'il voulut bien lui dicter. Soixante-quinze mille florins d'or, reste du trésor de Martin V, furent rendus au pape, et les Colonna retirèrent leurs garnisons des villes du patrimoine qu'ils avoient occupées (1).

Ce succès rendit le pape plus confiant dans ses propres moyens, et plus obstiné dans la poursuite des autres querelles qu'il avoit à soutenir. Mais les Hussites de Bohême et les Pères de Bâle étoient bien plus redoutables que les Colonna, et leur attaque étoit plus périlleuse. La guerre de Bohême étoit la conséquence du supplice de Jean Huss et de Jérôme de Prague. Les Bohémiens, furieux de la déloyauté avec laquelle on avoit fait périr leurs réformateurs, au mépris des sauf-conduits qu'on leur avoit donnés, n'aspiroient qu'à les venger. Ils n'a-

(1) *Vita Eugenii papæ IV, Scr. Rer. It. T. III, p. 869.*

voient point voulu reconnoître Sigismond pour successeur de son frère Wenceslas, mort à Prague, le 16 août 1419 (1). Ils avoient repoussé ses armées avec celles des ducs d'Autriche, de Bavière, de Saxe, et du marquis de Brandebourg (2). Des légions de paysans et de bourgeois croisés, avoient été à plusieurs reprises jetées sur les frontières de Bohême, et autant de fois elles avoient été réduites à une fuite honteuse, ou détruites avec un affreux carnage par Ziska, par les deux Protopes, et les autres généraux des Hussites (3). Ces redoutables partisans avoient à leur tour pénétré dans les provinces qui leur avoient fait la guerre, et ils avoient vengé les outrages qu'ils avoient reçus, et la persécution à laquelle ils s'étoient vus en butte, en mettant ces pays à feu et à sang. La réforme avoit pris chez les Hussites un caractère féroce; ils se croyoient appelés à détruire l'empire du démon, à corriger par le fer et le feu les iniquités de la terre. Toutes les foiblesses humaines, la galanterie,

(1) *Lenfant, Hist. du Concile de Bâle*. L. VI, p. 100. — *Jo. Adlzreitter, Annales Boicæ Gentis*. T. II, L. VII, c. 42, p. 145. Editio Francfort. fol. 1710, cura Leibnitii.

(2) En 1420. *Lenfant, Hist. du Concile de Bâle*. L. VIII, p. 127. — *Jo. Adlzreitter Annal. Boicæ Gentis*. T. II, L. VII, c. 53, p. 149.

(3) En 1425, *Hist. du Conc. de Bâle*. L. XII, p. 251; en 1427, L. XIII, p. 255; et en 1431, L. XV, p. 300. *Adlzreitter, Ann. Boicæ Gentis*. T. II, L. VII, p. 156, 158.

GRAP. LXVI.

1431.

l'ivrognerie, la recherche même de l'élégance dans les habits, paroissent des péchés dignes de mort aux Thaborites, les plus sévères entre ces sectaires; et leur condamnation s'étendoit jusqu'à ceux qui toléroient les péchés mortels dans les autres (1). Les Hussites s'étoient persuadé à eux-mêmes, et bientôt ils persuadèrent aussi à leurs ennemis qu'ils étoient les vengeurs du ciel, les fléaux de la main de Dieu. Une terreur panique devoit leurs bataillons, et dissipoit à leur aspect les armées les plus formidables. Les peuples accablés par la bravoure des sectaires, demandoient la paix avec instance; les Bohémiens qui ne prétendoient point à dominer chez les autres, mais seulement à être libres chez eux, accorderoient cette paix sans difficulté; mais dès que la nouvelle de pareils traités étoit portée à Rome, le pape se hâtoit de les annuler, en déclarant sacrilège toute convention avec les hérétiques; et la seule pénitence qui pût effacer à ses yeux la tache de ces traités impies, c'étoit de courir aussitôt aux armes, de surprendre les Hussites et d'en purger la terre. « Nous avons appris avec une profonde douleur », dit Eugène IV dans une bulle du premier jour de juin 1431, « qu'une trêve a été conclue avec les Hussites pour un temps déterminé qui n'est point encore

(1) Schmidt, *Hist. des Allemands*, L. VII, c. 19, p. 150.

» écoulé, trêve sanctionnée par des sermens CHAP. LXVI.  
 » mutuels, et des peines contre ceux qui la 1431.  
 » violeroient..... Nous qui nous efforçons de  
 » tout notre pouvoir de réprimer les efforts des  
 » hérétiques et de confuter leurs erreurs, nous  
 » qui ne pouvons tolérer en patience une telle  
 » injure et un tel blasphème, nous souvenant  
 » que c'est la foi qui nous a sauvés, et que sans  
 » elle il n'est de salut pour personne; de notre  
 » autorité apostolique, de notre certaine science,  
 » et sans y être sollicités, nous rompons, nous  
 » déclarons nuls et non-avenus tous ces con-  
 » trats, tous ces pactes, et chacune de leurs  
 » clauses; nous dégageons de leurs sermens les  
 » princes, les prélats, les chevaliers, les sol-  
 » dats, les magistrats des villes..... Nous les  
 » avertissons, nous les requérons, nous les  
 » exhortons au nom du sang de Jésus-Christ  
 » par lequel nous avons été rachetés, au nom  
 » de leurs affections les plus chères, nous leur  
 » enjoignons enfin comme pénitence de leurs  
 » péchés..... de se lever en masse, avec toute  
 » leur puissance, au moment qui leur sera in-  
 » diqué, d'attaquer les personnes des hérétiques,  
 » de les saisir, de les perdre et de les exter-  
 » miner sur la terre, de sorte qu'il n'en reste  
 » point de mémoire dans les siècles à venir (1).

(1) La bulle entière est rapportée dans *Raynaldus*, l'historien

CHAP. LXVI.

1431.

Mais cette bulle d'Eugène IV ne servit qu'à attirer sur l'Église de nouveaux désastres ; quarante mille cavaliers que le marquis de Brandebourg, les ducs de Bavière et de Saxe, et la ligue de Souabe, avoient rassemblés sous le commandement du cardinal Julien Césarini, furent dissipés par les Hussites. On crut reconnoître le doigt de Dieu dans les défaites successives des Croisés, et les prélats catholiques, surtout ceux de la France et de l'Allemagne, commencèrent à proclamer que l'Église ne triompheroit des hérétiques, qu'après avoir accompli sur elle-même la réforme dans son chef et dans ses membres, qui avoit été entreprise par le concile de Constance, et qui devoit être terminée par celui de Bâle (1).

Martin V, pour contenir le concile œcuménique, qu'il s'étoit engagé à convoquer, avoit voulu le rassembler dans une ville d'Italie, où les nombreux pensionnaires de la cour de Rome auroient exercé plus d'influence : il choisit d'abord Pavie, puis Sienne ; mais il ne put y réunir que quatre ou cinq prélats de chaque nation, qui même protestèrent contre l'influence illégale que le pape vouloit exercer sur eux. Le concile de Sienne ne se signala que

officiel de la cour de Rome au 17<sup>e</sup> siècle. *Annales Ecclésiast.* T. XVIII, p. 88.

(1) *Annal. Eccles. Raynaldi.* 1431, §. 19, T. XVIII, p. 89.



par un statut qui accorde à ceux qui contribueront à la persécution des hérétiques les mêmes indulgences que s'ils avoient marché en personne à la croisade (1). Il fut ensuite dissous, et un nouveau concile fut convoqué à Bâle par une bulle du 4 des ides de mars 1424 (2).

Cette assemblée solennelle des députés de la chrétienté s'ouvrit le 25 juillet 1431, sous la présidence du cardinal Julien Césarini, déjà choisi par Martin V, et confirmé par Eugène IV comme légat au concile (3). Les prélats les plus distingués de toutes les nations de l'Europe, les hommes dont on estimoit le plus le savoir et l'éloquence, s'y trouvèrent en présence, au moment où une fermentation universelle agitoit les esprits, où de toutes parts des voix s'élevoient pour demander la réforme d'abus scandaleux. Dans cette imposante assemblée, l'éloquence, le savoir, la considération personnelle, assignèrent les rangs, de préférence aux titres et aux dignités. Un esprit républicain ne tarda pas à s'y manifester, et la réforme commença de la manière la plus effrayante pour l'autorité du Saint-Siège. Les prélats avouoient l'intention

(1) *Acta Senensis Concilii*. 1423. apud Labbe' *Concil. Gener.* T. XII, p. 569.

(2) *Annal. Eccles. Raynaldi*. 1424, §. 5, p. 66.

(3) *Acta Concilii Basiliensis*. Labbe *Concil. Gener.* T. XII, p. 459.

de rendre à chaque diocèse son indépendance, de relever l'autorité des évêques, de rabaisser celle de Rome, de substituer enfin une constitution libre et républicaine à la monarchie spirituelle, que les papes avoient fondée. Des abus nombreux d'administration, une corruption, une vénalité qu'on ne cherchoit pas même à dissimuler, des usurpations récentes et qui n'avoient point encore fait oublier les droits anciens, justifioient aux yeux de toute la chrétienté les prétentions du concile. Cependant l'édifice entier de la hiérarchie romaine étoit ébranlé; le revenu, comme le pouvoir des papes, alloit être anéanti, et Eugène IV, qui n'admettoit dans l'Église d'autre droit que le sien, s'indignoit d'un tel esprit de révolte (1).

Dès sa seconde session, le concile s'étoit déclaré supérieur au pape : il avoit même menacé celui-ci de peines ecclésiastiques, s'il tentoit de dissoudre l'assemblée ou de la transférer sans son consentement dans une autre ville (2). Le concile de Constance avoit imposé au Saint-Siège l'obligation de convoquer tous les sept ans des conciles œcuméniques; mais comme il n'avoit

(1) *Lenfant, Hist. du Concile de Bâle. L. XVI, p. 331. — Annales Ecclesiast. Raynaldi. T. XVIII, p. 89. — Cronica di Bologna. T. XVIII, p. 641.*

(2) *Acta Concilii Basiliens. Sessio IV, §. 3, 4, 5. Labbe Concil. Gener. T. XII, p. 477.*

rien statué sur leur durée, cette obligation étoit déclinée par une prompte dissolution. Ainsi le concile de Sienne avoit à peine existé; ainsi, dès la première année, Eugène IV vouloit détruire celui de Bâle (1). Les prélats assemblés résolurent en conséquence de soustraire entièrement leur synode à l'autorité du pape. En même temps ils ôtèrent à celui-ci le droit de créer de nouveaux cardinaux (2): ils le citèrent à venir en personne à Bâle dans le terme de trois mois, et, sur son défaut, ils le déclarèrent contumax (3); ils se réservèrent enfin le droit de lui nommer un successeur en cas de vacance du Saint-Siège (4).

Sigismond étoit engagé par ses propres intérêts dans la guerre de Bohême; pour la soutenir, il avoit besoin des secours de l'Église d'Allemagne; d'ailleurs il voyoit avec regret la cour de Rome tirer de ses états des revenus considérables; aussi se montra-t-il le protecteur zélé des libertés de l'Église. Il crut qu'en se rendant à Rome pour y prendre la couronne impériale, il exerceroit une plus grande influence sur le pape, et le détermineroit plus aisément à con-

(1) *Acta Concilii Basil.* Sessio III, p. 480. *Ib.*

(2) Sessio IV, §. 6, p. 488.

(3) Sessio VI, p. 494.

(4) Sessio VII, p. 496.

CHAP. LXVI.

1432.

sentir à tout ce que la chrétienté demandait de lui. Mais Sigismond n'avoit point d'armes ; déjà, quand il avoit voulu donner la paix à l'Italie, il avoit senti que le crédit d'un empereur se mesure sur ses moyens de se faire craindre : il le sentit davantage encore lorsqu'il voulut donner la paix à l'Église ; ses efforts furent sans cesse déjoués par l'impétuosité et l'inconséquence d'Eugène, ou par le zèle imprudent des prélats. Le premier, qui avoit déjà essayé de dissoudre le concile, ou de le transférer à Bologne, consentit enfin à le reconnoître, sur les instances réitérées de Sigismond ; mais ce fut en annulant tout ce qui s'y étoit fait jusqu'à ce jour, et en soumettant l'assemblée à la présidence de nouveaux légats du Saint-Siège (1). Les prélats, loin de se contenter de cette bulle, qui auroit subordonné leur autorité à celle du pape, citèrent de nouveau celui-ci à se rendre dans leur sein, et le menacèrent de prononcer sa déchéance, s'il ne se soumettoit pas avant soixante jours. Sigismond, après avoir été couronné à Rome par Eugène IV pendant une trêve momentanée, reprit le chemin de Bâle, où il présida le 8 des ides de novembre, la quator-

1433.

(1) *Raynaldi, Ann. Eccles.* 1432, §. 8-11; 1433, §. 6, 18, 19. T. XVIII, p. 99-116. — *Lenfant, Hist. du concile de Bâle.* L. XV, p. 562. — *Schmidt, Hist. des Allem.* L. VII, c. 16, p. 190.

zième session du concile ; mais il ne trouva guère de moins de difficultés à demeurer le modérateur de cette assemblée turbulente et démocratique, qu'à faire plier l'orgueil et l'obstination d'un pontife peu capable de gouverner (1).

CHAP. LXVI.

1433.

Pendant cette lutte dangereuse, Eugène IV fut encore attaqué par de nouveaux ennemis ; il avoit donné pour gouverneur à la Marche d'Ancône, Jean Vitelleschi, évêque de Recanati, son favori, dont le caractère cruel et perfide causa bientôt une révolte universelle. Le duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, qui venoit de signer la paix avec les Florentins, avoit licencié ses capitaines et la plus grande partie de leurs soldats ; cependant il désiroit que ses armées restassent sur pied, en renonçant à sa solde, et il jugea que la révolte contre Vitelleschi pouvoit leur en fournir l'occasion. Il excita secrètement ceux qu'il renvoyoit, à ravager l'état de l'Église, et à y fonder, s'ils le pouvoient, des principautés pour eux-mêmes. De cette manière, il récompensoit sans frais des généraux qui l'avoient bien servi, il maintenoit des armées auxquelles il ne vouloit plus donner de solde, il se vengeoit d'Eugène IV dont il avoit été mécontent, et il obligeoit les Florentins à de grandes dépenses, en excitant leur inquiétude.

(1) *Acta concilii Basiliens. Sessio XIV*, p. 523.

François Sforza et Nicolas Fortebraccio de Pérouse, entrèrent en même temps, le premier dans la Marche d'Ancône, l'autre dans le patrimoine de saint Pierre (1). Tous deux prétendoient être autorisés par le concile de Bâle à enlever ces provinces au pape, tous deux furent accueillis avec empressement par les Colonna encore irrités de leur défaite récente. François Sforza surprit Iesi, emporta d'assaut Montermo, accepta les capitulations d'Osimo et de Recanati, et trouvant dans cette dernière ville les otages de Fermo, d'Ascoli, et des autres forteresses que gouvernoit Vitelleschi, il les força toutes à se rendre à leur tour. (2) La soumission de la province entière fut l'ouvrage de quinze jours. L'Ombrie et la Toscane inférieure commençoient à leur tour à s'ébranler ; dans le même temps, Nicolas Fortebraccio s'étoit emparé de Tivoli et des petites villes les plus voisines de Rome, il menaçoit même cette capitale. Eugène n'avoit d'autre ressource pour se défendre, que de choisir entre ses ennemis ; il se détermina enfin à recourir à François Sforza ; il l'engagea à s'opposer aux progrès de Fortebraccio, en réveillant la rivalité des factions militaires que l'ancien Sforza et Braccio

(1) *Petri Russii, Hist. Senensis*. T. XX: *Rer. Ital.* I. 46.

(2) *Joannis Simonetæ vita Franc. Sfortiæ*. L. III, T. XXI, *Rer. Ital.* p. 226. •

Montone avoient mises en opposition ; il lui offrit pour récompense la Marche d'Ancône avec le titre de marquis ; il lui promit même de laisser pour quelque temps entre ses mains, ses autres conquêtes, en le créant vicaire et gonfalonier de l'Église romaine (1).

Cependant, l'assistance de François Sforza ne suffit point pour rétablir les affaires du pape, soit parce que Nicolas Piccinino s'avança de son côté pour seconder son parent Fortebraccio, et avoir part aux dépouilles de l'Église, soit plus encore parce que les Romains, fatigués d'un gouvernement qui les accabloit de contributions et ne savoit pas les défendre, prirent les armes contre Eugène, proclamèrent le rétablissement de leur république, et assiégèrent le pape dans l'église de Saint-Chrysogone, où il s'étoit réfugié. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, qu'Eugène s'échappa déguisé, sur une petite barque, qui le porta à Ostie au travers d'une grêle de traits. Une galère le conduisit à Pise; enfin il vint à Florence, où il demanda un asile à la république, tandis que ses états étoient partagés entre Sforza et Fortebraccio, et que son autorité étoit méconnue dans tout le territoire de l'Église (2).

(1) *Joan. Simonetæ. L. III, p. 227.* — *Franc. Adami Fragmentorum de rebus gestis in civitate Firmana. L. II, cap. 64, 65, p. 52.* — *In Thesaurò Burmanni. T. VII, P. II.*

(2) *Joann. Simonetæ vita Franc. Sfortiæ. L. III, p. 254.* —

CHAP. LXVI.

1433.

La république de Florence, où Eugène IV noit chercher un refuge, étoit alors agitée par des factions qui plus qu'aucune de celles qu'elle avoit nourries jusqu'alors, devoient mettre en danger sa liberté. Après la mort de Jean de Médicis, Cosme son fils avoit pris la direction du parti formé anciennement par les Alberti, pour limiter l'autorité de l'oligarchie et relever celle du peuple. Cosme avoit un caractère plus ferme que son père, il agissoit avec plus de vigueur, il parloit entre ses amis avec plus de liberté, et cependant aucun Florentin ne le surpassoit en prudence. Dans ses manières il unissoit la gravité à la grâce; ses immenses richesses lui permettoient d'exercer chaque jour son humanité et sa libéralité. Il n'attaquoit point le gouvernement, il ne cabaloit point contre lui; mais il ne déguisoit pas non plus ses opinions, qu'il exprimoit toujours avec autant de noblesse que de franchise; et le grand nombre d'amis et de cliens qu'il avoit acquis par sa générosité, lui donnoit l'importance d'un homme public (1). Avec leur aide il se croyoit assuré de maintenir sa liberté et son rang, tant que la

*Joannis Stellæ Ann. Genuenses. T. XVII. Rer. Ital. p. 115. —*  
*Commentari di Neri di Gino Capponi. T. XVIII, p. 1181. — Cro-*  
*nicia di Bologna. T. XVIII, p. 649.*

(1) *Nicolo Macchiavelli, Ist. Fiorent. L. IV, p. 17. —*  
*Scipione Ammirato, Istoria Fiorent. L. XX, p. 1087.*



intérieure se conserveroit, ou de les défendre les armes à la main, s'il étoit attaqué par ses ennemis. Deux confidens partageoient son crédit; Averard de Médicis, par son audace, et Puccio Pucci, par sa sagesse et sa prudence, l'aideroient à maintenir l'union de ses partisans. Ces trois hommes d'état avoient beaucoup contribué à déterminer les Florentins à entreprendre la guerre de Lucques; mais ils n'avoient point été admis ensuite à la diriger. Aussi, soit pour se justifier des conseils qu'ils avoient donnés, soit pour embarrasser leurs adversaires, prenoient-ils à tâche de dévoiler les causes de tous les revers que l'état avoit éprouvés.

Renaud des Albizzi, dont le caractère impatient et orgueilleux supportoit mal un contrôle continuel, auroit voulu forcer Médicis à une inimitié ouverte, le vaincre dans une bataille, et le chasser ensuite de la ville. Tous les jeunes gens qui étoient entrés avec lui dans le gouvernement, partageoient son impatience; et Nicolas Barbadori, l'un d'eux, s'efforça d'engager Nicolas d'Uzzano à faire attaquer Cosme de Médicis et les siens, afin de détruire un parti qui ne s'élevoit que pour leur ruine. Mais ce vieux chef de la république connoissoit mieux ce qui avoit fait long-temps la force de sa faction, et ce qui en faisoit alors la foiblesse. Il avoit vu

les Florentins, encore effrayés du gouvernement sanguinaire et méprisable des *Ciompi*, se jeter dans les bras du parti le plus opposé à la populace; il les avoit vus, pendant un temps, demander avant toute chose à leur gouvernement de la dignité, de la considération et de la force. C'étoit dans ces heureuses circonstances que son ami Maso des Albizzi et lui avoient été placés au timon des affaires, et leurs talens en avoient tiré le parti le plus avantageux pour rendre la république puissante au-dehors, ferme et inébranlable à l'intérieur. Mais à mesure que la mémoire des *Ciompi* s'étoit affoiblie ou effacée, la reconnoissance pour le gouvernement qui avoit arraché Florence des mains de la populace s'étoit affoiblie aussi. La nation étoit plus sensible à une jalousie présente qu'à une crainte passée; elle commençoit à rendre son affection aux fils mêmes de ces anciens démagogues, au joug desquels on l'avoit arrachée; ces fils, qui n'avoient point partagé les fautes de leurs pères, inspiroient, par leurs noms seuls, une considération qui n'étoit plus mêlée de crainte; leurs richesses s'étoient accrues, le nombre de leurs partisans s'étoit augmenté de tous les hommes nouveaux qui avoient acquis quelque indépendance, tandis que l'oligarchie, conformément à son essence, s'étoit resserrée toujours davantage. Les divisions dans le parti dominant avoient pro-

des recrues à l'opposition; chaque fois que quelque mécontent se détachoit de sa famille ou de son parti, il venoit se ranger sous les drapeaux des Médicis. L'ancienne noblesse, toujours exclue de l'administration par les deux factions, s'attachoit de préférence à celle qu'elle voyoit opprimée comme elle; en sorte que Cosme avoit pour adhérens des hommes égaux tout au moins en naissance, en richesses, en talens et en zèle, aux partisans des Albizzi, et de beaucoup supérieurs en nombre. D'après ces considérations Nicolas d'Uzzano recommanda à Barbadori d'éviter tout mouvement populaire, toute lutte où les forces des deux partis viendroient à se mesurer, puisque les leurs étoient complètement illusoire, et qu'ils ne conservoient leur pouvoir que par l'empire de l'habitude, ou la faveur d'une opinion qui n'avoit plus de fondemens (1).

Mais Nicolas d'Uzzano mourut peu de temps après la paix de Lombardie, et Renaud des Albizzi demeuré seul à la tête de son parti, reprit avec plus d'ardeur qu'auparavant le projet d'écraser ses adversaires. Il attendoit seulement pour le tenter, que le sort donnât à la république une seigneurie composée de ses adhérens. Aussi le tirage des magistrats qui se

(1) Nicol. Macchiavelli, *Istor. Fior.* L. IV, p. 60.

CHAP. I. XVI.  
1433.

répétoit tous les deux mois, excitoit-il dans la ville une agitation effrayante, parce que chacun sentoit qu'une révolution prochaine et presque inmanquable pouvoit être décidée par le caractère des gonfaloniers et des seigneurs que le hasard appelleroit aux places.

Enfin, le sort donna Bernard Guadagni pour gonfalonier des mois de septembre et d'octobre 1433, et avec lui huit seigneurs entièrement dévoués à la faction des Albizzi (1). Guadagni étoit un homme pauvre, qui n'auroit pu siéger dans la magistrature, si Renaud des Albizzi n'avoit par avance payé ses contributions, afin qu'il ne fût pas débiteur de l'état. Cet homme, aigri par des ressentimens personnels, incapable de crainte et n'ayant rien à perdre, étoit prêt à tout entreprendre pour servir le chef de son parti (2).

A peine sept jours s'étoient écoulés depuis que Guadagni étoit entré dans la magistrature, lorsqu'il fit sommer, le 7 septembre, Cosme de Médicis de se rendre au palais. Les amis de celui-ci le pressoient de s'évader ou de se mettre en défense; Cosme ne voulut compter que sur son innocence, comme si, dans le tumulte des révolutions, un chef de parti étoit jamais

(1) *Priorato ne' Ricordi di Gio. Morelli. Deliz. degli eruditi.*  
T. XIX, p. 115.

(2) *Scipione Ammirato Istor. Fior. L. XX, 1088.*

présenta aux yeux de ses adversaires; et il se présenta devant la seigneurie. On le fit aussitôt arrêter et enfermer dans la tour du palais public; une accusation de malversation dans la guerre de Lucques servit de prétexte à cette arrestation (1). Ce n'étoit point à des juges cependant qu'on vouloit soumettre la cause de ce citoyen puissant; son sort devoit être décidé par une autorité extrajudiciaire, et Guadagni fit sonner la cloche du parlement, pour rassembler le peuple sur la place publique, dont Renaud des Albizzi occupoit toutes les avenues avec des gens armés.

Quelles que fussent les dispositions du peuple, on avoit toujours vu le parlement de Florence se ranger du parti du plus fort. On le convoquoit pour sanctionner une révolution déjà faite, et les seuls citoyens qui approuvoient cette révolution se rendoient sur la place publique, tandis que les mécontents en étoient écartés, ou par la crainte ou par la violence. La seigneurie demanda au peuple assemblé de créer une *balie* pour sauver l'état des complots de ceux qui vouloient sa ruine; deux cents citoyens qui avoient été désignés par Renaud des Albizzi, furent en effet revêtus par le peu-

(1) Joann. Michael. Bruti, *Histor. Florent.* L. I. Apud Burmannum, *Thesaurus Antiquit. et Histor. Ital.* T. VIII, p. 11.

ple du pouvoir illimité qu'on supposoit exister toujours dans la nation assemblée, et auquel on soumettoit les lois mêmes et la constitution. La *balie* se réunit aussitôt dans le palais, pour délibérer sur le sort qu'elle réserveroit à Cosme de Médicis.

Ce chef de parti fut accusé d'avoir fait échouer, par des révélations perfides, adressées à François Sforza son ami, les projets de ses compatriotes sur Lucques. Les alliances personnelles de ce puissant citoyen avec Sforza et avec Venise, le grand nombre de ses partisans, le triomphe futur qui lui étoit réservé, justifient peut-être suffisamment la défiance d'un gouvernement qu'il vouloit supplanter, et qui s'étoit maintenu plus d'un demi-siècle avec tant de gloire et de vertus. Mais les armes que Renaud des Albizzi employa contre Médicis étoient injustes et illégales; les hommes qu'il fit agir étoient déterminés par les motifs les plus honteux; Guadagni avoit été séduit par l'argent avec lequel on avoit payé ses dettes; la *balie* partagea des places lucratives entre lui et les prieurs qui l'avoient secondé, et les magistrats de la république se firent bassement payer pour avoir pros crit un de ses plus grands citoyens (1). Cependant

(1) *Ricordi di Cosimo de Medici apud Roscoe. Life of Lorenzo. Append. T. III. Edition of Basel, p. 5-9.*—*Scipione Ammirato, Stor. Fior. L. XX, p. 1090.*

Ceux qui, dans un état corrompu, se font servir par des âmes vénales, doivent s'attendre à ce que leurs adversaires mettent à l'enchère les hommes qui se sont ainsi vendus, et trouvent moyen de les leur enlever. Cosme de Médicis réussit, du fond de sa prison, à faire remettre mille florins à Bernard Guadagni, qu'il fit prier de l'épargner; et en effet celui-ci, au lieu de demander la tête de Médicis, comme Renaud des Albizzi l'avoit exigé, demanda seulement à la balie, de l'exiler pour dix années à Padoue. On assigna en même temps des lieux d'exil différens à ses parens et à ses principaux amis, et le 3 octobre, Cosme de Médicis partit de nuit de Florence, pour se rendre au lieu de sa rélegation. La république de Venise le fit accueillir avec les honneurs les plus distingués, lorsqu'il entra sur son territoire (1).

Renaud des Albizzi, loin de s'enorgueillir de la révolution qu'il venoit d'effectuer, considéra dès-lors sa perte comme certaine; il vit bien que Cosme, surpris et exilé par une injuste violence, n'en seroit que plus ardent à se venger; que les hommages des étrangers releve-

(1) *Ricordi di Cosimo de' Medici*, p. 9, 10 et 11. — *Commentari di Neri di Gino Capponi*, p. 180. — *Macchiavelli Hist. Fior.* L. IV, p. 70. — *Scipione Ammirato*. L. XX, p. 1090. — *Istoria di Giov. Cambi. Deliz. Exud.* T. XX, p. 183. — *Nerli Commentari*. L. II. p. 38.

CHAP. LXVI.

1433.

roient sa considération, qu'il auroit toujours sa disposition d'immenses richesses, et des partisans plus zélés et plus nombreux que jamais, et que leur premier effroi, en se dissipant, feroit place à un redoublement de zèle. Bien plus, la balie créée par le dernier parlement, quoiqu'elle eût renouvelé les listes de tous les magistrats, et rempli de noms choisis les bourses d'où l'on tiroit au sort la seigneurie, n'avoit pas pu, ou n'avoit pas voulu exclure du scrutin tous ceux qui étoient suspects au parti des Albizzi; elle auroit craint de porter au comble le mécontentement universel, en laissant voir à quelle étroite oligarchie on vouloit réduire un gouvernement essentiellement populaire; Renaud, il est vrai, demandoit avec instance à ses amis de fortifier leur parti, en y admettant les grands et l'ancienne noblesse, qui depuis long-temps étoient exclus de toutes les charges; mais il ne put jamais vaincre la jalousie des siens, ou triompher de la répugnance du peuple, et il fut obligé d'attendre dans l'inaction les suites de l'irritation publique, qu'il voyoit se prononcer toujours plus (1).

1434.

Il y avoit déjà une année que Cosme de Médicis et ses amis étoient exilés, lorsque le sort appela Nicolas de Cocco Donati à être gon-

(1) *Nicol. Macchiavelli, Ist. Fior. L. IV, p. 72.*



gonfalonier pour les mois de septembre et d'octobre 1434, avec huit seigneurs, qui tous aussi bien que lui s'étoient déclarés en faveur des Médicis. Trois jours devoient s'écouler entre le tirage des nouveaux magistrats et leur entrée en charge ; Renaud des Albizzi voulut profiter de ce délai pour faire prendre les armes à ses amis, créer une nouvelle balie et exclure de la magistrature des hommes aussi dangereux pour lui ; mais il ne trouva dans ses partisans que froideur et timidité. Palla Strozzi, sur lequel il avoit compté, lui répondit qu'un bon citoyen devoit attendre l'attaque de ses adversaires plutôt que de la provoquer, et sans persuader Renaud, il le contraignit à se tenir en repos.

Le nouveau gonfalonier fut à peine entré en fonctions, qu'il intenta un procès criminel à son prédécesseur, pour avoir malversé dans l'administration des deniers publics. Bientôt après il cita les trois chefs du parti des Albizzi à comparoître au palais, de la même manière que Cosme avoit été cité un an auparavant par le parti contraire. Mais au lieu d'obéir, Renaud des Albizzi, Ridolfe Péruzzi et Nicolas Barbadori se rendirent en armes sur la place de San Pugnari, avec tout ce qu'ils purent rassembler de gens armés (1). Palla Strozzi et Jean Guic-

(1) *Comment. di Neri di Gino Capponi. T. XVIII. Rer. Ital. p. 182. — Ricordi di Cosimo de Medici. T. III, p. 11.*

ciardini, qu'ils attendoient aussi, craignirent de se compromettre et ne parurent point. Bientôt Ridolfe Péruzzi prêta l'oreille aux propositions d'accommodement que lui fit faire la seigneurie, et se rendit au palais; le courage de ceux qui avoient pris les armes se refroidit; les partisans de la seigneurie et ceux de Cosme, parmi lesquels se trouvoit un propre frère de Renaud des Albizzi, s'enhardirent; le pape, enfin, qui vivoit à Florence avec toute sa cour, offrit sa médiation et acheva ainsi la ruine du parti des Albizzi.

Renaud n'osa point refuser la médiation du pape, et il fit retirer les gens armés qui occupoient la place sous les ordres de Nicolas Barbadori; cependant leur prise d'armes, dès qu'elle n'étoit pas suivie d'une victoire, ne pouvoit plus être considérée que comme une révolte. Florence reprit une apparence de calme, mais la seigneurie profita du temps que ses adversaires perdoient en négociations, pour faire rentrer dans la ville les soldats dispersés sur son territoire; elle en remplit le palais et tous les lieux forts; après quoi elle appela le peuple au parlement: elle lui fit créer une nouvelle loi en entier favorable aux Médicis, et le premier acte de cette nouvelle assemblée fut de rappeler Cosme avec tous les siens, tandis qu'elle exila Renaud des Albizzi, Ridolfe Péruzzi,

Nicolas Barbadori, Palla Strozzi, et tous les ci-  
 toyens qui jusqu'alors avoient été à la tête de  
 la république (1). Ainsi fut renversé le gouver-  
 nement qui avoit administré Florence avec le  
 plus de gloire, dans le temps de la plus haute  
 prospérité de cet état. Albizzi et ses amis par-  
 tirent pour leur exil sans opposer plus aucune  
 résistance; ils se dispersèrent dans des villes  
 qui avoient long-temps redouté le ressentiment  
 ou recherché la faveur de ces chefs habiles  
 d'une puissante cité, tandis que Cosme de Mé-  
 dicis revint en triomphe prendre l'administra-  
 tion d'une république d'où il avoit si récem-  
 ment été proscrit.

CHAP. LXVII

1434.

vous en  
 la guerre  
 nière

(1) *Comment. di Neri Capponi*, p. 1182. — *Leonardi Aretini, Commentarii de suo tempore*, p. 937. — *Macchiavelli Ist. L. IV*, p. 77. — *Scipion Ammirato. L. XX*, p. 1101. — *Ricordi di Gio. Morelli. T. XIX*, p. 121. — *Nerli Commentari. L. II*, p. 42.

## CHAPITRE LXVII.

*Nouvelle guerre entre le duc de Milan et les Florentins. — Révolutions du royaume de Naples; Mort de Jeanne II. Alphonse V, qui veut recueillir son héritage, est fait prisonnier par les Génois à la bataille de Ponza, et relâché par le duc de Milan. — Gènes recouvre sa liberté.*

1432—1435.

CHAP. LXVII.  
1434.

PENDANT l'année même où le gouvernement de Florence avoit passé d'une faction à l'autre, et où les Médicis avoient succédé à l'ancien crédit des Albizzi, cette république avoit été obligée de recommencer la guerre avec le duc de Milan, et de rompre le traité de Ferrare du 26 avril 1433; car telle étoit l'ambition inquiète du duc, qu'immédiatement après un traité de paix il reprenoit les armes, s'il avoit l'espoir de remporter le plus léger avantage sur ceux avec lesquels il venoit de se réconcilier; telle étoit d'autre part sa légèreté et son inconséquence, qu'aussitôt après avoir recommencé les hostilités, il prêtoit l'oreille à de nouvelles

Associations, et signoit une seconde paix pour rentrer précisément dans la condition d'où il venoit de sortir. En même temps que ces intrigues sans motif et sans issue empêchent de suivre avec intérêt la politique de la cour de Milan, la manière dont se faisoit la guerre, empêche également de s'intéresser aux armées. Nulle part on ne voyoit combattre des citoyens, nulle part les guerriers n'associoient leur cœur à la cause qu'ils défendoient. L'honneur lui-même avoit disparu des armées avec le patriotisme, parce que les soldats, pour qui la guerre n'étoit qu'un métier mercenaire, passoient sans scrupule d'un camp dans un autre, dès qu'ils étoient attirés par une plus forte paye. Sans intérêt dans le passé et dans l'avenir, n'attachant point leur honneur à l'honneur de leur corps, ils n'emportoient avec eux ni le souvenir de leurs victoires précédentes, ni une réputation à soutenir par leur conduite future. La petitesse des résultats diminue aussi l'intérêt des batailles; il n'y avoit pas même dans ces guerres honteuses une assez grande effusion de sang pour émouvoir un instant notre imagination par un sentiment de pitié pour l'humanité. On suivroit plus volontiers l'histoire des combats du cirque dans Rome, que celle des batailles des généraux de Philippe Marie. Les combattans sont également inconnus et presque

anonymes, les meurtres sont également gratuits et, sans résultat, le nombre des victimes est à peu près le même; et, si l'on peut encore chercher quelque dignité au milieu de tant de dégradation, on en trouveroit peut-être davantage dans le gladiateur, qui même au milieu des convulsions de la mort n'oublioit pas l'opinion publique, que dans le soldat d'un *condottière*, prêt à s'armer pour de l'argent contre sa religion, sa patrie, sa liberté, sa propre compagnie, et toutes les opinions qui lui avoient été chères.

La guerre qui s'alluma en 1434 fut causée par une sédition d'Imola. Cette ville ayant chassé les gens du pape, introduisit le 21 janvier une garnison milanoise dans ses murs, contre la teneur expresse des traités, qui interdisoient au duc de Milan toute part aux affaires de Romagne (1). Gattamelata, général des Vénitiens, et Nicolas de Tolentino, général des Florentins, furent aussitôt dépêchés pour défendre cette province contre Visconti. Les vexations du premier augmentèrent le nombre de ses ennemis; car les Bolois, pour se soustraire à sa redoutable assistance, abandonnèrent le parti de l'Église, et reçurent dans leur ville une garnison mila-

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 648. — *Scipione Ammirato*. L. XX, p. 1097.

me (1). Nicolas Piccinino fut rappelé du voisinage de Rome par le duc de Milan, pour suivre cette guerre. Le 28 août il livra bataille autour d'un pont, entre Imola et Castel-Bolognese, aux généraux des deux républiques. On assure que l'armée des derniers, composée de six mille gendarmes et de trois mille fantassins, éprouva une si complète déroute, qu'à peine mille cavaliers réussirent à s'échapper; tout le reste fut fait prisonnier avec Tolentino, Jean-Paul Orsini, et Astorre Manfredi, seigneur de Faenza; mais on ne trouva sur le champ de bataille que quatre hommes tués, et trente blessés légèrement (2).

Les suites de cette victoire furent proportionnées, non point au nombre prodigieux des prisonniers, mais au peu de sang qu'elle avoit coûté. Après quelques escarmouches dans l'état de Bologne, après une longue inaction des deux armées, et des négociations poursuivies avec activité par le marquis de Ferrare, la paix fut signée de nouveau le 10 août 1435, et toutes les

(1) *Cronica di Bologna*. p. 650. — *Leonardi Aretini commentarii*. T. XIX, p. 937. — *Comment. di Neri di Gino Capponi*. p. 1181.

(2) *Scipione Ammirato*. L. XX, p. 1099. — *Cronica di Bologna*. p. 651. — *Joannis Simonetae. Hist.* L. III, p. 255. — *Poggio Bracciolini*. L. VII, p. 384. — *Ann. Bonincontri*. p. 142.

CHAP. LXVII.

1434.

conditions du traité précédent furent com-  
mées (1).

1431.

Des révolutions plus importantes menaçoient alors le royaume de Naples ; quoique dans ce pays, plus qu'en aucun autre, les guerres fussent réduites à de ridicules fanfaronnades, et à de lâches escarmouches. La reine Jeanne II avoit éloigné d'elle Louis III d'Anjou son fils adoptif, et elle le retenoit en exil dans son gouvernement de Calabre, pour se livrer sans contrainte, avec son royaume, au pouvoir de Jean Caraccioli son grand sénéchal. Jeanne, née en 1371, avoit passé sa soixantième année, et ses dérèglemens l'avoient livrée de bonne heure à toutes les infirmités de la vieillesse. Caraccioli de son côté avoit aussi soixante ans (2), et l'amour auquel il avoit dû son élévation, ne conservoit plus d'empire ni sur lui ni sur la reine. Mais une longue habitude avoit remplacé le sentiment ; l'ambitieux Caraccioli commandoit en maître à la souveraine qu'une passion avoit rendue son esclave. Il ne se trouvoit point encore rassasié d'honneurs, de richesses et de puissance ; il demandoit tous les jours à Jeanne de nouvelles concessions. Il étoit duc de Venose, comte d'Avellino, seigneur,

(1) *Ricordi di Gio. Morelli*. T. XIX. *Deliz. Erud.* p. 138.  
— *Scipione Ammirato*. L. XXI, T. III, p. 3.

(2) *Tristani Caraccioli Opuscula Historica*. T. XXII. *Rer. Ital.* p. 35.



mais non pas prince de Capoue, car il n'osa porter ce titre affecté aux héritiers du trône; il postuloit encore le duché d'Amalfi et la principauté de Salerne, que Jeanne avoit ôtées, dès la mort de Martin V, à Antoine Colonna, neveu de ce pape. Ces demandes immodérées excitoient d'autre part la jalousie des courtisans, qui vouloient eux-mêmes s'enrichir par la distribution des grâces. La reine, pour se soulager des chagrins que lui donnoit l'humeur impérieuse de Caraccioli, avoit admis à sa confiance sa cousine Cobella Ruffa, duchesse de Suessa. Cette dame, non moins orgueilleuse et non moins violente que le grand sénéchal, cherchoit à perdre ce ministre insolent qu'elle regardoit comme un parvenu, et saisissoit toutes les occasions d'aigrir les ressentimens de sa maîtresse.

Un jour la duchesse de Suessa entendit de l'antichambre, Caraccioli renouveler ses instances pour obtenir les deux fiefs d'Amalfi et de Salerne: piqué des refus de la reine avec laquelle il se croyoit seul, il lui reprocha d'une manière si amère et si injurieuse ce manque de complaisance, il mêla à ses plaintes tant d'insultes et d'emportement, que Jeanne II fondit en larmes. Dès que le sénéchal se fut éloigné, la duchesse s'efforça de faire succéder le courroux aux sanglots, et d'alarmer Jeanne sur les projets de Caraccioli. Celui-ci marioit son fils à la fille

CHAP. LXVII.

1431.

1432.

de Jacques Caldora, le seul général du royaume; la duchesse prétendit trouver dans ce mariage la preuve d'un complot; le sénéchal vouloit s'assurer, dit-elle, de toutes les forces de l'état; il aspirait à la toute-puissance, il n'y avoit plus de temps à perdre pour l'arrêter; avec la permission de la reine, elle assembla tous les ennemis de Caraccioli, elle les avertit qu'on alloit lui retirer les pouvoirs usurpés dont il abusoit, et elle s'assura de leur assistance (1).

Le mariage entre le fils de Caraccioli et la fille de Caldora fut célébré le 17 août 1432, avec une grande magnificence. Les fêtes devoient se prolonger pendant huit jours dans le château même de la reine; mais la nuit qui précédoit le dernier de ces jours consacrés aux jeux et aux tournois, lorsque les festins et le bal étoient terminés, que toute la cour étoit retirée, et que Caraccioli lui-même, au lieu d'aller chez lui avec les époux, étoit rentré pour dormir dans l'appartement qu'il avoit au château (2); un page de la reine vint frapper à sa porte, et lui dire que Jeanne succombant à une attaque d'apoplexie, demandoit avec instance à le voir avant de mou-

(1) *Giannone Istoria civile del regno di Napoli*. L. XXV, c. 5, T. III, p. 448. — *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1094. — *Jo. Marianæ de Rebus Hispanicæ*. L. XXI, c. 5, T. II. *Hisp. Illustr.* p. 10.

(2) *Tristani Caraccioli Opuscula Historica*. T. XXII, p. 35.

rir. Caraccioli fit aussitôt ouvrir la porte de sa chambre pendant qu'on l'habilloit ; les conjurés qui l'avoient trompé par ce faux message, s'y précipitèrent, et le tuèrent sur son lit à coups d'épées et de haches. Le matin suivant, lorsque cette nouvelle se répandit dans la ville, la noblesse et le peuple qui avoient tremblé devant le grand sénéchal, et qui pendant dix-huit ans l'avoient vu régner avec une autorité illimitée, que le mari de la reine, ou ses deux fils adoptifs, n'avoient jamais pu contrôler, entrèrent en foule dans sa chambre pour le contempler après sa mort. Il étoit couché par terre, à moitié couvert de ses habits, une seule de ses jambes étoit chaussée, personne n'avoit pris soin d'achever de l'habiller ou de le remettre sur son lit. La reine, qui avoit consenti à signer un ordre pour l'arrêter, n'avoit point songé qu'on voulût le tuer. Elle parut éprouver une vive douleur lorsqu'on lui dit que la résistance de Caraccioli aux ordres qu'on lui portoit, avoit contraint d'employer la force, et qu'il y avoit succombé. Cependant elle accorda des lettres d'abolition aux conjurés qui s'étoient défait de lui ; elle ordonna que tous ses biens seroient confisqués pour cause de rébellion, elle fit arrêter son fils et tous ses parens, et elle permit que la populace pillât partout leurs hôtels (1).

(1) *Giannone Istoria civile del regno di Napoli* L. XXV, c. 5.

CHAP. LXVII.

1433.

Lorsque Louis III d'Anjou, qui séjournoit à Cosenza, apprit la mort du grand sénéchal, il se flatta d'être rappelé à la cour, et d'entrer enfin en jouissance des prérogatives réservées à l'héritier présomptif de la couronne. Mais la duchesse de Suessa, qui vouloit régner sans partage sur l'esprit de la reine, ne permit point le retour de son fils adoptif. Jeanne, incapable d'avoir elle-même une volonté, étoit désormais soumise à sa confidente, autant qu'elle l'avoit été auparavant à son amant. Louis céda sans résistance aux intrigues de la cour; il se résigna à vivre en Calabre; il s'y maria avec la princesse Marguerite de Savoie qui vint l'y joindre.

1434.

Toujours obéissant aux caprices d'une reine qui cédoit elle-même aux intrigues de tous ses favoris, il entreprit par ses ordres, en 1434, une guerre qu'il croyoit injuste contre Jean-Antoine Orsini, le plus puissant des feudataires napolitains, que les favoris vouloient dépouiller, pour se partager ses richesses. Orsini, assiégé dans sa ville de Tarente, par Louis d'Anjou et Jacques Caldora, couroit risqué de perdre tous ses états, lorsqu'une fièvre survenue au duc de Calabre, au mois de novembre 1434, mit en peu de jours ce prince au tombeau (1).

T. III, p. 450. — *Tristani Caraccioli Opuscula Histor.* T. XXII, p. 55. — *Giornali Napoletani* T. XXI, p. 1095.

(1) *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1096. — *Annales Bo-*

La facilité de caractère de Louis d'Anjou et son extrême douceur lui avoient gagné l'affection de tous ceux qui l'entouroient. Il s'étoit fait chérir des Calabrois au milieu desquels il vécut longtemps, et ce fut lui qui les attacha à la maison d'Anjou par une affection qui ne se démentit point dans les guerres civiles subséquentes. Mais son excessive condescendance et sa foiblesse livrèrent la reine à ses mauvais conseillers ; il ne dut attribuer qu'à sa propre pusillanimité son long exil de la cour ; c'est ainsi qu'il perdit pour lui-même et pour sa famille les droits que son adoption lui avoit fait acquérir, et qu'il fut la cause éloignée des longues guerres qui dévastèrent le royaume après sa mort (1).

A peine le roi Alfonse V d'Aragon avoit-il appris la mort du grand sénéchal, qu'il avoit songé à rentrer dans les bonnes grâces de Jeanne II, et à faire confirmer par elle sa précédente adoption. Il résidoit depuis quelque temps en Sicile ; de là il étoit venu à Ischia, pour suivre de plus près ses négociations avec la favorite, qui paroissoit avoir embrassé ses intérêts. Mais trop empressé d'accroître le nombre de

*nincontrii Miniatisensis*. T. XXI, p. 145. — *Bartho. Facii rerum Gestar. Alphonsi regis*. L. II, p. 46. In *Thesaurò Antiquit. Ital.* T. IX, P. III. — *Jo. Mariana de reb. Hisp.* L. XXI, c. VII, p. 13.

(1) *Giannone Istoria civile*. L. XXV, c. 6, p. 453.

CHAP. LXXVII.

1434.

ses partisans, il gagna aussi le duc de Suessa, qui étoit brouillé avec sa femme, et par-là il excita la défiance de tous deux. Les deux époux rendirent mutuellement leurs négociations infructueuses, et Alfonse, après avoir renouvelé pour dix ans la trêve entre les deux royaumes de Sicile et de Naples, quitta les rivages du dernier (1). Il devoit bientôt y être rappelé par la mort de Jeanne II, événement qu'on prévoyoit dès long-temps. Cette princesse, parvenue seulement à sa soixante-cinquième année, étoit affoiblie d'esprit et de corps, comme si elle avoit atteint la dernière vieillesse. Elle mourut le 2 février 1435 (2). Peu auparavant, elle avoit fait un testament par lequel elle appelloit à la succession du royaume de Naples René duc d'Anjou et comte de Provence, frère de Louis de Calabre qu'elle avoit précédemment adopté (3).

1435.

René étoit le plus proche héritier de la seconde maison d'Anjou, et il régnoit déjà sur la Provence, ancien patrimoine des rois français de Naples. Le droit de succession de cette maison n'étoit fondé que sur l'adoption de

(1) *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1096. — *Ann. Bonincontri*. T. XXI, p. 141.

(2) *Giornali Napoletani*, p. 1098. — *Annal. Bonincontri*. p. 144.

(3) Il est rapporté par Giannone. L. XXV, c. 6, p. 454.

Jeanne l'ancienne, qui, pour punir l'ingratitude de son cousin Charles III, avoit déshérité la branche de Duraz. Mais comme cette branche étoit entièrement éteinte, et comme il ne restoit plus dans aucune ligne aucun des descendans de l'ancien Charles d'Anjou, conquérant du royaume, il étoit naturel que des titres moins valides encoye que ceux de René acquissent quelque importance. Alfonso V d'Aragon, qui se préparoit à les combattre, fonda ses prétentions sur l'adoption de Jeanne II, que cette princesse avoit révoquée, il est vrai, mais qu'ils s'efforçoit de faire valoir comme un traité réciproque, qu'un seul des contractans ne pouvoit annuler sans l'agrément de l'autre. Il prétendoit en même temps avoir un droit de succession antérieur à celui de la maison d'Anjou, droit qui avoit été transmis à la maison d'Aragon par Constance, fille de Manfred. En effet, Alfonso régnoit déjà en Sicile comme le plus proche héritier des Normands qui avoient fondé ce royaume, et de la maison de Hohenstauffen qui avoit hérité d'eux par les femmes. Mais ce droit de succession paroissoit invalidé par l'illégitimité de Manfred qui l'avoit transmis, par le grand nombre de femmes qui l'avoient fait passer de maison en maison, et par une prescription de cent soixante-quinze ans. Avec au moins autant de droit que ces deux compétiteurs, Eugène IV réclamoit

CHAP. LXVII.  
1435.

pour la directe du Saint-Siège, un royaume qui avoit été inféodé aux trois maisons de Hauteville, de Hohenstauffen et d'Anjou, sous la condition expresse qu'il retourneroit à l'Église à l'extinction de la ligne légitime, ligne également éteinte dans ces trois maisons. Mais Eugène IV, qui annonça cette prétention dès la mort de la reine, étoit bien peu en état de faire une conquête aussi importante. Il étoit chassé de tout le territoire de l'Église; il demeuroit à Florence en fugitif, et tandis que par sa bulle du 21 février, il interdisoit aux deux rivaux de faire valoir leur droit par les armes, et aux peuples de leur obéir, il choisissoit pour gouverner en son nom ce même Vitelleschi, évêque de Recanati et patriarche d'Alexandrie, dont la perfidie et la cruauté lui avoient fait perdre la Marche d'Ancône, et dont la réputation seule suffisoit pour empêcher de nouveaux sujets de se ranger sous ses lois (1).

Les Napolitains attachés à la mémoire de Louis de Calabre, obéirent aux ordres de la reine, même après sa mort, et se déclarèrent tous pour René duc d'Anjou. Ils reconnurent un conseil de régence composé de seize seigneurs

(1) La Bulle d'Eugène IV, datée du 9 des kalendes de mars à Florence, est rapportée dans les *Annales Ecclesiastici*. 1435, §. 12. T. XVIII, p. 144. — *Joann. Simonetæ Hist. Franco. Sfortice*. L. III, T. XXI, p. 245.



que Jeanne avoit désigné; ils lui associèrent vingt députés tirés de la noblesse et du peuple, et ils attendirent la venue du nouveau roi (1). D'autre part, Alfonse qui étoit en Sicile, et qui de là veilloit sur les événemens avec des forces imposantes, résolut de devancer l'arrivée des Français. Il avoit engagé dans ses intérêts Jean-Antoine de Marzano, duc de Suessa, Christophe Caietan, comte de Fondi, et Jean Antoine Orsini, prince de Tarente. Tandis qu'il leur faisoit assembler leurs soldats, il vint lui-même avec une flotte considérable mettre le siège devant Gaète (2). En même temps le duc de Suessa surprit Capoue et y arbora les étendards d'Aragon, et le comte de Fondi, avec le prince de Tarente, firent prendre les armes aux Abrusses.

Si Alfonse avoit réussi à s'emparer de Gaète, il auroit ouvert une communication assurée entre Capoue et la Sicile, tandis qu'il auroit fermé le chemin de Naples aux Français. Déjà il s'étoit rendu maître par surprise d'une des montagnes qui dominant cette ville. Elle est bâtie dans la vallée qui les sépare, sur un promontoire avancé de trois milles dans la mer; des rochers presque à pic

(1) *Giornali Napoletani*, p. 1098.

(2) *Giannone Istoria civile*. L. XXV, c. 7, p. 456. — *Barthol. Facii. Rer. Gestar. Alphonsi regis*. L. IV, p. 48.

en supportent les murailles , et une langue de terre basse unit seule la double montagne au continent. Son port, l'un des plus beaux et des plus sûrs de la Méditerranée , étoit alors fréquenté par les Génois qui y avoient établi un grand nombre de maisons de commerce. Depuis le commencement des troubles ils y avoient réuni leurs marchandises les plus précieuses , et ils y gardoient d'immenses richesses qu'ils vouloient dérober aux dangers de la guerre. Les habitans de Gaëte étoient entièrement dévoués à ces hôtes opulens ; dès la mort de Jeanne ils avoient invité les Génois à prendre leur ville en dépôt , et à y tenir garnison, jusqu'au moment où un successeur légitime au trône seroit universellement reconnu. François Spinola avoit été nommé par la ville de Gênes, commandant de Gaëte, et Ottolino Zoppo, secrétaire de Visconti, à cette époque seigneur de Gênes, lui avoit été adjoint par le duc de Milan. Trois cents soldats génois défendoient Gaëte avec quelques troupes milanoises. Malgré la terreur que leur causa d'abord l'introduction des Aragonois dans quelques tours de la montagne, qui leur avoient été livrées par des traîtres, ils soutinrent les attaques d'Alfonse, jusqu'au moment où leur patrie put leur envoyer des secours (1).

(1) *Jacobi Bracelli Genuensis de Bello Hispano. L. III. F. IV.*

Le siège de Gaëte avoit été commencé par Alphonse au mois de mai, époque où les greniers sont vides; la ville attendoit de la campagne sa subsistance journalière; et comme une foule de paysans s'y étoit retirée à l'approche des Aragonois, elle commença bientôt à souffrir toutes les horreurs de la famine. Spinola déterminé à se défendre jusqu'à l'extrémité, renvoya les bouchés inutiles. Des troupes de femmes, d'enfans, de vieillards, déjà accablés de misère et languissans de faim, arrivèrent au camp d'Alphonse, en fuyant loin des murs où les fils, les frères et les époux de ces mêmes femmes étoient demeurés pour combattre. Les conseillers d'Alphonse lui représentèrent que le droit funeste de la guerre autorisoit un assiégeant à renvoyer dans la ville tous ceux qui tentoient d'en sortir, et à refuser à des ennemis une compassion qu'ils n'avoient pas trouvée chez leurs proches. Mais Alphonse le MAGNANIME, mérita surtout ce jour-là le surnom qui le distingue dans l'histoire. « J'aime mieux, dit-il, ne pas prendre la ville que de manquer à l'humanité ».

verso. Dans l'ancienne édition de cet historien distingué (*Haganœ*, 1530, in-4<sup>o</sup>.), les pages ne sont point numérotées; je les indique par la lettre d'imprimerie qui marque les feuilles. — *Petrus Bizari Senatus Populique Genuens. Historia.* L. XI, p. 245 — *Uberti Folietæ Genuens. Historia.* L. X, p. 569. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1100 — *Joannis Simoneta. Histor.* L. III, T. XXI, p. 243.

Il fit distribuer des vivres aux fugitifs, et leur permit ensuite de se retirer où ils voudroient. Il perdit probablement ainsi l'occasion de prendre Gaëte; il s'exposa même à la disgrâce qu'il éprouva bientôt après; mais il répandit parmi le peuple, et parmi ses ennemis mêmes, la confiance en sa générosité, il gagna le cœur des Napolitains, et il s'ouvrit par ses vertus le chemin du trône, où il ne tarda pas à monter (1).

Spinola avoit fait demander des secours à Gênes, mais l'armement de la flotte destinée à faire lever le siège de Gaëte, fut retardé par des intrigues entre les partis opposés, et par le découragement des anciens républicains, qui ne combattoient plus avec le même zèle pour la grandeur de leur patrie, depuis qu'ils la voyoient soumise à un maître étranger. Blaise de Assereto, marin distingué de l'ordre populaire, mit enfin à la voile l'un des derniers jours de juillet, et se dirigea vers le royaume de Naples. Sa flotte étoit composée de treize vaisseaux et de trois galères; elle étoit montée par 2400 soldats (2). Lorsque Alfonso fut informé de son ap-

(1) *Uberti Folieta Genuens. Hist. L. X, p. 571.* — *Barth. Facii. L. IV, p. 55:*

(2) *Joannis Stellæ Ann. J. Genuens. T. XVII. Rer. Ital. p. 1516.* — *Jacobi Bracelli de Sello Hispano. L. III, G. 3, verso.* — *P. Bizari. S. P. Q. Genuens. Histor. L. XI, p. 246.* — *Barthol. Facii. Rer. Gestar. Alphonsi Regis. L. IV, p. 58.*

proche, il détacha cinq grands vaisseaux pour continuer le blocus de Gaëte; il choisit ensuite sur toute son armée six mille soldats, qu'il fit monter sur les quatorze vaisseaux et les onze galères avec lesquels il résolut d'aller attendre l'ennemi. Il étoit devant l'île de Ponza le 5 août 1435, lorsque les deux flottes se rencontrèrent. Alfonso se croyoit assuré de la victoire; on raconte même que le duc de Milan l'avoit averti secrètement des forces et des dispositions de l'amiral qui alloit l'attaquer. Ce prince, qui se défioit toujours de l'esprit remuant des Génois, désiroit les voir dompter par une défaite (1). L'avantage du nombre sembloit répondre du succès des Aragonois; Blaise d'Assereto ne craignit pas cependant d'augmenter encore son infériorité. Il donna ordre à trois de ses bâtimens de s'éloigner pour prendre le vent, tandis qu'avec le reste il engageoit la flotte catalane. Son vaisseau amiral s'attacha à celui que montoit le roi; un autre, nommé la *Lomellina*, combattit les deux frères d'Alfonse, dont l'un étoit roi de Navarre, l'autre grand maître de Saint-Jacques de Calatrava. Chaque vaisseau génois avoit affaire en même temps à deux vaisseaux catalans; les trois galères n'avoient point encore pris part à la bataille, mais bientôt l'amiral génois fit

(1) *Giornali Napoletani*, p. 1100.

passer tout leur équipage sur les vaisseaux combattans, pour réparer ainsi les pertes qu'ils avoient déjà faites. Tandis qu'en dépit de l'infériorité du nombre il soutenoit le combat, les trois navires qu'il avoit détachés pour tourner la flotte ennemie et prendre le vent, revinrent à pleines voiles frapper avec une grande impétuosité contre les vaisseaux catalans. Celui du roi fut tellement jeté sur le côté, qu'il devint impossible de le redresser; le lest mal assujetti avoit tourné dans le fond du bâtiment, et le retenoit sur le flanc. Le roi et toute la garnison furent forcés de descendre entre les ponts, tandis qu'on faisoit des efforts inutiles pour remettre le navire en équilibre. Malgré les désavantages de cette situation, l'équipage continua quelque temps encore à se défendre; mais plusieurs de ceux qui entouroient Alfonse ayant été blessés, ses courtisans le décidèrent enfin à se rendre. Il s'informa du nom et de l'origine des divers capitaines génois, et apprenant que l'un d'eux étoit Jacob Giustiniani, dont la famille étoit souveraine de Chio, ce fut à lui seulement qu'il consentit à remettre son épée (1).

(1) *Ubert. Folietæ* L. X, p. 581. — *Joann. Stella* *Annal. Genuens.* p. 139. — *P. B. Ari* L. XI, p. 247. — *Jacobi B. acelli. Hispani Belli.* L. III, H. 3. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1100. — *Joan. Simonæ Hist. Franc. Sfortiæ.* L. II, p. 144. — *Bartholomæi Pæci Rerum Gestar. Alph. I.* L. IV,

Le reste de la flotte soutint encore quelque temps le combat, après qu'Alfonse se fut rendu; mais les Catalans découragés ne faisoient plus qu'une foible résistance; leurs vaisseaux baissent pavillon l'un après l'autre, et après une mêlée de dix heures, la flotte entière, à la réserve d'un seul navire, passa au pouvoir des Génois. On compta parmi les prisonniers Alfonso-le-Magnanime et ses deux frères, le roi de Navarre et le grand-maître de Saint-Jacques de Calatrava, le duc de Suessa, le prince de Tarente, le comte de Fondi, le grand-maître de Saint-Jean d'Alcantara, et cent princes ou seigneurs aragonois et siciliens; cinq mille prisonniers parmi lesquels se trouvoient beaucoup de gentilshommes, mais qu'on ne jugea pas assez riches pour exiger d'eux une rançon, furent remis en liberté le même jour; des richesses immenses accumulées sur les vaisseaux, furent la proie du vainqueur; enfin les habitans de Gaète, empressés de s'associer à tant de gloire, firent une sortie si vigoureuse, qu'ils forcèrent le camp des assiégeans et s'en emparèrent.

Lorsque la nouvelle de cette victoire, la plus importante, la plus glorieuse, qui de tout le

p. 61. — Vol. II des *Chroniques d'Enguegrand de Monstrelet*,  
p. 108. — *Jo. Marianæ de Reb. Hisp.* L. XXI, c. IX, p. 15.

siècle eût été remportée sur la Méditerranée, fut parvenue à Gênes, elle y excita des transports de joie que ce peuple n'avoit plus ressentis, depuis qu'il étoit privé de sa liberté. D'anciens sentimens de gloire nationale étoient réveillés par un avantage si éclatant, remporté sur un peuple que les Génois avoient de tout temps considéré comme leur ennemi. Le sénat ordonna que pendant trois jours on rendroit à Dieu de solennelles actions de grâces dans toutes les églises, et l'anniversaire des nones du mois d'août, jour de saint Dominique, fut consacré par une fête perpétuelle (1).

Mais les Génois s'aperçurent bientôt que Philippe-Marie Visconti, le souverain qu'ils s'étoient donné, loin de partager leur contentement, voyoit leur gloire avec envie. Il avoit envoyé ordre à Blaise Assereto de conduire immédiatement ses captifs à Savonne, d'où il les feroit passer à Milan, sans laisser jouir les Génois de leur triomphe, et il avoit défendu au sénat de communiquer sa victoire aux princes de l'Europe. Bientôt on apprit à Gênes, avec plus de surprise encore, quelle réception Philippe avoit préparée à Alfonso, à ses frères,

(1) *Uberti Folieta, Genuens. Histor.* L. X, p. 583. — *Jacobi Bracelli Genuens.* L. III, H. 3. verso.



et aux autres captifs qu'on lui avoit amenés à Milan (1). CHAP. LXVII.  
1435.

Philippe peu généreux dans l'habitude de sa vie, l'étoit par-delà toute attente envers les prisonniers que le sort des armes mettoit entre ses mains. Il accueillit Alfonse, comme plusieurs années auparavant il avoit accueilli Charles Malatesti ; il l'entoura de tant de marques d'affection et de respect, qu'il parvint presque à lui faire oublier son malheur. Par cette conduite il encouragea le roi d'Aragon à lui parler du fond de son système politique, à discuter avec lui ses intérêts réels, et à lui proposer un changement complet dans l'ensemble de ses alliances. Alfonse représenta au duc de Milan, que jusqu'à ce jour le royaume de Naples avoit été disputé entre deux maisons rivales, et que leurs guerres civiles avoient permis au reste de l'Italie d'établir son indépendance. Aussi long-temps que ces guerres avoient duré, disoit-il, les Visconti avoient pu, sans impoli-

(1) *Joannis Stelloe Annal. Genuens.* T. XVII, p. 1318. C'est ici que se termine le récit de cet historien contemporain, fils et continuateur de George Stella : comme lui il rapporte avec peu d'art et à la manière des anciennes chroniques, les événemens de sa patrie ; mais il nous conserve toujours les impressions et les sentimens de ses concitoyens. On pressent dans ses dernières lignes la révolte de Gênes qui se préparoit. — *Uberti Folietæ.* L. X, p. 585. — *P. Bizarri.* L. XI, p. 249. — *Jacobi Bracelli.* L. IV, H. 4.

tique, et sans renverser la balance de l'Italie ; s'attacher tour à tour aux maisons de Duras ou d'Anjou. Mais si la victoire brillante des Génois, et sa propre captivité plaçoient en la maison d'Anjou sur le trône, comme elle n'auroit plus désormais d'ennemis à craindre, elle monteroit bientôt au même degré de puissance et d'ambition auquel s'étoit élevée la première maison d'Anjou, sous le règne de Charles-l'ancien. Comment alors ne pas prévoir que les Français qui avoient en tout temps convoité l'Italie, et qui en occuperoient les deux extrémités, l'asserviroient bientôt toute entière ? « Les Français, lui dit-il, sont de tous les voisins de l'Italie, les seuls dangereux pour son indépendance. Leurs armées peuvent en peu de jours pénétrer jusqu'au centre de la Lombardie ; leur rapidité et leur manière de faire la guerre, si différente de celle des Allemands et des Italiens, étonnent et épouvantent les peuples ; leur arrogance après la conquête fait sentir doublement la perte de la liberté. Le souverain de la Lombardie doit se souvenir sans cesse que toute sa politique doit tendre à leur fermer le passage des montagnes. Il court à sa perte s'il leur soumet lui-même les provinces méridionales, et s'il les oblige à établir une communication journalière entre leurs propres frontières, et le

» royaume qu'il veut leur faire conquérir. L'Ita-  
» lie entière ne seroit bientôt plus alors que le  
» chemin de Naples ; sans cesse traversée par  
» les armées françaises , elle seroit tenue par  
» elles dans le respect et la crainte. Bien au  
» contraire les Aragonois , qui ne peuvent avoir  
» aucune communication continentale avec le  
» royaume de Naples , s'ils arrivent à le con-  
» quérir , feront nécessairement cause com-  
» mune avec tous les Italiens , pour garder la  
» seule frontière par laquelle l'Italie puisse être  
» attaquée. Le pays que mes ancêtres m'ont  
» laissé à gouverner », dit enfin Alfonso , « est  
» petit et pauvre ; et ce ne sera jamais par mes  
» seules forces , que je renverserai la balance  
» de l'Europe. D'ailleurs , la difficulté de trans-  
» porter des armées nombreuses sur une flotte  
» m'empêcheroit de tirer parti d'une puissance  
» bien plus considérable, quand je pourrois en  
» disposer. Aujourd'hui que tous les États ten-  
» dent à s'agrandir , que Sigismond annonce  
» l'intention de transmettre la Hongrie et la Bo-  
» hème à la maison d'Autriche, que Charles VII,  
» déjà réconcilié avec le duc de Bourgogne ,  
» ne peut plus tarder à faire la paix avec les  
» Anglais, et qu'alors il disposera des ressources  
» d'une monarchie plus vaste encore , il faut  
» songer d'avance à la résistance que nous pour-  
» rons opposer à d'aussi redoutables adver-

» saires. Lorsque les guerres civiles, qui les oc-  
 » cupent encore, seront terminées, ils s'effor-  
 » ceront de rejeter sur nous les armées qu'ils  
 » ont accoutumées au combat, et qui les acca-  
 » blent. Les Italiens et les Espagnols ont faits  
 » pour s'allier et résister ensemble; des rap-  
 » ports de gouvernement, de mœurs et de lan-  
 » gage, peuvent resserrer leur alliance; mais  
 » jamais les hommes du midi ne s'accoutume-  
 » ront aux mœurs ou à l'empire des hommes  
 » du nord; jamais ils ne supporteront la pété-  
 » lance insolente des Français, ou la morgue  
 » et la dureté des Allemands (1) ».

A ces motifs puissans de politique, Alphonse joignit, pour persuader Philippe, le pouvoir prodigieux que son esprit et l'élégance de ses manières lui donnoient sur le cœur des hommes. Ce prince, castillan d'origine, avoit quelque chose de plus fier, de plus franc, de plus chevaleresque que les Aragonois sur lesquels il régnoit, ou les Italiens au milieu desquels il combattoit. Sa vie avoit été partagée entre l'amour, les lettres et les armes. Il conservoit dans son cœur une profonde douleur pour la mort

(1) *Ubertus Folieta. Genuens. Histor. L. X, p. 585. — Nic. Macchiavelli Istor. L. V, p. 96. — Josephi Ripamontii Hist. urbis Mediolani. L. IV, p. 604. — Joann. Simonetov. L. III, p. 245. — Jacobi Braccelli Hispani Belli. L. IV, Il. 4, ver. — P. Bizarro. Hist. Genuens. L. XI, p. 249.*

de Marguerite de Hajar sa maîtresse, qui après lui avoir donné pour fils Ferdinand, depuis roi de Naples, avoit été étranglée par ordre de sa femme, Marguerite de Castille. Il n'avoit voulu ni la venger, ni revoir sa meurtrière; il s'étoit éloigné de son royaume pour distraire sa douleur par des expéditions hasardeuses. Au milieu des guerres continuelles où son ambition l'avoit engagé, il ne s'étoit pas refroidi un instant dans l'amour des lettres, que lui avoit inspiré Antoine Beccadelli de Palerme, d'abord son précepteur, ensuite son conseiller, et quelquefois son ambassadeur dans des occasions importantes. Sa cour étoit composée de savans; l'antiquité étoit toujours présente à sa pensée, il vivoit avec César et Alexandre autant qu'avec ses contemporains; et dans un siècle où les lettres classiques étoient cultivées avec enthousiasme, où la gloire paroissoit réservée à l'érudition, et où le beau langage importoit plus encore que la pensée, Alphonse sembloit en possession de toute la gloire humaine. Tous les dispensateurs de la renommée étoient à ses gages, tous les lettrés célébroient ses exploits, et son suffrage à lui-même sembloit donner la mesure du mérite et du savoir. Il réunissoit dans sa figure, dans son expression, dans ses manières, toutes les qualités qui séduisent le cœur ou qui éblouissent les yeux. Son esprit

étoit aussi prompt, aussi persuasif, aussi plein de grâce qu'il étoit orné. Il domina, il captura entièrement Philippe, dont le caractère défiant et sombre ne s'étoit encore jamais ouvert à l'amitié; et le vainqueur n'eut bientôt plus d'autre conseiller, d'autre confident que son captif (1). Une étroite alliance fut conclue entre eux, et le duc de Milan, déterminé à faire conquérir à son hôte le royaume de Naples, ordonna aux Génois de préparer six grands vaisseaux de ligne, pour ramener Alphonse avec toute sa cour dans les mêmes lieux où ils l'avoient vaincu, et pour combattre désormais en sa faveur (2).

Cependant Philippe-Marie fut bientôt averti de l'indignation que ces ordres avoient causée à Gênes; la fermentation y étoit si grande que tout y annonçoit déjà une révolte. Le duc crut la prévenir, en appelant à Milan une députation des hommes les plus considérables de l'État, pour traiter avec eux de la rançon du roi d'Aragon. Il leur dit qu'Alphonse étoit convenu de céder la Sardaigne aux Génois pour prix de sa liberté, et il les renvoya comblés de joie,

(1) *Antonius Panhornita de dictis et factis Alphonsi. — Bartholomæi Facii de vita et usque gestis Alphonsi passim.*

(2) *Uberti Folietæ. Hist. Genuens. L. X, p. 586. — Giannone Istoria civile. L. XXV, c. 7, p. 297.*

par l'espérance d'une aussi brillante acquisition. En même temps il fit passer à Gênes deux mille hommes, destinés, disoit-il, à monter sur les galères qui prendroient possession de la Sardaigne. Mais bientôt les Génois s'aperçurent qu'ils avoient été joués par leur duc, et que la promesse de leur restituer la Sardaigne n'étoit qu'un leurre destiné à faire ouvrir leurs portes à la garnison qu'on vouloit établir chez eux.

Une nouvelle offense aigrit encore leur ressentiment; des députés de Gaëte vinrent féliciter les Génois sur leur victoire, les remercier des secours qu'ils en avoient reçus, et les prier de garder la ville de Gaëte en dépôt, jusqu'à la fin des guerres du royaume de Naples. Le duc averti de l'arrivée de ces députés, les fit conduire à Milan; il employa tous les genres de séduction pour leur persuader d'abandonner le parti d'Anjou, et d'ouvrir leurs portes au roi Alfonse; et il les renvoya ensuite, sans permettre aux Génois d'accepter l'offre qui leur étoit faite (1).

Sur ces entrefaites un nouveau gouverneur, Erasme Trivulzio, fut envoyé par le duc, pour prendre le commandement de Gênes, et remplacer Pacino Alciat qui étoit rappelé. Les Gé-

(1) *Jacobi Bracelli Hispani Belli. L. IV, I. 2.* — *P. Bizarro S. P. Q. Genutensis Historia. I. XI, p. 250.*

nois résolurent de profiter des cérémonies de son installation pour recouvrer leur liberté. L'ancien gouverneur avoit été au-devant du nouveau. Au moment où tous deux rentroient dans la ville, et où ils venoient de passer la porte de Saint-Thomas, cette porte, occupée par les conjurés, fut fermée sur eux, en sorte que les deux gouverneurs se trouvèrent séparés de tous leurs soldats. Dès qu'ils s'en aperçurent ils voulurent s'enfuir, et Trivulzio parvint en effet à la citadelle du Castelletto, où il s'enferma. Mais Pacino Alciat fut atteint près du *Fossatello* et massacré; son corps fut laissé quelque temps exposé aux yeux du peuple devant le temple de San Syro, pendant que la ville entière retentissoit de cris qui l'appeloient aux armes et à la liberté. François Spinola, le même qui avoit défendu Gaëte avec tant de vaillance, se mit à la tête des insurgés; il attaqua les soldats milanois, découragés par la perte de leurs deux chefs, et il les força à se rendre presque sans combat. La ville de Savonne, avertie de la révolte de Gênes, suivit son exemple; elle surprit aussi et chassa la garnison milanoise; les divers châteaux que le duc possédoit auprès de la capitale, et sur les deux rivières, furent repris par le peuple avec la même impétuosité, à la réserve du Castelletto, qui capitula seulement dans les premiers mois de l'année suivante. Ce fut le



27 décembre 1435 (1) que les Génois se relevèrent ainsi au rang des peuples libres. Ils chargèrent six de leurs citoyens les plus illustres de revoir les lois de leur patrie, et de rendre à leur constitution une vigueur nouvelle ; en même temps ils s'empressèrent d'envoyer des ambassades à Venise et à Florence, pour demander à être admis dans l'alliance de ces deux républiques, et pour s'assurer de leur protection contre le duc de Milan leur commun ennemi (2).

CHAP. LXVII.

1435.

(1) *Jacobi Bracelli*. L. IV, I. 5 et *P. Bizarro*. L. XI, p. 255, disent, VI kal. Januarias (le 27 déc.) Folieta dit la veille de Noël (24 déc.) Je ne sais où Muratori a pris la date du 12 déc. qu'il a choisie.—*Bart. Facii*. L. IV, p. 65.

(2) *Jacob. Bracelli*. L. IV, I. 5. Il fut lui-même envoyé à cette époque auprès des Florentins et du pape Eugène IV, pour demander des secours de blé, afin de mettre les Génois en état de soutenir un siège au besoin. Les Florentins leur en envoyèrent aussitôt en grande abondance. Le pape se contenta de ne pas défendre qu'on leur en portât. — *Ubertus Folieta Genuens. Hist.* L. X, p. 588. — *P. Bizarro*. L. XI, p. 251. — *Nic. Macchiavelli*. L. V, p. 99.

## CHAPITRE LXVIII.

*Les émigrés florentins engagent le duc de Milan à recommencer la guerre contre Florence; cette République mécontente de Venise, signe une trêve séparée; siège de Brescia; danger des Vénitiens.*

1456—1458.

CHAP. LXVIII. **D**EUX seules républiques, Venise et Florence, soutenoient avec constance en Italie la cause de la liberté; elles se montroient toujours prêtes à arrêter les projets des usurpateurs, et à maintenir cet équilibre entre les divers états, qui conservoit à chacun son importance et sa richesse. Cependant ces deux cités ne jouissoient point d'une constitution qui parût propre à leur assurer à elles-mêmes les avantages d'une liberté dont elles se montroient si jalouses. La forme du gouvernement y étoit telle, qu'il assurait bien l'emploi de toutes les forces individuelles pour la chose publique, mais qu'il ne garantissoit point par la force publique la liberté, la propriété et la vie de chaque individu. On voyoit dans ces républiques le développement de grands talens, de beaucoup de zèle, de beau-

coup de vertu pour le service de la patrie; on n'y voyoit pas cet heureux équilibre des pouvoirs, qui doit empêcher ou les magistrats d'opprimer le peuple, ou l'une des factions d'en écraser une autre. A Venise, une organisation forte et silencieuse faisoit taire toutes les passions personnelles, arrêtoit toutes les factions dès leur premier essor, prévenoit toutes les révolutions, et ne laissoit paroître aucun homme, aucun caractère, aucun individu qui se détachât de la masse commune. L'esprit n'étoit rempli que par la notion abstraite de la république; on voyoit sur la scène la seigneurie, le grand conseil, le conseil des dix; on les voyoit animés par une ambition profonde, orgueilleuse, opiniâtre, qui ne se démentoit jamais; cependant aucun nom ne s'attachoit à leurs décisions. Le caractère ou les vertus du doge; la prudence d'un conseiller, les talens d'un orateur, ne perçoient jamais le voile qui couvroit toutes les délibérations de la seigneurie. Les étrangers, les historiens, les sujets mêmes de l'état voyoient toujours la république comme un être idéal, qui ne changeoit jamais de systèmes, qui n'avoit de passions, que des passions éternelles, et qui cependant savoit employer, pour arriver à ses fins, tout ce que l'amour de la patrie peut développer de talens et de vertus dans chaque citoyen, lorsqu'il sent que cette patrie est atten-

CHAP. LXXVIII. live à ses actions, et qu'il est quelque chose dans l'état.

La république florentine étoit absolument différente; sa constitution étoit beaucoup moins forte que l'esprit public qui l'animoit; la seigneurie, les conseils, les magistratures avoient un crédit moins stable, un caractère moins arrêté, que les citoyens qui les dirigeoient. Les corps constitués rentroient dans l'ombre, pour laisser paroître les individus; et le pouvoir de l'état, au lieu d'être concentré dans les mains des fonctionnaires publics, se trouvoit presque en entier en dehors des magistratures. Il étoit exercé par quelques hommes dont la prudence, la richesse, l'éloquence, et les alliances de famille avoient assuré le crédit. Selon que ces hommes l'emportoient l'un sur l'autre, qu'ils réussissoient à se supplanter, à s'envoyer réciproquement en exil, on voyoit la république passer des mains d'une famille à celles d'une autre. Alors les droits des citoyens étoient violés par la faction triomphante, autant qu'ils l'étoient souvent à Venise par l'autorité permanente des magistrats; mais la forme du gouvernement demuroit à peu près la même, et son esprit extérieur étoit plus constant encore. On voyoit avec surprise la politique des Florentins à l'égard de tout le reste de l'Italie, se conserver aussi ferme, aussi inébranlable, que si un sénat

antique et toujours immuable avoit dicté toutes leurs résolutions. CHAP. LXVIII.

La faction des Albizzi qui avoit dominé pendant cinquante-trois ans (de 1381 à 1434), avoit bien mérité de la république florentine. Dans ce long espace de temps elle avoit fait preuve d'une sagesse, d'une constance, et même d'une modération dans la direction des affaires, que n'avoient point égalées celles qui la précéderent, quen'imita point celle qui la suivit. C'étoient les Albizzi qui avoient tour à tour arrêté les projets ambitieux de Jean Galéaz, premier duc de Milan, de Ladislas, roi de Naples, et de Philippe-Marie Visconti. En même temps qu'ils avoient ainsi maintenu la liberté de l'Italie, ils avoient respecté celle de leur propre pays. Maso des Albizzi, Nicolas d'Uzzano, et Rinaldo des Albizzi, qui s'étoient succédés à la tête du gouvernement, n'avoient jamais cessé d'être de simples citoyens; ils ne s'étoient jamais arrogé ni sur l'état, ni sur leur propre parti une autorité arbitraire; ils n'avoient employé aucun moyen détourné pour augmenter ou leur influence ou leurs richesses. Au lieu d'avoir recours à la force ou à la corruption pour assurer la continuation de leur crédit, ils l'attendoient de leur propre mérite, de leurs talens et de leurs alliances. La révolution qui les renversa en 1434, et qui éleva Cosme de Médicis à leur

place, commença dès-lors à altérer à Florence les principes du gouvernement républicain. Le parti des Médicis étoit distingué par le nom de parti populaire; son triomphe fut considéré comme une victoire de la démocratie sur l'aristocratie; mais ce fut justement par-là qu'il fut le plus funeste aux sentimens d'égalité. Plus les associés de Cosme de Médicis étoient d'un ordre subalterne, et plus l'immense richesse, l'immense considération dont ce chef jouissoit, étoient disproportionnées avec leur obscurité. Il devint l'homme de son parti, bien plus exclusivement que Renaud des Albizzi n'avoit été l'homme du sien; et dès cette époque la famille de Médicis commença à marcher à grands pas vers la souveraineté de la Toscane, dont elle s'empara au bout d'un siècle.

1434

Le triomphe du parti des Médicis fut signalé par des actes nombreux de tyrannie. La balie, qui avoit donné une forme nouvelle au gouvernement, frappa de sentences révolutionnaires la plupart des chefs du parti qu'elle avoit vaincu. La seigneurie qui siégea dans les mois de novembre et décembre 1434, et qui étoit absolument dévouée aux Médicis, fut plus rigoureuse encore. Elle prolongea le terme de l'exil de quelques proscrits, elle aggrava pour d'autres la peine de la relégation, en les forçant à vivre dans des lieux malsains, où, éloignés de

tous leurs intérêts, elle étendit ses condamnations sur un grand nombre de nouvelles victimes, et elle se détermina dans ses jugemens, moins par le rôle qu'avoient joué ceux qu'elle frappoit, que par l'importance que pouvoient leur donner leurs richesses, leurs parens, et le nombre de leurs amis (1). Elle ne s'abstint pas même de répandre du sang. Antoine, fils de Bernard Guadagni, fut décapité avec quatre autres citoyens : on vit avec autant de surprise que d'effroi, parmi ceux qui subirent le dernier supplice, Cosme Barbadori et Zanobi Belfratelli, qui ayant quitté le lieu où ils étoient relégués, pour venir à Venise, furent arrêtés par ordre de la seigneurie, et envoyés à Cosme de Médicis, au mépris du droit des gens, et de l'hospitalité universelle que les Vénitiens eux-mêmes regardoient comme une des franchises de leur ville (2).

Tant d'exils et de condamnations devoient affoiblir la république; le parti vainqueur, pour compenser les pertes qu'il avoit causées à Florence, distribua des grâces à ses adhérens. La famille des Alberti, qui un demi-siècle aupara-

(1) *Macchiavelli delle Istorie*. L. V, p. 92. — *Ricordi di Gio. Morelli*. *Deliz. Erud.* T. XIX, p. 124. — *Istorie di Gio. Cambi*. Ib. T. XX, p. 198.

(2) *Scipione Ammirato*. L. XXI, T. III, p. 7.

CHAP. LXVIII. Vant avoit été mise hors de la loi comme rebelle,

1435.

fut rétablie dans tous les honneurs qu'elle avoit perdus ; presque toutes les anciennes condamnations furent abolies , presque tous les grands furent réintégrés dans l'exercice des droits de cité. On scruta toutes les bourses où l'on tiroit au sort les magistrats ; tous les noms des citoyens suspects de partialité pour les Albizzi en furent retirés, et on leur substitua les noms des plus zélés partisans du gouvernement nouveau. Les juges, en matière criminelle, furent choisis avec plus de soin encore. Les exilés, même après avoir accompli le temps de leur exil, ne furent admis à rentrer dans leur patrie, qu'après avoir obtenu trente-quatre suffrages favorables sur trente-sept, dans une délibération de la seigneurie unie au collège. Toute correspondance avec les proscrits, toute action, toute parole suspecte, furent punis avec sévérité ; et ceux parmi les partisans du précédent régime, qui ne furent pas atteints nominativement par des condamnations, furent frappés de contributions extraordinaires, par lesquelles on prit à tâche de les ruiner (1).

1436.

Renaud des Albizzi, qui avoit reçu ordre de s'éloigner à plus de cent milles de Florence, ne

(1) *Macchiavelli Istor. Fior.* L. V, p. 95. — *Scipione Ammirato Istor. Fiorent.* L. XXI, T. III, p. 2.



tarda pas à enfreindre les confins qu'on lui avoit donnés, et à encourir ainsi une condamnation à mort comme rebelle. Mais peu effrayé de cette sentence impuissante, il ne songeoit plus qu'à rallumer la guerre entre Florence et le duc de Milan, et à rentrer dans sa patrie avec l'appui d'armes étrangères. Les Florentins et les Vénitiens paroissoient avoir contrevenu à la paix qu'ils venoient tout récemment de signer, lorsqu'ils avoient admis les Génois dans leur alliance. Par leur traité de paix ils avoient reconnu Visconti comme seigneur de Gênes; ils ne pouvoient donc promettre des secours aux Génois révoltés. Dès que Renaud des Albizzi apprit cette infraction au dernier traité, il se rendit auprès du duc de Milan. Il ne chercha point à déguiser dans ses discours sa longue inimitié pour la maison Visconti, et la vigilance avec laquelle il l'avoit arrêtée dans tous ses projets, aussi long-temps que lui-même avoit été à la tête de la république; il avoit fait alors, disoit-il, son devoir envers sa patrie; il ne croyoit pas moins s'acquitter envers cette même patrie du devoir d'un citoyen fidèle, lorsqu'il armoit contre elle un puissant voisin; car son dessein n'étoit pas de l'asservir, mais de lui rendre sa liberté. « La calamité d'un mauvais » gouvernement, lui dit-il, est bien plus » durable, bien plus pernicieuse qu'une guerre;

CHAP. LXXVIII.

1436.

» le mal passager que nous faisons aujourd'hui  
 » à notre patrie est la seule ressource qui nous  
 » reste pour la préserver d'un mal éternel ».  
 Il fit voir ensuite comment Florence, en accep-  
 tant l'alliance Génoise, avoit donné au duc un  
 juste motif de reprendre les armes, et comment  
 la situation de cette république appauvrie, di-  
 visée, soupirant après un libérateur, promet-  
 toit à son ennemi des succès qu'il n'avoit eus  
 dans aucune guerre précédente (1).

Philippe-Marie se laissa persuader par les dis-  
 cours de Renaud et des émigrés Florentins; il  
 crut qu'une révolution alloit éclater dans cette  
 république, et qu'il devoit se mettre à portée  
 d'en profiter. Mais les ennemis d'un état, lors-  
 qu'ils fondent leurs espérances sur le mécon-  
 tentement intérieur, sont pour l'ordinaire d'au-  
 tant plus grossièrement trompés, qu'ils sont  
 mieux servis par leurs espions. Les murmures,  
 l'impatience, les désirs de vengeance dont on  
 les entretient, existent bien réellement, mais ils  
 ne produisent aucun effet; et ils ne répondent  
 jamais à leur attente. La puissance publique,  
 loin d'être entravée par l'humeur de quelques  
 mécontents, trouve souvent en elle un prétexte  
 pour déployer plus de vigueur; et l'orgueil na-

(1) *N. Machiavelli Istoria. L. V, p. 101. — Scipione Ammi-  
 rato Istor. Fiorent. L. XXI, T. III. p. 6.*

tionnal permet rarement aux peuples qui souffrent le plus, d'attendre leur redressement des étrangers.

CHAP. LXXVII.

1436.

• Visconti, au reste, étoit décidé à faire la guerre à Florence, plus encore par son animosité personnelle que par les sollicitations des émigrés. Il avoit donné ordre à Nicolas Piccinino d'attaquer immédiatement Gênes, et de porter des secours aux soldats milanois qui défendoient le Castelletto; mais tous les efforts de cet habile général pour délivrer cette forteresse avoient été inutiles. Tandis qu'il forçoit les passages de la Polsévera, qu'il ruinoit San Pier d'Aréna et une partie de la rivière de Ponent, le Castelletto s'étoit rendu presque sous ses yeux, et avoit été rasé par les Génois (1). Alors le duc donna ordre à son général de passer dans la rivière de Levant, pour menacer en même temps Gênes et la Toscane, et pour veiller l'occasion de surprendre les Florentins avant de leur déclarer la guerre.

Les négociations, tout comme les mouvemens militaires, procédoient avec une extrême lenteur, car l'année 1436 s'écoula toute entière sans que la guerre fût déclarée. Piccinino prétendoit agir en son nom propre, comme condot-

(1) *Uberti Folietæ. Hist. Genuens. L. X, p. 589. — Jac. Braccelli. Hist. Belli. L. IV, T. 4.*

rière et non comme général du duc de Milan ; il annonçoit qu'il vouloit passer dans le royaume de Naples au service d'Alfonse : il menaçoit de s'en ouvrir la route les armes à la main ; et, sous ce prétexte, il attaqua tantôt Pietra-Santa, tantôt Vico-Pisano, tantôt Barga, que les Florentins défendirent contre lui (1). Ceux-ci lui opposèrent le comte François Sforza, condottière qui avoit contracté avec Cosme de Médicis les liens d'une amitié et d'une confiance intimes, et qui, s'élevant au-dessus de la politique fausse et étroite des marchands de soldats, manifestoit déjà les sentimens d'un chevalier et d'un prince.

François Sforza avoit été déclaré par Eugène IV, souverain de la Marche-d'Ancône, et gonfalonier de l'Église ; en retour, il avoit rétabli l'autorité du pontife sur presque tous les états qui s'étoient révoltés contre lui. Il venoit encore, au commencement de cette même année 1436, de lui soumettre Forli, d'où il avoit chassé Antoine des Ordéaffi (2). Mais à peine Eugène IV avoit recouvré le patrimoine de ses prédécesseurs, qu'il avoit regretté de l'avoir

(1) *N. Macchiavelli Istor.* L. V, p. 106. — *Scipione Ammirato.* L. XXI, T. III, p. 7. — *Poggii Bracciolini Hist. Flor.* L. VII, p. 385.

(2) *Joannis Simoneta Hist. Francisci Sfortia.* L. IV, p. 250.

racheté par l'aliénation de la Marche-d'Ancône. CHAP. LXXVIII.  
1436.  
 Pour recouvrer cette province, il étoit convenu avec Baldassar de Offida, son lieutenant à Bologne, où lui-même résidoit alors, de faire assassiner son général. Sforza fut averti de ce complot, par un cardinal de ses amis, la veille même de son exécution. Ayant intercepté une correspondance, qui ne lui laissoit plus de doutes sur le projet d'Eugène et de son indigne agent, il se contenta d'enlever, le 16 septembre, Baldassar de Offida du milieu de l'armée pontificale, et de l'envoyer dans la tour du château de Fermo, où ce malheureux mourut dans les fers; mais Sforza ne témoigna aucun ressentiment contre Eugène IV qui, tout tremblant, lui adressoit les excuses les plus humbles, et il rejeta sur son seul conseiller l'iniquité que le pape avoit voulu commettre (1).

C'étoit uniquement pour ne pas troubler l'équilibre de l'Italie, que le comte François Sforza montrait tant de modération. Son ambition n'étoit point satisfaite, comme celle des autres condottieri, par les simples chances de la guerre; il nourrissoit déjà l'espérance de recueillir un jour une partie de la succession du duc de Milan, en faisant valoir les droits plus

(1) *Jo. Simonette* L. IV, p. 255. — *Cronica di Bologna*, T. XVIII, p. 657.

que douteux de Blanche, fille naturelle de ce duc, dont on lui promettoit depuis long-temps la main. Aucun enfant légitime des Visconti ne restoit plus pour réclamer leur héritage, et les prétentions d'une bâtarde pouvoient acquérir quelque valeur, lorsqu'elles seroient soutenues par un soldat de fortune. Mais Sforza connoissoit les ruses, la fausseté, et en même temps l'inconséquence de son beau-père futur; il savoit que la crainte seule avoit pu inspirer à Visconti l'idée de former une alliance semblable; il ne vouloit point compromettre son importance, ou cesser un moment d'être redoutable aux yeux du duc de Milan, dont il demandoit toujours la fille. Il vouloit conserver en même temps sa souveraineté de la Marche, la réputation de premier général de l'Italie, et le commandement de la plus brillante armée. S'il mettoit cette armée à la solde de Visconti, il risquoit de la voir dispersée ou détruite par les artifices et la jalousie de celui qu'il se seroit donné pour maître. Il n'étoit pas assez riche pour entretenir ses soldats à ses propres frais; aussi il lui convenoit de s'unir intimement aux deux républiques qui balançoient seules la puissance du duc; de se présenter toujours pour le combattre, et de le ménager toujours, de maintenir enfin, par des négociations habiles autant que par ses armes, l'équilibre

de l'Italie, qui étoit l'objet de la politique des états qu'il servoit (1).

CHAP. LXVIII.

1436.

Conformément à cette politique, il étoit essentiel de ne point altérer l'union des deux républiques avec le pape, puisque leur ligue étoit à peine égale en forces à celle du duc de Milan avec Alfonse. L'équilibre entre ces deux lignes étoit la seule garantie de l'existence de tous les petits états d'Italie. Chacune, d'ailleurs, se trouvoit avoir à son service une association militaire plus souvent désignée par le nom d'école ; et la rivalité de ces deux écoles faisoit la sûreté de l'un et de l'autre parti. Elles avoient été formées avant la fin du quatorzième siècle, l'une par Braccio de Montone, l'autre par Sforza Attendolo, père du comte François. L'inimitié de ces deux grands capitaines, qui avoit duré jusqu'à leur mort, s'étoit transmise à tous les élèves qu'ils avoient accoutumés au métier des armes, et qui, dispersés au service de tous les états d'Italie, tenoient toujours les uns aux autres par cette jalousie de corps. La milice ou l'école de Braccio reconnoissoit alors pour chef Nicolas Piccinino, qui demeura constamment dévoué au duc de Milan ; ce fut une raison suffisante aux yeux des élèves de Sforza et du comte François leur

(1) *Joann. Simonettae*. L. IV, p. 258.

chef, pour ne jamais abandonner le parti des républiques.

Nicolas Piccinino et François Sforza se trouvèrent en présence, sur les confins des territoires de Lucques et de Pise, dès le mois d'octobre 1436; mais l'un et l'autre étoient retenus par la crainte d'engager une nouvelle guerre, à laquelle les souverains qu'ils servoient n'étoient pas encore pleinement déterminés. Leurs escarmouches étoient mises sur le compte de la rivalité entre leurs deux écoles, et elles n'interrompoient point les négociations du pape Eugène IV pour maintenir la paix de l'Italie. Cependant Piccinino ayant mis, au milieu de l'hiver, le siège devant Barga, place alors importante, et dont la perte pouvoit entraîner celle de toute la Ligurie florentine, les conseils de Florence se décidèrent pour la guerre. Ils donnèrent ordre à François Sforza de secourir Barga à tout prix, sans épargner plus long-temps les sujets du duc de Milan ou ceux de la république de Lucques, qui avoit permis que les hostilités commençassent sur son territoire. Sforza fit passer par les montagnes trois de ses capitaines avec deux mille cinq cents hommes, qui tombant à l'improviste sur les assiégeans, le 8 février 1437, les mirent en déroute, leur firent un grand nombre de prisonniers, et les forcèrent à lever le siège (1).

(1) *Joann. Simonetæ. Hist. Franc. Sfortiæ* L. IV, p. 258. —



Sur la nouvelle des premières hostilités qui avoient éclaté en Toscane, les Vénitiens donnèrent ordre à leur général, Jean-François de Gonzague, marquis de Mantoue, d'entrer dans la Ghiara d'Adda. Cette diversion contraignit Piccinino à repasser en Lombardie, pour s'opposer aux Vénitiens (1). Mais en s'éloignant de la Toscane, il livra en quelque sorte la république de Lucques à la vengeance de François Sforza. Ce petit état, qui sentoit sa foiblesse, et qui craignoit pour son indépendance, avoit presque toujours cru devoir faire cause commune avec les ennemis des Florentins. C'étoit moins par ambition que par défiance, que les Lucquois s'étoient compromis. Après avoir provoqué leurs puissans voisins, pour plaire au duc de Milan, ils demeuroient seuls aux prises avec eux. D'autre part, l'objet constant de l'ambition de la république florentine, étoit d'étendre sa domination sur toute la Toscane; à plusieurs reprises elle avoit tenté de s'emparer de Lucques, et elle avoit été arrêtée bien plus souvent par la jalousie de ses propres alliés,

*Scipione Ammirato Istor. Fiorent. L. XXI, T. III, p. 8. — Nic. Macchiavelli Istor. L. V, p. 108. — Bonincontri Miniatensis Annal. T. XXI, p. 146.*

(1) *M. Ant. Sabellico Histor. Venetiana. Deca. III, L. II, f. 155. — Jo. Simonetae Hist. L. IV, p. 351. — Poggii Bracciolini Hist. L. VII, p. 587.*

que par la puissance de ses ennemis. Au printemps de 1457, François Sforza dévasta tout le territoire de Lucques, sans trouver nulle part de résistance. Il prit successivement Camaïore, Montecarlo et Uzzano, châteaux assez forts, qui furent mal défendus. Mais les Lucquois, en abandonnant leurs campagnes aux ravages des ennemis, s'étoient enfermés dans leurs murailles, déterminés à les défendre jusqu'à la dernière extrémité. « Qu'on dévaste nos champs, » leur avoit dit un de leurs magistrats, qu'on » brûle nos maisons de campagne, qu'on occupe » nos villages, si nous sauvons la patrie, le » temps viendra où nous recouvrerons toutes » ces choses. Si nous perdions la patrie, ce se- » roit sans utilité que nous aurions sauvé tout » le reste. Si nous maintenons notre liberté, » l'ennemi ne pourra garder nos biens; si nous » la perdons, ne sera-t-il pas aussi maître de » notre fortune » (1)?

Cependant les Vénitiens, au lieu de faire une diversion avantageuse, en attaquant le duc de Milan, avoient mis leur propre état en danger. Gattamelata, l'un de leurs généraux, avoit été battu au passage de l'Adda (2); et Gonzague,

(1) *Nic. Macchiavelli Istor.* L. V, p. 115. — *Poggio Bracciolini. Hist. Florent.* T. XX, L. VII, p. 386.

(2) *Marc Anton. Sabellico Hist. Veneta.* Deca III, L. II, f. 156.

mécontent de ce qu'on ne lui accordoit pas une plus entière confiance, venoit de se démettre du commandement de leur armée. Les Vénitiens demandèrent avec instance, et obtinrent enfin des Florentins le comte Sforza, pour l'opposer à Piccinino. Il fallut faire quitter à Sforza le siège de Lucques : il s'avança jusqu'à Reggio pour rappeler à lui l'armée lombarde qui menaçoit les états de Venise; mais d'après le système de ménagemens qu'il s'étoit prescrit envers le duc de Milan, il vouloit seulement combattre ses armées, et non envahir ses états. Il lui avoit promis qu'il ne passeroit point le Pô pour l'attaquer, et quelques sollicitations que lui adressassent les Vénitiens et les Florentins, il ne voulut pas renoncer à cet engagement. Les Vénitiens irrités, refusèrent de lui payer la solde convenue; Cosme de Médicis fit en vain un voyage à Venise, pour mettre d'accord cette république avec son général. Sforza revint en Toscane sans avoir combattu en Lombardie. Cependant une déférence si marquée pour Visconti, lui avoit donné un nouveau crédit à la cour de Milan; il y recommença ses négociations pour obtenir en mariage Blanche, fille du duc, dès qu'elle seroit nubile. En même temps il proposa une trêve entre le duc, les Lucquois et les Florentins, et il réussit en effet à la faire signer le 28 avril 1438, pour le terme de dix ans. Les con-

CHAP. LXVIII.

1437.

1438.

quêtes que les Florentins avoient faites, leur furent conservées, et Lucques fut réduite à un territoire de six milles de rayon autour de ses murs. Bientôt cependant tout le pays enlevé aux Lucquois pendant la guerre, leur fut rendu, par la condescendance du vainqueur, à la réserve de Montecarlo, d'Uzzano, et du port de Motrone (1).

Les Vénitiens, qui mettoient quelque orgueil à n'avoir besoin de personne pour soutenir leur indépendance, avoient été vainement sollicités, ou de continuer à payer leur part des subsides pour le maintien de l'armée, ou d'accepter de concert avec les Florentins la paix que Sforza offroit de négocier. Ils demeurèrent seuls engagés dans le combat, et ils ne parurent point se plaindre de l'abandon de leurs alliés. Au reste cet abandon ne devoit pas être de longue durée, Visconti devoit bientôt rendre de nouveau la guerre générale. Sa politique inquiète et sa versatilité sembloient s'accroître avec l'âge. Il est d'autant plus difficile de le suivre dans le

(1) *Nic. Macchiavelli Ist. L. V, p. 120.* — *Scipione Annimato Ist. Fior. L. XXI, T. III, p. 15.* — *M. Ant. Sabellico Ist. Veneta. D. III, L. II, f. 158.* — *Joann. Simonetæ Hist. Franc. Sforticæ. L. IV, p. 265.* — *Leonardi Aretini Commentar. T. XIX, p. 939.* — *Poggio Bracciolini Hist. Flor. L. VII, p. 390.* — *Platinæ Hist. Mantuag. T. XX, L. V, p. 814.* — *Ann. Bonincontri Miniat. T. XXI, p. 147.*

changement continuel de ses projets, qu'ils ne tenoient point à un plan vastement conçu, mais au contraire, aux défauts de son caractère. Son alliance inattendue avec Alfonso, lui avoit coûté la perte de Gênes; pour recouvrer Gênes, il avoit mis Lucques en danger, et entrepris la guerre avec Florence, et il faisoit la paix avec cette dernière ville en sacrifiant une partie de l'état Lucquois, en abandonnant Gênes, et en compromettant les intérêts d'Alfonse, dont il avoit acheté l'alliance à un si haut prix.

Alfonse, comblé des présens de Visconti, et dégagé de toute rançon, étoit reparti pour le royaume de Naples dès le commencement de l'année 1436. Le 2 février il étoit venu débarquer à Gaète avec tous les seigneurs qui sortoient des prisons de Milan. Cette ville, qui avoit soutenu un siège obstiné pour la maison d'Anjou, siège terminé d'une manière si éclatante par la défaite d'Alfonse, avoit été plus aisément vaincue par sa magnanimité que par ses armes. Six mois après la bataille de Ponza elle avoit ouvert ses portes à don Pèdre, frère du roi d'Aragon (1). Pendant ce temps, Elisabeth de Lorraine, femme du roi René, s'étoit rendue à Naples, pour y prendre le commandement

1436.

(1) *Giornali Napoletani*. p. 1103. — *Giannone Storia civile*. L. XXV, cap. 7, p. 458. — *Barthol. Pacci. Rer. Gestar. Alphonsi Regis*. L. V, p. 68.

des partisans de la maison d'Anjou. Son mari n'avoit point pu se mettre à leur tête; car, par une étrange fatalité, les deux prétendans au trône de Naples se trouvoient captifs en même temps. La succession de Charles I<sup>er</sup>, duc de Lorraine et de Bar, avoit allumé la guerre qui coûtoit à René sa liberté. Il avoit épousé Elisabeth, fille aînée de Charles, qui n'avoit point de fils, et il prétendoit à l'héritage de Lorraine, que lui disputoit le comte Antoine de Vaudémont, frère du dernier duc. Les Lorrains s'étoient déclarés pour René: le duc de Bourgogne prit le parti du comte Antoine. Dans la bataille de Bullegneville, le 2 juillet 1431 (1), René fut fait prisonnier par le duc de Bourgogne. Il avoit d'abord été relâché sur sa parole; mais son ennemi, moins généreux que Visconti, le força à reprendre ses fers, lorsque René fut appelé au trône de Naples. Ce ne fut que sous les conditions les plus dures, et après de longues négociations, qu'il consentit à lui rendre la liberté. Pour l'obtenir, René dut renoncer à la Lorraine, payer deux cent mille écus de rançon, et marier sa fille aînée, Yolande, au prince Ferry, fils du comte de Vaudémont. C'est par elle que René II, duc de Lorraine et fils de

(1) *Rapin Thoyras, Hist. d'Anglet. T. IV, L. XII, p. 252.*

Ferry, prétendit ensuite au royaume de Naples (1). CHAP. LXVIII.  
1436.

Tandis que René demouroit captif, Elizabeth avoit débarqué à Naples, sans apporter d'argent avec elle, et sans conduire de soldats. Elle avoit compté uniquement sur les partisans de sa famille, à la merci desquels elle étoit forcée de se livrer. Alfonso, peu d'accord avec ses états d'Aragon, n'étoit pas beaucoup plus riche qu'elle ; tous deux se trouvoient réduits, pour faire la guerre, aux forces presque seules du royaume de Naples. Ils dépendoient ainsi des factions tour à tour triomphantes ou abattues, et plus encore des intrigues, de la vénalité et de la jalousie des différens Condottieri, ou des princes feudataires qui leur vendoient chèrement leurs secours. Jean-Antoine Orsini, prince de Tarente, étoit le principal appui du parti d'Alfonse, tandis que Jacques Caldora (2) Condottiere, qui fut créé duc de Bari, puis connétable du royaume, soutenoit la cause de René. Tous

(1) *Hist. de France, par Velly et Villaret*. T. VIII. Edit. in-4. p. 45. — *Giannone Storia civile*. L. XXV, c. 7, p. 457. — *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1102.

(2) La puissante famille des Caldora est aussi appelée, par les historiens de Naples, *Caudola* et *Candola* ; en France, où elle s'est conservée, elle porte le dernier nom. Dans les dialectes napolitains, la transposition des consonnes d'une syllabe à l'autre, défigure les noms comme les mots.

CHAP. LXXVIII

1436.

deux ne livroient que de petits combats en faveur de leurs princes ; mais les vexations inouïes qu'ils exerçoient dans les provinces où ils étoient cantonnés, pousoient les peuples à la révolte, et détachoit tantôt du parti d'Anjou, tantôt de celui d'Aragon, les gentils-hommes ou les villes qui avoient paru le plus dévoués à la cause de l'un ou de l'autre.

1437.

Le pape Eugène IV avoit renoucé à conquérir le royaume pour lui-même, et il avoit embrassé la défense de René. Il chargea Jean Vitelleschi, patriarche d'Alexandrie, qu'il avoit nommé cardinal en 1437, d'entrer dans le royaume pour soutenir les Angevins; etc. prélat guerrier, qui ne se distinguoit entre les Condottieri que par plus de perfidie et de cruauté, vint aggraver les malheurs des provinces napolitaines, sans ajouter beaucoup à la force du parti qu'il avoit embrassé (1).

1438.

On ne peut remarquer sans étonnement que Philippe-Marie Visconti intervint dans cette guerre pour soutenir les deux partis à la fois. D'une part, il envoya dans les Abruzzes François, fils de Nicolas Piccinino, avec un corps assez considérable de cavalerie, pour porter des secours à Alfonse. De l'autre, il engagea, dans

(1) *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1104. — *Annales Bonincontri Miniatiens*. T. XXI, p. 146. — *Giannone Storia civile*. L. XXV, c. 7, p. 459. — *Barth. Facii*. L. V, p. 70.



la même année 1438, François Sforza qui venoit de se réconcilier avec lui, à conduire son armée dans le royaume de Naples, sous prétexte d'y confirmer l'obéissance des fiefs qu'il y avoit hérités de son père, mais dans le fait pour assister le roi René, auquel il étoit attaché dès long-temps (1). Une guerre qui affoiblissoit ses voisins, qui tenoit ses rivaux dans l'inquiétude, qui exerçoit ses soldats et employoit leur activité, paroissoit toujours au duc de Milan un assez grand avantage; et il ne croyoit point l'acheter trop chèrement par le malheur des peuples, la défiance de ses alliés, et l'exécration de tous. Mais cette odieuse politique causa la ruine de ses propres états, elle l'exposa pendant tout son règne à des craintes et à des dangers continuels, enfin, à sa mort, elle le laissa dans l'impuissance de faire respecter ses dernières volontés.

Viscontilioit à des intrigues plus rapprochées de lui la permission qu'il donnoit à Sforza d'attaquer le royaume de Naples. Il ne pouvoit se résoudre à laisser entre les mains des Vénitiens les villes de Bergame et de Brescia, conquises dans une précédente guerre; avant de les attaquer, il vouloit séparer la république de Venise de tous ses alliés. Il cherchoit donc à donner

(1) *Joann. Simonetæ viti Franc. Sfortice. L. IV, p. 266.*

au pape, aux Florentins et au comte François Sforza des occupations qui les empêchassent de se mêler des affaires de Lombardie (1). Sforza appelé à défendre contre Alfonso ses riches fiefs du royaume de Naples, ne lui donnoit plus d'inquiétude depuis qu'il étoit aux prises avec un adversaire aussi redoutable. À l'égard des deux autres, Visconti étoit bien engagé à ne prendre aucune part aux affaires de Romagne et de Toscane; mais la ruse cent fois pratiquée de faire agir ses Condottieri en leur propre nom, lui donnoit toujours moyen d'é luder tous les traités.

Nicolas Piccinino, chef des soldats que Braccio avoit formés le premier, étoit, entre tous les généraux d'Italie, le plus complètement dévoué au duc de Milan. On l'auroit jugé aussi le plus habile, et on l'auroit mis peut-être au-dessus de François Sforza, s'il n'avoit quelquefois compromis sa réputation par trop de hardiesse. Piccinino, le confident de tous les secrets du duc et son conseiller le plus intime, affecta une grande colère, lorsqu'il apprit l'alliance de François Sforza et de Visconti, dont la main de Blanche devoit être le prix. Il se plaignit hautement de ce que le duc de Milan promettoit à son plus constant ennemi des récompenses

(1) *Nic. Macchiavelli. L. V, p. 126.*

CHAP. LXXVIII.  
1438

bien plus brillantes qu'il n'en avoit jamais données à son plus fidèle serviteur. En même temps, il conduisit ses troupes à Camurata en Romagne, contre Forli et Ravenne, et il s'y fortifia, comme s'il vouloit s'y mettre à l'abri de la colere de son ancien patron. Lorsque le bruit de cette brouillerie se fut suffisamment accrédité, Piccinino fit offrir secrètement au pape de recouvrer pour lui tous les états qu'il avoit inféodés à Sforza, et qu'il regrettoit si fort d'avoir aliénés. Le Condottiere lui demandoit seulement quelque argent pour avancer la solde à ses troupes. Eugène saisit sans hésiter cette ouverture; il fit passer cinq mille florins à Piccinino, et il promit de lui accorder les plus brillantes récompenses, dès que celui-ci auroit fait redescendre Sforza, le rival qu'il haïssoit, du haut rang où il étoit monté, qu'il auroit rendu à l'Eglise ses états, et privé le duc d'un général habile. Piccinino amusa long-temps le pontife par cette négociation, tandis qu'il fortifioit son camp en Romagne, qu'il occupoit toutes les avenues de Bologne, et que son fils traversoit l'état de l'Eglise et arrivoit jusqu'au centre de l'Ombrie. Tout à coup ce dernier surprit et pilla la ville de Spolète; le père jetant le masque en même temps, vint le 16 avril 1438, mettre le siège devant Ravenne. Ostasio de Polenta, allié du pape et des Vénitiens, qui régnoit dans cette

CHAP. LXXVIII. ville, fut forcé, pour acheter la paix, de chasser la garnison vénitienne qu'il avoit admise dans ses murs, et de se mettre sous la protection du duc de Milan (1).

Le stratagème de Piccinino étoit cependant dirigé vers un but plus important; mais déjà la conquête qu'il ambitionnoit ne pouvoit plus lui échapper; c'étoit Bologne, la seconde ville de l'état de l'Église. Le pape lui-même y avoit résidé long-temps, et croyoit, lorsqu'il avoit, trois ans auparavant, pris possession de Bologne, en avoir assuré l'obéissance par une trahison qu'il regardoit comme un coup d'état. Son légat, l'évêque de Concordia, y étoit entré le 6 octobre 1455; il avoit publié aussitôt les ordres d'Eugène pour reconcilier tous les partis, et accorder la paix à tous les émigrés. Sur cette assurance, Antoine Bentivoglio, qui depuis quinze ans vivoit en exil, étoit rentré le 4 décembre, avec la plupart de ses amis, dans une patrie dont il avoit été souverain. Le 25 du même mois il étoit allé entendre la messe que disoit le légat; comme il sortoit de la chapelle, il se vit entouré par la garde de ce prélat; on lui mit un bâillon dans la bouche,

(1) *Marin Sanuto vite de' Duchi di Venez.* T. XXII. *Rer. Ital.* p. 1057. — *M. Ant. Sabellico.* Deca III, Lib. II, f. 158. — *Joann. Simonetta.* L. IV, p. 268. — *Hier. Rubeni. Hist. Ravenn.* L. VII, p. 626.

et sans interrogatoire, sans jugement, le podestat, qui étoit encore alors Balthazar de Offida, lui fit trancher la tête dans la cour de son hôtel. Le podestat avoit en même temps fait inviter Thomas Zambecari à passer chez lui. Ce citoyen s'y rendit sans défiance : il fut pendu avec un bâillon dans la bouche, devant l'autel de la chapelle du palais. Le légat, pour inspirer plus de terreur, voulut que l'un et l'autre mourussent sans confession, croyant ainsi perdre leur âme aussi bien que leur corps. Il les fit ensevelir sans aucune cérémonie ecclésiastique, et cependant il ne les accusa d'aucun crime, et il ne prétendit justifier cette horrible exécution que par la crainte que lui avoit inspirée le grand nombre de leurs partisans (1).

Eugène IV s'étant ainsi défait des chefs que le peuple étoit le plus accoutumé à respecter, ne pensoit pas que Bologne pût jamais seconner son joug ; il y avoit fixé sa résidence, et il y étoit demeuré jusqu'au temps où les affaires du concile l'avoient appelé à Ferrare. Mais la haine publique est la suite inmanquable d'une publique perfidie ; plus l'arc est courbé fortement, plus il tend avec effort à se redresser. A peine Eugène IV étoit-il sorti de Bologne, que les

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII. *Her. Ital.* p. 656. — *Annales Bolognais*. Hieronymi de Bursellis. T. XXIII, p. 876.

CHAP. LXVIII. CITOYENS conduits par les chefs qui restoi-  
 138. à la maison Bentivoglio, et par ses amis, pre-  
 nent les armes dans la nuit du 21 mai 1458 ;  
 ils ouvrirent les portes à Nicolas Piccinino ;  
 qui mit garnison dans la forteresse ; en même  
 temps ils nommèrent des magistrats populai-  
 res ; et, sous la protection du duc de Milan et  
 de son général, ils rendirent à Bologne son  
 ancien gouvernement républicain (1). Faenza,  
 Imola et Forli secouèrent en même temps l'au-  
 torité de l'Église, pour se ranger sous la pro-  
 tection de Visconti et de Piccinino. Astorre  
 Manfredi, prince de Faenza et d'Imola, aban-  
 donna librement l'alliance du pape pour celle du  
 duc ; Antoine des Ordelaffi, au contraire, qui  
 deux ans auparavant avoit été chassé de sa prin-  
 cipauté de Forli par le légat, y rentra à l'aide  
 d'une révolution (2). Le Bolonois et la plus  
 grande partie de la Romagne étant ainsi enlevés  
 au pape par celui même qui avoit séduit sa  
 confiance, Piccinino écrivit à Eugène pour lui  
 rendre un compte dérisoire des commissions  
 dont il avoit été chargé, déclarant qu'un pon-  
 tife, qui avoit cherché à le brouiller avec son  
 patron par de honteux artifices, avoit bien

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 659.

(2) *Annales Forolivienses*. T. XXII, p. 219. — *Jo. Simonette*.  
 L. IV, p. 271.

menté de perdre lui-même ses états par un CHAP. LXXVIII.  
 au ille semblable (1). 1438

Philippe-Marie n'attendoit que le succès de ces différentes intrigues pour attaquer les Vénitiens. Déjà il lui paroissoit qu'il les avoit suffisamment détachés de tous leurs alliés. Florence, qui dans toutes les guerres précédentes avoit été si étroitement unie avec eux, ne leur pardonnoit pas d'avoir, dans la dernière, fait échouer son entreprise sur Lucques. D'ailleurs cette ville, effrayée des révolutions de toute la Romagne, ne devoit pas s'empresser d'entrer dans une guerre dangereuse. François Sforza étoit parvenu jusqu'à Atri dans les Abruzzes; il avoit fait déclarer tous ses vassaux pour René d'Anjou, et il causoit déjà de grands embarras à Alfonse; mais Visconti, qui ne vouloit pas compromettre davantage son vrai allié, fit inopinément signifier à ce général, qu'il eût à suspendre toute hostilité dans le royaume de Naples, sous peine de voir arrêter la solde que lui payoient les Florentins (2). Sforza déjà engagé dans une lutte difficile, pressé d'argent, et ignorant jusqu'à quel point le duc de Milan pourroit effectuer sa menace, sembloit bien hors d'état de porter ses armes en Lombardie;

(1) *Nic. Macchiavelli*. L. V, p. 127.

(2) *Joan. Simonetæ Hist.* L. IV.

RAP. LXVIII. d'ailleurs il étoit mécontent des Vénitiens, et  
 Visconti le comptoit parmi ses alliés, quoiqu'il fût  
 que parmi ses ennemis. Eugène IV enfin, qui  
 venoit de perdre une partie de ses états, étoit  
 plus alarmé encore par les attaques du concile  
 de Bâle, que par celles de Piccinino; car le  
 premier venoit de le déposer et d'élever à sa  
 place Amédée VIII de Savoie, au lieu de Visconti,  
 qui prit le nom de Félix V. Jean-François de  
 Gonzague, marquis de Mantoue, avoit quitté  
 l'alliance des Vénitiens et le commandement de  
 leur armée, pour passer dans celle du duc; et  
 la situation de ses états, entre le Bressan et  
 le Véronois, rendoit son alliance doublement  
 importante (1).

Nicolas Piccinino fut chargé de tirer parti  
 de circonstances si favorables; et il le fit avec  
 cette vigueur, cette rapidité qui distinguoient  
 les élèves de Braccio. Il attaqua d'abord Casal  
 Maggiore près de Crémone, et il s'en rendit  
 maître; il traversa l'Oglio, que Gattamelata,  
 général des Vénitiens, voulut vainement dé-  
 fendre, et ayant fait sa jonction avec Jean-  
 François de Gonzague, il prit Brescia à revers,  
 soumit tous les châteaux, toutes les forteresses  
 des Vénitiens autour de cette ville et du lac de

(1) Platince *Hist. Mantuana*. L. V, p. 815. T. XX. *Rer. Ital.*  
 — *Marin Sanuto vice de Duchi di Ven.* T. XXII. p. 1060.



Garda, et força Gattamelata à s'enfermer dans les murs de la cité. Il conduisit ensuite ses troupes dans les montagnes, pour ôter aux Vénitiens cette dernière communication avec Brescia; alors Gattamelata craignit de se voir absolument coupé. Il prit le parti de tourner le lac de Garda, du travers de ces mêmes montagnes que Vecimino attaquoit, et il ramena sa gendarmerie à Vérone par des chemins si difficiles, qu'il y perdit plus de huit cents chevaux (1).

François Barbaro, qui commandoit alors à Brescia pour la république de Venise, étoit né en 1598 d'une famille illustre; il étoit sénateur, et il avoit été chargé, dans d'autres occasions, de missions publiques; mais il devoit surtout la considération dont il jouissoit à son éloquence latine, à ses divers ouvrages, et à ses relations intimes avec les plus célèbres littérateurs de ce siècle. Sa situation étoit difficile; la ville de Brescia étoit déjà épuisée de munitions, elle étoit découragée par la retraite de Gattamelata et de toute la cavalerie; d'ailleurs les factions opposées qui s'étoient souvent livré des combats meurtriers, sembloient se ranimer à l'approche du danger. Barbaro mit toute son étude à les

(1) *J. Simonetta*. L. V, p. 274. — *Platina Hist. Mantuan.* L. V, p. 819. — *Poggii Bracciolini*. L. VII, p. 594. — *M. A. Sabellico*. L. III, L. III, f. 162. — *Ist. Bresciana*, p. 798.

CHAP. XXVII. RÉCONCILER, et il y réussit; il ne leur laissa  
 138. d'autre émulation que celle des sacrifices qu'ils faisoient  
 feroient pour l'honneur du nom vénitien (1).

Gattamelata étoit sorti de Bréscia le 24 septembre, et à dater de ce jour Piccinino avoit livré des combats journaliers à toutes les portes, tantôt pour détourner les eaux qui remplissoient les fossés, tantôt pour établir ses batteries, d'où quinze bombardes faisoient sur la ville un feu continu. Les Bressans avoient élevé de leur côté des batteries; toute la population étoit appelée aux armes ou au travail. Les magistrats, les prêtres, les moines creusoient ou transportoient la terre avec les femmes et les enfans; toutes les boutiques, tous les ateliers étoient constamment fermés; car toute occupation privée étoit négligée à côté de la grande occupation de la défense publique. La peste s'étoit manifestée dans la ville dès le mois d'août; plusieurs citoyens avoient pris la fuite à l'approche de ce fléau; et quand le siège fut commencé, beaucoup d'autres se re-

(1) Les moindres particularités de ce siège mémorable ont été rapportées par plusieurs historiens contemporains et amis de Barbaro. Ce dernier en a lui-même écrit une relation sous un nom emprunté. *Evangelistæ Manetini Vicentini Commentariolum de Obsidione Brixiae*. — Poggio Bracciolini *Hist.* L. VII, p. 392-395. — Platina *Histor. Mantuan.* L. V, p. 816. — *M. Aut. Sabellico*, Deca III, L. III, f. 165.

inèrent encore ; Barbaro leur accorderoit volontiers des passeports pour épargner ses munitions, et Piccinino les laissoit passer, pour diminuer le nombre des défenseurs de Brescia. Il n'y restoit pas deux mille personnes en état de servir, et de ces deux mille, à peine huit cents avoient des armes. Cependant les Bressans ne se décourageoient point ; un tiers de la population veilloit chaque nuit sous des tentes, le long des murs ; et dans les assauts généraux, tels que celui du dernier jour de novembre, toute la ville soutenoit l'effort de toute l'armée. Mais les travaux des assiégeans s'avançoient ; déjà, par plusieurs chemins couverts, ils pouvoient arriver jusque dans les fossés, sans être exposés à l'artillerie de la place ; ils avoient percé les murailles en plus d'un endroit ; ailleurs leurs mineurs avoient conduit leurs galeries jusque dans la ville. Le salut de Brescia ne fut dû, dans l'assaut donné le 12 décembre, qu'à l'heureux hasard qui fit tomber le mur extérieur sur les assiégeans, et non dans le fossé, comme on s'y étoit attendu. Le combat meurtrier qui avoit commencé dès l'aube du jour, et qui dura jusqu'au soir, se renouvela le lendemain avec un égal acharnement ; mais dans ces deux attaques la perte des assaillans fut prodigieuse, comparée à celle des assiégés. Enfin, le 16 décembre, Piccinino qui avoit

déjà perdu deux mille hommes devant les murs de Brescia, et qui craignoit pour son armée les maladies de l'hiver, brûla tous ses logemens, et se retira en ordre de bataille. Arrivé à quelque distance de la ville, il jeta sur les routes principales les fondemens de trois redoutes, entre lesquelles il partagea son armée; continuant ainsi, en dépit des rigueurs de la saison, le blocus de la ville qu'il n'espéroit plus emporter de force (1).

Gattamelata s'efforça de faire parvenir à Brescia des secours au travers des montagnes, mais ses convois tombèrent tous entre les mains des assiégeans. D'autre part, les Vénitiens préparèrent sur le Pô une flotte de plus de soixante galères, avec un grand nombre d'autres bâtimens; ils en donnèrent le commandement à Pierre Loredano, espérant, par ces forces imposantes, raffermir dans leur alliance le marquis de Ferrare, et inspirer de la crainte à celui de Mantoue: mais avant que la flotte fût finie d'équiper, Gonzague eut le temps de garnir

(1) *Cristoforo da Soldo Istor. Bresciana*, T. XXI, p. 798-806. Cet auteur n'étoit point homme de lettres, il n'étoit point un des familiers de Barbaco; mais il étoit dans Brescia pendant le siège; il y combattoit avec les autres, et son style, en général, pesant et froid, est animé dans cette circonstance par le souvenir des scènes les plus effrayantes qu'un homme puisse avoir sous les yeux.

le Pô de fortes palissades, près de Sernudo, d'Ustilia et de Revero, et de disposer de téniers sur ses bords, en sorte qu'il fut impossible à Loredano de passer outre (1).

CHAP. LXVIII.

1438.

Les Vénitiens, auxquels il ne restoit plus qu'une armée affoiblie et découragée, se voyoient presque séparés du continent. Tout le territoire de Vérone et celui de Brescia étoient envalis; ces deux villes étoient serrées de si près, qu'on attendoit de jour en jour la nouvelle de leur perte. La république étoit attaquée vivement par le marquis de Mantoue, elle n'osoit plus compter sur l'alliance de celui de Ferrare; elle obtint ensuite, il est vrai, l'amitié et les bons offices de celui-ci; mais ce fut en lui restituant le Polesine de Rovigo qu'elle tenoit engagé depuis trente-un ans, et que, sans le sentiment de ses dangers, elle n'auroit jamais rendu. Venise humiliée dans une seule campagne, sentit alors tout le prix de l'alliance de Florence dont elle avoit fait trop peu de cas. Malgré l'étendue de ses possessions en terre ferme, elle sentit que le moment n'étoit point encore venu de disputer par ses seules armes l'autorité suprême en Lombardie à la puissante maison Visconti; et la seigneurie dépêcha Giovanni Pisani dans la marche d'Ancone, auprès de François Sforza,

(1) *Platina, Hist. Mantuance. L. V, p. 816-819.*

CHAP. LXVIII. et François Barbarigo auprès de la seigneurie de  
1438. Florence, pour renouveler une alliance que  
la trêve de dix ans, signée le 28 avril 1438,  
entre Florence et le duc de Milan, avoit en  
quelque sorte anéantie (1).

(1) *M. Ant. Sabellico. Deca III, L. III, f. 164.*

## CHAPITRE LXIX.

*Les Florentins embrassent avec vigueur la défense de Venise ; batailles de Tenna , d'Anghiari, et de Soncino. Délivrance de Brescia. Paix de Martinengo par laquelle Visconti donne sa fille à François Sforza , général de ses ennemis.*

1439—1441.

L'ALLIANCE qui unissoit les deux républiques de Florence et de Venise étoit l'ouvrage de la politique noble et éclairée en même temps des Albizzi. Ces grands hommes d'état avoient senti qu'il n'y a de sûreté pour une nation que dans les alliances qui se rattachent à tous les sentimens populaires, dans celles que chaque citoyen approuve, que son affection seconde, et qu'il maintient de tout son cœur. Les sentimens profonds de liberté et de religion, ou même les souvenirs d'une longue protection et d'une longue reconnoissance, peuvent servir de base à une alliance semblable, parce que, même entre des hommes corrompus, les sentimens élevés ont seuls une influence universelle; mais les ligues

CHAP. LXIX.

1439.

formées d'après des projets d'usurpation et de conquête, les ligueurs qui ne reposent que sur des calculs étroits de politique, sur les affections ou les avantages privés des chefs de l'État, n'ont point de bāse dans le cœur des hommes; elles sont abandonnées aussitôt qu'est suspendu l'intérêt qui les a dictées; aussi infidèles dans l'adversité qu'elles ont paru intimes dans la prospérité, elles trompent dans l'une et dans l'autre fortune; elles accroissent dans les succès une dangereuse ambition; elles inspirent dans les revers une sécurité plus dangereuse encore, et elles causent presque toujours la ruine de ceux qui ont placé leur confiance dans ces appuis royaux qui se trouvent si caduques.

Deux hommes ambitieux se trouvoient à cette époque à la tête des deux républiques, et ils avoient obtenu dans leur patrie une autorité que la constitution de l'État ne reconnoissoit pas. Cosme de Médicis ne s'occupoit à Florence que de l'affermissement de sa famille; le doge François Foscari, à Venise, vouloit assurer à sa magistrature le lustre d'une grande gloire militaire: tous deux consultant leurs intérêts privés ou leurs passions individuelles, s'étoient écartés de la marche que leur traçoient les affections des deux peuples; ils avoient oublié que leur seule politique devoit être le maintien de la liberté de l'Italie, et ils avoient permis qu'on



les séparât, dans une guerre commencée de concert. François Foscari avoit cru pouvoir se reposer, pour la défense d'une république, sur des alliances royales; il avoit cru que les traités conclus par la Seigneurie avec les petits princes de la Romagne, le seigneur de Ravenne, et les marquis de Ferrare et de Mantoue, seroient pour elle une garantie suffisante, et il n'avoit point prévu qu'une seule bataille perdue lui enlèveroit tout ce que l'intérêt du moment lui avoit donné, tout ce que des princes lui avoient promis sur leur foi mal assurée, mais que le sentiment des peuples n'avoit point sanctionné. Foscari, au contraire, ne comptoit pas sur les Florentins, qui l'accusoient de leur avoir fait perdre la conquête presque assurée de Lucques, et qui avoient déjà signé une trêve avec l'ennemi; mais, encore que le traité d'alliance fût dissous, et quelle que fût la politique des chefs de parti, le sentiment populaire duroit toujours; les Florentins ne se demandoient point quel pacte les unissoit à la république de Venise; ils se demandoient si cet État ne conservoit pas le nom sacré de république, et s'il n'étoit pas accablé par un tyran. Toujours prêts à s'exposer pour le bien commun, et à sacrifier des jouissances présentes à un avantage à venir, ils avoient déjà mis en oubli leur ancienne rancune, ils ne songeoient plus qu'à maintenir

l'équilibre et la liberté de l'Italie, et ils avoient cherché d'avance à s'assurer l'appui du comte François Sforza.

Le sort de la guerre pouvoit être regardé comme dépendant de la décision que prendroit ce grand général; il sembloit pouvoir seul faire pencher la balance selon qu'il se déclareroit pour les deux républiques, ou pour le duc de Milan. Celui-ci l'avoit senti, et il cherchoit depuis long-temps à enlacer Sforza par ses intrigues. Pour le gagner, il l'entretenoit sans cesse du prochain mariage de sa fille qu'il lui avoit promise. Tous les préparatifs sembloient faits pour la fête; les habits même de l'épouse étoient achevés, et on avoit eu soin de les faire voir aux amis de Sforza. Le jour des noces avoit été fixé à deux reprises différentes; les jeux, les divertissemens par lesquels on devoit les célébrer, avoient été ordonnés d'avance, et cependant Visconti trouvoit toujours quelque prétexte pour revenir en arrière, et retirer une promesse qu'il n'avoit point dessein d'accomplir. Les Florentins firent enfin comprendre à Sforza qu'il étoit le jouet du duc de Milan, que celui-ci le retenoit dans l'oisiveté pour se donner le temps de chasser les Vénitiens de tout le continent; que les Florentins n'étoient point assez riches pour entretenir seuls l'armée du comte, qui se trouveroit en même temps sans soldats

et sans alliés, et que le duc n'ayant plus lieu de le craindre, romproit bien vite tous les engagements qu'il avoit contractés avec lui. Sforza outré de cette longue dissimulation, accepta le traité que venoit lui proposer Giovanni Pisani; il fut signé le 18 février 1439. Les Florentins donnoient chaque mois 8400 florins au comte pour l'entretien de son armée, les Vénitiens s'engagèrent à lui en donner 9000 de leur côté. Les deux républiques promirent encore de prendre à leur solde le seigneur de Faenza, le marquis de Ferrare, Pandolfe Malatesti, et Pierre, fils de Jean Paul Orsini. Les Vénitiens devoient supporter les deux tiers des frais de cet armement, et les Florentins le tiers (1).

Neri, fils de Gino Capponi, qui nous a laissé des mémoires sur l'histoire de son temps, fut envoyé par la République florentine auprès de François Sforza, pour le décider à passer le Pô, et à faire la guerre au duc de Milan, sans restriction et sans ménagemens. De là il se rendit à Venise pour terminer la négociation. Capponi, introduit devant la Seigneurie, reprocha aux Vénitiens de n'avoir pas eu plus de confiance en leurs anciens alliés. « Vous avez hésité

(1) *Commentari di Neri di Gino Capponi*. T. XVIII, p. 1188. — *Joann. Simonette Hist.* L. V, p. 275. — *Poggio Bracciolini Hist.* L. VII, p. 400. — *Cristoforo da Soldo Istori. Bresciana*. T. XXI, p. 808. *Rer. Ital.*

CAT. LXIX.

1439.

» à recourir à nous, » leur dit-il, « et cependant  
 » vous avez une longue expérience des efforts  
 » que nous sommes disposés à faire pour la dé-  
 » fense de la liberté ; vous savez que dès long-  
 » temps cette cause est commune entre nous.  
 » Ce n'est pas des mauvais offices que vous nous  
 » avez rendus qu'il falloit garder la mémoire ;  
 » pour nous éloigner les uns des autres, c'est  
 » des services que vous avez reçus de nous ;  
 » ils sont le gage de ceux que vous en recevrez  
 » encore (1) ». Le discours de Capponi fut  
 écouté par la Seigneurie avec l'attention qu'on  
 auroit donnée à un oracle. Les conseillers n'eurent  
 point la patience d'attendre que le doge y  
 répondît, selon l'usage de la République ; mais  
 tous debout, les mains levées, les yeux baignés  
 de larmes, ils remercièrent les Florentins de  
 leur avoir rendu un si grand service ; ils  
 remercièrent Capponi de l'avoir exécuté avec  
 tant de diligence et de zèle, et ils promirent  
 que jamais eux ou leurs descendans n'oublieroient  
 qu'ils devoient leur salut aux Florentins (2).

(1) *N. Macchiavelli Istor.* L. V, p. 154. — *Commentari di Neri di Gino Capponi.* T. XVIII. *Rer. Ital.* p. 1188. — *Platina vita Neri Capponii.* T. XX, p. 497.

(2) *Macchiavelli.* L. V, p. 157. — *Commentari di N. Capponi,* p. 1189. Mais les historiens vénitiens dissimulent cette reconnaissance, et insistent, au contraire, sur la défiance du sénat. *Navigerio Storia Veneziana.* T. XXIII, p. 1104.

Dès le commencement du printemps, François Sforza, avec huit mille hommes de cavalerie pesante, partit de la Marche-d'Ancone où il avoit ses quartiers d'hiver; il traversa rapidement la Romagne, le territoire de Forli et celui de Ravenne; il passa le Pô près de Ferrare, et il se rendit par Chioggia à Venise (1). Non-seulement Bergame et Brescia, mais Vérone et Vicence étoient entourées d'ennemis; Gattamelata étoit retranché derrière les canaux de Padoue avec le reste de l'armée vénitienne; et tout ce qui étoit situé au-delà de ces canaux, à la réserve des quatre villes assiégées, étoit perdu. Piccinino, lorsqu'il vit paroître devant lui Sforza et sa nouvelle armée, ne voulut pas compromettre, par une bataille, des conquêtes qu'il regardoit déjà comme assurées; il se couvrit d'un canal profond, entre les marais de l'Adige, à cinq milles de Soave dans le Véronois; et comme l'art de jeter des ponts sur les rivières, en face de l'ennemi, étoit encore absolument inconnu, il rendit vaines toutes les menaces de son adversaire, à qui il fut impossible de le contraindre au combat (2).

(1) *Joann. Simonetæ. L. V, p. 276. — Cronica di Bologna. T. XVIII, p. 662.*

(2) *M. A. Sabellico. D. III, L. IV, f. 170. — Jo. Simonetæ. L. V, p. 277.*

L'armée alliée que commandoit François Sforza, étoit forte de quatorze mille chevaux et huit mille fantassins. Mais tandis que cette armée ne pouvoit joindre l'ennemi, les corps détachés que les Vénitiens avoient laissés près de Brescia et de Vérone, étoient successivement battus et faits prisonniers par les Milanois. Brescia éprouvoit de plus les horreurs de la famine, et toute la magnanimité, tout le dévouement de Francesco Barbaro, qui partageoit lui-même les privations des citoyens assiégés, suffisoient à peine à soutenir leur courage (1). Sforza impatient de délivrer le territoire de la république de la présence des ennemis, voyant qu'il ne pouvoit forcer le passage des canaux et des retranchemens de Piccinino, se dirigea vers les montagnes Euganéennes; et, malgré l'opposition des corps destinés à les défendre, il les traversa, et descendit dans la plaine de Vérone. Piccinino se voyant tourné, se hâta d'évacuer Soave, et de se replier derrière l'Adige. Il n'étoit pas à beaucoup près si facile de débloquer Brescia, séparée du territoire vénitien par les états de Mantoue. C'étoit au travers du lac de Garda qu'on avoit espéré jusqu'alors y faire arriver des secours. Pendant l'hiver, les Vénitiens avoient transporté

(1) *M. A. Sabellico. Deca III, L. IV, f. 169, verso. — Cristof. da Soldo. Istoria di Brescia. p. 809.*

jusqu'à ce lac, au travers des montagnes qui bordent l'Adige, deux grandes et trois moyennes galères, avec vingt-cinq barques armées (1). Cette petite flotte, en entrant dans les eaux du lac, se trouva maîtresse de sa navigation, et ouvrit quelque communication avec Brescia. Mais le duc de Milan fit armer à Peschiera une flotte bien plus considérable; il mit garnison dans tous les châteaux situés sur les deux rives, et Pierre Zeno, provéditeur qui commandoit les Vénitiens, fut obligé de se retirer avec sa flotte à Torboli, près de l'embouchure de la Sarca, à l'extrémité septentrionale du lac, où il entourra ses galères de fortes palissades, pour les défendre contre des ennemis qu'il n'étoit plus en état de braver (2).

C'étoit en dégageant cette flotte, et en la mettant en communication avec la plaine de Vérone, que Sforza espéroit de secourir Brescia. Dans ce but, il vint mettre le siège devant Bardolino, château défendu par une garnison Mantouane, sur la rive orientale du lac, entre Peschiera et Garda. Mais les signaux par lesquels il invitoit la flotte à s'en rapprocher, ne furent point aperçus ou point compris. Piccinino

(1) *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. VII, p. 599. — *Platina Hist. Mantuan.* T. XX. L. V, p. 822. *M. A. Sabellico.* Deca III, L. III, f. 165. — *Cristof. da Soldo Istor. di Brescia.* p. 808.

(2) *Cristoforo da Soldo Istor. Bresciana.* p. 812.

CHAP. LXIX.

1439.

avoit au contraire fait sortir la sienne de Peschiera, il avoit renforcé la garnison de Bardolino; et Sforza, après avoir perdu beaucoup de monde par les maladies que causèrent des chaleurs excessives dans ce lieu mal sain, fut obligé de lever le siège (1). Un autre échec suivit presque immédiatement celui-là; les Vénitiens avoient envoyé mille chevaux et trois cents fantassins dans les montagnes au nord du lac, pour conduire à leur flotte un convoi de vivres, et lui donner les moyens de s'ouvrir le passage jusqu'à la rive occidentale, par où elle pouvoit communiquer avec Brescia. Mais Gonzague et Piccinino, avertis de ce mouvement, surprirent le 23 septembre, et dévalisèrent les soldats qui se rendoient à la flotte; le 26 ils attaquèrent celle-ci dans le lieu où elle s'étoit retranchée; ils prirent tous ses vaisseaux, à la réserve de deux qui s'enfuirent à Peneda, et ils firent prisonniers quatre provéditeurs vénitiens qui se trouvoient ou avec la flotte ou avec l'armée (2).

François Sforza, piqué de ne répondre que par des revers à la haute attente que les deux républiques avoient fondée sur lui, sollicité d'ailleurs par le sénat de Venise de secourir les malheu-

(1) *Jo. Simonetæ Hist. L. V, p. 279.*

(2) *M. A. Sabellico. D. III, L. IV, f. 171. — Joann. Simonetæ. L. V, p. 280. — Cristoforo da Soldo Istor. Bresciana. p. 815.*



reux Bressans, résolut enfin d'ouvrir à sa grande armée elle-même le chemin de Brescia, en faisant, au travers des montagnes, le tour du lac de Garda. Il renvoya ses bagages à Vérone, il s'engagea dans la chaîne escarpée qui sépare l'Adige du lac, par des défilés que la cavalerie pesante ne passoit pas sans danger, et il parvint, à travers mille difficultés, jusqu'à la petite plaine de Peneda, à l'embouchure de la Sarca. D'autre part, Piccinino averti des chemins que suivoit le comte Sforza, laissa le marquis de Mantoue à Peschiera, et fit transporter par le lac son armée au château de Tenna, qui fermoit la petite vallée où Sforza étoit entré. Plusieurs escarmouches eurent lieu entre les deux armées ; mais Piccinino qui avoit arrêté son rival comme dans un piège, évita long-temps une action générale. Il se laissa enfin emporter par son impétuosité habituelle, et le 9 novembre il accepta la bataille. Pendant que les deux armées étoient aux prises, les habitans de Brescia s'avancant à la rencontre de leurs libérateurs, parurent sur le haut des montagnes, derrière les gendarmes de Piccinino, et commencèrent à faire rouler sur eux des quartiers de rocher. Il ne faut souvent qu'un moment pour décider du sort des batailles ; l'armée milanoise se troubla d'une apparition qui n'étoit pas accompagnée d'un danger bien réel : les gendarmes cher-

chèrent à se sauver, les uns vers les vaisseaux, d'autres vers la forteresse, d'autres enfin vers les montagnes. Dans leur fuite insensée, ils se jetèrent pour la plupart entre les mains de leurs ennemis, et ils furent faits prisonniers. On compta parmi les plus distingués Charles de Gonzague, fils du marquis de Mantoue, César Martinengo et Sacramoro Visconti (1).

Nicolas Piccinino, entraîné dans la déroute de ses soldats, s'étoit enfermé dans le château de Tenna : il ne jugeoit pas cependant que ce château pût faire une longue résistance, et il lui importoit de se retrouver en rase campagne pour rassembler les débris de son armée. Il prit l'audacieuse résolution de traverser tout le champ de bataille et les quartiers mêmes des vainqueurs. Un valet allemand, qui soignoit ses chevaux, homme robuste, et qui lui étoit dévoué, le mit dans un sac, le chargea sur ses épaules, et descendit sur le champ de bataille dans la nuit même qui suivit le combat. Il recueillit encore quelques dépouilles des morts, qu'il jeta par-dessus son fardeau, et paroissant ne songer qu'à rassembler ce butin, il traversa

(1) *Jo. Simoneta. L. V, p. 281. — Crist. da Soldo Istor. Bresciana. T. XXI, p. 814. — Macchiavelli Ist. Fior. L. V, p. 141. — Poggio Pacciolini. L. VII, p. 403. — Platina Hist. Mant. L. V, p. 820.*

la plaine au milieu des soldats ennemis, occupés comme il l'avoit été à dépouiller des cadavres. Il passa même sans difficulté devant les corps-de-garde vénitiens, et il vint enfin déposer son maître à Riva, sur le bord du lac, où un bateau le prit et le conduisit à Peschiera (1).

CHAP. LXXIX.

1439.

A peine savoit-on dans l'armée de Sforza, que le général ennemi n'étoit point enfermé dans le château de Tenna, lorsqu'on apprit avec étonnement, qu'après avoir rejoint Gonzague à Peschiera, ils étoient partis ensemble pour escalader Vérone. Un transfuge allemand leur avoit, dit-on, indiqué les moyens de le faire avec sûreté. Les échelles furent appliquées dans la nuit du 16 novembre, contre le mur de la petite enceinte appelée bourg de San-Zéno; et les troupes milanoises, dont le premier escadron, étoit conduit par Louis del Verme, gendre de Carmagnola, étoient déjà maîtresses de la ville, avant qu'on songeât à se mettre en défense. Les gouverneurs vénitiens se retirèrent avec la garnison dans la forteresse de San-Felice, et dans celle de la porte de Braida; la ville se soumit sans résistance, et le marquis de Gonzague, à qui elle avoit été promise en souveraineté, la

(1) *Cristoforo da Soldo Istoria Bresciana*. T. XXI. *Rer. Ital.* p. 815. — *Joannis Simonetæ Histor. Francisci Sfortice*. L. V. p. 281. — *M. Ant. Sabellico Histor. Veneta*. D. III, L. IV, f. 171.

sauva du pillage. Les bagages seuls de l'armée de Sforza furent partagés entre les vainqueurs (1).

Le soir même de la prise de Vérone la nouvelle en fut portée à Sforza, qui poursuivoit le siège de Tenna, et qui avoit déjà profité de sa victoire pour faire parvenir à Brescia quelques vivres et quelques soldats. A la rapidité de son ennemi il résolut d'opposer une égale promptitude; il repartit à l'instant, espérant encore que Piccinino, quoique maître de Vérone, n'auroit pu prendre sitôt toutes les mesures nécessaires pour la défendre. En effet, il traversa sans difficulté les *chiuse* de l'Adige. La fidélité de Jacques Marancio avoit conservé aux Vénitiens le commandement de ce passage important, ouvert entre deux montagnes à pic, où deux hommes à cheval ne peuvent pas passer de front. Le marquis de Mantoue, lorsqu'il avoit pris Vérone, y avoit trouvé la femme et les enfans de Marancio, commandant des *chiuse*; il lui avoit fait dire que ces ôtages répondroient de son obéissance; que s'il vouloit les sauver,

(1) Il y a quel'incertitude sur le jour précis de la prise de Vérone. Les Annales de Plaisance disent le 16. T. XX, *Rer. Ital.* p. 876; la Chronique de Bologne, le 18 à quatre heures du soir. T. XVIII, p. 665. *Joann. Simonetæ Hist.* L. V, p. 282. — *Platina Hist. Mantuan.* L. VI, p. 881. — *Macchiavelli Ist. Florent.* L. V, p. 144. — *M. A. Sabellico.* D. III, L. IV, f. 175. — *Crist. da Soldo Ist. Bresciana.* p. 815.

il devoit fermer les défilés à Sforza, et empêcher son retour. Ce généreux citoyen n'hésita pas entre son devoir et les intérêts de son cœur. Il fit prendre les armes à tous les habitans de la vallée. « Le sort de ce que j'ai de plus cher » au monde, leur dit-il, pourroit m'aveugler » sur ce que l'honneur et la patrie exigent de » moi ; c'est à vous que je remets le dépôt qui » m'étoit confié, à vous qui n'avez pu oublier » la fidélité que vous devez à la seigneurie de » Venise ; gardez ce défilé pour son honneur » et pour l'avantage de François Sforza son » général (1) ». Piccinino n'avoit point réussi pendant les trois jours qu'il avoit commandé à Vérone, à s'emparer des forteresses occupées par les Vénitiens ; il n'avoit pas cru non plus qu'il fût encore temps de les séparer de la ville par une nouvelle enceinte. Lorsqu'il apprit l'arrivée inopinée de Sforza dans la plaine de Vérone, il envoya ordre à Taliano Furlano, un de ses lieutenans, de rentrer dans la ville avec le corps de troupes qu'il commandoit. Taliano refusa d'obéir, en s'autorisant d'un ordre contraire reçu du duc de Milan. En effet, Visconti qui s'étoit engagé à céder Vérone à Gonzague, jaloux de l'agrandissement de son allié, avoit pris des mesures secrètes pour

(1) *M. A. Sabellico. D. III, L. IV, f. 175.*

faire retomber sa conquête entre les mains de son ennemi (1). Piccinino, déjoué dans ses projets, ne put empêcher Sforza de rentrer dans la ville la nuit du 19 au 20 novembre, par le château de San-Felice; une bataille s'ensuivit immédiatement dans les rues; la cavalerie milanaise eut du désavantage, elle fut chassée hors des murs, et Piccinino reperdit Vérone aussi rapidement qu'il l'avoit gagnée (2).

Mais encore que sa conquête lui eût échappé, il n'en avoit pas moins fait une puissante diversion, et ravi à Sforza tous les fruits de sa victoire de Tenna. Il l'avoit de plus empêché de porter du secours aux habitans de Brescia, toujours plus accablés par la faim, la maladie, et les incursions de leurs ennemis. La seigneurie sollicitoit Sforza de retourner au secours de ces malheureux; celui-ci, malgré la rigueur de l'hiver, l'un des plus âpres que l'on eût éprouvé depuis long-temps, conduisit en effet de nouveau son armée dans les montagnes dont le lac de Garda reçoit les eaux, et recommença le siège de Tenna. Ce petit château, auquel Piccinino n'avoit osé se confier, résistoit

(1) *Platina Hist. Mantuan.* L. VI, p. 385. — *Poggio Bracciolini.* L. VII, p. 404.

(2) *Joann. Simonetta.* L. V, p. 284. — *M. A. Sabellico.* D. III, L. IV, f. 174. — *Macchiavelli Istor. Flor.* L. V, p. 147.

toujours, et fermoit aux Vénitiens le chemin de Brescia. Bientôt les glaces et les hautes neiges, que des soldats italiens n'étoient point accoutumés à braver, rebutèrent les troupes, et, pour la seconde fois, le siège de Tenna fut levé. L'armée manquant de vivres et de fourrages fut ramenée en quartiers d'hiver à Vérone (1); seulement Sarpellione et Troilo, deux des lieutenans de Sforza, réussirent à traverser les montagnes par des chemins détournés, et à introduire à Brescia un petit convoi de munitions avec trois cents fantassins.

CHAP. LXIX.  
1439.

Pendant toute la campagne de 1439 les hostilités ne s'étoient point étendues hors de la Lombardie : cependant Philippe-Marie étoit impatient de punir les Florentins de leur interposition, et de les forcer, ainsi que le comte François Sforza, à défendre leurs propres états. Piccinino surtout étoit jaloux de Sforza; il ne pouvoit se consoler de ce que ce général avoit pris rang parmi les souverains, par sa conquête de la Marche, tandis que lui-même, que l'Italie égaloit à Sforza pour les talens et la bravoure, lui, qui comme élève et héritier de Braccio, auroit pu prétendre à la souveraineté que ce général s'étoit formée, n'avoit qu'une

1440.

(1) *Joannis Simonetæ Hist. L. V, p. 280. — M. Ant. Sabellico Hist. Venetæ. Deca III, L. IV, f. 175.*

existence précaire, sous le bon plaisir du prince qui lui donnoit une solde. Il supplioit le duc de Milan de ne point le faire combattre en Lombardie, pour des villes qu'il lui importoit peu de gagner ou de perdre, mais de l'envoyer plutôt dans la Marche, qu'il espéroit enlever en peu de temps à son rival. Assez de troupes, disoit-il, resteroient encore après son départ, pour continuer le siège de Brescia : cependant les Florentins, alarmés pour la Toscane, rappelleroient Sforza ; ce général voudroit aller défendre ses propres états ; et prévenu en tous lieux, il ne secourroit point Brescia, il ne couvrirait point la Toscane, et ne sauveroit point sa principauté.

De son côté, Renaud des Albizzi joignoit ses sollicitations à celles de Piccinino : toujours persuadé que les Florentins ne pouvoient s'accoutumer à son exil, et qu'ils accueilleroient avec joie une armée qui le ramèneroit dans sa patrie, il ne demandoit qu'à être renvoyé en Toscane, pour se croire assuré du succès. Cependant une intrigue nouée secrètement avec Jean Vitelleschi, patriarche d'Alexandrie, fut un motif plus puissant encore pour déterminer Philippe. Ce prélat guerrier, ministre favori d'Eugène IV, rendoit depuis long-temps son maître odieux, par son arrogance et sa cruauté. On l'avoit vu dans la guerre de Naples accélérer



La dévastation des campagnes ennemies par d'exécrables promesses de grâces spirituelles en faveur de ceux qui abuseroient des armes temporelles ; il avoit accordé à ses soldats cent jours d'indulgence en purgatoire pour chaque pied d'olivier qu'ils abattoient (1). Encore que son maître fût entré dans la ligue des deux républiques, il conservoit un violent ressentiment contre François Sforza, qui l'avoit battu dans la Marche d'Ancone. Les Vénitiens et les Florentins l'avoient offensé aussi ; il avoit reçu d'eux vingt mille florins pour équiper l'armée avec laquelle il devoit agir contre Philippe au-delà des Apennins ; mais après avoir pris l'argent il avoit faussé ses promesses, et employé son armée au siège de Foligno. Les Florentins et les Vénitiens se plaignirent à Eugène IV, et le foible pontife communiqua ces plaintes confidentielles à son favori, qui jura d'en tirer vengeance. Vitelleschi proposa secrètement à Piccinino de joindre leurs troupes ensemble pour accabler les Florentins. On assure qu'il devoit ensuite faire périr Eugène IV, pour s'élever à sa place sur le trône pontifical (2). Il attendoit avec impatience l'arrivée de l'armée milanaise pour éclater ; et Visconti, assuré d'un aussi

(1) *Giornali Napoletani*. T. XXI. *Res. Ital.* p. 1107.

(2) *Poggii Bracciolini Hist. Flor.* Lib. VII, p. 406.

CAP. LXIX.

1440.

puissant allié, n'hésita plus à céder aux vœux de Piccinino.

Ce fut au mois de février 1440 que Nicolas Piccinino partit de ses quartiers d'hiver avec six mille chevaux. Il passa le Pô le 7, pour s'unir à Manfredi dans le territoire de Faenza (1), tandis que Neri Capponi et Davanzati, ambassadeurs Florentins, arrivés en même temps à Ferrare, se rendoient à Venise pour concerter le plan de la campagne prochaine (2). Ces deux généreux citoyens, au lieu de se laisser effrayer par le danger qui s'approchoit de leur patrie, se joignirent aux Vénitiens pour solliciter Sforza de tenter de nouveau la délivrance de Brescia. Ils déclarèrent que Florence sauroit bien lever une autre armée pour l'opposer à Piccinino, tandis que l'état de terre ferme des Vénitiens seroit perdu si Sforza l'abandonnoit. En effet, Gattamelata, le général qui avoit commandé auparavant les troupes vénitiennes, avoit été frappé de paralysie dans les montagnes de Tenna, et jusqu'à sa mort, survenue le 16 janvier 1445, il ne fit plus que languir (3). Aucun autre n'étoit en état de suppléer à Sforza

(1) *Joann. Simonetæ*. L. V, p. 286. — *Macchiavelli Ist. Fior.* L. V, p. 148.

(2) *Comment. di Neri di Gino Capponi*. T. XVIII, p. 1191.

(3) *Joann. Simonetæ*. L. V, p. 286. — *Marin Sanuto vite de' Duchi di Venezia*. T. XXII, p. 1106.

en son absence, et sans l'assistance de ce général, les Vénitiens n'espéroient point sauver leurs provinces envahies.

CHAP. LXXIX.

1410.

Mais le comte Sforza n'étoit point si disposé que les Florentins à sacrifier son propre intérêt à la cause commune. Il connoissoit la mauvaise volonté du patriarche d'Alexandrie, qui commandoit plus de trois mille hommes sur les frontières de la Toscane et de la Marche; il voyoit que Piccinino, en se joignant à ce prélat, pouvoit bouleverser l'une ou l'autre province. Pendant que son rival s'acheminoit vers le Midi, il jugeoit inutile de demeurer en Lombardie, puisque aussi bien il seroit forcé d'attendre que la rigueur du froid eût cessé, et que les neiges se fussent fondues, avant de tenter par la route des montagnes la délivrance de Brescia; car il ne voyoit aucun espoir de succès s'il prenoit la route de la plaine (1).

Tandis que ces questions se discutoient à Venise, où le comte s'étoit rendu, et que les Florentins prenoient à leur solde plusieurs condottieri pour former une nouvelle armée, on apprit que les Malatesti, seigneurs de Rimini, auxquels on avoit payé la solde d'un millier de gendarmes qu'ils devoient fournir aux deux

(1) *Nicol. Macchiavelli, Istor. Fior. L. V; p. 155. — Commentari di Neri di Gino Capponi. T. XVIII, p. 1192.*

républiques, avoient passé dans le camp de Nicolas Piccinino. Cette défection faisoit craindre un échec plus fâcheux encore, elle excitoit la plus vive inquiétude sur le sort de Jean-Paul Orsini, général des Florentins, qui avoit été envoyé dans l'état de Rimini pour le défendre (1). Les sollicitations de François Sforza, pour obtenir son congé, redoublèrent à cette nouvelle; heureusement elle fut bientôt suivie d'une autre non moins inattendue, mais dont la nature étoit différente.

Les Florentins avoient surpris à Montepulciano la correspondance du patriarche d'Alexandrie avec Piccinino; quoiqu'elle fût écrite en chiffres, elle avoit suffi pour éveiller enfin chez le pape, à qui elle fut communiquée, les plus violens soupçons contre son favori. Eugène avoit confié si aveuglement à Vitelleschi ses armées, ses trésors, ses forteresses, et tout son pouvoir, qu'il ne pouvoit plus tenter, sans un extrême danger, d'en dépouiller l'homme qu'il avoit rendu trop puissant. Cependant il donna secrètement à Antonio Redo, commandant du château Saint-Ange, un ordre éventuel de l'arrêter, et de lui faire son procès, dès qu'il en trouveroit l'occasion. Cet ordre n'étoit pas facile

(1) *Scipione Ammirato. Ist. L. XXI. T. III, p. 22. — Nic. Macchiavelli. L. V, p. 155. — Commentari di Neri Capponi. p. 1193.*

à exécuter, et Redo attendoit en silence quelque circonstance qui le favorisât, lorsque le patriarche prêt à partir pour la Toscane à la tête de son armée, ordonna au commandant du château Saint-Ange de se rendre le matin du 18 mars sur le pont de la forteresse, pour recevoir les commissions qu'il lui donneroit en partant. Antonio Redo comprit que l'occasion seroit favorable, il prépara son monde, et il attendit de bonne heure le patriarche sur le pont. Celui-ci arrivoit à la tête de toute son armée. Redo s'approcha de lui respectueusement, prit son cheval par la bride, comme pour n'être pas entendu de ceux qui l'entouroient, et le mena au petit pas au-delà du pont-levis, lui parlant toujours de choses assez importantes pour fixer son attention; mais à l'instant qu'il eut passé le pont, il fit signe aux gardes de le lever, et demanda au patriarche de se rendre prisonnier. Vitelleschi essaya en vain de se défendre, il fut blessé à la tête et renversé de son cheval par ceux qui l'entouroient. A peine fut-il captif entre leurs mains, que Redo lui-même et Jérôme Orsini essayèrent de le consoler et de lui rendre l'espérance, en assurant que tout finiroit bien pour lui. Mais Vitelleschi répondit qu'il savoit bien que quoique blessé, ce ne seroit jamais de ses blessures qu'il mourroit. « On n'arrête point, ajouta-t-il, » les hommes puissans pour les relâcher en-

CHAP. LXIX.

1440.

» suite; si l'on m'a cru assez dangereux pour  
 » me faire prisonnier, combien ne me croiroit-  
 » on pas plus dangereux encore si je recouvrais  
 » la liberté ». (1) En effet, le patriarche avoit  
 bien connu son maître, il mourut empoisonné  
 peu de jours après. Son armée, qui étoit au-delà  
 du pont, parut d'abord vouloir le venger, et as-  
 siéger le château, mais elle se soumit dès qu'on  
 lui communiqua les ordres du pape. Le com-  
 mandement en fut ensuite donné au patriarche  
 d'Aquilée, qui fut chargé de défendre la Tos-  
 cane avec quatre mille chevaux et deux mille  
 fantassins. Toutes les forteresses où Vitelleschi  
 tenoit garnison, rentrèrent en peu de jours sous  
 la puissance du pape (2).

La révolution qui renversoit Vitelleschi,  
 mettoit en sûreté la Toscane et la Marche; aussi  
 fit-elle consentir Sforza à poursuivre la guerre  
 en Lombardie; seulement il détacha de son  
 armée mille cavaliers que Neri Capponi ramena  
 à Florence, et qui y arrivèrent avant la fin  
 d'avril, en même temps que Jean-Paul Orsini,  
 et quelques autres condottieri (3). Déjà Nicolas

(1) *Nic. Macchiavelli Istor. L. V, p. 152. — Annal. Bo-  
 nincontrii Miniat. p. 149.*

(2) *Cronica di Bologna. T. XVIII, p. 664. — Scipione Am-  
 mirato Stor. Fior. L. XXI, p. 23. — Mesticanza di Paulo Pe-  
 trone. T. XXIV Rer. Ital. p. 1125.*

(3) *Comment. di Neri Capponi, p. 1193. — Scipione Ammirato.  
 L. XXI, p. 24.*

Piccinino avoit tenté d'entrer en Toscane au travers des Alpes de San-Benedetto, et il avoit été vigoureusement repoussé par Nicolas Gambacorti de Pise, connu sous le nom de *Nicolas Pisano*. Changeant alors de route, il entreprit de pénétrer par Marradi. Ce château situé à l'entrée du val de Lamone, au pied des montagnes qui séparent la Toscane de la Romagne, étoit réputé très-fort dans l'ancien système de guerre; la rivière creuse des précipices tout autour du plateau qu'il couvre, et Marradi auroit pu arrêter une grande armée pendant plusieurs mois. Mais Barthelemy Orlandini qui y commandoit pour les Florentins, l'abandonna lâchement, et Piccinino en y entrant le 10 avril, s'étonna d'avoir fait sans coup férir une conquête qui auroit pu lui coûter tant de sang(1). Marradi lui ouvrit cependant la porte de la Toscane; ses cavaliers parcoururent tout le Mugello sans y trouver de résistance; ils s'avancèrent jusqu'aux montagnes de Fiesole, ils ravagèrent le pays à trois milles de distance de Florence, et quelques-uns mêmes eurent la hardiesse de passer l'Arno, au-delà duquel ils s'emparèrent de Remole. Ce fut sur ces entre-faites que Neri Capponi arriva à Florence, avec

(1) *Macchiavelli, Ist. Fior. L. V, p. 160.* — *Poggio Bracciolini Hist. L. VII, p. 406.* — *Scipione Ammirato. L. XXI, p. 25.*

un détachement de l'armée de François Sforza, il y joignit des fantassins levés parmi le peuple, il délogea les ennemis de Remole, et il arrêta leurs déprédations (1).

L'entrée de Renaud des Albizzi en Toscane, à la suite de l'armée Milanoise, n'avoit produit encore à Florence aucun mouvement d'insurrection, aucune démonstration d'intérêt pour les émigrés, lorsque François de Battifolle, comte de Poppi, vint à la tête de ses vassaux se joindre à l'armée de Piccinino. L'année précédente, ce feudataire de la République avoit été protégé par elle contre le pape Eugène IV (2); mais il se figura ne pouvoir mieux montrer son attachement aux Florentins qu'en secondant le parti qu'il croyoit le plus propre à gouverner; et son ancienne liaison avec Albizzi lui fit méconnoître ce qu'il devoit à la reconnaissance.

Deux routes se présentoient à Piccinino, celle du Val de Marina, par laquelle il seroit descendu entre Florence et Prato jusqu'aux bords de l'Arno, et auroit coupé la communication avec Pise, d'où les Florentins tiroient leurs vivres (3), et celle du Casentin, qui

(1) *Comment. di Neri Capponi*, p. 1195.—*Macchiavelli Istor.* L. V, p. 161.

(2) *Annal. Bonincontri Minid.* p. 148.

(3) *Leonardi Aretini Comment. de suo tempore.* T. XIX, p. 941.



puvoit amener à couper la communication avec Arezzo et avec Pérouse d'où venoit l'armée pontificale. Piccinino se décida pour cette dernière. Les fiefs du comte de Poppi étoient situés dans le Casentin ; ce seigneur promettoit des intelligences dans les châteaux de ses voisins ; en effet , elles l'aidèrent à prendre en peu de jours Romène et Bibbiène ; mais Piccinino ayant ensuite mis le siège devant le château de San-Nicolo, cette petite forteresse donna aux Florentins, par sa valeureuse résistance, le temps de rassembler leur armée ; elle tint trente-six jours , au bout desquels elle ne se rendit le 25 mai, que sur l'autorisation spéciale des généraux de la république , qui voyoient l'impossibilité de la secourir. Quand Piccinino y entra, il n'y trouva plus ni une flèche ni une charge de poudre (1). Cependant son plan d'attaque avoit échoué ; les vassaux de la république avoient repris courage , des soldats garnissoient tous les postes importans , et l'espérance de voir éclater quelque révolte en faveur des Albizzi étoit dissipée. Piccinino fit une visite à Pérouse sa patrie ; il espéroit que le souvenir de Braccio, et la gloire dont lui-même

(1) *Macchiavelli Ist. Fior.* L. V, p. 162. — *Scipione Ammirato.* L. XXI, p. 25. — *Poggio Bracciolini.* L. VIII, p. 411. — *Bonincontri Miniatens. Annal.* p. 149.

s'étoit couvert, engageroient ses concitoyens à lui déférer la seigneurie que Braccio avoit exercée avec tant de gloire, mais il ne tira d'eux qu'un présent de huit mille florins. Il essaya de s'emparer de Città di Castello par les armes, et de Cortone par une conjuration, et il fut déjoué dans l'une et l'autre entreprise; enfin, après avoir perdu une partie de l'été dans les montagnes de Toscane, il reçut la nouvelle des succès que Sforza avoit obtenus en Lombardie, et les ordres de son maître qui le rappeloit (1).

Les troupes pontificales étoient enfin arrivées à Florence, sous la conduite de Louis, médecin du pape, qu'il avoit fait patriarche d'Aquilée, et en même temps général d'armée. On y comptoit trois mille gendarmes et cinq cents fantassins. L'armée florentine, portée dès-lors à huit ou neuf mille chevaux, étoit bien en état de tenir tête à celle de Piccinino; mais la seigneurie étoit résolue à ne rien donner au hasard, d'autant plus qu'elle avoit été avertie des avantages remportés par Sforza en Lombardie. Elle avoit écrit à son général Jean-Paul Orsini de ne point combattre, et d'attendre que Piccinino se retirât de lui-même. Les mêmes rai-

(1) *Macchiavelli Istrg.* L. V, p. 164. — *Scipione Ammirato*. L. XXI, p. 26. — *Commentari di Neri di Gino Capponi*, p. 119.

sons engageoient Piccinino à chercher l'occasion de livrer bataille ; forcé à quitter la Toscane, il espéroit du moins mettre en sûreté par une victoire le comte de Poppi, et ceux qui avoient levé ses étendards. Il savoit l'armée florentine à Anghiari, grosse bourgade éloignée de quatre milles de Borgo San-Sepolcro, au pied des montagnes qui divisent la vallée du Tibre d'avec le Val de Chiana, et dans une plaine propre à déployer la cavalerie. Il partit du Borgo pour l'y attaquer, entraînant avec lui deux mille des habitans de cette ville, qui espéroient avoir part au pillage qui suivroit la victoire. Telle étoit la négligence avec laquelle on observoit la discipline militaire, que les Florentins n'avoient en avant de leur armée ni vedettes ni avant-postes ; et cependant il falloit alors bien plus de temps qu'aujourd'hui pour faire revêtir aux cavaliers leur pesante armure, harnacher les chevaux, et se préparer au combat. On étoit au 29 juin 1440 ; les hommes d'armes accablés par la chaleur s'étoient dispersés au loin pour chercher des ombrages et se rafraîchir. Michelletto Attendolo, parent du comte Sforza, et l'un des meilleurs condottieri qu'eussent les Florentins, remarqua le premier, à deux milles de distance, la poudre qu'élevoit la cavalerie ennemie ; et appelant aux armes ses compagnons, il eut à peine le temps d'occuper avec

sa troupe le pont qui est en avant d'Anghiari. Il donna ainsi au reste de l'armée le loisir de se rassembler et de s'armer. Lorsque les autres corps l'eurent joint, Micheletto demeura au centre, le légat de l'église à droite, et Jean-Paul Orsini avec les commissaires Florentins à gauche. Orsini avoit eu soin, par avance, de faire combler tous les fossés, entre le pont d'Anghiari sur le Tibre, et la bourgade, d'abattre tous les obstacles, et de former une esplanade qui permettoit aux divers corps de l'armée de manœuvrer sans gêne. Au-delà du pont, le chemin par lequel s'approchoit Piccinino étoit bordé de fossés profonds, et chaque champ avoit une enceinte difficile à franchir. La gendarmerie milanoise ne pouvoit approcher que par le pont, l'infanterie florentine bordoit seule la rivière, pour empêcher les assaillans de la traverser à gué. Les premiers escadrons milanois qui passèrent le pont, furent vigoureusement repoussés par Micheletto Attendolo; mais ceux-ci ayant été remplacés par Astorre Manfredi, et François Piccinino, avec l'élite de l'armée, Micheletto fut chassé du pont et repoussé jusqu'au pied de la montée d'Anghiari. Cependant les Milanois qui avoient passé le pont se trouvoient aussitôt à découvert sur les deux flancs. Les Florentins, avec pleine liberté de manœuvrer sur eux, les accabloient de troupes fraî-

ches et supérieures en nombre. Manfredi et François Piccinino furent donc bientôt repoussés vers le pont, sur lequel ils tinrent ferme. Pendant deux heures le pont fut disputé entre les deux armées par des attaques très-vives. A plusieurs reprises les Milanois le traversèrent, mais toujours ils étoient repoussés, dès qu'ils parvenaient sur l'esplanade située au-delà. Enfin les Florentins le traversèrent aussi une fois, et comme ils se trouvèrent ensuite couverts par deux grands fossés sur leurs flancs, ils culbutèrent ceux qui fuyoient devant eux, ils séparèrent les deux ailes, qui ne pouvoient ni se rejoindre ni agir sur eux, et qui, par le mouvement qu'elles firent en arrière, se mirent en confusion. Bientôt l'armée entière fut en déroute, et un immense butin en prisonniers, en armes et en chevaux tomba entre les mains du vainqueur. De vingt-six chefs d'escadron que l'on comptoit dans l'armée ennemie, vingt-deux furent faits prisonniers, avec environ quatre cents officiers, quinze cent quarante hommes en état de payer rançon, et trois mille chevaux. Mais dans ces armées mercenaires, où les soldats des deux camps se considéroient comme camarades, et ne vouloient pas se nuire, les vainqueurs mettoient toute leur industrie à faire échapper les vaincus. Negri Capponi, commissaire florentin auprès de l'armée, voulut faire

conduire les prisonniers au bourg d'Anghiari : au lieu de vingt-deux chefs d'escadron il n'en trouva plus que six. Le matin suivant il voulut poursuivre Piccinino, qui avec quinze cents chevaux mal en ordre s'étoit enfermé dans le Borgo San-Sepolcro, où il n'avoit aucun moyen de se défendre. Mais de tous les condottieri et capitaines, il n'y eut que le seul Jean-Paul Orsini qui fut disposé à le suivre. Les autres, tout occupés du butin qu'ils venoient de faire, s'excusèrent sur leurs fatigues, ou les blessures de leurs chevaux. Ils passèrent toute la matinée à disputer avec le commissaire, et au milieu du jour ils s'évadèrent presque tous, pour mettre en sûreté leur butin dans Arezzo, d'où ils ne revinrent que le soir (1).

Cette grande bataille, dans laquelle se peint si bien l'indiscipline et la cupidité des armées de condottieri, qui ruinoient les états pour les-

(1) Léonard Arétin, qui étoit, à cette époque, un des décevants de la guerre à Florence, termine son *Commentaire* sur l'histoire de son temps, par la bataille d'Anghiari. T. XIX, p. 942. Il mourut quatre ans après, le 9 mars 1444, âgé de 75 ans. Son *Histoire florentine* a plus de réputation que ce *Commentaire*; mais celui-ci unit à la même élégance de langage, le mérite d'une naïveté de sentimens, rare chez les historiens latins du moyen âge. Sur la bataille d'Anghiari, voyez aussi *Commentari di Neri Capponi*, p. 1195. — *Nic. Macchiavelli*. L. V, p. 170. — *Scipione Ammirato*. L. XXI, p. 28. — *J. Simonetæ*. L. V, p. 292. *Poggio Bracciolini*. L. VIII, p. 415.

quels ils faisoient la guerre, sans leur permettre jamais de poursuivre leurs avantages, est devenue fameuse par une circonstance qui, si elle étoit avérée, ajouteroit encore à la singularité de ce tableau. Macchiavel assure que dans cette longue mêlée, qui se prolongea pendant les quatre dernières heures du jour, il n'y eut qu'un seul homme de tué : encore ne fut-ce pas d'une noble blessure, mais pour être tombé de cheval, et avoir été foulé aux pieds des combattans. « Telle » étoit, ajoute-t-il, la sûreté avec laquelle on » se battoit alors ; car les soldats, pendant la » mêlée, étoient couverts d'armures impénétra- » bles, et lorsqu'ils se rendoient, ils n'étoient » jamais tués ; en sorte que, sous la double » sauve-garde de leur armure et du droit de la » guerre, ils ne pouvoient périr ni pendant » le combat, ni après » (1). Il paroît cependant que Macchiavel a un peu exagéré cette sûreté des combattans, pour faire plus d'impression sur ses lecteurs. D'après Biondo, secrétaire apostolique, on compta dans l'armée de Piccinino soixante morts et quatre cents blessés ; d'après Poggio, seulement quarante morts : dans celle des Florentins, disent-ils, on trouva deux cents blessés, dont dix moururent de leurs blessures (2). Les

(1) *Nic. Macchiavelli*. L. V, p. 171.

(2) *Scipione Ammirato*. L. XXI, p. 28. — *Poggio Bracciolini*. L. VIII, p. 414.

autres historiens du temps, en parlant de cette bataille, ne disent rien du nombre des morts ou des blessés (1).

Piccinino, fort heureux de n'être pas poursuivi au Borgo San-Sepolcro, où il n'auroit pu éviter d'être fait prisonnier, en sortit le lendemain de la bataille, et les Florentins y entrèrent le jour d'après. Ceux-ci, au lieu d'accepter la souveraineté de Borgo qui vouloit se donner à eux, rendirent cette ville à l'Église, en proposant seulement leur garantie pour les privilèges qui lui furent accordés par sa capitulation. Pendant les demandes des habitans de Borgo eurent lieu une que défiance entre le général de l'Église et celui de la République; ils se séparèrent : le patriarche, avec une moitié de l'armée, parcourut l'état de Rome pour y rétablir l'autorité du pape; Neri Capponi avec l'autre, entra dans le Casentin, reprit les châteaux révoltés, et chassa de ses fiefs le comte de Poppi. Celui-ci fut le dernier des descendans du comte Guido qui exerçât une souveraineté en Toscane. Il eut la permission de se retirer du Casentin avec sa femme, ses enfans, et trente mulets chargés; mais sa petite principauté, qui comprenoit de riches vallées et plusieurs forteresses près des

(1) *Istor. di Gioo. Cambi. Deliz. Erud. T. XX, p. 230. — Cronaca di Lion. Morelli. T. XIX, p. 171.*



sources de l'Arno, et qui avoit obéi cinq cents ans à sa famille, dès les temps d'Othon-le-Grand, passa sans retour sous la domination de la république florentine (1). Renaud des Albizzi, de son côté, abandonna pour jamais la Toscane. Il alla s'établir à Ancone, d'où il fit un pèlerinage en Terre-Sainte. A son retour, comme il célébroit les noces d'une de ses filles, il mourut subitement à table; heureux, dit Macchiavel, d'avoir qu'une vie dans le moins malheureux des jours de son exil (2)!

Pendant que ces choses se passaient en Toscane, Sforza préparoit son armée pour porter des secours à Brescia, aussitôt que les chemins de la montagne seroient praticables : il ne négligeoit point cependant les moyens de s'ouvrir aussi la route de la plaine, ou celle du lac. Les Vénitiens, d'accord avec lui, avoient fait transporter de nouvelles galères sur le lac de Garda, sous les ordres du provéditeur Contarini, et Sforza avoit envoyé sur cette petite flotte Pierre Brunoro, un de ses meilleurs lieutenans. Contarini battit le 10 avril la flotte milanoise qui lui étoit opposée, et que commandoit Ta-

(1) *Commentari di N. di G. Capponi*, p. 1196. — *Cacciata del Conte di Poppi dell' istesso*, p. 1217. — *Poggio Bracciolini*. L. VIII, p. 414. — *Annal. Bonincontri*. T. XXI, p. 150.

(2) *Macchiavelli Ist. Fior.* L. V, p. 173.

liano Furlano ; il prit trois de ses galères et plusieurs barques , et il força le reste à s'enfermer à Salò ; il assiégea ensuite les châteaux de Riva et de Garda , qui se rendirent le 29 mai , et qu'il traita avec une extrême cruauté ; il rétablit les communications entre les deux rives du lac ; il fit parvenir d'abondantes munitions à Brescia , et il força les partis milanois , dispersés entre cette ville et Salò , à se retirer (1). Ces victoires , et l'absence de Piccinino , ayant découragé l'armée qui , sous les ordres de J. F. de Gonzague , défendoit le passage du Mincio , et qui pouvoit craindre d'être prise par derrière , Sforza tenta d'ouvrir , pour se rendre à Brescia , la voie directe qui lui avoit été fermée jusqu'alors. Le 3 juin , il jeta un pont de bateaux sur le Mincio , et il le passa avec toute son armée , forte d'environ vingt mille hommes , sans rencontrer aucune résistance de la part de Gonzague qui se tint renfermé dans Mantoue. Taliano Furlano , et Louis del Verme , les deux généraux de Visconti , évacuoient pendant ce temps le territoire de Brescia ; à mesure que Sforza avançoit , ils se retiroient devant lui ; ils s'établirent enfin sur l'Oglio , entre Soncino et

(1) *Cristoforo da Soldo Istor. Bresciana.* p. 820 , 821. — *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. V, f. 177. — *Joann. Simonetæ.* L. V. p. 289. — *Platina Hist. Mantuanæ.* L. VI, p. 854.

Orci, pour rester maîtres du pont qui sert de communication à ces deux châteaux. Taliano Furlano le couvroit avec une partie de sa cavalerie : Sforza, résolu de l'en chasser pour se rendre maître d'Orci, seule forteresse qui restât aux Milanois à la gauche de l'Oglio. Il n'entra donc point à Brescia, où l'on n'avoit plus besoin de son assistance ; mais arrivé le 14 juin près de l'Oglio, il donna ordre à Sarpellione, un de ses lieutenans, d'attaquer Taliano Furlano, et de le faire fuir après les premiers coups, pour écarter les ennemis du fleuve. Les Milanois, en effet, le persuivirent, et s'engageant imprudemment au milieu de forces supérieures, ils furent si vivement ramenés, qu'ils ne purent défendre ni le pont, ni le château d'Orci. Sforza passa l'Oglio avec toute son armée, il tomba sur les Milanois, devant Soncino, les mit dans une complète déroute, et leur enleva tous leurs bagages, avec près de quinze cents chevaux. Le fils naturel du marquis de Ferrare, Borso d'Este, ce protecteur zélé des arts et des lettres, qui porta le premier le titre de duc de Ferrare, fit ses premières armes à cette bataille, où il perdit presque toute sa cavalerie. Tandis que Nicolas d'Este, son père, étoit attaché au parti des deux républiques, Borso avoit conduit mille chevaux à l'armée du duc de Milan ; soit qu'il avide de gloire il ambitionnât un commandement indépendant ;

ou que la politique de son père l'engageât à se ménager avec les deux partis, pour ne point demeurer victime de la défaite de l'un ou de l'autre (1).

La victoire de Soncino, moins brillante que celle d'Anghiari, fut mise à profit avec plus d'activité; tout le territoire de Bergame fut évacué par l'armée milanoise, comme tout celui de Brescia l'avoit été peu auparavant. Tous les châteaux qu'y possédoit l'ennemi furent repris de force ou par capitulation, et les Vénitiens, au lieu d'avoir la guerre chez eux, purent la porter chez leurs ennemis. Sforza fit des incursions dans les territoires de Crémone et de Crème, et Philippe-Marie, obligé de défendre ses propres états, rappela Piccinino, donna le commandement de Crème à Louis de San-Severino, et celui de Crémone à Borso d'Este (2).

Piccinino avoit recueilli en Romagne à peu près tous ses prisonniers d'Anghiari, que leurs vainqueurs avoient remis en liberté après les avoir dépouillés, en sorte que sa défaite n'avoit causé à son maître qu'une perte d'argent. Déjà il s'acheminoit vers la Lombardie, et son

(1) *Jo. Simonetæ*. L. V, p. 290. — *M. A. Sabellico*. Deca III, L. V, f. 178. — *Annales Estenses Joann. Ferrariensis*. T. XX, p. 459. — *Crist. da Soldo Ist. Bresciana*, p. 822.

(2) *Joann. Simonetæ Hist.* L. V, p. 291.

approche fit renoncer Sforza au projet de porter la guerre sur la rive droite de l'Adda.

Sforza revint donc en arrière pour attaquer le marquis de Mantoue, et le punir de l'assistance donnée au duc de Milan. Il lui prit, après un siège de trente jours, Peschiera, forteresse qui avoit déjà appartenu aux Vénitiens, et qui étoit pour eux de la dernière importance, puisqu'elle ouvroit ou fermoit la communication entre Vérone et Brescia. Tandis qu'il étoit occupé dans l'état de Mantoue, le marquis d'Este vint auprès de lui, de la part du duc de Milan, pour lui porter des propositions de paix. Le marquis d'Este étoit devenu suspect aux Vénitiens depuis la défection de son fils; il sentoit le danger de sa position, et il désiroit ardemment une pacification qu'il avoit déjà négociée avec succès dans d'autres occasions. Il représenta au comte qu'il devoit s'abstenir, pour son propre intérêt, de ruiner sans retour le duc de Milan, puisqu'un condottiere avoit autant besoin de ses ennemis que de ses amis pour maintenir son importance. Il lui rendit l'espérance de conclure bientôt son mariage avec Blanche Visconti; et pour lui persuader que, cette fois du moins, l'offre de cette brillante alliance étoit faite de bonne foi, il lui apprit que Blanche étoit déjà arrivée à Ferrare, et il lui assura qu'elle seroit remise

entre ses mains dès que le traité seroit conclu (1).

François Sforza eut soin de communiquer toutes ces propositions à Pasqual Malipiero, provéditeur vénitien, qui étoit chargé de veiller sur son armée. Il répondit ensuite que les Vénitiens et les Florentins demandoient eux-mêmes la paix, qu'ils étoient prêts à la signer à des conditions honorables; mais que pour lui il n'abandonneroit point le commandement de leur armée jusqu'à sa conclusion, et qu'il prendroit seulement alors conseil de ses alliés sur l'alliance qu'on lui proposoit. Les bruits publics annonçoient dans ce temps même des négociations d'une tout autre nature, entre le duc et le marquis d'Este; on disoit que Blanche Visconti n'avoit été envoyée à Ferrare que parce qu'elle étoit destinée en mariage à Lionnel, fils et héritier du marquis. Les protestations de celui-ci n'inspiroient aucune confiance à Sforza; la plus insigne mauvaise foi régnoit dans toutes les négociations, et les sermens dépouillés de toute croyance, n'étoient plus même un moyen de tromper. La soupçonneuse république de Venise observoit tous les pas de son général avec la plus inquiète défiance; l'exemple de Carmagnole avertissoit de ce qu'on avoit à craindre d'elle, et Sforza pouvoit s'attendre à

(1) Joann. Simonetta Hist. L. V, p. 295.

être trahi par son gouvernement, par son ennemi, et par le médiateur qui négocioit entre eux. Il voulut cependant laisser à ces négociations le temps de mûrir, et au lieu d'entreprendre aucune expédition importante, il se contenta d'assiéger les divers châteaux que le marquis de Mantoue avoit pris dans le Véronois : après les avoir soumis aux Vénitiens, il ramena ses troupes en quartiers d'hiver (1)

C'étoit à Vérone que les soldats de François Sforza se reposoient de leurs fatigues ; ceux du duc de Milan à Crémone ; ceux des Florentins en Toscane, et ceux du pape en Romagne. Le cardinal d'Aquilée avoit essayé, après la victoire d'Anghiari, de reprendre Forli et Bologne, mais il avoit été repoussé par François Piccinino, qui commandoit pour son père dans ces deux villes. Il s'étoit proposé de ramener ensuite à la dépendance de l'Église Ostasio III de Polenta, qui, trois ans auparavant, s'étoit vu forcé à recevoir garnison milanoise dans sa capitale. Mais la seigneurie de Venise, quoique alliée du pape, étoit bien résolue à ne point laisser retourner sous la domination du Saint-Siège la ville de Ravenne, qui étoit située à sa convenance, et sur laquelle elle avoit précédemment exercé des droits de protection. Elle

(1) *Joann. Simonetæ Hist. L. V. p. 290. — M. A. Sabellico, Deca III, L. V, f. 179.*

CHAP. LXXIX.

1440.

invita Ostasio à venir renouveler son ancienne alliance avec la république. Le prince de Ravenne se rendit à Venise, et malgré les avertissemens du marquis d'Este, il conduisit avec lui sa femme et son fils. L'ambitieux et perfide conseil des dix ne résista point à la tentation de dépouiller une famille qu'il tenoit toute entière entre ses mains. Il excita quelques séditiens à Ravenne, qui prirent les armes le 27 février 1441, et qui ouvrirent la ville aux Français, en leur demandant justice de la mort de leur prince. Ostasio III avoit en vain voulu donner lieu au juste ressentiment de ses sujets, et le conseil s'arrogea le droit de juger de sa mort entre eux et lui. Il fit passer à Candie ce seigneur avec sa famille, et il les y retint en exil jusqu'à leur mort. Ainsi, la maison de Polenta, qui, dès l'an 1275, avoit régné à Ravenne pendant cent soixante-six ans, se trouva dépouillée de sa souveraineté, en même temps que sa branche aînée s'éteignit (1).

La république montra plus de générosité dans sa conduite envers François Sforza, et envers François Barbaro, provéditeur de Brescia, qu'elle accueillit à Venise avec des honneurs infinis. Elle invita le dernier, avec cent des gentils-

(1) *Diario Ferrarese*. T. XXIV, p. 191. — *Macchiavelli Stor. Fior.* Lib. V, p. 182. — *Navagiero Storia Veneziana*. T. XXIII, p. 1107. — *Hier. Rubini Histor. Ravennat.* L. VII, p. 633. In *Burmanni Thesauro*. T. VII, P. I.



hommes qui avoient le plus contribué à la défense de cette ville, à venir recevoir des remerciemens publics. Ils furent présentés à la seigneurie ; le doge les embrassa les larmes aux yeux. Il exhorta les sujets de l'état à imiter leur fidélité, et il demanda aux Vénitiens d'en conserver une éternelle mémoire. Ces cent gentilshommes Bressans et leur postérité furent déclarés exempts à jamais de toute taxe, tandis qu'un revenu de vingt mille ducats, que le fisc tiroit des moulins de Brescia, fut abandonné à la commune, pour la récompenser aussi (1).

Pendant qu'on s'occupoit à Venise que de fêtes et de réjouissances en l'honneur de Sforza et de Barbara, on s'apprit avec étonnement que Piccinino avoit passé l'Adda et ensuite l'Oglio, le 13 février 1441, avec huit mille chevaux et trois mille fantassins, et qu'il avoit surpris, à Chiari, dans l'état de Brescia, deux mille chevaux des troupes de Sforza (2). En même temps ses soldats racontotent que le sénat de Venise, ayant conçu contre Sforza les mêmes soupçons qui avoient perdu Carmagnole dix ans auparavant, l'avoit attiré de même à Venise, et lui avoit fait subir le même sort. L'armée entière de Sforza étoit sur le point de se débander à

(1) *M. Ant. Sabellico*. Deca III, L. V, f. 180.

(2) *Poggio Bracciolini*. L. VIII, p. 416.

cette nouvelle, et ce général dut se presser de se montrer à ses soldats et à ses amis pour les rassurer (1); mais il n'arriva pas à temps pour empêcher la défection de Sarpellion, un de ses meilleurs officiers, qu'il avoit tiré de la condition la plus humble, et qui, séduit par Piccinino, passa au service de Philippe-Marie avec trois cents chevaux (2).

Piccinino se retira à l'approche de Sforza, et comme celui-ci ne vouloit point entreprendre une campagne d'hiver, il rentra de son côté dans ses cantonnemens. Il rendit des armes et des chevaux aux gendarmes qui avoient tout perdu à Chiari; il rappela les soldats qu'il avoit laissés en Toscane; il engagea la seigneurie à remplacer Gattamelata, en prenant à sa solde Michel Attendolo, parent des Sforzes; mais les subsides qui lui étoient promis ne lui étant point payés avec exactitude, il ne put entrer en campagne que le premier de juin, après Piccinino, qui avoit de nouveau envahi l'état de Brescia.

Les deux armées se rencontrèrent le 25 juin près de Cignano; Sforza attaqua son ennemi, mais sans remporter aucun avantage; il se re-

(1) *M. A. Sabellico. Deca III, L. V, f. 180. — Poggio Bracciolini. L. VIII, p. 416.*

(2) *Joannis Simonetæ Hist. Francisci Sfortiæ. L. V, p. 299.*

Sforza, sans que d'autre part sa retraite fût troublée (1). Trompant ensuite Piccinino, il passa l'Oglio à Pontoglio, et vint mettre le siège devant le château de Martinengo, qui coupoit la communication entre Brescia et Bergame. Son ennemi, qui n'avoit pas su lui fermer le passage de la rivière, s'applaudit bientôt de l'avoir laissé s'avancer autant ; car, tandis qu'il avoit fait entrer dans le château Jacques Gaivano, avec mille gendarmes, qui suffisoient pour rendre vaines toutes les attaques de Sforza, il vint se placer lui-même à un mille de distance du camp de l'assiégeant, dans une position telle qu'il rendoit sa retraite presque impossible, qu'il arrêtoit ses vivres, qu'il tomboit sur ses fourrageurs, et qu'il ne lui laissoit pas même la possibilité de tenter un assaut sur Martinengo ; car pendant la bataille, il auroit pris les assaillans par derrière (2). La situation de Sforza devenoit tous les jours plus critique ; il y avoit plus d'un mois que son armée étoit devant Martinengo. Il comptoit dans son camp trente mille personnes ; sa nombreuse cavalerie avoit consumé tout le fourrage du voisinage ; il étoit obligé

(1) *J. Simoneta*. L. V, p. 502. — *M. A. Sabellico*. Deca III, L. V, f. 181. — *Scipione Ammirato*. L. XXI, p. 33.

(2) *Joana. Simoneta*. L. V, p. 304. — *Commentari di Neri di Gino Capponi*. T. XVIII, p. 1198. — *Palatina Hist. Mantuan*. L. VI, p. 838.

d'en faire chercher à plus de dix milles de distance, et encore qu'il donnât de très-fortes escortes à ses fourrageurs, il perdoit toujours la moitié de ses convois. Ses vivres alloient en diminuant, tandis qu'ils étoient abondans et à vil prix dans le camp de Piccinino. Jamais ses soldats ne passoient un jour, jamais ils ne passoient une nuit sans être troublés par une fausse alarme, ou éveillés en sursaut par une attaque nocturne. Tel étoit le désavantage infini de ces armées de cavalerie pesante auxquelles on attachoit alors le sort des guerres, qu'on ne pouvoit presque jamais forcer son ennemi à livrer bataille, parce que le moindre retranchement suffisoit pour arrêter des cuirassiers. Sforza, pour se tirer du piège où il étoit tombé, auroit eu besoin d'attaquer Piccinino dans son camp; mais la situation du dernier étoit si forte, comparativement aux moyens d'attaque de la cavalerie, qu'il eût été insensé de le tenter (1).

D'assiégeant devenu assiégé, Sforza se livroit aux plus funestes réflexions; en perdant la nombreuse armée qu'il ne savoit plus comment arracher à la destruction, il voyoit s'évanouir toutes ses espérances de grandeur et de souveraineté; lorsqu'au milieu de la nuit on intro-

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXI, p. 35. — *Joann. Simoneta*. L. V, p. 305. — *M. Ant. Sabellico*. Deca III, L. V, f. 181.

« choisit auprès de lui Antoine Guidoboni de Tortone, l'un des plus fidèles serviteurs du duc de Milan, qui avoit aussi avec le comte Sforza des relations d'amitié.

« Philippe qui m'envoie à toi, lui dit-il, » connoît assez ta prudence et ton expérience » militaire, pour s'assurer que tu n'ignores aucun des dangers de ta situation, de celle des » Vénitiens et des Florentins. Le manque de » vivres ne peut pas te permettre d'assiéger » plus long-temps Martinengo, et le voisinage » de son armée ne te laisse aucune chance de te » retirer sans désastre. Il tient donc dans sa » main une victoire prochaine et assurée ; ce- » pendant il n'en veut point ; car, lui qui a toujours été maître, il ne connoît point d'indignité qui passe celle d'être soumis comme un » captif aux demandes et aux conditions de ses » serviteurs. Or, ses affaires en sont réduites » au point, qu'au milieu de la guerre, ce même » Piccinino qu'il a élevé si haut, lui demande » la souveraineté de Plaisance ; Louis de San- » Severino lui demande Novarre ; Louis del » Verme, Tortone ; Taliano Furlano, Bosco et » Figaruolo dans l'Alexandrin, et tous ses autres condottieri d'autres états ou d'autres fiefs. » Comme ils le voient sans enfans et sans successeur apparent, ils osent ainsi partager de » son vivant son héritage. Mais, plutôt que de

» s'y soumettre, Visconti a résolu de chercher  
 » ton avancement, ton honneur, celui des Vé-  
 » nitien, celui des Florentins, pourvu que tu  
 » saches le saisir. Il veut mettre fin à la guerre,  
 » et c'est toi qu'il fait arbitre des conditions de  
 » la paix. Il remettra entre tes mains, en nan-  
 » tissement, tout ce qui a été pris par Piccinino  
 » dans l'état de Bergame, à commencer par  
 » Martinengo que tu assièges. Il te donnera en  
 » mariage sa fille Blanche, et pour dot Crémone  
 » et tout son territoire, à la réserve de deux  
 » châteaux. Je dois donc seulement te deman-  
 » der un sauf-conduit pour Eusèbe Caymo son  
 » secrétaire, et ce dernier vendra aussitôt dans  
 » ton camp, mettre la dernière main à ce  
 » traité. (1) »

Sforza, comblé de joie, déclara qu'il accep-  
 toit le rôle de médiateur, et donna les sauf-  
 conduits qui lui étoient demandés. La nuit sui-  
 vante, les préliminaires furent signés avec Eu-  
 sèbe Caymo, sans que personne le soupçonnât  
 dans le camp. Lorsqu'à l'aube du jour le procu-  
 rateur de Saint-Marc, Malipiero, vint au conseil  
 de guerre, chez le comte Sforza, avec les prin-  
 cipaux officiers de l'armée, celui-ci leur annonça  
 en souriant que la paix étoit faite, et il interdit  
 dès l'instant toute hostilité. Il communiqua en-

(1) *Joannis Simonetta. L. V, p. 306.*

suite à Malipiero les conditions arrêtées, et il lui fit sentir combien il seroit imprudent d'attendre pour conclure, l'approbation du sénat de Venise (1).

CHAP. LXIX.

1441.

Caymo, de son côté, donna ordre à Piccinino de suspendre les hostilités. Ce vieux général, qui tenoit déjà la victoire entre ses mains, refusa quelque temps d'obéir à un ordre qui lui paroissoit si absurde, et de renoncer à des succès assurés. Le secrétaire de Philippe, pour le forcer à la soumission, fut obligé de menacer d'appeler à la révolte tous les soldats milanois qui seroient dans l'armée de Piccinino, et de les joindre à ceux de Storza contre leur général. Piccinino fut alors obligé de céder, mais en déplorant son sort. Déjà, disoit-il, il se sentoit atteint par la vieillesse; il étoit devenu boiteux à la guerre; il avoit consumé pour Philippe sa santé et sa vie, et celui-ci ne le jugeoit pas même digne d'être appelé aux conseils où l'on traitoit la paix. Son maître, plutôt que de lui accorder une récompense pour laquelle il avoit si long-temps et si péniblement servi, se livroit lui-même avec sa fille entre les mains de son ennemi. Les mêmes domaines milanois que Piccinino avoit défendus tant de fois, qu'il avoit tant de fois arrachés à de puissantes armées,

(1) *M. Ant. Sabellico*. Deca III, L. V, f. 182.

étoient destinés en héritage à son plus ancien rival, à celui même qui avoit voulu les ravir. L'ambition légitime d'un vieux serviteur étoit considérée comme un crime, tandis que Philippe assouvissoit les vœux les plus avides de celui qui avoit ébranlé son trône, et dont il pouvoit se venger (1).

Cependant les deux généraux qui s'étoient si long-temps combattus, se rencontrèrent et s'embrassèrent avec toutes les démonstrations d'une estime mutuelle (2). Les deux camps se fondirent en un seul, et ne parurent plus occupés que de banquets et de festins. Les peuples, plus heureux encore, crurent que ce traité, sanctionné par une étroite alliance, auroit plus de durée que les pacifications précédentes, et qu'il assureroit pour long-temps le repos de l'Italie. Les noces de François Sforza et de Blanche Visconti, alors âgée de seize ans, et non moins distinguée par sa beauté et son caractère que par sa naissance, furent célébrées le 24 octobre. En même temps, son époux fut mis en possession de Crémone et de Pontremoli. Il avoit été reconnu pour arbitre par les puis-

(1) *M. A. Sabellico*. Deca III, L. V, f. 182. — *Platina Hist. Mantuan.* L. VI, p. 858. — *Macchiavelli Ist. Fior.* L. VI, p. 186.

(2) *Poggio Bracciolini*. L. VIII, p. 418.



sances alliées aussi bien que par Visconti. Les ambassadeurs des uns et des autres se rassemblèrent auprès de lui, à Capriana; et, après quelques négociations, il leur dicta, le 20 novembre 1441, les conditions de la paix, en vertu de son autorité arbitrale. Par ce traité, le duc de Milan, la république de Venise, celle de Florence, celle de Gènes, le pape et le marquis de Mantoue furent rétablis dans leurs anciens droits et leurs anciennes limites. Le dernier seulement fut obligé de renoncer à toutes prétentions sur Peschiera, Lunato, Asola, et Valleggio, qu'il avoit conquis dans le territoire véronois, et ensuite reperdus; il dut aussi restituer Porto Legnago, Nogarola, et tout ce qu'il possédoit encore de ses précédentes conquêtes; aussi se plaignit-il seul d'une pacification qui causoit une joie universelle (1).

(1) *Joannis Simonetæ Hist. Francisci Sfortis.* L. V, p. 310. — *M. Ant. Sabellico Hist. Veneta.* Deca III, L. V, f. 183. — *Scipione Ammirato.* L. XXI, p. 58. — *Commentari di Neri di Gino Capponi,* p. 1198. — *Poggio Bracciolini.* L. VIII, p. 419. — *Naugerio Storia Veneziana.* T. XXIII, p. 1108.

## CHAPITRE LXX.

*Caractère d'Eugène IV. Conciles de Bâle, de Ferrare et de Florence. René d'Anjou dispute à Alphonse d'Aragon la conquête du royaume de Naples. Il perd sa capitale et abandonne l'Italie.*

1436—1442.

CHAP. LXX.

IL arrive quelquefois qu'un homme élevé en dignité exerce sur son pays, sur son siècle, sur toute l'Europe, une influence proportionnée non point à ses talens, à ses vertus, ou à sa capacité, mais à la seule inquiétude de son caractère. On le voit engagé dans toutes les révolutions; on retrouve les conséquences de ses menées dans les pays les plus éloignés, dans les événemens qui semblent avoir le moins de connexion avec tous les autres. Après l'avoir rencontré partout, on fixe enfin les yeux sur lui, et on s'étonne de le trouver si petit, comparé aux effets dont il est la cause, jusqu'à ce qu'on se soit bien convaincu que de grandes catastrophes n'indiquent souvent aucune grandeur dans celui qui les a produites. Tel fut surtout le pape

Eugène IV, qui au milieu du quinzième siècle, ébranla sans interruption, par ses passions et ses intrigues, l'Italie, l'Église et toute la chrétienté; qui fut engagé dans toutes les controverses religieuses, dans toutes les guerres politiques de son temps; qui fit sentir long-temps encore après sa mort l'influence presque toujours funeste de son règne; et qui cependant, lorsque nous arrêtons sur lui nos regards, ne semble point assez fort pour exciter le mouvement que nous voyons partir continuellement de son trône.

On vit à la fin du quinzième siècle s'asseoir sur la chaire de saint Pierre, quelques papes dont la réputation est tellement décriée, que les écrivains ecclésiastiques eux-mêmes n'ont point essayé de les défendre. Mais Eugène IV n'est pas rangé dans cette catégorie. Quelque fatale influence qu'ait eue son règne sur l'autorité de l'Église, quelques fautes qu'il ait commises pendant son pontificat, les annalistes de la cour de Rome ont entrepris l'apologie de son caractère; ils accablent tous ses ennemis de leurs anathèmes, et dans chaque différend, ils considèrent un parti, comme juste ou comme impie, selon qu'il fut embrassé ou abandonné par lui. Ænéas Sylvius, qui pendant son règne étoit ambassadeur de Sigismond auprès du Saint-Siège, et qui monta plus tard sur le trône pon-

*tifical*, a tracé le portrait d'Eugène en homme d'état qui connoissoit bien les hommes, et cependant il ne lui reproche guère d'autre défaut que son inconséquence. « Il avoit de l'élevation dans l'âme, dit-il; mais son plus grand vice fut de n'avoir de mesure en aucune chose, et d'entreprendre toujours ce qu'il vouloit, non ce qu'il pouvoit » (1). *Vespasiani*, qui vivoit du temps de ce pape dont il a écrit la vie, l'a représenté comme un saint (2). En effet, Eugène très-régulier dans toutes les observances monacales, très-austère dans ses habitudes domestiques, se refusoit à peu près tout ce que le vulgaire regarde comme des plaisirs; mais jamais il n'imposa aucune borne aux passions dont il étoit agité, jamais sa cupidité ne fut arrêtée par la crainte de fausser ses sermens.

A la distance d'où nous le considérons aujourd'hui, depuis que les haines de parti se sont éteintes, que les préjugés ont perdu leur empire, et que les papes, comme les autres souverains, sont jugés surtout sur leurs actions publiques, peu de pontifes paroissent avoir moins mérité qu'Eugène IV de tenir le premier rang parmi les chrétiens. Dans les révolutions violentes où

(1) *Oratio Æneæ Sylvii de morte Eugenii papæ IV. Vita Roman. Pontif. T. III, B. II, p. 891.*

(2) *Vespasiani. Vita Eugenii IV. T. XXV. Ret. Ital. p. 255.*

on le voit sans cesse engagé, en guerre avec son clergé, avec ses sujets, avec ses bienfaiteurs, il manque presque toujours en même temps et de bonne foi et de politique. Il y a peu de tyrans à qui l'on pût reprocher plus d'actes de perfidie et de cruauté; il y a peu de monarques imbécilles qui aient donné plus de preuves d'incapacité et d'inconséquence. Aussi, lorsqu'on le voit dès le commencement de son règne, ébranlé sur son trône par les attaques qu'il avoit provoquées, des peuples, des souverains et des prélats eux-mêmes, on a peine à concevoir comment il réussit à se soutenir pendant seize ans, et à triompher presque toujours d'adversaires doués de plus de vertus et de plus de talens que lui.

Les croyances religieuses qui faisoient son appui, avoient alors conservé sur les esprits une influence dont la nature et les bornes semblent inexplicables. Elles s'étoient complètement dégagées, du moins chez la plupart des hommes, de toute dévotion, de toute chaleur de sentimens, de tout enthousiasme; elles n'étoient appuyées sur aucune idée morale, elles n'étoient plus préférées à aucun calcul d'intérêt privé; mais elles inspiroient encore un éloignement invincible pour tout ce qui portoit le nom d'hérétique ou de schismatique. Les esprits qui avoient rejeté toute législation morale, tout

frein à leurs passions, tout principe indépendant de leurs intérêts, avoient cependant horreur de l'examen en matière religieuse; ils se soulevoient contre la liberté de penser, et non contre de nouveaux dogmes. On voyoit sans se scandaliser, accuser le pape ou ses prélats de crimes atroces; on voyoit avec une égale indifférence, leurs ennemis recourir contre eux à une insigne perfidie. L'indigne conduite de Vitelleschi, patriarche d'Alexandrie, n'avoit point paru plus odieuse en raison de sa haute dignité ecclésiastique; tout comme l'on ne s'étoit pas scandalisé davantage de la trahison par laquelle le pape s'étoit défait de son ancien ami et de son ministre. C'étoit un jeu très-légitime de la politique régnante que l'artifice de Piccinino, qui s'étoit fait avancer par le pape l'argent avec lequel il lui avoit enlevé ses états; c'étoit également un calcul tout simple, que celui par lequel Eugène vouloit reprendre à Sforza la Marche qu'il lui avoit donnée, et qu'il lui avoit garantie par mille sermens; il n'étoit plus lié envers son défenseur, puisqu'il n'avoit plus besoin de ses services. On auroit même excusé sans difficulté le prince ou le prélat, qui se seroit allié avec les Turcs ou les Hérétiques, pourvu que ce fût pour son propre avantage et non par indifférence. Mais ceux mêmes qui mettoient si peu de frein à l'ambition et aux passions politiques, frémis-

soient au seul nom des Hussites. Ils n'examinèrent pas si leur doctrine étoit condamnable, si elle contredisoit les dogmes primitifs sur lesquels est fondée la société humaine, tout comme ses rapports avec le Créateur ; il leur suffisoit qu'elle fût condamnée, pour désirer ardemment de la voir détruire par le fer et le feu. Le but des croisades prêchées sous Eugène IV, dans la Saxe, le Brandebourg, l'Autriche, la Hongrie, n'étoit point, comme au douzième siècle, de porter du secours à des frères opprimés, mais d'exterminer des transfuges. On ne vouloit pas convertir les Bohémiens, on vouloit les traîner sur le bûcher. Ce désir étoit demeuré national chez des peuples sur qui la religion exerçoit fort peu d'influence. La chrétienté entière ne comptoit pas alors un seul homme, même parmi les plus vrais philosophes, qui crût permis à des chrétiens de vivre en paix avec les mécréants, et qui ne repoussât avec horreur l'idée de la tolérance.

C'est au pouvoir de l'éducation, de l'exemple, d'habitudes enracinées pendant plusieurs siècles, et dont l'examen n'étoit jamais permis, à expliquer les contradictions grossières dans lesquelles on voit tomber l'esprit humain. Il ne faut point attribuer notre manière de raisonner à des siècles qui s'étoient fait une autre logique, ni refuser de croire à l'empire des opinions qui régnoient alors, parce qu'elles nous

paroissent inconciliables. L'histoire ne prouve que trop qu'il n'y a point de bornes à la déraison humaine, lorsqu'elle trouve son appui dans une autorité qu'elle croit sacrée. Ce fut à ce mélange de perfidie et de fanatisme, d'indifférence pour la morale et de zèle pour la foi, que les croisés d'Eugène IV durent leurs succès contre les Hussites. Ils réussirent à les diviser pour les détruire, à en tromper une partie par de fausses promesses, à les enrôler sous leurs étendards et à les armer les uns contre les autres. Ils n'épargnèrent aucun des artifices les plus décriés de la politique la plus mondaine; et lorsqu'ils furent parvenus à leur but, ils crurent devoir à la gloire de Dieu de briser les instrumens dont ils s'étoient servis. « A la fin » de la guerre, dit leur historien Coclæus, il » restoit entre les mains des vainqueurs plusieurs milliers de captifs, que Maynard de Maison-Neuve vouloit détruire, pour se délivrer de cette race coupable. Mais comme il craignoit de confondre avec les hérétiques des campagnards innocens qu'on avoit pu enrôler par force, il fit publier parmi les prisonniers, que la guerre n'étoit point terminée, que Czapchon s'étoit enfui, et qu'il vouloit le poursuivre; qu'il avoit besoin pour cela de ces vaillans soldats qui avoient servi sous les deux Procopès; qu'il se confioit en



leur courage et en leur pratique de la guerre ; en conséquence il leur avoit, disoit-il, fait assurer une paye par le trésor public, jusqu'à ce que le royaume fût entièrement pacifié ; et il faisoit inviter tous ceux qui vou droient servir, à passer dans les granges voisines qu'il leur faisoit ouvrir ; mais il leur recommandoit de se bien garder d'admettre parmi eux des campagnards étrangers aux armes ; eux-mêmes devoient au contraire les renvoyer à leur charrue. Sur cette invitation, plusieurs milliers de Thaborites et d'Orphelins entrèrent dans les granges, qui, suivant l'usage de Bohême, étoient toutes couvertes de chaume. Aussitôt on en ferma les portes, on y mit le feu, et cette lie, ce rebut de la race humaine, après avoir commis tant de crimes, porta enfin dans les flammes, la peine de son mépris pour la religion (1). Tel étoit au quinzième siècle le sentiment qu'excitoit le récit d'une perfidie, lorsque des hérétiques en étoient victimes : tel il étoit encore en Italie, au milieu du dix-septième siècle. Raynaldi, l'annaliste de l'Église, en adoptant la narration de Coclæus, y ajoute seulement « que ces flammes vengeresses firent passer les Hus-

(1) *Coclæus Historia Hussitarum. L. VIII.*

» sites, d'un incendie terrestre, aux incendies  
» éternels (1) ».

Ce fut à cause de cette horreur pour tout examen de la foi, que la réforme prêchée en Bohême avec tant de ferveur, et souvent accompagnée de tant de férocité, ne gagna pas un seul partisan en Italie, et ne fit pas même naître un doute sur les droits sacrés d'un pape ou d'une Église dont on voyoit de si près la corruption. Par la même raison, une autre réforme beaucoup plus restreinte, beaucoup plus mesurée, que le concile de Bâle entreprenoit en même temps dans le sein de l'orthodoxie, fut également désavouée; Félix V, qui étoit, sous tous les rapports, supérieur à Eugène IV, fut décrié comme antipape, et la prodigieuse secousse que reçut l'Église, pendant ce pontificat si constamment agité, ne rendit aucune liberté aux esprits.

Une plus grande indépendance d'opinions, et en même temps un zèle plus vrai pour les sentimens religieux, paroissent avoir dominé à cette époque en Allemagne. Le concile de Bâle, quoiqu'il eût invité à ses délibérations les députés de toutes les nations chrétiennes, avoit cependant reçu son caractère des princes

(1) *Raynaldus Annal. Ecclesiast.* 1454, §. 25. T. XVIII, p. 135.

et des prélats allemands qui s'y trouvoient en nombre fort supérieur. Il ressentoit aussi l'influence de l'esprit populaire de la nation au milieu de laquelle il étoit assemblé. Mais toutes ses délibérations, tous ses décrets, malgré l'amour du bien, de la liberté, de la religion, qu'on peut y remarquer, annoncent un manque de précision dans les idées, qui devoit empêcher d'arriver jamais, par cette assemblée, à une réforme utile. Le concile avoit approuvé en 1436 les *compactata* des Bohémiens avec le roi Sigismond. Pour le bien de la paix, et pour que Sigismond pût monter sur le trône de ses pères, on étoit en quelque sorte convenu de se tromper mutuellement, d'admettre réciproquement une confession de foi nouvelle, dont les termes étoient si obscurs et si vagues, que chacun pouvoit les entendre à sa manière, et que les Bohémiens paroissant désormais orthodoxes, les catholiques ne seroient plus obligés en conscience de leur faire la guerre. Il y auroit eu de la sagesse à reconnoître pour chrétiennes toutes les sectes qui se seroient accordées sur les dogmes fondamentaux du christianisme, malgré leur opposition sur plusieurs points; mais envelopper de paroles ambiguës ces questions mêmes qui étoient en débat, donner une expression commune à des opinions diamétralement opposées, exiger qu'on

s'accordât par une profession de foi inintelligible, sur ce que ni l'un ni l'autre parti ne vouloit abandonner, c'étoit consentir à s'en imposer réciproquement, et manquer de bonne foi en même temps avec les hommes et avec le ciel (1).

Cette négociation étoit bien défectueuse; ce fut cependant l'acte le plus sage du concile: tous ses autres décrets n'étoient, dans le vrai, que de vaines déclamations contre l'incontinence, contre la simonie, contre les erreurs de quelques hérétiques obscurs. Il n'y avoit pas moyen d'appliquer au gouvernement de l'Église des idées aussi vagues, de prévoir un résultat probable ou possible d'aucun de ces décrets. Les prélats désiroient sincèrement la réforme des abus, mais ils ne vouloient, à leur retour dans leur diocèse, se trouver gênés ni dans leur autorité ni dans leur liberté; aussi ne songeoient-ils pas même à établir une organisation un peu ferme, qui pût réprimer les vices qu'ils condamnoient dans leurs déclamations.

Le concile monroit une connoissance plus juste des affaires dans ses plans d'attaque que dans ses établissemens permanens. Pour supplanter le pape, les prélats attaquoient successi-

(1) Voyez ces *Compactata* dans *Lenfant, Hist. du Concile de Bâle*. L. XVIII, p. 45; et dans *Raynaldus, Annal. Eccles.* 1436, §. 16, p. 258.

vement les annates, les distributions de bénéfices, les tributs nouveaux, et toutes les autres sources du revenu pontifical. Ils dénonçoient l'une après l'autre, dans leurs grandes assemblées, toutes les usurpations de la cour de Rome, dont ils avoient souffert individuellement (1). Le concile étoit partagé en quatre députations ou quatre chambres, dans lesquelles les suffrages du bas-clergé paroissent avoir été égalés à ceux des prélats, et ce mélange faisoit dominer, dans toutes, les sentimens démocratiques (2). L'esprit de corps qui se développoit dans ces assemblées, se fortifioit par la persuasion où étoient leurs membres, que leurs suffrages réunis exprimoient la volonté même du Saint-Esprit. Aussi ne mettoient-ils aucun terme à leurs prétentions; ils s'efforçoient de rapporter tout au concile, et ils vouloient soumettre l'Église à l'autorité populaire de leur assemblée, qui, à leurs yeux mêmes, étoit l'autorité de Dieu. Chaque jour ils enlevoient quelque prérogative au Saint-Siège pour se l'attribuer; ils dispuoient en même temps sur le fond et sur la forme de

(1) *Concilia Generalia*. T. XII. Sessio VIII, p. 499, 500. Sessio XII, p. 509. Sessio XXXI, p. 601, etc. Voyez une énumération rapide de leurs attaques dans une bulle d'Eugène IV, *Raynaldus Annal. Ecclesiast.* 1455, §. 7, p. 141; et de nouveau, 1456, §. 2, p. 147.

(2) *Annal. Eccles.* 1456, §. 8, p. 152.<sup>3</sup>

toutes les questions ; chaque concession du pape les enhardissoit à exprimer quelque prétention nouvelle ; leur tactique étoit la même que celle de ces grandes assemblées législatives , qu'on a vu lutter avec des rois dans les monarchies qui changoient de constitution. Ils auroient en effet changé aussi la constitution de l'Église, s'ils n'avoient pas poussé trop loin leur ambition. Mais les pères du concile crurent avoir une mission du Saint-Esprit pour gouverner les puissances temporelles aussi bien que l'Église de Dieu ; ils s'érigèrent en arbitres des princes d'Allemagne et des rois , et leurs prétentions orgueilleuses finirent par aliéner l'empereur Sigismond et leurs plus zélés protecteurs.

Cet empereur , qui avoit rallumé la guerre de Bohême , en n'observant point envers les Hussites les conventions qu'il avoit jurées avant son couronnement , mourut le 8 décembre 1437. Par son testament , il appela , autant qu'il dépendoit de lui , son gendre Albert II d'Autriche à l'héritage de ses couronnes. C'étoit le moment où la querelle entre Eugène et le Concile étoit le plus animée. Eugène , qui se défioit de l'esprit indépendant des Allemands , qui avoit déjà essayé à plusieurs reprises de transférer le Concile , pour fatiguer les pères par des voyages , les rebuter par des dépenses excessives , et les forcer ainsi à retourner d'eux-mêmes chez eux , avoit

acquis un auxiliaire sur lequel il n'avoit pas pu compter d'avance. C'étoit l'empereur de Constantinople, Jean VI Paléologue, qui, resserré dans sa capitale par les armes des Turcs, et menacé du prochain anéantissement de sa nation, venoit demander aux occidentaux une protection que la fierté grecque avoit long-temps rejetée. Il se résignoit à rentrer avec son clergé, dans le sein de l'Eglise romaine, à abjurer des croyances et des rites pour lesquels ses ancêtres avoient versé tant de sang, et il espéroit, à ce prix, obtenir plus de secours des Latins qu'il invoquoit comme frères.

Paléologue jugeoit de leur reconnoissance par la grandeur du sacrifice qu'il leur faisoit. Aucun ne pouvoit lui coûter davantage que l'union des deux Eglises, qu'il avoit toujours jugée impie et sacrilège. Il vouloit alors y faire consentir ses sujets, pour obtenir à ce prix une puissante croisade; s'il avoit su combien peu de bras l'Occident armeroit pour sa querelle, jamais il ne se seroit soumis à une démarche qui lui paroissoit blesser et son honneur et sa conscience. Même en la faisant, néanmoins, il vouloit conserver quelque dignité, et il se rendoit difficile sur les conditions. Il ne vouloit point se transporter dans les contrées éloignées et inconnues de l'Allemagne et de la France, et ses prélats s'y seroient refusés plus encore que lui. Quoique

ébranlé par les offres du concile de Bâle, et hésitant entre le pape et cette assemblée, il protesta qu'il n'iroit point à Bâle : il refusa également Avignon, aussi bien que toutes les villes de la Savoie, où les prélats du concile avoient offert de se transporter pour le rencontrer (1). Il désiroit surtout plaire au pape et lui faire sa cour, parce que le pape lui paroissoit encore le dominateur de la chrétienté, et que ses richesses, l'étendue de ses états, et leur proximité de la Grèce, rehaussoient le prix de son alliance. Eugène, de son côté, qui sentoit tout ce que l'union des Grecs donneroit de crédit à sa cause, prenoit à tâche de complaire à l'Empereur. Il alla même jusqu'à proposer d'assembler à Constantinople le concile œcuménique projeté, sous la présidence d'un légat (2), avec l'espérance sans doute de rebuter ainsi les évêques latins, et de dissoudre le concile de Bâle. Dans ce dernier on attachoit aussi une grande importance à l'union des deux Églises, et les ambassadeurs grecs y étoient traités avec des égards que l'on n'accordoit plus à Eugène IV (3).

Mais la crainte d'empêcher la réunion des

(1) *Labbe Concil. Gener. T. XII, p. 578, 580. Sessio 25. — Ann. Eccles. 1454, §. 15, p. 132.*

(2) *Raynaldi Annal. Eccles. 1455, §. 8, p. 142.*

(3) *Sessio 24. Concilia Generalia Labbe. T. XII, p. 567.*



Grecs à l'Eglise romaine, céda enfin à la colère toujours croissante du concile. Le pape avoit été depuis long-temps sommé de se rendre à cette assemblée, et comme il n'avoit point obéi, il fut déclaré par elle contumace dans sa vingthuitième session, le 1<sup>er</sup> octobre 1437 (1). Eugène, dans cette occasion, dut son salut à la précipitation et à l'inconvenance des démarches de ses adversaires. Les ambassadeurs de presque tous les princes réclamèrent contre une résolution qui alloit entraîner la chrétienté dans un nouveau schisme. Le pape, encouragé par ce retour des souverains vers lui, transféra de son autorité le concile à Ferrare; il se trouva parmi les pères de Bâle une foible minorité qui se joignit à lui; elle accepta la translation par un décret qu'elle rendit au nom de toute l'assemblée, et elle vint aussitôt s'établir dans la ville qui lui avoit été assignée. L'ouverture de ce nouveau concile se fit le 8 janvier 1438. Il ne s'y trouvoit encore que cinq archevêques, dix-huit évêques et dix abbés, presque tous sujets du pape (2). Cependant l'empereur de Constantinople s'y rendit bientôt après, avec le despote de la Morée son frère, le patriarche de Cons-

1438.

(1) *Ann. Eccles.* 1437, §. 18, p. 177. — *Labbe.* T. XII, Sessio XXVIII, p. 590.

(2) *Labbe Concilia Gener.* T. XIII, p. 876.

C. CHAP. LXX.  
1438.

tantinople, vingt évêques ou archevêques grecs, et les députés vrais ou supposés des autres patriarches de l'Orient. Eugène IV vint y présider, et la première session de l'assemblée des deux Eglises eut lieu le 8 octobre 1438 (1).

Dans ce concile italien on ne retrouva plus rien de l'esprit d'indépendance qui animoit toujours l'autre. Les prélats de Ferrare ne parurent pas moins zélés pour la monarchie de l'Eglise, que ceux de Bâle l'étoient pour son gouvernement républicain. Ils condamnèrent le concile de leurs adversaires, qu'ils nommèrent un conciliabule; ils prononcèrent une sentence d'excommunication contre les ecclésiastiques qui lui demeureroient attachés, contre ceux qui auroient avec lui aucune correspondance, contre les marchands qui lui porteroient des vivres, ou aucun des objets nécessaires à la vie; et ils invitèrent les fidèles à se partager les biens de ces marchands, d'après cette autorité prise dans l'Evangile, *justi tulerunt spolia impiorum* (2). D'ailleurs tout soin de réformer l'Eglise, ou de tracer une limite entre l'autorité du siège de Rome et celle des évêques, fut abandonné à Ferrare, pour la grande affaire de

(1) Labbe. T. XIII. *Concilii Florentini Histor.* Sessio I, p. 54.  
— *Histoire du Concile de Bâle.* L. XIX, p. 78.

(2) Raynaldi *Annal. Eccles.* 1458, §. 5, p. 187.

l'union des deux Eglises. Les quatre questions de l'usage du pain sans levain, de l'autorité du pape, du purgatoire, et de la procession du Saint-Esprit, furent traitées avec toute la subtilité qu'on peut déployer sur des sujets hors de la portée de la raison humaine (1). Le concile fut comme un champ de bataille pour les théologiens scolastiques; les hommes les plus spirituels de la Grèce et de l'Italie y vinrent disputer d'érudition et d'éloquence. L'amour des lettres s'étoit ranimé avec une ardeur presque égale en Orient et en Occident; la philosophie platonicienne étoit cultivée par le clergé grec; l'antiquité lui étoit connue, et la dialectique de l'ancienne académie, tout comme son éloquence, servoient de modèle à ses tardifs imitateurs. Bessarion, archevêque de Nicée, qui

CHAP. LXX.

1438.

(1) Le concile de Chalcédoine, pour éviter des questions insolubles qui faisoient naître de nouvelles hérésies, avoit interdit d'ajouter rien au symbole de Nicée; les Latins y avoient cependant ajouté les mots *félicque*, qui, en déclarant la double procession du Saint-Esprit, avoient fait naître le schisme. Les Grecs paroisoient donc fondés sur une décision de l'Eglise universelle, reconnue même à Rome; mais on leur répondit que le concile, en interdisant d'ajouter rien au symbole, avoit sous-entendu, rien de contraire au sens ou à la foi de l'Eglise. Or, puisque la double procession du Saint-Esprit faisoit partie de la foi catholique, ce qui étoit en question, on avoit pu en ajouter la déclaration au symbole. *Annal. Eccles. Raynaldi.* 1458, §. 18, p. 196. On peut juger, par cet exemple, de la dialectique en usage dans cette assemblée.

fut ensuite cardinal, communiqua aux Latins, avec cette philosophie subtile, un goût plus pur, une raison plus sévère, à laquelle ses compatriotes étoient arrivés les premiers, par l'étude d'une littérature bien plus étendue. Mais tandis qu'il fut jugé dans l'Occident comme ayant bien mérité des lettres, il fut noté de la tache de transfuge auprès de ses frères du clergé d'Orient; car il se laissa séduire par les dignités et les richesses de la cour de Rome; il abandonna le parti national, et sa défection décida la soumission de l'Église grecque. Le patriarche de Constantinople étoit mort le 10 juin 1459 (1); tous les évêques qui l'avoient suivi, avoient été privés de la petite pension qu'on leur avoit promise; on vouloit les dompter par la captivité et par la misère, et c'est ainsi qu'on les contraignit enfin à donner à leur tour leur consentement. La peste ayant éclaté à Ferrare, avoit obligé à transférer le concile à Florence; c'est dans la cathédrale de cette ville que l'union des Grecs et des Latins, opérée par la 25<sup>e</sup> session de l'assemblée, fut proclamée le 6 juillet 1459 (2).

(1) *Acta Concilii Florentini. Labbe Concil. Gener. Sessio XXV. T. XIII, p. 494 et 1151.*

(2) *Annal. Eccles. Raynaldi. 1459, §. 1, p. 201. — Concil. Gener. T. XIII, p. 510.* Toute l'histoire de cette union est exposée avec détail, et d'après les historiens grecs, dans *Gibbon, Decline and fall of the Roman Empire. Chap. LXVI, p. 550-546.*

Quoique la plus grande partie de l'Église grecque l'ait rejetée ensuite, cette réconciliation est encore reconnue aujourd'hui par la petite congrégation qui porte le nom de Grecs unis.

CHAP. LXX.

1439.

En conséquence de cette union, le pape promit aux Grecs, au nom des Latins, une flotte, une armée, et des subsides pour défendre Constantinople, lorsque les Turcs viendroient l'attaquer (1). A compte sur ce subside futur, Eugène IV fit payer par les Médicis, banquiers du Saint-Siège, douze mille florins à la garde de l'Empereur. Le voyage de Paléologue et de ses prélats avoit été défrayé en grande partie par les présens des villes et des princes qui leur avoient donné l'hospitalité. Cependant la condescendance des Grecs, et leur longue absence de leur patrie, n'eurent en général que les résultats les plus mesquins pour eux. Eugène IV en retira seul tout l'avantage. Il fut dès-lors bien plus considéré qu'il ne l'avoit jamais été; on le représenta comme occupé sans cesse à pacifier l'Église, tandis que le concile de Bâle ne travailloit qu'à la diviser. Le pape ne négligea rien pour accroître encore cette gloire nouvelle: après que les Grecs, aussi bien que la plupart des prélats latins, eurent abandonné l'assemblée de Florence, Eugène en transféra les foibles

(1) *Annal. Eccles. Raynaldi*, 1439, §. 10, p. 205.

restes à Rome, et dans cette ombre d'un concile œcuménique, il introduisit des députations prétendues des Éthiopiens, des Syriens, des Chaldéens, et des Maronites; il conclut avec quelques transfuges de ces diverses sectes, de nouveaux traités d'union dont leurs Églises n'eurent pas même connoissance, et il accomplit ainsi en apparence la pacification de l'Orient (1).

D'autre part, le concile de Bâle, abandonné par une partie de ses partisans, mais toujours fréquenté par des évêques de toutes les contrées de la chrétienté, et toujours reconnu par l'Allemagne, la France, l'Espagne et la haute Italie, élut enfin pour pape, le 5 novembre 1459, Amédée VIII de Savoie, qui n'étoit plus alors que doyen des chevaliers de Saint-Maurice de Ripaille, et qui prit le nom de Félix V (2). Ce souverain, dont on avoit jusqu'alors vanté la prudence, et qui, fatigué des soucis du gouvernement, avoit en 1434 résigné l'administration de ses états en faveur de Louis prince de Piémont, son fils aîné, accepta la nomination du concile qui l'appeloit, dans ses

(1) *Annal. Ecclesiast.* 1452, §. 1, p. 264. — *Labbe Concil. T. XIII. Acta Concilii Florentini.* Pars III, p. 1197 et suiv. — *Hist. du Concile de Bâle.* L. XXI, p. 169.

(2) *Rayn. Ann. Eccles.* 1459, §. 55, p. 224. — 1440, §. 1, p. 231.

vieux jours, à des soucis plus cuisans que ceux du trône qu'il avoit abdiqué. Il fixa tour à tour sa résidence à Bâle, à Lausanne et à Genève, avec une image de la cour de Rome, qu'il composa, en quatre promotions, de vingt-trois cardinaux (1). Tandis que les deux conciles et les deux papes continuoient pendant plusieurs années à s'accabler d'excommunications, les deux moitiés de l'Église s'efforcèrent mutuellement de se diffamer par les imputations les plus outrageantes et les plus calomnieuses; et ce scandale a été transmis aux siècles à venir, non dans des libelles, mais dans les déclarations infaillibles des conciles et des papes (2).

Eugène IV n'avoit pas seulement à défendre sa puissance spirituelle par des négociations avec les Grecs, et des combats contre le concile; ses domaines temporels étoient également me-

(1) *Labbe Concil. Gener. T. XII, p. 636, 638. Acta Concilii Basiliensis. Sessio 39, 40. — Guichenon, Hist. génér. de la maison de Savoie. T. II, p. 65.*

(2) Dans la *Collection générale des Conciles de Labbe*, le tome XII est consacré au Concile de Bâle, et le XIII à celui de Ferrare. Presque toutes les pièces de cette querelle scandaleuse s'y trouvent textuellement. On peut lire dans *Monstrelet*, vol. II des *Chroniques*, p. 157, une bulle d'Eugène IV, adressée au roi de France et aux autres souverains de la chrétienté, le 10 avril 1459, où il accuse Amédée et les pères du Concile de Bâle, d'être diables, sous figures et espèces d'hommes mussés (déguisés).

nacés dans les guerres qui troubloient alors l'Italie, guerres auxquelles son inquiétude ne lui permettoit point de demeurer étranger. Nous avons vu que, dans la guerre de Lombardie, il étoit devenu l'allié actif des républiques de Venise et de Florence : il prit part aussi à la guerre de Naples, mais d'une manière moins efficace; il y avoit embrassé le parti d'Anjou, et il se trouva compromis par les revers de ce parti qu'il avoit mal secondé.

Alfonse d'Aragon, qui disputoit la couronne à René d'Anjou, n'avoit eu long-temps à combattre que la femme de son rival. Isabelle de Lorraine étoit venue à Naples dès l'année 1435, avec Louis, son second fils; sa sagesse et ses vertus la rendirent chère aux anciens partisans de la maison d'Anjou, et de concert avec eux, elle soutint trois ans un combat inégal, jusqu'à ce que son époux vint la joindre. René débarqua dans le port de Naples le 19 mai 1438 (1). Mais sa liberté lui avoit coûté une rançon énorme, ses trésors étoient épuisés, et il n'apportoit aucun subside, il n'amenoit point une armée dans un royaume ruiné, dont les revenus étoient partagés par des factieux. Ses partisans non moins charmés de la douceur, de la débonnairété qui faisoient l'essence de son carac-

(1) *Barth. Facii de reb. gestis Alphonsi regis, L. VI, p. 76.*



tère, que de son courage, avoient d'abord montré le zèle le plus vif pour lui; mais quand ils reconnurent qu'ils devoient seuls faire tout pour lui, leur zèle se refroidit, et ses affaires ne cessèrent de décliner. Dans la Calabre, Cosenza lui avoit été enlevée par trahison, toute la province suivit le sort de la capitale, et se soumit à Alfonse. Dans la Pouille, Jean-Antoine Orsini, prince de Tarente, rangea sous l'obéissance de l'Aragonois presque toutes les villes, à la réserve de Manfredonia, et de quelques châteaux où François Sforza tenoit garnison: dans l'Abruzze, la seule ville d'Aquila restoit fidèle à René, avec les places frontières de la Marche d'Ancône que Sforza possédoit aussi.

Jacques Caldora ou Caudola, duc de Bari, étoit mort le 18 novembre 1439. Il avoit été le plus ferme appui du parti d'Anjou (1). Son fils Antoine, qui lui succéda dans le commandement des armées et du duché de Bari, étoit moins attaché que lui aux Angevins, ou moins disposé à obéir à un roi qui ne pouvoit le payer; il excita la défiance de René. Ce prince voulut lui ôter son armée, il la perdit avec son général, qui dans l'été de 1440, passa au service des Aragonois.

(1) *Barthol. Facii Rer. Gestar. Alphonsi Regis. L. VI, p. 89.*

Dans la Campanie, il ne restoit plus au prince français que la ville de Naples; encore étoit-elle assiégée, et manquoit-elle de vivres. Au-dedans comme au-dehors du royaume, on ne voyoit nulle part un prince ou une armée qui pussent lui porter du secours (1).

Alfonse crut le moment favorable pour fermer sans retour l'entrée du royaume au seul allié qu'il connût à René. Il essaya d'enlever par surprise à François Sforza tout ce que ce condottière possédoit dans la monarchie sicilienne. Sforza, occupé dans ce moment de la guerre de Lombardie, avoit laissé peu de troupes dans les différens fiefs qu'il avoit hérités de son père. Il étoit attaché de cœur au roi René, il étoit ennemi d'Alfonse, que son père et lui avoient long-temps combattu; mais il avoit fait une trêve de dix ans avec ce monarque; les places fortes qu'il occupoit avoient été déclarées neutres, et leurs marchés demeuroient ouverts également aux deux partis. Les Napolitains, déjà resserrés par Alfonso, profitoient de cette neutralité pour tirer des vivres de Bénévent; ce fut le prétexte dont se servit le roi d'Aragon pour enfreindre son traité, et surprendre cette place à la fin de

(1) Joann. Simonetæ Hist. Franc. Sfortiæ L. VI, p. 511. — Uberti Folietæ Genuens. Historia. L. X, p. 595. — Barth. Pacci Rei. Gest. Alphonsi Regis. L. IV, p. 92.

L'année 1440. Poursuivant alors ce premier succès, il prit en peu de jours, ou de gré ou de force, tous les châteaux du voisinage, et tout ce que François Sforza possédoit dans la Campanie. Au commencement de l'année suivante il fit attaquer par ses lieutenans les fiefs de Sforza dans les Abruzzes, tandis qu'il vint lui-même mettre le siège devant Troie.

CHAP. LXX.

1440.

1441.

François Sforza, alors au service des Vénitiens, avoit assez à faire à tenir tête à Piccinino. Il envoya cependant, par la mer Adriatique, deux de ses lieutenans, César Martinengo et Victor Rangone, à la défense de son héritage. Le corps de cavalerie que ceux-ci conduisoient, débarqua à Manfredonia : les partisans de René, dans la Pouille, vinrent les joindre ; ils s'avancèrent vers Troie pour forcer Alfonso à en lever le siège ; mais Alfonso livra bataille à ces deux capitaines, les défit, et dissipa entièrement leur petite armée. Alexandre Sforza, frère du comte François et son lieutenant dans la Marche d'Ancone, eut plus de succès contre Raimond de Caldora, qui commandoit les Aragonois dans les Abruzzes ; il le battit et le fit prisonnier avec environ cinq cents chevaux ; il chassa de la province le reste de sa troupe, mais il n'essaya point de la poursuivre, et de tirer parti de sa victoire (1).

(1) Joann. Simonetæ Hist. Franc. Sfortiæ. L. VI, p. 312. —

Le cardinal de Tarente, envoyé par Eugène IV, entra aussi avec une armée de dix mille hommes dans le comté d'Albi de l'Abruzze ultérieure, pour soutenir le parti de René; mais après une courte campagne, qui ne fut signalée par aucun exploit, il conclut une trêve avec Alphonse, et rentra sur le territoire de l'Église. Le roi d'Aragon voyant combien tous les efforts de ses ennemis étoient impuissans, ramena ses soldats devant Naples, et resserra tellement cette ville, que les vivres s'y élevèrent bientôt aux prix les plus exorbitans. Le roi René faisoit distribuer six onces de pain aux soldats et aux bourgeois, le jour qu'ils étoient de garde; tous les autres étoient réduits à se nourrir d'herbages ou d'animaux immondes et rebutans (1). Cependant René avoit si bien gagné le cœur des Napolitains, il partageoit si franchement leurs privations et leurs dangers, que le peuple ne murmuroit point, et se soumettoit, pour l'amour de lui, aux plus extrêmes souffrances. C'étoit sur le comte Sforza que reposoit toute l'espérance des assiégés; ils savoiént qu'après la paix de Lombardie ce général étoit demeuré à la tête

*Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1122. — *Barth. Facii* *Res. Gest. Alph. I. L. VII*, p. 95.

(1) *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1122. — *Barth. Facii* *Res. Gest. Alphonsi. I. L. VII*, p. 99.

d'une florissante armée, qu'il étoit enrichi par les trésors de son beau-père, et que rien ne le retenoit plus. René le sollicitoit de sauver un ami de sa dernière ruine, de se venger d'un ennemi qui l'avoit attaqué sans provocation. Sforza en effet, plein d'un juste ressentiment pour l'injure qu'il avoit reçue, se mit en route au commencement de janvier 1442, pour affermir son autorité dans sa principauté de la Marche, et défendre ou reconquérir les fiefs qu'il avoit hérités dans le royaume de Naples (1).

CHAP. LXX.

1441.

1442.

Un si redoutable adversaire pouvoit changer encore une fois le sort des combats. Alfonse, averti de son approche, supplia le duc de Milan de venir à son aide avant qu'il eût reperdu une conquête qu'il croyoit déjà tenir entre ses mains. C'étoit Visconti, disoit-il, qui lui avoit mis la couronne sur la tête. Pour achever cet ouvrage, il ne manquoit plus que de retenir Sforza hors des frontières du royaume, jusqu'à ce que Naples se fût soumise; et dès-lors la reconnaissance d'Alfonse pour un si grand bienfait ne seroit plus impuissante (2).

Il est probable qu'au moment où Philippe-Marie venoit de se réconcilier avec Sforza, et

(1) *Joann. Simoneta. L. VI, p. 313. — Sabellico Hist. Veneta. Deca III, L. VI, f. 185.*

(2) *Nic. Macchiavelli Istor. L. VI, p. 187.*

de lui donner sa fille, il auroit eu assez de crédit sur lui pour l'engager à rester dans l'inaction; surtout s'il lui avoit garanti ou fait restituer les fiefs qu'Alfonse lui avoit enlevés. Mais le duc de Milan ne vouloit jamais arriver à son but autrement que par une intrigue; il avoit pour la tromperie un goût désintéressé, et il préféra ruiner son gendre et sa fille, plutôt que d'essayer d'engager le premier à suivre ses vues. Peut-être la mort de Nicolas, marquis d'Esté, survenue le 26 décembre 1441, contribua-t-elle à refroidir Visconti sur une alliance que ce prince avoit négociée. Nicolas, un des souverains les plus habiles qu'ait produits l'illustre maison d'Esté, avoit si bien gagné la confiance de Visconti, qu'il avoit été engagé par lui à s'établir à Milan, le 5 avril 1441; qu'il y étoit dès-lors toujours demeuré comme le confident, l'ami, le conseil unique du duc, et qu'on annonçoit publiquement qu'il alloit être nommé son successeur. La mort de Nicolas, qui ouvrit la succession de Ferrare et Modène à son fils naturel Liornel, un des grands protecteurs des lettres et des arts (1), fut attribuée à un poison qu'on supposa lui avoir été donné par ses rivaux à la cour de Milan. Philippe, en perdant ce conseiller, se rapprocha de ceux qui avoient eu

(1) *Diario Ferrarése*. T. XXIV. *Rer. Ital.* p. 192.

auparavant le plus de part à sa faveur, et surtout de Nicolas Piccinino; il ordonna à ce général de prendre à sa solde une grande partie de la gendarmerie que les Vénitiens avoient licenciée à la paix, et de s'acheminer vers Bologne. En même temps il écrivit à Eugène IV, que le moment étoit enfin venu pour lui de recouvrer cette Marche d'Ancône, qu'il regrettoit si fort d'avoir inféodée à Sforza, et il lui offrit, pour la reconquérir, les troupes de Piccinino, payées pendant toute la durée de la guerre (1).

CHAP. LXX.

1442.

Il y avoit peu de mois que Sforza avoit commandé les troupes de la ligue dont le pape faisoit partie; il y avoit moins de temps encore qu'il avoit été reconnu par ce pape pour arbitre dans la dernière pacification; enfin, à cette époque même, il marchoit au secours d'un allié de la cour de Rome, déjà réduit aux dernières extrémités; mais aucune reconnoissance ou aucun serment ne pouvoient arrêter l'ambition d'Eugène. Il accepta les propositions que lui faisoit le duc de Milan; il sacrifia sans hésiter René, à la défense duquel il avoit cru auparavant qu'étoit attachée l'indépendance du Saint-Siège; il nomma Piccinino gonfalonier de l'Église, et sans déclaration de guerre, au milieu même des protestations les plus pacifiques, il

(1) *Joannis Simonetæ Hist. Francisci Sfortiæ. L. VI, p. 314.*

l'autorisa à surprendre Todi, et à mettre le siège devant Assise (1).

Sforza retenu dans la Marche, par cette attaque inattendue, abandonna le projet de secourir la maison d'Anjou, pour faire tête à Piccinino. Pendant ce temps le hasard favorisa Alfonso. Un maçon, que la famine avoit fait sortir de Naples, indiqua au roi d'Aragon, les détours et l'issue d'un aquéduc abandonné, par lequel Bélisaire étoit autrefois entré dans cette ville. On le croyoit suffisamment fermé par des palissades, et on avoit négligé d'établir une garde dans ces lieux humides et obscurs. Le maçon conduisit, le 2 juin 1442, deux cents soldats aragonois au travers de cet aquéduc, jusqu'à une tour où il venoit aboutir. En même temps, Alfonso fit donner l'assaut aux murailles, pour distraire les assiégés; malgré la vaillante résistance de René, les Aragonois pénétrèrent dans la ville par deux endroits différens. Il est cependant probable qu'ils auroient été repoussés, si l'un d'eux n'avoit paru dans les rues, monté sur le cheval d'un gendarme napolitain qu'il venoit de tuer. A cette vue on ne douta pas qu'une porte de la ville ne fût entre les mains des ennemis, puisque la cavalerie elle-même y avoit pénétré, et dès-lors il fut impossible de retenir

(1) *Joann. Simonetæ. L. VI, p. 515.*



les fuyards. René, entraîné par eux, s'enferma dans le Château-neuf. La ville fut pillée pendant quelques heures ; mais dès qu'Alfonse y fut entré, il y rétablit l'ordre, et il accueillit tous les habitans avec humanité. Les forteresses de Capuana et de Capo di Monte se rendirent en peu de jours, celles de Château-neuf et de Sant-Elmo demeurèrent quelque temps encore au pouvoir de René. Ce prince ne s'y enferma point pour les défendre ; il s'embarqua pour se rendre d'abord à Florence, puis à Marseille, et à la fin de cette même année, lorsqu'il perdit l'espérance de conquérir le royaume de Naples, il fit rendre à Alfonse les forteresses qu'on gardoit encore pour lui, afin de ne pas prolonger inutilement les souffrances d'un peuple qui lui avoit montré tant de dévouement et de fidélité (1).

Cependant la guerre se continuoît dans la Marche d'Ancône ; ce n'est pas que les Florentins, qui regardoient la conservation de Sforza comme nécessaire à leur propre indépendance, ne cherchassent, de concert avec les Vénitiens,

(1) *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1125-1128. — *Jacobi Bracelli Genuens. Hispani Belli*. L. V, f. M. — *Joann. Simoneta*. L. VI, p. 316. — *Annales Bonincontri Miniatisensis*. T. XXI, p. 151. — *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. X, p. 597. — *Barthol. Facii Rerum Gestar. Alphonsi Regis*. L. VII, p. 102. — *Jo. Mariana*. L. XXI, c. 17, p. 27.

à rétablir la paix. Bernard de Médicis s'étoit rendu de leur part aux deux armées, pour s'en faire le médiateur; et deux fois il avoit fait consentir le pontife et Piccinino à un traité équitable. Mais dès que Sforza, se reposant sur leurs sermens, prenoit la route du Tronto, pour entrer dans le royaume de Naples, le pape ou ses légats délioient Piccinino de l'observation de sa parole, se fondant sur le principe *qu'aucun traité désavantageux à l'Église n'est jamais valide*; et ce général recommençoit les hostilités (1). La première fois il profita de la sécurité de Sforza pour surprendre Tolentino; la seconde fois, pour mettre le siège devant Assise. Le souverain de la Marche, arrêté dans tous ses projets, perdoit ses troupes en détail; tous les détachemens que commandoient ou ses capitaines, ou ses deux frères, Jean et Alexandre, étoient battus successivement (2). Assise fut prise, et l'ennemi y entra par un aqueduc; comme il étoit entré peu de mois auparavant à Naples. Trois des officiers généraux de Sforza, Manno Barile, César Martinengo et Victor Rangone, croyant ses affaires désespérées, passèrent au service du roi Alfonse. Celui-ci soumit en

(1) *Joann. Simonetæ. L. VI, p. 522. — Bulla Eugenii IV, 3<sup>to</sup> Augusti 1442, Florentiæ. — Raynald. Annal. Ecclesiast. 1442, §. 12, p. 270. c*

(2) *Joann. Simonetæ. L. VI, p. 520.*

peu de temps tout ce qui, dans l'Abruzze, et ensuite dans la Pouille, demeuroid encore fidèle à René et à Sforza. L'Aquila lui ouvrit ses portes, Manfredonia et Troia capitulèrent dès qu'elles le virent approcher; et avant la fin de l'année, François Sforza ne conserva plus un seul des fiefs que son père avoit acquis dans le royaume de Naples, par tant de travaux et tant de victoires (1).

Il pouvoit rester à René d'Anjou quelque espérance de remonter sur le trône de Naples, tant que le vaillant condottière, qui avoit embrassé son parti, gardoit pour lui l'entrée des Abruzzes et de la Pouille; mais la ruine de François Sforza complétoit celle des Angevins, et René dut en effet ajourner, jusqu'après la mort de son rival, toute tentative pour rentrer dans le royaume auquel il prétendoit. Il s'étoit cru assuré aussi de l'alliance du pape; leurs traités étoient sanctionnés par tous les témoignages d'amitié que des souverains peuvent se donner, et par la garantie plus grande encore de leur intérêt mutuel; et cependant Eugène IV étoit le vrai artisan de la ruine du prince Angevin. Lorsqu'il avoit pris Piccinino à sa solde, et qu'il avoit attaqué Sforza au mépris

(1) *Joann. Simonetæ*. L. VI, p. 323. — *Barth. Facii*. L. VII,

de la paix jurée, il avoit arraché à René sa seule espérance de salut, et il avoit fait tomber la couronne de sa tête. Le prince fugitif, avant de quitter l'Italie, avoit voulu du moins reprocher ce manque de foi à son imprudent allié. Il vint pour se plaindre à Florence, où se trouvoit alors la cour pontificale; il n'eut pas de peine à prouver que la diversion opérée contre son défenseur avoit aggravé la misère de ses fidèles partisans qui soutenoient avec lui le siège de Naples. Mais René étoit alors sans états et sans armées : il n'osa point élever trop haut la voix pour se plaindre; il parut satisfait de la bonne volonté que la cour pontificale lui montrait encore, et il accepta du pape, avec reconnoissance, l'investiture des états qu'il avoit perdus; car Eugène IV, comme pour réparer sa faute, imposa sur la tête de René, en grande cérémonie, et au nom de l'Église, la couronne d'un royaume que ce prince étoit contraint d'abandonner (1).

(1) *Annal. Eccles. Raynaldi*, 1442, §. 13, p. 271.

## CHAPITRE LXXI.

*Alfonse de Naples, Eugène IV et le duc de Milan se réunissent contre François Sforza pour lui enlever la Marche d'Ancône. Les républiques de Florence et de Venise prennent sa défense. — Révolutions de Bologne. Mort d'Eugène IV et de Philippe-Marie Visconti.*

1445—1447.

LES deux guerres longues et sanglantes qui CHAP. LXXI. avoient déchiré le nord et le midi de l'Italie, étoient terminées : la paix de Capriana, qui avoit rétabli des rapports de bon voisinage entre le duc de Milan et les deux républiques de Venise et de Florence, n'avoit encore reçu aucune atteinte. La retraite de René d'Anjou laissoit Alfonso V d'Aragon paisible possesseur du royaume de Naples, qu'il joignoit encore à ceux de Sicile et de Sardaigne. La Lombardie, les Deux-Sicules et l'état de l'Église, épuisés par tant de combats, soupiroient après le repos. Mais, au milieu des princes qui gouvernoient ces états, le fils d'un paysan, François Sforza avoit fondé une monarchie militaire, qui inspiroit de la défiance à tous ses voisins. Il n'avoit

lui-même aucun intérêt à troubler l'Italie; bien au contraire, son avantage évident étoit d'entretenir la paix, pour consolider sa souveraineté dans la Marche; et, comme condottière, c'étoit à la solde des autres puissances, et pour le compte d'autrui, jamais pour le sien, qu'il aimoit à faire la guerre. Ceux qui le qualifioient d'usurpateur, et qui prétendoient que le repos de l'Italie ne pouvoit se concilier avec le maintien de son autorité, n'avoient pas des droits beaucoup plus légitimes que les siens. Alfonso ne régnoit à Naples que par droit de conquête; Philippe-Marie avoit étendu son pouvoir en Lombardie par une suite de déloyautés; Eugène IV étoit un prêtre décoré de la tiare malgré le vœu de ses électeurs eux-mêmes; mais tous paroissoient sentir qu'une usurpation bien plus dangereuse pour eux seroit celle que sanctionneroient le talent et le caractère; qu'un soldat monté sur le trône, en enseigneroit le chemin à tous les braves, et que la comparaison avec un tel homme, compromettoit la sûreté de tous ceux qui tenoient leur rang du hasard de la naissance.

L'acharnement contre François Sforza sembloit s'accroître en raison de la défiance que chaque souverain avoit droit de concevoir de lui-même. Alfonso V, à qui des offenses mutuelles, et la rivalité de parti suivie pendant

de longues années, avoient mis les armes à la main, étoit cependant le plus disposé à se réconcilier avec Sforza ; il sentoît assez sa propre valeur pour oser se dépouiller des pompes de la royauté, et se comparer, homme à homme, avec un héros. Visconti, qui étoit beau-père de Sforza, et qui retrouvoit quelquefois dans son cœur son affection paternelle pour sa fille et ses petits-fils, étoit au contraire dévoré de jalousie, et il voyoit dans le parvenu qui avoit réussi à unir le sang des Visconti au sang du paysan de Cotignola, un successeur qui l'humilieroit, et peut-être un rival redoutable prêt à le dépouiller. Le plus acharné contre Sforza étoit cependant Eugène IV. C'étoit aux portes de Rome, c'étoit dans ses provinces mêmes, qu'un soldat enseignoit à des hommes efféminés, quelles récompenses peut obtenir le courage, et qu'à côté de la carrière suivie par les prêtres, il en ouvroit une autre, qui, par plus de dangers et de gloire, menoit aux mêmes honneurs et au même pouvoir. Sforza devoit à Eugène IV lui-même l'investiture de la Marche ; c'étoit la juste récompense de ses services, et le prix du sang qu'il avoit versé pour le Saint-Siège. Mais Eugène étoit résolu à lui reprendre cette province à tout prix. Il avoit sacrifié son allié René d'Anjou à ce désir passionné ; il se rapprocha, pour le satisfaire, d'Alfonse d'Aragon,

qu'il avoit toujours considéré comme son ennemi. Il lui envoya, pour négocier une alliance, le patriarche d'Aquilée, son nouveau favori; et très-peu de mois après l'investiture qu'il avoit accordée si hors de saison à René, il signa un traité avec Alphonse, par lequel il le reconnoissoit pour roi de Naples; il s'engageoit à lui conserver la couronne, et il en assuroit l'héritage à son fils naturel don Ferdinand. Mais le prix de cette alliance fut l'engagement que prit Alphonse de porter la guerre dans la Marche d'Ancône, et de la continuer jusqu'à ce qu'il en eût chassé Sforza, et qu'il eût rétabli le pape dans la souveraineté de tout ce que ce capitaine y possédoit (1).

1443.

Nicolas Piccinino, général du duc de Milan, recevoit alors la solde du pape, et commandoit l'armée destinée à la conquête de la Marche. En même temps Alphonse faisoit avancer ses troupes vers cette province. Sforza, affoibli par la défection de plusieurs de ses lieutenans, se voyoit attaqué par vingt-quatre mille hommes de cavalerie pesante, et n'en avoit guère que huit mille à leur opposer. Il n'y avoit pas moyen de livrer bataille avec des forces si disproportionnées; il prit donc le parti de destiner la

(1) *Joann. Simonetæ* L. VI, p. 324. — *Raynaldi Annot. Eccles.* 1443, §. 1, p. 273. — *Marin Sanuto vite de' Duch. di Venezia.* p. 1108. — *Barth. Facii.* L. VIII, p. 111.



moitié environ de ses soldats à former la garnison de toutes les principales villes de la Marche. Il y plaça en même temps des gouverneurs, qui presque tous lui tenoient par des mariages, ou par les liens du sang. Pendant qu'il leur donnoit la commission de lasser la patience des ennemis, en soutenant de longs sièges, il jugea convenable de se tenir en dehors de toute attaque, avec quatre mille hommes environ, qui formeroient le noyau d'une nouvelle armée, à la tête de laquelle il pourroit marcher à la délivrance de ses cités, lorsque le moment lui paroîtroit favorable (1). Il choisit pour sa résidence la ville de Fano, dans les états de Sigismond Malatesti son gendre, et il la fortifia de manière à pouvoir y soutenir au besoin un long siège. En même temps il ne cessoit de solliciter les secours des républiques de Florence et de Venise, et sa retraite en Romagne le mettoit à portée de les recevoir plus tôt. Les deux républiques sentoient bien que, pour leur sûreté, elles devoient sauver le général, seul capable à son tour de les sauver dans un moment de danger; mais leurs préparatifs ne se faisoient point avec assez de diligence. Heureusement pour Sforza, Philippe, qui avoit bien voulu l'affoiblir, ne vouloit pas le ruiner

(1) *Fr. Adami Fragm. de Reb. Gest. in Civ. Firman. L. II,*  
p. 85, p. 61.

de fond en comble. A la fin de cette même année, il envoya solliciter Alfonse de se désister de la poursuite de son gendre; et à sa prière, ce roi victorieux abandonna une entreprise où il étoit assuré du succès (1).

Des révolutions beaucoup plus rapprochées avoient causé de l'inquiétude à Florence et à Venise, et retardé les secours que ces républiques destinoient à Sforza. Depuis que Nicolas Piccinino avoit enlevé Bologne à l'Eglise, cette ville avoit rappelé ses exilés, et rendu à son gouvernement à peu près son ancienne forme républicaine, mais sous la surveillance de François Piccinino fils de Nicolas, qui en commandoit la garnison. Bientôt celui-ci conçut quelque défiance d'Annibal Bentivoglio, que lui-même avoit contribué à faire rappeler dans sa patrie, mais auquel il voyoit recouvrer rapidement le crédit de sa famille autrefois souveraine. Il trouvoit encore que les Bolois se mettoient trop pleinement en possession de la liberté qu'il leur avoit promise; ceux-ci se plaignoient, au contraire, qu'il vouloit trop réduire les privilèges qu'il s'étoit engagé à leur conserver. Sur ces entrefaites, François Piccinino alla prendre les bains de Castel San-

(1) *Joann. Simonetæ. L. VI, p. 551. — Annales Foroliviens. T. XXII, p. 222. — Barthol. Facii Rer. Gestarum Alphonsi. L. VIII, p. 117.*

Giovanni, et il s'y fit accompagner par Annibal Bentivoglio, Gaspard, et Achille Malvezzi, avec plusieurs autres gentilshommes bolonois. Au sortir du premier repas qu'il fit avec eux, il fit arrêter les trois premiers, qui furent immédiatement transportés dans trois forteresses éloignées. Les Bolonois s'adressèrent au duc Philippe et à Nicolas Piccinino, pour faire relâcher leurs trois illustres concitoyens; mais toutes leurs instances furent inutiles. Galeazzo Marescotti aima mieux recourir à lui-même qu'à un maître injuste, pour remettre en liberté Annibal Bentivoglio son ami. Il se rendit à Varano, dans l'état de Parme, où il savoit qu'Annibal étoit enfermé; il séduisit un maréchal ferrant, employé dans le Château, qui lui en fit connoître tous les passages, et les lieux où l'on plaçoit des sentinelles. Marescotti s'associa ensuite cinq gentilshommes bolonois; il entra avec eux par escalade dans Varano; il tua la sentinelle qu'il trouva sur son passage; il surprit dans leur sommeil le commandant du fort, et les cinq ou six soldats qui étoient sous ses ordres, et se faisant livrer Annibal Bentivoglio, il repartit à l'instant même avec lui pour Bologne. Leurs amis qui les attendoient, leur procurèrent l'entrée de la ville, dans la nuit suivante, celle du 5 juin 1443, avec des échelles de cordes qu'ils leur

jetèrent par-dessus les murs. Un parti nombreux s'étoit rassemblé en silence dans leurs maisons. Tout à coup ils en sortirent, appelant à grands cris le peuple aux armes et à la liberté. En même temps on sonna le tocsin à l'église de Saint-Jacques ; une foule de citoyens vint se joindre à eux, et François Piccinino, surpris dans le palais public, y fut fait prisonnier avec les soldats qui devoient le défendre (1).

Bologne ayant recouvré sa liberté, et ayant mis Annibal Bentivoglio à la tête de son gouvernement, fit aussitôt demander aux Florentins et aux Vénitiens de l'admettre dans leur ligue, qui sembloit destinée à accueillir tous les amis de la liberté. Malgré le danger de cette association, les deux peuples n'hésitèrent pas. Les Florentins firent passer à Bologne Simoneta du camp Saint-Pierre, avec quatre cents chevaux, et les Vénitiens Tiberto Brandolini avec cinq cents. Ces deux généraux, joints aux Bolois, remportèrent le 14 août, sur Louis del Verme, officier de Piccinino, une victoire qui affermit l'indépendance de Bologne. Le

(1) *Joann. Simonetæ*. L. VI, p. 325. — *Comment. di Neri Capponi*, p. 1200. — *Platina Hist. Mantuan.* L. VI, p. 840. — *Marin Sanuto vite de' D.* p. 1108. — *Hier. de Bursellis Annal. Bononiens.* T. XXIII, p. 879. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 667-670.

premier usage que fit Annibal Bentivoglio de ses avantages , fut de racheter la liberté des deux Malvezzi qui avoient été arrêtés avec lui , aussi bien que des deux Canedoli , chefs d'une faction contraire , qu'il espéroit gagner par des bienfaits. Tous quatre furent relâchés en échange de François Piccinino qu'il rendit à son père (1).

Les Florentins eux-mêmes ne furent pas absolument exempts de troubles dans leur intérieur. Cosme de Médicis ne cherchoit point , il est vrai , à gouverner la ville en prince ; mais comme chef de parti , il ne pouvoit souffrir aucune opposition. Néri, fils de Gino Capponi , l'égaloit en réputation et presque en pouvoir ; seul dans Florence , il s'étoit maintenu éminent en dignité sous les deux gouvernemens. Il ne s'étoit point lié avec les Albizzi , et n'avoit point été entraîné dans leur chute ; mais il ne se regardoit point non plus comme obligé de faire la cour aux Médicis. Considéré par ses concitoyens , il ne l'étoit pas moins par les soldats. A plusieurs reprises il avoit commandé les armées florentines , et seul parmi les magistrats , il avoit fait briller à leurs yeux des vertus militaires. On devoit à son père la conquête de Pisè ; à lui la victoire d'Anghiari sur Piccinino ,

(1) Joann. Simonetæ. L. VI , p. 327. °

et la conquête du Casentin. Autant la ville entière considéroit Capponi, autant Cosme de Médicis ressentoit de jalousie contre lui. Déjà au mois de septembre 1441, il avoit cherché à l'humilier par l'affront le plus sanglant. Parmi les amis de Néri Capponi, un des plus zélés étoit Baldaccio d'Anghiari, condottière affidé à la république, qui avoit toujours commandé l'infanterie, et qui s'étoit acquis une grande réputation dans cette arme, dont on commençoit enfin à sentir l'importance. Baldaccio pouvoit, dans un tumulte populaire, donner des secours essentiels à Capponi, et faire recueillir à lui seul les fruits d'une victoire que Médicis ne vouloit partager avec personne. Des soupçons aussi vagues suffirent aux chefs du parti régnant pour les décider à se défaire d'un homme éminemment distingué. A leur odieuse politique se joignit le ressentiment du gonfalonier de justice, Barthélemy Orlandini, le même qui avoit abandonné si lâchement Marradi en 1440. Celui-ci savoit que Baldaccio avoit parlé avec mépris de sa conduite, qu'il l'avoit accusé de lâcheté devant la magistrature et devant l'armée, et il se flattoit de réhabiliter sa réputation, en faisant périr son accusateur. Un jour il fit appeler Baldaccio au palais : ce capitaine s'y rendit sans aucune défiance. Le gonfalonier l'entretint quelque temps d'affaires relatives à

la solde des troupes, en se promenant le long des corridors qui dominant la place publique. Tout à coup des soldats apostés par Orlandini, s'élançèrent sur Baldaccio, le poignardèrent, et jetèrent son corps, par les fenêtres du palais, sur la place près de la douane, où il resta exposé tout le jour aux regards du peuple. Un acte aussi violent de tyrannie, exercé dans une république, ne fut suivi d'aucune enquête, d'aucun jugement; car, par une étrange imprudence, les Florentins si jaloux de leur liberté, n'avoient rien fait pour se mettre à l'abri des abus du pouvoir judiciaire. Baldaccio d'Anghiari fut regardé par la foule comme coupable de quelque trahison inconnue, puisqu'il étoit puni; les amis de Cosme s'enorgueillirent de ce qu'on n'osoit point disputer leur autorité; ceux de Néri Capponi tremblèrent, et pendant quelque temps on ne remarqua plus d'opposition dans les conseils (1).

Lorsqu'au bout de trois ans de paix, les rivaux de Médicis commencèrent à reprendre quelque assurance, Cosme les frappa d'une nouvelle terreur, par un moyen plus conforme, il est vrai, aux usages de la république, mais non moins subversif de la liberté. La seigneurie

1444.

(1) *Vic. Macchiavelli Ist. L. VI, p. 190. — Scipione Ammirato, L. XXI, p. 37.*

qui siégeoit au mois de mai 1444, se fit attribuer par les conseils le pouvoir dictatorial de la balie en commun avec environ deux cent cinquante citoyens qui furent choisis à cet effet (1). Cette magistrature arbitraire, que les lois mêmes mettoient au-dessus des lois, restreignit le nombre de ceux qui pouvoient entrer dans la seigneurie; elle ôta l'emploi de secrétaire d'état, ou de chancelier des réformations, à Philippe Péruzzi, et elle l'exila; elle éloigna l'époque du rappel de tous ceux qui étoient déjà exilés, elle en condamna de nouveaux, sans information et sans procès, elle priva de toute part aux magistratures toutes les familles qui pouvoient être suspectes au parti dominant, et elle affermit ainsi le gouvernement dans les mains de l'étroite oligarchie qui s'en étoit emparée (2).

Ce fut après avoir assuré ainsi leur pouvoir au dedans, et l'avoir confirmé au dehors par le renouvellement de leur alliance avec le duc de Milan (3), que les chefs de la république florentine songèrent à donner des secours plus efficaces à leur allié François Sforza. Déjà ils avoient négocié avec Philippe-Marie Visconti un traité publié à Venise le 18 octo-

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 44.(2) *Nic. Macchiavelli Istor. Fior.* L. VI, p. 193.(3) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 45.



bre 1443, par lequel le duc s'engageoit à envoyer à son gendre un secours de trois mille chevaux et mille fantassins (1); et bientôt ils ordonnèrent à ce même Simonéta qui avoit défendu les Bolonois, de s'avancer au travers de la Romagne, pour faire sa jonction avec Sforza.

CHAP. LXXI.

1443.

Le comte François Sforza avoit encore éprouvé de nouveaux désastres; il avoit été abandonné par Troïle de Rossano et par Pierre Brunoro; et cependant le premier, vieil officier formé par son père, et déjà parvenu à sa soixantième année, sembloit devoir être au-dessus des séductions de la cupidité ou de l'inconstance. Un grand nombre d'autres officiers avoient quitté en même temps les drapeaux de Sforza pour passer sous ceux d'Alfonse; ils avoient entraîné avec eux presque tous leurs soldats, et le peuple inconstant de la Marche d'Ancône s'étoit révolté de toutes parts, sans avoir d'autre but ou d'autre espoir que celui de changer de maîtres.

François Sforza, ulcéré de l'indignité qu'il éprouvoit, en tira à son tour une indigne vengeance. Comme le roi Alfonse s'approchoit de Fermo avec Troïle, Brunoro, et les transfuges qui faisoient la plus grande partie de son armée, Sforza écrivit aux premiers pour les avertir que

(1) *Marin Sanuto vite de' Duchi di Venezia. T. XXII, P. 117.*

le moment étoit enfin venu de faire ce qu'ils lui avoient promis. Il confia cette lettre à un messager qu'il savoit devoir être pris en se rendant au camp ennemi, et il fit en même temps répandre dans le sien des bruits vagues d'une grande révolution qui ne pouvoit plus tarder, et qui feroit nager tous ses soldats dans la joie et dans l'opulence. Le messager de Sforza fut en effet arrêté, et la lettre adressée aux deux capitaines fut portée à Alfonso. Elle remplit d'une extrême terreur le roi aragonois, qui se crut trahi par les deux transfuges; le rapport des espions qu'il entretenoit dans l'armée de Sforza, le confirma encore dans sa défiance. Il fit armer en hâte tout ce qu'il avoit de soldats les plus fideles; il fit saisir, dépouiller et charger de fers Troïle et Brunoro, qui s'étoient rendus dans son pavillon; et tandis qu'il abandonnoit leurs soldats à l'avarice et à la vengeance des siens, il fit traîner les deux capitaines, d'abord à Naples, ensuite dans une forteresse du royaume de Valence, où ils languirent plus de dix ans dans un cachot (1).

Pierre Brunoro avoit enlevé dans la Valtelline une jeune fille nommée Bonna, qui le

(1) *Joann. Simonetæ. L. VI, p. 528. — Giornali Napoletani. T. XXI, p. 128. — Barthol. Facii. L. VIII, p. 125.*  
L'auteur arriva au camp ce jour-là même.

suivoit en habit de soldat, et qui combattoit toujours à ses côtés. Cette femme, attachée par la plus tendre affection à son maître et à son amant, entreprit de procurer sa liberté. Elle alla de ville en ville chercher tous les capitaines, tous les magistrats, tous les princes pour lesquels Brunoro avoit combattu; elle leur demanda des attestations de fidélité, et des recommandations auprès d'Alfonse; elle passa même en France, pour obtenir de la pitié ou de la galanterie des princes français une assistance qu'ils ne voulurent point refuser à une femme. Avec toutes ces recommandations elle revint auprès d'Alfonse, elle le toucha par le zèle et la constance qu'elle avoit mis à rassembler tant de sollicitations, et elle obtint de lui la liberté de Brunoro. Ils passèrent ensemble au service des Vénitiens, avec un appointement de vingt mille ducats. Devenue la femme de celui qu'elle avoit sauvé, elle continua à combattre à ses côtés; elle le suivit en Grèce, où Pierre Brunoro périt à Négrepont en 1466, et elle ne put lui survivre; elle mourut la même année (1).

Le roi Alfonse après avoir dispersé lui-même

(1) *Muratori Annali d'Italia. Ad ann. 1443.* Sur l'autorité de *Cristoforo da Costà, Elogi delle Donne illustri.* — Porcelli vit, en 1453, Pietro Brunoro, qui servoit alors dans l'armée de Jacques Piccinino, après avoir recouvré sa liberté. Il dit que

les transfuges qu'il avoit rassemblés, se retira dans son royaume, d'après les instances du duc de Milan. Sforza se trouva dès-lors à peu près égal en forces à Nicolas Piccinino; d'ailleurs dans le même temps une armée auxiliaire, d'environ quatre mille chevaux, envoyée par les Vénitiens et les Florentins, se formoit pour lui dans la Romagne. Les pluies de l'automne avoient commencé, et les ennemis qui avoient vu pendant tout l'été Sforza condamné à l'inaction, ne croyoient pas devoir le craindre au retour de la mauvaise saison. Alfonso avoit mis ses troupes en quartier d'hiver, et Nicolas Piccinino fortifié à Montelauro, près de Pesaro, n'avoit pas besoin de sortir de son camp, pour couper la communication entre l'armée des deux républiques, qui, sous les ordres de Taddée d'Este, s'étoit avancée jusqu'à Rimini, et celle qui s'étoit enfermée dans Fano. Mais François Sforza étoit impatient de rétablir sa réputation compromise par tant de revers; il rappela secrètement les corps qui, sous les ordres d'Alexan-

ce capitaine parmesan étoit, à cette époque, vieux, louche, et affoibli d'un côté par une paralysie; que Bonna, qui l'accompagnoit, portoit un carquois sur ses épaules, un arc à la main, et des bottines de soldat, avec un casque sur la tête. « C'est, dit-il, » une femme petite, vieille, jaune, et d'une extrême maigreur; » mais elle est sincère, fidèle à son ami, et elle a traversé l'Océan » à plusieurs reprises, pour le voir et lui rendre la liberté ». *De Gestis Scipionis Piccinini. T. XXV. Rer. Ital. p. 45.*

dre son frère et de Sarpellion, avoient défendu la Marche d'Ancône; il réunit sous ses drapeaux plusieurs compagnies d'infanterie qu'Alfonse avoit licenciées en entrant en quartiers d'hiver; il fit avertir Taddée d'Este de s'avancer de son côté vers Monte-Lauro, et, le 8 novembre 1443, il se mit en mouvement pour s'approcher de Piccinino. Comme il avançoit, il rencontra un héraut d'armes que celui-ci lui envoyoit sous quelque prétexte pour reconnoître ses mouvemens. « Va dire à ton maître, lui dit Sforza, que nous allons boire à sa rivière ». En effet, pour arriver à Piccinino, il falloit passer le Foglia, l'ancien Pisaurus, qui couvroit le camp placé entre Monte-Lauro et Monte-all'Abbate. Sforza n'avoit point cependant l'intention d'engager le combat le soir même de son arrivée; une petite pluie, qui rendoit plus glissante l'éminence sur laquelle l'ennemi étoit placé, ajoutoit aux désavantages de l'attaque; il vouloit seulement camper en présence de Piccinino, et y attendre Taddée d'Este. Mais une affaire générale fut engagée par des escarmouches au passage de la rivière. Les soldats de Sforza, déjà occupés à tracer leur camp sur l'autre bord, furent repoussés par un nombre supérieur. Ils revenoient sans cesse à lui, pour demander des renforts et de nouveaux chevaux; Sforza les ramena à l'ennemi, et leur reprocha

leur manque de constance ; en même temps il avoit détaché Sarpellion avec un corps considérable , qui tournant l'armée de Piccinino par la gauche , parut tout à coup au-dessus d'elle sur le haut de la colline. A cette vue Piccinino ne put retenir ses soldats , il fut entraîné lui-même dans leur fuite vers le camp. Il espéroit encore s'y défendre ; plusieurs de ses braves soutinrent quelque temps le combat sur les portes , enfin ses retranchemens furent forcés par l'impétuosité du vainqueur. Un butin immense tomba entre les mains des soldats de Sforza , qui , tandis qu'ils s'approprioient les armes et les chevaux , faisoient évader les captifs. Ceux-ci profitèrent des ténèbres pour se réfugier dans les villes et les châteaux du voisinage , et Piccinino lui-même , errant toute la nuit dans des montagnes incultes , n'arriva qu'avec peine le lendemain à Monte-Sicardo , où il se mit en sûreté. Sforza , pour profiter de sa victoire , vouloit conduire à l'instant même son armée dans la Marche d'Ancône , qu'il auroit punie de sa rébellion , et soumise toute entière en peu de jours ; mais Sigismoud Malatesti , son gendre , l'arrêta par son importunité , et se fit payer l'hospitalité qu'il lui avoit accordée , en employant ses troupes à reconquérir Pesaro (1).

(1) *Joann. Simonetæ. L. VI, p. 358-343. — Annales Carolæ*

Piccinino), aidé par les trésors de l'Eglise, trouva moyen, pendant l'hiver, de rassembler les soldats; tandis que Sforza, dont les finances étoient épuisées, pouvoit difficilement empêcher de nouvelles défections. Les subsides que lui payoit la république de Venise, furent retenus en entier par Sigismond Malatesti, qui prétendoit avoir de gros arrérages à réclamer. Ceux de Florence furent transmis à son lieutenant Sarpellion, qui soutenoit la guerre avec beaucoup de valeur, dans les territoires d'Osimo et de Recanati; et le gros de l'armée qui demeuroit sous les ordres immédiats de François Sforza, ne touchoit point sa solde, en sorte qu'il ne pouvoit refaire les équipages qu'il avoit perdus. Cette guerre manifestoit la foiblesse de la petite monarchie militaire que Sforza avoit fondée; son pays étoit dévoré par les soldats, et les mêmes contributions qui pousoient les peuples à la révolte, ne suffisoient pas pour entretenir le quart de ses troupes. Lui qui s'étoit montré si redoutable au duc de Milan, lorsqu'il faisoit la guerre pour les autres, il ne pouvoit, dans ses propres états et pour sa propre

vienses. T. XXII, p. 222. — *Marin Sanuto vite de' Duchè*, p. 112. — *Barth. Facii. L. VIII*, p. 126. — *Francisci Adami Pragu. de Rebus gestis in civit. Firmans. L. II*, cap. 97. p. 66

cause, ni tirer parti de ses victoires, ni se relever d'une défaite (1).

Mais Philippe-Marie Visconti, dont on ne pouvoit jamais prévoir les résolutions, tour à tour produites par son inconstance, ou par une politique subtile, vint encore une fois au secours de son gendre. D'après les sollicitations de Venise et de Florence, il envoya François Landriani, un de ses conseillers, aux deux généraux qui combattoient dans la Marche, pour les inviter tous deux à une trêve. En même temps il fit dire à Nicolas Piccinino qu'il avoit à lui parler de choses de la plus haute importance, et il le pressa de se rendre sans retard à Milan. Piccinino et Sforza paroissoient également disposés à signer un armistice, le légat seul du pape ne voulut point y consentir (2). Cependant Piccinino, soit par empressement de connoître les nouveaux projets du duc, soit par obéissance, confia son armée à son fils François, et se rendit à Milan. Sforza, réduit aux dernières extrémités, résolut de faire dépendre son sort des chances d'une bataille pendant l'absence de son rival; il employa le peu d'argent qui lui restoit à pourvoir son armée de vivres pour huit jours; il retira ses soldats de toutes ses

(1) *Joannis Simonetæ Hist. Franc. Sfortiæ. L. VII, p. 549.*

(2) *Ibid. L. VII, p. 553.*



garnisons, et il se mit à la recherche de l'ennemi. François Piccinino étoit alors dans une position inattaquable près de Macerata ; il eut l'imprudence de ne s'y pas tenir, et de s'avancer jusqu'à Mont-Olmo, lieu fort cependant, mais qui l'étoit bien moins que celui qu'il venoit de quitter. C'est là qu'il fut attaqué par Sforza le 19 août 1444.

Le légat du pape, qui suivoit l'armée de Piccinino, exhorta les soldats au combat ; il promit la vie éternelle à ceux qui mourroient pour la sainte Eglise romaine, et il menaça leurs adversaires d'une éternelle damnation. « Mais ces » discours du légat, dit Simoneta, historien » présent à la bataille, n'étoient point écoutés, » ou étoient méprisés, comme il arrive toujours » entre des hommes accoutumés aux armes et » à la guerre, qui s'occupent peu de la religion » et du salut de leurs âmes (1) ». Le tableau de la misère passée, de l'opulence qui suivroit la victoire, que Sforza présenta à ses soldats, fit bien plus d'impression sur eux. Tandis qu'ils avoient à vaincre en même temps et la supériorité du nombre, et le désavantage du lieu, leur capitaine fit paroître sur les hauteurs, tous les valets de son armée, avec une lance à la main, pour faire croire qu'il avoit en réserve un corps de

(1) *Johann. Simonetæ. L. VII, p. 555.*

troupes fraîches , prêt à entrer dans le combat. Cette vue seule décida la déroute de l'armée de l'Eglise. Jacques Piccinino, le plus jeune des fils de Nicolas , réussit à s'enfuir jusqu'à Recanati ; mais François son aîné fut fait prisonnier dans un marais , où il cherchoit à se cacher , et où l'écuyer qui l'accompagnoit le fit connoître. Le légat du pape , Capranico , qui s'étoit dépouillé de ses habits pontificaux , fut , avant d'être reconnu , long-temps maltraité par les soldats qui le firent prisonnier. On compta parmi les captifs la plupart des capitaines et des centurions , avec les trois quarts des soldats. Le château de Mont-Olmo , où tous les bagages de l'armée étoient déposés , se rendit au vainqueur dès le lendemain (1).

En peu de jours François Storza soumit les villes de Macerata , San-Sévérino , Cingoli , Jési , et beaucoup d'autres qui se hâtèrent de lui envoyer leurs députés , et de lui ouvrir leurs portes. Mais il étoit bien plus empressé de faire sa paix avec le pape , que de tenter de nouvelles conquêtes. Il fit dire à Eugène que , loin de vouloir profiter de ses avantages pour dépouiller l'Eglise , il ne désiroit rien tant que de lui prouver sa soumission ; il demanda avec instance

(1) *Jo. Simonetta*. L. VII, p. 357. — *Annales Foroliv.* t. XXII, p. 222. — *Marin Sanuto*. p. 1115.

l'ouverture d'un congrès, pour y traiter de sa réconciliation. Le pape, qui n'étoit pas sans crainte à Pérouse, où il résidoit, consentit à ouvrir des conférences. Les ambassadeurs de Venise et de Florence secondèrent Sforza par leurs sollicitations, et la paix fut enfin signée le 10 octobre. Cependant les hostilités ne devoient cesser que le 18. Huit jours étoient données à Sforza pour recouvrer, s'il le pouvoit, les villes qu'il avoit perdues. A cette époque, ce qu'il posséderoit lui devoit demeurer en fief, avec le titre de marquisat, et le reste de la Marche devoit retourner au domaine immédiat de l'Eglise romaine. Les villes d'Ancône, Osimo, Fabbriano et Recanati, furent les seules qui, dans ces huit jours, ne rentrèrent pas sous l'autorité de François Sforza; encore furent-elles obligées de lui payer à l'avenir les tributs qu'elles payoient auparavant à la chambre apostolique (1).

Nicolas Piccinino qui, sur la demande de Visconti, s'étoit rendu à Milan, fut reçu dans cette capitale avec les plus grands honneurs. On ne sut point quels avoient été les motifs du duc pour l'appeler auprès de lui. Macchiavel sup-

(1) *Jo. Simoneta*, L. VII, p. 561. — *Annal. Eccles. Raynaldi*, 1342, §. 22, p. 197. — *Marin Sanuto vite de' Duchi di Venezia*, p. 1115.

pose qu'il n'en eut point d'autre que de tirer son gendre Sforza d'embarras; et il assure que la douleur que ressentit Piccinino d'avoir été dupe d'un aussi grossier artifice, fut la cause première d'une maladie dont il fut bientôt atteint (1). Si le chagrin l'occasionoit, ce chagrin fut encore redoublé sans doute par la nouvelle, qu'il ne tarda pas d'apprendre, de la défaite de son armée à Mont-Olmo, et de la captivité de son fils aîné. Piccinino, déjà avancé en âge, ne pouvoit se consoler de n'avoir pas acquis par tant de combats, par tant de victoires, un lieu où reposer sa tête. Tous les grands généraux de son siècle s'étoient successivement élevés au pouvoir souverain; il sembloit y avoir plus de droits qu'un autre, puisqu'il auroit pu recueillir par héritage la principauté de Braccio aussi bien que son armée; et seul cependant il n'étoit pas plus riche ou plus puissant à la fin de sa carrière qu'il l'avoit été en la commençant. Il avoit perdu Bologne, dont il avoit compté faire sa capitale; deux défaites éprouvées coup sur coup avoient dissipé ses richesses et dispersé ses soldats; l'un de ses fils étoit prisonnier, l'autre fugitif; et il n'avoit de ressources que dans la générosité d'un prince accusé par l'Italie entière d'inconstance, et souvent de perfidie. Ce

(1) *Macchiavelli Istorie*. L. VII, p. 194.

prince venoit, en le trompant, de causer sa ruine. D'ailleurs Visconti étoit déjà vieux, et il sembloit avoir désigné pour son successeur le plus mortel ennemi de Piccinino. La santé dès long-temps délabrée de ce vieux capitaine ne s'étoit soutenue jusqu'alors que par la force de son âme. Elle succomba aux noires réflexions que lui suggéroit sa situation. Il mourut de chagrin autant que de maladie, le 15 octobre 1444. Nicolas Piccinino doit être compté parmi les plus grands généraux qu'ait produits l'Italie. C'étoit le plus rapide dans ses expéditions, le plus audacieux, le plus fertile en expédiens, le plus prompt à réparer ses revers; le seul qui, après une défaite, fût encore en état de faire trembler ses ennemis (1). Philippe-Marie, qui ne l'avoit jamais dignement récompensé, pleura amèrement sa perte. Il avoit besoin d'un homme toujours obéissant à ses bizarres caprices, et toujours entreprenant; d'un homme à qui il pût confier sans partage l'administration militaire de ses projets, sans avoir besoin de l'initier dans sa politique. Au moment cependant où son général le plus affidé lui étoit ravi, il venoit d'en perdre un autre, qui auroit été

(1) *Cristoforo du Soldo Istor. Bresciana.* p. 851. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1128. — *Marin Sanuto vite de' Duchi.* p. 1115.

digne de recueillir sa confiance; Jean-François de Gonzague, marquis de Mantoue, celui qui l'avoit si vaillamment servi dans la guerre de Brescia, étoit mort le 8 septembre 1444; et son fils Louis qui lui succéda, chercha bientôt à s'attacher à la république de Venise (1).

François Sforza, gendre de Visconti, ne paroissoit pas disposé à obéir à son beau-père avec un dévouement aussi aveugle que l'avoit fait Piccinino. Il avoit lui-même ses projets et son ambition personnelle qu'il n'oubloit jamais. Ses alliances avec Florence et Venise, dont il ne vouloit pas se détacher, causoient à Philippe-Marie une constante défiance. Le duc de Milan, à qui sa fille, femme de Sforza, venoit de donner un petit-fils (2), profita de ce lieu nouveau, et du souvenir des derniers services qu'il avoit rendus à son gendre, pour obtenir de lui que François Piccinino fût remis en liberté. Il l'appela à Milan, ainsi que son frère Jacob; il les mit à la tête des troupes de Braccio; il leur fournit de l'argent, des armes et des chevaux pour remonter cette ancienne milice, qu'il vouloit pouvoir opposer toujours à celle de Sforza;

(1) *Marin Sanuto Vite.* p. 1116.

(2) Galeaz Marie, fils de Sforza et de Blanche Visconti, naquit le 14 janvier 1444. Son aieul parut alors se réjouir de se voir revivre dans un petit-fils. *Jo. Simonette Hist.* L. VI, p. 348.

et il s'efforça de s'acquitter envers eux de ce qu'il devoit à leur père (1). Cependant, comme il n'avoit point encore en eux une parfaite confiance, il désira attacher aussi à son service un capitaine dont la réputation fût déjà établie, et dont il pût tirer un plus grand parti. Il jeta pour cela les yeux sur Sarpellion, le meilleur des lieutenans de Sforza ; il lui fit des propositions secrètes ; et Sarpellion, après une négociation qui n'échappa point à la vigilance de son chef, demanda un congé pour aller à Milan. Sforza savoit que s'il fournissoit un général à son beau-père, ce général seroit bientôt employé contre lui-même ; il connoissoit Sarpellion pour un homme avide et cruel, mais il avoit éprouvé ses talens militaires et sa fidélité, à une époque où presque tous ses autres lieutenans l'avoient abandonné. Sarpellion avoit défendu la Marche d'Ancône, avec autant d'habileté que de constance, contre Alfonse et contre Piccinino. Il étoit difficile peut-être de mettre à couvert les intérêts de Sforza, en respectant les droits de son lieutenant ; mais le parti auquel s'arrêta ce général, qu'on célébroit pour sa générosité, fait bien voir à quel degré de dépravation la morale publique étoit tombée, et quels exemples Machiavel avoit sous les yeux lorsqu'il écrivit son

CHAP. LXXI.

1444.

(1) *Joannis Simonetæ. L. VII, p. 562.*

Traité du Prince. Sforza fit saisir Sarpellion dans la forteresse de Fermo ; il l'effraya par les apprêts d'un procès criminel , avec l'épreuve , ou du moins la menace de la torture , et il arracha , ou prétendit avoir arraché de lui l'aveu de trames coupables ; ensuite de quoi il le fit pendre le 29 novembre 1444 (1).

Cependant François Sforza eut bientôt lieu de se repentir de cette action impolitique autant que cruelle. Philippe-Marie Visconti en fut indigné ; il proclama l'innocence de Sarpellion , qui n'avoit perdu la vie que pour avoir voulu passer , en temps de paix , du service d'un gendre à celui de son beau-père ; il jura de s'en venger , et il commença dès-lors à tout disposer pour une guerre nouvelle.

Quelques intrigues en Romagne préparoient déjà la vengeance de Visconti et de Sarpellion. Sigismond Malatesti , seigneur de Rimini , qui , pendant la guerre de la Marche , avoit donné un asile à Sforza son beau-père , ne possédoit qu'une partie des états de sa famille. Tandis que son frère Dominique régnoit à Césène , Galeazzo Malatesti , son cousin , étoit seigneur de Pesaro et de Fossombrone ; et comme il n'avoit point d'enfans , Sigismond espéroit en

(1) *J. Simonetta*. L. VII, p. 362. — *Franc. Adami Fragmentor.* L. II, cap. 98, p. 67.



hériter. Mais Galeazzo avoit pour conseiller et pour unique ministre, Frédéric, second fils du comte Guido de Montefeltro, qui n'étoit point favorable à Sigismond. Ce Frédéric, qui fut ensuite l'honneur de la maison de Montefeltro, passoit pour être un enfant adultérin. On le croyoit fils de Berardino de la Carda des Ubaldini, un des meilleurs Condottieri du commencement du siècle. Cependant son père légitime, Guido, étoit mort le 20 février 1442. Oddo Antonio, fils aîné de Guido, lui succéda, et obtint du pape, au mois d'avril de la même année, le titre de duc d'Urbin. Mais son gouvernement devint bientôt insupportable au peuple; il fut tué dans un soulèvement, le 22 juillet 1444; Frédéric fut rappelé de Pesaro, et succéda à la souveraineté de Montefeltro et d'Urbin (1). Peu de temps après, il s'attacha à François Sforza, pour apprendre l'art de la guerre sous ce grand capitaine. Il entra au mois d'août 1444, à son service, avec quatre cent une lances, et quatre cent un fantassins (2). Il épousa ensuite une fille de Sforza, et négociant en son nom avec Galeazzo Malatesti, il acheta du dernier ses deux seigneuries,

(1) *Guernieri Bernio Istoria d'Agobbio*. T. XXI, p. 981, 982.  
— *Annales Forolivienses*. T. XXII, p. 232.

(2) *Guernieri Bernio Ist. d'Agobbio*. p. 985.

CHAP. LXXI. pour le prix de vingt mille florins (1). François

1444. Sforza, qui avoit fourni l'argent, réserva Pesaro pour en faire une petite principauté en faveur de son frère Alexandre Sforza, et il laissa Fossombrone à Frédéric de Montefeltro, comme récompense de son habileté dans cette négociation. Sigismond Malatesti vit avec un extrême regret ces petits états sortir de sa famille. Visconti eut soin d'aigrir son ressentiment, il fit entrer Sigismond à la solde d'Eugène IV, et il l'engagea à se tenir prêt pour le moment où Sforza pourroit être dépouillé de cette Marche d'Ancône qu'on lui envioit toujours (2).

1445. Visconti conduisoit en même temps une autre intrigue contraire à ses traités, qui devoit rallumer la guerre. Il regrettoit la souveraineté de Bologne, récemment enlevée à Nicolas Piccinino, et il se flattoit de la recouvrer à l'aide des factions qu'il entretenoit dans cette république. Son alliance avec Eugène IV lui avoit permis de réunir le parti de l'Église à celui des anciens auteurs de la maison Visconti; tous deux étoient également opposés au parti de l'indépendance qui dominoit alors. Annibal Bentivoglio, chef de ce dernier, étoit en même temps le chef de la

(1) *Guernieri Bernjo Istoria d'Agobbio*, p. 985. — *Annales Foroliv.* p. 222.

(2) *Jo. Simonetæ. Li. VII*, p. 364.

république Bolonoise. Ce citoyen vertueux, pour conserver la paix dans sa patrie, avoit cherché à s'attacher, par des bienfaits, ceux qui dirigeoient la faction opposée. Il avoit racheté des prisons de Piccinino, deux gentilshommes de la maison des Canedoli, et il les avoit ensuite unis à sa famille par des mariages (1). Ce fut à cette même famille des Canedoli, que des agens du duc de Milan et du pape s'adressèrent, pour faire assassiner Annibal Bentivoglio. On leur promit l'appui de la sainte ligue, récemment renouvelée entre les deux souverains. Taliano Furlano, avec quinze cents chevaux du duc de Milan, Charles de Gonzague, et Louis de San-Severino avec des troupes de l'Église, devoient s'approcher de Bologne pour les secourir, dès que le complot auroit éclaté; et l'on conduisit la conspiration, selon l'esprit qui dominoit alors chez les prêtres, sous le manteau sacré de la religion.

François des Ghisilieri, l'un des conjurés, pria Annibal Bentivoglio de présenter au baptême un enfant qui lui étoit né deux mois auparavant. Bentivoglio, qui saisissoit toutes les occasions de rapprocher les deux factions, ac-

(1) *Nicolo. Macchiavelli. L. VI, p. 196.* — *Scipione Ammirato. L. XXII, p. 47.* — *Hieron. de Bursellis Annal. Bononiens. T. XXIII, p. 881.*

CHAP. LXXI.

1445.

cepta avec empressement une offre qui établissoit une sorte de parenté religieuse entre lui et ses anciens adversaires. Le jour fut fixé au 24 juin 1445, et l'église de Saint-Pierre fut choisie pour la cérémonie. Après le sacrement, Annibal Bentivoglio sortit de l'église avec Ghisilieri, pour se rendre au festin préparé chez le dernier. Les Canedoli, et plusieurs de leurs créatures, formoient le cortège. Quand ils arrivèrent devant la maison de Ghisilieri, Balthasar Canedolo, avec les assassins, entourèrent Bentivoglio, et tirèrent leurs couteaux. Bentivoglio mit la main sur la garde de son épée pour se défendre; mais François Ghisilieri lui saisit les deux bras par derrière et lui dit, « Compère, compère! il faut que tu prennes patience ». Et pendant qu'il le tenoit ainsi, on le poignarda (1). Les Canedoli et les Ghisilieri coururent aussitôt les rues de Bologne, en criant *vive le Peuple et la sainte Ligue!* et ils massacrèrent tous les Bentivoglio qui tombèrent sous leurs mains. Mais Annibal, qui venoit de périr, étoit aimé de ses concitoyens; on se félicitoit d'avoir vu renaître sous son administration l'ancienne république de Bologne; personne ne désiroit retourner sous le joug ou du duc de Milan ou de l'Église. D'ailleurs, les ambassadeurs de Florence et de

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 676.

Venise, qui étoient à Bologne, s'étoient rendus, au moment du tumulte, auprès des magistrats, tous partisans des Bentivoglio, et leur avoient offert l'assistance de Tiberto Brandolini, et de Guido Rangoni, généraux des troupes de leurs républiques, qu'ils firent aussitôt avancer. Dans la ville même, les amis des Bentivoglio, échappés au premier massacre, s'étoient rassemblés sur la place. Ils allèrent attaquer les Canedoli dans le quartier où ces derniers s'étoient fortifiés; ils les accablèrent par leur nombre, ils pillèrent et brûlèrent plus de cinquante de leurs maisons, ils ne pardonnèrent pas même à Baptiste Canedolo, chef de la famille, qui étoit demeuré étranger au complot; l'ayant trouvé dans un souterrain où il se cachoit, ils le mirent en pièces. Les secours promis aux conjurés par le duc et le pape, n'arrivèrent point à temps pour les sauver; Taliano Furlano ne parut sur le territoire Bolonois que le surlendemain, 26 juin, et Charles Gonzague, avec San-Severino, le 2 juillet. Reconnoissant qu'ils ne pouvoient rendre la vie à leurs partisans, ils se retirèrent, après avoir ravagé les campagnes autour de la ville (1).

La victoire que les vengeurs du dernier chef

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 678. — *Joann. Simoneta*. L. VII, p. 365. — *Platina Hist. Mantuinae*. L. VI, p. 841. — *Cristoforo da Soldo Istoria Bresciana*. T. XXI, p. 835.

CHAP. LXXI. *del'état* venoient de remporter sur les Canedoli,  
 1445. ne mettoit en sûreté ni leur parti, ni la république, parce qu'il ne restoit point d'homme dans la maison Bentivoglio qui pût se mettre à la tête du Gouvernement. Annibal n'avoit laissé qu'un fils âgé de six ans; personne ne se présentoit pour diriger l'administration, et l'on craignoit quelque division dans la faction régnante, qui occasioneroit sa ruine et celle de l'état. Mais pendant qu'on étoit dans cette incertitude, l'ancien comte de Poppi, François de Battifolle, qui se trouvoit alors à Bologne, annonça aux magistrats que s'ils vouloient mettre à leur tête un proche parent d'Annibal, il pouvoit le leur indiquer. Il y avoit plus de vingt ans, ajouta-t-il, qu'Hercule, cousin d'Annibal Bentivoglio, se trouvant à Poppi, s'attacha à une jeune femme du pays, mariée à Ange Cascèse, dont il eut un fils nommé Santi. Ce fils ressembloit tellement à Hercule, qu'on ne pouvoit révoquer en doute son origine, et plusieurs fois, en effet, Hercule avoit affirmé au comte de Poppi, que cet enfant étoit à lui. Les magistrats de Bologne envoyèrent à Florence demander à Cosme de Médicis et à Neri Capponi, de leur faire connoître ce jeune homme. Santi, qui avoit perdu son père putatif, s'y étoit retiré, sous la surveillance d'un oncle nommé Antonio Cascèse, homme riche et ami de Neri

Capponi. Personne dans sa famille ne paroissoit élever des soupçons sur la naissance légitime de Santi Cascèse ; lui-même n'en avoit non plus jamais conçu aucun. Cependant Capponi et Médicis firent rencontrer Santi avec les députés de Bologne. Ceux-ci lui montrèrent toute la chaleur d'attachement que l'esprit de parti pouvoit faire naître ; ils le sollicitèrent de venir dans leur ville jouir des honneurs, de la richesse et du crédit qui étoient réservés au chef d'une puissante république, et au sang des Bentivoglio. Santi repoussa d'abord, en rougissant, ces offres, qui supposoient le déshonneur de sa mère, et sa propre bâtardise. On eut beaucoup de peine à l'engager à prendre du temps pour réfléchir. Les dangers du rang auquel on l'appeloit, d'un siège encore trempé du sang de tous ses prédécesseurs, faisoient aussi sur lui une vive impression. Cosme de Médicis, qui voyoit son trouble et son indécision, lui dit enfin dans une dernière conférence : « Personne ne peut ici te donner conseil que toi-même ; c'est d'après ce que ton cœur t'inspirera que tu dois te conduire. Si tu es fils d'Hercule Bentivoglio, tu te sentiras entraîné vers des entreprises dignes de ton père et de ta maison ; si tu es fils d'Ange Cascèse, tu demeureras à Florence, consacrant ta vie à tes manufactures de laine, et à un vil repos ».

Ces paroles, qui montraient la gloire, là où Santi avoit jusqu'alors placé le déshonneur, le décidèrent tout à coup. Il accepta les offres des Bolognois et le nom de Bentivoglio. On le fournit d'armes, de chevaux, d'habits et de nombreux domestiques; les premiers citoyens de Florence l'accompagnèrent à Bologne, où, quoiqu'il n'eût que vingt-deux ans, on lui confia en même temps la tutelle du fils d'Annibal et l'administration de la ville. Il s'y conduisit avec tant de prudence, que tandis que tous ses ancêtres avoient péri par le poignard de leurs ennemis, il vécut seize ans honoré de la considération publique, et il mourut en paix (1). Ce fut le 13 de novembre qu'il fit son entrée à Bologne. Les chefs de l'état qui l'attendoient au palais, lui conférèrent le même jour l'ordre de chevalerie (2).

Cependant le duc de Milan avoit pris occasion des troubles de Bologne pour recommencer la guerre. Taliano Furlano, qui avoit envahi le Bolognois au moment de la conjuration des Canedoli, s'étoit contenté de le traverser hostile-

(1) Néri, fils de Gino Capponi, l'un des principaux acteurs dans cette singulière aventure, l'a racontée avec de grands détails. *Commentari*, T. XVIII, p. 1207-1211. Voyez aussi *Macchiavelli Istor.* L. VI, p. 199.

(2) *Cronica di Bologna*, T. XVIII, p. 682. — *Hieronymi de Bursellis Annales Bononienses*, p. 885.



ment; il avoit continué sa route vers la Romagne pour combiner ses opérations avec Sigismond Malatesti, et attaquer la Marche. Louis Sain-Severino et Charles Gonzague étoient entrés ensuite sur le Bolonois avec cinq mille chevaux. Les Florentins leur opposèrent Simoneta du camp Saint-Pierre, qui arrêta leurs incursions (1). Mais le fort de la guerre devoit se porter sur la Marche d'Ancône. Philippe-Marie Visconti et Sigismond Malatesti avoient associé leurs ressentimens pour perdre François Sforza. Celui-ci, par une étrange disgrâce, se trouvoit poursuivi avec un égal acharnement par son gendre et par son beau-père. Une ligne redoutable s'étoit formée contre lui : Eugène IV et Alfonse de Naples s'étoient empressés de seconder la colère du duc de Milan. L'un et l'autre avoient fait la paix avec Sforza, moins d'une année auparavant, et dès-lors aucune offense, aucune prétention nouvelle, n'avoient donné lieu à recommencer les hostilités; mais Eugène IV croyoit fermement que sa puissance spirituelle lui donnoit le droit de se délier lui-même de tous les traités et de tous les sermens, aussitôt qu'il y voyoit son avantage.

Comme Sigismond Malatesti paroissoit à François Sforza le plus actif entre ses ennemis, c'est

(1) *Scipione Ammirato. L. XXII, p. 48.*

lui qu'il voulut attaquer le premier, espérant peut-être le forcer à la paix, avant qu'il fût secouru par les autres. Sforza vint mettre le siège devant la Pergola; il prit cette riche bourgade le 22 juillet, et la pilla cruellement (1).

Mais bientôt Ascoli, dans la Marche, se révolta contre lui; Rinaldo Fogliano son frère utérin, qui y commandoit, fut mis en pièces le 10 août par les habitans. En même temps, Taliano Furlano, général du duc de Milan, Louis, patriarche d'Aquilée, légat et général du pape, et Jean de Vintimille, général du roi Alfonse de Naples, s'avancèrent par des chemins différens, dans une petite principauté trop foible pour lutter avec chacun, même séparément.

François Sforza, qui avoit obtenu des sommes considérables de la république de Florence et de la bourse privée de Cosme de Médicis, ne se trouvoit cependant point en état de résister à un orage aussi violent. Il avoit établi son frère Alexandre à Fermo, avec une forte garnison, pour retenir dans le devoir cette forteresse, la plus importante de toutes. Lui-même il avoit placé son camp devant Fano, pour empêcher la jonction de Taliano Furlano avec les troupes du pape et du roi (2). Pendant assez long-temps il

(1) *Joann. Simoneta. L. VII, p. 564.*

(2) *Joannis Simoneta. L. VIII, p. 369. — Barthol. Facii. L. VIII, p. 154.*

sut empêcher cette réunion par des marches habiles; mais la rébellion de Rocca-Contrata, forteresse qui assuroit sa communication avec la Toscane, détruisit tous ses plans de campagne. Obligé de se rapprocher du pays d'où il attendoit des subsides, il prit enfin le parti d'abandonner la Marche, à l'inconstance naturelle de ses peuples; de porter jusqu'à quinze cents cuirassiers la garnison que son frère commandoit dans Fermo; d'en laisser une non moins forte dans Iesi, et de se retirer ensuite avec son armée sur le territoire de son allié, le comte d'Urbin et de Monte-Feltro. A peine avoit-il pris cette résolution, que ses propres états se révoltèrent de toutes parts, et que toutes les villes ouvrirent leurs portes au pape; tandis que Sforza croyoit se venger d'eux, en attaquant et en incendiant les châteaux de Sigismond Malatesti (1). L'hiver survint enfin pour arrêter ces déprédations et ces barbaries réciproques. Alors Sforza se renferma dans Pesaro avec sa femme et ses enfans, tandis qu'il distribua sa cavalerie en Toscane, et dans les parties les moins montueuses du comté d'Urbin et de l'état d'Agobbio (2).

(1) *Joannis Simonetæ*. L. VIII, p. 373. — *Franc. Adami Firman.* L. II, c. 102, p. 70.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. VIII, p. 374. — *Franc. Adami.* L. II, cap. 103, p. 70.

Mais Sforza éprouvoit le sort qui sembloit attaché aux souverainetés fondées par des soldats, à la pointe de l'épée. Leurs peuples, toujours sacrifiés aux gens de guerre, languissoient de secouer le joug militaire; ils ne regardoient point comme légitime l'autorité à laquelle ils étoient forcés de se soumettre, et ils croyoient s'acquitter de leur devoir, en conjurant contre elle, en faveur de leurs anciens maîtres. Les habitans de Fermo, en qui Sforza avoit cru pouvoir reposer une entière confiance, surprirent, le 26 novembre, les cavaliers qui étoient logés chez eux, les dépouillèrent de leurs armes, saisirent leurs chevaux, et élevèrent sur leurs murs les étendards du pape. Ce fut avec peine qu'Alexandre Sforza se réfugia dans la citadelle; et bientôt il reconnut qu'il n'avoit pas dans ses magasins assez de vivres pour attendre le printemps. Alors il capitula, moyennant dix mille florins que les habitans de Fermo lui donnèrent, et il reconduisit à son frère une partie des cavaliers qui lui avoient été confiés. Après cette dernière perte, il ne resta plus à François Sforza, dans toute la province qui lui avoit été longtemps soumise, que la seule ville de Iesi (1).

Les Florentins et les Vénitiens ne manquèrent

(1) *Joann. Simonet.* L. VIII, p. 574. — *Barth. Faeti Rer. Gest. Alphonsi.* L. VIII, p. 135.

point à leur allié dans cette détresse. Chacune de ces républiques lui fit passer, pendant l'hiver, soixante mille florins. En même temps, Cosme de Médicis lui conseilla de changer sa défense en attaque, de pénétrer de bonne heure dans l'Ombrie, de s'approcher de Rome, de s'unir au comte de Verso de l'Anguillara, ennemi secret du pape (1); de profiter du mécontentement qu'avoit excité le patriarche d'Aquilée, dans tous les états d'Eugène, pour les faire révolter; de frapper enfin un coup hardi qui relevât les espérances de ses partisans. En effet, tous les feudataires romains étoient opprimés, tous soupiroient pour un libérateur, tous avoient donné à connoître leur mécontentement aux Vénitiens et aux Florentins, dont ils avoient imploré l'assistance. Les villes de Todi, d'Orvieto et de Narni avoient même promis d'ouvrir leurs portes à l'approche d'une armée. Mais Sforza ne sut point faire ses préparatifs avec assez de diligence (2). Pour ne pas mécontenter ses soldats, seul élément de sa puissance qui lui fût demeuré, il étoit obligé de se mettre presque dans leur dépendance; il n'osoit rien leur refuser; et il étoit contraint d'employer, pour payer des dettes arriérées, tous les subsides qu'il rece-

(1) *Guernieri Bernio Cronica d'Agobbio*, p. 985.

(2) *Commentari di Neri di Gino Capponi*. T. XVIII, p. 1201.

voit. Il ne fut pas prêt à entrer en campagne et à passer l'Apennin avant le commencement de juin. A cette époque, sa situation étoit déjà désespérée; ceux à qui il offroit son secours voyoient clairement que, puisqu'il n'avoit pu défendre ses propres états, il défendrait moins encore des villes éloignées de ses frontières, s'il les engageoit à la révolte. Ainsi ce fut en vain qu'il se présenta devant Todi, Orvieto, Viterbe; aucune de ces cités ne voulut lui ouvrir ses portes, ou même lui fournir des vivres; et Sforza étoit si mal pourvu de machines de siège, qu'il ne put pas même faire assez de peur aux citadins pour lever sur eux des contributions. On vit alors, ce qui probablement ne s'étoit jamais vu, et ne se reverra jamais, une armée de cavalerie pesante se nourrir, pendant trois jours, de fraises qu'elle cueilloit dans les montagnes (1). Après avoir cruellement souffert de la faim, et avoir été rebuté devant toutes les villes, Sforza ramena son armée au travers de l'état siennois, dans le pays d'Urbino, et ensuite à Fano.

Cependant l'entrée de Sforza dans l'Ombrie et le patrimoine de Saint-Pierre, avoit d'abord vivement alarmé le pape. Il avoit aussitôt ras-

(1) *Joann. Simoneta. L. VIII, p. 376. — Guernieri Bernio Cronica d'Agobbio. p. 985.*

semblé tous ses capitaines, Taliano Furlano, les frères Malatesti, et le reste de ses meilleurs soldats; il avoit demandé des secours au roi d'Aragon; et l'armée considérable qu'il mit sur pied pour sa défense, vint poursuivre Sforza dans le comté d'Urbain et la Romagne, lorsqu'il s'y fut retiré. Elle fit une tentative inutile sur Iesi, mais la Pergola se rendit en peu de jours à l'armée pontificale; Ancône fit aussi sa paix avec Eugène; et Alexandre Sforza lui-même, qui devoit à son frère la souveraineté de Pesaro, croyant toute chance de salut impossible pour le chef de sa famille, voulut se sauver dans son désastre. Il fit un traité particulier avec l'Eglise; il arbora dans Pesaro les étendards du pape; il fournit à son armée des munitions et des vivres; il refusa tout secours à son frère; et celui-ci dut encore se trouver fort heureux qu'Alexandre ne gardât point sa femme et ses enfans en otage, comme il y étoit exhorté par le patriarche d'Aquilée (1). Le seul Frédéric de Monte-Feltro, comte d'Urbain, demeura inébranlable dans sa fidélité à Sforza; il repoussa toutes les propositions de paix séparée que lui faisoit l'Eglise; il se résigna à laisser transporter la guerre dans ses états; bien plus, à lasser l'armée

(1) *Joann. Simonetæ. L. VIII, p. 377. — Cristoforo da Soldo Istoria Bresciana. p. 855.*

CHAP. LXXI.  
1446.

pontificale par le siège de ses forteresses, pour qu'elle consumât vainement la belle saison (1).

Les ennemis de Sforza sembloient déterminés à ne pas lui laisser un lieu où reposer sa tête. Tous ses fiefs du royaume de Naples avoient été conquis par Alfonse ; ceux qu'il avoit dans l'état de l'Eglise lui étoient enlevés par le pape ; enfin ceux qui lui avoient été abandonnés en Lombardie, comme dot de sa femme, étoient au même temps attaqués par son beau-père. Le duc de Milan prétendoit alors ne s'être engagé à donner à sa fille autre chose qu'une dot de cent mille florins, dont les états de Crémone et de Pontremoli étoient seulement le gage. Il offroit de payer cette dot à Venise, et en même temps il faisoit mettre le siège devant les deux villes dotales qu'il avoit consignées à son gendre (2). Avant la fin de la campagne, on pouvoit s'attendre à voir l'entière destruction de cette puissance de Sforza, qui, depuis l'étroite alliance du duc de Milan avec le roi de Naples, paroissoit nécessaire à l'équilibre de l'Italie. Ce général sollicitoit les deux républiques, ses alliées, de venir à son secours, dans un si pressant danger. Cosme de Médicis, qui lui étoit

(1) *Jo. Simonetae*. L. VIII, p. 579. — *Guernieri Bernio. Stor. d'Agobbio*. p. 984.

(2) *Marin Sanuto Dite de' Duchi*. p. 1121. — *Cristof. da Soldo Istoria Bresciana*. p. 854.



attaché par une affection personnelle, appuyoit vivement ses instances, et les Florentins embrassèrent sa cause avec chaleur. Ils envoyèrent Neri Capponi et Bernardo Giugni à Venise, pour obtenir qu'on lui donnât des secours plus efficaces (1). Ceux-ci conclurent entre les deux républiques un nouveau traité, fondé sur l'infraction apportée par Visconti à celui de Capriana. En effet, c'étoit sous leur garantie que les villes de Crémone et de Pontremoli avoient été cédées au comte Sforza : attaquer ces villes, c'étoit violer la paix avec les deux républiques. Pour faire respecter leur autorité, elles s'engagèrent à augmenter leur armée de Lombardie de quatre mille chevaux, qu'elles leveroient à frais communs, et à contraindre par les armes le duc de Milan à observer ses précédens engagements.

Les premières négociations des Florentins mirent le désordre dans l'armée même de leurs adversaires ; ils entrèrent en traité avec Taliano Furlano et Jacques de Caivano, deux condottieri qui parurent disposés à quitter les étendards du patriarche d'Aquilée pour les leurs. Mais celui-ci en ayant eu quelque soupçon, les fit arrêter à Rocca-Contrata, et leur fit trancher la tête (2).

(1) *Comment. di Neri di Gino Capponi*, p. 1201.

(2) *Platinae Hist. Mantuan.* L. VI, p. 842. — *Comment. di*

Une négociation du même genre étoit poursuivie en même temps auprès de deux capitaines du duc de Milan, qui ravageoient le territoire de Bologne. Guillaume, frère du marquis de Montferrat, et Charles de Gonzague, frère du marquis de Mantoue, étoient mal d'accord entre eux. Les Florentins profitèrent de leurs dissensions pour séduire Guillaume et surprendre Gonzague. Tiberto Brandolino attaqua le dernier le 6 juillet, à Castel San-Giovanni, fit la plupart de ses soldats prisonniers, et le contraignit à s'enfuir presque seul à Modène (1). Cet événement décida du sort de la campagne; Bologne se trouva délivrée; une partie de l'armée florentine put alors passer dans la Marche, sous les ordres de Guid' Antonio Manfredi et de Simoneta; tandis que Guillaume de Montferrat, s'engageant à la solde des Vénitiens, s'unit dans l'état de Brescia à Michel Attendolo de Cotignola, le même qui avoit si fort contribué à gagner la bataille d'Anghiari, et qui, depuis 1441, étoit général des Vénitiens. Cet habile

*Neri Capponi*. p. 1202. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 681. — *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 50. — *Barth. Pacii*. L. VIII, p. 156.

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 50. — *Joann. Simoneta*. L. VIII, p. 382. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 681. — *Crist. da Soldo Istor. Bresciana*. p. 835. — *Benvenuto da San-Giorgio Istor. di Monferrato*. T. XXIII, p. 710.

capitaine, ainsi renforcé, se vit en état de faire une puissante diversion en Lombardie.

CHAP. LXXI.

1446.

Cependant, avant d'étendre plus loin les hostilités, les Florentins cherchèrent de nouveau à terminer cette longue guerre par une paix générale. Ils envoyèrent des ambassadeurs au roi de Naples, qui avoit été uni à eux par un traité, mais que le pape avoit délié de ses sermens, par sa bulle du 25 avril 1446, et qu'il avoit engagé à renouveler ses attaques (1); ils en envoyèrent d'autres au pape et au duc de Milan, et nulle part ils ne furent accueillis. Puccio Pucci, qui avoit passé de Venise à Milan pour porter leurs propositions, fut renvoyé de jour en jour, avant de pouvoir obtenir audience, parce que le duc attendoit le moment que ses astrologues lui désigneroient comme favorable. Lorsqu'on vint enfin le chercher pour l'audience, Pucci, impatienté de ce manque d'égards pour sa république, répondit qu'à son tour il n'étoit pas prêt, et que si l'heure étoit bonne pour le duc de Milan, elle ne l'étoit pas pour la seigneurie de Florence (2).

Le duc de Milan avoit chargé François Piccino d'attaquer Crémone, et en même temps

(1) La bulle est rapportée dans *Raynaldi, Annales Eccles.* 1446, §. 12, p. 526.

(2) *Scipione Ammirato. L. XXII, p. 51.*

il s'étoit ménagé des intelligences dans la ville, au moyen d'Orlando Palavicino, qui s'y trouvoit à la tête du parti Gibelin. Cependant Giacomazzo de Salerne, lieutenant de Sforza, déjoua toutes les intrigues formées contre lui; et, avec l'aide de quelques escadrons envoyés de Venise, il repoussa également la force ouverte. Pontremoli, d'autre part, avoit été attaqué par Louis de San-Severino, et défendu par les Florentins (1). Sur ces entrefaites, Michel Attendolo, généralissime des Vénitiens, réunit toutes ses troupes, passa l'Oglio à Ponte-Vico, reprit les châteaux des Crémonois qui s'étoient révoltés, et vint chercher François Piccinino. Ce dernier établit son camp dans une île du Pô, au-dessus de Casal-Maggiore, entre les états de Crémone et de Parme. Un pont sur chaque bras du fleuve, le faisoit communiquer avec les deux rives. Michel Attendolo, arrivé le 29 septembre 1446 en présence de l'ennemi, essaya d'engager la bataille par quelques escarmouches sur le pont, tandis qu'une partie de sa cavalerie faisoit mine de vouloir passer le fleuve à gué, dans l'endroit le plus large. A une assez grande distance de ce lieu, quelques cavaliers avoient découvert un autre gué qui n'étoit point gardé; Attendolo le

(1) *Joann. Simoneta. L. VIII, p. 380. — Cristof. da Soldo Istoria Bresciana. p. 834.*

fit traverser en silence par un corps nombreux de gendarmes, qui portoient chacun un fantassin en croupe. Tout à coup, ceux qui gardoient le pont et la rive du fleuve, furent attaqués à dos par une troupe vénitienne; étonnés de voir des ennemis dans l'île, ils abandonnèrent leur poste en grande confusion. L'armée entière de François Piccinino se mit en déroute sans avoir presque combattu; et son général, donnant aux troupes l'exemple de la pusillanimité, passa le second pont qui communicoit à l'état de Parme, puis il le fit aussitôt couper derrière lui, et il laissa sur l'autre rive quatre mille de ses soldats qui furent faits prisonniers (1).

Tout le pays entre l'Adda et l'Oglio fut conquis rapidement ensuite de cette victoire; toutes les forteresses se soumirent, à la réserve de Crème, où Philippe avoit placé une forte garnison pour défendre le passage de l'Adda. Cette rivière elle-même n'arrêta point Attendolo; il s'en approcha au travers des marais, sur un bord qu'on croyoit suffisamment fortifié par la nature, et il y jeta un pont le 6 novembre; par là, il transporta ses troupes dans la Martesana et la campagne de Milan, et il ravagea ces riches

(1) *Joann. Simonetæ* L. VIII, p. 383. — *Scipione Ammirato*, L. XXII, p. 51. — *Crist. da Soldo Ist. Bresciana*, p. 836. — *Marin Sanuto vite de' Duchi*, p. 1121. •

plaines qui depuis long-temps n'avoient été visitées par aucun ennemi (1).

Les déprédations de l'armée vénitienne s'étendirent autour de Monza, et jusqu'aux portes de Milan ; des troupeaux de captifs enlevés dans les villages, pour tirer d'eux une riche rançon, suivoient les troupeaux de bœufs arrachés aux étables des agriculteurs. Michel de Cotignola ne s'en tint pas à cette incursion passagère, il s'empara de Cassano, il y fortifia une tête de pont, et il y laissa deux mille chevaux avec un corps d'infanterie, pour s'assurer l'entrée du Milanès, au moment où il lui plairoit d'y revenir. Il fit ensuite reposer sa cavalerie à Caravaggio ; mais son inaction ne rendoit point de tranquillité à l'ennemi, puisque d'un moment à l'autre on pouvoit s'attendre à le voir paroître de nouveau, et porter plus loin ses dévastations (2).

François Sforza avoit mis à profit cette diversion pour relever ses affaires dans la Romagne et le comté d'Urbin. Il y avoit été joint, au commencement d'octobre, par Guid'Antonio Manfredi, et Simoneta du camp Saint-Pierre, condottière à la solde des Florentins. Recouvrant alors la supériorité de forces, il avoit offert la

(1) *Joann. Simonetæ*. L. VIII, p. 584. — *Istoria Bresciana*, p. 837. — *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 52.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. VIII, p. 585. — *Crist. da Soldo Istoria Bresciana*. p. 838. — *Marin Sanuto vite de' Duchi*. p. 1123.

bataille au patriarche d'Aquilée, qui n'avoit pas osé l'accepter ; il s'étoit réconcilié avec son frère Alexandre, par l'entremise de Frédéric de Montefelso, et il avoit ensuite recouvré par les armes plusieurs châteaux du comté d'Urbin ou de l'état de Rimini. Cependant l'hiver survint avant qu'il eût obtenu aucun avantage décisif, et les mauvais temps le forcèrent à l'inaction, tandis qu'ils rendirent quelque repos aux sujets du duc de Milan en Lombardie (1).

CHAP. LXXI.

1446.

Les peuples de cette dernière province n'étoient attachés à leur souverain par aucune affection ; et comme ils ne lui voyoient point de successeur, ils songeoient moins à le défendre qu'à se concilier les nouveaux maîtres que le sort des armes pourroit leur donner. Philippe n'étoit donc assuré dans la possession d'aucun de ses états ; aussi, pendant l'hiver, s'adressa-t-il avec instance à tous ses alliés, à tous ses voisins, pour en obtenir du secours. Il rappeloit à Alfonso, roi de Naples, le bienfait par lequel il lui avoit mis la couronne sur la tête, et il le supplioit de venir soutenir la sienne. Il le pressoit de faire passer en Lombardie Raimond Boile, qui jusqu'alors avoit fait, au nom du roi, la guerre dans la Marche, et d'envahir d'un autre côté la

(1) *Joann. Simonetæ*. L. VIII, p. 382. — *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 52. — *Guernieri Bernio Cronica d'Agobbio*, p. 986. — *Barth. Facii*. L. VIII, p. 137.

Toscane, pour obliger les Florentins à se défendre eux-mêmes, au lieu de mettre toutes leurs forces à la disposition des Vénitiens. Il lui représentoit que le sénat de Venise, plus constant qu'aucun monarque dans son ambition, poursuivoit depuis plus d'un siècle le projet de conquérir toute la Lombardie; qu'il étoit plus près d'arriver à son but qu'il ne l'eût jamais été, et que s'il dominoit une fois des Alpes aux Apennins, ce corps dont aucune passion personnelle n'égaroit les conseils, dont aucun luxe ne dissipoit les trésors, asserviroit aisément ensuite le reste de l'Italie. Ces craintes, qu'il faisoit valoir victorieusement auprès d'Alfonse, n'étoient pas sans quelque influence sur Cosme de Médicis et sur François Sforza eux-mêmes.

Le maintien de l'équilibre de l'Italie n'auroit point été une considération puissante auprès de Charles VII, roi de France, dont le duc de Milan vouloit aussi obtenir les secours. Le monarque de cette contrée, engagé dans de longs démêlés avec l'Angleterre, ne regardoit l'Italie qu'avec des yeux distraits, et il auroit vu avec indifférence les conquêtes de la république de Venise, ou l'abaissement de tous ses rivaux. Si même la France tenoit par d'anciennes affections à aucun parti, c'étoit à celui des Guelfes, des deux républiques, et de François Sforza. Visconti ne désespéra point cependant de l'intéresser à sa dé-



fense; il envoya à Charles VII, Thomas Thebaldi de Bologne, son secrétaire; et pour prix des corps de troupes qu'il lui demandoit, il lui offrit la restitution de la ville d'Asti, qui avoit précédemment été donnée à la maison d'Orléans, comme dot de Valentine Visconti. Une dernière ambassade enfin fut envoyée à François Sforza lui-même; le duc de Milan demandoit à son gendre de prendre sa défense contre les Vénitiens, qui vouloient le dépouiller de tous ses états. Il lui représentoit qu'accablé déjà par la vieillesse, et par une infirmité nouvelle qui le privoit presque de la vue, il n'avoit d'appui naturel que dans le mari de sa fille unique, que c'étoit à lui qu'il avoit destiné son héritage, que lui du moins ne pouvoit désirer la ruine des états auxquels il devoit succéder un jour (1).

Sforza étoit alors occupé au siège du château de Gradaria, qu'il fut enfin obligé de lever au bout de quarante jours, faute d'argent et de poudre à canon, pour le poursuivre. Il nourrissoit un juste ressentiment contre Philippe, l'instigateur d'une guerre qui sembloit avoir eu pour but son entière ruine, et qui lui avoit déjà enlevé tous ses états. Il savoit combien peu il pouvoit se fier aux paroles de son beau-père,

(1) *Joannis Simonetæ. L. VIII, p. 386.*—*Macchiavelli Istor. Fior. L. VII, p. 202.*

CHAP. LXXI. 1446. *il avoit tout à craindre de sa perfidie, si jamais il devoit se trouver à sa discrétion, après avoir abandonné l'alliance des Florentins et des Vénitiens. D'autre part il sentoit combien il lui seroit avantageux de se réconcilier avec le duc de Milan; cette réconciliation seule pouvoit lui ouvrir l'espérance de la succession des Visconti, à laquelle il étoit loin de renoncer. Il savoit bien que si les Vénitiens conquéroient une fois la Lombardie, jamais il ne la retireroit de leurs mains; et leur victoire à Casal-Maggiore, qui l'avoit d'abord comblé de joie, étoit devenue ensuite pour lui la source des plus vives inquiétudes. En attendant de pouvoir se décider, il cherchoit à gagner du temps par des négociations équivoques; il exposoit à ses alliés, par ses ambassadeurs, son dénûment, et les besoins sans cesse renaissans de la guerre. Les Florentins, qui ne redoutoient plus la puissance du duc de Milan, ralentissoient leurs subsides, et les Vénitiens comparoient avec aigreur les désastres continuels éprouvés dans la Marche, avec leurs rapides succès en Lombardie. Lorsque le comte Sforza demandoit de nouveaux secours, ils répondoient que leur général Michel Attendolo emploieroit bien plus utilement que lui, leur argent et leurs munitions, pour la cause commune. Le siège de Gradaria où Sforza avoit échoué, leur avoit coûté, disoient-ils, plus de*

trésors qu'il ne leur en auroit fallu pour conquérir la moitié de la Lombardie (1). Une défiance universelle refroidissoit les alliés; et Sforza, qui la ressentoit, et qui y donnoit lieu, ne cessoit cependant de solliciter des subsides, non-seulement pour en obtenir, mais encore pour que le refus de ses alliés fût un grief qu'il pût faire valoir contre eux, s'il venoit à les abandonner (2).

ORAT. LXXXI

1446.

Le conseiller le plus intime de Sforza, son secrétaire Jean Simoneta, auquel nous devons l'excellente histoire qui nous sert de guide pour toute cette période, assure que Cosme de Médicis, consulté par son maître sur la conduite qu'il devoit tenir, exhorta secrètement ce capitaine à ne suivre d'autre règle que son propre intérêt, et à ne point se croire lié envers les deux républiques, qui ne l'avoient aidé que pour leur propre avantage, non pour le sien (3). Ainsi commençoit à se manifester le plan de politique que nous verrons bientôt développer à Médicis, et cette jalousie contre Venise, d'après laquelle il changea toutes les alliances de l'Italie. Au reste, cette exhortation fut reçue avec joie par Sforza, comme une garantie des

1447.

(1) *Scipione Ammirato Storia Fior.* L. XXII, p. 53.

(2) *Joannis Simonetæ.* L. VIII, p. 388.

(3) *Joann. Simonetæ.* L. VIII, p. 388.

dispositions secrètes des Florentins; elle l'encouragea dans les projets qu'il avoit déjà adoptés; car des conseils d'égoïsme et de mauvaise foi ne sont guère demandés que par ceux qui sont déjà déterminés à les suivre. Cependant ces négociations contradictoires tenoient tous les esprits en suspens; l'Italie entière étoit dans l'attente de quelque grand événement, lorsque des accidens imprévus changèrent encore les calculs et les sentimens des puissances en guerre.

Le pape Eugène IV, dont l'activité inquiète avoit excité de si violentes secousses dans l'état et dans l'Église, mourut à Rome le 23 février 1447. Les austérités monacales auxquelles il se soumettoit, ont fait oublier aux écrivains ecclésiastiques son mépris scandaleux pour les sermens les plus sacrés, sa confiance aveugle dans ses favoris, et sa participation à d'odieuses perfidies. Ils le représentent presque comme un saint (1). L'histoire ne le considérera que comme un mauvais souverain. Lorsque l'archevêque de Florence s'approcha de lui pour lui donner l'extrême onction, le pape le repoussa avec vivacité en disant, « qu'il se sentoit toujours des » forces, que le moment n'étoit point venu encore, et qu'il l'avertiroit quand il en seroit

(1) *Vespasiani vita Eugenii IV.* T. XXV. *Rev. Ital.* p. 255.  
— *Raynaldi Annales Eccles.* 1447, §. 15, p. 354.

» temps ». Lorsqu'on rapporta cette anecdote à Alfonso, il s'écria : « Est-il étrange qu'il ait voulu » combattre contre François Sforza, contre les » Colonna, contre moi, contre toute l'Italie, lui » qui a bien osé combattre la mort même, et qui » à peine a été vaincu » (1)? Cette mort cependant pouvoit changer toutes les combinaisons de la politique dans l'Italie méridionale, et Alfonso, dès-lors moins occupé de la guerre de Sforza, se hâta de se rendre à Tivoli, sous prétexte de veiller à la sûreté de Rome, mais plutôt pour exercer plus d'influence sur le conclave, et s'assurer des dispositions du pape futur (2).

D'autre part les Vénitiens ne doutant plus que le comte Sforza n'eût entamé des négociations secrètes avec le duc de Milan, voulurent prévenir le moment où il se déclareroit contre eux. Ils avoient défendu sa ville de Crémone contre Visconti, comptant qu'elle serviroit de boulevard à leurs états de terre ferme; et déjà ils avoient lieu de craindre que cette même ville ne servît de place d'armes pour les attaquer. Ils donnèrent commission à leur général Michel

(1) *Oratio Aeneæ Sylvii de morte Eugenii IV. coram Federico III habita.* T. III, P. II. *Rer. Ital.* p. 889.

(2) *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 53. — *Barth. Faeti.* L. IX, p. 139.

Attendolo de Cotignola, de l'occuper. Gérard Dandolo, qu'ils y avoient établi pour commissaire, devoit lui livrer une porte, avec l'aide des Guelfes Crémonois. Mais le lieutenant de Sforza, également vigilant sur les projets de ses alliés et sur ceux de ses ennemis, déjoua cette menée; il retint tout le monde dans le devoir, et lorsqu'Attendolo parut le 4 mars devant Crémone, il le força à se retirer, avec la honte d'une trahison qu'il n'avoit point pu accomplir (1).

François Sforza, qui paroissoit hésiter encore entre les deux partis, fut décidé par cette tentative des Vénitiens; il accepta les propositions de son beau-père: celui-ci lui promit deux cent quatre mille florins d'or par an, pour l'entretien de ses troupes: c'étoit la somme que les Florentins et les Vénitiens lui avoient payée jusqu'alors. En même temps, Visconti lui assura la suprême autorité militaire dans toutes les places de guerre, et sur tous les soldats des états Milanois; il lui envoya de l'argent, il lui en fit aussi payer par Alfonse en son nom, et Sforza sacrifiant ses anciens alliés à son ennemi, commença ses préparatifs pour entrer de bonne heure en campagne (2).

(1) *Jo. Simonetæ. L. VIII, p. 389. — Crist. da Soldo Istor. Bresciana. p. 839.*

(2) *Joann. Simonetæ. L. IX, p. 591. — Cronica di Bologna T. XVIII, p. 682. — Barth. Facii. L. IX, p. 140.*

Mais jamais encore on n'avoit vu Philippe CHAP. XXXI  
demeurer long-temps attaché à un même projet. 1487.  
Il n'eut pas plus tôt conclu son traité avec son  
gendre, qu'il fut troublé de la crainte de s'être  
livré à discrétion, entre les mains de ce général  
ambitieux. Il étoit entouré de conseillers et de  
généraux formés à l'école de Braccio, et attachés  
à ce qu'on appelloit la faction militaire des *Brac-*  
*ceschi*. Tous voyoient avec une extrême douleur  
l'agrandissement de Sforza et de son parti, qu'ils  
regardoient comme le signal de leur propre ruine.  
Les deux frères Piccinini, Nicolas Guerriero de  
Parme, Antoine de Pesaro et Jacques d'Imola,  
conseillers habituels de Philippe, dès qu'ils en-  
trevirent en lui quelque défiance, s'empres-  
sèrent de l'augmenter. Ils prétendirent que Sforza  
se préparoit à entrer en maître dans le Milanès,  
qu'il promettoit d'avance des récompenses à ses  
soldats, des terres à ses officiers, comme s'il étoit  
souverain des états de son beau-père : et ils aigri-  
rent si bien l'âme jalouse de Visconti, que celui-  
ci fit suspendre les subsides promis à Sforza, et  
qu'en même temps, il lui donna ordre de mar-  
cher immédiatement sur Padoue ou sur Vérone,  
sans s'approcher de Milan, et sans toucher aux  
frontières de ses états. Comme il apprit aussi que  
François Sforza avoit envoyé son fils et sa fille à  
Crémone, pour les présenter à leur aïeul, loin  
de témoigner aucun désir de les voir, il leur fit

CHAP. LXXI. défendre de passer les frontières du Milanès (1).

1467.

François Sforza, étonné de ce changement, craignit d'avoir perdu ses anciens alliés, sans en avoir acquis un nouveau. Le plan de campagne qu'on lui proposoit, étoit contraire à toutes les règles de l'art militaire. Ce grand capitaine, trop pauvre pour équiper son armée, trop ballotté par des avis contraires pour prendre un parti, s'arrêtoit sur les frontières de l'état d'Urbin, sans pouvoir se décider. Son beau-père perdoit, aussi bien que lui, le moment d'agir, mais les Vénitiens savoient en profiter. Dès le commencement du printemps, leur armée ravagea le Crémonois, et le soumit tout entier, à la réserve de la capitale. Elle passa ensuite le pont de Cassano, et Michel de Cotignola vint établir son camp à trois milles de Milan. Tandis qu'il ravageoit les campagnes, jusqu'aux portes de la ville, devant lesquelles il se présenta souvent (2), il suivoit des négociations secrètes avec ceux à qui l'on croyoit le plus d'influence sur le peuple. Les Vénitiens annonçoient la mort prochaine de Philippe, avec lequel s'éteignoit la maison Visconti, et ils offroient aux Milanois, ou de les recevoir sous leur domination, en leur cot-

(1) Joann. Simonette. L. IX, p. 392.

(2) Cristoforo da Soldo Istor. Bresciana. p. 841.



servant tous leurs privilèges, ou même de rétablir leur république, s'ils vouloient prendre les armes, sans tarder davantage, et se remettre en liberté (1).

CHAP. LXXXI

1447.

Philippe, pour délivrer sa capitale, n'osoit point hasarder un combat; il donna, au contraire, à ses généraux les ordres les plus précis de contenir leurs soldats dans l'enceinte des villes. D'autre part, le danger et la ruine de ses états lui firent sentir la nécessité de recourir à son gendre. Cette fois il parut mettre de côté sa défiance et ses soupçons; il ne lui imposa plus aucune condition en lui demandant de marcher; il lui fit avancer de l'argent par Alfonso, car lui-même étoit hors d'état de fournir celui qu'il avoit promis. Le roi de Naples, qui désiroit se débarrasser du voisinage dangereux d'un condottière, et en délivrer le pape, déclara qu'il ne payeroit l'argent que demandoit Visconti, qu'autant que Sforza rendroit au pape Nicolas V, successeur d'Eugène IV, la ville d'Iesi qu'il possédoit encore dans la Marche, et qu'il renonceroit à une souveraineté pour laquelle tant de sang avoit déjà été versé. Le comte, qui voyoit son armée lui devenir inutile faute d'argent, et qui couroit risque de perdre,

(1) *Marin Sanuto, vite de' Duchi di Venezia.* p. 1125. —  
*A. Sabellico Hist. Veneta.* Deca III, L. VI, f. 187, v.

par son inaction, sa réputation militaire et ses soldats, aussi bien que ses états, consentit enfin à abandonner une ville fidèle qui, durant un siège de deux ans, s'étoit soumise pour lui à de dures extrémités. Il rendit lesi au pape, et reçut en récompense, des mains d'Alfonse, trente-cinq mille florins, avec lesquels il remonta son armée (1).

Dès le 11 mars, le comte Sforza avoit signé, par l'entremise du comte d'Urbain, une trêve avec Sigismond Malatesti, seigneur de Rimini, et il avoit ainsi assuré à son frère Alexandre, la possession pacifique de Pesaro. Il abandonnoit la Marche, en sorte qu'aucun intérêt ne le retenoit plus dans les états de l'Église. Le 9 août il se mit en mouvement, prenant la route de Lombardie; mais arrivé à Cotignola, village d'où il tiroit son origine, et où il vouloit donner à ses troupes quelque repos, il y reçut, le 15 août, un messenger secret de Lionnel, marquis d'Este, qui lui annonçoit la mort de son beau-père. Le duc de Milan, toujours invisible pour ses sujets, accessible à peine à un petit nombre de conseillers et de familiers silencieux, avoit été atteint le 7 août d'une dysenterie; son mal avoit été soigneusement caché à tout le monde, et il étoit mort le 15 du même

(1) *Joannis Simonetas*. L. IX, p. 394.

mois, à son château de Porta-Zobbia de Milan, avant que personne soupçonnât le danger dont il étoit menacé (1).

CHAP. LXXI

1447.

Philippe-Marie, le dernier des Visconti, ducs de Milan, étoit d'une très-grande taille; il avoit été fort maigre dans sa jeunesse; il prit au contraire un extrême embonpoint dans un âge avancé. Son visage étoit d'une laideur presque effrayante, ses yeux fort grands, mais son regard toujours incertain. Il négligeoit sur sa personne tout ce qui pouvoit servir à plaire; l'élégance et même la propreté lui sembloient odieuses, et il ne permettoit jamais l'accès auprès de lui, à ceux qui étoient habillés avec luxe; ses seuls divertissemens étoient la chasse et les chevaux; d'ailleurs il étoit sombre, timide, il craignoit les éclairs, les tonnerres, les propos même qui pouvoient le faire penser à la mort; son caractère et sa conduite semblent s'expliquer surtout par sa défiance continuelle de lui-même et des autres (2). Il redoutoit le jugement que porteroient sur lui tous ceux qui l'approcheroient. Plutôt que de vaincre cette timidité, pour voir l'empereur Sigismond, à son

(1) *Joann. Simoneta*, L. IX, p. 595. — *Scipione Ammirato*, L. XXII, p. 54. — *Cronica di Bologna*, T. XVIII, p. 684. — *Martin Sanuto vite de' Duchi di Venezia*, p. 1156.

(2) *Aneas Sylvius in gestis imperat. Federici III.* — *Benedetto da San-Giorgio, Historia del Monferrato*, T. XXII, p. 711.

passage, il s'exposa à se faire, de ce monarque, un ennemi irréconciliable. Il ne surmonta cette défiance, que lorsque le sort des princes introduits devant lui, se trouva remis entre ses mains. C'est ainsi qu'il vit Charles Malatesti, et ensuite Alfonse d'Aragon, tous les deux ses prisonniers, et qu'il les combla de bienfaits, comme pour les réconcilier à son effrayante figure. Il se déroboit également aux regards des étrangers, et à ceux de ses sujets de tout ordre; ce n'étoit qu'avec une extrême difficulté qu'on parvenoit jusqu'à lui; mais s'il consentoit enfin à recevoir quelqu'un, dans l'audience il se montroit toujours doux et affable, et tous ceux qui avoient une fois pénétré dans son intérieur, acquéroient aisément une grande influence sur lui. Soupçonneux à l'excès envers ceux avec lesquels il ne vivoit pas familièrement, il cherchoit sans cesse, même au milieu de la paix, à les affoiblir, à les ruiner secrètement par la plus odieuse politique; mais il étoit susceptible d'une confiance durable pour ceux qu'il avoit admis à son intimité: aussi le vit-on faux dans ses promesses, perfide dans ses alliances, et fidèle cependant en amitié. Il craignoit, il méprisoit, et il haïssoit les hommes en masse; mais il savoit assez bien choisir ceux qu'il tenoit immédiatement sous ses ordres: il n'employa presque que d'habiles gens comme

généraux, comme conseillers d'état et comme ambassadeurs; dans les missions qu'il leur donnoit, il ne limitoit point leurs attributions avec une défiance jalouse; et dans un siècle où l'honneur et la bonne foi n'avoient plus de pouvoir, où lui-même donnoit sans cesse l'exemple de la perfidie, il ne fut jamais trahi par ses ministres ou ses généraux. Souverain sans respect pour l'humanité, sans amour pour ses peuples, fléau de ses propres états et de ceux de ses voisins, il ne fut pas si mauvais homme qu'il étoit mauvais prince, et l'on trouvoit en lui quelque mélange de talens, de vertus et de générosité.

---

## CHAPITRE LXXII.

*Efforts des Milanois pour recouvrer leur liberté; François Sforza s'engage au service de leur nouvelle république; ses victoires sur les Vénitiens à Plaisance, à Casal Maggiore et à Caravaggio.*

1447—1448.

CHAP. LXXII.

DEPUIS plus de quinze ans l'Italie étoit troublée par des révolutions d'une nature nouvelle; on y voyoit des guerres entreprises sans motifs, poursuivies sans vigueur, abandonnées sans que la paix assurât aucun avantage; des alliances contractées, rompues, renouvelées, et mille fois violées; la perfidie dans tous les rapports politiques étoit devenue la morale du jour; un crédit dangereux étoit accordé aux commandans des armées, en même temps que l'art militaire n'étoit plus ennobli par le but de défendre la patrie; chaque jour enfin de nouveaux capitaines s'élevoient à une puissance indépendante, traitoient avec les princes et petits souverains, et périssoient ensuite presque tous, sans jugement, sur l'échafaud. Mais et

état de l'Italie, si extraordinaire, si différent de tout ce qui l'avoit précédé, de tout ce qui l'a suivi, préparoit la grande révolution qui s'accomplit au milieu du quinzième siècle. On vit alors, et par toutes ces causes, le plus fortuné des chefs d'aventuriers, s'élever sur le premier trône d'Italie; les Sforza succéder aux Visconti, un nouveau système d'équilibre réunir le pouvoir militaire au pouvoir souverain, et le condottiere qui obtint la plus magnifique récompense, faire disparaître tous les autres.

Ce fut par une insigne perfidie que François Sforza parvint à succéder à son beau-père; mais le siècle avoit été tellement corrompu par le manque de foi habituel de la maison Visconti, de tous les petits princes d'Italie, et des papes, que ce manque de foi n'étoit plus une souillure aux yeux de la plupart des hommes. Lorsque Macchiavel disoit de ce même Sforza, qu'il n'étoit point retenu par la crainte ou la honte de manquer à son serment, parce que les grands hommes voient de la honte à perdre, non à gagner, par la tromperie (1); il exprimoit le sentiment de tous ses contemporains plus encore que le sien; et Sforza, qu'il excusoit ainsi, passoit alors pour l'un des plus loyaux, des plus généreux, des plus fidèles en amitié, parmi les

(1) *Nicolo Macchiavelli delle Istori. L. VI, p. 212.*

princes de son siècle. Son intime liaison avec Cosme de Médicis, que les Florentins nommèrent le père de la patrie, et que les amis des lettres considèrent comme le restaurateur de la philosophie platonicienne, étoit également honorable pour l'un et pour l'autre. L'amitié de Sforza étoit recherchée en même temps par Frédéric de Montefeltro, ensuite duc d'Urbine; par Lionnel et Borso d'Este, marquis et ducs de Ferrare; et par Louis de Gonzague, marquis de Mantoue, l'élève de Victorin de Feltre. Le nom de ces princes a été illustré par la protection bienveillante qu'ils accordèrent aux lettres, à la fin du quinzième siècle; c'est à eux qu'on peut attribuer la découverte de la belle antiquité, la renaissance des arts et de la poésie. François Sforza étoit digne de leur être associé, et nous n'aurons que trop lieu de le remarquer, ces grands princes n'étoient pas, sur l'article de l'honneur et de la moralité, plus exempts de reproches que lui. Il faut plaindre le siècle où le sentiment du juste et du vrai étoit si obliéré, qu'un homme né avec une âme élevée ne rougissoit plus de la fausseté et de la trahison; mais en conservant toute notre horreur pour le vice et pour la bassesse, il faut éviter de faire porter sur un seul homme, le blâme et la honte qui appartiennent à toute sa génération.

Ce n'étoient point les prétentions de François



Sforza à l'héritage de Philippe - Marie , qui GRAP. LXXXII. étoient injustes : ses droits étoient aussi fondés que ceux d'aucun autre prétendant , ou plutôt , pas un de ceux qui se présentèrent n'avoit aucun droit , excepté la république milanoise. Les Visconti n'étoient que des chefs de parti acceptés par le peuple , et élevés au pouvoir souverain , tantôt par le consentement tacite de la nation , tantôt par l'intrigue ou la force des armes. Jamais ils n'avoient fondé une monarchie régulière et constitutionnelle , où les droits d'hérédité fussent reconnus. Depuis Othon Visconti , qui commença en 1277 la grandeur de sa maison , jusqu'à Philippe en qui elle finissoit , on n'avoit pas vu , en cent soixante-dix ans , une seule succession régulière. Tantôt tous les frères avoient régné ensemble , tantôt ils s'étoient partagé les états , tantôt ils s'étoient succédé les uns aux autres , au préjudice des enfans ; toujours le commencement d'un nouveau règne avoit été marqué par une révolution. La force seule décidoit du droit , la crainte tenoit lieu d'amour , et le souverain de la Lombardie auroit été aussi surpris que son peuple , si on lui avoit parlé des divers degrés d'hérédité qui ouvroient la succession au trône.

Dans les familles des seigneurs d'Italie , les bâtards étoient mis presque de niveau avec les enfans légitimes , et si l'on admettoit que la suc-

CHAP. LXXII. cession des Visconti pût passer aux femmes, la naissance de Blanche n'étoit point une cause d'exclusion pour elle. Dans la division des états de Jean Galeas, père du dernier duc, son bâtard Gabriel avoit eu une part à peu près égale à celle des enfans légitimes; Lionnel d'Este, qui régnoit alors, et ensuite Borso, tous deux bâtards de Nicolas III, furent appelés à la seigneurie de Ferrare et de Modène, au préjudice de leurs frères puînés, issus d'un légitime mariage; la succession de la maison de la Scala s'étoit transmise jusqu'à sa fin, de bâtards en bâtards. Santi Cascèse venoit d'être appelé à gouverner Bologne, comme fils adultérin d'un Bentivoglio, tandis que Frédéric de Montefeltro, qu'on savoit n'être point fils du comte Guido, dont il portoit le nom, étoit reconnu pour seigneur d'Urbain. Dans le fait, les peuples ne considéroient nullement les droits de succession, tels qu'ils sont réglés par les lois, pour les propriétés privées, mais seulement la garantie que le nouveau chef pouvoit donner, par son âge et par ses talens, au parti que sa famille avoit toujours dirigé.

Les droits que la maison d'Orléans prétendit tenir de Valentine Visconti, sœur du dernier duc, étoient fondés sur la supposition que la Lombardie étoit un fief féminin; mais la Lombardie n'étoit ni un fief, ni une succession

ouverte aux femmes. Les droits que les empereurs firent valoir ensuite sur le duché de Milan, comme retombé à la directe de l'empire, par l'extinction de la maison Visconti, n'étoient pas plus légitimes, parce que Milan, avant la fondation du duché, avant même la grandeur de la maison Visconti, étoit un état libre, quoique membre de l'empire, et que cet état n'avoit jamais appartenu à l'empereur. La couronne ducale pouvoit retourner à celui qui l'avoit accordée, mais la souveraineté ne devoit pas sortir des mains des Lombards, dont ces ducs n'étoient que les mandataires. Les droits d'Alfonse V, roi d'Aragon et de Naples, appuyés sur un testament vrai ou supposé de Philippe-Marie en sa faveur, étoient aussi invalides, car jamais on n'avoit accordé au duc de Milan le droit de disposer, par testament, du gouvernement de ses peuples. Les droits enfin de François Sforza, comme époux de la fille unique du dernier souverain, dans un pays où les filles n'avoient jamais succédé, dépendoient en entier de l'assentiment du peuple. Si les amis des Visconti, si les nobles Gibelins qui avoient voulu donner et conserver un chef à leur parti, croyoient que l'éducation de Franche au milieu d'eux, que sa succession aux biens patrimoniaux, que l'affection réciproque entre elle et les serviteurs de son père, sur répondoient de sa persistance et de celle

de son époux, dans les maximes du gouvernement dont ils avoient cherché la garantie, ils étoient bien maîtres de considérer François Sforza, depuis son mariage avec Blanche, comme le représentant d'une famille à laquelle ils avoient consacré leurs épées et leurs fortunes. C'étoit ensuite de ce même droit qu'ils avoient rendu à Philippe-Marie l'obéissance qu'ils avoient retirée à Jean-Marie son frère; que précédemment ils avoient substitué Jean Galeaz à Bernabos et à ses enfans; que plus anciennement, ils avoient choisi tour à tour Azzo, Luchino, et Jean Visconti, sans jamais s'en tenir à la ligne directe de succession. Mais si Blanche n'avoit point apporté à Sforza l'affection d'un parti, et le dévouement de la majorité dans la nation, elle n'avoit aucun droit judiciaire qu'elle pût faire valoir. La république milanoise étoit seule fondée à réclamer sa souveraineté. Non-seulement lorsqu'elle s'étoit donnée de son propre choix les Visconti pour seigneurs, elle n'avoit point consenti à ce que la souveraineté passât à d'autres familles, elle n'avoit pas même reconnu d'autre hérédité dans la maison Visconti, que celle qu'elle sanctionnoit par ses suffrages, à chaque mutation de règne. Une délibération des conseils avoit toujours déferé à chacun des Visconti, l'un après l'autre, le titre et les droits de *seigneur perpétuel de Milan*.

lors même que cette délibération auroit souvent été arrachée par la force, encore donnoit-elle seule, au titre des seigneurs, quelque apparence de légitimité. CHAP. LXXXI.

Mais à la mort de Philippe-Marie, les Milanois étoient bien éloignés de chercher un nouveau chef de parti, et de se soumettre à de nouveaux seigneurs. Ils avoient éprouvé tous les malheurs que la tyrannie de maîtres ambitieux peut attirer sur un peuple, et ils accusoient avec douleur la mémoire de leurs ancêtres, qui, trompés par les intrigues de l'archevêque Othon, avoient permis à sa famille de réduire leur patrie en servitude (1). La maladie de Philippe-Marie étoit demeurée un secret pour eux. Ce prince, qui s'étoit toujours rendu invisible à son peuple, et qui n'avoit jamais accordé aux ambassadeurs étrangers, que des audiences rares et difficiles, avoit languï huit jours d'une dysenterie à laquelle il avoit enfin succombé, sans que personne, hors de ses familiers les plus intimes, eût seulement conjecturé qu'il fût indisposé. Le conseil de Milan auroit volontiers caché long-temps encore cet événement, pour ne pas augmenter le courage, ou des ennemis qui étoient déjà aux portes de

1447.

(1) *Josephi Ripamontii Hist. urbis Mediolani, apud Grævium, Thesaurus Histor. et Antiquit. Italiz. T. II, L. V, p. 609.*

CHAP. LXXII. la ville, ou des diverses factions prêtes à éclater.

1447.

Mais l'ambition et un ancien esprit de parti, avoient fait embrasser des déterminations opposées à ces conseillers trop égoïstes pour songer aux droits de leur patrie. L'antique rivalité des écoles militaires de Sforza et de Braccio partageoit le conseil. François Landriano, et Broccardo Persico, attachés à la milice de Braccio, vouloient transporter au roi de Naples la souveraineté de la Lombardie. Alfonso, disoient-ils, étoit le plus riche et le plus puissant des princes de l'Italie; il avoit été attaché par une longue alliance à Philippe-Marie, et il en avoit reçu des bienfaits qu'il n'avoit point oubliés; la reconnoissance qu'il en conservoit il la transporterait aux conseillers du duc. D'autre part, André Birago, avec les amis de Sforza, et ceux qui avoient servi dans sa milice, faisoient valoir les liens du sang, qui attachoient le comte François à Philippe, les promesses du dernier duc, et la succession naturelle d'une fille à son père (1).

Les partisans d'Alfonse l'emportèrent; ils prétendirent exécuter ainsi la volonté que Philippe avoit manifestée dans ses derniers vœux, et ils livrèrent la citadelle et le château à Raimond Boile, lieutenant du roi, qui étoit

(1) *Joann. Simonetta*, L. IX, p. 597.

arrivé depuis peu de la Pouille , avec une petite armée auxiliaire. Les drapeaux aragonois qu'on vit flotter sur la demeure du duc de Milan , indiquèrent aux Milanois la mort de leur souverain , en même temps que la révolution qu'un conseil de ministres prétendoit opérer ; ils avertirent aussi les chefs du parti populaire, de songer à la liberté de leur pays.

Quatre citoyens également distingués par leur naissance , leur richesse , leurs talens et leur zèle pour le bien public , Antoine Trivulzio , Théodore Bossi , George Lampugnani et Innocent Cotta , se réunirent pour assurer la liberté de leur patrie , et s'engagèrent par serment à ne jamais permettre qu'elle retombât sous le joug. Au point du jour la ville entière fut remplie de la nouvelle de la mort de Visconti ; toutes les boutiques demeurèrent fermées , des chaînes furent tendues dans toutes les rues , et celles qui aboutissoient au château furent coupées par des fossés profonds. Trivulzio , Bossi , Lampugnano et Cotta , se partageant les quartiers de la ville , firent assembler le peuple aux six portes , et nommer par chaque porte quatre députés. Un conseil suprême , formé de ces députations , devoit représenter la république , et être renouvelé tous les deux mois , comme la seigneurie de Florence. Les quatre instigateurs de la révolution furent nommés les pre-

miers à cette nouvelle magistrature. Pendant ce temps Raimond Boile, avec les anciens conseillers du duc, avoit mandé au château tous les condottieri qui se trouvoient alors dans la ville; savoir, Guid' Antonio Manfredi de Faenza, Charles Gonzague, Louis del Verme, Guido Torello et les frères San-Severino : il les avoit tous engagés à prêter serment à Alfonse; mais à peine furent-ils ressortis de la citadelle, qu'entraînés par le mouvement populaire, ils reconnurent le nouveau gouvernement, et se mirent à la solde de la république qu'on venoit de constituer (1).

Cette magistrature nouvelle avoit permis que le dernier duc fût porté à la sépulture avec les rites accoutumés; aucun mouvement séditieux ne troubla la marche du cortège; mais de si grands intérêts étoient alors en débat, des craintes si vives, des espérances si variées, des nouvelles si contradictoires se succédoient avec tant de rapidité, que les citoyens, après s'être joints à la pompe funèbre, l'abandonnèrent successivement, que les prêtres eux-mêmes s'en écartèrent, et qu'on eut peine à transporter le corps de Philippe jusqu'au tombeau qui lui étoit destiné, derrière le grand autel de la cathédrale (2).

La première affaire du nouveau gouverne-

(1) *Joann. Simonetae*. L. IX, p. 598.

(2) *Josephi Riparontii*. L. V, p. 610. — *Joann. Simonetae*. L. IX, p. 598.



ment devoit être de recouvrer les citadelles ; car les soldats étrangers qui les occupoient , pouvoient être tentés de les vendre aux Vénitiens, et avec elles l'entrée de la ville. Les bagages de Raimond Boile furent abandonnés au pillage du peuple , en punition de ce qu'il s'étoit emparé de la forteresse. Les soldats , effrayés de cette exécution , séparés par plusieurs centaines de lieues , des armées du roi de Naples , et n'ayant fait aucun préparatif pour soutenir un siège , ouvrirent leurs portes presque immédiatement après. Ceux du château de Porta Zobbia parurent vouloir faire plus de résistance ; cependant comme ils ne formoient en tout que trois compagnies , ils prêtèrent l'oreille à des propositions d'accommodement. On leur permit de se partager dix-sept mille florins demeurés dans la cassette du prince , et à cette condition ils livrèrent le château. Aussitôt ces deux redoutables citadelles furent démolies par le peuple , et la masse des citoyens n'abandonna point l'ouvrage , jusqu'à ce qu'elles fussent rasées jusqu'au sol.

Pendant les mois précédens , des négociations avoient été entreprises à la sollicitation du nouveau pontife Nicolas V , pour pacifier l'Italie. Un congrès avoit été ouvert à Ferrare , sous la présidence du marquis Lionnel et d'un légat du pape ; des ambassadeurs des Vénitiens , des

Florentins et du duc de Milan, qui traitoit en même temps pour Alfonse, s'y étoient rencontrés. Les propositions diverses, ou d'une trêve fondée sur l'état actuel de possession, ou d'une paix avec restitution mutuelle, avoient été discutées, et ensuite abandonnées au choix de Philippe-Marie, et l'ouvrage du congrès étoit en quelque sorte achevé (1). Les magistrats de la nouvelle république de Milan, qui désiroient vivre en paix avec tout le monde, déclarèrent qu'ils vouloient suivre la négociation, et qu'ils accepteroient les conditions déjà arrêtées avec leur duc: mais les Vénitiens, qui voyoient de nouvelles conquêtes se présenter à leur cupidité, rejetèrent cette offre, presque avec dérision. Avant de rendre aux Milanois les états qui avoient appartenu à Philippe, ils demandèrent la restitution de tous les frais de la guerre, et de tous les dommages occasionés par elle (2). Ils rompirent ainsi toute négociation, ils se retirèrent du congrès, et ne songèrent plus qu'à se partager les dépouilles du dernier Visconti (3).

Le doge François Foscari, homme ambitieux, qui amoit la guerre, et qui se flattoit de signaler

(1) *Nic. Macchiavelli delle Istori. L. VI, p. 206. — Barth. Facii. L. IX, p. 141.*

(2) *M. Ant. Sabellico. Deca III, L. VI, f. 188. — Marin Sauto vite de' Duchi. p. 1126.*

(3) *Platina Hist. Mantuan. T. XX, L. VI, p. 845.*

son règne par des conquêtes , étoit alors à la tête des conseils de Venise. Il entraîna la république à poursuivre des projets d'agrandissement que les circonstances sembloient favoriser. Cependant ce fut à une politique bien fautive qu'elle sacrifia ses anciennes maximes de justice et de liberté. Les Vénitiens ne devoient pas supposer que les autres états d'Italie, ni leurs alliés eux-mêmes, leur permissent jamais de subjuguier la Lombardie. En s'obstinant à combattre sans provocation la république de Milan, ils la poussèrent sous le joug de Sforza, ils se donnèrent ainsi un voisin plus dangereux encore que ne l'avoient été les Visconti, et par un enchaînement nécessaire, ils furent la cause première des guerres des Français et des Allemands à la fin du siècle, pour la possession de ce même Milanès; tandis que si trois républiques puissantes, à Milan, à Venise et à Florence, s'étoient partagé l'Italie supérieure, et en avoient maintenu l'équilibre, cette contrée bien plus forte et bien plus riche, sous une administration paternelle, ne seroit jamais devenue la proie des étrangers.

Le gouvernement de Milan, en guerre avec Venise, incertain de ses rapports avec Florence, et de la conduite que tiendrait le comte Sforza, n'avoit pas même succédé à toute la puissance que le dernier Visconti avoit exercée. Dans tout le duché, une oppression égale avoit donné un désir

égal de liberté; dans toutes les villes, le nom de république avoit été proclamé; mais dans presque toutes l'amour de l'indépendance nationale éga-  
loit tout au moins l'amour de la liberté politique. Le joug des Milanois étoit détesté autant que celui des Visconti, et chaque cité qui avoit été république, vouloit le devenir de nouveau. Pavie avoit long-temps disputé à Milan le premier rang en Lombardie; cette ville avoit été la résidence favorite de Jean Galeaz, le plus grand des Visconti; son orgueil fortifioit son amour pour l'indépendance, et elle étoit déterminée à tout souffrir, plutôt que d'obéir aux Milanois. Le peuple de Pavie nomma des magistrats, se constitua en république, et entreprit aussitôt le siège de la citadelle qui dominoit la ville. Une partie du trésor du duc et de ses munitions de guerre étoit déposée dans cette forteresse; mais Mattéo Bolognini qui y commandoit, repoussa avec obstination tous les efforts des assaillans. Les villes de Como, Alexandrie et Novarre, qui étoient attachées aux Milanois par affection plus que par obéissance, déclarèrent qu'elles suivroient le sort de la nouvelle république; mais Lodi, que des rapports de commerce, et la supériorité de la faction Guelfe, unissoient aux Vénitiens, repoussa les deux Piccinini, et les força de se réfugier à Pizzighettone; cette ville envoya ensuite demander à Michel

Attendolo une garnison vénitienne, qui y entra le 16 août, cinq jours après la mort du duc (1). Le château de Saint-Colomban, entre Lodi et Pavie, fut de même remis volontairement aux Vénitiens. Plaisance se trouvoit partagée entre quatre factions, dirigées par autant de puissantes familles. Celle des Anguisoli étoit seule attachée aux Gibelins; les trois autres, réunies par une même affection pour le parti Guelfe, se décidèrent enfin, pour terminer leur lutte, à se soumettre aux Vénitiens. Taddéo d'Este, un des généraux de Venise, prit possession de Plaisance le 20 août, avec quinze cents chevaux; et en peu de jours il soumit également tout son territoire (2). Parme et Tortone s'érigèrent en républiques; Asti ouvrit ses portes à Renaud du Dresnay, qui en vint prendre possession au nom de Charles, duc d'Orléans, d'après la négociation entamée peu de mois auparavant entre Philippe et Charles VII, et comme dot de Valentine Visconti. Dans toutes les villes on vit rentrer les exilés et les proscrits; partout ils reprirent possession de leurs biens que le fisc s'étoit appropriés, ou qu'il avoit aliénés, et ils en chassèrent

(1) *Cristoforo da Soldo Istor. Bresciana. T. XXI, p. 843.*

(2) *Cristoforo da Soldo Istor. Bresciana. T. XXI, p. 843. — Platina Hist. Mantuan. T. XX, p. 845. — Annales Pœacentini Antonii de Ripalta. T. XX, p. 892.*

l'épée à la main les nouveaux propriétaires (1).

Les chefs de la république milanoise, attaqués par les Vénitiens, abandonnés par la moitié des peuples que gouvernoit auparavant le duc, mal obéis par l'autre moitié, toutes les fois qu'ils vouloient maintenir l'ordre, lever des soldats et faire payer régulièrement les impôts; menacés par le roi Alfonse, par les Savoyards, par les Français, qui tous annonçoient des prétentions diverses sur l'héritage des Visconti, crurent devoir demander l'assistance de François Sforza, pour n'avoir pas à compter encore ce général parmi leurs ennemis. Sforza avoit déjà conduit son armée sur leurs frontières, pour secourir le prince dont ils étoient demeurés les représentans, et cette armée étoit leur seule espérance. Scaramuccio Balbo offrit à ce grand capitaine, au nom de la république milanoise, de maintenir le traité que Visconti avoit signé avec lui. La même paye et les mêmes conditions lui étoient offertes, pour combattre les mêmes ennemis et défendre le même pays. Bientôt Antoine Trivulzio se rendit aussi auprès du général; il ajouta à ces offres la cession des droits des Milanois sur Brescia ou sur Vérone, si Sforza enlevoit aux Vénitiens l'une ou l'autre

(1) *Joann. Simonetæ. L. IX, p. 399. — M. A. Sabellico. Deca III, L. VI, f. 188.*

de ces villes. Celui-ci, qui s'étoit avancé jusqu'à Crémone, pour voir quel parti il pourroit tirer des troubles de la Lombardie, accepta sans difficulté les conditions qui lui étoient offertes, quoiqu'il trouvât dur d'obéir à ceux à qui il avoit compté commander. Il se prépara donc à la guerre, mais sans déposer l'espérance de forcer un jour les Milanois à reconnoître une autorité qu'il abaissoit devant la leur (1).

Le premier service qu'il rendit à la république dont il recevoit la solde, fut d'intimider les Parmesans, en s'avancant sous leurs murs. Ceux-ci, pour éviter des hostilités, s'engagèrent à suivre sans exception le sort de Milan, et à reconnoître toujours les mêmes amis et les mêmes ennemis (2). Sforza confirma ensuite son alliance avec Roland Palavicini, qui lui assura un libre commerce dans ses fiefs. A Crémone il trouva quinze cents cavaliers de Guid' Antonio Manfredi, qui avoient été chassés du Lodésan par les Vénitiens, et qu'il réunit sous ses drapeaux. Se rendant ensuite, avec une petite escorte, à Pizzighetone, auprès des deux Piccinini, il gagna leur bienveillance par cette preuve de confiance; il les trouva éperdus dans la révo-

(1) *Joannis Simonetæ*. L. IX, p. 401. — *Nic. Macchiavelli Ist. Fior.* L. VI, p. 205. — *Jos. Ripamontii Histor. urbis Mediolani*. L. V, p. 611.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. IX, p. 401.

1497.

lution universelle, et prêts à traiter avec les Vénitiens, qui les appelant déjà à partager leurs conquêtes futures, leur offroient pour récompense de leur défection, de céder Crémone en souveraineté à l'aîné, et Crème au second. Sforza sut si bien manier leurs esprits, que malgré l'antique rivalité entre leurs deux écoles militaires, et malgré leurs offenses mutuelles, il les engagea à rester attachés comme lui à la république milanoise, et à renouveler avec Louis Bossi et Pierre Cotta, députés de cette république, le traité qu'ils avoient fait avec le duc (1). Sforza passa ensuite l'Adda, le 3 septembre, avec François Piccinino, et entra sur le territoire de Lodi. Le général vénitien Michel Attendolo, son parent, qui s'étoit affoibli par le grand nombre de garnisons qu'il avoit été obligé de détacher de son armée, et l'étendue de pays qu'il occupoit, ne se sentit pas en état de lui tenir tête, et lui laissa former le siège du château de Saint-Colomban, qui fut pris le 15 du même mois (2).

Les Vénitiens avoient perdu, en dispersant leurs forces, cette supériorité qu'ils avoient toujours conservée sur Philippe, depuis la bataille de Casal : l'étendue de leurs succès avoit

(1) *Joannis Simonetæ. L. IX, p. 405. — Marin Sanuto vite de' Duchi. T. XXII, p. 1126.*

(2) *Cristoforo da Soldo Istor. Bresciana. T. XXI, p. 845.*



presque pour eux les conséquences d'une défaite. Pour rétablir leur armée, ils rassemblèrent avec activité tout ce qu'ils purent tirer de nouvelles levées, de Bergame et de Brescia; les Milanois d'autre part étoient abandonnés par plusieurs de leurs condottieri, entre autres par Albert Pie, seigneur de Carpi, qui pilla les palais du duc, et les châteaux dont il se trouvoit le plus proche, et qui reprit ensuite, tout chargé de butin, le chemin de ses foyers (1). Sforza fit cependant une recrue importante; ce fut celle de Barthélemy Coléoni de Bergame, qui après avoir acquis déjà quelque réputation, avoit été arrêté l'année précédente par ordre de Philippe-Marie, et enfermé dans les cachots de Monza. Coléoni trouva moyen de s'en échapper, lorsque la mort du duc rendit son geôlier moins sévère; et ses anciens soldats cantonnés à Landriano, l'ayant reconnu dans sa fuite, se rangèrent de nouveau sous ses drapeaux. Sforza le rappela de Pavie, où il s'étoit réfugié, pour le faire entrer dans l'armée milanoise (2).

Tous les princes qui avoient quelque préten-

(1) *Joann. Simonetæ* L. IX, p. 405.

(2) *M. Ant. Sabellico. Istor. Veneta.* Deca III, L. VI, f. 189. — *Marin Sanuto vite de' Duchi di Venezia.* p. 1127. — *Anton. Cornazzani de vita et gestis Barth. Colei.* L. IV, p. 18, *apud Burmannum. Thesaurus.* T. IX, P. VI.

tion sur l'héritage des Visconti, ou seulement le désir de profiter de la révolution survenue dans leurs états, s'étoient efforcés de gagner à prix d'argent des partisans dans les diverses villes de Lombardie. Celle de Pavie, bien plus occupée de se soustraire à la domination des Milanois, que de conserver sa liberté, étoit alors partagée entre plusieurs factions. On y comptoit les partis de Charles VII, roi de France; du Dauphin, son fils, alors brouillé avec ce monarque; de Louis, duc de Savoie; de Jean, marquis de Montferrat, et de Lionnel, marquis d'Este. Tous convenoient que pour ne pas retomber sous le joug des Milanois, il falloit se donner un maître étranger. Mais si l'intérêt, la corruption et l'égoïsme rendoient les conseils unanimes dans cette absurde détermination, ces mêmes motifs divisoient les suffrages sur le choix du prince. Au milieu de ces intrigues, François Sforza ne s'étoit pas oublié: un de ses agens, nommé Sceva Curti, s'efforçoit de lui concilier les vœux des Pavésans. Dans le même temps Agnès de Maino, mère de Blanche Visconti, qui s'étoit réfugiée dans la forteresse de Pavie, entreprit d'amener au même parti Matthieu Bolognini qui y commandoit. Cet officier avoit servi autrefois sous les drapeaux de Braccio, ce qui le rangeoit parmi les ennemis de son rival. Mais Agnès flatta sa vanité, en lui promettant de le faire adopter dans

la famille de Sforza, et de lui assurer le titre de comte de Sant'Angelo, avec la souveraineté sur ce château où Bolognini étoit né. Ensuite de cette double négociation, huit députés du sénat de Pavie arrivèrent dans le camp de Sforza, au moment où il repoussoit avec vigueur une attaque de Michel Attendolo, pour délivrer Saint-Colomban; ils lui offrirent la souveraineté de leur état, pour lui et pour ses descendans, avec le titre de comte de Pavie, et ils lui demandèrent la confirmation de privilèges que le nouveau prince se garda bien de contester. Sforza accueillit avec joie cette proposition; la citadelle lui fut livrée en même temps que la ville; et il se rendit en pompe à l'église de San-Syro, cathédrale de Pavie, pour rendre grâces à Dieu de sa nomination (1).

Les Milanois avoient été avertis de cette négociation, et ils avoient vainement cherché à l'arrêter, en représentant à Sforza que son traité avec eux l'obligeoit à conserver à la ville de Milan tous les états qui appartenoient au précédent duc. Le général répondit, que s'il avoit hésité à accepter les propositions qu'on lui faisoit à Pavie, cette ville auroit passé au pouvoir de quelqu'un des puissans souverains qui s'en

(1) *Joann. Simonete. L. IX, p. 407.*—*Macchiavelli Ist. Fior. L. VI, p. 212.*

disputoient la possession. Il n'avoit, ajoutoit-il, aucun moyen de la réduire par la force, et il valoit mieux pour les Milanois qu'elle se fût de bon gré soumise à un ami et à un allié, que de faire cause commune avec leurs adversaires. En même temps, il leur livra, pour les apaiser, le château de Saint-Colomban qu'il venoit de soumettre. Ses projets ambitieux se monroient dès-lors presque à découvert; mais les Milanois, qui avoient cru devoir l'employer, quoiqu'ils se défiassent de lui, ne voulurent point l'aliéner, encore que leur défiance fût augmentée, puisqu'ils avoient toujours le même besoin de son assistance. De son côté Sforza, en garnissant de troupes les châteaux du territoire de Pavie, donna ordre de ne point molester ceux dont les Milanois ou dont le duc de Savoie s'étoient déjà emparés dans la Lomelline, et de maintenir autant qu'il seroit possible, la paix avec ce dernier voisin. Il fit aussi armer à ses frais, à Pavie, quatre gallions qu'il fit descendre le Pò, pour attaquer Plaisance, afin de gagner ainsi la bienveillance de la seigneurie de Milan (1).

Sur la nouvelle de l'occupation de Pavie, le gouvernement milanois envoya de nouveau demander la paix aux Vénitiens, en offrant les conditions les plus avantageuses; de nouveau

(1) *Joann. Simonette. L. IX p. 408. — Jos. Ripamontii Hist. Mediol. L. V, p. 611.*

ses propositions furent repoussées avec une arrogance imprudente. L'état des ducs de Milan sembloit alors abandonné au pillage : tous ses voisins vouloient s'enrichir des dépouilles de celui qui les avoit si long-temps fait trembler. Lionnel, marquis d'Este, s'étoit emparé de Castel Novo et de Cupriaco, et les San-Vitali qui lui étoient dévoués, intriguoient à Parme pour lui faire ouvrir les portes de cette ville. Les Correggi s'étoient emparés de Bresello; les Génois, long-temps déchirés par des factions qui leur avoient fait perdre toute influence sur le reste de l'Italie, s'étoient réunis à temps sous leur nouveau doge, Janus de Campo Fregoso, pour occuper Voltaggio, Novi et plusieurs châteaux, et pour menacer Tortone. Le duc Louis de Savoie, fils de l'antipape Felix V, sollicitoit les bourgades des territoires d'Alexandrie, Novarre et Pavie, de lui ouvrir leurs portes, et leur offroit pour récompense, la diminution des impôts, ou même une exemption absolue. Jean, marquis de Montferrat, mettoit en œuvre les mêmes séductions, sur les frontières de ses états; mais une attaque plus redoutable que toutes les autres, étoit celle de Renaud du Dresnay, gouverneur d'Asti pour le duc d'Orléans, qui envahissoit les frontières milanoises au nom de son maître, avec une armée française.

• Charles d'Orléans étoit fils de Valentine Vis-

conti, sœur aînée du dernier duc. Si le duché de Milan avoit été héréditaire pour les femmes, si leur droit de succession avoit été reçu en Italie, dans les souverainetés fondées par les villes, Charles auroit été en effet l'héritier naturel de Philippe; mais sa prétention n'étoit d'accord ni avec les lois de l'état ni avec l'opinion publique (1). Cependant il avoit pour lui l'ancienne alliance des Guelfes avec la maison de France, et la puissance du roi Charles VII. Asti, offert aux Français par Philippe-Marie, après le désastre de Casal Maggiore, pour obtenir à ce prix des secours, avoit été livré à du Dresnay la veille même de la mort du duc, sur un ordre

(1) On ne trouve dans toute l'histoire d'Italie aucun exemple d'une *seigneurie* ou *principauté* (et par ce nom on désignoit une souveraineté non féodale, élevée dans le sein d'une république) qui ait passé à une femme. Le Montferrat avoit bien passé par les femmes, de la maison des anciens marquis, aux Paléologues; mais c'étoit de tout temps un fief impérial non pas une seigneurie; et comme son origine étoit différente, ses lois l'étoient aussi. Le royaume de Naples, également régi par des lois féodales, étoit héréditaire pour les femmes. La première charte, pour l'institution du duché de Milan, ne règle point l'ordre de succession, et paroit confirmer les lois déjà établies dans la famille Visconti; mais une seconde charte, donnée à Prague par Wenceslas, le 15 octobre 1296, limite la succession aux mâles, fils de mâles, nés d'un légitime mariage, et, à leur défaut, aux descendans naturels du sexe masculin de Jean Galeaz, autant qu'ils auroient été également légitimés par l'Empereur. Aucune femme n'est appelée, dans aucun cas, à la succession. *Annales Mediolanenses*. T. XVI, cap. 158, p. 828.

surpris peut-être à sa foiblesse, depuis qu'il étoit CHAP. LXXII.  
accablé par la maladie (1). Ce lieutenant du duc 1447.  
d'Orléans avoit profité de la situation d'Asti, à  
l'entrée de la Lombardie, pour y rassembler  
trois mille chevaux, tirés du Lyonnais et du  
Dauphiné, et pour attaquer ensuite le territoire  
d'Alexandrie. Plusieurs forteresses de cette pro-  
vince, et le faubourg même de Bergolio, au-delà  
du Tanaro, avoient été déjà livrés entre ses  
mains. Les Milanois avoient mis en garnison un  
millier de chevaux dans la ville, et ils atten-  
doient que l'hiver décourageât les Français, avant  
de les attaquer (2).

Cependant François Sforza, qui venoit d'ac-  
cepter secrètement l'hommage de Tortone,  
somma du Dresnay de respecter le territoire de  
cette cité et celui de Pavie, puisque ces deux  
villes étoient à lui. Il étoit résolu, déclara-t-il,  
de défendre ses nouveaux états contre toute  
attaque; mais il ne pouvoit s'attendre à ce que  
la cour de France eût l'intention de dépouiller  
un général qui avoit, ainsi que son père, com-  
battu pendant trente ans pour la maison d'An-  
jou, et qui avoit perdu pour cette maison tous

(1) *Joann. Simonetae. L. X. P. 411.* — *Enguerrand de Mon-  
trelet Chron. Vol. III, p. 5.*

(2) *Joann. Simonetae. L. X. P. 413.*

ses états, dans la Pouille et la Marche d'Ancone (1).

De cette manière, Sforza évita de se commettre lui-même avec les Français, et il les laissa s'épuiser au siège de Bosco, château près d'Alexandrie, qui leur avoit fermé ses portes, tandis que lui-même poursuivoit le siège de Plaisance. Mais lorsque Bosco, après une longue résistance, se vit près d'être réduit à capituler, les Milanois envoyèrent Barthélemy Coléoni et Astorre Manfredi, fils de Guid' Antonio, au secours de cette forteresse, avec environ quinze cents chevaux. Un corps à peu près de même force étoit sorti d'Alexandrie, sous la conduite de Jean Trotti, et tous deux attaquèrent les Français, le 11 octobre, par des chemins différens, en même temps que la garnison de Bosco faisoit une sortie. Les Français, se partageant de leur côté pour combattre leurs ennemis, renversèrent le corps de Trotti, poursuivirent sans quartier ses soldats, et au lieu de faire prisonniers ceux qui offroient de se rendre, ils les égorgèrent. On compta quatre cents morts sur le champ de bataille, ce qui, pour des corps si peu nombreux, et au milieu de guerres presque toujours terminées sans effusion de sang, parut une effroyable boucherie et une calamité sans exemple. Mais, pendant ce temps, Coléoni et As-

(1) *Joann. Simonetæ. l. X, p. 414.*



torre Manfredi avoient attaqué l'autre aile, que du Bresnay commandoit en personne ; ils l'avoient enfoncée, poursuivie jusque dans ses retranchemens, et obligée de poser les armes. Du Dresnay demeura prisonnier avec ses soldats. Lorsque ces captifs furent conduits à Alexandrie, ils trouvèrent la ville entière dans le deuil, pour la défaite du bataillon de Trotti ; on ne respiroit que vengeance contre des barbares qui, foulant aux pieds les lois de la guerre, n'avoient point voulu faire de prisonniers ; on arracha ceux qui s'étoient rendus aux soldats de Coléoni et de Manfredi, et on les massacra presque tous (1).

Sforza, qui s'étoit tenu éloigné des Français, se préparoit, pendant ce temps-là, à reconquérir Plaisance. Il avoit auparavant tenté vainement d'attirer à un combat Michel Attendolo, général des Vénitiens, et il crut peut-être l'y déterminer, en entreprenant lui-même un siège important. Plaisance étoit, après Milan, la plus grande ville de Lombardie ; ses murailles étoient épaisses, flanquées de tours, entourées d'un double fossé, et fortifiées de place en place par des boulevards de nouvelle construction. La garnison

(1) *Simoneta*. L. X, p. 429. — *M. A. Sabellico Ist. Veneta*. Deca III, L. VI, f. 189. — *Marin Sanuto vite de' Duchi di Venezia*, p. 1127. — *Ant. Cornazzani de vita et gestis Bartholomei* L. IV, p. 20.

étoit composée de deux mille hommes de cavalerie et de deux mille fantassins; dans la bourgeoisie, six mille hommes choisis avoient pris les armes, et leur haine pour les Milanois, leur crainte d'être sévèrement punis de leur défection, répondoient de leur fidélité. Sforza, comme gendre et représentant de Visconti, avoit, il est vrai, un grand parti dans le corps de la noblesse: les Anguisola, les Landi et les Arcelli, avec la faction Gibeline, lui étoient dévoués; mais presque tous s'étoient retirés dans leurs fiefs, à la campagne (1). L'armée avec laquelle ce général entreprenoit l'attaque d'une si grande ville, n'étoit pas beaucoup plus nombreuse que celle qui étoit renfermée dans ses murs. Les pluies de l'automne qui avoient commencé, rendoient les opérations du siège plus difficiles; d'ailleurs, on armoit à Venise des galions destinés à remonter le fleuve et à secourir Plaisance.

Assiéger une ville, c'étoit alors surtout couper la communication entre elle et les campagnes: comme Plaisance avoit quatre portes, Sforza partagea son armée en quatre corps, pour en placer un devant chacune de ses issues; il établit dans une redoute bien fortifiée, et il se contenta de combler les fossés, dans tout l'espace qui séparoit une redoute d'avec l'autre, et

(1) *Joann. Simoneta. L. X, p. 419. — Annales Placentini Antonii de Ripalta. T. IX, p. 894.*

d'égaliser le terrain, pour que ces corps détachés pussent aisément communiquer entre eux. Audessous de la ville, il fit placer à l'ancre, au milieu du fleuve, les quatre galions qu'il avoit fait équiper à Pavie. C'étoit en remontant le Pô que Michel Attendolo avoit compté faire passer des renforts à Thaddée d'Este, qui commandoit dans Plaisance; mais les galions de Sforza opposèrent une vigoureuse résistance à cette attaque, et rendirent vains tous les efforts des Vénitiens.

L'emploi de l'artillerie n'étoit alors guère mieux entendu que l'art d'investir une place; le plus souvent elle étoit dirigée contre les rangs des ennemis, plutôt que contre les murs; cependant Sforza fit placer en batterie trois de ses plus grosses bombardes, contre la tour qui remplaçoit l'ancienne porte Cornelia, et contre la courtine qui communiquoit à la tour prochaine. Il battit en brèche ce mur et ces deux tours pendant plus de trente jours, et, ce qu'on regardoit alors comme une prodigieuse activité dans l'artillerie, chacune de ses bombardes tiroit jusqu'à soixante boulets dans une nuit (1).

Michel Attendolo n'avoit rien négligé pendant ce temps pour opérer une diversion puissante: N poussa ses ravages dans les territoires de Milan

(1) *Ant. de Ripalta Ann. Placentini.* p. 89<sup>e</sup>. — *Joann. Simonæ. L. X, p. 452.*

et de Pavie, espérant que les plaintes de ces deux villes rappelleroient le comte François à leur secours. Comme il ne put l'ébranler par-là, il vint mettre le siège devant le fort château de Saint-Colomban; Sforza fit alors jeter un pont de bateaux sur le Pô, au-dessus de Plaisance; par-là il se trouvoit maître de tomber à l'improviste sur l'armée d'Attendolo; c'en fut assez pour engager celui-ci à se retirer. Sforza étoit très-bien servi par ses espions, il étoit averti de tous les mouvemens, souvent de tous les desseins de son adversaire, et il se trouvoit toujours sur son chemin pour l'arrêter (1).

Les deux tours, aussi bien que la courtine qui les unissoit, avoient enfin été renversées par les coups répétés des bombardes; les débris des tours, en tombant dans le fossé, l'avoient comblé en partie, et ils avoient rendu la brèche praticable, lorsque Sforza résolut de livrer un assaut le 16 novembre. Il donna sa flotte à conduire à Charles de Gonzague; les pluies avoient gonflé les eaux du Pô et de la Trébia, et les galiions purent venir raser les murs, vers la fontaine d'Auguste ou Forusta, qui sert de port à Plaisance. Manfredi et Louis del Verme furent chargés d'attaquer les murailles, entre la porte de Saint-Raimond et celle de Sublata; et Sforza

(1) *Joann. Simonetæ. L. X., p. 422, 425.*

pour profiter de l'émulation entre sa troupe et celle de Braccio, unit ses soldats à ceux que conduisoient les frères Piccinino, et se chargea avec eux de monter à la brèche (1).

CHAP. LXXX.

1447.

Sforza avoit réservé tous ses plus vieux cuirassiers, tous ceux qu'il croyoit les moins agiles, pour attendre à cheval, auprès de la brèche, le moment où ils pourroient donner, ou repousser une sortie. Les plus jeunes et les plus lestes avoient mis pied à terre, et marchoient à la tête des assaillans. Outre les deux fossés extérieurs qui couvroient le mur, et qui avoient presque été comblés par des décombres, Thaddée d'Este, commandant de la place, et Gérard Dandolo, provéditeur vénitien, en avoient fait creuser un troisième. Les assaillans, arrêtés par cet obstacle, reçurent l'ordre d'y porter chacun un fagot; mais une grêle de pierres et de balles les en écartoit, et bien peu d'entre eux purent arriver jusqu'au fossé avec leur charge.

Cependant un avant-toit élevé la veille pour couvrir des travailleurs, et qu'on n'avoit pas abattu, apparemment parce que le travail qu'il couvroit n'étoit pas encore achevé, formoit comme une espèce de pont, sur lequel deux hommes auroient pu passer de front au-delà du fossé. Ce pont, il est vrai, étoit défendu

(1) *Joann. Simonetæ. L. X, p. 55.* — *Platince Hist. Manuan. L. VI, p. 8*

par les plus vaillans parmi les assiégés, et un angle de mur couvroit des arquebusiers qui le balayoient de leurs balles. On combattit long-temps autour de ce pont : Sforza, qui en étoit fort près, eut son cheval tué sous lui d'un coulevrine; ses soldats, en le voyant tomber, le crurent mort, et commencèrent à lâcher le pied; mais Sforza reparut bientôt sur un autre cheval, et leur rendit le courage. En même temps il fit pointer un canon contre l'angle de mur qui couvroit les arquebusiers; cet angle ayant été renversé d'un seul coup, et ayant écrasé plusieurs de ses défenseurs, les assaillans profitèrent de ce moment d'effroi pour se précipiter au travers du pont, pour garnir le parapet et s'étendre des deux côtés de la brèche, dans le chemin couvert qui longoit le mur. Bientôt ils arrivèrent à la porte de Saint-Lazare, qu'ils firent ouvrir. Sforza y entra à cheval, à la tête de ses gendarmes; Thaddée d'Este, Gérard Dandolo et Albert Scotto, voyant la ville perdue, se retirèrent avec la garnison dans la citadelle, qui ne résista pas long-temps. Les bourgeois, découragés par leur retraite, abandonnèrent la défense des murs; et deux heures avant le coucher du soleil, la ville fut de toutes parts ouverte aux vainqueurs (1).

(1) *Joann. Simonetæ. Hist. Franc. Sfortice. L. X. p. 436. — Cristoforo da Soldo Istoria Bresciana. T. XXI, p. 845.*

Dans l'état où se trouvoit alors l'art militaire, la prise d'assaut d'une aussi grande ville étoit un événement presque inoui. On n'avoit jamais cru que de fortes murailles pussent être ébranlées et renversées par le canon, que des fossés pussent être franchis en dépit de leurs défenseurs, qu'une armée enfin pût être forcée à combattre, non pas seulement dans une ville, mais dans les simples retranchemens d'un camp. Lorsqu'on se souvient de la détresse où le même Sforza s'étoit trouvé dans l'Ombrie, l'année d'auparavant, parce qu'il ne s'étoit pas senti en état de forcer les portes du moindre petit château, on conçoit quel triomphe c'étoit pour lui d'être entré par la brèche dans une ville, qui pour l'étendue et la force des murailles, étoit réputée la seconde de Lombardie. Mais cet événement mémorable, et qui glaça l'Italie d'effroi, montre sous un point de vue bien odieux ces lois de la guerre dont les Italiens vantoient l'humanité. Tandis que le métier des soldats n'étoit plus qu'un jeu, où ils exposoient à peine leur vie, les citoyens demeuroient en butte, dans leurs défaites, aux plus effroyables calamités. Plaisance fut abandonnée au pillage; non-seulement toutes les maisons furent dévastées, mais encore on permit aux soldats d'arracher aux propriétaires, par d'horribles tourmens,

la découverte de leurs trésors cachés, de soumettre les femmes et les filles des vaincus aux derniers outrages, de réduire en esclavage dix mille citoyens, et de les vendre au plus offrant; enfin d'employer les quarante jours que l'armée demeura dans Plaisance, à dépouiller les maisons de leurs meubles, de leurs ferremens, de leurs bois de charpente, pour les charger sur le Pô, et les vendre dans les villes voisines. C'est ainsi que fut accomplie la ruine de cette grande cité; jamais depuis cette affreuse calamité elle n'a pu se relever au rang que sa population et sa richesse lui avoient fait occuper autrefois (1).

Après avoir dépouillé Plaisance de tout ce qui pouvoit être de quelque valeur, François Sforza mit son armée en quartiers d'hiver, et il vint lui-même à Crémone, au commencement de l'année suivante, avec deux cohortes seulement. L'armée vénitienne étoit cantonnée entre l'Oglio, le Mincio et l'Adige, et la flotte

(1) Antonio de Ripalta, l'auteur des *Annales de Plaisance*, après avoir perdu son bien, ses livres, et ses propres écrits, fut aussi réduit en captivité; mais son maître, le général des galères, lui rendit sa liberté, à cause de sa réputation littéraire. Ses fils, après avoir été vendus, réussirent à s'échapper. *Annales Placentini*. T. XX, p. 896. — *Joann. Simonetae*. L. X, p. 438. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 688. Ce n'est point, comme on voit, au christianisme qu'il faut attribuer l'abolition de l'esclavage; elle n'a été accomplie que par la philanthropie du 18<sup>e</sup> siècle.



de trente-deux galions, que le sénat de Venise avoit fait armer pour la délivrance de Plaisance, avoit jeté l'ancre près de Casal Maggiore (1). Un court repos suspendoit les opérations militaires; mais les négociations et les intrigues continuoient avec un redoublement d'activité. La même armée de Barthélemy Coléoni, qui avoit battu les Français à Bosco, s'étoit approchée de Tortone, et avoit forcé cette ville à renvoyer le commandant que lui avoit donné François Sforza, pour en recevoir un du sénat de Milan (2). François Sforza dissimula son ressentiment; c'étoit contre la foi de son traité avec les Milanois qu'il avoit accepté pour lui-même le gouvernement de Tortone; c'étoit par une violence que ce commandement lui étoit ôté ensuite. Ces deux événemens étoient bien propres à confirmer la défiance mutuelle; mais il convenoit toujours à ce général d'employer l'argent et les ressources des Milanois, pour résister aux Vénitiens et aux Français qui vouloient occuper l'héritage de Philippe Visconti; il convenoit aussi toujours au sénat de Milan d'employer à sa défense les talens et l'armée du plus habile général de l'Italie, encore qu'il se défiât de lui.

(1) *Joann. Simoneta. L. X, p. 440.*

(2) *Joann. Simoneta. L. X, p. 431.*

La paix auroit été cependant bien préférable à une alliance si suspecte. Les Piccinini toujours jaloux de Sforza, essayèrent de le négocier, par l'entremise du provéditeur vénitien, Gérard Dandolo, qu'ils avoient fait prisonnier à Plaisance, et qu'ils relâchèrent. Après ces premières ouvertures, la ville de Bergame fut choisie pour le lieu des conférences; le sénat de Milan y envoya Oldrade Lampugnani, Jean Melzi, Ambroise Alciati, et Franchi Castiglione, pour traiter avec les Vénitiens (1). La prise de Plaisance avoit découragé ces derniers, et ils consentirent à signer des préliminaires qui conservoient à chaque puissance ce qu'elle avoit conquis pendant la guerre. Mais ce traité, pour avoir force de loi, devoit passer dans le conseil des huit cents à Milan; et François Sforza, qui y voyoit la ruine de toutes ses espérances, profita de ce que la négociation commençoit à devenir publique pour la troubler.

Parmi les fondateurs de la liberté milanoise, on voyoit déjà se former deux partis: Trivulzio étoit attaché par ses alliances aux anciens Guelfes, Bossi et Lampugnani l'étoient aux Gibelins. Le premier désiroit avec vivacité un traité de paix qui protégeât la république, autant contre son général que contre ses en-

(1) Joann. Simoneta. L. XI, p. 442. — Cristof. da Soldo Istoria Bresciana, T. XXI, p. 826.

nemis ; les autres , séduits par les insinuations de Sforza , et par les sourdes intrigues qu'il faisoit agir , redoutoient l'ancienne alliance des Guelfes avec Venise , et le crédit que la paix donneroit à leurs adversaires. Ils représentoient tout le danger d'un traité qui laisseroit aux Vénitiens Bergame d'une part , Lodi de l'autre , ainsi que la tête du pont de Cassano , et plusieurs fortresses sur la rive droite de l'Adda. Ils répétoient que Milan resteroit alors à la discrétion d'un sénat ambitieux et perfide , qui avoit souvent montré son peu d'estime pour la foi publique. De nombreux agens de François Sforza répétoient parmi le peuple qu'un semblable traité étoit honteux , après la victoire de Plaisance. Ils disoient qu'une paix aussi peu sûre étoit pire que la guerre. Le jour où le conseil des huit cents fut assemblé pour prendre le traité en considération , toute la porte de Cosme , ou la sixième partie de la ville , fut mise en mouvement par Théodore Bossi et George Lampugnani ; les insurgés protestèrent à grands cris contre la paix. Erasme Trivulzio , effrayé , fut obligé d'y renoncer lui-même , et le conseil des huit cents , qui pouvoit sauver la Lombardie par un acte de modération , perdit la république en votant la guerre (1).

(1) *Joann. Simonetæ. L. XI, p. 443. — Jos. Ripamontii. L. V, p. 613.*

Pour ne pas fournir des argumens nouveaux à ceux qui vouloient la paix, François Sforza s'abstint de demander les arrérages considérables qui étoient dus à son armée, l'autant plus que ses soldats s'étoient enrichis par le pillage de Plaisance, tandis que le trésor de Milan étoit presque épuisé; mais d'autres condottieri ne tardèrent pas à faire sentir aux Milanois toutes les difficultés de leur situation. Charles de Gonzague et Astorgio Manfredi prétendirent tous deux avoir fini le temps de leur engagement, et ne voulurent point le renouveler. Le premier se retira dans le Mantouan, et l'autre dans l'état de Faenza, avec tous leurs soldats.

Il importoit à François Sforza de confirmer, par de nouveaux succès, les Milanois dans leur décision en faveur de la guerre. Il rassembla donc son armée le premier mai, entre Crème et Pizzighettone; il donna à chacun de ses soldats un florin du Rhin, et des vivres pour dix jours, et il les conduisit au siège des châteaux que les Vénitiens possédoient sur la rive droite de l'Adda. Trivilio, Cassano, Melzi et Ripalta Secca leur furent enlevés successivement, après quelques jours de siège (1). Il ne leur restoit

(1) *Joann. Simonetæ. L. XI, p. 444.* — *Cristof. da Soldo Istor. Bresciana. T. XXI, p. 847.* — *Jos. Ripamontii Histor. urbtis Mediolani. L. V, p. 614.*

plus sûre, entre l'Adda et Milan, que Caravaggio et Lodi; aussi les Milanois désiroient-ils ardemment attaquer cette dernière ville. Sforza au contraire souhaitoit en secret qu'elle restât aux mains des ennemis, pour tenir le sénat et le peuple de Milan dans une inquiétude continuelle. Aux sollicitations qu'on lui adressoit pour qu'il en entreprît le siège, il répondit qu'il devoit songer à se mettre en défense contre la flotte vénitienne. Cette flotte armée dès l'année précédente, étoit composée de trente-deux galions. André Quérini, qui la commandoit, avoit remonté le Pô, de Casal Maggiore à Crémone. Il avoit attaqué le pont de bateaux qui couvroit cette ville et la flotte milanoise; ce pont avoit été défendu avec beaucoup de courage par Blanche Visconti, qui étoit demeurée à Crémone, et qui dans cette occasion, s'étoit montrée la digne femme d'un héros. Mais on devoit s'attendre à ce que l'attaque de Quérini fût renouvelée; et si le pont de bateaux étoit une fois rompu, le Pô restoit ouvert aux Vénitiens jusqu'à Pavie, la flotte milanoise étoit perdue, et toute la Lombardie méridionale demouroit exposée au pillage. François Sforza fit valoir ces considérations dans un conseil de guerre qu'il avoit assemblé, et il proposa de conduire son armée à Crémone (1).

(1) Joann. Simonetæ. L. XI, p. 446.

Les frères Piccinini soutinrent l'avis contraire au sien; ils démontrèrent qu'un simple détachement suffiroit pour mettre Crémone en sûreté; qu'une armée de terre ne pouvoit jamais forcer une flotte au combat, même sur un fleuve, en sorte que Quérini pourroit, s'il le vouloit, tenir Sforza en échec pendant toute la campagne; tandis qu'il importoit aux Milanois de profiter de leur supériorité pour mettre en sûreté leur territoire. Le siège de Lodi fut donc résolu: cependant Robert de San-Severino et Manno Barile furent envoyés à Crémone avec un corps de cavalerie. On permit aussi à Sforza d'engager au service des Milanois, Guillaume, frère du marquis de Montferrat, pour remplacer Barthélemy Coléoni, qui avoit déserté le 15 juin avec quinze cents gendarmes, et qui avoit passé au service des Vénitiens (1).

La juste défiance que les conseils de Milan avoient conçue de Sforza, leur avoit fait exiger de ce général, qu'il attendît leurs ordres pour toutes les opérations militaires un peu importantes; et Sforza, qui cherchoit à les endormir dans la sécurité, avoit montré pour eux beaucoup de déférence. Cependant les sénateurs

(1) *Joann. Simonetæ*. l. XI, p. 447. — *Jos. Ripamontii*. *Hist. urbis Mediol.* L. V, p. 615.

milanois entendoient mal l'art de la guerre, et le défaut de leurs ordres pouvoit compromettre le sort de l'armée. Aussi, lorsqu'au commencement de juillet, Michel Attendolo passa l'Oglio et ensuite l'Adda, Sforza le voyant approcher de lui, demanda avec instance, et obtint du sénat des pouvoirs illimités (1).

CHAP. LXXII.  
1448.

Son intention étoit de surprendre près de Crémone la flotte d'André Quérini; mais celui-ci, à son approche, se retira devant Casal Maggiore, dans ce même bras du Pô que l'armée vénitienne avoit franchi deux ans auparavant, et où celle de Philippe avoit éprouvé une si complète déroute. La flotte vénitienne paroissoit couverte dans ce lieu, d'un côté par la bourgade même de Casal Maggiore, qui contenoit une très-nombreuse garnison, de l'autre par l'île. Quérini avoit de plus fortifié l'entrée supérieure du canal, par des palissades et des chaînes, en sorte que ce bassin étoit devenu, pour ses vaisseaux, comme un camp retranché. Mais les meilleurs généraux ne se faisoient point encore alors une idée précise de la portée de l'artillerie; les bombardiers de Sforza reconnurent qu'aux deux extrémités de Casal Maggiore on pouvoit planter deux batteries

(1) *Joann. Simonetæ*, L. XII, p. 449. — *Jos. Ripamontii*.

L. V, p. 615.

qui porteroient en plein sur la flotte. Ils les y établirent en effet, et commencèrent bientôt à percer les flancs des vaisseaux par leurs pierres et leurs boulets. En même temps la flotte milanoise faisant le tour de l'île, s'étoit venue présenter à l'ouverture inférieure du canal, pour le fermer aux Vénitiens. Blaise d'Assereto, le même génois qui avoit remporté la mémorable victoire de Ponza, commandoit cette flotte. Tout en exécutant la manœuvre qui lui étoit prescrite par Sforza, il lui représenta que ses vaisseaux étoient fort inférieurs, et en grandeur et en nombre, à ceux de l'ennemi, et qu'ils seroient bientôt écrasés si Quérini vouloit sortir. Mais Sforza fondoit toute son attaque sur le danger apparent auquel lui-même s'exposoit, danger qui devoit engager ses adversaires à l'attendre, et sur un calcul exact du temps qu'il lui falloit pour venir à bout de son entreprise.

Michel Attendolo avoit été rappelé de son invasion dans le Milanès par la marche inattendue de Sforza; il se hâtoit de repasser l'Adda pour venir au secours de la flotte, et à la fin de sa journée il n'étoit plus qu'à sept milles de distance, lorsqu'il envoya des messagers à André Quérini, pour l'exhorter à tenir bon, malgré le feu de l'artillerie, et à ne point abandonner son poste; car Sforza alloit se trouver pris entre l'ar-



mée vénitienne, égale en nombre à la sienne, le Bourg de Casal Maggiore, où il y avoit huit mille combattans, et la flotte, en sorte qu'il ne pourroit éviter sa destruction. Lorsqu'on sut dans le camp de Sforza l'approche d'Attendolo, tous ses généraux, et surtout les Piccinini, dont la jalousie accroissoit encore la défiance, le sollicitèrent de se retirer à temps d'un danger si imminent. L'armée même paroissoit frappée de terreur; Sforza seul, osant préjuger la conduite de ses ennemis d'après ce qu'il connoissoit du caractère de Michel Attendolo, et de celui des provéditeurs vénitiens qui l'accompagnoient, assura son conseil de guerre qu'ils ne hasardoient rien, et qu'ils ne l'attaqueroient point pendant la nuit, après s'être fatigués par une longue marche; en sorte que, contre l'avis de tous, il demeura en place.

Quelques heures plus tôt, André Quérini auroit pu sortir sans difficulté du canal; il y demeura sous le feu des batteries, pour retenir Sforza, et lorsqu'il sentit ensuite la nécessité de mettre sa flotte en sûreté, il ne put plus la faire manœuvrer; ses meilleurs vaisseaux étoient démâtés et criblés de boulets; beaucoup de matelots et de soldats avoient été tués, beaucoup d'autres s'étoient réfugiés sur le rivage, et l'exemple des premiers excusant la lâcheté des autres, bientôt il ne resta presque plus personne

à bord de ces bâtimens. Sforza, découvrant l'état de cette flotte, en fit enlever deux vaisseaux, qui se laissèrent conduire jusqu'aux siens, sans opposer aucune résistance. Cette première capture, faite aux yeux de toute l'armée, lui rendit du courage; les soldats de Sforza passèrent joyeusement la nuit sous les armes, attendant le jour pour piller cette riche flotte qu'ils voyoient déjà réduite en leur pouvoir. Quérini, de son côté, après avoir vainement appelé Michel Attendolo à son secours, donna ordre, dans la nuit du 16 au 17 juillet, à tout ce qui restoit sur sa flotte, de descendre à Casal Maggiore. Il ne voyoit plus aucune possibilité de sauver ses vaisseaux, et pour qu'ils ne tombassent pas aux mains de ses ennemis, il prit enfin le parti d'y mettre lui-même le feu. Il en fit ensuite couper les cables, espérant qu'ils seroient entraînés par la rivière sur la flotte milanoise, qui s'avançoit à la petite pointe du jour pour le reconnoître, et que l'incendie se communiqueroit aux vaisseaux ennemis. Mais Blaise d'Assereto, après avoir pris à la remorque deux galions vénitiens, qui n'avoient point encore éprouvé de dommage, se tira à l'écart, pour laisser passer les vaisseaux incendiés. Quérini, de retour à Venise, fut poursuivi par les avogadors du commun, et condamné à trois ans de prison, pour n'avoir pas

nieux défendit la flotte qui lui étoit confiée (1).

CHAP. LXXXII.

1448.

Dépendant ce succès même exposa bientôt l'armée de Sforza au plus extrême danger. Elle étoit rangée en bataille, se préparant à soutenir l'attaque de Michel de Cotignola ; tandis que les vaisseaux vénitiens abandonnés, et déjà en proie aux flammes, passoient lentement à la dérive, devant le rivage qu'elle bordoit. Les valets de l'armée, et les paysans rassemblés au camp, s'efforçoient de les atteindre à la nage, ou dans de petits bateaux, pour les piller. Trente deux galions, deux grandes galères, deux plus petites, trente-quatre bâtimens de transport ; en tout soixante-dix vaisseaux, chargés d'un immense appareil de machines de guerre, de vivres et de richesses de tout genre, étoient abandonnés au pillage. Les soldats voyoient revenir leurs valets, chargés des effets les plus précieux ; presque aucun n'eut la constance de résister à un aussi dangereux appât ; malgré les menaces et les instantes prières de Sforza, ils posoient leurs armes, et se jetoient à la nage, pour partager le butin. En vain Sforza fit publier à son de trompe, sur les vaisseaux mêmes, qu'il puniroit de mort quiconque ne rejoindroit pas à l'instant ses drapeaux ; en vain

(1) *M. Ant. Sabellico*. Deca III, l. VI, f. 189. — *Marin Sauto vite de' Duchi*. p. 1128. — *Cristoforo da Soldo Istor. Bresciana*. p. 848.

CHAP. LXXII.  
1448.

il fit répandre la nouvelle de l'arrivée de Michel en vue du camp ; rien ne pouvoit arracher les pillards à leur proie. Enfin , il employa tout ce qu'il trouva d'hommes qui voulussent lui obéir , à mettre le feu aux vaisseaux qui ne brûloient pas encore , pour accroître partout l'incendie. Ses soldats , chassés par les flammes , se réunirent alors sous leurs drapeaux ; et lui-même , après avoir accompli la destruction de cette redoutable flotte , ne voulut pas compromettre sa victoire en attaquant Casal Maggiore , ou en attendant Michel ; il se retira en bon ordre jusqu'à Torre de Picci à moitié chemin de Crémone (1).

Sforza comptoit , après ce brillant succès , tenter la conquête de l'état de Brescia , dont la propriété lui étoit assurée par son traité avec les Milanois ; mais le sénat qui démêloit facilement son intention de traîner la guerre en longueur , ou de la faire tourner uniquement à son profit , retira les pleins pouvoirs qu'il lui avoit accordés , et lui ordonna de venir mettre le siège devant Caravaggio (2). Cette bourgade , dans la Ghiara d'Adda , à moitié chemin entre

(1) *Joann. Simonetta*. L. XII, p. 449-456. — *Joseph. Ripamontii Hist. urbis Mediol.* L. V, p. 615. — *Platinae Hist. Mantuan.* L. VI, p. 845. — *Mon. de Ripalta Annales Placentini.* p. 897.

(2) *Jos. Ripamontii Hist. urbis Mediolani.* L. V, p. 616.

L'Adda et l'Oglio, étoit forte par ses murailles, et par la quantité de canaux dont elle étoit entourée. C'étoit, après Lodi, la possession des Vénitiens qui donnoit le plus d'inquiétude aux Milanois. S'ils pouvoient reprendre ces deux places, ils se proposoient de faire ensuite immédiatement la paix. Pour encourager les assiégeans, ils leur payèrent tout l'arriéré de leur solde, et ils s'engagèrent à faire parvenir au camp, des vivres en grande abondance. Sforza se plaignit de ce qu'on prenoit occasion d'une victoire qui lui auroit mérité des récompenses, pour lui retirer l'autorité illimitée qu'un décret public lui avoit confiée. Il se soumit cependant aux ordres de la seigneurie. C'étoient des griefs qu'il comptoit faire valoir ensuite, mais sur lesquels il n'étoit pas encore temps pour lui d'insister. Il avoit reçu plus de quatre mille chevaux de renfort, sous les ordres de trois frères San-Severino, de Jacob Orsini, d'Ange Labello, et de Fioravanti (1). Mais quelque diligence qu'il eût faite, il n'avoit pas prévenu Mathieu Campano et Louis Malvezzi, qui avec sept cents chevaux et huit cents fantassins, s'étoient jetés dans Caravaggio. Il traça cependant son camp, tout à l'entour de cette bour-

(1) *Joann. Simonete. L. XIII, p. 459. — Marin Sanuto vite de' Duchi. p. 1128.*

gade, et quoiqu'elle eût environ un mille de circuit, elle se trouva entourée de tous côtés par les tentes des assiégeans. Ce camp fut fortifié par une double ligne au dehors et au dedans, et les chemins par lesquels l'ennemi pouvoit arriver furent coupés.

Il y avoit à peine trois jours que Sforza étoit devant Caravaggio, lorsqu'il fut averti le 1<sup>er</sup> août, que Michel Attendolo avoit passé l'Oglio, et paroissoit vouloir s'établir à Morengo, à quatre milles tout au plus de son camp. Sforza voulut profiter du désordre qui suivoit presque toujours alors le campement des troupes, et il les fit attaquer, lorsqu'elles étoient encore chargées de leur bagage, et mal disposées à combattre. Mais l'aîné des Piccinini, jaloux du général en chef, aima mieux compromettre sa réputation, et laisser son frère en danger, que de poursuivre son avantage (1). Les Vénitiens profitèrent, pour leur défense, d'un canal qui coupe la plaine, à moitié chemin entre Caravaggio et Morengo, et ils établirent leur camp presque en vue de celui de Sforza. L'une et l'autre armée appela ensuite à son aide une quantité de fossoyeurs; on éleva retranchemens sur retranchemens, on coupa par des fossés et des boulevards tout l'espace qui séparoit les deux camps, et on leur donna

(1) *Joann. Saponetæ*: L. XIII, p. 460.

l'apparence de deux villes dont les murs se mena-  
çoient; tandis que, dans l'esplanade qui les sépa-  
roit, des combats journaliers coûtoient à l'un  
et à l'autre beaucoup de monde et de chevaux (1).

Ce ne fut qu'au bout de trente-cinq jours, employés à fortifier son camp, que Sforza commença à battre en brèche, avec quatre canons, les murs de Caravaggio, et à les attaquer en même temps sous terre par une mine. En peu de jours une assez grande étendue de murailles fut abattue, et le fossé fut assez comblé par les décombres, pour que la brèche fût praticable. Mais Sforza redoutoit de donner l'assaut en présence d'une armée ennemie, d'autant plus qu'il avoit tout lieu de craindre que les soldats qu'il laisseroit à la garde de ses retranchemens ne les abandonnassent, pour avoir leur part du pillage, encore qu'il se fût engagé à faire apporter tout le butin en commun, et à le diviser ensuite également (2).

Cependant Mathieu Campano, commandant de Caravaggio, parloit déjà de capituler; et les chefs de l'armée vénitienne, avertis du danger de cette place, mais craignant davantage encore celui auquel ils s'exposeroient s'ils livroient

(1) *Joann. Simonetæ* L. XIII, f. 465. — *Cristof. da Soldo Istor. Bresciana.* p. 849.

(2) *Joann. Simonetæ* L. XIII, p. 469.

bataille pour la délivrer, ne pouvoient s'accorder sur le parti à prendre. Après des débats interminables dans le conseil de guerre, tous les chefs convinrent enfin d'envoyer, chacun de leur côté, leur opinion et leurs motifs à Venise, et d'attendre la décision du Sénat. Michel Attendolo, Louis de Gonzague, Barthélemy Coléoni et Nicolas Guerrieri, s'accordoient à vouloir s'éloigner, quoiqu'ils ne convinssent pas sur le lieu où il falloit porter leur camp. Ils étoient tous d'opinion que la défiance des Milanois, la discorde entre Sforza et les Piccinini, et le manque de vivres, dissiperoient bientôt l'armée ennemie. Ils ajoutoient que le pillage de Caravaggio, qu'ils ne se flattoient plus d'empêcher, augmenteroit encore le désordre, et les causes de dissension entre les vainqueurs. Mais Tiberto Brandolini qui, déguisé en vendangeur, avoit pénétré jusque dans le camp de Sforza, et qui croyoit avoir reconnu une voie facile et sûre pour entrer dans Caravaggio, fit adopter son opinion par huit autres des officiers généraux (1). De concert ils représentèrent que la perte de Caravaggio entraîneroit infailliblement celle de Lodi; les habitans de cette dernière ville ne voudroient point s'exposer à soutenir un siège, une fois qu'ils auroient vu les Vén-

(1) *M. A. Sabellico*. Deca III, L. IV, f. 189, v.



tiens déterminés à ne pas hasarder de bataille pour délivrer leurs alliés. Ils ajoutèrent qu'en s'avançant par le chemin qu'avoit découvert Brandolino, non-seulement on sauveroit les assiégés, mais encore on auroit une grande chance de mettre en déroute l'armée de Sforza. Les deux provéditeurs vénitiens qui avoient assisté au conseil de guerre, Hermolao Donato et Gérard Dandolo, ayant fait passer ces avis divers au sénat, celui-ci se décida, contre son usage, pour le parti le plus hardi, et donna à Michel de Cotignola l'ordre d'attaquer (1).

Le camp de Sforza étoit appuyé, du côté du midi, à un bois marécageux, dont le passage avoit été jugé impraticable; ce bois bordoit, par son extrémité, une esplanade qui s'étendoit entre les retranchemens et le château. Au milieu du bois inondé, Tiberto Brandolini avoit reconnu un passage; c'étoit par-là qu'il comptoit prendre le camp de Sforza à revers, et pénétrer jusqu'à ses pavillons, sans avoir à franchir les remparts. Mais il n'avoit point remarqué un fossé couvert par beaucoup de broussailles, qui coupoit cette esplanade, et qui en défendant le camp, arrêteroit les assaillans dans un espace étroit, et de toutes parts

(1) *Joann. Simonetae*. L. XIII, p. 471. — *Nicolò Macchiavelli Stor. Fior.* L. VI, p. 215. — *Jos. Ripamontiè*. L. V, p. 617.

entouré d'ennemis. Ce fossé étoit traversé au milieu de l'esplanade, par un pont fermé d'un râteau, au coin par un pont-levis. Brandolino ayant communiqué son plan d'attaque à Michel Attendolo, ce dernier fit demeurer à la garde de son camp Barthelemy Coléoni, avec 1500 chevaux et la plus grande partie de l'infanterie, et il lui ordonna d'occuper l'ennemi par des escarmouches comme les jours précédens. Ensuite, le 15 septembre à midi, comme il pouvoit croire les soldats de Sforza occupés à dîner, il fit sortir du camp tout le reste de l'armée, c'est-à-dire plus de onze mille chevaux, et il prit en silence la route de Mozzanica. Sforza en fut cependant averti, et sans savoir où l'ennemi pourroit se porter, il fit donner à ses soldats l'ordre de se tenir prêts au combat. Il s'acheminoit lui-même à cheval du côté vers lequel se dirigeoit l'armée vénitienne, pour deviner ses desseins, lorsqu'on vint lui dire que l'ennemi tournant court à gauche, avoit traversé le bois, et pénétré dans son camp. Il envoya en toute hâte tout ce qu'il avoit d'hommes sous les armes, à la défense du fossé garni de broussailles et du pont, qui faisoient la seule sûreté de son armée; et comme les troupes pesantes qu'on employoit à cette époque, étoient fort lentes à rassembler et à armer, tout le camp fut en grand danger, jusqu'à ce qu'il eût assez de monde pour faire tête

à l'ennemi. Charles Gonzague, blessé d'un coup d'épée au visage, s'enfuit sans retourner la tête jusqu'à Milan, où il répandit l'alarme (1). Man-  
no Barile, renversé de son cheval et foulé aux pieds, fut fait prisonnier. Michel de Cotignola et Louis de Gonzague, quand on le leur amena, lui dirent : « Pour le coup, Barile, vous ne » pouvez plus nier que vous ne sôyez battus » et mis en déroute. — C'est vous bien plutôt, » leur répondit-il, qui êtes entrés dans un » piège d'où vous ne pourrez pas ressortir ». En effet, la cavalerie, resserrée dans une moitié de l'esplanade, commençoit déjà à être gênée dans ses mouvemens, lorsque Sforza faisant abaisser le pont-levis, envoya sur les Vénitiens deux cohortes de cavalerie qui les prirent par derrière. Il vit alors les lances des ennemis qui se croisoient comme un bois agité par le vent ; il reconnut à ce mouvement leur irrésolution, et s'écria aussitôt : « La victoire est à nous ». Faisant ouvrir le râteau du grand pont, il se précipita sur l'armée vénitienne, qui étoit en même temps attaquée en queue. La terreur se répandit de rang en rang, les cuirassiers jetoient des armes qui ne leur servoient plus à combattre, et qui retardoient leur fuite. Ils se précipitoient vers le petit bois par lequel ils étoient

(1) Joann, Simoneta, D. XIII, p. 472.

entrés dans cette enceinte malheureuse ; mais la plupart ne retrouvant plus le seul passage étroit où le terrain étoit ferme, s'enfonçoient dans le marais, et y demeuroient embourbés. A peine, dans toute cette foule, quelques-uns furent-ils tués (1). A peine aussi, parmi les chefs ou les soldats, quelques-uns purent-ils s'enfuir, tout le reste fut pris par milliers. Sforza conduisit alors le reste de son armée contre Barthelemy Coléoni, qui gardoit ses retranchemens ; et encourageant ses soldats à se montrer dignes de leurs camarades de l'autre extrémité du camp, il força les lignes de Coléoni, qui se sauva presque seul à Bergame (2).

On comptoit douze mille gendarmes et trois mille fantassins dans l'armée de Sforza ; douze mille cinq cents gendarmes et cinq mille fantassins dans celle d'Attendolo. De cette dernière, il ne s'échappa qu'à peine quinze cents chevaux et pas un fantassin. D'immenses richesses devinrent la proie des soldats ; les deux procureurs de Saint-Marc furent faits prisonniers, avec la plupart des officiers généraux. Quant aux soldats, Sforza préféra les renvoyer,

(1) Marin Sanuto prétend qu'il n'y en eut qu'un seul. *Vite de' Duchi*. p. 1129.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XIII, p. 476. — *Cristoforo da Soldo Istor. Bresciana*. p. 851. — *M. A. Sabellico*, Deca III, L. VI, f. 190. — *Platina Hist. Mantuana*, L. VI, p. 846.

après leur avoir pris leurs armes et leurs habits, CHAP. LXXII.  
plutôt que de garder une multitude de captifs 1448.  
dont le nombre égaloit presque celui des vain-  
queurs (1).

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XIII, p. 478. — *Nicol. Macchia-*  
*velli*. L. VI, p. 216. — *Jos. Ripamontii*. L. V, p. 617.

## CHAPITRE LXXIII.

*François Sforza abandonne les Milanois , et passe avec son armée au service des Vénitiens. Fureur du parti populaire à Milan, blocus et détresse de cette ville ; les Vénitiens lui accordent la paix , mais François Sforza poursuit ses attaques , et force enfin les Milanois à le reconnoître pour duc.*

1448—1450.

CHAP. LXXIII. LA victoire de Caravaggio sembloit devoir amener bientôt la paix après laquelle soupiroit la Lombardie ; elle devoit détromper les Vénitiens , et leur faire abandonner leurs ambitieux projets de conquête , puisque les forces qu'ils avoient crues irrésistibles étoient anéanties par d'aussi prompts revers. Plaisance , la plus forte de leurs villes , avoit été prise d'assaut ; la plus belle flotte qui eût jamais remonté le Pô sous l'étendard de Saint-Marc , avoit été brûlée , et la plus belle armée qui eût tenté la conquête du Milanès avoit été faite en entier prisonnière. Après tant d'échecs , on devoit croire enfin les Vénitiens animés du désir de la paix ,

et les Milanois, ne l'étoient pas moins qu'eux. CHAP. LXXIII.  
1448.  
Leur république étoit épuisée par les efforts inouis qu'elle faisoit pour entretenir d'aussi nombreuses armées : elle avoit besoin de jouir de son existence, de se reconnoître, de s'organiser, elle craignoit une troisième campagne, et le sénat, au lieu de poursuivre ses victoires dans l'état Vénitien, auroit voulu seulement se délivrer des postes ennemis les plus rapprochés de ses murs, et ouvrir en même temps des négociations. Il sollicitoit François Sforza de partager ses forces, pour attaquer en même temps Bergame et Lodi. Celui-ci, au contraire, insistoit pour conduire son armée victorieuse devant Brescia, afin de conquérir aux frais des Milanois, une ville qui devoit lui rester à lui-même en souveraineté. Il sentoit déjà qu'il approchoit du terme de ses vœux, mais il appréhendoit la conséquence de ses propres succès ; il ne vouloit pas si bien seconder les Milanois, que de les mettre en état de se passer de lui ; il redoutoit cette paix, objet des desirs ardens du peuple, que ses victoires sembloient faciliter, et il se reprochoit déjà d'avoir trop abattu les Vénitiens, dont l'opposition étoit nécessaire à ses vues. Ce changement dans ses projets fut la cause principale de la générosité avec laquelle il traita les prisonniers de Caravaggio, qu'il remit tous en liberté. Les Piccinini,

jaloux de son autorité et de sa gloire, éclairoient ses démarches, et excitoient la défiance du sénat de Milan. François Sforza jugea convenable de se séparer d'eux ; il les détacha , avec les trois San-Severini , Vintimille , et tous les soldats de l'école de Braccio , et il les envoya devant Lodi ; tandis que lui-même , trois jours après sa victoire , il s'achemina vers Brescia , et traça son camp dans la plaine au pied des murs (1).

Les Vénitiens ne démentirent point la réputation de constance dans les revers , que leur république s'étoit acquise. Ils s'empressèrent de rétablir leur armée ; mais avant tout , ils en ôtèrent le commandement à Michel Attendolo de Cotignola. Ce vieux guerrier , compagnon et parent du premier Sforza , fut soumis à une enquête sur sa conduite à la bataille de Caravaggio. Si on ne le soupçonna pas d'un accord criminel avec son adversaire , parce qu'il étoit de sa famille , on le rendit du moins responsable de sa mauvaise fortune. Une délibération du sénat du 19 novembre , le reléqua à Conégliano , qui lui avoit été donné en fief auparavant , et le réduisit à un traitement annuel de mille ducats (2). Pasqual Malipieri et Jacques

(1) *Joann. Simonetta* L. XIV , p. 481. — *Cristoforo da Soldo Istoria Bresciana*, p. 852.

(2) *Nauagiero Storia Veneziana*. T. XXIII, p. 1113. — *Ma-*



Antoine Marcello, vinrent dans le Véronois, pour y recueillir tous les fuyards du camp de Caravaggio, et leur rendre des armes et des chevaux. En même temps, ils appelèrent de partout, de nouveaux condottieri à leur service, et ils obtinrent de la république de Florence, en vertu de leur ancienne alliance, un secours de deux mille chevaux, et mille fantassins, sous les ordres de Sigismond Malatesti, et de Grégoire d'Anghiari (1).

Mais Pasqual Malipieri cherchoit en même temps à donner un appui bien autrement puissant à sa république. Un de ses secrétaires, demeuré prisonnier dans le camp du vainqueur, avoit entamé une négociation secrète avec Ange Simoneta, secrétaire de Sforza, et oncle de l'historien. Tandis que les Milanois offroient la paix aux Vénitiens, et qu'ils s'engageoient à leur garantir la possession de Brescia, Malipieri offroit à Sforza de lui assurer la souveraineté même de Milan, s'il vouloit passer au service des Vénitiens. L'ami et le secrétaire de Sforza, qui nous a laissé sur son temps une des meilleures histoires que possède l'Italie, lorsqu'il arrive à cette grande trahison, s'efforce de faire croire

*rin Sanuto vite de' Duchi di Venezia.* p. 1151. — *Marc Ant. Sabellico.* Deca III, L. VI, f. 190.

(1) *Joann. Simonetae.* L. XIV, p. 483. — *Nic. Mucchiavelli.* L. VI, p. 218. — *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. VI, f. 190.

que son héros y fut conduit par les circonstances, et qu'il fut provoqué par l'ingratitude des Milanois. Mais toute la conduite de Sforza fut si habile, si constamment dirigée par un même but, qu'il est bien difficile de croire qu'elle ne fût pas toute prévue et méditée d'avance, dès le moment où il entra au service milanois. Pour s'élever à la souveraineté, qu'il ne perdit jamais de vue, il ne pouvoit se passer de l'appui et des subsides d'un autre peuple. Il avoit également à craindre les Milanois et les Vénitiens; il lui convenoit de les affoiblir les uns par les autres, de combattre alternativement pour tous deux, de ménager ses soldats, d'exposer les leurs, de les entraîner de dépenses en dépenses, et de ne jeter enfin le masque, pour combattre en son propre nom, que lorsqu'il se trouveroit posséder seul et leurs soldats et leurs richesses (1).

Le traité entre Venise et François Sforza, qui fut signé le 18 octobre 1448, trente-trois jours après la bataille de Caravaggio, portoit que Sforza remettroit en liberté tous ses captifs; qu'il évacueroit tout ce qu'il avoit conquis dans les états de Bergame et de Brescia; qu'il renonceroit aux droits des Visconti et des Milanois

(1) *Joann. Simonetæ. L. XIV, p. 484.* — *Jos. Ripamontii Hist. urbis Mediol. L. V, p. 619.* — *Platinæ Hist. Mantuan. L. VI, p. 866.* — *Marin Sanuto vite de' Duchi. p. 1130.*

sur le Crémasque et sur la Ghiara d'Adda, et qu'il céderoit ces deux provinces aux Vénitiens : ceux-ci, de leur côté, s'engageoient à aider François Sforza à conquérir les états qu'avoit possédés Philippe-Marie. Ils lui promettoient pour cela quatre mille chevaux et deux mille fantassins, et ils s'engageoient de plus à lui payer treize mille florins par mois, jusqu'à ce que Milan fût réduit en son pouvoir. Lorsqu'il s'en seroit rendu maître, Venise et le nouveau duc devoient demeurer alliés, et s'assister réciproquement dans toutes leurs guerres, sur le pied de l'égalité (1).

Après avoir signé ce traité, François Sforza fit assembler son armée, pour lui en donner connoissance. Dans son discours, il déclara à ses soldats que les Milanois, oubliant ce qu'ils lui devoient, avoient voulu le trahir ; qu'ils ne se contentoient pas de vouloir faire la paix avec les Vénitiens, ce qui étoit déjà pour son armée une criante injustice, que leurs négociations n'alloient à rien moins qu'à son entière ruine ; que le sénat de Milan avoit proposé à celui de Venise une alliance, pour lui enlever Pavie et Crémone, et que le seul désir de se défendre, avec ses enfans et ses compagnons d'armes, le

(1) *Joannis Simonetæ*. L. XIV, p. 485.—*M. Ant. Sabellio*. Deca III, L. VI, f. 100, v.—*Nic. Macchiavelli Stor. Fior.* L. VI, p. 219.

CHAP. LXXIII. *forçoit à changer de parti* (1). Des raisonnemens  
 1448. bien convaincans n'étoient pas nécessaires pour  
 persuader des soldats qui, faisant de la guerre  
 un métier mercenaire, n'avoient jamais consi-  
 déré sa justice ou son iniquité, et qui embras-  
 soient avec joie une nouvelle expédition, dont  
 le prix devoit être le pillage des riches campa-  
 gnes du Milanès. Ils répondirent donc à leur  
 général, avec de bruyantes acclamations, qu'ils  
 étoient prêts à le suivre partout. Cependant  
 celui-ci apprit bientôt avec douleur, que Lodi,  
 qui devoit lui être consigné par la garnison vé-  
 nitienne, s'étoit rendu aux Milanois, le même  
 jour 18 octobre (2), et que Charles de Gonzague  
 avoit quitté son camp, pendant la nuit, avec  
 douze cents chevaux et cinq cents fantassins,  
 pour demeurer fidèle aux Milanois (3).

Tous les souvenirs de liberté n'étoient point  
 éteints en Lombardie; au moment où l'ancien  
 joug avoit été brisé, on y avoit voulu partout  
 rétablir le gouvernement républicain, comme  
 le seul heureux et le seul légitime. Cependant  
 les âmes avoient été affoiblies par une longue  
 servitude, et cette race efféminée sentoit qu'a-  
 voir soi-même une volonté, des projets, une

(1) *Joann. Simonetæ. L. XIV, p. 486. — Jos. Ripamontii  
 Hist. L. V, p. 619.*

(2) *Cristoforo da Soldo Istoria Bresciana. p. 856.*

(3) *Joannis Simonetæ. L. XIV, p. 490.*

conduite dont on se faisoit l'arbitre, c'étoit se soumettre à une grande fatigue. Dès qu'un homme de génie eut la prétention de commander aux Lombards, il se présenta une foule d'esclaves qui ne demandèrent qu'à obéir. Les villes et les bourgades, jalouses de la grandeur de Milan, se montrèrent promptes à embrasser le parti de Sforza. Celle de Plaisance, que lui-même avoit traitée si cruellement l'année précédente, se déclara pour lui, soit qu'elle ne voulût pas s'exposer une seconde fois à sa vengeance, ou qu'il y eût fait entrer un grand nombre de ses partisans, ou qu'enfin la haine contre les Milanois l'emportât sur le souvenir des plus sanglans outrages. Elle ferma ses portes à Jacob Piccinino, et le comte Sforza eut le courage d'y entrer sans gardes, pour en prendre possession. Il se mit sans défense entre les mains de ceux dont il avoit pillé les biens, et déshonoré les filles, et il n'eut pas lieu de s'en repentir (1). Les trois frères San-Severino quittèrent aussi les drapeaux des Milanois pour se ranger autour de Sforza. Fils naturels d'un des princes de la maison illustre de Naples, qui possède le fief de San-Severino, ils avoient été enrichis par Philippe-Marie Visconti, et ils se croyoient

(1) *Joann. Simonetta. L. XV, p. 491. — Anton. de Ripalta. Annal. Placent. p. 898.*

obligés, par une sorte de loyauté, à s'attacher à son gendre, encore qu'ils laissassent à Milan leurs femmes et leurs enfans. Ils lui amenèrent environ huit cents chevaux (1). Le condottière Louis del Verme, s'engagea de son côté sous les ordres de Sforza, et confirma cette nouvelle alliance par le mariage de sa fille unique avec un fils naturel du comte François. Guillaume de Montferrat traita aussi avec lui, en demandant, pour prix des services qu'il lui rendroit, la cession de la ville d'Alexandrie. Sforza, après avoir acquis de nouveaux alliés par ces diverses négociations, conduisit, au commencement de novembre, son armée dans la partie du Milanès qui confine avec le Pavésan; il s'empara des châteaux de Rosate et de Binasco qui ne lui opposèrent aucune résistance, et il mit ses soldats en quartier d'hiver dans les campagnes les plus riches et les plus abondantes de la Lombardie.

Par deux fois, des députés milanois s'étoient rendus auprès du comte, pour le solliciter de renoncer à des hostilités aussi inattendues, pour lui témoigner, en conservant toujours un mélange d'égards, la douleur que sa trahison causoit à la république, et pour lui offrir de lui

(1) *Joann. Simonetæ. L. XV, p. 493. — Jos. Ripamontii. L. V, p. 620.*

rendre toute justice, s'il vouloit exposer ses griefs. Mais ce même Sforza, qui jusqu'alors avoit tenu au sénat de Milan le langage d'un serviteur obéissant, prit tout à coup envers ses anciens supérieurs, le ton d'un maître avec des sujets rebelles. C'étoit son bien, dit-il, qu'il redemandoit aux Milanois, c'étoit une souveraineté qui lui appartenoit, et il leur promettoit seulement de l'indulgence pour les fautes passées, et une amnistie pour ceux qui rentroient promptement dans le devoir (1).

Non content de répondre sur ce ton aux députés milanois, Sforza envoya Benedetto Riguardati à Milan, pour tenir au peuple assemblé le même langage. Mais à peine cet envoyé étoit-il descendu de la tribune aux harangues, que George Lampugnani s'y précipita. Il exhorta les Milanois à s'exposer à tout, à tout souffrir, plutôt que de perdre la liberté commune, plutôt que de se courber sous le joug d'un homme qui les avoit trompés avec une si odieuse perfidie, d'une femme qui se faisoit un titre de sa naissance illégitime, parce qu'elle la rattachoit au sang de leurs tyrans. Dans cette famille de Sforza, qui sembloit méconnoître les nœuds sacrés du mariage, on voyoit, leur dit-il, un nombre infini de frères, de demi-frères, d'en-

(1) *Joannis Simoneke. L. XV, p. 496.* — *Jos. Ripamontii. Hist. urbis Mediolani. L. V, p. 620.*

fans légitimes , bâtards , adultérins. Si le comte atteignoit le but de son ambition , il n'y avoit pas un de ses parens qui ne se regardât comme maître des Milanois , pas un dont il ne fallût satisfaire la soif de commander , l'avarice , le luxe et les honteuses débauches , aux dépens des citoyens. Qu'ils écoutassent le comte Sforza , ceux qui pouvoient se résoudre à abandonner leurs épouses et leurs filles à la séduction et à l'adultère , leurs maisons , leurs champs et leurs bourses , aux extorsions fiscales et aux confiscations , leurs fils aux caprices d'un chef de soldats ; ceux qui ne craindroient pas de cimenter de nouveau de leurs sueurs et de leur sang cette citadelle , ce boulevard de la tyrannie , qu'ils avoient abattu. Pour lui et pour les siens , ils vivoient libres , ou ils mourroient pour la liberté (1).

Le peuple entraîné par ce discours , ne contint plus son irritation contre Sforza ; les titres de traître et de transfuge étoient associés à son nom par chaque bouche : personne ne se refusoit plus aux sacrifices d'argent , qui pouvoient assurer la liberté. François Piccinino fut nommé généralissime ; Charles de Gonzague fut fait commandant de la place : la milice de la ville fournit des troupes nombreuses de fusiliers. On ne

(1) *Joannis Simoncæ. L. XV, p. 497.*



voit encore que rarement cette arme nouvelle dans les armées, mais la richesse des Milanois leur avoit permis de la multiplier. Des garnisons furent envoyées à Monza, à Abbiate, à Bosto Arsiccio, à Canturio; des corps de milice se rendirent même à Como et à Novarre, tandis que les magistrats appelèrent à leur solde toutes les lances brisées (1), qui erroient alors en Italie. Ils écrivirent aussi à Frédéric III, roi des Romains, au roi Alfonse, au duc Louis de Savoie, au roi Charles VII de France, au Dauphin, au duc de Bourgogne, pour leur dénoncer la trahison de Sforza, et leur demander des secours (2).

Mais la grande révolution de l'art militaire, qui s'est achevée de nos jours, avoit déjà commencé; les moyens de défense des places n'étoient plus en proportion avec les moyens d'attaque. On avoit autrefois regardé comme pouvant soutenir un siège, toute bourgade fermée de bonnes murailles, encore qu'elles ne fussent point soutenues par des terre-plains. Ces murailles, cependant, ne pouvoient plus résister au canon; les prétendues forteresses des Milanois ne pouvoient plus arrêter une armée

(1) On appeloit lances brisées, *lancie spezzate*, les gendarmes qui traitoient individuellement pour leur solde, et qui ne faisoient pas partie de la compagnie de quelque *condottiere*.

(2) *Jos. Ripamontii. L. V, p. 621.*

CHAP. LXXIII. 1448. POURVUE d'artillerie ; une brèche praticable fut faite en trois jours , aux murs d'Abbate Grasso. Sforza désiroit épargner les derniers malheurs à cette bourgade , pour complaire à Blanche Visconti , qui y avoit passé son enfance. Mais les habitans , quoique perdus sans ressource , ne vouloient pas reconnoître leur danger , ils ne consentirent qu'avec peine à capituler , pour éviter l'assaut et le pillage (1). Une autre partie de l'armée de Sforza , détourna le canal , ou *navilio* , qui du Tésin conduit à Milan , pour arrêter ceux qui portoient des vivres à la ville , et ôter aux bourgeois l'usage de leurs moulins ; néanmoins , il y avoit encore dans Milan des provisions de blé suffisantes , et des moulins à bras remplacèrent ceux qu'un cours d'eau ne mettoit plus en mouvement.

Le renfort de quatre mille chevaux , promis par le sénat de Venise , fut amené dans le Milanès par Jacob Antoine Marcelli , Pasqual Malipieri , et Louis Lorédano. Après que Sforza l'eut reçu , il conduisit son armée du côté des lacs , il y soumit les châteaux de Bosto Arsiccio , et Varese. Ce pays étoit encore habité par plusieurs membres de la famille Visconti , parens des anciens ducs , mais dont l'agnation remontoit à un temps antérieur à la grandeur de cette

(1) *Joann. Simonetr.* L. XV, p. 499. — *Jos. Ripamontia.* L. V, p. 622.

maison. Tous se déclarèrent en faveur de François Sforza. Toutes les rives du lac Majeur, de ceux de Lecco et de Lugano, suivirent cet exemple; les villes d'Arone, de Como et de Bellinzona demeurèrent seules fidèles aux Milanois (1). Sforza, redescendu des montagnes dans la plaine, causa tant de terreur aux Novarrois, qu'il se fit ouvrir leurs portes, le 20 décembre. Louis del Verme s'empara en son nom de Romagnano, qui étoit occupé par trois mille Savoyards; Sforza envoya cinq cents chevaux à Tortone, et cette ville lui fut livrée par la faction qui lui étoit favorable, tandis qu'Alexandrie ouvrit, à sa sollicitation, ses portes à Guillaume de Montferrat (2). Pour compenser tant de désastres, les Milanois n'avoient remporté que deux avantages insignifians. François Piccino avoit pillé les campagnes de Pavie, mais sans oser y séjourner long-temps, et son frère Jacob avoit été introduit dans Parme, parce que cette république, alors alliée de Milan, avoit découvert dans ses murs un complot de quelques citoyens, qui vouloient la livrer à Alexandre Sforza.

Charles de Gonzague, frère du marquis de

(1) *Joann. Simoneta. L. XV, p. 501.*

(2) *Joann. Simoneta. L. XV, p. 505, — Crist. da Soldo Ist. Bresciana. p. 857.*

CHAP. LXXXIII.

1449.

Mantoue, et l'un des élèves de Victorin de Feltré, avoit été nommé au commandement de Milan. Ce prince ambitieux cherchoit à se rendre le maître absolu de cette cité. Il devoit, il est vrai, se sentir trop foible pour espérer d'en demeurer souverain ; mais peut-être, au désir de commander, joignoit-il quelque pensée secrète de vendre ensuite avec avantage, aux Vénitiens ou à Sforza, un pouvoir qu'il augmentoit par des menées perfides. Il choisit ses partisans parmi les membres de la faction Guelfe, il se fit reconnoître par eux pour leur chef, et il chercha à les faire entrer dans le gouvernement. Les nobles Gibelins, qui jusqu'alors y avoient eu la principale part, surtout le comte Vitalien Borromei, Théodore Bossi, et George Lampugnani, obligés de se défendre contre ces nouveaux adversaires, commencèrent à tourner leurs regards vers Sforza, dans l'espérance de l'engager à donner des bases à la constitution de leur patrie, et de concilier leur liberté avec son ambition, au cas qu'ils fussent obligés de le reconnoître pour duc (1).

Le comte François Sforza, arrivé à Landriano, y reçut les députés secrets des chefs Gibelins de la république, mais il trouva leurs propositions

(1) *Joann. Simonetæ. L. XVI, p. 505. — Jos. Ripamontii. L. V, p. 622.*

inacceptables; il prétendit que vouloir le soumettre aux lois, c'étoit le traiter en vaincu, plutôt qu'en vainqueur. Cependant comme la négociation n'étoit pas rompue, un secrétaire de ces magistrats resta auprès de lui. Bientôt après, une dépêche qu'il écrivoit en chiffres, fut surprise par Charles Gonzague; elle fut dénoncée au parti Guelfe, comme manifestant une trahison des nobles et des Gibelins. Gonzague, au lieu d'attaquer ces magistrats dans les conseils, fit nommer ceux dont il se défioit le plus, ambassadeurs auprès de Frédéric III. Il leur donna une escorte pour les accompagner jusqu'à Come, mais lorsqu'ils furent hors des portes, cette escorte les arrêta, et les conduisit dans les prisons de Monza. Là, George Lampugnano perdit la tête sur un échafaud; Théodore Bossi, soumis à la torture, nomma plusieurs de ses associés dans les négociations avec Sforza, qui furent bientôt arrêtés. Le reste des nobles Gibelins chercha son salut dans la fuite. La plupart trouvèrent un asile dans le camp du comte François, et Gonzague, de concert avec Ambroise Trivulzio et Innocent Cotta, donna une nouvelle forme au gouvernement de Milan. La supériorité y fut assurée aux Guelfes et à la faction démocratique; des plébéiens de la dernière classe, tels qu'un Jean d'Ossa, et un Jean d'Applano, furent élevés aux premières magistratures; la con-

liscation des biens des nobles fugitifs remplit le trésor public, et le gouvernement prit un caractère révolutionnaire. Dans ses édits il déclara que plutôt que de livrer Milan au comte Sforza, il étoit prêt à se donner au grand turc, ou au grand diable d'enfer (1).

Pendant ce temps de nouvelles défections détruisoient l'armée milanoise; le comte Vintimille qui commandoit à Monza, passa dans le camp de Sforza, avec cinq cents chevaux et quatre cents fantassins; François Piccinino, qui étoit campé près de Landriano, et qui commençoit à manquer de vivres, entama de son côté une négociation pour être reçu dans l'armée ennemie, et quand il se fut assuré des conditions favorables, il déserta à son tour. Peut-être, comme l'en accusèrent les partisans de Sforza, avoit il dès-lors l'intention de rentrer, au printemps, dans le service des Milanois, après s'être nourri pendant l'hiver sur les greniers de son ennemi (2). Son frère Jacob, qui étoit alors à Parme, changea également de parti, et sortit de la ville pour passer dans le camp d'Alexandre Sforza, qui l'assiégeoit. Parme n'ouvrit pas ses portes avant le mois de février, à ce frère du

(1) *Joann. Simonetæ. L. XVI. p. 510. — Jos. Ripamontii. L. V. p. 625.*

(2) *Joann. Simonetæ. L. XVI, p. 507. — Anton. ai Ripalla Annales Placent. p. 899.*

comte Sforza. Cette ville avoit résisté aux menées du comte Rossi qui, dans ses murs, se conduoit les assaillans, aux attaques d'Alexandre, et à la défection de Piccinino. L'approche de Barthelemy Coléoni avec deux mille gardarmes et quinze cents fantassins, la réduisit à l'extrémité; alors elle voulut se donner au marquis Lionnel d'Este; mais la république de Venise empêcha Lionnel d'accepter cette offre. Les Parmesans cédèrent enfin à leur mauvaise fortune (1). Sforza leur accorda des conditions avantageuses, et il trouva moyen de se réconcilier avec les familles mêmes qui jusqu'alors lui avoient témoigné le plus d'inimitié (2).

Pendant l'hiver, les affaires des Milanois avoient décliné sans cesse. Sforza avoit établi ses quartiers presque aux portes de leur ville; de ces portes il en tenoit cinq tellement bloquées qu'il étoit presque impossible de recevoir par elles aucun secours de la campagne; mais au printemps quelques événemens plus heureux semblèrent remonter les espérances des assiégés. Louis del Verme, Vintimille et Dolce, qui avoient été envoyés par Sforza pour former le siège de Monza, et qui avoient déjà fait aux

(1) *Joann. Simonetæ. L. XVII, p. 514. — Cronica di Bologna, T. XVIII, p. 692.*

(2) *Joann. Simonetæ. L. XVII, p. 518.*

murs de cette forteresse une brèche praticable, furent surpris par Charles Gonzague, et mis dans une déroute complète. Ils l'attribuèrent plus tard à la trahison de François Piccinino, qui leur étoit associé. Leur artillerie et presque tous leurs chevaux leur furent enlevés. Dolce mourut de ses blessures, et celles de Louis del Verme le mirent pour plusieurs mois hors de combat (1).

D'autre part la veuve de Philippe Visconti, Marie de Savoie, qui demouroit toujours à Milan, où elle étoit respectée par les magistrats et chérie par le peuple (2), négocia une alliance entre son frère Louis, duc de Savoie, et la république milanoise. Le duc de Savoie fit envahir le Novarrois par Jean de Compeys, seigneur de Torrens (3), avec une armée de six mille chevaux. Le nom de barbares, que les Grecs donnoient autrefois à tous les peuples qui ne parloient pas leur langue, étoit aussi prodigué par les Italiens du quinzième siècle à tous les ultramontains; c'est par ce nom qu'ils désignèrent les Savoyards (4) que conduisoit Compeys; et en effet, ces montagnards demi-sauvages, trai-

(1) *Joann. Simonete. L. XVII, p. 520. — Annales Placentini. T. XX, p. 899.*

(2) *Jos. Ripamontii. L. V, p. 625.*

(3) *Guichenon, Hist. généalogique de la maison de Savoie. T. II, p. 85.*

(4) *Ed erano da sei mila Barbari, dit Marin Sanuto; et les*



lèrent avec une cruauté excessive, tous les vil- CHAP. LXXIII.  
 lages et les châteaux dont ils purent s'emparer; 1449.  
 mais ils échouèrent devant Novarre qu'ils avoient  
 compté surprendre (1).

Un troisième événement plus important en-  
 core fut sur le point d'entraîner la ruine de  
 l'armée de Sforza; ce fut la défection des deux  
 Piccinini qui, chargés de recommencer le siège  
 de Monza, abandonnèrent Guillaume de Mont-  
 ferrat auquel ils étoient associés, et se jetèrent  
 dans la ville avec trois mille chevaux. Jacob,  
 le plus jeune des deux, vouloit en ressortir à  
 l'instant par une autre porte, pour attaquer  
 Guillaume, profiter de sa surprise, et le mettre  
 dans une entière déroute. Il croyoit justifier  
 cette double perfidie par le caractère de l'homme  
 contre qui il l'exerçoit. N'étoit-ce pas, disoit-il,  
 par une trahison, que Sforza se trouvoit diriger  
 contre Milan une armée payée par les Milanois;  
 ses projets pour asservir l'Italie n'étoient-ils pas  
 connus? et se croyoit-il lié dans leur exécution  
 par les lois de la bonne foi? François Piccinino au-  
 quel appartenoit le commandement, ne se laissa  
 point égarer par ces sophismes que suggéroit la  
 haine. « Dans le noble métier du soldat, répondit-

autres historiens du temps, employoient tous la même expression.  
*Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1151.

(1) *Jouan. Simmetæ.* L. XVII, p. 526.

» il, le sentiment de l'honneur ne doit point être  
 » soumis aux subtilités de la dialectique. Si dans  
 » chaque guerre il me falloit juger les potentats  
 » pour ou contre lesquels je sers, peut-être n'en  
 » trouverois-je jamais un seul de juste, un seul  
 » contre lequel je ne pusse, par le même raison-  
 » nement, autoriser une perfidie. Au milieu  
 » des ressentimens et des haines qu'il excite,  
 » le soldat ne dort tranquille que parce qu'il  
 » ne croit pas même possibles les actions in-  
 » fâmes. Je ne pousse sans doute pas jusqu'à  
 » l'exagération, le scrupule sur les lois de la  
 » guerre, et ma défection suffit pour le prou-  
 » ver; mais si, sur le même champ de bataille  
 » où j'ai été rangé par Sforza entre ses escadrons,  
 » et dans un même jour, je tournois contre lui  
 » les armes que lui-même m'a données, si j'abu-  
 » sois de sa confiance pour égorger ses soldats  
 » qui se croyoient mes frères, quand encore  
 » je serois applaudi à Milan pour avoir trahi  
 » un traître, la postérité plus impartiale me  
 » jugeroit, et le nom de Piccinino ne se laverait  
 » pas de cette tache ». Cette discussion sauva  
 le lieutenant de Sforza. Il se retira pendant que  
 le plus jeune frère disputoit encore avec son  
 aîné (1). Les Piccinini, après s'être montrés à

(1) *Joann. Simonelev. L. XVIII, p. 532. — Jos. Riz. Simontii.*  
 L. V, p. 625.

Milan, où ils furent reçus avec des transports de joie, marchèrent contre une armée vénitienne qui dans le même temps avoit formé le siège de Crème, et ils la forcèrent à se retirer. A leur retour de cette expédition ils surprirent, au château de Melzi, l'artillerie que Sforza avoit préparée pour le siège de Monza, et ils s'en emparèrent (1).

Le peuple de Milan sentant son courage relevé par ces succès, forma des compagnies de milice plus nombreuses que toutes celles qu'on avoit vues depuis long-temps dans les guerres d'Italie. Sforza avoit assiégé Marignan, et la forteresse de cette bourgade devoit lui être livrée le 1<sup>er</sup> mai, si elle n'étoit secourue auparavant. Pour faire lever ce siège, les Piccinini et Gonzague sortirent de Milan avec six mille chevaux et presque toute la milice. On assuroit qu'ils n'avoient pas moins de vingt mille hommes armés de fusils. Cette arme, encore peu usitée, inspiroit une grande terreur même aux plus vieux gendarmes, tandis que les généraux des deux armées savoient également qu'ils ne pouvoient en tirer que peu de parti. En effet, les fusils étoient alors faits de manière qu'il falloit près d'un quart d'heure pour les charger, et pendant tout ce

(1) *Ioann. Bionetæ*, L. XVIII, p. 534. — *Crist. da Soldo Ist. Bresciana*, p. 856.

temps-là, les fusiliers étoient hors d'état d'agir ou de se défendre après une décharge. On n'avoit point encore inventé les baïonnettes, qui devoient transformer ces bouches à feu en redoutables armes blanches : on n'avoit pas inventé non plus le feu roulant de la colonne, et l'évolution qui, faisant passer le premier rang à la queue après qu'il a tiré, oppose des fusiliers toujours nouveaux à l'ennemi. Les généraux milanois, embarrassés de conduire une si grande foule, auroient voulu faire lever le siège, par la terreur seule qu'elle inspiroit. Ils faisoient circuler des rapports exagérés sur le nombre de leurs soldats et la portée de leurs balles, contre lesquelles, disoient-ils, aucune cuirasse ne présentait de résistance. Les gendarmes de Sforza, accoutumés à des combats peu sanglans, étoient troublés de l'idée d'un danger que la valeur ni l'adresse ne diminoient point. Leur général cherchoit vainement à leur faire comprendre qu'une seule charge de cavalerie renverseroit cette troupe peu belliqueuse, avant qu'elle eût pu faire feu. Il eut beaucoup de peine à inspirer à son armée assez de résolution pour qu'elle restât à son poste : c'étoit tout ce qu'il lui demandoit; en effet, les Milanois n'osèrent point s'avancer, et Marignan se rendit (1).

(1) *Joann. Simonetæ. L. XVIII, p. 53.* — *Maximilian Sanudo*

L'entrée des Savoyards en Lombardie n'avoit CHAP. LXXVI.  
 pas produit des événemens bien importans. 1449.  
 Barthelemy Coléoni avoit été chargé de les observer, et comme il étoit à la solde de la république de Venise, alors en paix avec le duc de Savoie, il ne vouloit point passer la rivière Sésia, qui séparoit le Piémont de la Lombardie. Les Savoyards, de leur côté, ne faisoient que des incursions rapides au-delà des frontières, et ne s'en éloignoient jamais. Leurs fréquentes escarmouches n'amenoient rien de décisif. Dans l'une d'elles, il est vrai, Jean de Compeys, général des Savoyards, fut fait prisonnier; dans plusieurs autres, Coléoni, inférieur en nombre, eut des désavantages; enfin les deux armées en vinrent à une bataille, le 20 avril, auprès de Borgo Mainero. Les Savoyards firent plusieurs charges brillantes et toujours accompagnées de succès; mais comme ils étoient persuadés que quelque embuscade étoit cachée dans un bois voisin, ils ne dépassoient pas le champ de bataille, et ne poursuivoient point leur avantage. Cette conduite timide enhardit des ennemis furieux de ce que les barbares, comme on les nommoit, ne faisoient point de quartier. Coléoni, déjà illustré par une précédente victoire sur les Ultramon-

ains, ramena ses gendarmes à une dernière charge qui réussit pleinement. Les Savoyards furent enfoncés avec une grande perte, et mis dans une complète déroute. Ceux qui échappèrent se retirèrent en Piémont, et cessèrent dès lors d'inquiéter la Lombardie. Le champ de bataille, couvert de morts, fit cependant sur l'esprit des soldats italiens une impression profonde. Les Savoyards, beaucoup plus accoutumés aux guerres de France qu'à celles d'Italie, combattoient avec un acharnement inconnu dans ce dernier pays. Ils ne s'attachoient point à faire des prisonniers, ils tuoient ceux qu'ils renversoient de leurs chevaux; et les soldats des condottieri, qui dans les guerres ordinaires croyoient à peine hasarder leurs vies, frémissaient encore après la bataille, d'avoir eu affaire à de tels ennemis. Ce n'étoit ni l'art militaire, ni même la valeur des Français qu'ils redouloient, c'étoit leur férocité; et ils conservoient une terreur de ces guerres françaises qui, transmise de générations en générations, au milieu de ces races efféminées, prépara les victoires des Ultramontains, à la fin du siècle, et les conquêtes du roi Charles VIII (1).

Une autre diversion apporta plus de soula-

(1) *Joannis Simonetæ*. L. XVIII, p. 541. — *Annales Placentini Antonii de Ripalta*. p. 399. — *M. Ant. Scillico*, *Ecce* III, L. VI, f. 191.

gement aux Milanois; ce fut la révolte de Vige-  
vano, forte bourgade de la Lomelline, qui chassa  
le commandant que Sforza lui avoit envoyé, et  
arbora les étendards de la République. Les ha-  
bitans, après avoir obtenu de la métropole quel-  
ques escadrons de cavalerie, commencèrent à  
ravager les campagnes de Pavie, et contraigni-  
rent Sforza à repasser le Tésin pour venir les  
assiéger. Ce général reçut en même temps une  
dénonciation secrète contre Guillaume de Mont-  
ferrat, un de ses lieutenans, qu'on prétendit  
être sur le point de passer aux ennemis. Sans  
pouvoir éclaircir cette accusation, Sforza le fit  
arrêter le 13 mai, et enfermer dans la citadelle  
de Pavie; mais il conserva pour lui des égards  
qui annonçoient son intention de se réconcilier  
ensuite avec la maison de Montferrat (1).

Le siège de Vigevano fut un des faits d'armes  
où les Italiens développèrent le plus de valeur  
et le plus de constance. Les Milanois désiroient  
fort qu'il occupât Sforza assez long-temps, pour  
leur donner le loisir de faire les moissons qui  
commençoient à fleurir. Sforza, qui n'espéroit  
prendre Milan que par la famine, ne désiroit  
pas moins revenir à temps pour ravager la  
campagne. La garnison milanoise et les habitans

(1) Joani Simonetæ, L. XVIII, p. 544. — Ann. Placentini  
Ant. de. 900.

de Vigevano rivalisoient de zèle et de dévouement. En peu de jours leur poudre à canon fut épuisée, mais ils employèrent avec autant de bravoure que de succès, les anciennes armes pour résister aux nouvelles. Lorsque l'artillerie de Sforza eut fait au mur une brèche praticable, il vit derrière s'élever un nouveau retranchement formé de terre et de fumier, liés par de grosses solives. Il employa de nouveau son artillerie pour le renverser; mais tout à coup le mur et le rempart furent couverts de balles de laine, pour amortir les coups des pierres lancées par les bombardes. Enfin ce nouveau retranchement fut à son tour entr'ouvert, et Sforza résolut de donner un assaut le 3 de juin.

Connoissant l'obstination et le courage de ses ennemis, Sforza comprit qu'il ne pourroit les vaincre que par la fatigue et l'épuisement. Il fit huit corps de son armée: le premier commença le combat avec l'aube du jour, et lorsqu'il fut rebuté par la résistance des assiégés, un autre, puis un autre encore lui succédèrent; et l'attaque, toujours renouvelée par des troupes fraîches, n'éprouva aucune interruption. De leur côté, Jacob de Rieti, Henri de Carreto, et Roger Galli, qui commandoient dans la place, avoient tout prévu. Les bourgeois étoient distribués le long des murs, la brave garnison sur le rem-



part, objet de l'attaque principale; les femmes de la ville, rangées derrière les soldats, leur distribuoient des rafraîchissemens, ou leur transmettoient des pierres pour lancer sur les assaillans; tandis que dans l'église principale les prêtres, avec toutes les jeunes filles, étoient à genoux en prières pour leurs frères qui combattoient. La garnison toute entière avoit cependant été obligée de faire face à l'ennemi, dès la première attaque. Tandis qu'elle voyoit se succéder des corps toujours nouveaux pour la combattre, elle ne pouvoit ni attendre des secours étrangers, ni goûter un moment de repos. Malgré l'avantage de sa position, elle faisoit aussi des pertes, et ses rangs devoient s'éclaircir; mais lorsqu'un soldat étoit renversé, une femme se revêtoit à l'instant de ses armes sanglantes, et montoit sur le rempart à sa place. Les assaillans voyant reparaître des guerriers tombés morts à leurs yeux, tandis que le son des cloches et les processions d'images méloient la religion au combat, croyoient éprouver quelque chose de surnaturel dans cette résistance, et se laissoient frapper d'une terreur religieuse.

Enfin, après un assaut qui avoit duré pendant toute une des longues journées du mois de juin, les soldats de Sforza, à l'approche de la nuit, s'ablirent sur le rempart. Les bourgeois enrayés abandonnoient le mur, la ville

étoit prise, lorsque trois ou quatre des assaillans glissent et tombent sur ce terrain en pente et baigné de sang; ceux qui les suivent, reculent; la colonne entière se renverse avec effroi; les soldats se précipitent pêle-mêle dans le fossé, entraînant avec eux des masses de décombres qui les écrasent. Ils sont glacés de terreur devant ces murailles qu'ils croient enchantées; et Sforza, pour ne pas compromettre davantage la gloire de son armée, fait sonner la retraite.

Mais Vigevano ne pouvoit plus se défendre. Pendant la nuit les assiégés proposèrent, et obtinrent avec peine du vainqueur, une capitulation. Il fut plus difficile encore de la faire respecter par les soldats: ceux-ci considérant le pillage comme leur droit, donnèrent encore un assaut aux murailles, depuis que le traité fut signé, et ils n'en furent ramenés qu'avec peine par François Sforza, qui leur reprocha d'avoir reculé devant la brèche pendant le combat, et d'y vouloir monter ensuite contre la foi donnée. La ville fut sauvée cependant, et elle s'engagea seulement à rétablir à ses frais le château qui avoit été rasé au nom de la liberté (1).

Après la soumission de Vigevano, Sforza commença, selon son projet, à faire faucher les blés encore verts sur tout le territoire de Milan.

(1) *Joann. Simoneta*. L. XVIII, p. 52-53.

En même temps il ramena à l'obéissance les ha-  
 bitans des rives des lacs, et ceux des différentes  
 bourgades qui s'étaient révoltées contre lui. CHAP. LXXIII.  
1449.  
 D'autre part, les Milanois, qui renouveloient  
 tous les deux mois leur seigneurie, secouèrent,  
 pour un peu de temps, le joug de la popu-  
 lace qui accabloit leur république, et qui de-  
 voit causer sa ruine. Jean d'Ossa et Jean d'Ap-  
 plano, ces deux plébéiens, qui avoient abusé  
 si cruellement de leur pouvoir comme capi-  
 taines du peuple, furent mis en prison le  
 1<sup>er</sup> juillet, à leur sortie de charge; et des hom-  
 mes qui leur étoient fort supérieurs pour le  
 rang et pour l'éducation, Guarniere Casti-  
 glione, Pierre Posterla, et Galeotto Toscani,  
 leur furent substitués. Ceux-ci, dans leur courte  
 magistrature, recherchèrent la seule ressource  
 qui pût rester encore à la république. Ils char-  
 gèrent Henri Panigarola, marchand milanois  
 établi à Venise, d'entrer en traité avec les Véné-  
 tiens; et ils trouvèrent le doge François Foscarei  
 et le conseil des dix mieux disposés pour la  
 paix qu'ils ne l'avoient espéré (1).

Les Vénitiens commençoient enfin à sentir  
 combien étoit grande, en politique, l'erreur  
 d'avoir voulu livrer le duché de Milan à un

(1) *Joann. de Bonet* L. XIX, p. 553. — *Jos. Ripamonti*.  
 L. V, p. 627.

prince belliqueux et ambitieux, plutôt que de le laisser se constituer en république. Marcello, le procureur de Saint-Marc, qui suivoit les armées, avoit, depuis long-temps, cherché à faire sentir à ses commettans le danger de ce système. La négociation, que ce retour à la modération facilitoit, fut continuée entre Milan et Venise avec un profond secret, pour la dérober au comte Sforza. Elle n'étoit point encore terminée le 1<sup>er</sup> septembre, lorsqu'une nouvelle seigneurie entra en charge à Milan, et ôta le pouvoir au parti modéré, pour le rendre à de farouches démagogues. Le sénat de Venise attendoit, pour se déclarer, le résultat d'une intrigue dont Sforza tenoit le fil; elle éclata le 11 septembre. Les villes de Crème et de Lodi lui furent livrées par trahison. La première arbora les drapeaux de Saint-Marc, et l'autre ceux du comte. Ce fut le terme que les Vénitiens résolurent de mettre à ses conquêtes. Comme il conduisoit son armée sous les murs de Milan, le conseil des dix lui fit signifier qu'un armistice avoit été signé avec les Milanois; et il rappela en même temps Barthelemy Coléoni et son armée (1).

Les députés de Venise, en annonçant au comte Sforza que leur sénat acceptoit la paix,

(1) *Macchiavelli Istor. Fior. L. VI, p. 226.*

et qu'il l'invitoit, à y accéder, étoient chargés de lui faire sentir combien l'issue de la guerre étoit incertaine, et combien il devoit se croire encore éloigné d'un plein succès; en sorte qu'il devoit se trouver heureux d'accepter les conditions avantageuses que les Vénitiens avoient ménagées pour lui. Le comte savoit bien, au contraire, que c'étoient ses rapides conquêtes qui avoient excité la jalousie du sénat, et qu'on ne lui proposoit la paix que parce qu'on craignoit de le voir bientôt maître de Milan. Ses espérances étoient même confirmées par l'arrivée dans son camp d'une foule d'émigrés, que le gouvernement révolutionnaire avoit chassés de la ville, et par celle de Charles de Gonzague, jusqu'alors commandant de la place, qui s'étoit, comme eux, venu joindre aux assiégeans (1). Cependant Sforza avoit fait, de son côté, des pertes douloureuses, et surtout parmi ses officiers généraux. Le comte Louis del Verme, dont il avoit fait épouser la fille à un de ses bâtards, avoit été tué devant Monza. Robert de Monte Albotto, Christophe de Tolentino, Jacob Catalani, et le comte Dolce de l'Anguillara, lui avoient été enlevés par une fièvre pestilentielle, qui avoit ravagé son camp et celui des Vénitiens, et qui lui avoit ravi en même temps une

CHAP. LXXXIII.

1449.

(1) *Platina Hist. Mantuan.* L. VI, p. 847.

CHAP. LXXIII. foule de soldats. Il avoit plus regretté encore  
 1449. Manno Barile, vieux capitaine, âgé de soixante-  
 dix ans, qui avoit été long-temps attaché à son  
 père, qui l'avoit toujours servi lui-même avec  
 une fidélité inébranlable, et qui s'étoit noyé au  
 passage du Lambro (1). D'autre part, Alfonse  
 d'Aragon paroissoit prendre la défense des Mi-  
 lanois; il avoit envoyé, à deux reprises, de  
 petits corps d'armée qui avoient pénétré dans  
 l'état de Parme, et qui avoient ensuite été dé-  
 truits par Alexandre Sforza. Ces échecs mêmes  
 pouvoient être, aux yeux d'Alfonse, une raison  
 pour envoyer en Lombardie des forces plus im-  
 posantes.

La paix entre les deux républiques avoit  
 été signée le 27 septembre à Brescia, et ce fut  
 le 30 que Pasqual Malipieri vint en communi-  
 quer au comte Sforza les conditions. Cette paix  
 le mettoit au rang des premiers souverains de  
 l'Italie, en sorte qu'il ne pouvoit pas se plaindre  
 d'avoir été sacrifié par son alliée. Le territoire  
 de la nouvelle république de Milan devoit s'é-  
 tendre seulement entre les trois rivières, l'Adda,  
 le Tésin et le Pò, sans comprendre même la  
 partie de cette presqu'île, qui avoit appartenu  
 de tout temps aux Pavésans. Sforza étoit tenu à

(1) Joann. Simonetæ. L. XIX, p. 553. — *Ant. de Ripalta*  
*Ann. Placent. p. 900.*

restituer Lodi, et à renoncer à ses prétentions sur Milan, Comè, et leur territoire; du reste on le reconnoissoit pour souverain de Novarre, Tortone, Alexandrie, Pavie, Plaisance, Parme & Crémone, avec leurs fertiles provinces. Pasqual Malipiero ajouta seulement qu'il ne donnoit que vingt jours au comte Sforza pour accéder à ce traité, qui lui assuroit tant d'avantages (1).

Mais l'ambition de Sforza s'étoit accrue avec ses conquêtes; elle ne pouvoit être satisfaite avec rien moins que l'état qu'avoit possédé son beau-père; seulement il sentit la nécessité d'opposer la ruse à ce changement de politique. Il accorda aux Milanois la trêve de vingt jours qui lui étoit demandée; elle ne leur donnoit aucun moyen d'approvisionner leur ville, et comme elle s'étendoit justement sur le temps des semailles, il comptoit bien que, dans l'espérance d'une paix presque certaine, les assiégés confieroient à la terre presque tout le blé qui leur restoit. Il envoya en même temps à Venise trois ambassadeurs, dont l'un étoit son propre frère Alexandre, pour y porter son accession au traité de paix; mais il les chargea secrète-

(1) *Joann. Simoneta*. L. XIX, p. 565. — *Cristof. da Soldo Istor. Bresciana*. p. 860. — *M. A. Sabellico*, *Deca III*, L. VI, f. 192. — *Marin Sanuto*. p. 1155.

ment de traîner en longueur les négociations et d'éviter, s'il étoit possible, de munir ce traité de leur signature. Ensuite il éloigna ses troupes de Milan, mais en se réservant tous les passages qui pouvoient l'y ramener rapidement (1).

Pendant que cette trêve trompeuse duroit encore, François Piccinino mourut à Milan d'hydropisie, le 16 octobre 1449. Ce général des Milanois leur avoit causé plus de maux que de biens. Inférieur à son père et à son frère pour les talens, le courage et même la force du corps, il perdoit encore souvent par l'ivrognerie l'usage de ses facultés. Ses fautes avoient attiré, sur la milice de Braccio, les fréquentes déroutes qui l'avoient humiliée et découragée. Le commandement en chef de cette milice passa, par sa mort, à son frère Jacob, capitaine bien plus rapide dans tous ses mouvemens, bien plus vaillant dans le combat. Jacob fut reconnu pour généralissime par les Milanois, et proclamé par les troupes. Celles-ci cependant, en avouant la supériorité du dernier, ne laissoient pas de regretter François. L'aîné des frères s'attachoit le soldat par sa prodigalité comme par sa franchise, le second étoit taxé d'avarice (2).

(1) *Joann. Simoneta*. L. XIX, p. 552-572. — *Cristof. da Soldo Istori, Bresciana*, p. 861. — *M. Ant. Sabellico*, Deca III, L. VI, f. 132. — *Macchiavelli*. L. VI, p. 228. — *Platina Hist. Mantuan.* L. VI, p. 848.

(2) *Joann. Simoneta*. L. XX, p. 571.



A peine les jours de trêve étoient-ils écoulés, et les semailles des Milanois étoient-elles achevées, lorsque François Sforza déclara qu'il ne justifioit point la paix que ses députés avoient signée en son nom. Cependant, pour mettre sa conscience et son honneur en repos malgré sa mauvaise foi, il fit ce qu'on fait encore généralement en Italie lorsqu'on veut réconcilier l'opinion publique à une action immorale; il engagea des théologiens qui en font métier, à écrire des dissertations qu'il répandit partout, pour prouver qu'il n'étoit point tenu à observer un traité que la force seule des circonstances lui avoit fait conclure. Il ne retira pas cependant ses troupes de leurs quartiers d'hiver; ceux-ci étoient si habilement disposés, que sans les abandonner, il pouvoit continuer le blocus de Milan. Mais il en fit sortir des partis nombreux de cavalerie, qui ravageoient les campagnes, et qui coupoient toute communication entre l'armée vénitienne et les assiégés.

Le sénat de Venise, en recevant cette nouvelle, résolut de contraindre par les armes ce condottière ambitieux à s'en tenir aux conditions que ses ambassadeurs avoient acceptées. La seigneurie donna ordre à Sigismond Malatesti, général en chef de son armée, de rouvrir de force la communication avec Milan, et de ravitailler cette ville. Sigismond passa

GRAT. LXXIII.

1449.

l'Adda près de Lecco, et entra au milieu de ses riantes collines qui séparent les lacs de Come et de Lecco, et qu'on nomme les montagnes Brianze. Il y avoit donné rendez-vous à Jacob Piccinino, qui partit de son côté de Milan pour l'y joindre. Mais Sforza prévint leur réunion par sa rapidité; il battit Piccinino le 28 décembre, et le repoussa dans Milan; il revint ensuite sur Sigismond qu'il contraignit à repasser l'Adda, après lui avoir fait beaucoup de prisonniers, et il termina ainsi l'année par une victoire importante (1).

1450.

Il commença la suivante par une négociation non moins avantageuse. Ses ambassadeurs, dont l'un étoit Barthelemy Visconti, évêque de Novarre, signèrent pour lui le 20 janvier, avec Louis duc de Savoie, un traité de paix par lequel les deux souverains se garantissoient leurs conquêtes mutuelles. Sforza renonçoit par ce traité à plusieurs districts et à plusieurs châteaux que les Piémontois lui avoient pris dans les territoires de Pavie, de Novarre et d'Alexandrie; mais il étoit trop heureux de se délivrer à ce prix d'un ennemi redoutable, qui auroit pu faire contre lui une diversion puissante dans la guerre où il étoit engagé (2).

(1) *Joann. Simonetæ. L. XX, p. 576-579. — Jos. Ripamonti. L. V, p. 630.* •

(2) *Id. Simonetæ. L. XX, p. 575. — M. Ant. Sabellico.*

La situation des Milanois et celle de Sforza étoient également critiques ; tous deux man-  
 quent de vivres ; on ne trouvoit plus de blé  
 dans ces campagnes épuisées, et celui que Sforza  
 faisoit venir de Lodi, suffisoit à peine pour nour-  
 rir le tiers de son armée. Les Milanois trouvoient  
 encore des paysans qui, séduits par un bénéfice  
 immense, se hasardoient à leur porter des muni-  
 tions au péril de leur vie, tandis qu'ils les déro-  
 boient avec soin aux soldats de Sforza, qui les  
 auroient prises sans payer. Aucune action san-  
 glante ne faisoit marcher la guerre vers sa con-  
 clusion ; l'armée de Sigismond Malatesti, et celle  
 de Sforza, ne tenoient point la campagne, et les  
 Italiens élevés dans la mollesse, ne supposoient  
 pas qu'au milieu des frimats les troupes pussent  
 agir à découvert. Les deux généraux cependant  
 continuoient, du milieu de leurs cantonne-  
 mens, une guerre d'escarmouches. Les troupes  
 de Sforza, logées dans les bourgades du Mila-  
 nès, battoient la campagne pour arrêter les  
 convois de vivres ; de leur côté, Malatesti et  
 Coléoni avoient rassemblé à Bergame des ma-  
 gasins considérables, d'où ils s'efforçoient de  
 faire passer des munitions à Milan.

Barthelemy Coléoni, dans l'espérance de s'ou-

VIR une communication, passa de nouveau l'Adda, et s'avança jusqu'à Come. Jacob Piccinino s'y rendit de son côté de Milan : s'agissoit plus pour lui que de revenir par la même route, avec le convoi que Coléoni avoit conduit à Come. Tous les lieutenans de Sforza conseilloient à celui-ci de se retirer, et de ne pas s'obstiner à garder des cantonnemens aussi dangereux, entre une grande ville assiégée et une armée ennemie. Sforza persista seul dans ses projets, et sans tirer toute sa cavalerie de ses quartiers, il sut couper à Piccinino le chemin du retour. Les riches bourgades du Milanès lui offroient des logemens commodes, et son armée n'y étoit guère moins concentrée que s'il l'eût tenue dans un camp (1).

Le danger étoit redoublé pour les deux partis, par la déloyauté de tous les capitaines qui, ne songeant qu'à s'enrichir, mettoient sans cesse leur honneur et leur fidélité à l'enchère. Au moment où ils suivoient les drapeaux d'un souverain, ils étoient presque toujours en négociation avec son adversaire. Vintimille étoit entré en traité avec les Vénitiens en même temps que Piccinino avec Sforza ; mais le premier, dont l'intrigue fut découverte, fut ar-

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XX, p. 590. — *Cristof. da Soldo Istor. Bresciana*. p. 862. — *M. Ant. Subellico*. Deca III, L. VII, f. 195, verso.

réfugié par le comte, et envoyé prisonnier à Pavie; le second n'osant pas se livrer entre les mains de son ennemi, quoiqu'il en eût obtenu les plus brillantes promesses, rompit les négociations qu'il avoit commencées, et fit périr comme faussaire, le député qui avoit traité avec lui (1).

CHAP. LXXIII.

1450.

Cependant la ville de Milan éprouvoit toutes les horreurs de la famine : déjà les plus riches avoient mangé les chevaux, les mulets, les chiens enfermés avec eux, tandis que le peuple arrachoit les racines et les herbes qui croissoient le long des murs, et n'avoit pas même quelque substance onctueuse pour les assaisonner. Des milliers de pauvres étoient morts au milieu des rues, des milliers d'autres avoient cherché un refuge dans les campagnes; mais Sforza, qui n'espéroit réduire Milan que par la famine, les faisoit chasser de nouveau dans les villes. Les jeunes filles étoient seules soustraites à cet ordre rigoureux, non par la compassion, mais par l'incontinence des soldats (2).

L'armée de Sigismond Malatesti étoit supérieure en nombre à celle de Sforza; mais on croit que ce général, qui ne manquoit ni d'habileté ni de courage, n'osa jamais livrer une

(1) *Joann. Simonetae*. L. XX, p. 592.

(2) *Joann. Simonetae*. L. XX, p. 591. — *Crist. da Soldo Ist. Bresciana*. p. 865.

bataille nécessaire à la délivrance de Milan par la crainte d'encourir la vengeance méritée de Sforza, s'il étoit vaincu. Il avoit autrefois épousé Polyxène, fille de ce général, et depuis peu l'avoit fait périr pour épouser une maîtresse, il lui sembloit qu'une bataille le livreroit prisonnier entre les mains du beau-père qu'il avoit si mortellement offensé (1).

Les chefs du gouvernement de Milan, déterminés à tout souffrir plutôt que de tomber sous la tyrannie de Sforza, s'assemblèrent dans le temple de Sainte-Marie de la Scala, et proposèrent de soumettre leur ville à la souveraineté de Venise, pour engager cette République à les défendre plus puissamment. C'étoit depuis longtemps l'objet de l'ambition secrète des Vénitiens, et de la mission de Venieri, leur ambassadeur à Milan. Mais tandis qu'ils délibéroient, un tumulte commença le soir du 25 février, au quartier de Porte-Neuve, parmi la multitude affamée. Le podestat Dominique de Pesaro, et Lampugnano Birago, l'un des magistrats, furent repoussés à coups de pierres. Gaspard de Vimercato et Pierre Cotta se mirent à la tête des insurgés, et vinrent attaquer le palais. Une aile de ce bâtiment étoit occupée par la seigneurie, une

(1) *Joannis Simonetæ. L. XX, p. 594. — Nicolo Macchiavelli Istor. Fiorentina. L. VI, P. 252.*

par la duchesse Marie, veuve du dernier CHAP. LXXIII.  
 Les insurgés, repoussés par la garde du 1450.  
 premier corps de logis, entrèrent par le second,  
 et se précipitèrent au travers de ses longs corri-  
 dors, pour arriver aux salles du gouvernement.  
 Léonard Venieri, l'ambassadeur des Vénitiens,  
 s'y présenta à eux, et s'efforça de les arrêter : il  
 fut massacré par ces furieux. Les magistrats  
 s'échappèrent alors du palais, qui demeura au  
 pouvoir de la populace; l'insurrection s'étendit  
 dans les différentes parties de la ville. Ambroise  
 Trivulzio, qui commandoit à la porte Romaine,  
 chercha vainement à résister, et à sauver la  
 patrie des mains de la populace. Il se soumit  
 enfin le dernier, pour ne pas augmenter les  
 malheurs de Milan par une guerre civile (1).

Le tumulte avoit commencé le soir, et il  
 avoit duré pendant toute la nuit. Le matin du  
 26 février, les citoyens se rassemblèrent de nou-  
 veau dans le temple de Sainte-Marie de la Scala,  
 pour délibérer sur ce qu'ils devoient faire; car  
 ces mêmes insurgés qui avoient renversé le gou-  
 vernement, et qui avoient manifesté tant de  
 fureur contre ceux qui continuoient la guerre,  
 n'avoient aucun plan arrêté, aucune espérance  
 sur les moyens de la faire finir. A la haine contre

(1) *Joannis Simonetae*. L. XXI, p. 597-599. — *Macchiavelli*  
*Stor. Fior.* L. VI, p. 234. — *Jos. Ripamonti.* L. V, p. 652.

François Sforza, qui étoit enracinée dans tous les cœurs, se joignoit encore celle contre les Vénitiens, dont les Milanois avoient été de tout temps jaloux, et qu'ils accusoient de tous les malheurs qu'ils éprouvoient. Plutôt que de tomber sous leur joug ou sous celui de Sforza, quelques-uns proposèrent, dans cette assemblée tumultueuse, de se donner au roi Alfonso, d'autres au roi de France, d'autres au Pape, d'autres au duc de Savoie; mais Gaspard de Vimercato, qui prit la parole après tous les autres, et qui ayant servi long-temps sous François Sforza, lui étoit secrètement attaché, n'eut pas de peine à montrer que le roi de Naples, le roi de France, ou le Pape, étoient si éloignés, que le peuple entier de Milan périroit de misère avant d'avoir pu recevoir leurs secours. Il ajouta que le duc de Savoie étoit trop foible pour pouvoir les sauver, comme on avoit pu s'en assurer au commencement de la campagne précédente; enfin il déclara que si l'on vouloit faire cesser en un jour la guerre et la famine, il n'y avoit qu'un seul expédient possible, c'étoit de se remettre entre les mains de Sforza, dont il vanta la clémence et la bonté, et de reconnoître le gendre et le fils adoptif de leur dernier duc, comme successeur légitime des Visconti. Cette espérance d'une paix si rapprochée, d'une cessation si subite de maux intolérables, produisit dans



L'esprit de la multitude une étonnante révolution. Celui qu'un moment auparavant personne n'avoit nommé sans exécration, parut à tous, le seul sauveur des Milanois, et Gaspard de Vimercato fut à l'instant chargé de porter au comte François Sforza les offres et les vœux de tout le peuple (1).

Sforza, averti de la révolution qui s'étoit opérée, s'étoit mis en marche de Vimercato où étoit son quartier, et s'approchoit de la ville à la tête de sa cavalerie. Il avoit donné à ses gardarmes l'ordre de prendre chacun autant de pains qu'ils en pourroient porter. A six milles de la ville il trouva la foule des Milanois qui se précipitoient au-devant de lui; et sans suspendre sa marche, il fit distribuer par ses soldats, les pains qu'ils portoient, aux malheureux qui souffroient de la faim, pour contracter ainsi avec eux un lien d'hospitalité par un premier bienfait. Arrivé à la Porte-Neuve, il y trouva Ambroise Trivulzio avec un petit nombre de citoyens fidèles, qui voulurent, avant de lui accorder l'entrée de la ville, lui imposer quelques conditions, et lui faire jurer l'observation des lois et des libertés de leur patrie; mais il n'étoit plus temps de résister ni à la soldatesque

(1) *Joann. Simoneta. L. XXI, p. 600. — Crist. da Soldo Ist. Bresciana. p. 865. — Nicolo Macchiavelli Stor. Fior. L. VI. p. 235.*

CHAP. LXXIII.

1450.

insolente, ni à la populace elle-même, qui ne songeoit plus qu'aux vivres qu'elle attendoit, et à la paix dont elle vouloit jouir. Sforza, encouragé par Vimercato et par ceux qui le suivoient, passa outre, sans vouloir se lier par aucune promesse (1). Pressé, et presque porté avec son cheval entre les bras des citoyens, il vint d'abord dans le temple de la Sainte-Vierge, rendre grâces à Dieu de cet heureux succès; ensuite sur la place publique, où il fut salué avec mille acclamations par les noms de Prince et de Duc. Il distribua des gardes dans la ville, il s'assura des portes et des murailles, puis il ressortit immédiatement de Milan, afin de hâter l'arrivée de nouveaux convois de vivres. Il fit publier dans toutes les campagnes que tous les comestibles seroient reçus dans sa nouvelle capitale, sans payer de gabelle; en même temps il fit transporter à ses frais, de Crémone et de Pavie, de forts chargemens de blé et de pain, pour distribuer aux pauvres. Dans les deux jours qui suivirent, Monza, Come et Bellinzona, seules places fortes qui fussent demeurées au pouvoir des Milanois, lui ouvrirent aussi leurs portes. Sigismond Malatesti, averti de la révolution, par les feux de joie qu'il vit s'élever de la ville, repassa l'Adda avec l'armée véni-

(1) *Joann. Simonetti*. L. XXI, p. 601.

Henne; et François Sforza, en possession de tout le duché de Milan, mit, pour le reste de la mauvaise saison, ses troupes en quartiers d'hiver (1).

AL moment où François Sforza atteignoit le but de son ambition, de ses combats et de sa politique, si, sur le trône où il venoit de s'asseoir, il avoit pu entrevoir l'avenir, sans doute il auroit été troublé, en comparant la valeur réelle de son acquisition, avec le prix qu'elle lui avoit coûté. « La couronne, » dit Ripamonti, historien de Milan au dix-septième siècle, « ne devoit point parvenir jusqu'à un sixième » héritier; et les cinq successions par lesquelles » elle devoit se transmettre, devoient être accompagnées d'autant d'événemens tragiques » dans sa maison. Galeaz son fils fut, à cause de » ses crimes et de son impudicité, tué par ses » gentilshommes conjurés contre lui, en présence du peuple, devant les autels, au milieu » des fêtes sacrées; et la ville entière fut ensuite » ensanglantée par le massacre des conspirateurs. Jean Galeaz qui vint ensuite, mourut » empoisonné par Louis le Maure, et fut victime » des forfaits de son oncle. Celui-ci, à son tour, » prisonnier des Français, mourut de douleur

(1) *Joann. Simoneta*. L. XXI, p. 602, 603. — *Anton. di Rippalla Annal. Placentini*. T. XX, p. 901. — *Marin Sanuto vite de' Duchi di Venezia*. T. XXII, p. 1137. — *Navagiero Storia Veneziana*. T. XXIII, p. 1114.

CHAP. LXXIII. » dans sa captivité. Le sort de l'un de ses fils  
 1450. » fut semblable au sien; l'autre, après avoir  
 » éprouvé long-temps l'exil et la misère, rétabli  
 » sans enfans, dans sa vieillesse, sur un trône  
 » ébranlé, vit finir en même temps et sa maison  
 » et son empire. Telle étoit la récompense de la  
 » trahison qui avoit subjugué Milan; c'étoit  
 » pour un tel succès que François Sforza avoit  
 » passé sa vie dans les tromperies, les priva-  
 » tions et les dangers » (1).

(1) *Josephi Ripamontii Canonici Sanctæ-Mariæ ad Scalum. Historia urbis Mediolani. L. V, p. 620.*

## CHAPITRE LXXIV.

*Politique de Cosme de Médicis. — Guerre de Piombino entre le roi de Naples et les Florentins. — Derniers efforts des Vénitiens et d'Alfonse contre Sforza, soutenu par les Florentins. Paix de Lodi.*

1447—1454.

MILAN n'auroit jamais été conquis par François Sforza, et la Lombardie ne seroit point devenue la proie d'un chef ambitieux de soldats mercenaires, si la république qui avoit fait fleurir les arts, les lettres antiques, la philosophie et la poésie, si Florence n'avoit pas la première changé de Gouvernement. Pendant cinquante ans on avoit vu cette illustre cité dirigée par des hommes d'état patriotes, qui regardoient le maintien de la liberté italienne comme le noble office de leur république. Jamais ils n'avoient hésité à se placer au premier rang, pour combattre les usurpations de Bernabos et de Jean Galcaz Visconti, de Ladislas de Naples, et de Philippe-Marie. Maso des Albizzi, et Nicolas d'Uzzano, croyoient ferme-

CHAP. LXXIV.

ment que la liberté étoit le seul garant de la paix et de la prospérité de l'Italie; qu'un tyran en s'élevant n'écrasoit pas seulement ses propres sujets, mais qu'il menaçoit tous ses voisins; que les vices et la bassesse d'une cour, corrompoient par leur fatal exemple, les citoyens d'un état libre, appelés à traiter avec elle. Ils se croyoient obligés par devoir, par conscience, à embrasser la défense d'un peuple qui prenoit les armes pour maintenir ou recouvrer sa liberté; ils calculoient moins l'intérêt de leur république, qu'ils ne se confioient à la noblesse de leurs propres sentimens; mais comme ils n'étoient pas moins éclairés que justes, ils avoient senti, ils avoient fait reconnoître à leurs concitoyens, que la plus haute prudence se trouve dans la plus haute vertu, et qu'une conduite noble et généreuse mène à la grandeur comme à la gloire.

Malheureusement cette mémorable aristocratie, l'une des plus brillantes par les talens, des plus recommandables par les vertus, des plus scrupuleuses à ménager les libertés des peuples, qui ait jamais gouverné une république, éprouva, comme tout ce qui approche de la perfection, l'influence fatale du temps. Renaud des Albizzi, moins habile et plus présomptueux que son père, abusa d'une autorité que de rares talens ne rendoient plus bienfaisante. Il

fut exilé avec ces vieux amis de la liberté , qui pendant leur administration, avoient donné un caractère si noble à leur république. Cosme de Médicis hérita de leur gloire ainsi que de leur pouvoir ; il recueillit les fruits de toutes les avances qu'eux seuls avoient faites pour les progrès de l'esprit humain , le développement de l'imagination et celui de la pensée ; mais il étoit loin de les égaler. Cosme de Médicis cependant est seul connu de la postérité , tandis que l'illustration des Albizzi est oubliée , parce que nous sommes plus frappés de l'éclat qui environne un grand homme , que de celui dont lui-même est cause, ou parce que nous pouvons lire encore les adulations de ceux qui encensèrent le premier Médicis , d'Ambroise Traversari , de Poggio Bracciolino , d'Argiroylo , de Lapo de Castiglionchio , de Benedetto Accolti , de Flavio Blondo , de Giannozzo Manetti , et de Léonard Arétin , qui tous vécurent dans sa société , qui furent soutenus de sa bourse , et qui lui dédièrent les écrits par lesquels ils contribuèrent le plus au renouvellement des lettres ; mais le gouvernement vertueux qui fit naître et qui forma tous ces hommes distingués , et Cosme lui-même avec eux , n'a trouvé personne pour le célébrer , parce qu'il fut renversé au moment où ces écrivains , déjà parvenus à l'entier développement de leurs facultés , pouvoient dis-

CHAP. LXXIV. tribuer de la gloire, en retour de la protection qu'ils avoient reçue; et parce que la reconnaissance, même chez les auteurs les plus célèbres, survit rarement au crédit de leurs bienfaiteurs.

Cosme de Médicis étoit cependant un grand homme, et il n'a point usurpé la réputation avec laquelle il traversera les siècles à venir. Ce marchand de Florence, qui au milieu de sa brillante carrière n'abandonna jamais le négoce de ses pères, qui répandit autour de lui le bien-être, et anima l'industrie par son immense fortune; ce marchand étoit un des plus habiles hommes d'état de l'Europe; un homme d'un goût exquis dans les arts, d'une érudition vaste dans les lettres, d'un jugement aussi juste que profond dans la philosophie, dont il fut un des restaurateurs.

La fortune de Cosme de Médicis, cause première de sa puissance et de sa gloire, n'a paru sans bornes, que parce que ce grand homme eut la sagesse de demeurer toujours citoyen. Même en calculant, non point son revenu seulement, mais les bénéfices de son commerce au taux le plus élevé, il n'arriva jamais à disposer de plus de cinquante mille florins par année (environ 600,000 fr.); et son capital ne passa jamais deux cent quarante mille florins. Cette somme auroit été peu de chose pour son belliqueux ami François



Sforza, qui même avant d'être duc de Milan, CHAP. LXXIV. dépensa plus d'une fois trois cent mille florins dans l'année. Mais les calculs des ambitieux les trompent sans cesse; l'argent qu'ils prodiguent à leurs soldats pour élever leur puissance, les rendroit bien autrement grands par les arts de la paix. Cosme de Médicis n'avoit de luxe ni dans sa vie publique, ni dans sa vie privée, et il avoit partout de la grandeur. Il ne prodigua point son patrimoine pour soudoyer des armées, pour fomenter des intrigues chez les étrangers; il ne chercha à éblouir ses concitoyens, ni par l'éclat de ses habits et de ses équipages, ni par la magnificence de sa table, ni par un domestique nombreux, ou somptueusement vêtu; mais il éleva aux arts, des monumens qu'aucun roi de l'Europe n'a égalés; il étendit ses bienfaits sur tout ce que son siècle a produit d'hommes illustres, et par les chefs-d'œuvre qu'il a fait créer, ou les monumens de l'antiquité qu'il a conservés, il fera sentir les effets bienfaisans de sa richesse jusqu'à la dernière postérité (1).

(1) La fortune de Cosme de Médicis nous est connue par deux inventaires, tous deux rapportés dans les *Ricordi di Lorenzo de' Medici. Apud Roscoe, Append. III, p. 41, 44.* Le premier fut dressé à la mort de Laurent de Médicis, frère de Cosme, plus jeune que lui de quatre ans. La fortune de chaque frère montoit alors à 235,157 florins d'or. Au bout de vingt-neuf ans il se fit, eu

Cosme de Médicis signala sa magnificence, en ouvrant au public de vastes recueils de manuscrits précieux, à une époque où chaque livre étoit considéré presque comme un trésor. A l'occasion de son exil à Venise, il laissa pour gage de sa reconnoissance, à l'état qui lui avoit donné asile, une bibliothèque publique au couvent de Saint-George, qui y a subsisté jusqu'en 1614 (1). Un de ses compatriotes, Nicolo Nicoli, citoyen peu riche, avoit rassemblé huit cents manuscrits latins, grecs et orientaux, dont plusieurs étoient copiés de sa main, et enrichis de ses commentaires. Il l'avoit à sa mort, léguée au public sous la surveillance de seize curateurs. Mais ce fut Cosme qui fit jouir les Florentins de la libéralité de Nicoli; il paya toutes ses dettes, et il établit à ses frais cette bibliothèque dans le couvent de Saint-Marc, qu'il avoit fait bâtir avec magnificence (2).

1469, un inventaire de l'héritage de Pierre, fils de Cosme, et sa fortune montoit alors à 257,989 florins; en sorte qu'elle n'avoit ni augmenté ni diminué. Les bénéfices du commerce, calculés à vingt pour cent sur ce capital, ne sont que de quarante-six mille florins. On se souvient que le florin a été constamment la huitième partie d'une once d'or, ou la soixante-quatrième du marc, tandis que le louis d'or neuf en étoit la trente-deuxième.

(1) *Life of Lorenzo de' Medici from W. Roscoe*. T. I, p. 19. — *Ginguené, Hist. Littéraire d'Italie*. Chap. XVIII, T. III, p. 255.

(2) *Poggii Oratio parentalis Nicolai Nicoli*. p. 276. — *Ginguené*. Chap. XVIII, p. 258.

En même temps, sa collection privée fut le fonds primitif de la bibliothèque qui a pris de son petit-fils le nom de Laurentienne (1). CHAP. LXXIV.

Cosme de Médicis s'élevant des premiers contre la domination que la philosophie d'Aristote avoit obtenue dans les écoles, suivit les leçons de Gémisthius Plétho, l'un des théologiens grecs du concile de Florence; il prit de lui un goût très-vif pour la philosophie platonicienne, et il destina un des élèves de Plétho, Marsilio Ficino, à être le restaurateur de l'académie. Il lui fit donner une éducation entièrement dirigée vers ce but, et il fut, plus encore que l'élève qu'il avoit choisi, le père des nouveaux Platoniciens (2). Ses immenses richesses, et ses correspondances qui embrassoient tout l'univers connu, étoient constamment employées au service de l'érudition. Sur la demande de Poggio ou de Traversari, il chargeoit les commis de ses maisons de commerce, d'acheter ou de faire copier les manuscrits que d'autres savans avoient découverts en Allemagne, en Angleterre, en France, en Grèce et en Syrie. Des palais, des couvens, des églises, étoient élevés à ses frais dans la ville et dans son ter-

(1) *Life of Lorenzo de' Medici*. T. I, p. 41.

(2) Ginguéné, *Hist. Littéraire d'Italie*. Chap. XVIII, T. III, p. 262.

ritoire, et il faisoit ainsi jouir du luxe des beaux-arts jusqu'aux plus pauvres citoyens d'un état libre, en même temps qu'il encourageoit le génie de Michellozzi et de Philippe Brunelleschi. Il fut l'ami aussi bien que le protecteur de Donatello et de Masaccio, dont l'un fit faire à la sculpture, l'autre à la peinture, de rapides progrès. Dans la protection qu'il accordoit à tous les travaux élégans ou utiles, il ne négligea pas non plus l'agriculture; et ses deux domaines de Careggi et de Caffaggiuolo dont il chérissoit le séjour, furent enrichis par les soins et l'intelligence de ce laboureur consulaire.

Cependant c'est comme homme d'état que Cosme de Médicis a obtenu la plus haute réputation, et dans cette carrière où il a brillé du plus grand éclat, sa gloire n'est pas à l'abri de tout reproche. Connoissant bien les hommes, et sachant les conduire, il se montra surtout ferme dans ses desseins, patient, courageux, inébranlable; mais sa politique, au lieu d'être mue par des considérations supérieures, se rapportoit toute à lui seul, et les vues de l'intérêt personnel sont plus courtes que celles de l'amour de la patrie ou de la liberté. Cosme, en voulant assurer au dedans de l'état son pouvoir et celui de sa famille, fit perdre à Florence ce qui faisoit sa gloire et sa grandeur; en voulant se donner au dehors un allié puissant qui lui

fût personnellement dévoué, il rompit les alliances antiques de sa patrie, et la fit renoncer à des maximes qui n'avoient pas été moins sages que généreuses. Cosme de Médicis conserva Florence libre, sans montrer aucun attachement pour la liberté. Sous prétexte d'empêcher les émeutes populaires, il resserra l'oligarchie entre les mains du moindre nombre possible d'individus; il fit attribuer en 1452 le droit de nommer la seigneurie, à cinq citoyens seulement, non sans exciter ainsi la défiance et les regrets de tous les amis de la patrie (1). Il employa contre ses ennemis des mesures sévères et violentes, qui ébranlèrent la constitution dans ses bases, autant qu'elles blessèrent les individus; il substitua à l'esprit de corps qui animoit les Albizzi, un esprit de famille qui se rapportoit uniquement aux Médicis; il s'efforça de sortir de l'égalité républicaine, autant que ses compatriotes s'efforçoient de l'y maintenir. Il chercha dans l'amitié de François Sforza un appui dont il sentoit le besoin, bien plus pour lui-même que pour la république; il donna quelquefois à cet ami, s'il faut en croire Simoneta, des conseils qui indiquoient qu'aucun principe de loyauté n'arrêteroit sa politi-

(1) *Istorie di Giov. Cambi. Delizie degli Erud. Toscani. T. XX,*  
p. 300.

que (1). Il détermina enfin Florence à seconder Sforza dans l'oppression des Milanois, tandis que les sentimens, comme l'intérêt des Florentins, devoient s'accorder à élever en Lombardie un état libre, qui servît de contre-poids à l'ambitiense oligarchie de Venise, et à la monarchie militaire de Naples.

1447.

Il est vrai que les Florentins n'étoient pas demeurés sans occupation pendant la guerre de Milan, ni en pleine liberté sur le parti qu'ils devoient prendre. Au commencement de l'été de 1447, tandis que Philippe-Marie vivoit encore, et que les Florentins unis aux Vénitiens cherchoient à terminer, au congrès de Ferrare, leur guerre avec ce prince, Alfonse, roi de Naples, fit révolter la petite forteresse de Cennina, dans le val d'Arno-Supérieur, et il y envoya garnison, pour s'ouvrir l'entrée de la Toscane, lorsqu'il voudroit y conduire l'armée qu'il

(1) Il conseilla à François Sforza, dont les affaires, au printemps de 1447, sembloient désespérées, de rétablir son armée découragée, en livrant au pillage Pesaro, la seule ville qui lui fût demeurée fidèle, ville dans laquelle il étoit alors enfermé; il ajouta que Sforza devoit ne plus consulter que son seul intérêt, ne chercher ses ressources qu'en lui-même, et renoncer à l'alliance des républiques, qui ne peuvent jamais aimer les hommes élevés dans la discipline militaire. Simoneta ajoute que Sforza rejeta ce conseil inique, et s'étonna d'avoir trouvé dans un tel homme une si exécrationnable barbarie. *Joannis Simonetæ. L. VIII, p. 388.*

avoit alors rassemblée à Tivoli. Il ne se mit cependant point en mesure de défendre ce château, qu'il laissa reprendre par les Florentins au bout de quinze jours (1). Les révolutions de la Lombardie et la mort de Philippe le firent sans doute hésiter quelque temps sur la conduite qu'il devoit suivre; cependant on sut, à la fin de septembre, qu'il avoit sous ses ordres sept mille chevaux, quatre mille fantassins et quatre mille fourrageurs; qu'il s'étoit avancé jusqu'à Monte-Pulciano, sur les confins de l'état de Sienne, et qu'il cherchoit à engager cette dernière république dans ses intérêts. Les ambassadeurs Giannozzo Pitti et Bernardo Medici qui lui furent envoyés, rapportèrent qu'il vouloit détacher les Florentins de l'alliance de Venise, et défendre ainsi la Lombardie, à la possession de laquelle il prétendoit que le testament de Philippe l'avoit appelé (2). Il entra en effet sur le territoire Florentin par la province de Volterra; il y prit, aussi bien que dans la Maremme de Pise, quelques châteaux de peu d'importance, et il s'arrêta, au mois de décembre, devant celui de Campiglia, qui lui opposa une

(1) *Scipione Ammirato Stor. Fior. L. XXII, p. 54. — Machiavelli Ist. L. VI, p. 207.*

(2) *Scipione Ammirato. L. XXII, p. 55. — Barth. Facii. L. IX, p. 144.*

CHAP. LXXXIV. 1447. résistance obstinée. Les Florentins, de leur côté, avoient nommé des décenvirs de la guerre; ils avoient appelé à leur solde Frédéric, comte de Montefeltro, et ensuite Sigismond Malatesti; ils les avoient réconciliés l'un à l'autre, et ils n'avoient point perdu de temps pour lever une armée, et se mettre en état de défense (1).

1448. La vigoureuse résistance de Campiglia força le roi à lever le siège, et à se mettre en quartiers d'hiver dans les Maremmes, près des ruines de l'ancienne Populonia. Il n'étoit alors éloigné que de trois milles de Piombino, et il se proposoit de s'assurer de cette place forte. Piombino, autrefois pauvre bourgade au milieu de campagnes à moitié désertes, étoit devenu, en 1399, une petite principauté, où la maison d'Appiano s'étoit retirée, après avoir trahi la république de Pise. Jacques I<sup>er</sup> d'Appiano avoit fortifié le château; il avoit répandu quelque argent dans ces campagnes fertiles, mais insalubres, et attiré quelque commerce dans son petit port. Il mourut, et sa fille Catherine porta, comme dot, la principauté de Piombino à son mari Rinaldo Orsini. Celui-ci avoit eu précédemment quelques différens avec les Florentins; cependant il

(1) *Macchiavelli Ist.*, L. VI, p. 208. — *Commentari di Neri Capponi*. T. XVIII, p. 1204.



avoit appris, par l'exemple du comte de Poppi, combien il étoit dangereux d'embrasser, contre la république, le parti d'un monarque éloigné, qui ne manqueroit pas de l'abandonner ensuite et de le sacrifier. Il ferma donc son château à Alfonso et à ses soldats; il lui refusa des vivres, et par-là il excita si fort son courroux, qu'au mois de mai suivant, le roi de Naples, après avoir menacé de nouveau Campiglia, tourna tout à coup sur Piombino, et en entreprit le siège (1). Orsini s'étoit mis sous la protection de la république de Sienne, et dans le langage du temps il se disoit son *recommandé*; mais Sienne n'étoit pas assez forte pour le protéger: il s'adressa donc à Florence, et Lucas Pitti, qui étoit alors gonfalonier de justice, et dont le crédit égaloit presque celui de Cosme de Médicis, lui promit que la république le défendrait avec autant de zèle que ses propres états.

Les galères florentines amenèrent en effet à Piombino, le 8 juillet, trois cents fantassins, et un approvisionnement de poudre et de plomb (2). Ce convoi devoit être bientôt suivi

(1) *Poema d'Antonio degli Agostini, sull' Assedio di Piombino*. T. XXV. *Rel. Ital.* p. 321-324. — *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 57. — *Nic. Macchiavelli*. L. VI, p. 209. — *Comment. di Neri di Gino Capponi*. T. XVIII, p. 1205. — *Barth. Facii Rel. Gest. Alphonsi*. L. IX, p. 146.

(2) *Ant. degli Agostini Poema dell' Assedio di Piombino*. P. III, c. 5, p. 559. — *Barth. Facii*. L. IX, p. 148.

CHAP. LXXIV.  
1448.

par un autre plus considérable ; mais Alfonse , qui mettoit beaucoup d'importance à s'emparer de ce château , qu'il regardoit comme pouvant , avec son port , lui assurer en tout temps l'entrée de la Toscane , fit arriver dans ces parages une flotte napolitaine pour l'assiéger aussi du côté de la mer. Cette flotte assuroit en même temps aux Napolitains d'abondans convois de provisions , tandis qu'une armée florentine , qui s'étoit avancée jusque sur les hauteurs de Campiglia , se voyoit barrer le chemin par l'armée d'Alfonse , et se trouvoit privée de munitions , de vivres , et surtout de vin , nécessaire au soldat dans un climat malsain , où les eaux sont mauvaises et l'air pestilentiel (1).

Les deux armées napolitaine et florentine , rangées sur les hauteurs en amphithéâtre , et les habitans de Piombino , du haut de leurs murs , considéroient avec inquiétude la vaste mer par où tous les convois devoient leur arriver. Dix galères napolitaines , commandées par Garcilaso de Requesens , gardoient le rivage : les Florentins n'en avoient que quatre ; mais soit confiance dans leur grandeur et la supériorité de leur manœuvre , soit détermination de tout tenter pour délivrer Piombino , elles n'hésitèrent pas à attaquer la flotte royale ,

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 57. — *Commentari di Neri di Gino Capponi*. T. XVIII, p. 1205.

le 15 juillet au soir. Le combat dura cinq heures, et se prolongea fort avant dans la nuit. La présence des deux armées, qu'on voyoit attentives à un engagement qui pouvoit devenir décisif pour elles, et les cris des soldats qui cherchoient à encourager leurs auxiliaires, ranimoient les combattans lorsqu'ils étoient prêts à céder à l'épuisement; mais après des prodiges de valeur, les Florentins succombèrent; deux de leurs galères furent prises: les deux autres, endommagées dans leur grément, et ayant perdu beaucoup de monde, ne réussirent qu'avec peine à s'éloigner (1).

CHAP. LXXIV.

1448.

Après la perte de ces vaisseaux, Néri Capponi, qui commandoit l'armée florentine avec le titre de commissaire, prit le parti de se retirer. En s'éloignant de Piombino, il alla mettre le siège devant quelques châteaux de la Maremme, que le roi avoit soumis l'automne précédente, et il les reprit tous. Cependant il engagea ses compatriotes à repousser les propositions de paix que leur faisoit Alfonso, parce que l'abandon du seigneur de Piombino en étoit le premier article.

Celui-ci s'étoit déjà défendu plus de trois mois avec une grande vigueur; l'armée d'Alfonse

(1) *Comment. di Neri Capponi.* p. 1205. — *Macchiavelli Ist.* L. VI, p. 210. — *Barth. Façii.* L. IX, p. 149.

CHAP. LXXIV.

1448.

étoit affoiblie par les maladies, et sur ce sol meurtrier, plus de mille soldats napolitains avoient déjà péri d'une fièvre maremmane; la plupart des autres étoient atteints du même mal. Cependant l'artillerie d'Alfonse ayant renversé une des tours qui soutenoient les murs au levant, il résolut, au milieu de septembre, de livrer à la place un dernier assaut. Il partagea son armée entre Pierre de Cardone et Inigo de Guevara; il fit en même temps approcher la flotte que commandoit Berlinghière Barili, et après avoir animé ses soldats par tout ce qui pouvoit éveiller leur orgueil, leur cupidité ou leur désir de vengeance, il envoya ses troupes à un assaut dans lequel les Catalans rivalisèrent avec les Napolitains, et déployèrent aux yeux de leur roi tout ce qu'ils avoient de bravoure. D'autre part, Rinaldo Orsini ayant rassemblé autour de lui les habitans de Piombino et sa petite garnison, leur représenta que s'ils succomboient, ils ne tomberoient point entre les mains d'Italiens, mais de soldats barbares qui n'entendoient point leur langue, et qui méconnoissoient toutes les lois de la guerre et de l'humanité. Il fit ranger les femmes derrière leurs maris et leurs frères, pour leur distribuer des munitions et des rafraîchissemens; et donnant lui-même l'exemple de la bravoure, il fut admirablement secondé par ses

paysans et ses soldats. Aux armes ordinaires les assiégés joignoient des flots d'huile bouillante et de chaux vive, qui pénétrant sous l'armure des assaillans, leur causoient des douleurs insupportables. Les vaisseaux catalans s'avançoient en même temps du côté de la Rocchetta; des bateaux remplis d'hommes armés, et élevés par des poulies jusqu'au haut des mâts, devoient se trouver de niveau avec la muraille, s'y attacher par des harpons, et donner ainsi un passage facile aux assaillans. Mais un heureux coup de bombe, parti de la Rocchetta, frappa au milieu d'un de ces bateaux, et le fracassa entièrement; les autres, quoiqu'ils eussent lancé à plusieurs reprises leur harpon, ne purent jamais s'accrocher à la muraille. Le combat avoit déjà duré plusieurs heures avec un égal acharnement, lorsque les Napolitains virent paroître sur leurs derrières quelques escadrons de cavalerie florentine. Ils ne doutèrent pas que Capponi ne ramenât toute son armée, pour les attaquer au pied de ces mêmes murs, où ils se sentoient déjà accablés de fatigue: ils ne voulurent point courir la chance d'un nouveau combat, et ils se retirèrent à leur quartier (1). Alfonse, découragé par cette der-

(1) *Poema del Assedio di Piombino*. Parte IV, Cap. V, p. 362. — *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 60. — *Comment. di Neri di Gino Capponi*, p. 1206. — *Barth. Facii*. L. IX, p. 151.

CHAP. LXXIV.

1448.

nière tentative, leva le siège de Piombino. En même temps il abandonna la Maremme, où la fièvre lui avoit emporté bien plus de monde que le fer de ses ennemis. Il ramena son armée à Rome, et ensuite à Naples pour s'y rétablir pendant l'hiver; et quoiqu'il menaçât la république de se venger d'elle l'année suivante, il ne revint plus braver l'influence funeste d'un climat meurtrier, contre laquelle le soldat le plus vaillant se trouve souvent sans courage (1).

1449.

Après que le roi se fut retiré, les Vénitiens sollicitèrent les Florentins de leur envoyer des secours, en vertu de l'alliance qui subsistoit toujours entre eux, et de les aider à se relever de leur défaite de Caravaggio. Les Florentins leur envoyèrent en effet Sigismond Malatesti avec deux mille chevaux et mille fantassins; ce fut la seule part qu'ils prirent ouvertement

(1) *Macchiavelli Ist. Fior.* L. VI, p. 211. — *Pandolfo Collettio, Compendio delle Historie del regno di Napoli.* L. VI, f. 197. Editio Veneta. 8°. 1557. — *Poema dell Assedio di Piombino.* Parte IV, capit. 6, p. 365. Antonio des Agostini de Sauminiato, auteur de ce poème, étoit à la cour du prince de Piombino pendant ce siège. Il semble que c'étoit une sorte de troubadour, ou de poète courtisan, attaché à Rinaldo Orsini, dont il a chanté en rimes tierces, la vaillance et ensuite la mort. On trouve dans ses vers quelques détails curieux sur les mœurs du temps; mais les invocations des dieux, les discours, les comparaisons, toute la partie poétique enfin de ces chroniques rimées, auxquelles le talent n'a jamais de part, en rendent la lecture cruellement fatigante. Ce poème est imprimé T. XXV, *Rer. Ital.* p. 319-370.

à la guerre du Milanès, dans laquelle jusqu'alors ils avoient voulu demeurer neutres. Mais lorsqu'à la fin de septembre 1449 les Vénitiens firent avec les Milanois une paix particulière, le comte François Sforza, demeuré seul en guerre avec ces deux peuples, envoya solliciter la république florentine de lui accorder cette protection à laquelle il avoit dû son salut dans les guerres de la Marche. En même temps il somma Cosme de Médicis d'être fidèle à leur amitié mutuelle; Cosme lui fit rendre vingt ou vingt-cinq mille écus que lui devoit la république, sur un règlement de compte au moins litigieux (1). Il lui prêta de plus, de son propre bien, des sommes beaucoup plus considérables. Il auroit bien voulu engager la république dans une alliance explicite avec Sforza, mais l'opposition de Neri Capponi l'arrêtoit. Néri, le meilleur négociateur et le meilleur homme de guerre qu'eussent les Florentins, puissant de la gloire de son père et de sa gloire personnelle, avoit tour à tour été chargé d'ambassades importantes et du commandement des armées, avec le titre de commissaire. Sa réputation avoit été rehaussée par sa victoire sur Piccinino à Anghiari, par sa négociation de l'année précé-

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 62. — *Poggio Bracciolini* *Hist. Flor.* T. XX, L. VIII, p. 425.

dente entre Sigismond Malatesti et Frédéric de Montefeltro, qu'il avoit réconciliés et armés tous deux en faveur de la république; enfin par le commandement de l'armée qui avoit forcé Alfonso à lever le siège de Piombino. Seul entre les hommes d'état de Florence, il avoit conservé le même rang et le même crédit pendant l'administration des Albizzi et pendant celle des Médicis. Il n'aimoit pas Cosme, et il n'en étoit pas aimé; il avoit lieu de croire que c'étoit en haine de lui, que les partisans de Cosme avoient fait périr Baldaccio d'Anghiari, capitaine de l'infanterie et son ami; de son côté, il redoutoit l'appui que pouvoit donner aux Médicis l'amitié d'un grand général. Mais indépendamment de ces motifs personnels, il croyoit que le devoir de Florence, comme république, étoit de soutenir la république de Milan; que pour la balance de l'Italie, il convenoit que deux états libres se partageassent la Lombardie; qu'un soldat aventurier devenu souverain des états de Philippe, seroit mille fois plus redoutable que Philippe ne l'avoit été, ou que ce soldat ne l'étoit lui-même en restant condottière; que dans la lutte entre Sforza et les Vénitiens, si Sforza étoit vainqueur, il oublieroit bientôt sa reconnaissance, pour suivre les projets de ses prédécesseurs; que si les Vénitiens réussissoient au contraire à engager les *Milanois* à se jeter



Dans leurs bras, ils seroient bientôt maîtres de toute la haute Italie, et qu'on savoit déjà ce qu'on devoit craindre de leur politique et de leur ambition. Dès long-temps Néri Capponi auroit voulu que Florence eût employé sa puissante médiation à ménager une paix qui affermit la république Milanoise. Il croyoit cependant qu'il étoit temps encore de venir à son secours; le salut de la patrie lui paroissoit attaché à l'indépendance de cette république; il falloit empêcher à tout prix que des états si puissans et si redoutables pour leurs voisins, passassent du gouvernement civil, qui respecte les lois et les traités, au gouvernement militaire qui n'a de règles que le caprice d'un homme.

D'autre part Cosme de Médicis soutenoit qu'une république ne pouvoit se constituer, ne pouvoit se maintenir que chez des peuples vertueux; qu'il étoit impossible de fonder ses espérances sur ceux qui étoient corrompus par le despotisme; que les Milanois et tous les Lombards s'étoient toujours montrés peu jaloux d'une liberté qu'ils avoient eux-mêmes sacrifiée tant de fois; que les factions dont la nouvelle république étoit déchirée, et le sang qu'elle avoit déjà versé, indiquoient sa chute prochaine, et que puisque les Florentins devoient avoir pour voisin en Lombardie un gouvernement absolu, il valoit mieux que ce fût celui du

CHAP. LXXIV.

1449.

comte leur ami, que celui des Vénitiens leurs rivaux, ou celui d'un tyran qui s'éleveroit par ses propres forces, et qu'ils ne connoissoient point encore (1). Les conseils partagés entre deux hommes d'un aussi grand poids dans la république, ne savoient à quel parti s'arrêter; et Cosme prenoit à tâche de redoubler encore leur lenteur. Enfin, après avoir beaucoup tardé, ils envoyèrent des ambassadeurs au comte, avec ordre d'examiner l'état de ses forces et de celles des Milanois, et de ne signer d'alliance avec lui, qu'autant qu'ils verroient que Milan ne pouvoit plus se sauver. Ces ambassadeurs n'étoient encore arrivés qu'à Reggio, lorsqu'ils apprirent que le comte étoit monté sur le trône de Philippe-Marie (2).

1450.

Quelqu'indécision qu'il y eût dans les conseils de Florence, le peuple de cette ville témoigna, pour la victoire de François Sforza, la joie la plus sincère. Il voyoit succéder à cette maison Visconti, son ennemie acharnée depuis un siècle entier, une maison dont il avoit fait en quelque sorte la grandeur, et avec laquelle il avoit une ancienne alliance. Il se flattoit de trouver désormais des amis fidèles dans ces mêmes Milanois, dont toutes les richesses et

(1) *Macchiavelli Ist. Fior. L. VI, p. 229.*(2) *Macchiavelli. L. VI, p. 231.*

CHAP. LXXIV.  
1450.

outes les forces avoient été constamment employées à lui nuire. Les Florentins voulurent en conséquence présenter leurs félicitations à François Sforza par l'ambassade la plus honorable : les chefs eux-mêmes de la république furent envoyés en députation auprès de lui. On fit choix de Pierre, fils de Cosme de Médicis, de Néri Capponi, de Luca Pitti et de Diotisalvi Negri. A la réserve de Cosme, ces quatre hommes étoient les plus considérés des citoyens de Florence. L'accueil que leur fit François Sforza fut proportionné à un choix aussi honorable. Il exprima avec vivacité son intention de vivre et de mourir dans l'amitié des Florentins, et de leur montrer une reconnoissance digne des secours que pendant vingt ans il avoit reçus de leur république (1).

François Sforza étoit alors occupé à célébrer son couronnement par des fêtes et des tournois, à éblouir le peuple, à s'attacher la noblesse par les grâces qu'il distribuoit, à relever les citadelles, et surtout celle de Porta Zobbia, qui avoit été abattue pendant les temps de liberté; enfin à s'assurer par l'exil ou la prison, de ceux qui avoient montré le plus d'attachement au gouvernement qu'il venoit de renverser (2).

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 63.—*Joann. Simoneta*. L. XXI, p. 608. — *Macchiavelli Ist.* L. VI, p. 235.

(2) *Joann. Simoneta*. L. XXI, p. 607.

Le nouveau duc avoit été reconnu sans difficulté, par tous les états d'Italie; les Ultramontains paroissent plus disposés à contester ses droits. L'empereur Frédéric III réclamoit pour lui seul la prérogative de créer des ducs dans les terres de l'empire; à ses yeux le duché de Milan s'étoit éteint avec la ligne des Visconti; ses états devoient retomber à la directe impériale, et il ne considéroit Sforza que comme un usurpateur. De son côté, Charles VII, roi de France, ne reconnoissoit d'autre duc de Milan que son propre neveu, le duc d'Orléans, fils de Valentine Visconti (1). Cependant ni l'un ni l'autre de ces souverains ne paroissoit vouloir soutenir ses prétentions par les armes. Sforza ne prévoyoit aucun mouvement militaire du côté de la France ou du côté de l'Allemagne. En Italie même il ne se trouvoit proprement ni en paix ni en guerre. L'armée vénitienne avoit repassé l'Adda, et elle fortifioit le pont qu'elle avoit conservé à Ripalta, sans commettre d'ailleurs aucune hostilité (2). Une lassitude, un épuisement général contraignoient au repos ces puissances qui avoient si long-temps combattu. D'ailleurs une calamité d'un autre genre suffisoit alors pour accabler les peuples et occuper les

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXI, p. 607. — *Bernard. Corio Istor. Milanesi*. P. V. p. 958. Edit. 1565, Venet. 4<sup>to</sup>.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XXII, p. 610.

gouvernemens ; la peste, conséquence de tant de souffrances et de tant de privations, avoit frappé la Lombardie. Elle se manifesta d'abord à Milan, où la famine avoit préparé sa naissance (1). Le jubilé accordé pour le demi-siècle par le pape Nicolas V, fut cause que les pèlerins la répandirent de ville en ville. Elle fit perdre à Milan trente mille habitans : à Lodi elle fut arrêtée de bonne heure par la vigilance du gouvernement ; mais Plaisance resta presque déserte ; d'autres villes furent également dévastées, et Rome, où les pèlerins apportoient son poison, ne fut pas épargnée. Le pape se retira tour à tour à Spolète, à Foligno, à Fabbriano ; mais ses sujets, qui ne pouvoient point fuir comme lui, demeurèrent victimes des conséquences d'une dévotion hors de saison (2).

Avant de recommencer la guerre, les états d'Italie avoient aussi besoin de reconnoître quels étoient leurs nouveaux intérêts, de savoir quelles alliances leur convenoient, quel système de politique ils devoient suivre, depuis que leurs précédentes combinaisons étoient toutes changées. Pendant long-temps les deux républiques avoient

(1) *Bernard. Corio Istor. Milanese. P. VI, p. 941.*

(2) *Joannis Simoneta. L. XXII, p. 610. — Anton. de Ripalta. Annal. Placentini. T. XX, p. 901. — Cristof. da Soldo Istor. Bresciana. T. XXI, p. 867. — Annales Forolivienses. T. XXIII, p. 223.*

tenu tête au roi de Naples et au duc de Milan, mais depuis que Florence, infidèle à son ancien système, s'allioit au duc, Venise devoit se rapprocher du roi de Naples. Cependant il y avoit eu dans les années précédentes quelques hostilités entre Alfonso et les Vénitiens, à l'occasion de vaisseaux marchands pris par des pirates napolitains. Louis Loredano, amiral de la république, chargé d'en tirer vengeance, avoit brûlé quarante-sept vaisseaux dans le port de Syracuse, à la fin de l'année 1449, et avoit ensuite ravagé les côtes de Sicile et de Naples (1). Mais une haine commune contre François Sforza opéra la réconciliation de ces deux puissances, tandis que les Vénitiens ne pouvoient pardonner aux Florentins leur refus de les secourir dans la dernière guerre, ou les subsides secrets qu'ils les soupçonnoient d'avoir fait passer à François Sforza. Le même peuple qui avoit aidé Venise à conquérir Vérone, Brescia, Bergame et une grande partie de la Lombardie, se montrait désormais jaloux de la grandeur de cette république, et s'étoit réjoui ouvertement des succès de son ennemi. Le sénat de Venise, profondément blessé de cet abandon d'une ancienne alliance, montrait aux Florentins autant de

(1) *M. Ant. Sabellico*, Deca III, L. VII, f. 192, v. — *Giornali Napoletani*, T. XXI, p. 1150. — *Barth. Facii*, L. IX, p. 152.

confiance et de haine qu'il avoit eu autrefois de confiance en eux.

CHAP. LXXIV.

1450.

Les puissances qui occupoient en Italie le second ou le troisième rang, n'étoient pas mieux affermies dans leurs alliances. Le marquis de Mantoue, dont les états étoient presque enclavés dans ceux de la république de Venise, sembloit ébranlé dans sa politique. Louis III avoit succédé en 1444 à son père, Jean-François de Gonzague. Victorin de Feltre, professeur de belles lettres, alors célèbre, avoit élevé ce prince avec son frère et sa sœur, au milieu d'une école que son chef avoit nommée la *Maison joyeuse*, et qu'il avoit rendue assez nombreuse pour entretenir l'émulation parmi ses élèves (1). Louis III se montra digne de la réputation de son maître, par les progrès qu'il fit dans les lettres antiques, et par la protection qu'il accorda aux savans. Mais ses vertus privées ou publiques n'égalèrent point ses connoissances et son discernement. Il dépouilla son frère Charles de sa part à l'héritage paternel. On vit les deux Gonzagues, ennemis l'un de l'autre, embrasser des partis opposés dans toutes les guerres d'Italie. Charles, attaché tour à tour à Sforza et aux Milanois, avoit souvent donné à connoître son manque de foi. Il servoit de nou-

(1) Ginguéné, *Hist. Littéraire d'Italie*. T. III, Chap. XVIII, p. 251.

CHAP. LXXIV. VEAU sous Sforza, au moment de la conquête

1450.

Milan; et il fut fait commandant de la place, par ce même prince, contre lequel il avoit défendu cette ville peu de mois auparavant; il reçut aussi de lui, en récompense de ses services, le gouvernement de Tortone; mais vers ce temps, Louis de Gonzague, soit qu'il fût mécontent des Vénitiens, ou qu'il cédât à sa propre inconstance, commença de son côté à traiter avec François Sforza. Les deux frères ne voulurent pas demeurer sous les mêmes étendards. Il seroit difficile de démêler aujourd'hui, au travers de leurs accusations réciproques, de quel côté étoit le bon droit, si même il étoit quelque part. On sait seulement que Charles de Gonzague fut arrêté le 15 novembre 1450, par ordre du nouveau duc de Milan, et enfermé dans la forteresse de Binaseo; qu'on lui ôta Tortone, en même temps que le commandement de ses troupes; qu'on lui vendit ensuite sa liberté au prix de soixante mille florins d'or; qu'il fut, moyennant cette rançon, relégué dans la Lomelline; mais que dès qu'il put s'enfuir, il quitta le lieu de son exil pour passer à Venise, où il prit du service contre son frère, et contre le duc de Milan, tandis que Louis de Gonzague s'étoit allié avec Sforza contre les Vénitiens (1).

(1) *Platinae Histor. Mantuan. L. VI. p. 849. — Cronica di*



Les marquis de Ferrare étoient plus puissans que ceux de Mantoue, mais leur caractère étoit alors plus pacifique. Les fils de Nicolas III avoient été élevés par Guarino de Vérone; ce savant helléniste leur avoit communiqué le goût des lettres et de la poésie, la passion pour les monumens de l'antiquité, pour l'élégance et pour le luxe. Quoique Lionnel, l'aîné de ces princes, en sortant de l'école de Guarino, eût appris ensuite l'art de la guerre dans la milice de Braccio, il porta dans son gouvernement des goûts tout pacifiques, lorsqu'il régna de 1441 à 1450. Il fit fleurir les états de Ferrare et de Modène par le commerce et l'agriculture; il s'entoura, non de soldats, mais de savans et de poètes avec lesquels il rivalisoit lui-même; et il s'efforça d'engager ses voisins à jouir de la paix comme lui (1). Il avoit assemblé à Ferrare le congrès qui paroissoit sur le point de pacifier l'Italie, lorsque Philippe mourut, et il y avoit rempli le rôle de médiateur, avec autant d'impartialité que d'adresse. L'ambition des Vénitiens, à laquelle un nouveau champ sembloit ouvert, rendit alors ses travaux inutiles; mais en 1450, il s'offrit encore pour médiateur entre

*Bologna.* T. XVIII, p. 700. — *Joann. Simoneta* L. XXII, p. 609. — *M. A. Sabellico.* Deca III, L. VII, f. 194. — *Marin Sanuto.* p. 1140.

(1) *Ginguené, Hist. Littéraire d'Italie.* T. III, Chap. XVIII, p. 250.

les Vénitiens et le roi Alphonse, dont il avoit épousé la fille Marie. Les intérêts de ces deux puissances commençoient alors à se confondre ; leurs offenses mutuelles furent aisément mises en oubli, et Lionnel eut la satisfaction de leur faire signer le 2 juillet un traité de pacification (1). Il ne survécut pas long-temps à cette négociation ; il mourut à Belriguardo, le premier octobre 1450, et il eut pour successeur son frère Borso, illégitime comme lui, de préférence à son fils Nicolas, encore jeune, ou à ses frères, Hercule et Sigismond, qui étoient nés d'un légitime mariage. Borso, non moins attaché aux sciences et aux arts de la paix que Lionnel, demeura dans l'alliance des Vénitiens, sans prendre part à la guerre qui alloit commencer. Il accepta même la médiation des Florentins, ennemis de ses alliés, pour arrêter quelques hostilités qui avoient éclaté entre ses sujets des montagnes de Modène, et les Lucquois (2).

Le duché de Milan confinoit, par sa frontière occidentale, avec le marquisat de Montferrat et avec le duché de Savoie. Sforza avoit offensé la maison de Montferrat, en faisant arrêter Guillaume, qui avoit servi long-temps sous ses

(1) *Annales Estenses fratris Joannis Ferrariensis*, T. XX, p. 457.

(2) *Annales Estenses*, T. XX, p. 462.

grapeaux, et qui étoit frère du prince régnant. CHAP. LXXIV.  
Il le relâcha le 26 mai, sous condition que 1450.  
ce général lui restitueroit la seigneurie d'Alexandrie. De même, il avoit arrêté Charles Gonzague, et il lui avoit rendu ensuite sa liberté, moyennant la restitution de Tortone. Cette conduite semblable envers deux capitaines, auxquels le nouveau duc avoit donné deux villes pour prix de leurs services, donne lieu de croire que leur seul crime étoit d'avoir exigé de trop riches récompenses. Mais dès que Guillaume fut rentré dans les états de son frère, il protesta contre une cession que la violence seule lui avoit arrachée, et il engagea le marquis de Montferrat, aussi bien que le duc de Savoie, à contracter une alliance nouvelle avec les Vénitiens, et à s'armer de concert avec eux, contre leur ambitieux voisin.

Tandis que les intrigues des ambassadeurs, secondées par l'irritation des esprits, jetoient de toutes parts les semences d'une guerre nouvelle, quelques négociations tendoient aussi à rétablir la paix. Il y en eut de directes entre Sforza et les Vénitiens; le premier demandoit seulement la restitution des deux châteaux de Bripio et de Ripalta, que la république vouloit garder, pour s'ouvrir l'entrée du Milanès au renouvellement de la guerre (1). D'autres fu-

(1) *Joannis Simonet. L. XXII, p. 610.*

CHAP. LXXXIV.

1450.

rent conduites à la cour de Naples par deux ambassadeurs florentins, Franco Sacchetti, l'écrivain que ses nouvelles ont rendu célèbre, et Giannozzo Pandolfini. Elles parurent avoir une heureuse issue, car la paix entre le roi Alfonse et les Florentins, fut signée le 29 juin 1450, sous condition que le seigneur de Piombino payeroit désormais au roi un tribut annuel de cinq cents florins d'or (1). Mais, pendant ce temps, d'autres négociations, d'une nature bien différente, se poursuivoient entre la république de Venise et le roi de Naples. Le désir de se venger de leurs précédens revers, les aveugloit l'un et l'autre sur l'avantage de leurs états et de leurs peuples. Les Vénitiens n'eurent pas plus tôt signé leur alliance nouvelle avec le roi, qu'ils commencèrent à montrer aux Florentins leur irritation, en établissant des droits onéreux sur les marchands étrangers qui trafiquoient dans leur ville, et les draperies qu'ils importaient (2).

1451. Matteo Vettori, ambassadeur vénitien, se rendit ensuite à Florence avec Antoine de Palerme, le célèbre secrétaire d'Alfonse; ils communiquèrent à la seigneurie, le 6 mars 1451, l'alliance nouvelle des deux états. Ils déclarèrent que leur

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 64. — *Barthol. Favii*. L. IX, p. 154.

(2) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 65.

but n'avoit point été de rallumer la guerre, mais de maintenir au contraire la paix de l'Italie. Cependant Vettori en prit occasion de reprocher aux Florentins le passage qu'ils avoient accordé à Alexandre Sforza, au travers de la Lunigiane, dans la précédente guerre, et les sommes d'argent qu'ils avoient données à son frère. Cosme de Médicis répondit à ces inculpations, et repoussa avec beaucoup de noblesse les menaces indirectes que Vettori avoit mêlées à son discours. Il rappela aux Vénitiens les secours que les Florentins leur avoient envoyés, après leur défaite à Caravaggio, à eux qui, peu de mois auparavant, avoient refusé de les secourir contre Alfonse; il leur reprocha d'avoir engagé les Florentins, sans les consulter, dans cette guerre avec Sforza; d'avoir ensuite, sans les consulter, fait la paix avec ce général. Cette paix cependant, les Florentins l'avoient acceptée; elle avoit rétabli entre eux et Sforza l'amitié qui avoit subsisté si long-temps, et que les besoins des Vénitiens avoient seuls pu leur faire oublier. C'étoit encore sans les consulter, sans même leur en donner avis, que Venise s'étoit brouillée ensuite avec ce général. Mais l'inconstance des conseils de Saint-Marc, ou les variations de leur politique, qui n'avoient pas même été notifiées à Florence, n'étoient point faites pour aliéner les Florentins de leur ancien capi-

taine, devenu duc de Milan (1). L'ambassadeur vénitien parut reconnoître la vérité de ces allégations, il se retira avec une satisfaction apparente. Cependant, le 20 juin suivant, tous les Florentins et tous leurs sujets reçurent l'ordre de sortir du territoire de Venise (2). Le même jour, une ordonnance semblable fut publiée à Naples. Les Vénitiens essayèrent aussi d'en faire rendre une pareille par Constantin Paléologue, le dernier des empereurs d'Orient; mais ce malheureux prince, déjà sur le point de se voir ravir et l'empire et la vie par les armes des Turcs, n'étoit guère disposé à se faire de nouveaux ennemis (3).

Les Vénitiens essayèrent aussi de soulever contre Florence les deux républiques les plus voisines de cet état. Ils recherchèrent d'abord l'alliance des Siennois, pour s'ouvrir ainsi la porte de la Toscane; mais les Siennois, en acceptant une ligue avec eux, y mirent pour condition qu'ils n'accorderoient le passage à aucune armée destinée à troubler le repos de Florence. Pour détacher Bologne de la même alliance, les

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 66. — *Macchiavelli*. L. VI, p. 237.

(2) *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. VIII, p. 426. — *Platina Hist. Mantuan.* L. VI, p. 849.

(3) *Macchiavelli*. L. VI, p. 240. — *Marin Sanuto vite de' Duchi di Venezia*. p. 1140.

Vénitiens crurent nécessaire d'y ramener la faction des Canedoli, contraire à celle des Bentivogli. Ils engagèrent dans leurs intérêts les seigneurs de Coreggio et de Carpi, qui s'approchèrent de Bologne le 7 juin, avec environ trois mille chevaux. Une grille destinée à fermer un canal, fut ouverte pendant la nuit aux Canedoli; ils entrèrent par-là dans la ville, et se rendirent maîtres de la grande place. Mais tandis que les magistrats eux-mêmes abandonnoient le palais public, Santi Bentivoglio se mit à la tête des partisans de sa maison; il chargea vigoureusement les rebelles, il les repoussa hors des murs, et il prouva, par ce premier exploit, qu'il étoit digne du nom qu'on lui avoit fait reprendre. Il envoya ensuite une ambassade à Florence, pour resserrer son alliance et celle de Bologne avec cette république (1).

Les Florentins reconnurent aisément à tant de marques d'animosité, qu'ils seroient attaqués à l'époque où devoit expirer leur alliance à terme avec Venise, c'est-à-dire, au commencement de l'année suivante. Ils se préparèrent, de leur côté, à de prochaines hostilités; ils nommèrent, le 12 juin, les décemvirs de la guerre, et parmi

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 697. — *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 68. — *Macchiavelli*. L. VI, p. 238. — *Anton. de Ripalta. Annal. Placentini*. T. XX, p. 902. — *Annal. Bononienses Hieron. de Burseltis*. p. 386.

ces magistrats ils placèrent Cosme de Médicis, Neri Capponi, Angé Acciaiuoli, et Lucas des Albizzi. C'étoient les hommes d'état les plus renommés de l'Italie. Ils conclurent, avec le duc de Milan, une alliance par laquelle ils se garantissoient mutuellement leurs états; ils prirent à leur solde Simoneta du camp Saint-Pierre, qui avoit déjà été à leur service, et ils attendirent les événemens (1).

Le commencement des hostilités fut encore retardé par une circonstance qui, dans les siècles précédens, auroit pu devenir la cause de révolutions importantes. C'étoit le voyage en Italie de Frédéric III, qui venoit y chercher la couronne de l'Empire. Sigismond, le dernier des empereurs qui eût été couronné par le pape, avoit mal soutenu la dignité impériale, dans ses deux expéditions d'Italie; cependant il y avoit été attendu et redouté comme un puissant monarque, et ses deux voyages avoient été liés à de grands événemens. Sigismond avoit eu pour successeur, le 18 mars 1458, son gendre Albert II d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohème (2), que les Allemands comptent parmi leurs meilleurs souverains, mais qui ne joue

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 69.

(2) *Spiegel der Ehren Buch*. IV, Cap. VIII, p. 465. Edit. Nuremberg. 1668, in-fol. — *Thomæ Ebendorffer de Haselbach Chron. Austriae*. Apud Pez. *Script. Rer. Austriae*. T. II, p. 855, L. III.



aucun rôle dans l'histoire d'Italie. Albert, occupé des démêlés du concile de Bâle avec le pape, engagea l'Allemagne à observer entre eux une exacte neutralité. Il chassa de Bohême, de Silésie et de Lusace, le prince Casimir, frère de Ladislas V, roi de Pologne, qui avoit été élu roi par les Hussites. Il n'eut pas les mêmes succès contre Amurath II, qui venoit de conquérir la Servie, et qui menaçoit la Hongrie. Ce fut au milieu de ses revers, dans une campagne contre les Turcs, qu'Albert II mourut à Langendorf, entre Gran et Vienne, le 27 octobre 1459 (1), laissant sa veuve Elisabeth grosse de ce Ladislas, depuis roi de Hongrie et de Bohême, qui fut connu sous le nom de Posthume (2). Les électeurs lui donnèrent pour successeur, le 2 février 1440, son cousin Frédéric III, né le 25 décembre 1415, d'Ernest, duc d'Autriche et de Styrie. Ce foible prince, auquel son secrétaire Æneas Sylvius, qui fut depuis Pie II, a vainement cherché à donner quelque célébrité, venoit, dans la douzième année de son règne, demander au pape la couronne d'or conservée à Rome, pour joindre le titre d'empereur à celui de roi des Romains. Il

CHAP. LXXIV.

1451.

1452.

(1) *Spiegel der Ehren des Erzhauses Oesterreich*. B. IV, cap. 15, p. 506. — *Thomæ Ebendorffer de Haselbach*, p. 855. L. III.

(2) *Spiegel der Ehren*. B. V, Cap. V, p. 516.

étoit entré en Italie sans armée, quoiqu'il considérât François Sforza, le plus puissant des souverains de cette contrée, comme son ennemi. Pour ne pas le reconnoître comme duc de Milan, il ne voulut point aller prendre à Monza la couronne de fer de Lombardie. De Venise, il se rendit à Florence, où il fut reçu avec de grands honneurs.

C'étoit en Toscane que Frédéric III avoit donné rendez-vous à la princesse Éléonore de Portugal, fille du roi Edouard, et sœur d'Alfonse V, qu'il avoit demandée en mariage. Cette union projetée entre les familles des souverains de l'Autriche et du Portugal, étoit un signe des progrès de la civilisation, et des relations que le commerce commençoit enfin à établir entre les différens membres de la république européenne. Cependant les pays étrangers à l'Italie étoient encore bien éloignés de la civilisation et de l'ordre social qui règnent aujourd'hui dans toute l'Europe. Nicolas Lanckman de Falkenstein, chapelain de l'empereur, étoit un des ambassadeurs qu'il avoit envoyés en Portugal pour épouser Éléonore, et le journal de son voyage nous est demeuré (1). On ne croiroit guère, en le lisant, qu'il appartienne au

(1) *Historia Desponsationis et Coronationis Friderici III et conjugis ipsius Eleonoræ ; authore Nicolao Lanckmanno de Falkenstein. Apud Pezium Script. Austriaci. T. II, p. 569-602.*

siècle des Médicis, car il représente l'Europe comme aussi peu sûre pour les voyageurs, que la Turquie et la Perse le parurent, peu d'années après, aux ambassadeurs que Venise envoyoit à Ussum Cassan. C'étoit déguisés en pèlerins que ces ambassadeurs se rendoient d'Allemagne par Genève, le Dauphiné et le Languedoc, dans la Catalogne, l'Aragon, la vieille Castille et la Galice. Le droit des gens, non plus que la police, ne les mettoient point à l'abri du danger d'être volés par les brigands, ou rançonnés par les commandans des villes. Seulement, après leur désastre, ils trouvoient partout des banquiers florentins auprès desquels ils pouvoient toucher quelque argent.

Cependant les pays habités par les Maures conservoient encore leur ancienne civilisation. Ceux-ci formoient la partie la plus industrieuse de la population de toutes les grandes villes d'Espagne, et ces villes étoient encore florissantes. Après le mariage d'Eléonore elle s'embarqua pour se rendre en Toscane; mais elle toucha à Ceuta en Afrique, et cette ville étoit encore, au dire de Lankmann, deux fois plus grande et plus peuplée que Vienne en Autriche.

Ce fut le 3 février 1452 qu'Eléonore arriva de Portugal à Livourne; et par une singulière rencontre, son époux avoit fait quatre jours auparavant, le 30 janvier, son entrée à Florence. Ils se réunirent seulement à Sienne le 19 février.

Les Toscans contemploient avec curiosité un autre hôte non moins illustre qui voyageoit avec l'empereur. C'étoit Ladislas le Posthume, fils d'Albert II, que Frédéric son oncle traînoit à sa suite, après l'avoir dépouillé injustement de son héritage. Les Hongrois, qui redemandoient leur roi, avoient pris leurs mesures pour le faire enlever à Florence. Les Florentins crurent qu'ils manqueroient à l'hospitalité, s'ils permettoient dans leurs murs une violence contre leur hôte, encore qu'elle fût destinée à réparer une injustice. Cependant ils sollicitèrent noblement l'empereur en faveur d'un roi opprimé et d'un pupille trahi par son tuteur. Leurs instances furent sans effet, mais elles n'en inspirèrent pas à Ladislas moins de reconnoissance.

Après avoir traversé la Lombardie et la Toscane en voyageur, non en monarque, sans réclamer sur le gouvernement aucune des prérogatives de souveraineté impériale, déjà tombées en désuétude, Frédéric III continua sa route vers Rome, où il fit son entrée avec son épouse le 8 mars : ils y furent mariés le 16, par Nicolas V, et couronnés le 18 (1). Le 25 mars, ils partirent pour Naples, où ils furent reçus

(1) La description de son entrée à Rome a été écrite en allemand, avec beaucoup de détails, par un auteur contemporain, et imprimée par Pez. *Script. Rer. Austr.* T. II, p. 561-569. — *Macchiavelli Ist.* L. VI, p. 241. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 698. — *Comment. di Veri di Gino Capponi.* p. 1211. — *Spiegel der Ehren.* B. V, Cap. VII, p. 476.

par Alphonse, oncle de la nouvelle impératrice, avec le luxe le plus splendide. L'ancienne dévotion qui veilloit autrefois sur tous les pas des empereurs en Italie, avoit fait place au désir d'étaler aux yeux d'un monarque qu'on ne craignoit plus, tous les prodiges de cette terre d'enchantemens. Parmi les fêtes célébrées à Naples, par la magnificence d'Alphonse, la plus surprenante fut une chasse aux flambeaux dans l'enceinte de la Solfatara, où la disposition des lumières, dans ce cirque formé par la nature, le nombre des animaux, la musique et les brillans costumes des chasseurs, sembloient réaliser les prodiges de la magie. Le 20 avril, Frédéric III quitta Naples pour rejoindre à Rome Ladislas le Posthume, dont il ne se séparoit pas sans inquiétude. Pendant ce temps, l'impératrice Eléonore s'embarqua à Manfredonia pour Venise, où elle fit son entrée le 18 mai. Ce ne fut que le 19 juin suivant qu'elle parvint avec l'empereur à Newstadt, dans le diocèse de Saltzbourg, qui devoit être sa résidence.

Comme Frédéric III retournoit de Rome à Venise, à son passage à Ferrare il conféra, en grande cérémonie, les titres de duc de Modène et de Reggio, de comte de Rovigo et de Comacchio au marquis Borso d'Este (1). Ces divers

(1) Muratori rapporte cette investiture au 18 avril; mais il doit y avoir erreur dans cette date, puisque, d'après le journal

fiefs relevoient de l'empire ; l'état de Ferrare , qui relevoit du Saint-Siège , ne fut érigé en duché , en faveur de la même maison , que dix-neuf ans plus tard (1).

Cette décoration donnée à la maison d'Este , qui devint pour elle l'époque d'une nouvelle grandeur , n'étoit due à autre chose qu'à la vénalité du monarque qui venoit de traverser l'Italie. Trouvant encore dans cette contrée un respect populaire pour le pouvoir qu'il avoit perdu , il mit à l'enchère les derniers restes de sa dignité. Il vendit au plus offrant tous les titres , toutes les prérogatives impériales qu'on voulut acheter de lui. Les diplômes de noblesse et de notariat impérial furent multipliés avec profusion , le droit de légitimer les bâtards et celui de pardonner les faussaires furent offerts à quiconque voulut les payer , et la basse vénalité de la chambre impériale acheva de détruire tout ce qui restoit encore , en Italie , de respect pour les empereurs.

de Lankmann , Frédéric ne partit de Naples que le 20 avril. Il paroît qu'il quitta Ferrare le 16 mai , et que l'investiture fut donnée la veille , au nouveau duc.

(1) *Annales Estenses Fratr. Joannis Ferrariensis*, T. XX, p. 464. — *Istoria di Brescia di Crist. da Soldo*, p. 870. Ni l'un ni l'autre ne parlent cependant du comté de Comacchio. C'est sur l'autorité de Muratori , qui a examiné ce point de droit avec beaucoup d'érudition , mais non sans partialité , que je crois le fief de Comacchio mouvant de l'Empire , plutôt que du pape.

Le 16 mai, jour même où l'empereur quittoit Ferrare, et entroit sur le territoire de Venise, cette république déclara la guerre au duc François Sforza, et le 11 juin, le roi Alfonse déclara la guerre aux Florentins (1). Ce dernier, qui destinoit son fils naturel Ferdinand à lui succéder dans le royaume de Naples, voulut lui procurer une occasion de s'illustrer. Il lui donna pour conseiller et pour guide Frédéric de Montefeltro, comte d'Urbino, un des guerriers les plus habiles, et des souverains les plus accomplis du siècle; il mit sous ses ordres une armée de huit mille gendarmes, et il l'envoya en Toscane, ne doutant pas que ce prince n'en soumit la plus grande partie. Mais soit que, par quelque accident, l'artillerie ne pût suivre l'armée, comme le rapporte l'historien d'Agobbio (2), soit que Ferdinand manquât de talent pour la guerre, ou de docilité envers son gouverneur, cette expédition n'eut aucun succès. L'armée napolitaine mit d'abord le siège devant Foiano, petit château du val de Chiana, qui fermoit la communication entre l'état de Sienne et celui de Florence. Ses braves habitans, secondés par une garnison de deux cents hommes, arrêterent Ferdinand pendant trente-six jours, et donnè-

(1) *Scipione Ammirato*, L. XXII, p. 72.

(2) *Guernieri Bernio Cron. d'Agobbio*, T. XXI, p. 989.

rent à la république le temps de rassembler son armée sous les ordres de Sigismond Malatesti. Deux maisons de campagne de la famille Ricasoli, Brolio et Cacchiano, qui, selon l'usage des anciens temps, étoient entourées de quelques fortifications, firent une défense plus extraordinaire encore, car Ferdinand ne réussit point à les prendre. Enfin, il vint mettre le siège devant la Castellina, petit château à dix milles de Sienne, à l'entrée de la vallée de Chianti; il l'attaqua pendant quarante-quatre jours, sans réussir à s'en rendre maître. Les pluies de l'automne le forcèrent enfin à lever ce siège le 5 novembre. Il sortit alors de l'état florentin, après avoir échoué, avec toute la puissance du roi de Naples, contre de petits châteaux qu'on croyoit à peine susceptibles de défense (1).

La campagne de Lombardie ne fut guère plus mémorable; la première opération des Vénitiens fut dirigée contre Barthelemy Coléoni leur propre général, dont ils se défioient; ils voulurent l'arrêter et désarmer ses soldats. Coléoni, averti de cette attaque, par le tumulte de son

(1) *Nicolò Macchiavelli*. L. VI, p. 245. — *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 75. — *Commentari di Neri di Gino Capponi*. p. 1212. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. VIII, p. 428. — *Annal. Bonincontri Miniatens.* T. XXI, p. 156. — *Pandolfo Collenutio Hist. di Napoli*. L. VI, f. 198. — *Barth. Facii*. L. X, p. 164.



camp, eut à peine le temps de s'enfuir, lui troisième, auprès de Sforza qui lui donna un commandement. Gentile de Lionessa lui fut substitué par les Vénitiens, et mis à la tête de l'armée qu'ils rassembloient entre Vérone et Bréscia. D'autre part, la seigneurie de Venise avoit promis à Louis duc de Savoie la ville de Novarre, et à Jean marquis de Montferrat celle d'Alexandrie, pour les engager à se réunir à elle contre Sforza; l'armée qui devoit l'attaquer de ce côté étoit commandée par Guillaume, frère du marquis de Montferrat (1).

Le duc de Milan opposa, sur les frontières de l'Alexandrin, son frère Conrad Sforza à Guillaume. La fidélité des peuples envers leur nouveau gouvernement étoit mal affermie; ils s'attendoient à être cédés par leur maître au roi de France ou au duc de Savoie, pour prix d'une nouvelle alliance, et ils étoient tentés de se donner eux-mêmes, pour ne pas attendre d'être vendus. Plusieurs châteaux furent livrés sans combat à Guillaume, et la situation de Conrad devenoit de plus en plus difficile, lorsque Sagramoro de Parme lui amena un renfort de deux mille chevaux, et le mit en état, le 26 juillet, de surprendre Guillaume

(1) *Joannis Simonetæ*. L. XXII, p. 611. — *Marin Sanuto vite de' Duchi di Venezia*, p. 1140. — *M. A. Sabellico*. Deca III, L. VII, f. 194. — *Cost. du Soldo Ist. Brésciana*. p. 868.

CHAP. LXXIV. dans son camp, sous les murs de Canina, tandis que ses soldats, accablés par la chaleur du jour, s'étoient dispersés et désarmés pour se reposer. Le prince de Montferrat, après avoir perdu tous ses bagages, se retira en désordre de l'Alexandrin, et abandonna ses conquêtes (1).

Le duc de Milan avoit confié la défense des frontières orientale et méridionale de ses états à son fils Tristan et à son frère Alexandre. Il leur avoit donné le commandement de deux corps d'observation, tandis qu'avec sa principale armée, forte de dix-huit mille chevaux et trois mille fantassins, il avoit passé l'Oglio et envahi l'état de Brescia. L'armée vénitienne de Gentile de Lionessa étoit composée de quinze mille chevaux et six mille fantassins. Elle passa l'Adda par la négligence de Tristan Sforza; elle prit Soncino et quelques autres châteaux du Milanès (2). Elle tourna ensuite sur Crémone. Une autre armée vénitienne, commandée par Charles Fortebraccio, fils de Braccio de Montone, et par Matteo Campano, pénétra dans le Lodésan; elle y surprit Alexandre Sforza à

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXII, p. 619. — *Platina Hist. Mantuanæ*. L. VI, p. 851. — *Cristoforo da Soldo Ist. Bresciana*. T. XXI, p. 872. — *Marin Sanuto vite de' Duchi*. p. 1142.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XXII, p. 615. — *M. A. Sabellico*. Deca III, L. VII, f. 195. — *Cristoforo da Soldo Ist. Bresciana*. T. XXI, p. 872. — *Marin Sanuto vite de' Duchi*. p. 1142.

la fin de juillet ; elle lui tua ou lui prit environ huit centz soldats, et le contraignit à abandonner la campagne, pour s'enfermer dans les châteaux (1). Les deux principales armées s'étoient ensuite rapprochées l'une de l'autre, mais leurs deux généraux évitoient également le combat. Des préparatifs immenses, et une dépense excessive, avoient fait attendre aux peuples des événemens décisifs, et une prompte conclusion de la guerre ; mais le danger de tout perdre en une fois, fraploit plus encore l'un et l'autre capitaine, que la ruine des longs retards. Ils auroient désiré paroître braves et ne rien hasarder ; ils crurent pouvoir y réussir par de pures rodomontades. François Sforza envoya défier les Vénitiens à une bataille générale, sur la plaine de Montechiaro. La proposition fut acceptée par Lionessa et par Jacob Piccinino. Dans un des premiers jours du mois de novembre, les deux armées se rangèrent en bataille sur cette plaine ; un brouillard épais les couvroit toutes deux et les empêchoit de se voir ; dans cette obscurité elles se provoquèrent par des cris, des bravades et des insultes, sans que l'une ni l'autre prît enfin la résolution d'attaquer. Tour à tour les deux armées envoyoit

CHAP. LXXXIV.

1452.

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXII, p. 622. — *M. A. Sabellico*. Deca III, L. VII, f. 194, v. — *Cristoforo da Soldo Ist. Bresciana*. p. 873.

leurs trompettes sonner des fanfares jusqu'aux avant-postes ennemis; aucune ne se soucioit de se battre, mais toutes deux aspiraient à l'honneur de n'avoir pas refusé le combat. Enfin une pluie glacée ayant succédé au brouillard, les soldats, après avoir passé plusieurs heures en présence, rentrèrent de part et d'autre dans leurs quartiers. Ainsi se termina cette campagne, où les meilleurs généraux de l'Italie étoient aux prises, et faisoient attendre, de l'immensité de leurs préparatifs, les plus grands résultats (1). Un littérateur napolitain, nommé Porcelli, a fait l'histoire de cette guerre insignifiante, avec une enflure et un excès d'adulation qui semblent presque dérisoires. Pour donner un air plus antique à son récit, écrit en latin élégant et facile, il nomme toujours Piccinino, Scipion, et le duc de Milan, Annibal. Tout en flattant le premier, auquel il dédie son ouvrage, il se croit obligé de flatter aussi son adversaire. Tous deux sont puissans, et en état de lui faire du bien et du mal; ni l'un ni l'autre cependant ne lui doit de reconnaissance, car un bas flatteur fait soupçonner de mensonge, jusqu'aux éloges qu'il donne au vrai mérite (2).

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXII, p. 629. — *Cristof. da Soldo Istoria Bresciana*. p. 876.

(2) La première Décade de ces Commentaires est imprimée T. XX, *Rer. Ital.* p. 65-154; et la seconde, T. XXV, p. 1-66.

L'hiver fut employé de part et d'autre à négocier, non point pour rétablir la paix, mais pour gagner des transfuges dans les rangs ennemis. Evangelista Sabello, qui étoit dans l'armée vénitienne, passa au service de Sforza, avec cinq cents chevaux, et lui livra le poste qui lui étoit confié. Tiberto Brandolini, général de plus grande réputation, apporta plus d'égards à l'honneur militaire, dans une négociation du même genre. Son engagement avec les Vénitiens étoit terminé, et il vouloit les quitter; mais avant de se ranger sous les drapeaux de Sforza, il alla passer l'hiver à la Mirandole, avec les deux mille cinq cents chevaux qui lui appartenoient, pour ne pas combattre immédiatement ceux qu'il venoit de servir (1).

S'il faut en croire Neri Capponi, la république de Venise s'étoit engagée en même temps dans des négociations bien plus honteuses. Le sénat tenta de faire assassiner François Sforza dans la forteresse de Crémone, et ensuite, de le faire empoisonner. Le poison qu'on lui destinoit avoit été apporté du levant; il devoit être jeté dans le feu de la chambre où seroit le duc, et il devoit produire une fumée si dangereuse, qu'aucun de ceux qui se seroient trouvés dans

(1) Joann. Simonetæ. L. XXII, p. 651.

le même appartement, n'au~~roit~~ pu survivre après l'avoir respirée. L'empoisonneur, auquel le conseil des Dix avoit promis dix mille florins de récompense, révéla son secret à François Sforza, et celui-ci réserva le poison pour en faire usage à son tour (1).

Le duc de Milan avoit plus de soldats que d'argent, et les Florentins, plus d'argent que de soldats. Les deux alliés convinrent de s'aider mutuellement par des échanges : Alexandre Sforza entra par la Lunigiane en Toscane, au printemps de 1453, avec deux mille chevaux, et alla joindre Sigismond Malatesti, qui assiégeoit Foiano ; d'autre part, les Florentins s'engagèrent à payer à François Sforza un subside annuel de quatre-vingt mille florins (2). Ils prirent aussi à leur solde, Emanuel d'Appiano, nouveau seigneur de Piombino, avec quinze cents chevaux (3). Rinaldo Orsini étoit mort le 13 juillet 1450, et sa femme Catherine ne lui avoit survécu que jusqu'au mois de mars suivant. Emanuel, oncle de Catherine, s'étoit em-

(1) *Commentari di Neri di Gino Capponi*. T. XVIII, p. 1212. — Neri Capponi, homme public, et qui fut plusieurs fois ambassadeur auprès des Vénitiens et auprès de Sforza, paroît digne de foi, sur un événement qu'il avoit tant de moyens de savoir. Cependant Simoneta, secrétaire du duc, qui ne le quittoit point, ne parle pas de ces complots.

(2) *Joann. Simonetta*. L. XXIII, p. 634.

(3) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 76.

paré de son héritage les armes à la main ; et comme il avoit par ~~u~~ déterminé à persister dans les alliances de sa maison , il avoit été reconnu comme souverain légitime par les états ses voisins (1). L'armée florentine étoit plus nombreuse que celle de Ferdinand ; elle reprit Foiano , Rencine et Vado , tandis que les Napolitains , forcés de camper dans des lieux malsains , furent tourmentés de fièvres maremmes , et furent affoiblis par des maladies plus dangereuses que le fer ennemi (2).

L'événement le plus remarquable de cette campagne , signalée par peu de faits militaires , fut la ruine de Gérard Gambacorti , comte de Bagno. Ce comte étoit fils de Jean , le dernier des chefs de parti de la république pisane. Jean avoit vendu sa patrie aux Florentins , en 1406 , et avoit obtenu , pour récompense de sa trahison , la souveraineté féodale d'un petit état situé près des sources du Tibre , sur les frontières du Casentin et de l'état de l'Église. Gérard étoit beau-frère de Renaud des Albizzi , et l'esprit de parti lui fit prêter l'oreille aux propositions d'Alfonse. Celui-ci lui offrit , en échange du fief qu'il

(1) *Istorie di Giov. Cambi. Delizie degli Eruditi Toscani.* T. X<sup>A</sup> , p. 274.

(2) *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. VIII , p. 431. — *Barth. Facii.* L. X , p. 167.

tenoit de la république florentine, un fief beaucoup plus considérable dans le royaume de Naples. Les Florentins ayant conçu quelque soupçon de cette négociation, Gérard Gambacorti n'hésita pas à livrer aux chefs de la République, son propre fils en otage, pour les rassurer. Cet enfant, âgé de quatorze ans, fut conduit à Florence, et dès-lors, la seigneurie refusa toute créance aux nouveaux avis qui lui furent donnés sur la trahison de Gambacorti. Cependant celui-ci n'avoit point renoncé à ses projets; le 12 août 1453, frère Puccio, chevalier de saint Jean de Jérusalem, lieutenant d'Alfonse, parut avec quatre cents chevaux et trois cents fantassins, aux portes de Corzano, principale forteresse du comté de Bagno. Gambacorti, prêt à la livrer aux ennemis de la République, fit abaisser le pont-levis, et s'avança lui-même vers le chevalier; mais un citoyen pisan, nommé Antoine Gualandi, qui étoit à côté de Gambacorti, remarquant sur le visage de tous les vassaux du comte, la consternation avec laquelle ils échangeoient la protection de la République, contre la domination d'un maître étranger, poussa rapidement des deux mains Gambacorti hors du pont-levis, le fit relever, et abaisser la herse, et fit arborer de nouveau, aux cris de *vive la République!* l'étendard abattu des Florentins. Tous les vassaux du



comté de Bagno ~~suivirent~~ l'exemple qui leur étoit donné par les habitans de la forteresse, et ils furent reconnus comme sujets immédiats de la seigneurie de Florence. Le comte se retira honteusement avec l'armée napolitaine. La République eut la générosité de lui renvoyer, sans rançon, le fils qu'il avoit si barbarement livré en otage; mais elle accorda de magnifiques récompenses à Antonio Gualandi, et à deux jeunes Pisans qui l'avoient secondé (1).

CHAP. LXXIV.

1453.

Ce n'étoit point en Toscane, mais en Lombardie, que les Florentins désiroient qu'on poursuivît la guerre avec activité; dans ce but, ils avoient traité dès l'année précédente avec le roi de France, pour l'engager à envoyer en Italie René comte d'Anjou, et roi titulaire de Naples; ils renouvelèrent leurs négociations avec lui au commencement de cette année: ils firent assurer au roi René, cent vingt mille florins d'or payables annuellement, aussi longtemps qu'il continueroit la guerre pour eux en Lombardie ou en Toscane; et lorsqu'elle seroit achevée, ils s'engagèrent, aussi bien que le duc de Milan, à assister René de toutes leurs forces, pour le replacer sur le trône de Naples. Ce

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 77. — *Macchiavelli*. L. VI, p. 249. — *Annales Bonincontri Miniatisensis*. p. 157. — *Istorie di Gio. Cambi*. T. XX, p. 315. •

CHAP. LXXIV. traité fut négocié en leur nom, par Ange Acciaiuoli; et au nom du duc, par Abram Ardicio de Vigevano (1).  
1453.

Mais François Sforza, retenu par l'épuisement de tous les peuples, conséquence de guerres aussi longues, par la crainte de mécontenter ses sujets peu accoutumés à lui obéir, et par la crainte plus grande encore de faire dépendre sa couronne du sort d'une seule bataille, ne fit rien, non plus que ses adversaires, de digne ou des généraux qui commandoient les armées, ou des sacrifices que coûtoit la guerre.

Gentile de Lionesse, généralissime des Vénitiens, avoit été blessé d'un coup de feu devant Manerbio; il mourut le 15 avril, et le sénat lui donna pour successeur Jacob Piccinino (2). Ce général s'empara de Pontevico, et fit quelques courses dans le Crémonois, avant que Sforza pût mettre son armée en activité. D'autre part, Charles de Gonzague entra dans le Mantouan, et commença à piller les campagnes; mais lorsqu'il se fut enhardi par de premiers succès, son frère Louis, secondé par Tiberto Brandolini, le

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXIII, p. 633. — Bern. Corso Stor. Milanese. P. VI, p. 946.*

(2) *Joann. Simonetæ. L. XXIII, p. 635. — Porcelli de Gestis Scipionis Piccinini. T. XXV, L. I, p. 5. — Istoria Bresciana. p. 878. — M. A. Sabellico. Deca III, L. VII, f. 197. — Barth. Facii. L. X, p. 169.*

surprit le 15 juin dans le voisinage de Godio, le mit en déroute, et lui prit plus de mille chevaux (1). François Sforza ayant enfin rassemblé son armée, la conduisit dans l'état de Brescia, pour y ramener la guerre; en effet, Jacob Piccinino vint l'y chercher. Il y eut entre les deux armées de fréquentes escarmouches, et un combat général près de Gêdo, dont Sforza s'étoit emparé; mais les deux généraux redoutant également une action décisive, retirèrent peu à peu leurs troupes, lorsque le soleil devint plus ardent, et tous deux évacuèrent enfin le champ de bataille, sans avantage de part ni d'autre (2). Ce n'étoit qu'à jeu sûr que les Italiens d'alors vouloient combattre; ainsi, Sagramoro Visconti de Parme, lieutenant de Sforza, surprit le 15 août, et battit à Castiglione près de Lodi, quatre mille chevaux de Piccinino; mais ces avantages partiels ne pouvoient jamais décider du sort de la guerre, et celle-ci, qui sembloit réduite à des marches, à des escarmouches, à des sièges insignifiants, portoit au

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXIII, p. 638. — Porcelli de Gesis Scipionis Piccinini. Deca II, L. II, p. 16. — Platina Hist. Mantuan. L. VI, p. 853. — Istor. Bresciana. p. 880. — Bath. Facii. L. X, p. 172.*

(2) *Joann. Simonetæ. L. XXIII, p. 643. — Porcelli de Gesis Piccinini. Deca II, L. III, p. 19. — Platina Hist. Mantuan. L. VI, p. 852-855.*

CHAP. LXXIV. 1453. comble la désolation des sujets, sans exposer les soldats (1).

Sforza attendoit avec impatience l'arrivée du roi René, pour agir, de concert avec lui, d'une manière plus vigoureuse; mais ce roi étoit arrêté dans les Alpes par le duc de Savoie et le marquis de Montferrat, qui ne vouloient point lui accorder le passage. René, impatienté, se rendit par mer à Vintimille, et le dauphin, qui fut depuis Louis XI, fit tant par ses négociations, que le duc de Savoie permit enfin à l'armée française de se rendre au mois de septembre en Lombardie (2). René, qui portoit, même à la guerre, sa bienveillance universelle et son esprit conciliant, s'arrêta quelque temps encore au pied des Alpes, pour traiter la paix entre le marquis de Montferrat et le duc de Milan. Les deux parties s'en remirent à son arbitrage, et par son prononcé du 15 septembre, il mit un terme à leurs différens (3).

L'arrivée du roi René au camp de Sforza porta son armée à plus de quinze mille hommes de cavalerie pesante; et un mois après environ, Alexandre Sforza vint encore le joindre

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXIII, p. 647.

(2) *Macchiavelli*. L. VI, p. 255.

(3) *Joann. Simonetæ*. L. XXIII, p. 649. — *Ist. Bresciana di Crist. da Soldo*. p. 885. — *Benvenuto da San-Giorgio Hist. Montisferrati*. T. XXIII, p. 751.

avec quatre ou cinq mille gendarmes qu'il ramenoit de Toscane. Mais le duc de Milan ne sut pas, ou ne voulut pas profiter de cette grande supériorité de forces, pour contraindre l'ennemi à une bataille générale. Il se contenta de donner, le 19 octobre, un assaut à la forteresse de Pontevico; les vainqueurs y entrèrent par la brèche. Cependant les soldats de René n'avoient rien contracté de la douceur ou de la débonnairété de leur chef; soit que dans leurs guerres avec les Anglois ils se fussent accoutumés à la férocité, ou que la différence de mœurs et de langage, leur inspirât pour les Italiens cette haine et ce mépris qui rendent souvent les armées plus féroces envers les peuples qu'elles connoissent le moins; en entrant dans Pontevico, ils massacrèrent tout ce qui se présentoit devant eux. Ils n'épargnèrent ni les femmes, ni les enfans, ni ceux mêmes qui s'étoient déjà rendus prisonniers aux soldats de l'armée de Sforza. Ceux-ci révoltés de tant de barbarie, se regardèrent comme insultés dans leurs captifs: ils virent, dans l'acharnement des Français, l'effet d'une haine universelle contre toute la nation italienne, et ils ne supportèrent pas longtemps ces outrages; ils chargèrent les soldats de René dans les rues, ils mirent le feu aux maisons où les Français s'étoient retirés, et ils les poursuivirent avec tant de fureur, que Fran-

çois Sforza eut beaucoup de peine à séparer les combattans (1).

Cette férocité des troupes françaises inspira une telle terreur aux habitans de tous les châteaux et de toutes les bourgades de l'état de Brescia, qu'ils s'empressèrent d'envoyer des députés au camp de Sforza, pour lui offrir leurs clefs, et lui demander des sauve-gardes. Des châteaux mêmes, qui n'étoient pas à un mille de distance du camp de Piccinino, partagèrent cette terreur panique. L'armée vénitienne en fut atteinte à son tour; elle s'enfuit en désordre jusqu'aux portes de Brescia, où l'on ne voulut pas la laisser entrer (2). Sforza ne fut averti de cette fuite, que lorsqu'il n'étoit plus temps de profiter de la confusion de ses ennemis; ils s'étoient déjà fortifiés sous les murs de Brescia, mais tout le Bressan et tout le Bergamasque se soumirent au duc de Milan. Le château de Roadò, dans la montagne de Brescia, et celui d'Orci dans la plaine, tous deux défendus par une forte garnison, furent les seuls qui sou-

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXIV, p. 655. — Bern. Corio. Stor. Milanesi. P. VI, p. 947. — Cristof. da Soldo. Istor. Bresciana. p. 884. — Marin Sanuto vite. p. 117. — Barth. Pacii. L. X, p. 173.*

(2) *Joann. Simonetæ. L. XXIV, p. 657. — Cronica da Bologna. T. XVIII, p. 703. — Comment. di Neri Capponi. p. 121. — Istor. Bresciana. p. 884.*

tinrent un siège régulier. Sforza, après s'être rendu maître de l'un et de l'autre, mit son armée en quartiers d'hiver (1). CHAP. LXXIV.  
1453.

Cependant les gendarmes français qui avoient accompagné René en Italie, y avoient à peine passé trois mois, qu'ils demandoient déjà avec instance à être reconduits dans leurs foyers. Ils avoient été aliénés par leur querelle avec les gendarmes de Sforza à Pontevico; d'ailleurs ils se sentoient humiliés de leur infériorité; ils voyoient que dans les guerres d'Italie, l'habileté avoit toujours l'avantage sur la valeur, et la tactique italienne avoit alors une supériorité incontestable sur la française. René, de son côté, déjà vieux et désabusé depuis long-temps de l'espérance de conquérir Naples, supportoit mal volontiers les fatigues de la guerre, et partageoit l'impatience de ses soldats. François Sforza se rendit auprès de lui à Plaisance pour le retenir; mais René opposoit à toutes ses instances une résolution inébranlable, qu'il accompagnoit cependant de protestations d'attachement et de confiance. Il promit seulement qu'au printemps suivant, son fils Jean, qui portoit le titre de duc de Calabre, et dont l'âge étoit plus propre à poursuivre des expéditions

(1) *Joann. Simoneta*. L. XXV, p. 660. — *M. A. Sabellico*. *Deca* III, L. VII, f. 199. — *Platina Hist. Mantuana*. L. VI, p. 856. — *Istor. Bresciana*. p. 885.

CHAP. LXXIV. 1453. hasardeuses, viendroit en Italie à sa place. Le départ de ce vieux prétendant au trône de Naples, en affoiblissant Sforza, augmenta encore son désir de faire la paix, et d'entrer enfin en jouissance de ses nouveaux états (1).

Un affreux événement qui venoit de frapper de terreur toute la chrétienté, rendoit ce désir de paix général, et exposoit aux reproches de toute l'Europe ceux qui y mettoient quelque obstacle. Constantinople avoit été prise par Mahomet II, le 29 mai 1453; le dernier empereur grec, Constantin Paléologue, avoit été massacré avec quarante mille chrétiens; un grand nombre de marchands italiens et surtout vénitiens, qui habitoient cette ancienne capitale de l'Orient, avoient perdu toutes leurs propriétés par le pillage, et avoient été réduits en captivité (2); et les Turcs, dont l'arrogance étoit redoublée, menaçoient de soumettre tout le reste de la chrétienté à l'empire du croissant. La ville impériale, regardée comme le boule-

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXIV, p. 664.* — *Machiavelli Istor. L. VI, p. 254.* — *Bernard. Corio Storie Milanesi. T. VI, p. 948.*

(2) Quarante-sept, ou, selon d'autres, soixante-trois gentilshommes vénitiens, membres du grand-conseil, étoient au nombre des esclaves des Turcs. *Cronic. di Bologna. T. XVIII, p. 70.* — *M. A. Sabellico. Deca III, L. VII, f. 198, v.* — *Marin Sanseverino vite de' Duché. p. 1150.*



ward des pays civilisés, sembloit en effet ouvrir, par sa chute, l'Occident aux Barbares. Lorsque cette nouvelle fut portée aux deux camps opposés de Sforza et de Piccinino, la désolation y fut égale ; les chefs et les soldats se reprochèrent des guerres impies, qui consumoient vainement leurs forces, au moment où leurs armes auroient dû être uniquement consacrées à la défense de leurs frères. Le cardinal de Saint-Ange, nonce du pape Nicolas V, leur rappela le secours si long-temps demandé par les Grecs, si cruellement refusé par les Latins, et rejeta sur leur obstination toute la honte de cette grande calamité. Un congrès fut assemblé à Rome, sous la présidence du Pape, et tous les états protestèrent également de leur désir de faire la paix, pour tourner toutes leurs forces contre les Turcs (1).

Mais ce sentiment si vif de repentir, et cet oubli des intérêts plus proches, n'eurent pas une longue durée ; chacun sentit que la croisade qu'on se reprochoit de n'avoir pas entreprise, n'étoit plus de saison. De foibles secours auroient défendu Constantinople, tandis qu'il auroit fallu des forces immenses pour la reconquérir. Chacun donc, en portant au congrès des paroles de

(1) *Epistola Cardinalis S.-Angeli. Apud Porcelli de Gestis Scipionis Piccinini, Deca II, L. V, p. 55. — Joann. Simonetæ L. XXIII, p. 645.*

paix, y manifesta des prétentions si exagérées qu'elles rendoient la paix impossible. Alfonso vouloit que les Florentins lui remboursassent les frais de la guerre; ceux-ci, loin de vouloir lui rien payer, exigeoient au contraire qu'il leur rendit Castiglione de la Pescaia en Maremme. Les Vénitiens demandoient à Sforza la restitution de ce qu'il avoit conquis dans le Bressan et le Bergamasque, la cession de Crémone, et les rives du Pò et de l'Adda pour limites des deux états. Sforza, au lieu de leur rien céder, redemandoit Crème, Bergame et Brescia, que les Vénitiens ne pouvoient plus défendre, et qu'ils avoient ravies à ses prédécesseurs, sans de justes motifs (1). Enfin, le pape Nicolas V, qui le premier avoit invité les Chrétiens à poser les armes, n'étoit pas lui-même de bonne foi dans sa négociation. S'il faut en croire Simoneta, et même Janotto Manetti, son panégyriste, « sa » prudence lui avoit appris que les guerres » entre les princes d'Italie assuroient la paix de » l'Eglise, que leur concorde au contraire me- » naçoit sa tranquillité ». Il chercha donc uniquement à plaire à tout le monde, à ne se rendre suspect à personne, et à traîner en longueur les négociations (2).

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXIV, p. 665. — Macchietelli. L. VI, p. 255.*

(2) *Vita Nicolai V<sup>o</sup> à Janottio Manetto. T. III, P. II. Rel. Ital. p. 913. — Joann. Simonetæ. L. XXIV, p. 666.*

Les Vénitiens s'aperçurent enfin que le temps s'écouloit dans les conférences de Rome, à écouter de vains discours; que le pape ne faisoit rien pour concilier les esprits, et que le roi Alfonse, qui vouloit la guerre, prenoit à tâche de troubler la négociation. Ils envoyèrent donc, comme messenger secret, à François Sforza, un moine nommé Simon de Camerino, pour traiter directement avec lui, et lui porter des conditions équitables (1). Les Vénitiens renonçoient à leurs prétentions sur Crémone, et demandoient la restitution du Bergamasque et du Bressan. Sforza demandoit encore la cession de Crème, qui pouvoit devenir, entre les mains de ses ennemis, un avant-poste trop dangereux pour lui. Le conseil des dix, qui vouloit la paix, s'étoit déjà résolu à laisser surprendre cette ville par Coléoni; afin que le traité n'entraînât de sa part aucune restitution. Mais lorsqu'on en fit quelques ouvertures à Coléoni; il se trouva que ce général, déjà pratiqué par d'autres, méditoit une défection, de Sforza aux Vénitiens; en sorte qu'il dissuada fortement le conseil des dix d'une concession qui, disoit-il, n'étoit point nécessaire.

Pendant que cet incident arrêtoit la négociation, Sforza fut averti de la trahison de Coléoni,

(1) Poggio Bracciolini *Hist. Flor.* L. VIII, p. 435.

et de celle de Sigismond Malatesti, qui tous deux étoient sur le point de passer à l'ennemi. En même temps l'ambassadeur florentin, Diotisalvi di Nerone Negri, auquel il avoit communiqué les propositions qu'on lui avoit faites, lui déclara, au nom de sa république, qu'elle n'étoit pas en état de soutenir plus long-temps une guerre aussi ruineuse, et qu'elle désiroit la paix à tout prix. Sforza fit donc revenir à lui, frère Simon de Camerino, et lui annonça qu'il étoit prêt à accepter les offres des Vénitiens, sans y rien changer. Paul Barbo, un des membres du gouvernement, se rendit alors auprès de lui à Lodi, déguisé en frère mineur. Pendant huit jours les conditions du traité furent discutées entre eux avec le plus profond secret; après quoi la paix fut publiée à Lodi le 9 avril 1454, contre l'attente universelle. Par ce traité, Sforza conservoit la Ghiara d'Adda, mais il rendoit aux Vénitiens tout ce qu'il avoit conquis dans le Bergamasque et le Bressan. Il stipuloit seulement l'impunité pour ceux qui avoient embrassé son parti. Si le duc de Savoie et le marquis de Montferrat vouloient être admis au bénéfice de la paix, ils devoient restituer leurs conquêtes dans le Novarrois, le Pavésan et l'Alexandrin: s'ils s'y refusoient, le duc de Milan restoit en liberté de les leur arracher de force. Les seigneurs de Correggio et les Vénitiens de-

voient rendre au marquis de Mantoue ce qu'ils avoient usurpé de son territoire; celui-ci, en retour, devoit restituer à son frère Charles de Gonzague, son apanage. Enfin le château de Castiglione de la Pescaia, qu'Alfonse avoit conquis en Toscane, devoit lui demeurer, sous condition qu'il retirât son armée du reste des états florentins. Toutes les puissances d'Italie étoient invitées à ratifier la paix de Lodi dans un temps donné, si elles vouloient jouir de son bénéfice (1).

CHAP. LXXIV.

1454.

Ce traité inattendu, par lequel deux des puissances belligérantes dictoient la loi au reste de l'Italie, à leurs alliés comme à leurs ennemis, sans les avoir consultés, causa d'abord autant de mécontentement que de surprise. Il fallut forcer par les armes les Correggi à évacuer l'état de Mantoue, le marquis de Montferrat et le duc

(1) *Joann. Simonetta. L. XXIV, p. 669. — Bern. Corio. Stor. Milan. P. VI, p. 948. — M. Ant. Sabellico. Deca III, L. VII, f. 199. — Macchiavelli. L. VI, p. 256. — Comment. di Neri Capponi, p. 1215.* C'est par la paix de Lodi que Neri Capponi termine ses commentaires. Capponi, l'un des plus habiles politiques et des meilleurs militaires qu'ait produits Florence, étoit chargé dans toutes les affaires importantes de dicter les dépêches de la république, parce que personne ne l'égaloit dans les conseils pour la netteté de son esprit, ou la vigueur de son style. Il mourut à Florence le 23 novembre 1457, dans sa soixante-neuvième année, d'une tumeur sous le bras, qu'il voulut faire extirper. *Vita Nerii Capponii a Bartholom. Plantinensi scripta. T. XX. Rer. Ital. p. 516.*

de Savoie, à abandonner leurs conquêtes ; mais ce fut l'ouvrage de peu de jours. Ces souverains ratifièrent ensuite la paix, et la Sésia fut reconnue pour limite entre le Piémont et le duché de Milan (1). François Sforza se fit aussi rendre par le duc Borso d'Este, Castel Novo dans l'état de Parme, dont le souverain de Ferrare s'étoit emparé à la mort de Philippe-Marie ; en sorte que le nouveau duc, reconnu par tous ses voisins, rentra dans toutes les possessions de son prédécesseur. Mais la ratification du roi Alfonse manquoit toujours au traité de Lodi ; ce monarque ne pouvoit pardonner aux Vénitiens de lui avoir caché leur négociation. Comme le plus puissant des souverains de l'Italie, il se croyoit appelé à dicter la paix, et non à la recevoir. Il refusa pendant près d'une année sa ratification : cependant les instances du cardinal Capranica, qui lui fut envoyé par le pape, et la nouvelle d'une alliance signée le 30 août entre les Florentins, le duc de Milan et les Vénitiens, pour maintenir le repos public, le déterminèrent enfin à accepter le traité de Lodi. Il le ratifia le 26 janvier 1455, mais sous condition que les Génois, auxquels il n'avoit pas pardonné leurs anciennes offenses, et Sigismond Malatesta qui

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXIV, p. 672. — Islor. Bresciana. p. 888.*

l'avoit trompé, en passant à l'ennemi, après avoir reçu sa solde par anticipation, ne seroient point compris dans la paix publique (1).

CHAP. LXXIV.

1453.

(1) *Guernieri Bernio Istor. d'Agobbio*. p. 989. — *Platina Hist. Anagninæ*. L. VI, p. 857. — *Marin Sanuto Vite de' Duchi di Venezia*. p. 1152. — *Navàgiero Stor. Veneziana*. p. 1117. — *Jo. Marianæ de reb. Hispaniæ*. L. XXII, chap. 16. p. 50. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. VIII, p. 454. — C'est par l'accession d'Alfonse de Naples au traité de Lodi, que Poggio Bracciolini termine son histoire : cet élégant écrivain, qui, par son zèle pour les connoissances antiques, contribua tant à la renaissance des lettres, s'est borné, dans son histoire de Florence, au récit des seuls faits militaires. Il passe au milieu des révolutions politiques les plus importantes, sans jamais fixer sur elles l'attention de son lecteur ; et quoiqu'il fût admis à la familiarité de ces Florentins célèbres qui dirigeoient presque toute la politique de l'Italie, il ne nous a point laissé leurs portraits. Il mourut le 30 octobre 1459, quatre ans après l'époque où finit son histoire, âgé de soixante et dix-neuf ans.

C'est aussi par la ligue d'Alfonse avec les Vénitiens, les Florentins et le duc de Milan, que Barthelemy Fazio, né à la Spezia, et secrétaire de la république de Gènes, finit son histoire d'Alfonse. (*Bartholomæi Fdcii Rerum gestarum Alphonsi Regis Libri decem*. T. IX, P. III. *Thesauri Antiquit. Ital.* p. 1-188.) Fazio étoit sans contredit un des écrivains latins les plus élégans de ce siècle, qui en a produit plusieurs. Il a vu de très-près une partie des événemens qu'il raconte, et il les représente cependant d'une manière fort différente de Simoneta, autre témoin oculaire. Il s'étoit attaché à Alfonse, qui avoit, de son côté, beaucoup d'amitié pour lui, et il s'efforce en toute occasion de relever le roi Aragonois aux dépens de François Sforza. Il avoit déjà fait suspecter sa véracité comme historien dans ses commentaires de *Genuesium rebus adversus Venetos gestis*. Fazio, rival de Laurent

CHAP. LXXIV.

1453.

Valla, contre lequel il soutint une guerre de plume peu honorable pour tous deux, mourut peu de jours après son adversaire, en 1457. Voyez *Paulus Jovius in Elogiis virorum doctorum.*

FIN DU TOME NEUVIÈME.



---

---

# TABLE CHRONOLOGIQUE.

## TOME NEUVIÈME.

---

CHAPITRE LXVI. *État de l'Italie à l'époque du voyage et du couronnement de l'Empereur Sigismond à Rome; Eugène IV en guerre avec les Colannes, avec les Hussites, avec le Concile de Bâle et avec ses sujets. — Révolutions de Florence; exil et rappel de Cosme de Médicis. 1431 — 1434.* p. 1

Changemens subis par l'Italie pendant les trois siècles qu'avoient déjà duré les républiques.....	<i>ib.</i>
Les révolutions sont plus remarquées dans les républiques, mais elles n'y sont pas plus fréquentes que dans les autres formes de gouvernement...	5
Les révolutions ne sont fortement senties que là où elles détruisent le bonheur national.....	5
Partage de l'Italie en quatre régions, despotisme militaire en Lombardie.....	7
Esprit républicain de la Toscane.....	<i>ib.</i>
Anarchie de l'état de l'Eglise.....	8
Le royaume de Naples, monarchie qui tomboit en dissolution.....	9

<i>An.</i>		
1431.	L'empereur Sigismond vient chercher en — Italie la couronne impériale.....	P 9
	— Inquiétude que cause sa venue.....	10
	— Son portrait tracé par Léonard Arétin....	11
	— 25 Novembre. Il est couronné à Milan, sans que le duc Philippe - Marie Visconti consente à le voir.....	13
1432.	Mai. Escarmouches entre la suite de l'empereur et l'armée florentine devant Lucques.	14
	— Sigismond s'arrête à Sienne pour traiter de la paix de l'Italie.....	16
1433.	26 Avril. Paix de Ferrare entre les Vénitiens, les Florentins et le duc de Milan.	17
	— 30 Mai. Sigismond reçoit à Rome la couronne impériale.....	18
1431.	20 Février. Mort du pape Martin V.....	<i>ib.</i>
	— 3 Mars. Election de Gabriel Condolmiéri, qui prend le nom d'Eugène IV.....	19
	— Caractère violent et inconsidéré du nouveau pontife.....	20
	— Sa guerre contre les Colonna pour recou- vrir les trésors de Martin V.....	<i>ib.</i>
	— Guerre de l'Eglise contre les Hussites.....	22
	— Dévastations des Hussites en Allemagne....	23
	— Les traités de paix faits avec eux, violés par les ordres du pape.....	24
	— Instances de l'Allemagne pour la réforma- tion de l'Eglise.....	25

<i>An.</i>		
1431.	23 Juillet. Ouverture du concile de Bâle convoqué par Martin V.....	<i>p.</i> 27
	— Lutte du concile de Bâle avec la cour de Rome.....	28
	— Négociation de Sigismond entre le pape et le concile.....	29
1433.	Novembre. Retour de Sigismond en Alle- magne.....	30
	— Le duc de Milan fait envahir l'état de l'E- glise par les Condottieri qu'il a licenciés.	31
	— François Sforza s'établit dans la Marche d'Ancône, et Fortebraccio à Tivoli.....	32
	— Eugène IV cède la Marche d'Ancône à François Sforza.....	<i>ib.</i>
	— Il est forcé de s'enfuir à Florence.....	33
	— Etat de Florence, caractère de Cosme de Médicis et de sa faction.....	34
	— Nicolas d'Uzzano, chef de la république, empêche les partis ennemis d'en venir aux mains.....	35
	— Après la mort de Nicolas d'Uzzano, Re- naud des Albizzi veut chasser les Médicis.	37
	— 7 Septembre. Cosme de Médicis est mandé par la seigneurie et arrêté.....	38
	— L'assemblée du peuple nomme une <i>balie</i> ou une commission extraordinaire pour le juger.....	39
	— 3 Octobre. Il est exilé à Padoue, Guadagni lui ayant sauvé la vie.....	40
	— Renaud des Albizzi sent le danger d'une victoire incomplète.....	41

An.

1434. Septembre. Ses amis refusent de le seconder, lorsqu'il leur propose d'attaquer des magistrats qui lui étoient contraires. . . . . p. 42

— Il est cité au palais, et prend les armes pour se défendre. . . . . 45

— La médiation du pape cause sa ruine. . . . . 44

— Il est exilé avec tout son parti, et Cosme de Médicis rappelé. . . . . 45

CHAPITRE LXVII. *Nouvelle guerre entre le duc de Milan et les Florentins. — Révolutions du royaume de Naples; mort de Jeanne II. Alfonse V, qui veut recueillir son héritage, est fait prisonnier par les Génois à la bataille de Ponza, et relâché par le duc de Milan. — Gènes recouvre sa liberté.* p. 46

1434. Nouvelle guerre entre Florence et le duc de Milan. . . . . *ib.*

— Peu d'intérêt des guerres abandonnées aux Condottieri. . . . . 47

— 21 Janvier. Le duc de Milan, contre ses engagemens, met garnison dans Imola. . . . . 48

— 28 Août. Bataille près de Castel-Bolognese, entre Gattamelata et Tolentino. . . . . 49

1435. 10 Août. Nouvelle paix qui rétablit toutes les parties dans leurs droits antérieurs à la guerre. . . . . *ib.*

<i>An.</i> 1416 — 1452. Crédit de Ser Gianni Caraccioli auprès de Jeanne II, reine de Naples, et son insolence.....	p. 50
1432. Complot de Cobella Ruffa duchesse de Suessa, pour le perdre.....	51
— 17 Août. Caraccioli massacré au milieu des fêtes données à la cour pour le mariage de son fils.	52
— Ses meurtriers récompensés par la reine.....	53
— Louis III d'Anjou duc de Calabre demande vainement à être rap- pelé à Naples.....	54
1434. Novembre. Mort de Louis III, fils adoptif de Jeanne II.....	<i>ib.</i>
— Efforts d'Alfonse d'Aragon pour faire confirmer sa précédente adoption.....	55
1435. 2 Février. Mort de Jeanne II....	56
— Droits de René d'Anjou, d'Al- fonse d'Aragon et du Saint- Siège à la couronne de Naples.	<i>ib.</i>
— Les Napolitains se déclarent pour René d'Anjou.....	58
— Le duc de Suessa, le prince de Tarente et le comte de Fondi embrassent le parti d'Alfonse d'Aragon.....	59
— Alfonse met le siège devant Gaëte défendue par une garnison gé- noise.....	60

<i>An.</i>		
1435.	Magnanimité d'Alfonse envers les assiégés.....	p. 61
—	Blaise d'Assereto amène une flotte génoise au secours de Gaëte...	62
—	5 Août. Bataille de Ponza, entre Assereto et Alfonse.....	63
—	Alfonse se rend prisonnier à Jacob Giustiniani.....	64
—	Ses frères et toute sa flotte sont pris à leur tour.....	65
—	Visconti, jaloux des Génois, fait conduire ces prisonniers à Milan.	66
—	Il accueille Alfonse avec générosité.	67
—	Le roi d'Aragon lui fait sentir le danger d'augmenter le pouvoir des Français en Italie.....	68
—	Caractère brillant d'Alfonse, et ses moyens de séduction.....	70
—	Il s'allie au duc de Milan, qui lui rend la liberté.....	72
—	Visconti veut le renvoyer à Naples avec les galères génoises.....	<i>ib.</i>
—	Violente irritation des Génois.....	73
—	27 Décembre. Ils prennent les armes, chassent la garnison milanaise et se remettent en liberté.....	74

CHAPITRE LXVIII. *Les émigrés Florentins engagent le duc de Milan à recommencer la guerre contre Florence.*  
 — Cette république, mécontente de Venise, signe une trêve séparée; siège de Brescia; danger des Vénitiens.  
 1434.—1438. p. 76

An.

	Comparaison du système politique des deux républiques de Venise et de Florence.....	ib.
	Les droits des citoyens violés à Venise par le gouvernement.....	77
	La liberté de tous violée à Florence par les factions.....	78
1381 — 1434.	Règne de la faction des Albizzi et sa noble politique:.....	79
1434.	Le parti démocratique qui triomphe avec Cosme de Médicis, compromet la liberté plus que n'avoit fait l'aristocratie.....	80
	— La faction des Médicis s'affermir par des condamnations et des supplices.....	81
1436.	Renaud des Albizzi excite le duc de Milan à faire la guerre à Florence.....	82
	— Il lui promet l'assistance de son parti.....	84
	Visconti envoie Nicolas Piccinino avec une armée, sur les confins de la Ligurie et de la Toscane..	85

1436.	<sup>An.</sup> Les Florentins opposent François Sforza à Piccinino.....	p. 86
—	Sforza , souverain de la Marche d'Ancône, déjoue les complots d'Eugène IV contre lui.....	87
—	Il aspire à la main de Blanche Visconti, tout en maintenant contre son père l'équilibre de l'Italie.	88
—	Origine des deux factions militaires de Braccio et de Sforza..	89
—	Octobre. Sforza arrête Nicolas Piccinino sur les confins de Lucques et de Pise.....	90
1437.	8 Février. Il remporte sur lui un avantage devant Barga.....	ib.
—	Il ravage le territoire de Lucques, abandonné par Piccinino.....	91
—	Gattamelata, général vénitien, attaque Visconti, et est battu au passage de l'Adda.....	92
—	Sforza, renvoyé en Lombardie, refuse de passer le Pô, pour secourir les Vénitiens.....	93
1438.	28 Avril. Il signe une trêve de dix ans entre les Florentins, les Lucquois et le duc de Milan.....	ib.
—	Versatilité de Visconti, qui rend sa conduite inexplicable.....	94
—	Quelle part il prend à la lutte entre Alfonso et René.....	95



<i>An.</i>		
1431.	René, prisonnier du duc de Bourgogne, tandis qu'Alfonse l'étoit du duc de Milan.....	p. 96
1436.	Elizabeth, sa femme, vient combattre Alfonse.....	97
1437.	Elle est secondée par le pape Eugène IV.....	98
1438.	Le duc de Milan paroît vouloir donner des secours aux deux compétiteurs.....	<i>ib.</i>
	— Il veut détacher Venise de tous ses alliés.....	99
	— Par ses ordres, Piccinino séduit le pape en lui proposant une perfidie contre Sforza.....	100
	— 16 Avril. Il force Ravenne à se mettre sous la protection milanoise.....	101
	— Bologne mécontente depuis le supplice d'Antoine Bentivoglio (1435).....	102
	— 21 Mai. Piccinino fait révolter Bologne contre le pape.....	103
	— Il soulève toute la Romagne contre l'Église.....	104
	— Visconti rappelle Sforza déjà engagé dans les Abruzzes.....	105
	— Piccinino attaque les Vénitiens dans l'état de Brescia.....	106

1438 — 1440. Beau siège de Brescia soutenu par François Barbaro.....	p. 107
1438. Août. La peste se déclare dans la ville.....	108
— Novembre et décembre. Assauts fréquens repoussés par les assiégés.....	109
— 16 Décembre. Piccinino change le siège en blocus.....	110
— Les Vénitiens découragés demandent des secours à Florence...	111

CHAPITRE LXIX. *Les Florentins embrassent avec vigueur la défense de Venise. Batailles de Tenna, d'Anghiari, et de Soncino. Délivrance de Brescia. Paix de Martinengo par laquelle Visconti donne sa fille à François Sforza, général de ses ennemis. 1459 — 1441. p. 113*

1439. L'alliance de Florence et de Venise avoit pour base les sentimens des deux peuples.....	ib.
— Foscari et Cosme de Médicis avoient cherché à les désunir.....	114
— Mais le zèle des Florentins se réveille en apprenant le danger de Venise.....	115
— Ils viennent généreusement au secours de cette république.....	116
— 18 Février. Ils signent un traité d'alliance et de subsides avec elle et le comte Sforza.....	117

*An.*

1439. Ils envoient Neri Capponi en porter la nouvelle à Venise..... *p.* 117
- Sforza quitte la Marche d'Ancône et conduit son armée à Venise. 119
- Piccinino lui ferme le chemin de Vérone et de Brescia..... *ib.*
- Sforza conduit son armée à Vérone par les montagnes..... 120
- Les Vénitiens, pour secourir Brescia, transportent, par les montagnes, une flotte sur le lac de Garda. 121
- 26 Septembre. Cette flotte est brûlée par la flotte milanoise, et Sforza repoussé devant Bardolino..... 122
- Sforza entreprend de faire par les montagnes, le tour du lac de Garda..... 123
- 9 Novembre. Il défait Piccinino à Tenna, au nord du lac..... *ib.*
- Piccinino traverse tout le camp de Sforza, porté dans un sac par son valet..... 124
- 16 Novembre. Huit jours après sa défaite, il surprend Vérone.... 125
- Générosité de Jacques Marancio, qui conserve à Sforza le passage des défilés de l'Adige..... 126
- 19 Novembre. Sforza rentre dans Vérone, et en chasse Piccinino.. 128

<i>An.</i>		
1439.	Il retourne à Tenna, mais la rigueur du froid le force à abandonner le siège de ce petit château . . . . .	p. 129
1440.	Piccinino propose à Visconti d'attaquer Sforza dans la Marche d'Ancône . . . . .	<i>ib.</i>
—	Il s'entend secrètement avec Jean Vitelleschi, patriarche d'Alexandrie et favori d'Eugène IV . . . . .	130
—	7 Février. Piccinino passe le Pô et menace la Toscane . . . . .	132
—	Sforza veut le suivre, et les ambassadeurs florentins le retiennent . . . . .	133
—	Les Malatesti accueillent Piccinino, et abandonnent le parti des Florentins . . . . .	<i>ib.</i>
—	18 Mars. Vitelleschi arrêté et mis à mort par le gouverneur du château Saint-Ange . . . . .	134
—	Son armée envoyée par le pape au secours des Florentins . . . . .	136
—	10 Avril. Piccinino entre en Toscane par Marradi et ravage le Mugello . . . . .	137
—	François Battifolle, comte de Poppi, se révolte contre les Florentins, et appelle Piccinino dans le Casentin . . . . .	138.
—	25 Mai. Vigoureuse résistance du château de San-Nicolo, qui donne aux Florentins le temps de préparer leur armée . . . . .	139

- An.  
1440. Piccinino rappelé en Lombardie  
par Visconti, veut auparavant  
livrer bataille..... p. 140
- 29 Juin. Il attaque les Florentins à  
Anghiari..... 141
  - Combat obstiné autour du pont du  
Tibre à Anghiari..... 142
  - Déroute de Piccinino, captivité de  
la moitié de son armée..... 143
  - Indiscipline et insubordination des  
vainqueurs..... 144
  - Batailles sans effusion de sang..... 145
  - Le comte de Battifolle est dépouillé  
de ses fiefs, restés depuis cinq  
cents ans dans sa famille..... 146
  - 10 Avril. La flotte milanoise, sur le  
lac de Garda, battue par Conta-  
rini..... 147
  - 3 Juin. Sforza profite de l'absence  
de Piccinino pour passer le Min-  
cio..... 148
  - Il bat les généraux de Visconti à  
Soncino..... 149
  - Il chasse les Milanois des territoires  
de Bergame et de Brescia..... 150
  - Il prend Peschiera au marquis de  
Mantoue..... 151
  - Il renvoie aux Vénitiens les propo-  
sitions de paix que lui fait le mar-  
quis d'Este..... 152
  - Il met son armée en quartiers d'hiver. 153

<i>An.</i> 1441.	24 Février. Les Vénitiens enlèvent la seigneurie de Ravenne à Ostasio III de Polenta.....	p. 154
—	Ils accordent des récompenses à Franç. Barbaro et aux Bressans.	<i>ib.</i>
—	13 Février. Piccinino surprend à Chiari les quartiers d'hiver de Sforza .....	155
—	25 Juin. Bataille de Cignano, entre Sforza et Piccinino, sans avantage de part ni d'autre.....	156
—	Sforza vient mettre le siège devant Martinengo, et il se trouve lui-même assiégé par Piccinino....	157
—	Sa situation désastreuse.....	158
—	Proposition inattendue de paix que lui fait faire le duc de Milan....	159
—	Visconti se jette entre les bras de Sforza, plutôt que de céder aux demandes de ses propres généraux.....	160
—	Désespoir de Piccinino, lorsque Visconti lui ordonne de suspendre les hostilités.....	161
—	24 Octobre. François Sforza épouse Blanche Visconti, et reçoit pour dot Crémone et Pontremoli.....	162
—	20 Novembre. Il prononce comme arbitre, le traité de paix de Capriana, entre les républiques et le duc de Milan.....	163

CHAPITRE LXX. *Caractère d'Eugène IV; conciles de Bâle, de Ferrare et de Florence; René d'Anjou dispute à Alphonse d'Aragon la conquête du royaume de Naples. — Il perd sa capitale, et abandonne l'Italie. 1436 — 1442.* p. 164

An.

Grandes catastrophes produites quelquefois par des hommes sans vraie grandeur.....	<i>ib.</i>
* Caractère d'Eugène IV selon les écrivains ecclésiastiques.....	165
Son manque de foi et son inconséquence. ....	166
Nature des croyances religieuses qui lui servirent d'appui.....	167
La religion s'étoit absolument détachée de la morale.....	168
L'intolérance étoit le seul sentiment religieux qui conservât de l'empire sur les âmes.....	169
1434. Perfidies exercées contre les Hussites, et racontées comme des actions louables.....	170
— La réforme de Bohême et celle du concile de Bâle ne gagnent aucun partisan en Italie.....	172
— Esprit d'indépendance des Allemands communiqué au concile de Bâle.....	<i>ib.</i>

An.		p.
1436.	<i>Compactata</i> des Bohémiens approuvés au concile.....	175
	— La plupart des décrets du concile n'étoient que de vaines déclamations.....	174
	— Attaques démocratiques du concile contre les usurpations de la cour de Rome.....	175
	— Le concile aliène l'empereur Sigismond, qui meurt le 8 décembre 1437.....	176
	— Négociations de Jean VI Paléologue avec le pape et avec le concile.....	177
	— Il se décide en faveur du pape Eugène IV.....	178
1437.	Octobre 1. Le pape déclaré contumace par le concile de Bâle....	179
1438.	Octobre 6. Concile rival ouvert à Ferrare par le pape, de concert avec l'empereur Paléologue et des députés du clergé grec.....	180
	— Controverse avec les Grecs agitée dans le nouveau concile.....	181
1439.	Juillet 6. Ce concile transporté à Florence, y prononce l'union des deux Eglises.....	182
	— Avantages que retire Eugène de cette union prétendue, et de celle des autres Eglises de l'Orient... ..	183



- An.*
1439. Novembre 5. Amédée VIII de Savoie, élu par le concile sous le nom de Félix V..... p. 184
- Guerres d'Eugène IV comme prince temporel..... 185
1438. Mai 19. Arrivée de René d'Anjou dans le royaume de Naples.... 186
- 1438 — 1441. Décadence continue de son parti. 187
- Alfonso veut fermer, à François Sforza, l'entrée du royaume de Naples..... 188
- 1440 — 1441. Il lui enlève ses fiefs et bat ses lieutenans..... 189
- Il repousse le cardinal de Tarente, que le pape envoyoit au secours de René..... 190
- 1441 — 1442. Il assiège le roi René dans Naples.. *ib.*
1442. Janvier. François Sforza se met en marche, pour recouvrer ses fiefs, et délivrer Naples..... 191
- Philippe Visconti prend la résolution de l'en empêcher..... 192
- La mort de Nicolas marquis d'Este (26 décembre 1441), fait perdre à Sforza son crédit à la cour de Milan..... *ib.*
1442. Visconti offre Piccinino au pape pour attaquer Sforza dans la Marche d'Ancône..... 193
- 2 Juin. Naples est surprise par Alfonso..... 194

<i>An.</i>	1442. René d'Anjou abandonne son royaume . . . . .	p. 195
	— Les Florentins négocient deux traités entre Sforza et Piccinino ; ils sont tous deux rompus par l'autorité du pape . . . . .	196
	— Sforza abandonné par ses généraux, perd le reste de ce qu'il possédoit dans le royaume de Naples . . . . .	197
	— René, dans sa fuite, reçoit à Florence la couronne de Naples, des mains d'Eugène IV . . . . .	198

CHAPITRE LXXI. *Alfonse de Naples, Eugène IV et le duc de Milan, se réunissent contre François Sforza, pour lui enlever la marche d'Ancône. Les Républiques de Florence et de Venise prennent sa défense. — Révolutions de Bologne. Mort d'Eugène IV et de Philippe-Marie Visconti. 1443 — 1447.* p. 199

	Jalousie que ressentent les princes légitimes contre un soldat monté sur le trône . . . . .	<i>ib.</i>
	Acharnement des princes italiens contre François Sforza . . . . .	200
	Le pape est le plus ardent de ses ennemis . . . . .	201
	1443. Son alliance avec Alfonso pour chasser Sforza de la Marche . . . . .	202
	— Sforza renonce à tenir la campagne et s'enferme dans Fano . . . . .	203

An.

1443. Visconti engage Alfonse à ne pas  
poursuivre ses avantages.....p. 203
- François Piccinino fait arrêter An-  
nibal Bentivoglio à Bologne.... 204
- 5 Juin. Bentivoglio est tiré de pri-  
son par ses amis, et ramené à  
Bologne..... 205
- Il est mis à la tête de la république,  
qui s'allie aux Florentins et aux  
Vénitiens..... 206
1441. Septembre. Baldaccio d'Anghiari  
massacré à Florence par le parti  
des Médicis..... 207
1444. Mai. Nouvelles violences exercées  
à Florence par le parti des Mé-  
dicis..... 209
1443. Octobre 18. Les Florentins font  
signer une nouvelle alliance entre  
Visconti et son gendre Sforza... 210
- Sforza trahi par Brunoro et Troïle  
de Rossano..... 211
- Il les rend à son tour suspects à  
Alfonse qui les fait arrêter.... 212
- Aventures de Brunoro et de sa maî-  
tresse Bonna, qui lui fait recou-  
vrer la liberté..... 213
- Les ennemis de Sforza mettent leurs  
troupes en quartier d'hiver.... 214
- Novembre 8. Sforza surprend Ni-  
colas Piccinino, et le défait à  
Monte-Lauro...?..... 215

An.	1444. Le dérangement des finances de Sforza, l'empêche de tirer parti de ses avantages.....	p. 217
	— Piccinino rappelé à Milan par Philippe Visconti.....	218
	— Août 19. Ses fils vaincus à Mont' Olmo par François Sforza.....	219
	— Octobre 10. Sforza obtient la paix du pape Eugène IV.....	220
	— Nicolas Piccinino tombe malade à Milan de chagrin.....	221
	— Octobre 15. Sa mort et son caractère.....	222
	— Septembre 8. Mort de Jean-François de Gonzague; son fils Louis lui succède.....	223
	— Visconti prend sous sa protection François et Jacques, fils de Nicolas Piccinino.....	224
	— Il veut mettre à la tête de ses troupes Sarpellion, lieutenant de François Sforza.....	225
	— Novembre 29. Celui-ci, prévoyant sa désertion, le fait périr.....	226
1442 —	1444. Révolutions dans le comté de Montefeltro.....	<i>ib.</i>
	1444. Août. Frédéric de Montefeltro s'attache à François Sforza.....	227
	— Celui-ci se brouille avec Sigismond Malatesti, par l'achat de Pesaro, pour son frère Alexandre.....	228

4a.

1445. Intrigues du pape et du duc de Milan contre Annibal Bentivoglio à Bologne. . . . . p. 228
- Juin 24. Bentivoglio assassiné dans un baptême. . . . . 229
- Le parti de Bentivoglio se venge des conjurés. . . . . 230
- La maison Bentivoglio et la république de Bologne se trouvent sans chef. . . . . 231
- Les Bolognois découvrent à Florence un fils adultérin d'Hercule Bentivoglio. . . . . 232
- Ils l'invitent à se mettre à la tête de leur république. . . . . 233
- 13 Novembre. Santi Cascese quitte son nom pour celui de Santi Bentivoglio, et il fait son entrée à Bologne. . . . . 234
- Eugène IV, Alfonse et le duc de Milan, attaquent de nouveau François Sforza dans la Marche. 235
- Août. Révolte d'Ascoli, et d'une partie de la Marche. . . . . 236
- Sforza se retire dans les comtés d'Urbain et de Montefeltro. . . . . 237
- Novembre 26. Révolte de Fermo, et de toute la Marche, à la réserve de Jesi. . . . . 238

1446. Les Vénitiens et les Florentins conseillent à Sforza de marcher sur Rome.....	p. 39
— Juin. Son entrée trop tardive dans l'Ombrie et le Patrimoine; il y souffre beaucoup de la faim..	240.
— Alexandre Sforza abandonne son frère, et fait son traité avec le pape.....	241
— Philippe Visconti fait attaquer Crémone et Pontrémoli.....	242
— Les Vénitiens et les Florentins considèrent cette attaque comme une infraction au traité de Capriana, et déclarent la guerre au duc de Milan.....	243
— 6 Juillet. Charles Gonzagues, général du duc, est défait à Castel San-Giovanni.....	244
— Vaines négociations pour rétablir la paix.....	245
— 29 Septembre. François Piccinino défait à Casal Maggiore, par Michel de Cotignola, général vénitien.....	246
— Michel de Cotignola étend ses ravages jusqu'aux portes de Milan..	247
— François Sforza recouvre l'avantage sur les confins de la Marche....	248
— Effroi de Visconti; il demande des secours au roi Alfonse.....	249

*An.*

1446. et au roi de France Charles VII,  
auquel il offre la restitution d'Asti. p. 250
- enfin à son gendre François Sforza. 251
  - François Sforza devient suspect aux  
Vénitiens..... 252
1447. Il obtient l'aveu de Cosme de Mé-  
dicis pour changer de parti..... 253
- Février 23. Mort d'Eugène IV.... 254
  - Mars 4. Tentative des Vénitiens  
pour surprendre Crémone.... 255
  - Mars. François Sforza accepte les  
offres de son beau-père, et il se  
détache de ses anciens alliés.... 256
  - Nouveaux soupçons de Visconti,  
qui arrêtent la marche de Sforza. 257
  - Les Vénitiens recommencent leurs  
ravages dans le Milanès, et of-  
frent aux peuples la liberté.... 258
  - Philippe recourt de nouveau à  
François Sforza, qui livre Iési et  
toute la Marche au pape..... 259
  - Août 9. Sforza se met en route pour  
secourir son beau-père..... 260
  - Août 13. Mort de Visconti au châ-  
teau de Porta Zobbia..... 261
  - Portrait de Philippe-Marie, le der-  
nier des Visconti, ducs de Milan. *ib.*

CHAPITRE LXXII. *Efforts des Milanois pour recouvrer leur liberté ; François Sforza s'engage au service de leur nouvelle République ; ses victoires sur les Vénitiens à Plaisance , à Casal Maggiore et à Caravaggio. 1447 — 1448.* 1. 264

An.

Les révolutions produites en Italie, par des Condottiéri , doivent amener enfin la grandeur de l'un d'eux , et la ruine de tous les autres.....	ib.
La perfidie de François Sforza fut plus encore le crime de son siècle que le sien.....	265
Tous les prétendans à la succession des Visconti étoient sans titres légitimes.....	266
La succession dans la famille des Visconti n'avoit jamais été réglée par les lois.....	267
Succession fréquente des bâtards , dans toutes les seigneuries italiennes.....	ib.
Droits prétendus de la maison d'Orléans, de l'empereur et du roi de Naples.....	268
Chacun des Visconti n'avoit régné qu'en vertu d'une nomination du conseil de Milan.....	270
1447. Mécontentement des Milanois à la mort de Philippe Visconti.....	271



An.

1447. Intrigues secrètes dans le conseil du duc , pour transférer la souveraineté au roi Alfonse de Naples . . . p. 272
- 14 Août. Révolte dans Milan , pour établir une république . . . . . 273
- Pompe funèbre du dernier duc , abandonnée . . . . . 274
- Les deux forteresses livrées par le conseil aux Aragonois , leur sont reprises . . . . . 275
- La république de Milan demande la paix à celle de Venise , et ne peut l'obtenir . . . . . 276
- Fausse politique des Vénitiens en combattant Milan . . . . . 277
- Révolutions dans toutes les villes de la Lombardie . . . . . 278
- Négociations des Milanois avec François Sforza . . . . . 280
- Août. François Sforza entre au service de la république de Milan . . 281
- 3 Septembre. Il passe l'Adda , et force l'armée vénitienne à la retraite . . . . . 282
- Il engage Barthelemy Coléoni au service des Milanois . . . . . 283
- Intrigues des divers prétendans à l'héritage des Visconti . . . . . 284
- La ville de Pavie se donne en souveraineté à François Sforza . . . . 285

An.

1447.	Mécontentement du sénat de Milan . . . . .	p. 286
—	Tous les voisins des Milanois font des conquêtes en Lombardie . . . . .	287
—	Prétentions de Charles d'Orléans, fils de Valentine Visconti . . . . .	288
—	Sforza évite de se commettre avec du Dresnay, lieutenant du duc d'Orléans dans Asti . . . . .	289
—	11 Octobre. Du Dresnay défait, près de Bosco, par Barthelemy Coléoni . . . . .	290
—	Sforza entreprend le siège de Plaisance . . . . .	291
—	Il coupe les communications de cette ville avec les campagnes et le Pô . . . . .	292
—	Il ne se laisse point détourner par les tentatives de Michel de Cotignola sur le Milanès et le Pavésan . . . . .	293
16	Novembre. Sforza, ayant battu en brèche les murs de Plaisance, donne un assaut . . . . .	294
—	Plaisance prise de vive force . . . . .	296
—	Horrible pillage de cette ville, ses citoyens vendus au plus offrant . . . . .	297
1448.	Nouveaux sujets de défiance entre Sforza et le sénat de Milan . . . . .	298
—	Préliminaires de paix entre Venise et Milan, arrêtés à Bergame . . . . .	300
—	Ils sont rejetés par le conseil des huit cents à Milan, d'après les intrigues de François Sforza . . . . .	301

*An.*

1448. 1 Mai. Sforza enlève aux Vénitiens ce qu'ils possédoient sur la droite de l'Adda..... p. 302
- La flotte d'André Quérini remonte le Pô, et s'approche de Crémone. 303
- Sforza entreprend malgré lui le siège de Lodi..... 304
- 16 Juillet. Il retourne sur la flotte de Quérini, et l'attaque devant Casal Maggiore..... 305
- Il lui fait couper la retraite par Blaise d'Asséréto..... 306
- 17 Juillet. Il la brûle, avant que Cotignola puisse arriver à son secours. 307
- Danger du pillage de la flotte, en présence de l'ennemi..... 309
- Le sénat de Milan ordonne à Sforza de mettre le siège devant Caravaggio..... 310
- 1 Août. Cotignola s'avance pour délivrer Caravaggio..... 312
- Les deux armées se fortifient en présence l'une de l'autre..... *ib.*
- Dissentiment entre les généraux vénitiens sur le parti à prendre. 313
- Ils recourent au sénat de Venise, qui ordonne d'attaquer Sforza.. 314
- 15 Septembre. Bataille de Caravaggio..... 315

An.

1448. L'armée presque entière des Vénitiens est faite prisonnière..... p. 317  
 — Sforza renvoie ses prisonniers après les avoir dépoüillés..... 318

CHAPITRE LXXIII. *François Sforza abandonne les Milanois, et passe avec son armée au service des Vénitiens. Fureur du parti populaire à Milan; blocus et détresse de cette ville; les Vénitiens lui accordent la paix, mais François Sforza poursuit ses attaques, et force enfin les Milanois à le reconnoître pour duc. 1448—1450. p. 320*

1448. Grandeur des pertes qu'a voit faites, coup sur coup, la république de Venise..... 320  
 — Les deux Etats désirent la paix, mais Sforza veut continuer la guerre..... 321  
 — 19 Novembre. Les Vénitiens ôtent le commandement à Michel Attendolo..... 322  
 — Ils négocient avec Sforza, à qui ils promettent le duché de Milan.. 323  
 — 18 Octobre. Traité entre Venise et Sforza, qui abandonne les Milanois..... 324  
 — Sforza expose à son armée ses motifs de plainte contre les Milanois. 325  
 — Il trouve parmi les Lombards de nombreux partisans..... 326  
 — Il s'empare de Plaisance..... 327

An.

1448. Il met ses troupes en quartier d'hiver dans le Milanès. . . . . p. 328
- Ses propositions aux Milanois, et réponse de George Lampugnani. . . 329
- Préparatifs de défense des Milanois, ils choisissent pour généraux François Piccinino et Charles Gonzague. . . . . 330
- Sforza s'empare d'Abbate Grasso. 331
- Il soumet la province voisine des lacs. . . . . 332
- Romagnano, Tortone et Alexandrie lui ouvrent leurs portes. . . . 333
1449. Intrigues de Gonzague avec le parti démocratique à Milan. . . . . 334
- Les nobles Gibelins proposent d'accorder à Sforza une autorité limitée. . . . . *ib.*
- Ils sont punis de mort, et le gouvernement de Milan devient révolutionnaire. . . . . 335
- Les Piccinini désertent de l'armée milanaise, et se réunissent à Sforza. . . . . 336
- Février. La ville de Parme se rend à Alexandre Sforza. . . . . 337
- Victoire des Milanois sur les troupes de Sforza, devant Monza. . . . . *ib.*
- Le duc de Savoie envoie une armée au secours des Milanois. . . . . 338

<i>An.</i> 1449.	Défection des Piccinini qui retournent aux Milanois . . . . .	p. 339
—	Milice nombreuse des Milanois, armée de fusils, qui ne peut faire lever le siège de Marignan . . . . .	341
—	20 Avril. Les Savoyards battus près de Borgo Mainero, par Barthélemy Coléoni . . . . .	343
—	Mai. Révolte de Vigevano, contre Sforza, qui vient l'assiéger . . . . .	344
—	3 Juin. Assaut donné à Vigevano . . . . .	346
—	Vaillante résistance des assiégés . . . . .	347
—	4 Juin. Vigevano obligé de capituler . . . . .	348
—	1 Juillet. Propositions de paix faites par les Milanois aux Vénitiens . . . . .	349
—	11 Septembre. Crème et Lodi enlevés aux Milanois par Sforza . . . . .	350
—	Armistice entre les Milanois et les Vénitiens . . . . .	351
—	27 Septembre. Traité de paix signé à Brescia entre les deux républicains . . . . .	352
—	François Sforza feint de vouloir y accéder, et accorde une trêve aux Milanois . . . . .	353
—	16 Octobre. Mort de François Piccinino . . . . .	354

- An.*  
 1449. 20 Octobre. Sforza rejette le traité de paix, et continue en son nom seul la guerre contre les Milanois. p. 355  
 — 28 Décembre. Il bat Sigismond Malatesti que Venise envoyoit au secours de Milan. . . . . 356  
 1450. 20 Janvier. Il signe un traité de paix avec le duc de Savoie. . . . . *ib.*  
 — Les Milanois et les soldats de Sforza manquent également de vivres. . . 357  
 — Jacob Piccinino cherche à ouvrir aux Milanois la communication avec l'armée vénitienne. . . . . 358  
 — Famine extrême à Milan. . . . . 359  
 — Sigismond Malatesti n'ose pas livrer bataille pour délivrer Milan. . . . *ib.*  
 — 25 Février. Soulèvement à Milan, les insurgés s'emparent du palais public. . . . . 360  
 — 26 Février. Les insurgés s'assemblent pour délibérer à Sainte-Marie de la Scala. . . . . 361  
 — Gaspard de Vimercato leur propose de se donner à Sforza. . . . . 362  
 — Derniers efforts d'Ambroise Trivulzio, pour imposer des conditions à Sforza. . . . . 363  
 — Sforza reçu dans Milan et proclamé duc par le peuple. . . . . 364  
 — Coup d'œil sur le sort de sa dynastie. 365

CHAPITRE LXXIV. *Politique de Cosme de Médicis. — Guerre de Piombino, entre le roi de Naples et les Florentins ; — derniers efforts des Vénitiens et d'Alfonse, contre Sforza soutenu par les Florentins, paix à Lodi.*  
1447—1454. p. 367

An.

Le gouvernement des Albizzi à Florence n'auroit jamais consenti à l'asservissement de la République milanoise . . . . .	367
Cosme de Médicis plus personnel, et moins ami de la liberté que les Albizzi . . . . .	369
Grandeur de Cosme de Médicis, fondée sur sa fortune, et le noble usage qu'il en faisoit . . . . .	370
Ce qu'il fit pour les lettres, la philosophie et les arts . . . . .	372
La politique de Médicis n'est pas digne de la noblesse de son caractère . . . . .	374
1447. Juin. Tentative d'Alfonse dans le val d'Arno supérieur . . . . .	376
— Septembre. Alfonse envahit la Toscane du côté des Maremmes . . .	377
1448. Mai. Il veut s'emparer de Piombino, dont le seigneur se met sous la protection des Florentins . . . . .	378
— 15 Juillet. Vains efforts de la flotte florentine pour ravitailler Piombino . . . . .	380



*An.*

1448. Septembre. Belle résistance de Piombino qui repousse un assaut général..... p. 382
- Retraite d'Alfonse, après avoir perdu beaucoup de monde dans la Maremme..... 383
1449. Secours demandés aux Florentins par les Vénitiens et par Sforza.. 384
- Neri Capponi veut que les Florentins secondent l'établissement de la liberté milanoise..... 385
- Cosme de Médicis veut au contraire que les Florentins assistent François Sforza..... 387
1450. Joie du peuple de Florence pour la victoire de Sforza..... 388
- Politique et situation de François Sforza..... 389
- Peste en Lombardie, portée à Rome, par les pèlerins du Jubilé..... 390
- Changement dans les alliances des puissances d'Italie..... 391
1449. Guerre maritime d'Alfonse et des Vénitiens..... 392
1450. Louis III de Gonzague, marquis de Mantoue, rival de son frère Charles..... 393
- 15 Novembre. Charles arrêté par le duc de Milan, auquel Louis se réconcilie..... 394

	<i>An.</i>		
1441 —	1450.	Règne pacifique de Lionnel, Marquis d'Este.....	p. 395
	1450.	1 <sup>er</sup> Octobre. Borso d'Este, son frère naturel, lui succède.....	396
	—	Guillaume, frère du marquis de Montferrat, arrêté, puis relâché par François Sforza.....	397
	—	29 Juin. Paix entre Alfonse et les Florentins.....	398
	1451.	6 Mars. Alliance des Vénitiens et d'Alfonse, communiquée aux Florentins avec menace.....	<i>ib.</i>
	—	20 Juin. Tous les Florentins chassés du territoire de Venise.....	400
	—	7 Juin. Tentative des Vénitiens pour changer le gouvernement de Bologne.....	401
	—	Les hostilités retardées par l'expédition en Italie de Frédéric III..	402
1458 —	1439.	Règne d'Albert II d'Autriche.....	<i>ib.</i>
	1440.	2 Février. Élection de Frédéric III, fils d'Ernest, duc d'Autriche et de Styrie.....	403
	1452.	Frédéric donne rendez-vous en Toscane à son épouse Eléonore de Portugal.....	404
	—	3 Février. Arrivée d'Eléonore à Livourne, et de Frédéric à Florence.....	405

An.

1452. 18 Mars. Couronnement de Frédéric III à Rome ..... p. 406
- Avril. Fêtes brillantes que le roi de Naples donne à l'empereur.... 407
- 15 Mai. Modène et Reggio érigés en duchés en faveur de Borso d'Este..... *ib.*
- Vénalité scandaleuse de la cour impériale..... 408
- 16 Mai, 11 Juin. Les Vénitiens déclarent la guerre au duc de Milan, et le roi de Naples aux Florentins..... 409
- Campagne peu glorieuse de Ferdinand, duc de Calabre, en Toscane..... *ib.*
- Sforza attaqué par les Vénitiens, le duc de Savoie et le marquis de Montferrat..... 410
- 26 Juillet. Guillaume de Montferrat surpris et défait à Canina..... 411
- Alexandre Sforza battu dans le Lodésan..... 412
- Novembre. Défi ridicule de Piccinino et de François Sforza, sur la plaine de Montechiaro..... 413
1453. Désertions des deux partis, et menées honteuses pendant l'hiver.. 415
- Préparatifs de défense des Florentins..... 416

<i>An.</i>		
1453.	Seconde campagne de Ferdinand en Toscane.....	p. 417
	— Gérard Gambacorti veut trahir la république.....	ib.
	— Août 12. Il perd lui-même le comté de Bagno.....	418
	— René d'Anjou, appelé en Italie par les Florentins et le duc de Milan.	419
	— La campagne se passe en escarmouches jusqu'à son arrivée...	420
	— 15 Septembre. René rétablit la paix entre le marquis de Montferrat et le duc de Milan.....	422
	— 19 Octobre. Férocité des soldats de René à la prise de Pontevico ..	423
	— Effroi des états vénitiens et de l'armée de Piccinino.....	424
	— René, après une campagne de trois mois, veut quitter l'Italie.....	425
	— 29 Mai. Prise de Constantinople par les Turcs, effroi de l'Italie, et désir universel de paix.....	426
1454.	Les prétentions absurdes des parties, et la mauvaise foi du pape, retardent la paix au congrès de Rome.....	427
	— Les Vénitiens traitent en secret et séparément avec François Sforza.	429

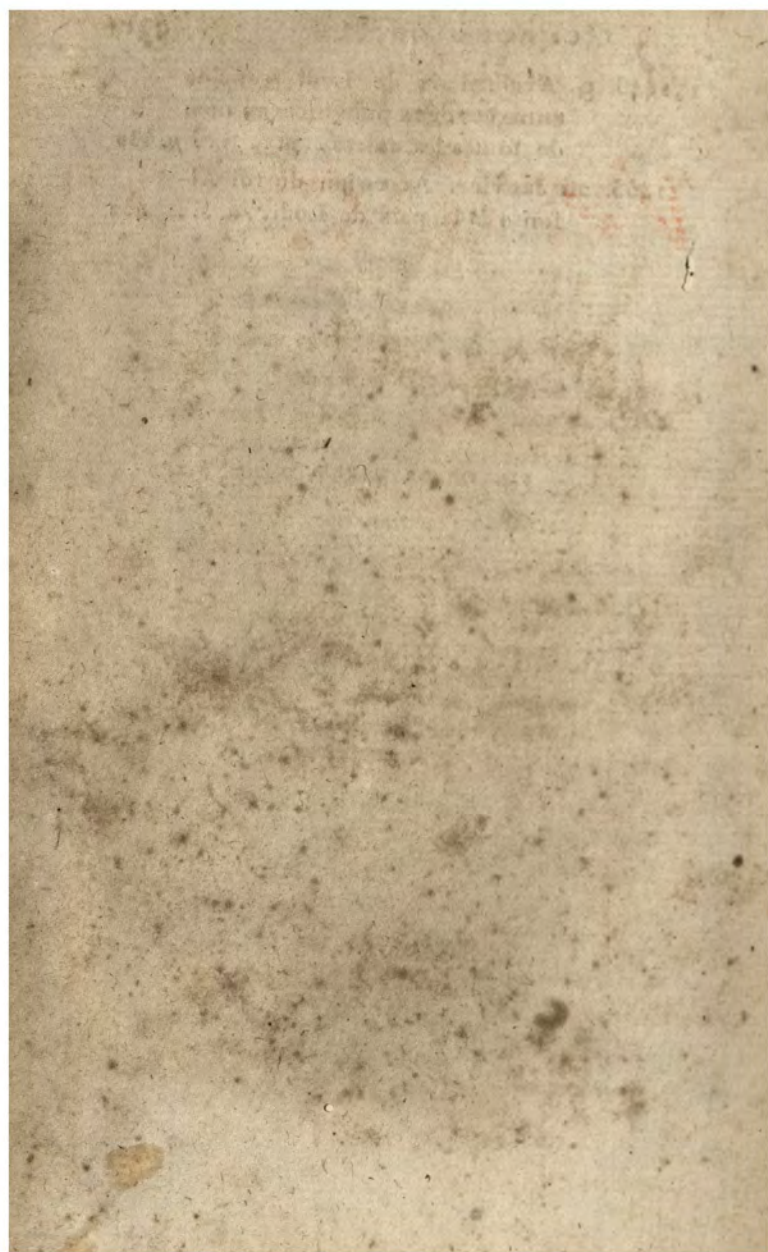
CHRONOLOGIQUE.

471

*An.*

1445. 9 Avril. Paix de Lodi conclue  
entre ces deux puissances au nom  
de toutes les autres . . . . . p. 430
1455. 26 Janvier. Accession du roi Al-  
fonse à la paix de Lodi . . . . . 432

FIN DE LA TABLE.



VV. ũ. 5.

**HISTOIRE**  
DES  
- **RÉPUBLIQUES ITALIENNES**  
DU MOYEN ÂGE.

HISTOIRE

DES

FRANÇOIS ITALIENNES

DU MOYEN AGE



HISTOIRE  
DES  
RÉPUBLIQUES ITALIENNES  
DU MOYEN ÂGE.

PAR J. C. L. SIMONDE DE SISMONDI;

Correspondant de l'Institut et de l'Académie royale de Prusse, des  
Académies italienne, de Wilna, de Cagliari, des Georgofili,  
de Gênes, de Pistoia, etc.

---

TOME DIXIÈME.

---

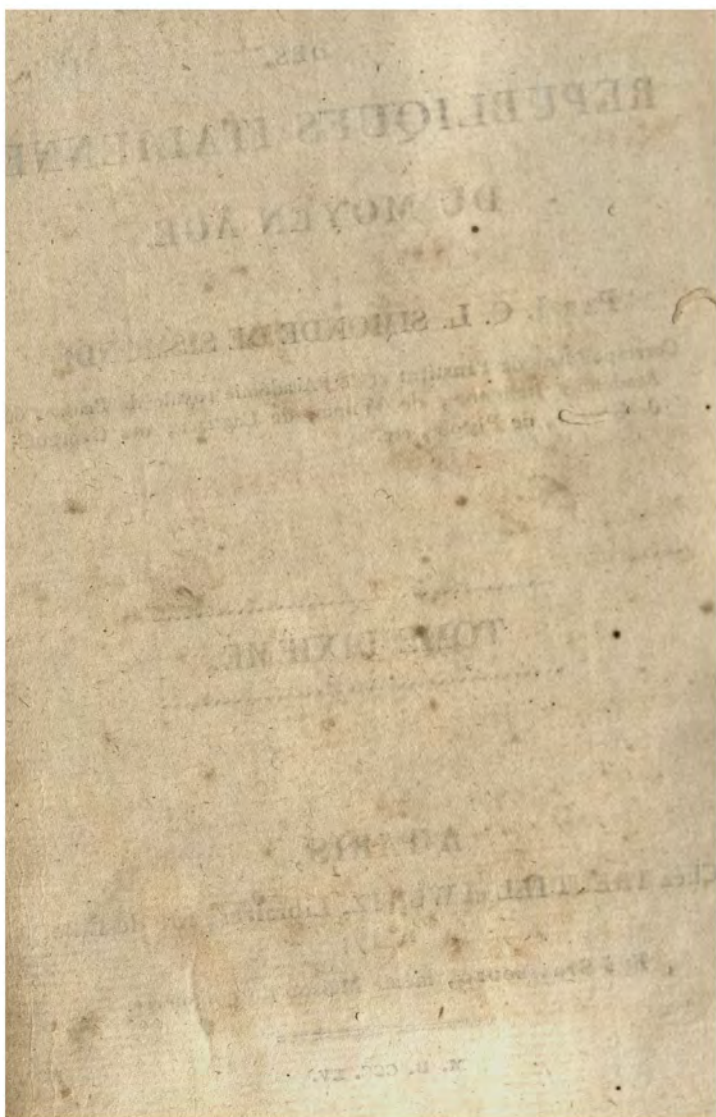
A PARIS,

Chez TRÜTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Lille,  
n° 17;

Et à STRASBOURG, même Maison de commerce.

---

M. D. CCC. XV.



---

# HISTOIRE

DES

## RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

---

### CHAPITRE LXXV.

*Pontificat de Nicolas V ; conjuration d'Étienne Porcari. — Campagne de Jacob Piccinino dans l'état de Sienne. — Malheurs et déposition du doge François Foscari à Venise.*

1447—1457.

L'HISTOIRE politique de l'Italie, au quinzième CHAP. LXXV. siècle, présente un contraste frappant avec son histoire littéraire ; chaque jour on voyoit approcher davantage la ruine de la liberté, et avec elle la ruine des mœurs, de l'énergie, de toute vertu publique ou privée ; tandis qu'on voyoit, au contraire, naître et se développer une passion pour la poésie, une admiration pour l'éloquence, et surtout pour l'érudition, qui sem-

CHAP. LXXV. bloient indiquer quelque chose de plus noble et de plus élevé dans le caractère du siècle. Cependant lorsqu'on fixe plus long-temps ses regards sur les hommes célèbres dans les lettres, qui vécurent à cette époque; quelque étonnement qu'excite leur activité laborieuse, quelque reconnoissance qu'inspire l'énumération des chefs-d'œuvre de l'antiquité qu'ils ont sauvés pour nous, de ceux des temps modernes qu'ils ont préparés; l'on démêle dans leur caractère et dans leur esprit, les effets du désordre social, et l'on voit pourquoi l'on ne pouvoit attendre de leurs travaux, rien de digne de ces temps qu'ils admiroient. En effet, les progrès des lumières au quinziesme siècle n'étoient point un développement national; ce n'étoient point la réflexion, la méditation, l'imagination italiennes, qui avoient fait naître les Guarino, les Valla, les Filelfo, les Poggio et les Ficino; c'étoit l'étude obstinée d'une antiquité sans rapports avec le temps présent, c'étoit l'adoption de pensées, de formules de raisonnement, d'images, et de lois poétiques, qui avoient été faites pour d'autres nations, d'autres langues et d'autres mœurs; c'étoit une préférence absolue accordée à la mémoire sur toutes les autres facultés, et une soumission servile du goût individuel, aux modèles et aux autorités littéraires. Peut-être cet abandon sans réserve des

impressions naturelles et vraies, de la pensée originale, du goût propre à chacun dans une nation nouvelle, ont-ils plus nui aux lettres, en Italie et dans toute l'Europe, que les modèles de la Grèce et de Rome, malgré leur sublime beauté, n'ont pu leur servir. Mais c'est surtout dans la politique du siècle, que nous sommes appelés à remarquer aujourd'hui le caractère servile donné par l'érudition à la pensée. L'histoire nous ramène à chercher des vertus publiques dans les écrivains du quinzième siècle, et nous ne trouvons en eux ni élévation, ni noblesse, ni amour de la patrie, ni sentimens politiques.

Les républiques produisirent des philologues, comme les petites principautés; et Florence seule, avec son Léonard Bruno, son Poggio, son Ambroise le Camaldule, son Marzuppini, pouvoit à cette époque l'emporter sur tous les autres pays; mais quoique trois de ceux-ci aient été à leur tour chanceliers de la république, on ne les vit point acquérir dans l'état une influence proportionnée à leurs vastes études, mettre utilement leur supériorité au service de la patrie, introduire dans les conseils, dans le barreau, une éloquence persuasive; rappeler enfin par aucune vertu, par aucun talent antiques, l'antiquité qu'ils imitoient sans cesse.

Le passage de l'empereur Frédéric III à Flo-

rence, mit à l'épreuve les talens de ces prétendus orateurs et de ces prétendus hommes d'état. Charles Marzuppini, qui avoit succédé à Léonard Bruno d'Arezzo, dans l'office de secrétaire de la république, fut chargé de complimenter l'empereur. Il lui adressa en langue latine une harangue, qu'il avoit mis deux jours à composer; et le beau développement de son érudition sacrée et profane, comme l'élégance de son langage, excitèrent l'admiration des auditeurs. Quant au but politique de ce discours d'apparat, ni les conseils, ni l'orateur lui-même, n'y avoient nullement songé. L'empereur fit répondre à Marzuppini par son secrétaire, Ænéas Sylvius Piccolomini, qui fut ensuite Pie II. Celui-ci qui étoit homme d'état, bien plus encore que philologue, et qui s'étoit accoutumé, dans les délibérations du concile de Bâle, à parler avec un but, adressa dans sa réponse, quelques demandes à la République, et quelques observations qui exigeoient une réplique; Marzuppini, qui ne s'y étoit pas préparé, fut dans l'impossibilité de dire un seul mot, et l'on fut obligé d'engager Giannozzo Manetti à prendre la parole, pour tirer le pédant d'embarras (1).

Ces hommes, qui ne savoient penser que d'a-

(1) *Roscoe's Life of Lorenzo the Magnificent. T. I, p. 22.*

près les autres, et qui en occupant sans cesse le public d'éloquence, ont laissé leur propre siècle si stérile pour l'art oratoire, si étranger à cet empire de la parole, qu'on auroit dû voir exercer dans les républiques; ces hommes avoient plus de vanité que d'amour de la gloire, plus de cupidité que d'ambition: ils recherchoient de préférence les cours des princes, où l'érudition toute en théorie étoit plus estimée que la science appliquée. Dans les républiques ils se sentoient humiliés, lorsqu'on venoit à les comparer avec des magistrats d'un caractère ferme, d'un esprit net et juste, comme Neri Capponi, Maso des Albizzi, ou Cosme de Médicis, qui quoique étrangers à ce qu'ils appelloient les *élégances du discours latin*, et à l'art d'emprunter aux anciens de faux ornemens, gouvernoient cependant les esprits par la force de leurs pensées. Ils se trouvoient plus à leur aise auprès d'un Alfonse, d'un Sforza, d'un Gonzague, d'un marquis d'Este, d'un Montefeltro. Leur vie étoit consacrée à une érudition qui ne pouvoit donner d'inquiétude au prince le plus soupçonneux, et qui ne pouvoit troubler l'état. Lorsqu'on daignoit les appeler à quelque fonction publique, on ne demandoit point que leurs discours d'apparat fussent l'expression de leur conviction, ou des sentimens de leur cœur; aussi justifioient-ils sans scrupule

pule des actes tyranniques auxquels ils n'avoient eu aucune part. Leur fonction n'étoit pas de les analyser ou de les juger, mais de les déguiser par de belles phrases cicéronniennes; on ne les employoit pas comme hommes publics, mais comme rhéteurs; ils ne se sentoient point responsables, même aux yeux du monde, de leurs pensées ou de leurs jugemens, mais seulement de leur style; et lorsqu'il se présentoit à eux une occasion de soutenir le pour et le contre, de parler successivement en deux sens opposés, ils y voyoient un redoublement de gloire; leur talent d'orateur et de sophiste en brilloit d'un plus grand éclat.

C'est pour avoir ainsi séparé la science de l'action, l'éloquence de la politique, et le style de la pensée, que les érudits du quinzième siècle ne contribuèrent point à donner au temps où ils vécurent, ou plus de vertus publiques, ou de nouvelles lumières sur les sciences qui se lient au gouvernement. Cependant quelques-uns d'entre eux arrivèrent aux postes les plus éminens de la république chrétienne. L'un des plus illustres comme des plus heureux fut peut-être Thomas de Sarzane, qui, sous le nom de Nicolas V, occupa la chaire pontificale pendant la période que nous venons de parcourir. Protecteur zélé des érudits, dont il avoit partagé les travaux, rémunérateur splen-



dide des beaux-arts, dont il multiplia les chefs-d'œuvre à Rome; il ne montra point autant de faveur aux opinions libérales qu'aux arts libéraux. Il avoit pris dans la société des cliens et des protégés de Cosme de Médicis, cette indifférence pour la liberté, qui rétrécit leur âme; et il signala son règne en envoyant au supplice le dernier patriote romain; et en rendant vain le dernier effort tenté pour la liberté de Rome.

Nicolas, alors nommé Thomas, étoit fils de Barthelemy Parentucelli, médecin de Pise, marié à Sarzane: il étoit né en 1398. Il avoit été revêtu des premiers ordres, dès l'âge de dix ans, et envoyé à Bologne pour y suivre ses études (1). Comme il étoit absolument sans fortune, il avoit été obligé pour vivre, de quitter cette université, de dix-huit à vingt-deux ans, et de venir à Florence, donner des leçons aux fils de Renaud des Albizzi et de Palla Strozzi (2). Lorsqu'il retourna ensuite à Bologne, le cardinal Nicolas Albergati se l'attacha et en fit son majordome. Thomas l'accompagna d'abord à Rome, puis dans ses légations en France, en Angleterre et en Allemagne. Il

(1) *Janotti Manetti vita Nicolai V. Script. Rer. Ital. T. III, P. II, p. 907-911.* — *Barth. Facii. L. IX, p. 141.*

(2) *Commentario della vita di Papa Niccola, composto da Vespasiano, e mandato a Luca degli Albizzi. T. XXV. Rer. Ital. p. 270.*

rénnit auprès de lui, pendant vingt ans, les fonctions d'intendant, de secrétaire et de médecin (1). Le cardinal Albergati ayant ramené Thomas auprès d'Eugène IV à Florence, il y fit connoissance avec les savans distingués qui s'y trouvoient réunis, tels que Léonard Bruno d'Arezzo, Giannozzo Manetti, Poggio, Carlo Marzupini, Giovanni Aurispa, Guaspàre de Bologne et beaucoup d'autres. Ils étoient dans l'usage de se rassembler chaque matin au coin du palais, et de disputer, car c'étoit la seule manière par laquelle les savans cherchassent alors à faire briller leur esprit. Dès que Thomas avoit accompagné son maître au palais, il venoit se joindre à ce groupe, habillé d'une simple soutane bleue, avec un bonnet de prêtre, et il s'engageoit avec acharnement dans la dispute (2).

Thomas de Sarzane s'étoit déjà fait connoître par son goût pour les auteurs classiques, et par les notes judicieuses dont il enrichissoit les manuscrits qu'il copioit de sa main (3); ce fut le motif qui engagea Cosme de Médicis, lorsqu'il ouvrit au public, dans le couvent de Saint-Marc, la collection des manuscrits de Nicolo

(1) *Vita Nicolai V*, a Janottio Manetto. p. 915. — *Vespasiano vita di Nicola*. p. 271.

(2) *Vespasiano vita di Nicola*. p. 271.

(3) *W. Roscoe life of Lorenzo*. T. I, p. 42. — *Vespasiano vita di Nicolo V*. p. 273.

Nicoli, à demander à Thomas des renseignemens sur la manière de distribuer une bibliothèque, sur la division des livres, et sur la formation du catalogue. L'écrit qui servit de réponse à cette demande, ne régla pas seulement la distribution de la bibliothèque de Saint-Marc, mais encore celle de Badia à Fiesole, celle du comte de Monte-Feltro à Urbin, et celle d'Alexandre Sforza à Pésaro (1). Le cardinal Albergati avoit pourvu généreusement à la dépense de Thomas de Sarzane; il lui avoit assuré deux bénéfices simples, dont l'un rendoit trois cents écus, et en mourant il lui laissa encore du bien. Cependant la générosité de Thomas, et plus encore ses dépenses en livres et en copistes, rendoient tous ses revenus insuffisans (2). Après la mort du cardinal Albergati, Eugène IV attacha ce prêtre savant à sa cour, avec la fonction de vice-camérier apostolique; il l'envoya de nouveau en Allemagne, avec le cardinal de Saint-Ange, pour faire renoncer les Allemands à leur neutralité entre le concile de Bâle et la cour de Rome. Au retour de cette mission il le fit évêque de Bologne, puis cardinal, dans l'année même qui ne de-

(1) *Vespasiano vita di Nicolo V. T. XXV*, p. 274.

(2) *Vespasiano vita*, p. 275.

CHAP. LXXV. voit pas se terminer sans que le nouveau prélat parvînt à la chaire de Saint-Pierre (1).

1447.

Eugène IV étant mort le 23 février 1447, neuf jours furent consacrés aux pompes funèbres, avant que les cardinaux entrassent au conclave. Pendant cet interrègne, Alfonse s'approcha de Rome, et vint s'établir à Tivoli, pour donner plus de force à son parti. Chacun des barons romains cherchoit à faire valoir ses droits; Baptiste Savelli prétendoit avoir celui de garder les clefs du conclave, mais les cardinaux ne voulurent pas le reconnoître. D'autre part le conseil de la ville de Rome, rassemblé dans l'église d'Aracelli, réclamoit des privilèges que le peuple avoit exercés encore récemment. C'est dans ce conseil que Stefano Porcari, gentilhomme romain d'une réputation sans tache, commença à se faire connoître. Le pontife qui venoit de mourir, avoit lassé les Romains par son inconstance et son mépris de toutes les lois; la tyrannie du patriarche Vitelleschi, qui fut long-temps son favori, avoit excité l'indignation. Porcari, qui soupiroit après la liberté, qui vouloit imiter les vertus de l'ancienne Rome, plus que son langage, exhorta les citoyens assemblés à profiter d'une circonstance unique pour affermir leur

(1) *Janollii Manetti. Vita Nicolai V.* p. 916. — *Platina vite de' Pontefici, in Nicolò V.* p. 416. Editio Veneta 1750.

constitution. « Il n'y a dans les états de l'Église, » leur dit-il, si petite et si misérable ville, qui » n'ait des lois et une charte, et qui moyennant » un tribut annuel, ne jouisse de sa liberté : » Rome seule doit-elle être exceptée d'un bénéfice commun ? Il n'y a si petite et si misérable » terre, qui, lorsque la mort la délivre de son » tyran, ne profite de l'interrègne pour recouvrer ses droits, ou tout au moins pour limiter » les prérogatives de ses oppresseurs ; Rome » seule manqueroit-elle d'une énergie qu'on ne » trouve chez les plus obscurs (1) ? » Cependant l'archevêque de Bénévent, qui présidoit à ce conseil, empêcha Porcari de continuer, et le dénonça bientôt après au nouveau pape comme un esprit dangereux.

Les cardinaux qui entrèrent au conclave dans l'église de Sainte-Marie sur Minerve, étoient au nombre de dix-huit. Il étoit donc nécessaire pour la nomination d'un pape, que douze d'entre eux se réunissent. Le cardinal Prosper Colonna, dans deux scrutins différens, à quelques jours de distance, réunit seul dix voix ; les autres étoient partagées, et Thomas de Sarzane étoit à peine indiqué. Après le second scrutin le cardinal de Maurienne se leva : « Mes pères, dit-il

(1) *Diario Romano di Stefano Infessura*. T. III, P. II, p. 1131. — *Platina vita di Nicolo V.* p. 417. — *Leonis Baptistæ Alberti de Porcaria conjuratione*. T. XXV, p. 309.

» aux cardinaux, gardons-nous de prodiguer  
 » notre temps ; rien n'est plus dangereux pour  
 » l'Église que nos retards ; Rome est dans l'agi-  
 » tation , le roi d'Aragon est à nos portes , Amé-  
 » dée de Savoie nous tend des embûches , le  
 » comte François Sforza est en guerre avec nous ;  
 » ici nous souffrons mille incommodités dans  
 » notre réclusion ; hâtons-nous donc d'élever un  
 » Pontife. Voici un ange de Dieu , un agneau  
 » en douceur , le cardinal Colonna , qui a déjà  
 » réuni dix suffrages ; il ne lui manque plus que  
 » deux voix ; qu'un seul de vous se lève et lui  
 » donne la sienne , la chose alors sera faite , une  
 » autre voix ne lui manquera pas ». Tous de-  
 » meurèrent immobiles ; enfin Thomas de Sarzane  
 » se leva pour aller donner sa voix à Colonna ;  
 » mais le cardinal de Tarente l'arrêtant par ses  
 » habits , le supplia d'attendre encore , de penser à  
 » ce qu'il alloit faire , de se souvenir qu'en nom-  
 » ment un pape , il alloit donner comme un dieu  
 » à la terre , un homme qui auroit le pouvoir de  
 » lier et de délier , d'ouvrir et de fermer le ciel ;  
 » un tel choix demandoit de longues considéra-  
 » tions. — « Tous ces délais , reprit le cardinal  
 » d'Aquilée , ne sont invoqués ici que pour em-  
 » pêcher l'élection de Prosper Colonna ; mais toi-  
 » même , dis-nous , quel pape voudrais-tu faire ?  
 » — C'est le cardinal de Bologne , Thomas de  
 » Sarzane , réponôit Tarente , que je choisirois.

» — Il me plaît aussi », reprit celui de Maurienne; CHAP. LXXV.  
1447.  
et les autres se rangeant aussitôt à cet avis, les douze voix lui furent données en un instant. C'étoit le 6 mars 1447. Prosper Colonna, le doyen du sacré collège, annonça alors au peuple assemblé qu'un pape étoit nommé (1).

Le nouveau pontife, fort de sa considération personnelle, et de l'appui de l'empereur et du roi de France, réussit, au mois d'avril 1449, à faire cesser le schisme occasioné par le concile de Bâle, et à obtenir l'abdication de Félix V. Amédée de Savoie reprit son ancien nom, mais il fut reconnu par la cour de Rome comme cardinal et légat du Saint - Siège en Allemagne; et tous les cardinaux qu'il avoit créés furent admis dans le sacré collège (2).

Les lettres antiques profitèrent bientôt de l'exaltation d'un de leurs plus zélés admirateurs. Il attacha à sa cour un nombre prodigieux de copistes et de traducteurs du grec et du latin. Il envoya des savans rechercher des manuscrits, et les acheter pour son compte, dans les diverses parties de l'Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Grèce et dans le Levant. Pendant les huit ans qu'il régna, dit Jannozzo Manetti, plus d'auteurs grecs furent traduits en latin par sa

(1) *Oratio Æneæ Sylvii de Creatione Nicolai V.* T. III, P. II, p. 894.

(2) *Platina vita di Nicolo V.* p. 420.

sollicitude, qu'on n'en avoit traduit pendant les cinq siècles écoulés avant lui, et sous cent papes divers. Strabon, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, Diodore, Appien, Philon le juif, furent, sous le règne de Nicolas V, mis pour la première fois à la portée de ceux qui n'entendoient pas le grec. Plusieurs des ouvrages de Platon, d'Aristote et de Théophraste furent ajoutés à ceux qu'on avoit déjà. Les pères et les théologiens des premiers siècles de l'Église, furent l'objet de travaux de même nature : ses œuvres d'Eusèbe de Césarée, de Denys l'aréopagite, de Bazile, de Grégoire de Naziance, de Jean Chrysostôme, de Cyrille, furent traduites en latin ; les langues orientales furent en même temps étudiées avec ardeur, et Jannozzo Manetti fut lui-même chargé par le pontife d'une traduction des livres saints, qu'il devoit faire sur le texte hébreu, et que la mort de Nicolas V lui fit abandonner (1).

Nicolas n'avoit pas moins de zèle pour l'avancement de l'architecture que pour les progrès de l'érudition. Dans toutes les villes de ses états il répara ou rebâtit les temples, il agrandit, il

(1) *Vita Nicolai V*, a Jannotto Manetto. T. III, P. II. *Rer. Ital.* p. 926 - 927. — *Vespasiani Vita.* T. XXV, p. 283. Il ajoute le nom de tous les savans chargés par Nicolas de ces diverses traductions, et le montant des récompenses qu'il leur accorda.



orna, il entoura d'édifices somptueux les places publiques, il releva les murs détruits. Assise, Civita Vecchia, Civita Castellana lui dûrent des ornemens qu'on étoit étonné de trouver dans de si petites villes. Il bâtit de magnifiques palais à Orviète et à Spolète; il bâtit à Viterbe des bains pour les malades, dignes de recevoir non-seulement des particuliers, mais des princes; à Rome même il releva l'enceinte des murs, dont une moitié menaçoit ruine; il restaura la plupart des églises de la ville, qui étoient alors au nombre de quarante, et il donna surtout ses soins aux sept principales basiliques. Celle de Saint-Pierre du Vatican tomboit en ruine; Nicolas y fit commencer, sur les dessins de Bernardo Rosellini et de Jean-Baptiste Alberti, une nouvelle tribune plus vaste que l'ancienne. Il vouloit élever dans la capitale des chrétiens un temple dont la magnificence n'eût jamais été égalée, et ses vastes fondemens étoient jetés; mais les murs n'étoient encore élevés que de trois coudées au-dessus de terre, lorsque la mort de Nicolas V suspendit cet ouvrage prodigieux. Il ne fut repris qu'au bout d'un demi-siècle, par Jules II et le Bramante (1). Pour suffire à ces dépenses royales, Nicolas V avoit accordé en 1450 un jubilé qui remplit les trésors

CHAP. LXXV.

1447.

(1) *Jannozio Manetti*. T. III, P. II. *Rer. Ital.* p. 934-940.

de l'Église, et fit passer en peu de jours, dans les coffres des Médicis, banquiers du Saint-Siège, plusieurs centaines de milliers de florins (1).

Nicolas satisfit en même temps son goût pour les arts, en fondant la bibliothèque du Vatican ; il rassembla cinq mille volumes dans ce palais pontifical, et l'on ne croyoit point alors que, depuis le temps de Ptolomée, aucune bibliothèque en eût contenu la moitié autant (2). Les savans auxquels il l'avoit destinée, et avec lesquels il vivoit familièrement, étoient attachés à lui par une douce affection, autant que par le respect et l'estime. Nicolas V paroît avoir eu dans le caractère de la gaîté, de la simplicité et de la bonhomie. Quand Vespasiani vint le voir après son élection, le pape lui dit en riant : « Eh bien, » vos compatriotes de Florence auroient-ils pu » croire qu'un pauvre prêtre fait pour sonner » des cloches, fût nommé souverain pontife ? » Vespasiani répondit que ce peuple qui le connoissoit, s'en étoit réjoui, puisqu'il attendoit de lui la paix : le pape répliqua aussitôt, que si Dieu lui faisoit la grâce de lui laisser accomplir son vœu, jamais il n'emploieroit pour sa défense d'autre arme que la croix de Jésus-Christ (3).

(1) *Vespasiani Commentario*. T. XXV, p. 279.

(2) *Vespasiani Commentario*. p. 282.

(3) *Vespasiani Comment.* p. 279.

Ce n'étoit pas en effet l'ambition d'étendre la domination pontificale, moins encore celle de rendre sa famille puissante, qui pouvoient faire négliger à Nicolas V ses devoirs de pasteur commun des fidèles. Mais dans son administration temporelle, qui n'étoit pour lui qu'un intérêt tout-à-fait secondaire, il ne pouvoit souffrir aucune opposition. Les privilèges réclamés par ses sujets lui faisoient perdre un temps qu'il vouloit épargner pour l'Église ou pour les lettres et les arts, par des décisions rapides. D'ailleurs ayant vécu pendant de si longues années dans la domesticité, il ne connoissoit que les rapports de maître et de serviteur, et il exigeoit une obéissance aussi illimitée que celle qu'il avoit rendue long-temps lui-même. Les magistrats romains se considéroient encore comme représentans du peuple et de la république; il voulut les réduire au rang de simples agens du pontife souverain. Porcari, qui avoit témoigné de bonne heure son amour pour la liberté, qui par tous ses discours cherchoit toujours à maintenir dans le peuple cette antique flamme, étoit singulièrement suspect au pape. Cela n'empêcha pas Porcari d'être nommé Podestat d'Anagni; mais cette place étoit probablement donnée par la ville, où le juge étoit délégué, selon l'usage universel d'Italie (1). A son

(1) Léon Baptiste Alberti donne à entendre que Porcari auroit

retour, après avoir rempli cet emploi, Porcari ne perdit point de vue son projet de rendre la liberté à Rome. Un tumulte excité par les jeux de la place Navonne, lui parut une occasion favorable de tenter quelque chose; il se commit de nouveau dans cette circonstance, et fut exilé à Bologne, avec ordre de se présenter chaque jour devant le cardinal Bessarion, alors gouverneur de cette ville (1).

Ce fut pendant cet exil, que Stefano Porcari conçut le projet de faire secouer à ses compatriotes un joug qu'eux-mêmes regardoient comme ignominieux. Le gouvernement n'appartenoit plus qu'à des ecclésiastiques, la plupart d'une naissance obscure, étrangers, et que l'intrigue avoit élevés à un pouvoir auquel leur éducation ne les avoit point préparés. Mais les Romains rougissoient de devoir obéir à de telles gens; ils considéroient comme une usurpation le pouvoir des papes, qui dans ses commencemens, trois ou quatre siècles auparavant, avoit été limité par celui des Caporioni, vrais représentans de l'état, et qui ensuite avoit fait place

dû conserver de la reconnoissance pour cette faveur; mais lors même que Nicolas y auroit eu quelque part, la place de podestat d'une si petite ville étoit à peine ou lucrative ou honorable, pour un homme tel que Porcari. *De Porcaria Conjurat. Comment. T. XXV. Rer. Ital. p. 309.*

(1) *Leo Baptista Alberti de Conjur. Porcaria. p. 309.*

à celui de la République, pendant toute la durée de la résidence de la cour à Avignon, et pendant toute celle du schisme. L'autorité temporelle des pontifes, que Martin V avoit rétablie en 1420, avoit à peine été reconnue quinze ans de suite. Eugène IV en fut dépouillé de nouveau en 1434, et fut obligé de s'exiler d'une ville où les magistrats légitimes ne vouloient pas même lui permettre de résider. Depuis son retour, des abus continuels de pouvoir, des exécutions sanglantes qu'aucun jugement ne précédoit, des guerres toujours renaissantes, et des rébellions dans le voisinage de Rome, n'avoient que trop fait connoître que le gouvernement des prélats joignoit tous les vices de l'anarchie, à tous ceux du despotisme. Pendant le règne même de Nicolas, le mécontentement étoit extrême, et dans la noblesse et dans le peuple. La protection des arts et des lettres ne doit être, après tout, qu'un but secondaire pour le gouvernement, et les Romains pouvoient être fort mal gouvernés par le pape même qui restauroit les manuscrits et les bâtimens de l'antiquité. Les prélats étoient entraînés par l'ivresse du pouvoir, par leur luxe et leurs richesses, dans tous les vices des princes; et cependant on exigeoit de leur ordre une retenue et une décence dont aucun d'eux ne donnoit plus l'exemple.

A ces motifs qui encourageoient Porcari dans son entreprise, Macchiavelli en joint un autre, qui est digne de remarque, puisqu'il nous fait connoître les opinions du siècle. Porcari lisoit avec ravissement la Canzone de Pétrarque : *spingentil che quelle membra reggi*, dans laquelle l'ancienne capitale du monde est appelée par le poète à une nouvelle liberté. Non-seulement il y voyoit que dans tous les temps les âmes élevées se sont proposé un même but; il considéroit encore cette ode comme un élan prophétique. Pétrarque lui sembloit avoir acquis, par la supériorité de ses lumières, le privilège de lire dans l'avenir, et il se croyoit lui-même appelé par le poète, avant sa naissance, sous la désignation du *cavalier que l'Italie entière honore, et qui bien plus occupé des autres que de lui-même, étoit l'objet des désirs et des espérances des sept collines de Rome* (1). La croyance à des dons prophétiques, n'étoit point alors regardée comme indigne des têtes les plus philosophiques, elle n'étoit point étrangère à Macchiavel lui-même, et dans les entreprises hasardeuses, elle prêtoit aux héros des forces surnaturelles.

Porcari résolut donc de hasarder sa vie pour rendre à Rome sa liberté; il se concerta avec

(1) *Macchiavelli Istorie. L. VI, p. 246.*

Baptiste Sciarra son neveu, qu'il avoit initié dans ses projets, et qui le secondoit avec ardeur. Il lui ordonna d'inviter auprès de lui tous ceux dont il connoissoit le patriotisme. Trois cents soldats et quatre cents exilés furent rassemblés secrètement dans les maisons de Porcari, de Sciarra, et d'Ange-Mascio, beau-frère de Porcari. Tous les conjurés furent invités à un grand repas pour le 5 janvier 1453, veille de l'Épiphanie. Porcari, qui avoit feint d'être malade, et qui s'étoit dérobé sous ce prétexte à la vigilance du cardinal de Bologne, parut au milieu des convives, revêtu d'une robe de pourpre et d'or. La pompe de ces vêtemens étoit moins destinée à éblouir les conjurés, qu'à lui faciliter le lendemain l'entrée de la basilique. Il savoit que les gardiens des portes jugeoient du rang des personnages par leur costume, et qu'ils ne refuseroient point d'ouvrir à des habits galonnés. Quelques-uns de ses complices, revêtus d'habits de capitaines de la garde de nuit, devoient conduire des conjurés en assez grand nombre aux prisons du Capitole, et les présenter comme des séditieux qu'ils venoient d'arrêter; et ceux-ci devoient se rendre maîtres de ce poste important, dès qu'on leur en auroit ouvert les portes (2).

(1) *Diario Romano di Stefano Infessura.* p. 1134.

(2) *Leo Baptista Alberti de Conjuratone Porcaria.* p. 312.

Porcari, au milieu des conjurés, rappela avec cette éloquence qui l'avoit déjà rendu célèbre, les droits des Romains et leur oppression ; il montra leurs chartes violées, et la corruption croissante de leurs maîtres (1). Il exposa son projet de surprendre le pape et les cardinaux devant la porte de la basilique de Saint-Pierre, comme ils s'y rendroient le lendemain pour célébrer l'Épiphanie. Avec de tels otages entre les mains, il comptoit se faire livrer le château Saint-Ange et les portes de Rome, sonner ensuite la cloche d'alarme au Capitole, et reconstituer la République par l'autorité de cette assemblée du peuple Romain, à laquelle, un siècle auparavant, Colas de Rienzo avoit inspiré son enthousiasme. Tous les auditeurs de Porcari paroisoient prêts à le suivre, et à se dévouer pour une aussi noble cause. Mais tandis qu'il les haranguoit encore, déjà il étoit trahi. Le sénateur, averti du rassemblement qui s'étoit formé dans cette maison, l'avoit fait entourer par ses soldats qui l'attaquèrent brusquement ; les satellites des conjurés, séparés d'eux et ne recevant point d'ordres, ne purent les secourir. Porcari voulut s'échapper, mais il fut trouvé chez sa sœur caché dans un coffre : ses principaux complices furent aussi arrêtés ; son neveu eut ce-

(1) *Leo Baptista Alberti.* p. 510.



pendant la présence d'esprit et le courage de s'ouvrir, en combattant, un chemin pour s'enfuir (1). On n'examina point, on ne confronta point les accusés, on n'instruisit point de procédure; leurs projets, et leur culpabilité ne peuvent donc être connus que bien vaguement; et le même jour Laurent Porcari fut pendu avec neuf de ses associés, aux créneaux du château Saint-Ange. On leur refusa, avant de mourir, la confession et la communion, encore qu'ils les demandassent avec instance; car leur entreprise contre l'autorité temporelle des papes ne les empêchoit point d'être, de zélés catholiques (2).

Nicolas V, persuadé qu'on avoit voulu l'assassiner, quoique sa mort eût évidemment fait échouer les projets de Porcari, devint timide et farouche, tandis qu'il étoit auparavant confiant et d'un abord facile. De nouvelles exécutions succédèrent aux premières, presque sans interruption: le 12 janvier il fit pendre un docteur et un citoyen romain qui avoient accompagné Porcari dans son évasion de Bo-

(1) *Leo Baptista Alberti, de Conjur. Porcaria.* p. 512.

(2) *Diario Romano di Stefano Infessura.* p. 1154. — *Platina vitadi Nicolo V.* p. 422. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 700. — *Annal. Bonincontri Miniat.* T. XXI, p. 157. Jannozio Manetti et Vespasiani, dans leurs biographies, ne disent qu'un mot de cette conjuration, p. 943 et 514. C'étoit la partie la moins honorable de la vie de leur bienfaiteur et de leur héros.

logne; le même jour il fit promettre mille ducats de récompense à celui qui livreroit à la justice deux parens de Porcari qui s'étoient cachés, et cinq cents ducats à celui qui les assassinerait. Il négocia auprès de tous les gouvernemens d'Italie pour se faire livrer ceux qui lui avoient échappé; en effet, plusieurs d'entre eux furent arrêtés à Venise et à Padoue: parmi eux on voyoit Baptiste Sciarra, le neveu de Porcari; ils furent tous mis à mort. Sur les instantes sollicitations du cardinal de Metz, Nicolas fit grâce de la vie à l'un des prévenus, nommé Baptista de Persona, qui étoit, disoit-on, absolument étranger au complot; mais le lendemain il le fit saisir de nouveau, et le fit pendre sans procédure. Les conjurés ne furent pas seuls en butte à ses cruautés. Un gentilhomme, nommé Ange Ronconi, qui avoit aidé au comte Averso de l'Anguillara à se cacher, pour échapper à la justice qui le poursuivoit, fut invité par le pape à se rendre à Rome, et muni d'un sauf-conduit de la main de sa Sainteté, ce qui n'empêcha pas Nicolas de le faire saisir, le 13 octobre 1454, lendemain de son arrivée, et de lui faire immédiatement trancher la tête. Il est vrai que le jour d'après il le fit redemander au capitaine de justice, et qu'il parut fort surpris et fort affligé quand on lui rappela qu'il avoit ordonné lui-même son supplice. Stefano Infes-

sura ajoute qu'on en conclut que le pape étoit pris de vin quand il ordonna l'exécution de Ronconi, car il étoit accusé de beaucoup boire (1). CHAP. LXXV.  
1453.

Vespasiani affirme, au contraire, que l'accusation d'intempérance répandue contre Nicolas V, étoit fondée uniquement sur les achats qu'il faisoit, pour distribuer en présens des vins recherchés à ses amis, non sur ses habitudes personnelles (2).

Le pape Nicolas V ne survécut pas long-temps à ces dernières exécutions. Il étoit cruellement tourmenté de la goutte : on assure que le chagrin de la prise de Constantinople, et les malheurs de la chrétienté qui s'ensuivirent, achevèrent de détruire sa santé. Dans la dernière année de sa vie, et comme il prévoyoit sa fin prochaine, il fit venir auprès de lui deux religieux qui avoient une grande réputation de doctrine et de sainteté : l'un étoit Nicolas de Tortone ; l'autre, Laurent de Mantoue : il les fit loger dans son palais. Un jour il vint dans leur chambre, et s'asseyant auprès d'eux, il se plaignit d'être l'homme le plus malheureux du monde. « Jamais, dit-il, je ne vois passer le » seuil de ma porte à un homme qui me dise » un mot de vérité. Je suis si confondu des

1454.

(1) *Diario Romano di Stefano Infessura.* p. 1155.

(2) *Vespasiani Comment.* T. XXV, p. 276.

» tromperies de ceux qui m'entourent, que si  
 » je n'étois retenu par la crainte du scandale,  
 » je renoncerois au pontificat, et je redevien-  
 » drois Thomas de Sarzane. J'avois sous ce  
 » nom plus de contentement en un jour, que  
 » je n'en puis espérer désormais en une année»  
 Alors ce pontife, dont le règne avoit été si glo-  
 rieux, et en apparence si heureux, s'attendit  
 jusqu'à verser des larmes (1). Qui sait, si parmi  
 les erreurs dans lesquelles les intrigues de sa  
 cour l'avoient entraîné, ses remords ne lui fai-  
 soient pas mettre au premier rang la croyance  
 qu'il avoit donnée à un complot de Porcari  
 contre sa vie, et la précipitation ou la rigueur  
 des sentences qui avoient suivi la découverte  
 de cette conjuration?

Pendant la maladie de Nicolas, quoiqu'il souff-  
 rît des douleurs cruelles, on ne l'entendit ja-  
 mais se plaindre; mais ses amis étoient en pleurs  
 autour de lui. Il remarqua au pied de son lit  
 Jean, évêque d'Arras, savant théologien, qui  
 étoit tout baigné de larmes. « Présente ces lar-  
 » mes, mon cher Jean, lui dit-il, au Dieu tout-  
 » puissant que nous servons, et avec d'hum-  
 » bles et dévotes prières demande-lui de me  
 » pardonner mes péchés; mais souviens-toi  
 » aussi que tu vois mourir aujourd'hui, dans

(1) *Vespasiani Commentar.* T. XXV, p. 286.

» le pape Nicolas, un vrai et un bon ami ». L'évêque d'Arras ne pouvant plus alors retenir ses sanglots, fut obligé de sortir de la chambre (1).

CHAP. LXXV.

1454.

Nicolas V mourut le 24 mars 1455 (2). Le 8 avril le conclave lui donna pour successeur Alfonse Borgia, né à Valence et évêque de la même ville, qui prit le nom de Calixte III. Ce pontife, déjà fort vieux au moment de son élection (3), parut d'abord ne vouloir s'occuper que d'une croisade contre les Turcs auxquels il déclara la guerre; mais les faveurs qu'il accumula sur ses neveux durant son court règne, ouvrirent bientôt la voie des grandeurs à cette maison Borgia, qu'Alexandre VI et César son fils devoient rendre si honteusement célèbre. La perte des dernières espérances de liberté pour Rome, et la mort d'Étienne Porcari, devoient être suivies de bien près par le règne des tyrans les plus odieux.

1455.

Un des derniers actes du pontificat de Nicolas V avoit été d'engager Alfonse à confirmer le traité de Lodi; l'accession de ce monarque

(1) *Vespasiani Commentar.* T. XXV, p. 287.

(2) *Stefano Infessura diario di Roma.* p. 1156. — *Platina vita di Nicolo V.* p. 424. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 716.

(3) Bonincontri de San-Miniato dit qu'il étoit âgé de 80 ans. T. XXI, p. 158; et Cristoforo da Soldo dit qu'il en avoit 85. *Storia di Brescia.* p. 892.

MAR. LXXV.

1455.

à la paix sembloit garantir le repos de l'Italie. En effet, le nouveau duc de Milan n'avoit point porté sur le trône l'inquiétude d'un condottière ; il vouloit réparer les plaies que de si longues guerres avoient faites au commerce et à l'industrie de ses états, et il cherchoit tous les moyens de se rapprocher de ceux mêmes qu'il avoit combattus. Il signa une ligue de vingt-cinq ans avec les Florentins, les Vénitiens et le roi de Naples ; le maintien de la paix étoit l'objet de ce traité nouveau dont le pape se rendit garant. Bientôt Sforza contracta des liens plus intimes avec Alfonse. Malgré la haine acharnée qui les avoit divisés long-temps, malgré la perte de ses états de la Pouille, de l'Abruzze et de la Marche d'Ancône, qu'Alfonse lui avoit enlevés, il aima mieux s'associer à ce roi puissant, que de demeurer dans l'alliance de la maison d'Anjou, puisque ces mêmes Français qu'il avoit autrefois appelés en Italie à la conquête de Naples, avoient aussi des prétentions sur ses propres états. Alfonse, de son côté, sentoit lui-même ce qu'il avoit enseigné à Philippe Visconti, combien il importoit à la sûreté de l'Italie, que le souverain du Milanès s'unît à celui de Naples, pour fermer la barrière des Alpes à la France, dont on voyoit la puissance s'accroître rapidement. La venue du roi René d'Anjou en Lombardie, dans l'année

1455, et l'année suivante la venue en Toscane de son fils Jean, qui portoit le titre de duc de Calabre, avoient fait sentir à Alfonse qu'une nouvelle guerre pouvoit compromettre son existence même. Il négocia donc avec François Sforza un double mariage, pour assurer par une alliance intime, et la succession de son fils naturel Ferdinand sur laquelle il pouvoit avoir quelques doutes, et la supériorité du parti d'Aragon sur celui d'Anjou. Il fiança en 1456, à Alfonse, fils de Ferdinand, Hippolyte-Marie, fille de François Sforza, tandis que Sforza Marie, troisième fils de Sforza, fut promis à Isabelle-Léonore, fille de Ferdinand. Le duc de Milan, qui vouloit affermir sa domination, en unissant sa famille par des mariages à tous les princes d'Italie, avoit promis son fils aîné à la fille du marquis de Mantoue, le second à la fille du duc de Savoie, et sa nièce, fille d'Alexandre, seigneur de Pesaro, à Santi Bentivoglio, chef et administrateur de la république de Bologne (1).

Mais les guerres soutenues avec des soldats mercenaires, et étrangers au pays qu'ils défendoient, n'étoient point nécessairement terminées par la paix que les souverains avoient

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXV, p. 677. — Cron. di Bologna. T. XVIII, p. 706.*

signée. Jacob Piccinino, héritier de l'armée comme de la réputation de Nicolas son père, et de Braccio, le fondateur de son école militaire, perdoit par la paix de l'Italie, et son existence et son asile. Les Vénitiens ne vouloient conserver à leur solde que le seul Barthelemy Coléoni, auquel ils assuroient cent mille ducats annuellement, pour entretenir son armée. Jacob Piccinino offrit aux soldats licenciés, de les conduire dans un pays où ils pourroient vivre par le pillage, au défaut de la solde qu'il n'étoit pas en état de leur assurer. Tous acceptèrent, et l'armée de Piccinino, qui se forma d'abord de trois mille chevaux et de mille fantassins, parut bientôt d'autant plus formidable, que l'argent qu'on avoit jugé jusqu'alors si nécessaire à la guerre, lui manquoit absolument. Il partit du voisinage de Brescia avec ces hommes accoutumés au désordre et au pillage, et incapables de retourner à l'agriculture ou aux arts de la paix. Il traversa les états du duc de Modène, qui, loin de lui opposer quelque résistance, s'empressa de lui fournir des vivres pour se concilier sa faveur. Il fut également bien reçu par Malatesta Novello dans la ville même de Césène. En passant sous Bologne, il essaya, du 2 au 9 mai, de ranimer la faction qui avoit autrefois donné la souveraineté de cette ville à son père et à son frère; mais le



duc de Milan avoit envoyé quatre mille chevaux dans l'état de Bologne pour la sûreté du parti dominant : celui de l'opposition ne fit aucun mouvement ; et Piccinino, dépourvu d'artillerie et d'argent, ne put s'arrêter, ou songer à entreprendre un siège, durant lequel il auroit bientôt manqué de vivres (1). N'osant attaquer à des états puissans, il traversa l'Apennin et entra en Toscane entre Saint-Sépulcre et Aughieri. Il montra aux Florentins plus de ménagemens qu'à aucun autre état ; il paya scrupuleusement tous les vivres qu'il prit chez eux, et il arriva ainsi jusqu'aux frontières de l'état de Sienne. Dans la dernière guerre, cette République avoit également mécontenté les Florentins en ouvrant ses forteresses au roi Alfonse, et ce roi, en lui refusant de se donner à lui. Aucun souverain d'Italie ne paroissoit s'intéresser à la défense des Siennes, mais François Sforza et le pape Calixte envoyèrent chacun leur armée à la suite de celle de Piccinino, pour l'enfermer dans la retraite qu'il avoit choisie. Piccinino avoit pris Cetona, Sartiano et quelques autres villages, dont le pillage enrichit ses soldats. Conrad Foliano et Robert de San-Severino, généraux du duc de Milan, se joignirent au comte

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 716.

de Vintimille, général du pape ; ils vinrent camper dans la vallée d'Enfer, près de la rivière Fiora et de Pitigliano ; ils s'étoient avancés jusqu'à trois milles de Piccinino, sans s'être cependant résolus à l'attaquer. Celui-ci prévint leur détermination, et les surprit au milieu du jour dans leur camp. Il mit d'abord leur armée en désordre ; mais Robert de San-Severino ayant réuni ses soldats, parvint enfin à le repousser (1).

Il falloit vaincre, dans la situation de Piccinino, et une bataille indécise étoit pour lui aussi fâcheuse qu'une défaite. Après le combat de la vallée d'Enfer, il se retira à Castiglione de la Pescaia, château qu'Alfonse avoit conquis dans la précédente guerre, et qui lui étoit demeuré. Piccinino espéroit y recevoir des secours du roi de Naples ; mais cette forteresse, située entre un lac marécageux et la mer, dans l'endroit le plus pestilentiel de la Maremme, ne contenoit point assez de vivres pour nourrir son armée. Les soldats ne trouvoient dans ces déserts d'autres alimens que les fruits sauvages du prunellier et du cormier ; les eaux étoient corrompues, et les vents contraires arrêtoient les vaisseaux de Naples ; qui leur apportoient du

(1) *Joannis Simonetæ. L. XXV, p. 679. — Macchiavelli Stor. Fior. L. VI, p. 257.* •

biscuit. La fièvre maremmane attaqua bientôt cette armée, naguères si redoutable, et y causa une effroyable mortalité. Les généraux de Sforza, secondés par Pierre Brunoro, capitaine des Vénitiens, et Simonetta, capitaine des Florentins, retenoient, sans l'attaquer, Piccinino dans cette prison fatale. La moitié des soldats, qui, sous des étendards divers, avoient combattu en Italie pendant les dix dernières années, périssoient victimes du climat, tandis qu'Alfonse négocioit vainement pour eux. Il vouloit que la ligue italienne dans laquelle il étoit entré, consentît à tenir toujours sur pied une armée commune, dont Piccinino seroit le chef. Il vouloit qu'elle fût toujours prête pour arrêter les Turcs, dont les conquêtes faisoient trembler l'Europe; et il demandoit que les puissances d'Italie s'accordassent, pour assurer annuellement cent mille florins de solde à cette armée, et des quartiers à ses guerriers. François Sforza rejeta avec indignation la proposition de rendre l'Italie tributaire de celui qu'il appeloit un chef de brigands. Mais pendant ces débats, les chaleurs de l'été et la fièvre avoient détruit l'armée qu'on parloit d'opposer aux Turcs; à la fin de la campagne, elle ne comptoit pas plus de mille cavaliers (1), et les armées chargées de l'observer

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 710.

n'avoient été guère moins maltraitées. Cependant l'hiver suivant, Piccinino surprit encore le port siennois d'Orbetello, dont le pillage assura sa subsistance. Il le rendit au printemps, avec ses autres conquêtes, moyennant vingt mille florins que lui paya la république de Sienne. Ce fut le roi Alfonso qui lui procura cette capitulation, et qui le retirant de ce confinement désastreux, le reçut avec ses troupes épuisées dans l'Abruzze, où il vint chercher à se rétablir (1).

La prise de Constantinople, qui auroit dû faire adopter avec empressement la proposition d'Alfonse, de pourvoir à la défense commune par une armée maintenue à frais communs, avoit inspiré plus de terreur aux Vénitiens qu'à tout le reste de l'Italie. Leur république, limitrophe des Turcs, et propriétaire de plusieurs îles et de plusieurs colonies dans le Levant, avoit des rapports intimes de commerce et d'amitié avec la Grèce et les foibles restes de l'empire d'Orient. Mais depuis que les armes des Turcs s'étoient étendues en Europe, l'état de Constantinople, enfermé de tous côtés par la puissance musulmane, ne communiquoit plus que difficilement avec l'Italie; il entroit à peine dans

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXV, p. 682. — Commentariū Pii Papæ II. Sub nomine Gobellini. L. I, p. 26. Editio in-folio. Francfort, 1614.*

les alliances des Italiens, et ne faisoit plus partie de leur balance politique ; aussi il étoit presque oublié d'eux, toutes les fois que quelque grande calamité ne rappeloit pas sur lui l'attention et la compassion. Constantinople, quoique toujours chrétienne durant le quinzième siècle, n'appartenoit réellement déjà plus à la chrétienté : c'étoit un monde à part, sur lequel l'autre n'exerçoit point d'influence, et qui n'en exerçoit point à son tour. L'effroi de la prise de Constantinople cependant, le massacre et l'esclavage de tant de milliers de chrétiens, frappèrent vivement tous les esprits. Les deux papes, Nicolas V et Calixte III, voulurent réveiller le zèle des croisades ; il y eut en effet beaucoup d'offrandes dans toute l'Italie, pour soutenir la guerre sacrée, et beaucoup de gens revêtirent le signe des croisés ; mais la fainéantise de Frédéric III empêcha les Allemands de le choisir pour chef dans une expédition hasardeuse. Charles VII en France ne voulut pas permettre qu'on prêchât la croisade dans ses états ; la politique d'Italie absorba bientôt complètement l'attention des états italiens, et en 1456 la vigoureuse défense de Jean Huniade à Belgrade, qui coûta, dit-on, quarante mille hommes aux Turcs, refroidit encore le zèle de la chrétienté ; elle persuada à des gens qui ne demandoient pas mieux que de s'arrêter, que

la puissance des Musulmans étoit suffisamment domptée (1).

Les Vénitiens furent les premiers à envoyer un ambassadeur à Mahomet II, après la prise de Constantinople. Barthelemy Marcello fut spécialement chargé par eux de négocier avec les Turcs, pour la rédemption des captifs : il réussit au-delà de ses espérances ; non-seulement racheta les prisonniers vénitiens, mais il conclut le 18 avril 1454, au nom de sa république, un traité de paix et de bon voisinage avec le Sultan, en vertu duquel les Vénitiens continuèrent, comme sous les empereurs grecs, à envoyer un Bayle à Constantinople, pour être en même temps leur ambassadeur, et le juge de tous les différens de leurs sujets dans les états du Grand-Seigneur. Le même Barthelemy Marcello, qui avoit signé le traité, fut le premier Bayle des Vénitiens dans la capitale de l'empire turc (2).

Le doge de Venise, qui avoit prévenu par ce

(1) *Macchiavelli Stor. Fior. L. VI, p. 259.* — *Cronica di Bologna. T. XVIII, p. 721*, avec copie d'une lettre écrite de Belgrade, et communiquée par la seigneurie de Venise. — *Chron. d'Engzer, de Monstrelet. Vol. III, f. 68.*

(2) *Marin Sanuto vite de' Duoli di Venezia. p. 1154.* — *M. Ant. Sabellico. Deca III, L. VII, f. 200.* — *Cronica di Bologna. T. XVIII, p. 709*, avec le texte du traité. — *Navagiero Stor. Venez. T. XXIII, p. 1118.*

traité une guerre non moins dangereuse que celle qu'il avoit terminée presque en même temps par le traité de Lodi, étoit alors parvenu à une extrême vieillesse. François Foscari occupoit cette première dignité de l'état dès le 15 avril 1423. Quoiqu'il fût déjà âgé de plus de cinquante-un ans, à l'époque de son élection, il étoit cependant le plus jeune des quarante-un électeurs. Il avoit eu beaucoup de peine à parvenir au rang qu'il convoitoit, et son élection avoit été conduite avec beaucoup d'adresse.

CHAP. LXXXV.

1455.

• Pendant plusieurs tours de scrutin ses amis les plus zélés s'étoient abstenus de lui donner leur suffrage, pour que les autres ne le considérasent pas comme un concurrent redoutable (1). Le conseil des Dix craignoit son crédit parmi la noblesse pauvre, parce qu'il avoit cherché à se la rendre favorable, tandis qu'il étoit procureur de Saint-Marc, en faisant employer plus de trente mille ducats à doter des jeunes filles de bonne maison, ou à établir de jeunes gentilshommes. On craignoit encore sa nombreuse famille, car alors il étoit père de quatre enfans, et marié de nouveau; enfin on redoutoit son ambition et son goût pour la guerre. L'opinion que ses adversaires s'étoient formée de lui fut vérifiée par les événemens; pendant

(1) *Marin Sanuto vile de' Duchi di Venezia.* p. 967.

trente-quatre ans que Foscari fut à la tête de la république, elle ne cessa point de combattre. Si les hostilités étoient suspendues durant quelques mois, c'étoit pour recommencer bientôt avec plus de vigueur. Ce fut l'époque où Venise étendit son empire sur Brescia, Bergame, Ravenne et Crème; où elle fonda sa domination de Lombardie, et parut sans cesse sur le point d'asservir toute cette province. Profond, courageux, inébranlable, Foscari communiqua aux conseils son propre caractère, et ses talens lui firent obtenir plus d'influence sur sa république, que n'en avoient exercé la plupart de ses prédécesseurs. Mais si son ambition avoit eu pour but l'agrandissement de sa famille, elle fut cruellement trompée : trois de ses fils moururent dans les huit années qui suivirent son élection; le quatrième, Jacob, par lequel la maison Foscari s'est perpétuée, fut victime de la jalousie du conseil des Dix, et empoisonna par ses malheurs les jours de son père (1).

En effet, le conseil des Dix, redoublant de défiance envers le chef de l'état, lorsqu'il le voyoit plus fort par ses talens et sa popularité, veilloit sans cesse sur Foscari, pour le punir de son crédit et de sa gloire. Au mois de février 1445, Michel Bevilacqua, florentin, exilé à

(1) *Marin Sanuto vite de' Duchi di Venetia.* p. 968.



Venise, accusa en secret Jacques Foscari auprès des inquisiteurs d'état, d'avoir reçu du duc Philippe Visconti, des présens d'argent et de joyaux, par les mains des gens de sa maison. Telle étoit l'odieuse procédure adoptée à Venise, que sur cette accusation secrète, le fils du doge, du représentant de la majesté de la république, fut mis à la torture. On lui arracha par l'estrapade l'aveu des charges portées contre lui; il fut relégué pour le reste de ses jours à Napoli de Romanie, avec obligation de se présenter chaque matin au commandant de la place (1). Cependant le vaisseau qui le portoit ayant touché à Trieste, Jacob, grièvement malade des suites de la torture, et plus encore de l'humiliation qu'il avoit éprouvée, demanda en grâce au conseil des Dix de n'être pas envoyé plus loin. Il obtint cette faveur, par une délibération du 28 décembre 1446: il fut rappelé à Trévise, et il eut la liberté d'habiter tout le Trévisan indifféremment (2).

Il vivoit en paix à Trévise; et la fille de Léonard Contarini, qu'il avoit épousée le 10 février 1441, étoit venue le joindre dans son exil, lorsque le 5 novembre 1450, Almore Donato, chef du conseil des Dix, fut assassiné. Les deux autres inquisiteurs d'état, Triadano

(1) *Marin Sanuto*. p. 968.

(2) *Marin Sanuto vite*. p. 1125.

Gritti et Antonio Venieri, portèrent leurs soupçons sur Jacob Foscari, parce qu'un domestique à lui, nommé Olivier, avoit été vu ce soir-là même à Venise, et avoit, des premiers, donné la nouvelle de cet assassinat. Olivier fut mis à la torture, mais il nia jusqu'à la fin, avec un courage inébranlable, le crime dont on l'accusoit, quoique ses juges eussent la barbarie de lui faire donner jusqu'à quatre-vingts tours d'estrapade. Cependant, comme Jacob Foscari avoit de puissans motifs d'inimitié contre le conseil des Dix qui l'avoit condamné, et qui témoignoit de la haine au doge son père, on essaya de mettre à son tour Jacob à la torture, et l'on prolongea contre lui ces affreux tourmens, sans réussir à en tirer aucune confession. Malgré sa dénégation, le conseil des Dix le condamna à être transporté à la Canée, et accorda une récompense à son délateur. Mais les horribles douleurs que Jacob Foscari avoit éprouvées, avoient troublé sa raison. Ses persécuteurs, touchés de ce dernier malheur, permirent qu'on le ramenât à Venise le 26 mai 1451. Il embrassa son père, il puisa dans ses exhortations quelque courage et quelque calme, et il fut reconduit immédiatement à la Canée (1). Sur ces entrefaites, Nicolas Erizzo, homme déjà

(1) *Marin Sanuto*. p. 1138. — *M. Ant. Sabellico*. Deca III, L. VI, f. 187.

noté pour un précédent crime, confessa, en mourant, que c'étoit lui qui avoit tué Almore Donato (1). CHAP. LXXV.  
1455.

Le malheureux doge, François Foscari, avoit déjà cherché à plusieurs reprises, à abdiquer une dignité si funeste à lui-même et à sa famille. Il lui sembloit que, redescendu au rang de simple citoyen, comme il n'inspireroit plus de crainte ou de jalousie, on n'accableroit plus son fils par ces effroyables persécutions. Abattu par la mort de ses premiers enfans, il avoit voulu, dès le 26 juin 1433, déposer une dignité durant l'exercice de laquelle sa patrie avoit été tourmentée par la guerre, par la peste, et par des malheurs de tout genre (2). Il renouvela cette proposition après les jugemens rendus contre son fils; mais le conseil des Dix le retenoit forcément sur le trône, comme il retenoit son fils dans les fers.

En vain Jacob Foscari, obligé de se présenter chaque jour au gouverneur de la Canée, réclamoit contre l'injustice de sa dernière sentence, sur laquelle la confession d'Erizzo ne laissoit plus de doutes. En vain il demandoit grâce au farouche conseil des Dix, il ne pouvoit obtenir aucune réponse. Le désir de revoir son père et sa mère, arrivés tous deux au dernier 1456.

(1) *Marin Sanuto*. p. 1159.

(2) *Ibid.* p. 1032.

CHAP. LXXV.

1456.

terme de la vieillesse, le désir de revoir une patrie dont la cruauté ne méritoit pas un si tendre amour, se changèrent en lui en une vraie fureur. Ne pouvant retourner à Venise pour y vivre libre, il voulut du moins y aller chercher un supplice. Il écrivit au duc de Milan, à la fin de mai 1456, pour implorer sa protection auprès du sénat: et sachant qu'une telle lettre seroit considérée comme un crime, il l'exposa lui-même dans un lieu où il étoit sûr qu'elle seroit saisie par les espions qui l'entouroient. En effet, la lettre étant déferée au conseil des Dix, on l'envoya chercher aussitôt, et il fut reconduit à Venise le 19 juillet 1456 (1).

Jacob Foscari ne nia point sa lettre, il raconta en même temps dans quel but il l'avoit écrite, et comment il l'avoit fait tomber entre les mains de son délateur. Malgré ces aveux, Foscari fut remis à la torture, et on lui donna trente tours d'estrapade, pour voir s'il confirmeroit ensuite ses dépositions. Quand on le détacha de la corde, on le trouva déchiré par ces horribles secousses. Les juges permirent alors à son père, à sa mère, à sa femme et à ses fils, d'aller le voir dans sa prison. Le vieux Foscari, appuyé sur un bâton, ne se traîna qu'avec peine, dans la chambre où son fils unique étoit pansé de ses blessures.

(1) *Marin Sanuto*. p. 1162.

Ce fils demandoit encore la grâce de mourir dans sa maison. — « Retourne à ton exil, mon fils, » puisque ta patrie l'ordonne, lui dit le doge, » et soumets-toi à sa volonté ». Mais en rentrant dans son palais, ce malheureux vieillard s'évanouit, épuisé par la violence qu'il s'étoit faite. Jacob devoit encore passer une année en prison à la Canée, avant qu'on lui rendît la même liberté limitée à laquelle il étoit réduit avant cet événement; mais à peine fut-il débarqué sur cette terre d'exil, qu'il y mourut de douleur (1).

Dès-lors, et pendant quinze mois, le vieux doge, accablé d'années et de chagrins, ne recouvra plus la force de son corps ou celle de son âme; il n'assistoit plus à aucun des conseils, et il ne pouvoit plus remplir aucune des fonctions de sa dignité. Il étoit entré dans sa quatre-vingt-sixième année, et si le conseil des Dix avoit été susceptible de quelque pitié, il auroit attendu en silence la fin, sans doute prochaine, d'une carrière marquée par tant de gloire et tant de malheurs. Mais le chef du conseil des Dix étoit alors Jacques Loredano, fils de Marc, et neveu de Pierre le grand amiral, qui toute leur vie avoient été les ennemis acharnés du vieux doge. Ils avoient transmis leur haine à leurs en-

(1) *Marin Sanuto*, p. 1165. — *Navigazione Stor. Venez.* p. 1118.

CHAP. LXXV. fans, et cette vieille rancune n'étoit pas encore  
 1456. satisfaite (1). A l'instigation de Loredano, Jérôme Barbarigo, inquisiteur d'état, proposa au  
 1457. conseil des Dix, au mois d'octobre 1457, de soumettre Foscari à une nouvelle humiliation. Dès que ce magistrat ne pouvoit plus remplir ses fonctions, Barbarigo demanda qu'on nommât un autre doge. Le conseil, qui avoit refusé par deux fois l'abdication de Foscari, parce que la constitution ne pouvoit la permettre, hésita avant de se mettre en contradiction avec ses propres décrets. Les discussions dans le conseil et la junte, se prolongèrent pendant huit jours, jusque fort avant dans les nuits. Cependant on fit entrer dans l'assemblée Marco Foscari, procureur de Saint-Marc, et frère du doge, pour qu'il fût lié par le redoutable serment du secret, et qu'il ne pût arrêter les menées de ses ennemis. Enfin, le conseil se rendit auprès du doge, et lui demanda d'abdiquer volontairement un emploi qu'il ne pouvoit plus exercer. « J'ai juré, répondit le vieillard, de remplir jusqu'à ma mort, selon mon honneur et ma conscience, les fonctions auxquelles ma patrie m'a appelé. Je ne puis me délier moi-même de mon serment; qu'un

(1) *Vettor Sandi Storia civile Veneziana*. P. II, L. VIII, p. 715-717.

» ordre des conseils dispose de moi, je m'y  
» soumettrai, mais je ne le devancerai pas ». CHAP. LXXXV.  
1457.  
Alors une nouvelle délibération du conseil délia François Foscari de son serment ducal, lui assura une pension de deux mille ducats pour le reste de sa vie, et lui ordonna d'évacuer en trois jours le palais, et de déposer les ornemens de sa dignité. Le doge ayant remarqué parmi les conseillers qui lui portèrent cet ordre, un chef de la quarantie qu'il ne connoissoit pas, demanda son nom : « Je suis le fils de Marco »  
» Mèmmo, lui dit le conseiller. — Ah ! ton  
» père étoit mon ami, lui dit le vieux doge en  
» soupirant ». Il donna aussitôt des ordres pour qu'on transportât ses effets dans une maison à lui ; et le lendemain 23 octobre on le vit, se soutenant à peine, et appuyé sur son vieux frère, redescendre ces mêmes escaliers sur lesquels, trente-quatre ans auparavant, on l'avoit vu installé avec tant de pompe, et traverser ces mêmes salles où la République avoit reçu ses sermens. Le peuple entier parut indigné de tant de dureté exercée contre un vieillard qu'il respectoit et qu'il aimoit ; mais le conseil des Dix fit publier une défense de parler de cette révolution, sous peine d'être traduit devant les inquisiteurs d'état. Le 20 octobre Pasqual Malipieri, procureur de Saint-Marc, fut élu pour successeur de Foscari ; celui-ci n'eut pas néan-

CHAP. LXXV.  
1457.

moins l'humiliation de vivre sujet, là où il avoit régné. En entendant le son des cloches, qui sonnoient en actions de grâces pour cette élection, il mourut subitement d'une hémorragie causée par une veine qui s'éclata dans sa poitrine (1).

(1) *Marin Sanuto vite de' Duchi di Venezia*, p. 1164. — *Chronicon Eugubinum*. T. XXI, p. 992. — *Cristoforo da Soldo Storia Bresciana*. T. XXI, p. 891. — *Navagiero Storia Veneziana*. T. XXIII, p. 1120. — *M. A. Sabellico*, Deca III, L. VIII, f. 201.



---



---

## CHAPITRE LXXVI.

*Guerres d'Alfonse, roi de Naples, contre Malatesti de Rimini et contre les Génois. — Révolutions de Gènes; acharnement d'Alfonse contre le Doge Pierre de Campo Fregoso. — Mort de ce monarque et son caractère.*

1455—1458.

IL ne restoit plus dans toute l'Italie d'autres germes de guerres nouvelles, que ceux qu'Alfonse de Naples n'avoit pas permis d'étouffer par le traité de Lodi, et par la ligue signée l'année suivante. Il avoit demandé que Sigismond Malatesti, seigneur de Rimini, qu'As-torre Manfredi, seigneur de Faenza, et que les Génois alors gouvernés par la famille de Campo Fregoso, demeuraient exclus de la pacification universelle. Cependant Alfonso n'attaqua point immédiatement ceux à qui il s'étoit réservé de pouvoir faire la guerre : il voulut lui-même donner quelque repos à ses peuples, qui depuis la mort de Jeanne II avoient été en proie tour à tour aux discordes civiles et aux invasions étrangères.

CHAP. LXXVI.

Sigismond Malatesti avoit attiré son courroux par un manque de foi qu'on pouvoit qualifier d'escroquerie. Il s'étoit fait payer trente mille florins par le roi, à compte d'un armement qu'il devoit faire en sa faveur; et après avoir reçu l'argent, il avoit passé au service de ses ennemis. Cependant Alfonse se seroit peut-être contenté de le forcer à la restitution, par des menaces ou des négociations, si Sigismond, par son activité inquiète, sa violence et sa rapacité, ne s'étoit attiré la haine de tous ses voisins. Frédéric de Montefeltro, comte d'Urbin, étoit particulièrement irrité de son manque de foi. Sigismond vexoit, sous mille prétextes, les vassaux d'Urbin; il rompoit à plaisir les traités, et en négocioit de nouveaux pour les rompre encore. Les restitutions qu'il faisoit ensuite, ne compensoient jamais le dommage qu'il avoit causé (1).

Frédéric de Montefeltro avoit été, comme les Gonzagues, élève de Victorin de Feltre, et il fut le plus chéri et le plus distingué de tous les écoliers de ce maître célèbre; il obtint en Italie autant de réputation par sa loyauté, sa franchise, sa délicatesse sur le point d'honneur, que par ses talens militaires. Brillant de tous les genres de gloire, il étoit en même temps l'ami et le pro-

(1) *Guernieri da Ber. no Cronica d'Agobbio. T. XXI, p. 999.*

tecleur des savans, dont il partageoit les travaux, et le Mécène des beaux-arts qu'il fit fleurir à Urbain. Cette petite ville s'ornoit, sous son gouvernement, des plus beaux monumens d'architecture (1). Frédéric, qui s'occupoit avec zèle de la prospérité de ses sujets, ne put souffrir de la voir troublée par les brigandages du prince son voisin et son rival. Cependant, avant de rallumer la guerre en Italie, il voulut avoir l'assentiment des états qui s'étoient engagés à maintenir la paix. Dans l'été de 1457, il visita Florence, Bologne, Milan et Ferrare; partout il fut reçu avec les égards que méritoit son caractère bien plus encore que son rang. Le duc de Modène, Borso, le fit rencontrer à Ferrare avec Sigismond Malatesti, dans l'espérance de les réconcilier; mais cette entrevue ne servit qu'à les aigrir davantage; ils se séparèrent avec des paroles injurieuses. Frédéric, après avoir vainement cherché la paix, se rendit à Naples, pour joindre son ressentiment à celui d'Alfonse. Il en revint au mois de novembre avec Jacob Piccinino, qui avoit eu le temps de rétablir son armée à Città di Chieti, dans l'Abruzze, où il avoit passé une année. Avant que les neiges forçassent ces deux généraux à

(1) Tiraboschi *Storia letteraria*. T. VI, L. 1, Cap. II, §. 22, p. 49.

CHAP. LXXVI. entrer en quartiers d'hiver, ils prirent à Malatesti, Réforzato, Montalto, et quatre ou cinq autres châteaux (1).

Mais la guerre de Romagne, qui se bornoit à de petits sièges entrepris avec de petites armées, n'étoit qu'un jeu qui troubloit à peine la tranquillité de l'Italie. L'autre guerre, qu'Alfonse s'étoit réservé le droit de poursuivre, étoit bien plus importante, et lui tenoit bien plus au cœur. Il existoit une haine héréditaire entre les Catalans et les Génois, et cette haine avoit toujours fait embrasser avec vivacité à la république de Gênes le parti de tous les ennemis d'Alfonse. Ce monarque n'avoit point oublié l'affront qu'il avoit reçu à Ponza, en 1455; ni cette bataille où il étoit demeuré captif avec ses frères et toute sa noblesse, et où il avoit pu croire sa fortune renversée pour jamais. De nouvelles offenses avoient ajouté à ce premier grief : des alliances contractées avec les rebelles de la république lui avoient fait embrasser un parti dans ses guerres civiles, et Alfonse croyoit son honneur intéressé à chasser de Gênes Pierre de Campo Frégoso.

Cette république, séparée de la Lombardie par ses montagnes, plus occupée de son com-

(1) *Guernieri Bernio Cronica d'Agobbio*. p. 992. — *Joann. Simonete Hist. L. XXVI*, p. 685. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 724.

merce du Levant que des révolutions de ses voisins, étoit de plus tellement affoiblie par ses dissensions civiles, tellement absorbée par ses affaires domestiques, qu'on l'oublioit dans le système politique de l'Italie, et qu'on avoit à peine vu, pendant les vingt dernières années, son nom ou ses forces se mêler aux grands événemens de cette contrée. CHAP. LXXVI.

On pouvoit remarquer à Gênes que la puissance des grands noms et des souvenirs historiques n'est pas moins durable dans les républiques que dans les monarchies. Mais cette puissance n'avoit pas été bien liée à la constitution de l'état, et au lieu d'être une des bases sur lesquelles reposoient l'ordre et les lois, elle devenoit au contraire un ferment de révolution et d'anarchie. Un peuple ne conserve avec sûreté sa liberté, que lorsque l'aristocratie constitutionnelle s'unit intimement à l'aristocratie naturelle; qu'elles se prêtent mutuellement des forces, qu'elles se garantissent réciproquement, et que toutes deux cependant sont contenues dans leurs justes bornes par le pouvoir populaire. Mais si, au contraire, la puissance conservatrice dans la république est en lutte habituelle avec les préjugés qui maintiennent la noblesse, l'état ne peut échapper à de violentes convulsions.

Plus le peuple est libre, plus chaque citoyen

CHAP. LXXVI. s'intéresse vivement aux grandes actions faites pour la patrie; plus aussi la gloire héréditaire, qui s'attache aux exploits et aux vertus publiques est assurée. Le sujet d'un despote ne voit, dans le général victorieux, que l'histri<sup>o</sup>n d'un brillant spectacle; le citoyen voit en lui son défenseur, son sauveur, l'auteur de sa propre gloire. Le nom illustré par une noble action est une propriété nationale qui, dans une patrie libre, fait tressaillir tous les cœurs. Aucun peuple ne montra plus d'enthousiasme pour ces familles nobles que les Génois; tout héritier des noms des Doria, des Spinola, des Fieschi ou des Grimaldi, ou des noms plébéiens, mais illustres des Adorni et des Frégosi, dispo<sup>s</sup>oit d'une force d'opinion que la noblesse n'a jamais exercée dans aucune monarchie. Cette aristocratie de fait, avoit excité la jalousie de la magistrature, et les lois qui auroient dû s'appuyer sur elle comme sur une ancre, tendoient au contraire à la détruire.

Pour qu'un peuple soit librement gouverné, un élément aristocratique doit exister dans sa constitution; car la liberté c'est l'équilibre; le poids qui, dans la balance, réprime les emportemens du peuple, est essentiel à l'équilibre, tout comme le poids qui comprime la cupidité des grands. Il faut surtout qu'on retrouve, dans une république, les représentans du temps passé, comme

ceux du temps présent, qu'on y voie un pouvoir conservateur comme un pouvoir rénovateur. Il faut qu'il existe quelque part dans le gouvernement un esprit aristocratique qui soit le défenseur des anciennes institutions, et l'ancre de la république, pour l'affermir contre des agitations démocratiques. Le progrès de la pensée et la marche des siècles doivent faire espérer un perfectionnement graduel dans les institutions politiques; mais celles qui ont déjà la sanction d'une longue durée, qui reposent sur l'assentiment de plusieurs générations, ne doivent pas être abandonnées légèrement. Les lois ne doivent donc repousser aucune innovation, mais elles doivent les rendre toutes difficiles, pour assurer, sur toutes les questions, la maturité de l'examen. Tel est le besoin aristocratique de tous les états libres; il est heureux qu'il se trouve toujours en eux un élément aristocratique propre à le satisfaire.

Les préjugés, les passions, les intérêts de la noblesse, c'est-à-dire des familles illustrées par la reconnaissance publique, la rendent propre, dans tous les états, à ce rôle conservateur. Sa puissance est toute entière dans la durée et les souvenirs. Les passions du moment présent ont moins de prix à ses yeux que l'héritage des siècles; les innovations lui font peur, parce que l'ancienneté est sa seule garantie: elle applaudit

au respect superstitieux pour les formes, pour les coutumes; pour les préjugés, parce que l'examen peut lui porter atteinte à elle-même, et que la considération dont elle jouit, est liée à des préjugés. C'est ainsi que les intérêts, propres de la noblesse, et ses passions privées, garantissent son zèle conservateur, si on ne lui donne pas d'autres fonctions dans l'état; tandis que ces mêmes intérêts, ces mêmes passions, écraseroient toutes les autres classes, si elle exerçoit seule la souveraineté.

Gènes auroit conservé sa liberté et sa gloire, tout comme sa prospérité intérieure, si les nobles familles, dont les noms s'associoient toujours, dans le cœur de tout matelot, de tout soldat ligurien, aux victoires qui ensanglantèrent les rivages de la Sardaigne, des Siciles, de l'Italie et de la Grèce, avoient joui légalement d'un rang qui pût les satisfaire; si elles avoient été intéressées à maintenir la constitution tout comme la gloire nationale; si les lois, au lieu de les punir de leur célébrité, l'avoient reconnue, et s'étoient contentées de mettre des bornes à leur pouvoir. Mais l'imprudence du législateur n'avoit daigné voir l'illustration des descendants de Paganino Doria, et leur prodigieux ascendant sur le peuple, que pour les exclure avec tous les nobles de la première dignité de l'état. Il n'avoit pas mieux associé les Adorné et



les Frégosi à la défense de la constitution , en-  
core qu'il les reconnût pour plébéiens ; il n'a-  
voit voulu tenir aucun compte de la faveur  
populaire , et il avoit confié la défense de l'ordre  
établi, aux hommes du jour, en opposition avec  
ceux qui invoquoient la puissance des siècles.  
Il en résulta que Gênes fut peut-être, de toutes  
les républiques , la plus malheureuse , celle qui  
fut exposée aux convulsions les plus violentes,  
celle qui, volontairement, subit le plus souvent  
le joug de l'étranger , parce que ceux que la  
nature avoit appelés à défendre ses lois, s'ar-  
mèrent sans cesse pour les renverser ; que les  
gardiens de l'honneur national le firent dépendre  
de leurs caprices ; que l'opinion demeura  
sans force sur eux, une fois qu'ils se furent as-  
surés que leurs nombreux partisans ne les  
abandonneroient point, alors même qu'ils trai-  
teroient avec les ennemis de la patrie ; enfin ,  
parce que dans toutes les occasions, l'aristo-  
cratie du gouvernement se trouva en opposi-  
tion avec l'aristocratie qu'avoit créée l'opinion  
publique.

Nous avons raconté comment Gênes recouvra  
sa liberté à la fin de l'année 1435, et comment  
les citoyens s'emparèrent, au commencement de  
l'année suivante, du Castelletto, seule forteresse  
que le duc de Milan eût conservée dans leurs  
murs. A peine dès-lors avons-nous eu occasion

de nous occuper de cette ville ; les orages qui , pendant vingt ans , suivirent cette révolution , ayant presque toujours été contenus dans son sein. Les citoyens rassemblés dans le temple de San-Syro , avoient choisi pour doge Isnard de Guarco , fils de ce Nicolas qui avoit été chef de la république pendant toute la durée de la guerre de Chioggia , de 1378 à 1385. Mais deux familles puissantes dans Gênes , deux familles propriétaires d'un grand nombre de fiefs dans les deux rivières , et alliées à toute l'ancienne noblesse que la loi excluoit de la suprême magistrature , ne permettoient jamais que la couronne ducale demeurât hors de l'une ou de l'autre maison. A peine Isnard de Guarco avoit été placé sur le trône , lorsque Thomas Frégoso , rentré dans la ville avec une troupe de factieux , l'attaqua le septième jour de sa magistrature , le chassa du palais public , et assembla le conseil des électeurs. Thomas Frégoso leur représenta que lui-même étoit doge de Gênes ; qu'il avoit été élevé à cette haute dignité par une élection légitime , le 4 juillet 1415 ; qu'il n'avoit rien fait dès-lors pour perdre un rang que sa patrie lui avoit accordé ; qu'il s'étoit soumis , il est vrai , au traité par lequel la république , pour jouir de quelque repos , avoit appelé , le 2 novembre 1421 , le duc de Milan à la seigneurie ; mais qu'il avoit été des pre-

miers à venir, dès l'an 1425, au secours de la liberté opprimée; que sa tentative devoit être un mérite aux yeux de ses concitoyens, encore qu'elle n'eût pas réussi; que dès-lors il n'avoit point perdu ses droits, et que la république étant enfin reconstituée, il devoit rentrer lui-même en jouissance de sa première dignité. Ce discours, soutenu par la présence de Baptiste Frégoso, le vaillant frère de Thomas, par le souvenir de sa victoire sur les Catalans à Bonifazio, et par un parti audacieux et armé, déterminâ le conseil à reconnoître Thomas pour doge, en vertu de sa précédente élection (1).

Les Génois, après leurs longues guerres civiles, avoient le malheur de ne plus voir de crime et de honte à s'armer contre la patrie, et à saisir de ses mains une autorité disputée. Les princes leurs voisins, qui vouloient dominer sur eux, veilloient toutes les occasions de se mêler à leurs troubles; ils séduisoient les chefs de parti par des offres de secours, et ils faisoient naître en eux des projets ambitieux, que ces chefs n'auroient peut-être jamais osé former

(1) *Uberti Polietæ Genuens. Histor.* L. X, p. 591. — *Jacobi Bracelli de bello Hispano.* L. IV, f. K. 11. — *Agostino Giustinianni Annali di Genova.* L. V, f. 199. Editio in-folio 1557. Genova. — *Senatus Populique Genuensis, Historiæ atque Annales, auctore Petro Bizarro.* L. XII, p. 257. Editio in-folio Antver-

d'eux-mêmes. Le duc de Milan fit insinuer à Baptiste Frégoso, que puisque le peuple de Gênes n'avoit élu son frère qu'à cause de lui, il étoit bien insensé de placer Thomas sur un trône où lui-même étoit attendu, et de laisser recueillir à un autre les fruits de cette faveur populaire qui se dirigeoit toute vers lui. Il lui offrit des soldats, de l'argent, et une alliance puissante. Baptiste ne sut point résister à cette séduction ; il s'assura de l'appui des gens de guerre qui lui étoient tous dévoués ; il s'empara du palais public pendant que son frère assistoit à l'office divin, et il se fit saluer doge en 1437. Cependant les meilleurs citoyens, indignés de cet attentat contre les lois, et de cette trahison domestique, accoururent en foule autour de Thomas Frégoso ; ils attaquèrent avec lui le palais ; ils firent Baptiste prisonnier et ils le livrèrent à son frère. Thomas, loin de consentir à ce qu'il fût puni d'une peine capitale, comme le demandoient les tribunaux, lui pardonna, et lui confia l'année suivante le commandement des galères, que la république accordoit au roi René, pour combattre Alfonse dans le royaume de Naples (1).

La nomination de Jean Frégoso, autre frère

(1) *Uberti Folietce Genuens. Hist. L. X*, p. 592. — *P. Bizarro Hist. S. P. Q. Genuens. L. XII*, p. 259. — *Agost. Giustiniani Annali di Genova. L. V*, f. 200.

de Thomas, au commandement d'une nouvelle CHAP. LXXVI. flotte destinée, en 1441, à porter des secours au roi René, alluma une autre guerre civile. Les nobles s'étoient soumis, quoiqu'à regret, à la loi qui les excluait de la magistrature suprême; mais ils conservoient la prétention de commander les flottes et les armées de la république; et les Doria, les Spinola, les Fieschi et les Grimaldi, avoient montré, par un assez grand nombre d'exploits, combien ils en étoient dignes. Ils prétendoient que le sénat étoit obligé à choisir alternativement les amiraux parmi les patriciens et les plébéiens. Déjà cependant quatre hommes du peuple avoient été chargés de commander les quatre dernières flottes. La nomination du cinquième étoit un affront qu'ils étoient déterminés à ne pas souffrir. Jean-Antoine de Fiesque mit dans ses réclamations et ses plaintes plus de hauteur et d'emportement que tous les autres : ses talens, autant que son crédit et ses richesses, lui donnoient de justes prétentions à la place qu'on venoit d'accorder à un autre. N'ayant pu obtenir justice, il se retira dans ses fiefs des montagnes; bientôt il y fut joint par des émissaires du duc de Milan, toujours empressé d'offrir des secours à tous les rebelles: Fiesque en avoit demandé d'autre part à Alfonse d'Aragon. La guerre commença en même temps de trois côtés à la fois. Fiesque, avec ses

CHAP. LXXVI. montagnards et les Milanois, étoit descendu jusqu'aux portes de la ville, et ravageoit la Polsevera; Galeotto de Carretto, marquis de Final, ouvroit ses ports et ses forteresses aux ennemis de la république, dont son petit fief avoit de tout temps été l'asile, et les Catalans avec leur flotte, étendoient leurs déprédations sur tous les rivages (1).

Malgré le danger et la ruine de cette guerre civile, les Gênois, enflammés par leur haine pour les Catalans, et par l'assurance de n'obtenir jamais le pardon d'Alfonse, continuèrent à consacrer leurs forces, leurs vaisseaux, leur argent, à donner des secours au roi René. La guerre de Naples étoit un gouffre que la république ne pouvoit combler, encore qu'elle y précipitât tous ses trésors. La généreuse assistance des Gênois soutint le roi René dans sa misère; ils ne se rebutèrent pas même lorsqu'Alfonse se fut rendu maître de Naples; ils ravitaillèrent encore le château neuf: enfin ils transportèrent en 1442 le roi René sur leurs galères, d'abord à Florence, puis à Marseille (2).

Mais à peine cette guerre, qui avoit redou-

(1) *Uberti Folietæ Genuens. Hist. L. X, p. 596. — Agostino Giustiniani Annali di Genova. L. V, f. 202. — P. Bizarro, Hist. S. P. Q. Genuens. L. XII, p. 266.*

(2) *Uberti Folietæ. L. X, p. 597. — Agost. Giustiniani. L. V, f. 202. — P. Bizarro. L. XII, p. 267.*

blé l'irritation d'Alfonse contre les Génois, CHAP. LXXVI. étoit-elle terminée par la ruine entière du parti d'Anjou, que Thomas Frégoso, qui l'avoit dirigée, fut renversé à son tour. Son frère Baptiste étoit mort en 1442, et la pompe funèbre de ce vaillant capitaine avoit été célébrée avec un faste qui avoit révolté les citoyens d'un état libre. Jean-Antoine de Fiesque, averti dans son exil de leur mécontentement, en avoit pris plus de hardiesse; il s'étoit tenu pour assuré que ses concitoyens le seconderoient; et comme il avoit reçu des secours d'Alfonse et de Philippe, il avoit préparé un débarquement pour la nuit du 15 décembre 1442, entre les églises de Saint-Nazare et de Saint-Celse. Son projet avoit été éventé, et des gardes avoient été placées sur le lieu même; mais la rigueur du froid et la violence d'un vent contraire parurent garder suffisamment le rivage, en sorte que les soldats se retirèrent après le milieu de la nuit. Le vent changea tout à coup; Jean-Antoine de Fiesque sut en profiter, et il entra dans Gènes sans rencontrer aucune résistance.

Les Génois, encouragés par la présence de ce chef de parti, se soulevèrent en effet, et résolurent de changer de gouvernement. Au lieu d'un seul magistrat, qui faisoit sans cesse craindre l'établissement du pouvoir despotique, ils résolurent de nommer huit citoyens, qui avec

le titre de capitaines de la liberté, fussent à la tête de la république. Thomas Frégoso, abandonné de tous, s'étoit rendu prisonnier à Jean Antoine de Fiesque, et à Raphael Adorno. L'un et l'autre furent au nombre des nouveaux magistrats, avec un Doria et un Spinola. Mais les factions de Gênes étoient trop acharnées l'une contre l'autre, et les esprits opposés étoient trop inflexibles, pour qu'un conseil où on avoit voulu les réunir pût subsister. Il n'avoit pas duré un mois, lorsque la scission continuelle entre deux partis toujours inconciliables, contraignit à le supprimer, et à nommer de nouveau un doge. Raphael Adorno, qui l'emporta dans cette occasion, étoit fils de Georges, et petit-fils d'Antoniotto, qui tous deux avoient été revêtus de la même dignité. Jean-Autoine de Fiesque, irrité de ce qu'une révolution qu'il avoit accomplie, n'avoit eu d'autre effet que de faire passer l'autorité ducale, d'une famille populaire dans une autre famille populaire, sans que les nobles en retirassent aucun avantage, sortit de la ville, s'empara de Recco et de Porto-Fino, et recommença la guerre civile. D'autre part, Pierre Frégoso, neveu de Thomas, jeune homme plein d'audace et d'ambition, exilé par le nouveau gouvernement avec les autres Frégosi, se retira à Novi, dont la forteresse lui fut donnée par le duc de Milan, et commença



son côté les hostilités contre les Génois (1). CHAP. LXXVI.

La famille Adorno avoit été presque constamment exilée de Gênes, pendant la guerre que les Génois avoient faite à Alphonse dans le royaume de Naples; aussi se trouvoit-elle moins en butte à l'inimitié de ce monarque. Elle en profita pour entamer avec lui un traité de paix; mais il fut ensuite difficile de le faire accepter à la république. Celle-ci s'engagea enfin, en 1444, à remettre chaque année au roi de Naples, un bassin d'or en guise de tribut (2). Dès l'année suivante, Alfonse, au lieu de recevoir cette offrande sans apparat, voulut jouir de sa gloire, et de l'humiliation de ses nouveaux tributaires. Il fit entrer leurs ambassadeurs au milieu de sa cour; tous les grands de son royaume avoient été convoqués pour être témoins de son triomphe, et les Génois, étonnés de cette pompe inattendue, conservèrent dans leur cœur un ressentiment implacable du rôle honteux auquel ils s'étoient vus réduits (3). Alfonse, qui devoit ce triomphe

(1) *Uberti Foliætæ Genuens. Hist.* L. X, p. 599. — *P. Bizarro. Hist. Genuensis.* L. XII, p. 269. — *Agost. Giustiniani Annali di Genova.* L. V, f. 203.

(2) *Barth. Faeii.* L. VIII, p. 127. Il fut un des négociateurs du traité pour les Génois.

(3) *Ubert. Foliætæ. Genuens.* L. X, p. 600. — *P. Bizarro. L. X.* p. 271. — *Agost. Giustiniani.* L. V, f. 203. R. — C'est

CHAP. LXXVI.

à la famille Adorno, la considéra dès-lors comme son alliée, et ne la comprit plus dans sa haine contre tous les Génois. Mais autant cette famille acquéroit de considération auprès d'un monarque ennemi, autant elle en perdoit dans sa patrie.

Les Adorni ne trouvoient point que Raphael, leur chef, les fît assez jouir de sa puissance; ils auroient voulu, à la tête de la république, un homme qui tint la balance moins égale entre les factions, et qui, au lieu de les réconcilier par sa douceur, enrichît l'une des dépouilles de l'autre. Ils persuadèrent à Raphael, que pour calmer les esprits aigris par la conduite d'Alfonse envers leurs ambassadeurs, il convenoit que l'auteur du dernier traité ne fût plus le chef de l'état. Raphael, plein de confiance en ses conseillers, autant que de modération,

par ce traité de pacification, et par l'humiliation des députés génois en portant leur tribut, que Jacques Bracelli de Sarzane finit son histoire, *de bello Hispano Libri quinque*. Elle comprend les événemens de 1412 à 1444, dont l'auteur, chancelier de la république de Gènes, avoit été non-seulement témoin, mais acteur. Elle est écrite en latin, avec plus d'élégance et moins de prétention que la plupart des histoires latines de la même époque. Au lieu de discours supposés, ou de descriptions ambicieuses, on y trouve de la vérité dans les sentimens, de la justesse et de la précision. On dit que Bracelli s'étoit proposé d'imiter les commentaires de César; mais cette imitation prétendue l'a ramené au naturel. J'ai suivi l'édition de Huguenau 1530, in-4°; mais il a été réimprimé dans le trésor de Grævius. T. I, p. 1267-1280.

abdiqua, le 4 janvier 1447, une dignité qu'il n'avoit recherchée que pour l'avantage de sa patrie, non pour le sien propre. Les Adorni profitant de cette modération inconsidérée, élurent à sa place, le même jour, Barnabas Adorno, qui leur promettoit une part bien plus riche dans les dépouilles de leurs adversaires (1).

Barnabas Adorno, pour affermir son autorité, accepta d'Alfonse une garde de six cents Casalans. C'étoit la seule force armée qui se trouvoit à la solde de la République; en sorte que le même état, qui dans la guerre avoit ébranlé le trône d'un grand roi, trembloit, à la paix, devant une poignée de gens armés introduits dans ses murs. Il n'y avoit aucune violence qu'on ne pût attendre d'un premier magistrat chef de parti, qui, dans une ville libre, s'entouroit d'une garde étrangère. Mais Barnabas étoit à peine depuis un mois sur le trône, lorsque Janus Frégoço osa entrer dans le port, au milieu de la nuit, avec une seule galère, débarquer quatre-vingt-cinq jeunes gens choisis, la fleur de son parti, qui s'étoient attachés à lui pour tenter une révolution, et attaquer le palais public, défendu par la garde du doge.

(1) *Ubert. Folietæ. Hist. Genuens.* L. X, p. 600. — *P. Bizarro.* L. XII, p. 272. — *Agost. Giustiniani.* L. V, f. 204, X.

CHAP. LXXVI. Un combat acharné fut livré dans les rues étroites de Gênes, où l'avantage du nombre devenoit moins sensible. Plusieurs des compagnons de Frégoso furent tués, tous furent blessés, mais pas un de ceux qui pouvoient encore se soutenir, n'abandonna le combat. La garde fut enfoncée, Barnabas chassé du palais, et Janus Frégoso élevé à sa place sur le trône ducal, le 30 janvier 1447. Pierre Frégoso fut rappelé par lui de son exil, et nommé commandant de la ville (1).

Janus déclara la guerre à Galéotto Carreto marquis de Final, qui, toujours allié de tous les ennemis de la République, avoit profité des longs troubles de Gênes pour exercer sur ses voisins d'intolérables vexations. En haine du marquis de Final, les Génois se rendirent coupables d'un manque de foi sans exemple jusqu'alors dans les annales de leur ville. Ils saisirent les intérêts qui lui étoient dus par la banque de Saint-Georges. Jamais auparavant, jamais depuis, on ne les a vus se croire permis de ne pas payer à leurs ennemis une dette légitimement contractée. Final fut pris dans l'année 1449, les faubourgs de la ville furent pillés, et

(1) *Uberti Folietæ Hist. Genuens.* L. X, p. 601. — *P. Bizarro. S. P. Q. Genuens. Hist.* L. XII, p. 275. — *Agost. Justiniani Annali di Genova.* L. V, f. 204. Y. — *Chroniques d'Enguerrand de Monstrelet.* Vol. III, p. 3.

la forteresse rasée ; mais quoiqu'on eût proposé CHAP. LXXXVI. d'abord de détruire cette ville de fond en comble, les Génois firent grâce aux habitans ; ils rendirent même un tiers du marquisat à Marc de Carreto, parent du dernier feudataire, qui n'avoit pas embrassé son parti (1).

Cette guerre ne fut pas terminée par Janus, mort à la fin de l'année 1448, mais par Louis Frégoso son frère, qui lui avoit été substitué. Cependant, Louis Frégoso ne répondant point à l'attente universelle, fut déposé au mois de juillet 1450. Les conseils offrirent la couronne ducale à Thomas Frégoso, le même qui avoit été doge en 1415 et en 1436. Mais Thomas, alors retiré dans sa seigneurie de Sarzane, répondit qu'il étoit trop affoibli par l'âge, par les travaux et les inquiétudes, pour gouverner l'état dans un temps difficile. Il conseilla de préférer son neveu Pierre Frégoso, alors commandant de la ville, dont le caractère et les talens répondoient à la confiance publique. Pierre fut élu en effet d'un commun consentement, le 8 décembre 1450 (2).

Vers cette époque, la défense de Constantinople étoit devenue la plus importante de toutes

(1) *Uberti Folietæ Hist.* L. X, p. 602. — *P. Bizarro.* L. XII, p. 275. — *Agostino Giustiniani.* L. V, f. 204. P.

(2) *Uberti Folietæ.* L. X, p. 602. — *P. Bizarro.* L. XII, p. 275. — *Agostino Giustiniani.* L. V, f. 205. E.

les affaires des Génois, et l'on auroit dû s'attendre à lui voir occuper un grand espace dans les annales de Gènes. En effet, la colonie génoise de Péra, croissant rapidement en richesses et en puissance, sembloit devoir égaler un jour la ville impériale, dont elle n'avoit d'abord été qu'un faubourg. La République y avoit envoyé, en 1452, neuf cents soldats, archers ou cuirassiers, pour la défendre contre les Turcs. Jean Giustiniani, qui les commandoit, partagea vaillamment tous les travaux, tous les dangers du dernier Constantin; mais une blessure qui le mit hors de combat, sembla lui avoir en même temps ravi sa présence d'esprit et son courage. Il abandonna son poste comme si tout étoit perdu, et la retraite de sa petite troupe ouvrit la ville aux Musulmans. Péra se rendit immédiatement après Constantinople, et la perte de cette florissante colonie fut un des échecs les plus funestes éprouvés par la république de Gènes. Les historiens Génois, cependant, passent rapidement sur des événemens d'une si haute importance, ils ne paroissent point en avoir été instruits par leurs compatriotes; ils n'ajoutent rien, par leur récit, aux narrations des historiens Grecs qu'ils ont évidemment suivies, et ils ne nous donnent connoissance d'aucune chronique originale de Péra. Cependant, leurs marchands étoient appelés à être témoins

dans l'Orient de révolutions bien assez dignes de mémoire, et l'existence même, comme le gouvernement de leur colonie, offroit un phénomène politique et mercantile bien assez étrange, pour réclamer leur attention (1). Après la perte de Péra, les Génois craignant de perdre également leurs autres établissemens du Levant, surtout Caffa, ou Théodosie sur la mer Noire, en transférèrent la souveraineté à la banque de Saint-Georges, qui toujours ferme au milieu de leurs révolutions, toujours sage au milieu de la folie et de l'ivresse des factions, sembloit plus en état que le doge et ses conseils, de sauver une colonie dont la garde étoit difficile (2).

Dans la même année 1455, les Génois attribuèrent la souveraineté de l'île de Corse à la banque de Saint-Georges, parce qu'Alfonse leur avoit enlevé le port et la ville de Saint-Florentin, et menaçoit le reste de l'île. Ce monarque avoit regardé le rétablissement des Fré-

(1) Les trois historiens génois que nous suivons, sont de près d'un siècle postérieurs à cette époque. Parmi eux le seul P. Bizarro raconte la prise de Constantinople avec quelques détails, L. XII, p. 279-282. Mais il ne fait que copier les Grecs; sa description même de Péra est empruntée de *Petrus Gillius Topographia Constantinopoleos*. — *Ubert. Folieta*, L. X, p. 603, et *Agost. Giustiniani*, L. V, f. 205, K-P, en rendent compte seulement par quelques lignes.

(2) *Uberti Folieta. Hist. Genuens.* L. X, p. 203. — *P. Bizarro.* L. XII, p. 285. — *Agost. Giustiniani.* L. V, f. 205. A.

CHAP. LXXVI.

1455.

goses dans Gênes comme une déclaration de guerre; dès-lors aussi sans doute, le tribut du bassin d'or ne lui avoit plus été payé. Le pape, effrayé des conquêtes des Turcs, interposa sa médiation, et obtint d'Alfonse, inquiet et épuisé lui-même, une trêve de six mois. Mais les vaisseaux Catalans qui en avoient profité pour se pourvoir de vivres dans le port de Gênes, rompirent cette trêve au moment où ils ressortirent du port. Pierre Frégoso écrivit avec beaucoup de noblesse au roi, pour demander compte de ces hostilités, tandis que tous les souverains de l'Italie auroient dû réunir leurs armes contre les Turcs, vrais ennemis du nom chrétien; il lui proposa de soumettre leurs différens, soit au pape, soit à l'arbitre qu'Alfonse lui-même voudroit nommer (1). Le roi de Naples ne tint aucun compte de ces réclamations; et son amiral, Bernard de Villa-Marina, après s'être concerté avec les Adorni et les Fieschi, étendit ses déprédations sur les deux rivières (2).

Pierre Frégoso n'opposa pas de flotte à celle de l'aragonois; mais après avoir eu soin de munir toutes les forteresses, et de se mettre

(1) La lettre de P. Frégoso, en date du 27 juillet 1455, est rapportée dans Raynaldi, *Annales Ecclés.* T. XVIII, p. 444. §. 55.

(2) *Ub. Folietae.* L. X, p. 605. — *P. Bizarro.* L. XII, p. 285. — *Agost. Giustiniani.* L. V, f. 206.



partout en état de défense, il laissa Villa-Marina se consumer en vains efforts. Il craignoit plus que cet amiral, les ennemis qu'il pouvoit avoir dans la ville même; et plutôt que de s'exposer à être surpris à l'improviste, il voulut leur donner lui-même une occasion de manifester leurs complots. Après avoir laissé une garde nombreuse au palais public, et avoir pris toutes les mesures convenables pour la sûreté de la ville, il annonça un voyage qu'il se croyoit obligé de faire dans les rivières, pour les mettre de même à l'abri de toute attaque. Au lieu de s'y rendre, cependant, il passa secrètement le 28 juillet dans la forteresse, où il avoit une nombreuse garnison entièrement dévouée à ses ordres. Ce qu'il avoit prévu ne manqua pas d'arriver: quand les factieux le crurent éloigné, ils prirent les armes, en répétant les noms d'Adorno et du roi d'Aragon, et ils vinrent attaquer le palais public. Frégoso attendit que tous ses ennemis secrets se fussent découverts; sortant alors de la citadelle avec ses troupes, il vint prendre par -derrière ceux qui attaquoient le palais: il en fit un grand carnage; il chassa de la ville les vaincus, et il punit quelques-uns de leurs chefs du dernier supplice (1).

CHAP. LXXVI.

1455.

(1) *Uberti Folietæ Genuens. Histor. L. X, p. 604. — P. Bizarro. S. P. Q. Genuens. Hist. L. XII, p. 286. — Agost. Gius-*

CHAP. LXXVI.

1455.

1456.

Durant la mauvaise saison la flotte arago-  
noise s'étoit retirée dans les ports du royaume  
de Naples; elle revint au printemps de 1456  
menacer les rivages de la Ligurie, et intercep-  
ter leur commerce. Elle s'empara aussi d'Al-  
benga, qui cependant fut bientôt repris. Au  
milieu de ces difficultés, Pierre Frégoso recou-  
roit alternativement au duc de Milan, aux  
Florentins, aux Vénitiens; mais tous s'étoient  
lié les mains par la ligue qu'ils avoient con-  
clue avec Alfonso, et dont ils avoient eu la foi-  
blesse d'exclure les Génois leurs anciens alliés.  
Le pape Calixte III, qui regardoit les Génois  
comme le seul peuple sur lequel il pût compter,  
pour la défense de la chrétienté dans le Levant,  
intercédoit avec zèle pour eux. Les secours con-  
tinuels de vivres, d'armes et d'argent, que la  
république faisoit passer à Caffa et dans les îles  
qu'elle possédoit en Grèce, l'épuisoient et ne  
lui laissoient ni vaisseaux ni soldats à opposer  
à Alfonso. Pierre Frégoso et le conseil de la ré-  
publique de Gènes s'étoient toujours adressés,  
de concert avec Calixte, aux souverains les plus

*tiniani*. L. V, f. 206. R. Mais Frégoso ayant apparemment quel-  
que honte d'un stratagème peu loyal, écrivit à Alfonso le 4 août,  
qu'il s'étoit effectivement embarqué le 28 juillet, et qu'il avoit  
été jusqu'à Sesto; qu'à son retour, le troisième jour, il avoit apaisé  
avec peu d'effusion de sang une révolte qui avoit éclaté en son  
absence. Sa lettre est rapportée par Raynaldi, *Annal. Eccles.* 1455.  
§. 56, T. XVIII, p. 444.

éloignés, pour les engager à faire passer des secours aux Chrétiens du Levant. Leurs lettres au roi d'Angleterre et au roi de Portugal font voir, en même temps, combien ils avoient eux-mêmes fait de sacrifices, combien leurs négociations avec ces princes étoient avancées, et combien la guerre que leur faisoit Alfonse, nuisoit à la défense de la chrétienté (1).

Le roi de Naples, cédant enfin aux sollicitations de Calixte III, aux exhortations de tous les princes chrétiens, qui sembloient n'être occupés que de projets de croisade, peut-être même à la crainte d'être le premier exposé, si les Turcs continuoient leurs conquêtes, promit de joindre quinze galères à celles du pape; il annonça même l'intention de se mettre à la tête de l'armement des princes chrétiens, et il fit, sous ce prétexte, lever des subsides considérables dans tous ses états. Mais quelques tentatives des Génois pour recouvrer leurs possessions en Corse, rallumèrent tout à coup sa colère. Il repoussa avec insulte les sollicitations que lui fit le doge, de s'armer contre les Turcs; il reprocha aux Génois d'avoir les premiers transporté les Osmanlis en Europe. « C'est contre vous,

(1) La lettre du doge au roi d'Angleterre est du 7 avril 1456; celle au roi de Portugal est du 3 septembre de la même année: toutes deux sont rapportées dans *Raynaldus, Ann. Eccles. ad ann. §. 5 et 9, p. 454, 455.*

CHAP. LXXXVI.

1456.

» qui êtes les vrais Turcs de l'Europe, leur  
 » dit-il, que nous nous faisons un devoir de  
 » tourner nos premiers efforts; nous ne nous  
 » arrêterons point que nous ne vous ayons for-  
 » cés, avec l'aide du Christ, à vous réduire en  
 » supplians à nos pieds. C'est alors seulement  
 » que nous acheverons, et même en dépit de  
 » vous, cette expédition contre les Turcs d'A-  
 » sie, à laquelle nous nous sommes engagés».

La lettre écrite avec cette amertume insultante, étoit l'ouvrage d'un des savans attachés à la cour d'Alfonse, peut-être d'Antoine de Palerme; il y avoit conservé ce ton outrageant qui caractérise les querelles littéraires du quinzième siècle. La réponse de la république, écrite par Bracelli son chancelier, est au contraire aussi noble que convenable (1).

A cette époque même les Génois avoient envoyé deux galères à Chio, avec cinq cents hommes de garnison, des armes de tout genre, et une quantité de blé suffisante pour approvisionner non-seulement cette île, mais encore celle de Rhodes. Ils avoient envoyé un vaisseau, des armes et deux cents hommes de gar-

(1) La lettre d'Alfonse est du 25 juillet 1456; on la trouve, avec la réponse, dans *Bonincontro, Annal. Miniatens.* T. XXI, p. 159. — *P. Bizarro.* L. XII, p. 287-291. — *Agostin. Giustiniani.* L. V, f. 206-210; et les *Annal. Ecclesiast.* T. XVIII, p. 457.

nison à Mytilène, enfin deux vaisseaux à Caffa, CHAP. LXXVI.  
dont l'un, le plus grand qui eût encore navigué 1456.  
sur la Méditerranée, fut coulé à fond par un  
coup de tonnerre (1).

Dans l'année suivante, Calixte, qui avoit re- 1457.  
nouvelé ses offres de médiation, se flatta quel-  
que temps d'avoir engagé Alfonso à faire la  
paix avec les Génois; leurs ambassadeurs de-  
voient rencontrer à Rome ceux du roi de Na-  
ples, et la négociation sembloit en bon train,  
lorsqu'un vaisseau d'Alfonse fut pris par les  
Génois. Quoiqu'il n'y eût point d'armistice, le  
roi fut aussi irrité de cet acte d'hostilité que s'il  
ne l'avoit point provoqué. Les ambassadeurs  
génois revinrent de Rome sans avoir rien pu  
conclure, et Pierre Frégoso, désespérant de  
trouver ailleurs du secours, s'adressa au seul  
ennemi qu'Alfonse pût encore craindre, au roi  
de France Charles VII, protecteur et parent de  
René d'Anjou (2).

Malgré la manière inconsidérée dont René  
s'étoit retiré, en 1455, de la guerre de Lom-  
bardie, il n'avoit point renoncé à ses préten-  
tions sur le royaume de Naples. Il avoit envoyé

(1) Lettre de P. Frégoso et de son conseil, à Calixte III, en  
date du 11 juillet 1456. *Ann. Eccl.* T. XVIII, p. 458.

(2) Lettre de Calixte III au Doge. *Ann. Eccl.* 1457, §. 46,  
p. 499; et lettre d'Alfonse au Pape. *Annals Miniatiens.* p. 160.

aux Florentins, conformément à ses promesses, son fils Jean, duc de Calabre, pour prendre le commandement de leurs troupes. Jean étoit arrivé à Florence le 7 février 1454; il y avoit été accueilli avec des honneurs infinis; le bâton du commandement lui avoit été consigné au milieu de fêtes brillantes (1). Cependant la négociation pour la paix étoit dès-lors commencée, et cette paix fut publiée à Florence le 14 avril suivant, sans que le duc Angevin de Calabre eût eu occasion de rendre aucun service à ses alliés. Mais quoiqu'il dût regretter de voir la république florentine contracter une alliance avec son compétiteur, il ne témoigna aucun mécontentement d'une conduite que la situation des affaires rendoit nécessaire; il passa une année entière en Toscane, conformément à son traité, et à son départ, il accepta un présent de vingt mille florins, par-delà ce qui lui étoit dû. Il rentra en France au mois de mai 1455 (2).

C'est à ce prince, aussi bien qu'à Charles VII, que Pierre Frégoso eut recours; ce doge sentoit que les souffrances d'une si longue guerre avoient rendu son autorité odieuse à ses concitoyens; entouré d'ennemis déclarés et d'en-

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 78.

(2) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 81. — *Istoria di Gio: Cambi. Delizie Erudit.* T. XX, p. 353.

nemis secrets, il n'avoit plus moyen de leur résister, et il étoit cependant décidé à ne pas leur céder la victoire. Il résolut donc de mettre la république sous la sauve-garde d'un puissant protecteur. Par un traité conclu au mois de février 1458, il transféra à Charles VII la seigneurie de Gênes, en réservant à sa patrie tous les droits et les privilèges d'une ville libre, tels qu'ils avoient déjà été spécifiés dans une concession semblable faite à Charles VI, le 25 octobre 1596 (1). Ce n'étoit proprement que le pouvoir du doge qui étoit concédé de cette manière à un souverain étranger, et dans l'intention du conseil tout au moins, la république devoit subsister avec la même liberté et la même juridiction, sous la magistrature temporaire d'un délégué du roi de France, que sous celle d'un Frégoso ou d'un Adorno. Jean d'Anjou, duc titulaire de Calabre, vint, conformément à ce traité, prendre le commandement des seuls ennemis que son rival eût encore à combattre en Italie. Il arriva à Gênes le 11 mai 1458 : les magistrats vinrent lui prêter serment de fidélité au nom du peuple, dans les jardins Frégoso, au faubourg Saint-Thomas. Le duc de Calabre prêta à son tour, avant d'être admis dans les murs, le serment de respecter les lois et les privilèges

(1) Voyez ci-devant, T. VII, p. 375.

des Génois, aussi bien que les statuts et l'indépendance de la banque de St.-George : dès-lors il partagea avec Pierre Frégoso le soin de la défense de la ville (1).

Jean d'Anjou amenoit avec lui dix galères françaises, et assez de troupes pour mettre garnison dans Gênes et dans Savonne (2). Aussi Frégoso s'étoit-il flatté que le roi de Naples ne s'attaqueroit point à un aussi puissant protecteur ; mais Alfonse parut au contraire redoubler d'efforts pour soumettre ses adversaires, en raison de leur obstination. Bernard de Villamarina, son amiral, avoit passé, avec vingt vaisseaux, l'hiver à Porto-Fino ; au printemps, Alfonse lui en envoya dix autres, qui portoient des armes, des munitions, et des troupes de débarquement choisies dans l'élite de son armée. Cette flotte vint bloquer le port de Gênes, presque immédiatement après l'arrivée de Jean d'Anjou. Jean-Antoine de Fiesque, Raphael et Barnabas Adorno, descendirent de leur côté des montagnes pour mettre le siège devant la ville. Pierre Spinola, également exilé, rassembla sous les armes ses vassaux et ses partisans.

(1) *Uberti Folietæ*. L. X, p. 604. — *Macchiavelli Ist. Flor.* L. VI, p. 263. — *P. Bizarro*. L. XIII, p. 291. — *Agost. Giustiniani*. L. V, f. 211. O. Frégoso avoit stipulé pour lui-même la cession de quatre châteaux dans le voisinage d'Avignon, et 50,000 ducats en argent. *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 725.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XXVI, p. 685.



D'autre part, Jean d'Anjou avoit fait rentrer tous les vaisseaux génois dans le port ; il l'avoit fermé ensuite avec de fortes chaînes et des madriers flottans ; il avoit garni toutes les forteresses de ses François, joints aux soldats de Frégoso, et il attendoit avec courage un prochain assaut, lorsque, le 1<sup>er</sup> juillet, l'une et l'autre armée reçut avec une égale surprise la nouvelle de la mort d'Alfonse, survenue le 27 juin. Aussitôt la flotte des assiégeans se dispersa, une partie des vaisseaux regagna les ports de Catalogne, et l'autre les ports de Naples, d'où ils étoient sortis ; l'armée des mécontents se retira de même dans les montagnes ; Barnabas et Raphael Adorno moururent tous deux au bout de peu de jours, ou des suites des fatigues de la guerre auxquelles ils n'étoient point accoutumés, ou du chagrin de se voir enlever une victoire dont ils se croyoient assurés. Les Génois, étonnés de cette délivrance inattendue, purent à peine s'en réjouir eux-mêmes, car la cherté et la mauvaise qualité des vivres dont ils s'étoient nourris pendant le siège, la misère, les fatigues et les soucis de la guerre, avoient engendré dans leurs murs une maladie contagieuse qui fit, parmi eux, plus de ravages que n'en avoit fait l'ennemi qui venoit de se retirer (1).

(1) *Joann. Simonetæ vita Franc. Sfortiæ*, L. XXVI, p. 684. —

Alfonse, âgé, au moment de sa mort, de soixante-trois ans huit mois et vingt-sept jours (1), régnoit en Aragon depuis 1416; mais c'étoit seulement depuis la guerre qu'il avoit portée en Corse en 1420, et surtout depuis qu'il avoit été adopté par Jeanne II de Naples, qu'il avoit acquis en Italie une influence prépondérante. Il croyoit avoir assuré la succession de son fils naturel Ferdinand, par ses traités avec presque tous les princes d'Italie, et par l'investiture obtenue successivement de deux papes. L'ordre qu'il mettoit dans cette succession lui paroissoit conforme à la justice, puisqu'il ne dispoit en faveur de son bâtard, que du royaume de Naples, qu'il avoit conquis lui-même, tandis qu'il laissoit tous ses états héréditaires à son frère Jean, roi de Navarre. Ce frère étoit alors en différend avec son fils du premier lit, don Carlos, qui portoit le titre de comte de Viane, et qui étoit venu chercher un asile à la cour de Naples. Le comte de Viane

*Uberti Folietæ Genuens. Hist. L. XI, p. 605. — P. Bizarro Senatus Populique Genuens. Histor. L. XIII, p. 292. — Agostino Giustiniani Annali di Genova. L. V, f. 211, P. — Pandolfo Colleenatio Histor. di Napoli. L. VI, f. 201-206.*

(1) D'après *Bonincontro, Annales Miniatesens.* T. XXI, p. 162. C'est par la mort d'Alfonse que se terminent ces Annales: leur mérite est fort inégal; mais elles contiennent d'excellens renseignements sur quelques parties de l'histoire de Naples. Les affaires de San-Miniato n'en occupent que la moindre partie.

étoit à Rome, au commencement du mois de mai 1458, lorsqu'Alfonse tomba malade ; et , à cette nouvelle, ce prince s'étoit hâté de revenir à Naples. Il étoit aimé du peuple et de la noblesse, et il méritoit de l'être. Alfonso ne vit pas son retour sans inquiétude. Il craignit, s'il venoit à mourir au Château-Neuf, que les Aragonois et les Catalans en garnison dans ce château, ne se déclarassent pour le comte de Viane, fils et héritier présomptif de leur nouveau roi. Tout malade qu'il se sentoit, il fit répandre le bruit de sa convalescence ; il se fit transporter au château de l'Œuf, sous prétexte de changer d'air, et en même temps il donna le commandement du Château-Neuf, qu'il quittoit, à son fils Ferdinand. Le même jour il signa le testament par lequel il appelloit à la couronne de Naples, Ferdinand, son fils légitimé, et il laissoit les couronnes d'Aragon, de Catalogne, de Valence, des îles Baléares, de Sardaigne et de Sicile, à son frère le roi de Navarre, conformément aux constitutions de ces royaumes. Vingt-quatre heures après il mourut (1).

Alfonse a conservé auprès de la postérité le surnom de *Magnanime*, qu'il dut principalement à une libéralité presque sans bornes. Dans

(1) *Giannone Istor. civile del regno di Napoli*. L. XXVI, C. VII, p. 540.

ce siècle où tous les souverains d'Italie rivalisoient en amour pour les lettres, il les égala ou les surpassa tous, par son enthousiasme pour l'antiquité, par son ardeur pour les études, et sa bienfaisance envers les savans, qu'il attiroit de toutes parts auprès de lui, et qu'il s'attachoit par de magnifiques récompenses. Il avoit pris pour écusson un livre ouvert; aussi, même parmi ceux qui ne furent point, comme lui, administrateurs ou guerriers, jamais souverain ne consacra plus de temps à la lecture. Il portoit partout avec lui, Tite-Live et les Commentaires de César; il tenoit toujours des livres sous son chevet, pour les heures qu'il pourroit dérober au sommeil. Son secrétaire et son pagnégyriste, Antoine Beccadelli de Palerme, connu sous le nom de *Panhormita*, prétend l'avoir guéri à Capoue d'une maladie, en lui lisant la vie d'Alexandre par Quinte-Curce. Cosme de Médicis réussit, à ce qu'on assure, à l'adoucir, après l'offense que lui avoit donnée le traité de Lodi, et à le faire entrer dans la ligue de l'Italie supérieure, par le présent qu'il lui fit d'un beau manuscrit de Tite-Live (1).

Les gens de lettres, et surtout les érudits, sont trop souvent étrangers à l'esprit de leur

(1) *Ginguené, Hist. littéraire d'Italie. Chap. XVIII, T. III, p. 268. — Tiraboschi Storia della letteratura. T. VI, L. I, chap. 2, §. 17, p. 40.*

siècle, pour que leurs éloges soient une garantie suffisante des vertus d'un roi; c'est un bien meilleur indice du noble caractère d'Alfonse, que sa confiance dans l'amour du peuple qu'il avoit conquis. Il parcouroit souvent à pied, et sans suite, les rues de Naples, et il répondoit à ceux qui croyoient y voir du danger : « Que » peut craindre un père qui se promène au milieu de ses enfans » ? Alfonse, en effet, étoit chéri du peuple à cause de ses vertus, et même à cause de ses défauts. Son éloquence, son affabilité, la noblesse de ses manières, et sa bravoure chevaleresque, charmoient ceux qui l'approchoient. Il leur plaisoit aussi par une sorte de sympathie qu'on trouve dans le peuple, pour la tendresse et la disposition à l'amour, que ce roi conserva jusqu'à la fin de sa vie. Le caractère romanesque d'Alfonse eut une influence remarquable sur sa destinée. La naissance de son fils Ferdinand avoit été accompagnée de circonstances mystérieuses. Quelques historiens assurent qu'il provenoit d'un inceste avec Catherine femme de Henri, frère d'Alfonse; que pour sauver la réputation de cette princesse, Marguerite de Hizar se laissa attribuer cet enfant, et fut ensuite victime de la jalousie de la reine, qui la fit étouffer (1). Alfonse ne par-

CHAP. LXXXVI.

1458.

(1) *Surita Anales del Reyno de Aragon*. L. XIV, chap. 35.

CHAP. LXXVI.  
1458.

donna jamais à sa femme cette barbarie ; dès-lors, il ne voulut plus la revoir, mais il resta jusqu'à sa mort engagé dans les liens d'un mariage qu'il détestoit, et qu'il ne pouvoit rompre. Sa dernière passion eut pour objet Lucrèce d'Alagna, fille d'un gentilhomme napolitain. Pie II, déjà pape lorsqu'il écrivit ses commentaires, les vit ensemble, et fut touché de leur amour et de leur vertu. « C'est à Torre del » Greco, dit-il, que vivoit Lucrèce, femme, ou » plutôt vierge charmante, née de parens na- » politains nobles, mais pauvres. Le roi l'aima » éperdument, au point de paroître hors de » lui en sa présence. Il ne voyoit rien, il n'en- » tendoit rien que Lucrèce ; ses yeux étoient » toujours fixés sur elle ; il louoit ses paroles, » il admiroit sa sagesse, il applaudissoit à toutes » ses actions ; il la combloit de présens, et vou- » loit qu'elle fût honorée comme une reine ; il » s'abandonnoit tellement à elle, que personne » ne pouvoit obtenir audience de lui, si elle ne » le vouloit pas..... Cependant, si l'on en doit

— *Rocchi Pirri Chronologia Regum Siciliae, apud Burmannum Thesaurus Antiq. Ital. T. X, P. V. p. 96.* — D'autre part Pontanus, qui fut secrétaire de Ferdinand, appelle sa mère Vilar-dona-Carlina, et ajoute que beaucoup de gens le disoient supposé par cette femme, et fils d'un cordonnier de Valence, mahométan, comme l'étoit presque tout le peuple dans ce royaume *Pontanus Neapolitani belli. L. II. Y.*

» croire le bruit public , jamais elle ne céda  
 » à ses désirs. On assure qu'elle avoit dit plus  
 » d'une fois , qu'elle ne sacrifieroit point au roi  
 » sa virginité , et que s'il employoit la force  
 » contre elle , elle préviendrait sa honte par  
 » la mort , au lieu de se punir tardivement ,  
 » comme avoit fait l'antique Lucrece (1) ». Al-  
 fonce avoit espéré d'épouser Lucrece d'Alagna ;  
 dans ce but , il avoit demandé à Calixte III un  
 divorce d'avec Marie de Castille , pour cause  
 de stérilité ; mais quoique ce pape eût été au-  
 paravant son ambassadeur , le gouverneur qu'il  
 avoit donné à son fils , et son homme de con-  
 fiance , Calixte ne voulut jamais accorder ce  
 que le roi lui demandoit (2).

De grands succès à la guerre , la conquête  
 d'un royaume , de brillantes victoires sur Cal-  
 dora , sur René d'Anjou , sur François Sforza ,  
 donnoient à Alfonso le lustre qui frappe le plus  
 le vulgaire. La prospérité des Deux Siciles et la  
 paix rétablie après une longue anarchie , le fai-  
 soient ranger aussi parmi les sages administra-  
 teurs ; cependant la vertu qui lui a attiré le plus

(1) *Commentarii Pii Papæ II. L. I. p. 27.*

(2) *Platina vita di Calisto III. p. 426. — Annal. Ecclesiast. Raynaldi. 1455, §. 36, p. 444 et 1456, §. 12, p. 457. — Giannone Storia civile. L. XXVI, Chap. VII, p. 536. — Rocchi Pirri Chronologia Regum Siciliæ. Thesaurus Burmanni. T. X. P. V. p. 96. — Jo. Mariann. de Reb. Hispan. L. XXII, chap. 18, p. 58.*

d'éloges, sa libéralité, fut presque toujours imprudente et excessive; ses profusions le tenoient constamment dans la gêne : il reprenoit bientôt d'une main ce qu'il avoit donné de l'autre; il étoit forcé d'accabler ses sujets d'impôts immodérés, ou de leur vendre des grâces contraires à l'ordre et à la bonne administration du royaume. L'argent manquant à ses prodigalités, il distribua aussi avec profusion, dans sa monarchie, les titres nouveaux, les dignités et les seigneuries féodales. Avec la même libéralité, il étendit les prérogatives des seigneurs, et il leur accorda une souveraineté presque entière sur leurs vassaux; il aggrava ainsi l'oppression de ces derniers, en leur retirant la protection de la couronne; il affoiblit l'autorité souveraine; il nuisit à la prompte exécution de la justice, et il multiplia les moyens de résistance des grands feudataires, dans les guerres civiles à venir. On peut donc révoquer en doute si le règne d'Alfonse a été favorable aux progrès de la civilisation dans le royaume de Naples, mais on ne peut lui refuser à lui-même le titre d'un des plus grands et des plus généreux monarques qui aient illustré le quinzième siècle (1).

(1) *Giannone Istor. Civil. T. III, L. XXVI, Chap. V. VI et VII. — Giornali Napolitani. T. XXI. Rer. Ital. p. 1152.*



## CHAPITRE LXXVII.

*Efforts de Calixte III et des barons napolitains pour empêcher Ferdinand d' Aragon de succéder à son père. Ils s'adressent à Jean d' Anjou , seigneur de Gènes. Pierre Frégoso est tué dans une attaque contre Gènes. Jean d' Anjou quitte Gènes pour le royaume de Naples. Guerre civile ; batailles de Sarno et de San-Fabbiano entre les Angevins et les Aragonois.*

1458—1460.

DEPUIS qu'Alfonse étoit monté sur le trône CHAP. LXXVII. de Naples jusqu'à sa mort , il sembloit n'avoir eu d'autre but dans sa politique que celui d'assurer la succession de ce royaume à son fils naturel Ferdinand. Aussitôt que le roi René d'Anjou s'étoit retiré de Naples , Alfonse s'étoit occupé de faire reconnoître par le parlement , comme habile à succéder à la couronne , ce fils qu'il avoit déjà légitimé. Le parlement de Naples étoit la grande diète nationale du royaume ; il étoit composé de deux chambres seulement ; dans celle de la noblesse siégeoient avec les

CHAP. LXXVII. princes et les barons, quelques prélats, en leur qualité de feudataires, comme l'abbé de Mont-Cassin, reconnu pour premier baron du royaume, l'archevêque de Reggio et d'autres; dans celle des députés des villes, l'élu du peuple de Naples, et les syndics des principales communautés étoient appelés. Ce parlement avoit le droit de régler, de concert avec le roi, l'administration de la justice et les finances de l'état (1); mais il n'avoit point une garantie suffisante de son existence, et les monarques napolitains négligèrent souvent de l'assembler. Alfonse le convoqua en 1443; ses confidens se chargèrent de faire envisager à la noblesse, la nécessité de fixer l'ordre de la succession au trône. Si le fils naturel du conquérant y est appelé, dirent-ils, comme il n'aura pas d'autres états, et qu'il tiendra tout des Napolitains, il sentira davantage la nécessité de respecter leurs privilèges; si au contraire, à défaut de fils légitimes d'Alfonse, on laissoit passer la couronne à son frère le roi de Navarre, on ne pourroit point s'attendre à ce qu'il préférât l'Italie à sa propre patrie; la capitale demeureroit donc sans souverain; Naples seroit tout au plus la résidence d'un vice-roi, et devoit attendre les ordres d'une cour étrangère, qui ne connoîtroit

(1) *Giannone. L. XX, Chap. IV, T. III, p. 51-53.*

ni les mœurs ni la langue du peuple qui lui seroit soumis. D'ailleurs, ajoutoient-ils, Alfonso ayant été élevé lui-même sur le trône par les armes des Napolitains, pouvoit être considéré comme un monarque élu par son peuple. Il n'avoit d'autres droits à la couronne que ceux qu'il tenoit de cette élection, à moins qu'il ne fit valoir le droit de conquête. Aucun pacte n'obligeoit ou ses sujets ou lui-même à faire participer son frère et la maison d'Aragon à une acquisition qui lui étoit personnelle. L'adoption de Ferdinand par la nation étoit donc aussi légitime qu'elle étoit convenable. Les barons, assemblés en parlement, parurent sentir ces motifs divers; ensuite de leur délibération, Honoré Caiétan, comte de Fondi, vint se prosterner aux genoux du roi, et le supplier, au nom de sa noblesse assemblée, d'accorder à son fils Ferdinand, alors âgé de dix-neuf ans, le titre de duc de Calabre, et de le désigner pour successeur à la couronne. Alfonso, au comble de ses vœux, accorda ce qu'il s'étoit fait demander; il investit son fils, dans l'église de San-Ligorio, du duché de Calabre : il lui remit la couronne, l'étendard et l'épée, et il lui fit prêter serment par la noblesse et les députés des villes du royaume (1).

(1) *Giannone Istor. Civile. L. XXVI, chap. 2, p. 489.*

Mais comme les papes prétendoient être seigneurs suzerains du royaume de Naples, la succession pacifique de Ferdinand n'étoit point assurée, jusqu'à ce que la cour de Rome, alors attachée au parti Angevin, eût reconnu le nouveau roi, et le droit héréditaire de son fils naturel. Le monarque chargea de sa réconciliation avec le pontife, Alfonse Borgia, évêque de Valence, le même qui se trouva élevé sur la chaire de Saint-Pierre sous le nom de Calixte III, au moment où cette même succession s'ouvrit. Eugène reconnut en effet Alfonse, par le traité de paix signé à Terracina le 14 juin 1445; il lui expédia la même année des bulles par lesquelles il assuroit la succession aux enfans mâles d'Alfonse, sans ajouter la désignation de *légitimes*, et à leur défaut, à la ligne transversale (1). Le 14 juillet de l'année suivante, Eugène IV légittima Ferdinand, et le déclara habile à occuper les plus hautes dignités du royaume, comme à succéder à la couronne (2). Cependant de nouvelles bulles d'in-

(1) *Raynald. Annal. Eccles.* 1445. §. 12-9. T. XVIII, p. 275-279.

(2) La bulle rapportée dans Raynaldus, parle des plus hautes dignités, mais non de la couronne. Il est cependant probable qu'elle est tronquée, puisque non-seulement Giannone, mais le pape Pie II, disent expressément qu'Eugène rendit Ferdinand habile à succéder à son père. Raynaldus, an. 1444. §. 20, p. 504. — *Giannone. L. XXVI*, chap. 2, p. 496. — *Pii Papæ II. Commentariū.* L. 1, p. 29.

vestiture, publiées à Naples le 2 juin 1445, limitoient encore la succession aux fils issus d'un légitime mariage (1). Apparemment qu'Eugène IV vouloit se réserver la possibilité de disputer la succession de Ferdinand, lorsqu'elle viendrait à s'ouvrir, et que, par ce motif secret, il se refusoit à s'expliquer avec la clarté que demandoit le roi. Nicolas V, dont l'esprit étoit plus pacifique, se prêta aussi d'une manière plus expresse aux vœux d'Alfonse : il confirma, par une bulle du 14 janvier 1448, toutes les grâces accordées par l'Église au roi de Sicile; il reconnut et sanctionna de nouveau le droit de succession de Ferdinand, par une bulle du 27 avril 1449; enfin il accéda, le 26 janvier 1455, à la ligue de vingt-cinq ans entre Venise, Florence, le duc de Milan et le roi de Naples; ligue dont un des objets étoit le maintien de cette succession déjà sanctionnée par tant de traités (2). Le droit de Ferdinand sembloit donc établi par le consentement du peuple,

(1) *Annales Ecclesiastici* 1445. §. 1-11, p. 505-510.

(2) *Giannone. L. XXVI*, chap. III, p. 499. — L'annaliste de l'Église, pour ne pas mettre Calixte III en contradiction trop ouverte avec les actes de ses prédécesseurs, a déguisé une partie de ces faits. Il a supprimé les deux premières bulles de Nicolas V, mais comme il rapporte la troisième (1455 §. 5 et 4, p. 427), par laquelle le pape se rend garant de la succession de Ferdinand, le droit de ce prince au trône de Naples reste, même d'après lui, suffisamment établi.

par celui du seigneur suzerain , et par celui de tous les états d'Italie.

Alfonse cependant , pour ajouter encore à la sûreté de son fils , voulut lui procurer une alliance puissante dans ses propres états. Le premier en grandeur et en richesses , entre les feudataires du royaume , étoit Jean Antoine Orsini , prince de Tarente. Ses trésors , l'étendue de ses fiefs , le nombre de ses vassaux , et celui des soldats qu'il tenoit toujours sous les armes , le mettoient presque en état de donner ou d'ôter la couronne à son maître. Orsini avoit auprès de lui à Lecce , Isabelle de Clermont , fille de la comtesse de Copertino , sa sœur ; Alfonso la demanda pour son fils , et la lui fit épouser en 1444 ; en même temps il maria une de ses filles naturelles à Marin de Marzano , fils unique du duc de Suessa , et une autre à Lionnel , marquis d'Este (1).

7458.

Mais à la mort d'Alfonse , on vit se déclarer contre son fils les hommes mêmes dont ce monarque avoit cru s'être le mieux assuré. Le premier et le plus acharné de tous ses ennemis fut le vieux pape Calixte III , le même qui avoit été son négociateur à Rome , n'étant encore qu'évêque de Valence ; qui avoit obtenu de son prédécesseur la légitimation de Ferdinand , et

(1) *Giannone Istor. Civile. L. XXVI , chap. I<sup>er</sup> , p. 496.*

qui avoit accompagné ce même Ferdinand dans ses voyages. Dès qu'il apprit la mort d'Alfonse, il publia, le 12 juillet 1458, une bulle, dans laquelle il déclara son royaume dévolu au Saint-Siège, par l'extinction de la ligne légitime du dernier feudataire; comme si la cour de Rome n'avoit pas précédemment reconnu les droits de Ferdinand fils d'Alfonse, ceux de Jean son frère, et ceux de René d'Anjou son rival. Il défendit aux sujets napolitains de prêter à aucun des prétendans à la couronne le serment de fidélité; il délia de leurs obligations ceux qui l'avoient déjà prêté, et il invita tous ceux qui se croiroient quelque droit à cette succession, à se pourvoir par-devant les tribunaux ecclésiastiques (1).

(1) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1458. §. 32-33, p. 517. — *Jovianus Pontanus de bello Neapolitano.* L. I. Pontanus, l'un des plus distingués parmi les littérateurs du quinzième siècle, étoit secrétaire de Ferdinand I, à l'époque où il écrivit cette histoire. Il le fut ensuite d'Alfonse II et de Ferdinand II. Employé dans les missions diplomatiques les plus honorables, dans les négociations les plus importantes, il fut encore l'instituteur d'Alfonse II. Il succéda à Antoine Beccadelli, connu sous le nom de *Panhormita*, dans la présidence de l'académie de Naples, et ses poésies latines, plus que le reste de ses écrits, ont fondé sa réputation. (*Tiraboschi Storia della letteratura Italiana.* T. VI, L. III, C. IV, §. 29-30, p. 886). Son histoire de la guerre de Naples, en six livres, est écrite avec une grande élégance, un soin remarquable de peindre les lieux et les hommes, un coup d'œil très-juste pour indiquer ce qui caractérise chaque

Non content d'employer les armes et les menaces de l'Église pour soumettre le royaume de Naples, Calixte essaya d'engager le duc de Milan à seconder ses vues ambitieuses. Sforza avoit perdu ses fiefs dans les Abruzzes et la Pouille, premier fruit des victoires de son père; Calixte offrit de les lui rendre, d'y ajouter même de nouveaux états, si par l'assistance du duc, il réduisoit le royaume sous sa domination, et pouvoit en disposer en faveur de Pierre-Louis Borgia, son neveu favori. Mais François Sforza, loin de prêter l'oreille à ces négociations, déclara qu'il demeureroit fidèle à l'alliance qu'il avoit contractée avec la maison d'Aragon, et qu'il seconderoit Ferdinand de toutes ses forces (1). Au reste, Calixte III, qui formoit de si vastes projets, n'eut pas beaucoup de temps pour les mûrir; lorsqu'Alfonse mourut, il étoit déjà accablé de vieillesse, et atteint de la maladie qui devoit le mener au tombeau. Il suivit de près ce monarque, et il expira le 6 août (2).

gouvernement, et une grande habileté à faire intervenir dans ses récits les tableaux des peuples étrangers, ou des révolutions précédentes, qui se lient au temps sur lequel il écrit. L'édition in 4<sup>o</sup>, dont je me suis servi (*Haganœ*, 1550), n'a point de pages marquées; j'ai indiqué les feuillets par les lettres d'imprimerie. Il a été réimprimé in *Thesaur. Antiq. Italic.* T. IX, P. III.

(1) *Joann. Simonetæ Hist. L. XXVI*, p. 685.

(2) *Ann. Eccles.* 1458, §. 40, p. 520. — *Stefano Infessura Diar. Rom.* T. III, P. II, p. 1138.



Calixte III, en montant sur le trône, avoit annoncé des intentions bienfaisantes, et il avoit fait attendre un règne vertueux, mais il se démentit bientôt; il ne songea plus qu'à enrichir et agrandir ses neveux, dont aucun n'étoit recommandable par des talens ou des vertus. L'un d'eux, Roderic Lenzuoli, qu'il fit cette année même évêque de Valence, auquel il fit prendre le nom de Borgia, et qui a donné à ce nom une odieuse célébrité, a fait rejaillir sur son bienfaiteur la honte dont lui-même s'est couvert.

Les cardinaux donnèrent pour successeur à Calixte III, Æneas Sylvius Piccolomini, né à Corsignano, bourgade à vingt-deux milles de Sienne, qui prit ensuite le nom de Pienza, parce que le nouveau pape se fit appeler Pie II. C'étoit un des hommes les plus savans, les plus spirituels et les plus actifs de ce siècle. Sa célébrité avoit commencé dans le concile de Bâle, où il s'étoit distingué par son opposition à la cour de Rome. L'antipape Félix V le fit son secrétaire, et l'envoya en mission auprès de l'empereur Frédéric III. Celui-ci l'admit également au nombre de ses secrétaires, et ensuite des consultants de l'empire (1). Il le chargea à

(1) *Vita Pii II*, per Joann. Anton. Campanum. T. III, P. II.  
p. 969-970.

CHAP. LXXVII. SON TOUR D'UNE NÉGOCIATION AUPRÈS D'EUGÈNE IV.

1458.

A cette occasion , Æneas Sylvius se réconcilia avec la cour de Rome , et il fut admis au nombre des secrétaires d'Eugène , avant d'avoir abdiqué le même emploi qu'il exerçoit auprès de Félix V (1). Tour à tour employé dans les négociations du concile, de l'empereur et du pape, il parcourut l'Europe à plusieurs reprises et dans tous les sens , et il se fit connoître de toute la chrétienté par son éloquence , son érudition, et son adresse dans les affaires. Eugène IV l'avoit fait évêque de Trieste, Nicolas V lui avoit donné l'évêché de Sienne, et Calixte III, le chapeau de cardinal (2).

Au moment de son couronnement , Pie II se trouva sans argent et sans soldats ; Calixte avoit tout donné à ses neveux , et ceux-ci commençoient déjà à vendre les forteresses de l'Église à Jacob Piccinino , tandis que ce dernier abandonnoit la guerre dont il étoit alors chargé contre Sigismond Malatesti , pour profiter des révolutions de la cour romaine. Pie , dans cet état de détresse , sentit la nécessité de s'attacher à François Sforza , qui mit pour condition à ses

(1) *Vita Pii II, per Joann. Anton. Campanuzi.* T. III, P. II, P. 97<sup>1</sup>.

(2) Pie II, dans son commentaire sur sa propre vie, L. I, p. 30-31, donne des détails fort curieux sur le conclave où il fut élu.

secours, la réconciliation du pape avec le roi Ferdinand (1). D'ailleurs, Pie II en montant sur le trône pontifical, embrassoit avec ardeur le projet de faire marcher une croisade contre les Turcs; il n'avoit cessé de la prêcher comme évêque, et comme légat. Le premier acte de son pontificat fut de convoquer, pour le premier juin de l'année suivante, une diète des princes italiens à Mantoue, afin de s'y occuper de la guerre sacrée; et comme la paix intérieure étoit nécessaire au succès de cette diète, Pie II ne refusa point de confirmer le droit de succession de Ferdinand, déjà reconnu par ses prédécesseurs (2). Il envoya au mois d'octobre, à Naples, le cardinal Latino Orsini, lui porter la couronne du royaume (3); et cependant il profita de la circonstance, pour faire avec Ferdinand un traité avantageux au Saint-Siège et à lui-même. Il fixa le tribut que les rois de la Sicile antérieure devoient à Saint-Pierre, tribut qui depuis long-temps n'étoit pas payé; il fit restituer à l'Église, Bénévent, Pontecorvo et Terracina (4). Il maria son neveu, Antoine

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXVI, p. 687.*

(2) *Vita Pii II a J. Campano. T. III, P. II, p. 974. — Commentarii Pii Papæ II. L. II, p. 54-35.*

(3) *Joann. Simonetæ. L. XXVI, p. 688. — Cronica di Bologna. T. XVI, p. 727.*

(4) *Giannozzi. L. XXVI, C. VI, p. 527. — Campanus Vita Pii II. p. 978. — Commentarii Pii Papæ VI. L. II, p. 36.*

Piccolomini, à Marie, fille naturelle de Ferdinand, qui lui donna pour dot le duché d'Amalfi, le comté de Celano, et la charge de grand justicier du royaume (1). Enfin il se réserva de dicter le traité de pacification entre Sigismond Malatesti et le roi de Naples.

Ferdinand étoit déjà en possession tranquille du trône de Naples; néanmoins don Carlos, comte de Viane, fils du roi de Navarre, avoit trouvé parmi les barons catalans et siciliens qui formoient la cour d'Alfonse, un grand nombre de partisans. Ceux-ci soutenoient que le royaume de Naples ayant été conquis par les Aragonois, devoit suivre le sort du royaume d'Aragon. D'ailleurs, le comte de Viane étoit distingué par la noblesse de son caractère, sa générosité et l'élégance de ses manières, autant que Ferdinand étoit déjà signalé pour sa dissimulation, sa cruauté et son avarice. Mais Ferdinand, au moment de la mort de son père, parcourut la ville de Naples à cheval, pour en prendre possession; il fut partout salué par les acclamations du peuple; le comte de Viane n'essaya point de lutter contre ce qui lui parut le vœu national; il monta sur un vaisseau qui étoit dans le port, avec tous les Catalans qui

(1) *Giannone*. L. XXVII. *Introd.* p. 550. — *J. Ann. Simoneta*. L. XXVI, p. 688. — *Pii II. Comment.* L. II, p. 6. Il passe sous silence les conditions qui ne regardent que son avantage personnel.

ne voulurent pas servir Ferdinand, et il se re- CHAP. LXXVII.  
 tira en Sicile (1). 1458.

Les acclamations de la populace n'exprimoient point cependant le vœu national; les barons napolitains connoissoient assez le caractère de Ferdinand, pour désirer ardemment se soustraire à sa domination; seulement il leur falloit du temps pour préparer leur résistance. Le plus défiant parmi eux étoit ce même prince de Tarente, Jean-Antoine Orsini, dont le nouveau roi avoit épousé la nièce. Orsini n'osoit point quitter sa résidence de Lecce pour venir à la cour: il se tenoit toujours en garde contre le fer ou le poison des émissaires de Ferdinand; il regardoit les grâces qu'il recevoit de lui, comme des amorces destinées à l'attirer dans des pièges dangereux. Il songea des premiers à former un parti contre le nouveau roi; il s'allia d'abord au prince de Rossano, puis à Josias Acquaviva, duc d'Atri, et au marquis de Cotrone. Ces puissans feudataires envoyèrent au roi Jean de Navarre, pour lui offrir de le mettre en possession du royaume de Naples, au même 1459.

(1) *Cicconone*. L. XXVII. *Intr.* p. 544. — *Jov. Pontanus de bello Neap.* L. I, N. 11. — *Jo. Marianæ. de reb. Hispaniæ.* L. XXII, C. 19, p. 56. — Bel éloge du comte de Viane, par *Marineus Siculus*, qui écrivoit cependant par ordre de Ferdinand le Catholique. *Lucii Marinei Siculi de rebus Hispaniæ.* L. XIII, p. 17. in *Hispan. Illustr.* T. I. •

titre auquel il venoit de recueillir celui d'Aragon, et le reste de la succession de son frère. Heureusement pour Ferdinand, que Jean étoit alors engagé dans des guerres civiles contre ses sujets de Catalogne et de Navarre. Dominé par sa seconde femme, il vouloit déshériter le comte de Viane, son fils du premier lit, pour lui substituer ce Ferdinand, né du second, qui fut connu depuis sous le surnom de *Catholique*. Trop occupé de ses affaires d'Espagne pour en aller chercher en Italie, il refusa de troubler l'administration de son neveu, et il déclara qu'il ne demandoit point à régner sur Naples, pourvu que ce royaume restât dans une branche de la maison d'Aragon (1).

Les barons napolitains, rebutés par le roi de Navarre, s'adressèrent à Jean, fils de René, duc de Calabre, qui gouvernoit toujours Gênes, et qui ne s'y étoit établi que pour épier les occasions de faire revivre les anciennes prétentions de la maison d'Anjou sur les Deux-Siciles (2). Ils déterminèrent aisément ce duc à profiter de circonstances qui paroissoient favorables; cependant comme la guerre précédente et la maladie contagieuse qui avoit dévasté Gênes, ne lui laissoient point la disposition de

(1) *Giannone Istoria civile*. L. XXVII, C. 1 p. 552.

(2) *Jovianus Pontanus de bello Neapolit.* L. I, N. 111. — *Giornali Napoletani*. f. XXI, p. 1152.

Forces nombreuses ou de beaucoup d'argent, il voulut, avant de s'engager dans cette expédition, se concilier, s'il lui étoit possible, l'amitié de son puissant voisin le duc de Milan. Il lui envoya en ambassade l'évêque de Marseille et Jean Cossa, baron napolitain, qui par dévouement pour le parti d'Anjou, vivoit en exil depuis dix-neuf ans. Il lui fit rappeler l'antique alliance entre leurs deux familles. Sforza Attendolo, père du duc de Milan, étoit mort en combattant pour la maison d'Anjou; lui-même avoit perdu pour cette cause tous ses états du midi de l'Italie. Le duc de Calabre le supplioit, au nom de leur vieille amitié, de secourir ces mêmes prétentions dont il avoit soutenu la justice les armes à la main, et de préférer à une alliance nouvelle et toute politique, une alliance de près d'un demi-siècle, que sanctionneroient de longues affections et une juste reconnaissance. Il offroit d'épouser lui-même Hippolyte, fille du duc de Milan, qui étoit destinée au fils de Ferdinand, beaucoup plus jeune qu'elle; et il promettoit de rendre à la maison Sforza tout ce qu'elle avoit jamais possédé dans le royaume de Naples, d'y ajouter de nouveaux états, et de le suivre en tout ses conseils (1).

François ne délibéra pas long-temps sur ces

(1) Joann. Simonetæ. L. XXVI, p. 692.

CHAP. LXXVII. propositions : il connoissoit les prétentions de  
 1459. la maison d'Orléans sur le duché de Milan, il voyoit que celle-ci avoit mis dans Asti une garnison françoise ; il voyoit d'autres François maîtres de Gênes, et si le royaume de Naples tomboit encore entre les mains des François, il sentoit que c'en étoit fait de son indépendance, et de celle des princes d'Italie. Dans sa réponse au duc Jean de Calabre, il entremêla ses protestations d'amitié de quelques reproches, sur ce que le duc lui avoit dissimulé l'entreprise qu'il venoit de faire sur Gênes. Il déclara d'ailleurs que, quels que fussent les droits des prétendans à la couronne de Naples, il ne se permettroit pas de les juger, et que sa conduite ne pouvoit être dirigée que par les traités qu'il avoit signés. L'alliance conclue en 1455, entre tous les états d'Italie, ne lui laissoit, dit-il, plus de choix. Si la maison d'Aragon étoit attaquée dans le royaume de Naples, il se voyoit obligé de la défendre ; l'Italie entière, liée par le même traité, embrasseroit également la cause de Ferdinand ; il invitoit le duc Jean à y réfléchir sérieusement, avant de s'engager dans une entreprise qui seroit probablement au-dessus de ses forces. Par la même raison, lui disoit-il, il n'étoit plus à temps d'accepter pour sa fille l'honorable alliance de la maison d'Anjou ; elle étoit promise solennellement à Alfonse, fils de



Ferdinand, et quels que fussent les événemens, il exécuteroit ses promesses (1). CHAP. LXXVII.  
1459.

François Sforza qui, en refusant son assistance au duc Jean, conservoit dans son langage tant de loyauté et de modération, préparoit cependant contre lui des intrigues secrètes, qui devancèrent l'attaque du royaume de Naples. Pierre Frégoso, celui qui l'année précédente, avoit livré Gênes aux François, se plaignoit déjà amèrement de ce qu'on n'observoit point les conditions convenues envers lui-même ou envers sa patrie. Sforza l'accueillit dans l'état de Milan, lui permit d'y rassembler des armes, d'y solder des gens de guerre, avec l'argent que lui fit passer Ferdinand, d'y mettre à leur tête Tiberto Brandolini, un des lieutenans du duc de Milan, et d'envahir l'état de Gênes, au mois de février 1459, avec une armée assez considérable. Dans le même temps, Villa Marina, avec douze galères de Ferdinand, bloquoit la ville du côté de la mer; Jean Antoine de Fiesque vint se joindre au camp de Frégoso, avec ses parens et ses amis; mais dans les murs mêmes de Gênes on ne vit aucun mouvement: tout le peuple paroissoit encore attaché aux François, et les citoyens remplaçoient avec zèle les soldats qui manquoient au duc de Ca-

(1) *Joann Simonetæ. L. XXVI, p. 635.*

labre ; seulement ils évitoient de livrer bataille hors des remparts ; Fiesque, pour les provoquer à une sortie, s'approcha de si près des murs, qu'il fut tué d'un coup de coulevrine. Cet accident fut funeste à son parti : ses parens croyant tous avoir des droits égaux à son héritage, repartirent en hâte pour les divers châteaux de sa famille, afin de s'en assurer la possession par les armes. Pierre Frégoso, affoibli par leur dispersion, s'écarta de Gênes, et après avoir levé des contributions à Sesto et à Chiavari, il retourna en Lombardie (1).

Le duc Jean avoit mérité l'affection que les Génois lui témoignent ; il avoit su adopter les mœurs et les sentimens des Italiens ; il sentoit qu'il n'étoit à Gênes que le magistrat d'une ville libre, et au lieu de commander en maître, il faisoit dépendre ses propres décisions des délibérations du sénat et du peuple. Ce fut en effet au sénat de Gênes qu'il communiqua les propositions qui lui furent faites par le prince de Tarente ; il déclara que, quoiqu'il regardât sa tâche comme remplie, puisqu'il avoit repoussé loin des murs d'une ville qu'il aimoit, l'ennemi qui la menaçoit du pillage et de la servitude, il n'entreprendroit l'expédition à la-

(1) *Joannis Simonetae*. L. XXVI, p. 694. — *Uberti Folietæ Genuens. Histor.* L. XI, p. 608. — *P. Bizarro*. XIII, p. 295.  
— *Agost. Giustiniani*. L. V, f. 212.

quelle il étoit appelé, pour recouvrer l'héritage de ses pères, qu'autant que les Génois y consentoient. Au reste, il croyoit avantageux pour leur république, comme pour lui-même, de rejeter sur la maison d'Aragon le fardeau d'une guerre dont elle accabloit depuis si long-temps la Ligurie, et de rendre au commerce et à l'activité des Génois les fertiles provinces d'où Alfonso et son fils Ferdinand les avoient exclus. Ce discours, et la modestie du duc de Calabre, excitèrent un enthousiasme universel; le sénat vota en faveur du prince d'Anjou, par un décret que confirma le grand conseil, l'armement de dix galères et de trois grands vaisseaux de transport, dont la paye seroit assurée pour trois mois; et de plus un subside de soixante mille florins à prendre sur la banque de Saint-George (1). Le roi René avoit, de son côté, fait armer à Marseille une flotte de douze galères, qu'il envoya joindre celle de son fils.

Ferdinand, averti de ces préparatifs, s'efforça de revenir le duc de Calabre à Gênes, en lui donnant dans cette ville de nouvelles occupations. Il envoya de l'argent à Pierre Frégoso, et le mit en état de rétablir son armée: il lui

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXVI, p. 696. — *Bernard Corio Hist. Milan.* t. I, p. VI, p. 951. — *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. XI, p. 109. — *P. Bizarro, S. P. Q. Genuens. Histor.* L. XIII, p. 298. — *Agost. Giustiniani Annal.* L. V, f. 212. A.

CHAP. LXXVII. demanda seulement d'entrer de nouveau en  
 1459. Ligurie, avant que Jean se fût embarqué. Fré-  
 goso en effet traversa l'Apennin, descendit la  
 vallée de la Polsevera, et plaça son camp à  
 quatre milles de Gênes; mais on lui opposa le  
 système de défense qui avoit déjà réussi contre  
 lui au printemps. Aucun parti de soldats ne  
 sortit des murs; Frégoso ne trouvoit point à  
 combattre; il ne pouvoit faire subsister long-  
 temps son armée dans ces montagnes arides, et  
 l'argent qu'il avoit reçu de Naples, alloit être  
 bientôt épuisé. Cependant il apprit avec joie  
 que la flotte provençale, jointe à celle de Gênes,  
 étoit sortie du port et avoit fait voile vers Li-  
 vourne. Comptant trouver la garnison de la  
 ville fort affoiblie par l'absence de tant de guer-  
 riers, il osa, dans la nuit du 13 septembre,  
 tenter une escalade. Elle lui réussit, et ses  
 soldats pénétrèrent jusqu'à Pietra-Minuta, la  
 première des collines renfermées dans l'en-  
 ceinte des murs extérieurs. Le duc Jean, tou-  
 jours maître de l'enceinte intérieure, en sortit  
 avec toute la garnison, pour marcher au devant  
 des ennemis. Il abandonna la ville à la bonne  
 foi des citoyens; mais il y étoit si aimé, et Pierre  
 Frégoso si redouté, que pas un des anciens par-  
 tisans de celui-ci ne fit le moindre mouvement  
 en sa faveur. Au point du jour, un combat san-  
 glant fut livré entre les deux murailles. Chaque

parti avoit pour se défendre l'avantage du terrain ; chacun , lorsqu'il essayoit d'attaquer à son tour , éprouvoit des pertes cruelles ; mais Frégoso apprenant tout-à-coup que Paul Adorno venoit de rentrer dans la ville avec une galère ; et que les Adorni prenoient les armes , voulut , par un coup hardi , décider son sort avant leur arrivée. Il descendit de Pietra-Minuta , et attaqua la porte de Saint-Thomas , d'où il fut repoussé : alors longeant les murs de la vieille ville , il s'aperçut que la porte de la Vacherie étoit ouverte : il la traversa hardiment avec les cavaliers qui le suivoient. Mais tandis qu'il pénétrait dans la ville , on avoit refermé cette porte sur lui , et il se trouva séparé de son armée. Il n'avoit plus dans ce moment que trois cavaliers auprès de lui. Se voyant perdu , et n'ayant plus d'espérance que dans la bonté de son cheval , il le poussa au galop vers les rues les plus éloignées du combat , pour s'échapper par la porte orientale. En effet , il devançoit de beaucoup le petit nombre de soldats qui l'avoient reconnu , et qui le poursuivoient ; mais la porte orientale se trouva fermée. Lorsque de là il voulut gagner la porte de Saint-André , il commença à être assailli du haut des maisons à coups de pierres. Parcourant toujours au galop des rues désertes , où l'on ne prévoyoit point son arrivée , et toujours poursuivi par Jean Cossa , qui

deux fois l'atteignit d'un coup de massue, il fut enfin accablé de pierres, et renversé de son cheval près du prétoire. Quand on le releva de terre, il ne répondit plus un seul mot à ceux qui l'interrogeoient, et il mourut au bout de peu d'heures (1).

Lorsque l'armée de Pierre Frégoso se vit séparée de son chef, et lorsque, bientôt après, elle apprit sa mort, les soldats découragés voulurent chercher leur salut dans la fuite, mais la plupart n'échappèrent point aux ennemis qui les poursuivoient; presque tous les cavaliers et une moitié des fantassins demeurèrent prisonniers. Masino Frégoso, frère de Pierre, et Roland de Fiesque, ayant été pris les armes à la main, furent condamnés comme chefs de rebelles, et punis du dernier supplice. Sigismond, fils de Tiberto Brandolini, qui fut pris en même temps, fut mis en prison, parce qu'il servoit dans l'armée du duc de Milan, alors en paix avec l'état de Gênes, en sorte que ses hostilités furent regardées comme une violation du droit des gens. Mais le reste des soldats fut remis en liberté, après qu'on eût exigé d'eux le serment de ne plus servir contre la maison d'Anjou (2).

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXVI, p. 698. — *Conica di Bologna*. T. XVIII, p. 751. — *Uberti Foliætæ*. L. II, p. 611. — *P. Bizarro Hist.* L. XIII, p. 500. — *Agost. Gatiniani*. L. V, f. 213. D. E.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XXVI, p. 699. — *Uberti Foliætæ*.

Après cette victoire, le duc de Calabre regardant la sûreté de Gènes comme suffisamment garantie, disposa tout pour son embarquement. Il l'effectua le 4 octobre 1459, et il toucha en route à Luna, puis à Porto Pisano, où la république de Florence lui fit offrir des présens magnifiques, que ses vœux sincères accompagnoient. Malgré l'alliance qu'elle avoit conclue avec Alfonse, elle ne pouvoit point oublier son ancienne partialité pour la maison d'Anjou ; elle ne soumettoit point, comme le duc de Milan, toutes ses affections à la politique, et elle jugeoit le caractère propre des combattans, plutôt que la convenance d'arrêter les progrès des François en Italie. François Sforza, au contraire, ne se laissoit point rebuter par le mauvais succès de ses deux entreprises sur Gènes ; il ne perdoit point de vue les moyens de secourir Ferdinand, et il dirigea surtout vers ce but les conférences auxquelles le pape Pie II avoit invité tous les princes chrétiens à Mantoue.

Pie II, qui avoit l'espérance de régler dans cette diète, et les efforts communs des Chrétiens contre les Turcs, et la politique de l'Italie, s'étoit accompagné vers Mantoue avec une pompe religieuse, qui dispoit déjà les esprits du vul-

gère à lui obéir. Dix cardinaux et soixante évêques l'accompagnoient ; plusieurs princes séculiers s'étoient joints à son cortège , d'autres y avoient envoyé leurs ambassadeurs. Pérouse l'avoit reçu en souverain ; Sienne , pour lui complaire, avoit rappelé sa noblesse, et lui avoit rendu les droits de cité ; à Florence, Galeaz Marie, fils de François Sforza, les Malatesti, Manfredi et Ordelaïfi, qui étoient venus au-devant de lui, portèrent sa litière ; la République lui rendit les honneurs qu'elle réservait aux plus grands rois (1). Les fêtes destinées aux divertissemens de sa cour, auroient mieux convenu à celle d'un jeune conquérant qu'au père spirituel des fidèles. Un grand tournois lui étoit préparé sur la place de Santa-Croce, un grand bal sur la place du marché neuf, et un combat de bêtes féroces sur la place de la seigneurie. On vit, avec étonnement, descendre dans l'arène non moins de dix lions, et la surprise des étrangers redoubla, lorsqu'ils y virent paroître la gigantesque giraffe, jusqu'alors presque inconnue à l'Europe. Mais quelque effort qu'on fit pour provoquer ces animaux étranges, et les forcer à combattre, on ne put jamais exciter leur colère, et en donner le divertissement à la cour pontificale (2). Continuant son voyage,

(1) *Commentarii Pii Papæ II. L. II, p. 40.*

(2) *Istorie di Giovanni Cambi. Delizie degli eruditi Toscani. T. XX, p. 369, 370.*



Pie II fit son entrée à Mantoue le 27 mai 1459, CHAP. LXXVII.  
1459.  
porté dans sa litière par les députés des rois et des princes qui l'attendoient (1).

Jamais tant d'éloquence latine n'avoit été établie depuis le renouvellement des lettres. Pie II, dans ses différens discours, sur la misère de Constantinople et les dangers de la chrétienté, arracha des larmes de tous ses auditeurs. L'on admira François Filelfo lorsqu'il parla pour le duc de Milan, et plus encore Hippolyte Sforza, fille de François et épouse promise d'Alfonse, lorsqu'elle complimenta le Pape dans un discours latin. Les députés du Héloponèse firent une profonde impression sur cette auguste assemblée, par le récit de l'invasion des Turcs, et le tableau de l'horrible servitude dans laquelle les Grecs étoient tombés. Les députés de Rhodes, de Chypre, de Lesbos, d'Epire, d'Illyrie, montrèrent que si leurs états n'étoient promptement secourus par les Latins, ils subiroient bientôt le sort qui menaçoit tout le Levant. Presque tous les princes d'Italie assistoient en personne à cette diète, où se trouvoient encore les ambassadeurs de presque tous les états de la chrétienté. Aucune assemblée plus solennelle et plus imposante ne s'étoit vue en Italie depuis plusieurs siècles;

(1) Campanella *Vita Pii II*, p. 975-976. — *Comment. Pis Papæ II*. L. II. p. 59.

CHAP. LXXVII. aucune n'avoit délibéré sur des intérêts plus  
 1459. grands, plus immédiats, plus universels. Le Pape donna la paix à Sigismond Malatesti, attaqué et presque dépouillé par Piccinino et Frédéric de Montefeltro; il fit décerner l'honneur du commandement de toutes les forces de la chrétienté à Philippe duc de Bourgogne, qui s'étoit voué à la croisade: il fit décider par la diète, que l'armée qu'on enverroit contre les Turcs, seroit levée en Allemagne, et que sa paye seroit fournie par la France, l'Espagne et l'Italie. Les contributions dans ce dernier pays furent réparties proportionnellement à la richesse des états, et les députés de Florence, de Sienne, de Gênes et de Bologne s'engagèrent, au nom de leurs cités, au paiement de la quote-part qui leur étoit assignée. Borso d'Este, duc de Modène et Seigneur de Ferrare, prévoyant peut-être déjà qu'aucune de ces résolutions ne seroit exécutée, étonna l'assemblée par l'offre démesurée de 300,000 florins. Tout sembloit réglé  
 1460. d'avance pour la guerre que la chrétienté alloit entreprendre d'un commun accord (1); mais ces préparatifs de croisade furent tout-à-coup arrêtés par la nouvelle des hostilités qui éclatoient de toutes parts entre les peuples latins.

(1) *Cronica di Bologna*, T. XVIII, p. 732. — *Commentariis Pii Papæ II*, L. II, p. 52, et tout le Livre III, p. 60-95.

Les galères qu'on avoit vu armer sur les rives du Rhône, et qu'on croyoit destinées à l'expédition contre les Turcs, avoient été cédées par le roi de France à René, pour tenter la conquête de Naples; elles étoient arrivées à l'embouchure du Garigliano, et le duc Jean de Calabre avoit envahi la Campanie. A Rome même les Savelli, et dans l'état de l'Église, Piccinino et Sigismond Malatesti avoient recommencé la guerre. Des révolutions en Angleterre, en Castille, en Bohême, en Hongrie, anéantissoient les espérances qu'on avoit fait reposer sur ces peuples divers; et la diète de Mantoue, qui avoit commencé d'une manière si imposante, qui avoit paru animée d'un si grand zèle, se sépara sans avoir assuré aucun secours aux chrétiens du Levant (1).

Pie II fut vivement sensible à ce bouleversement de ses espérances et de ses projets; la tentative de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples lui paroissoit la cause immédiate de l'abandon de la croisade, et son ressentiment se contondit à ses propres yeux avec son zèle pour la chrétienté. D'ailleurs François Sforza, dans les conférences fréquentes qu'il eut avec ce pontife, confirma encore sa partialité pour

(1) Joann. Pont. Campanus vita Pii II. Pont. Max. T. III. P. II, p. 977. — Comment. Pii Papæ II, L. III, p. 93.

CHAP. LXXVII. 1460. la maison d'Aragon. Avec quelque zèle pour le bien de tous, qu'un pape parvienne à la tiare les intérêts immédiats de sa souveraineté de Rome l'emportent bientôt dans son esprit sur ceux de la république chrétienne. François Sforza fit sentir à Pie II que l'agrandissement des Français en Italie le réduiroit à une absolue dépendance. Il considéra dès-lors la défense de Ferdinand et la guerre de Naples comme une affaire personnelle, et il consacra au soutien de la maison d'Aragon, les trésors et les armes qu'il avoit rassemblés pour la guerre contre les Turcs.

Le duc Jean de Calabre, en arrivant sur les côtes du royaume de Naples, au mois d'octobre 1459, avoit compté être secondé par Antoine Centiglia, comte de Catanzaro et marquis de Cotrone; mais il apprit avec inquiétude que Ferdinand l'avoit fait arrêter peu de jours auparavant (1). Bientôt cependant il fut rassuré par la levée de boucliers des autres feudataires ses associés. Leur rébellion éclatoit de toutes parts. Marino Marzano, duc de Suessa, accueillit le premier le duc de Calabre, et leva l'étendard d'Anjou; la Campanie presque entière se souleva aussitôt en sa faveur. Dans les Abruzzes, Antoine Can-

(1) *Joann. Simonetce. L. XXVI, p. 699. — Cronica di Bologna. T. XVIII, p. 732.*

dola ou Caldora, fils de Jacques, avoit donné l'exemple; il fut bientôt suivi par Pierre-Jean-Paul Cantelmo, duc de Sora, et par Nicolas, comte de Campo Basso (1). Le prince d'Anjou s'éloignant de sa flotte, visita chacun de ces chefs: il se rendit d'abord à l'Aquila qui lui ouvrit ses portes. De l'Abruzze il passa dans la Pouille, où Hercule d'Este vint le joindre avec les troupes sous ses ordres. Hercule, héritier légitime de la seigneurie de Ferrare et du duché de Modène, étoit venu chercher du service dans le royaume de Naples, tandis que ses deux frères naturels régnoient successivement à sa place. Il avoit été chargé par Ferdinand de commander en Pouille, de concert avec Alfonse d'Avalos; mais il cédoit comme les autres à l'enthousiasme universel pour la maison d'Anjou. Luceria, Foggia, San-Severo, Troja et Manfredonia s'étoient empressées d'ouvrir leurs portes aux François; la route de Tarente n'étant plus fermée au duc de Calabre, le prince Jean-Antoine Orsini, qui jusqu'alors avoit dissimulé avec Ferdinand, embrassa le parti d'Anjou; et comme il avoit rassemblé sous ses ordres trois mille chevaux, il attaqua de plusieurs côtés à la fois

CHAP. LXXVII.

1460.

(1) *Jovianus Pontanus de bello Neapolit.* L. I, p. 7. — *In The-  
sauro Ant. Ital.* T. IX, P. III. — *Giornali Napoletani.* T. XXI,  
p. 1133. — *Commentarii Pii Papæ II.* L. IV, p. 94. — *Pandolfo  
Collenutio Compendio dell' Hist. di Napoli.* L. VII, f. 211.

CHAP. LXXVII. les troupes de Ferdinand, et il contraignit les  
 1460. feudataires ses voisins, à embrasser le même  
 parti que lui (1).

Les nouvelles des succès du prince d'Anjou, en se répandant en Italie, y causèrent une fermentation universelle. René, et son fils Jean étoient connus des Italiens, et partout où l'on avoit eu quelque rapport avec eux, on conservoit pour eux de l'affection et du respect. La bonté, la simplicité, la loyauté et la franchise, faisoient le fond de leur caractère, et les distinguoient avantageusement de tous les autres princes. Alfonso d'Aragon avoit été loin d'exciter le même intérêt en sa faveur. On avoit redouté sa politique, on s'étoit plaint de son orgueil, et toutes les puissances de l'Italie, Venise, Florence, Gènes, le duc de Milan et le pape, avoient été tour à tour en guerre avec lui. Cependant on savoit combien ce prince étoit supérieur à son fils; on savoit que ce dernier étoit fourbe et cruel, qu'il avoit inspiré à toute la noblesse napolitaine une aversion insurmontable, et que c'étoit la haine contre lui, non l'illégitimité de ses droits, qui rendoit la rébellion universelle. Plusieurs états d'Italie étoient d'ailleurs attachés par une alliance héréditaire à la maison d'Anjou. Les Florentins surtout se regardoient comme les

(1) Joann. Simonetæ. L. XXVI, p. 701. — Jovianus Pontanus de bello Neapolitano. L. I, p. 14.

alliés perpétuels de la France en Italie. Depuis deux cents ans, et dès les temps de Charles l'ancien, ils avoient consacré leur fortune et leur sang à établir sa domination dans le royaume de Naples. Ils apprirent avec la plus vive joie les victoires de Jean, qu'ils croyoient devoir être bientôt suivies de la conquête de tout le royaume.

CHAP. LXXVII.

1460.

Ferdinand, qui à la nouvelle de l'invasion de son rival, étoit revenu en hâte de Calabre à Naples, envoya, d'après le conseil de François Sforza, des ambassadeurs à Florence et à Venise, pour demander les secours que les états contractans s'étoient promis mutuellement pour vingt-cinq ans, par la ligue d'Italie conclue en 1455. Le duc Jean, averti de cette ambassade, en envoya de son côté une toute semblable, pour demander les mêmes secours, en vertu de l'ancienne alliance de la maison de France avec les deux républiques. Le droit des traités étoit évidemment pour Ferdinand, mais tous les cœurs étoient pour Jean. D'ailleurs, comme tous les gouvernemens sont toujours supposés traiter au nom des peuples, c'étoit envers les Napolitains, non envers la maison d'Aragon, que les deux républiques se croyoient engagées, et elles prétendoient que leur alliance avec le roi et le royaume de Naples, ne pouvoit les obliger à donner par force à ce royaume un roi qu'il détestoit. Les Vénitiens, comme les Florentins,

cherchèrent de plus une excuse dans la guerre qu'Alfonse avoit fait faire en Toscane par Piccinino; ils prétendirent que ce monarque avoit ainsi dérogé lui-même à la ligue d'Italie, et qu'il avoit perdu tout droit aux secours stipulés, puisque, loin d'en donner alors à la république menacée, il s'étoit ouvertement allié à son ennemi. Les Florentins, plus zélés dans leur attachement à la maison d'Anjou, résolurent d'accorder au duc Jean un subside annuel de quatre-vingt mille florins, jusqu'à ce qu'il eût terminé sa conquête. Cependant, avant de prendre un engagement public, ils voulurent se concerter avec le duc de Milan. Cosme de Médicis lui écrivit avec chaleur; il n'oublia rien pour lui faire sentir tout ce que lui-même devoit à la maison d'Anjou, tout ce qu'il pouvoit en attendre, tous ses griefs, tous ceux de l'Italie contre la maison d'Aragon. Il lui représenta la fortune de Ferdinand comme déjà renversée, et il le supplia de ne pas s'obstiner, par prudence du moins, à ressusciter un mort. Il s'offrit à traiter au nom du duc de Milan avec le duc de Calabre, et il se fit fort d'obtenir pour le premier les conditions les plus honorables et les plus avantageuses. Mais François, dans sa réponse, après avoir allégué ses engagements, qu'il déclaroit être sacrés, montra que Ferdinand, encore maître de la capitale et des principales forte-



nesses, avoit de bien meilleures chances que le duc Jean. Il ajouta que le premier, n'ayant d'autres états que celui de Naples, ne pourroit jamais s'éloigner des intérêts des Italiens, ou se rendre redoutable à toute la péninsule, comme l'étoit son père, qui gouvernoit en même temps plusieurs royaumes *barbares* (1); ou comme le deviendroit René et son fils, qui contiendroient Naples dans le devoir avec le secours des François. Si les princes de la maison d'Anjou étoient fort supérieurs par leur caractère aux princes aragonois, Cosme ne pouvoit nier d'autre part, que les François leurs sujets ne fussent des voisins bien plus redoutables. Sforza lui rappeloit leur pétulance, leur insolence dans la prospérité, leur ambition insatiable, leur mépris pour les mœurs et les lois étrangères, et leur ingratitude envers ceux qui avoient fait leur grandeur. Il les montra embrassant déjà l'Italie par leurs garnisons d'Asti et de Gênes, leurs alliances en Romagne, et leurs conquêtes en Calabre, et il fit sentir à Cosme tout le danger de les rendre plus puissans encore. Pie II, à son retour de la diète de Manoue, eut une conférence avec ce chef illustre de la république florentine, et il insista sur les mêmes motifs de politique. Ses efforts,

(1) Les Italiens, comme autrefois les Grecs, n'hésitoient pas à donner le nom de *barbares* à tous les peuples qui ne parloient pas leur langue.

CHAP. LXXVII. réunis à ceux de Sforza, engagèrent Cosme de

1460.

Médicis à faire retirer par sa république le décret de subsides qui avoit déjà été voté en faveur du duc de Calabre. Les Florentins et les Vénitiens déclarèrent alors d'un commun accord, qu'ils observeroient une stricte neutralité entre les deux prétendans, et qu'ils accorderoient à l'un et à l'autre, autant qu'il dépendroit d'eux, leur amitié et leurs bons offices (1).

Sur la demande de Pie II et de François Sforza, Ferdinand avoit accordé la paix à Sigismond Malatesti, et rappelé Piccinino; mais celui-ci, qui se voyoit arrêter au milieu de ses victoires, et arracher des conquêtes qu'on lui avoit promises en fief, pour récompense de son activité; qui, de plus, voyoit le trésor de Ferdinand épuisé dès le commencement de la guerre, et qui ne pouvoit obtenir de lui le payement de sa solde arriérée, se regarda comme sacrifié par ce traité, et il entra en négociation avec Jean d'Anjou, pour passer à son service. Ce fut vainement que, pour l'en détourner, François Sforza lui envoya le père de l'historien Corio, avec

(1) Toute cette négociation nous a été transmise par ceux mêmes qui la conduisirent. Pie II raconte dans ses commentaires, sa conférence avec Cosme de Médicis, L. IV, p. 96; et Jean Simoneta écrit sous la dictée de Sforza, la lettre de celui-ci à Cosme de Médicis, qu'il rapporte, L. XXVI, p. 702-706. — Scipione Ammirato. L. XXIII, p. 89.

de lui donner en mariage Drusiane, sa fille naturelle (1). Lorsque, malgré ces sollicitations, Piccinino se mit en mouvement avec une armée de sept mille hommes, pour passer dans l'Abruzze, le duc de Milan écrivit à son frère Alexandre Sforza, seigneur de Pesaro, et au comte de Montefeltro, de lui couper le passage; ni l'un ni l'autre cependant ne voulut s'exposer à arrêter la guerre dans ses états, et Piccinino arriva sans combat jusqu'aux frontières du royaume (2).

Toutes les forces de l'Italie se rassembloient dans ces provinces; Alexandre et Bosio Sforza, frères de François, y conduisoient l'armée du duc de Milan; Simoneta celle du pape Pie II; d'autre part, la flotte génoise avoit reparu de nouveau sur les côtes de la Campanie, et le duc Jean s'étoit approché de Nola pour en former le siège. Ferdinand vint à sa rencontre, après avoir joint à son armée celle que lui envoyoit le souverain pontife. A l'approche du roi, plusieurs châteaux qui s'étoient déclarés pour les Angevins, relevèrent les enseignes d'Aragon. Le duc Jean et le prince de Tarente, éprouvant

(1) *Bern. Corio Hist. Milanese*. P. VI, p. 953.

(2) *Joann. Simonetce*. L. XXVII, p. 707-709. — *Jovianus Pontanus*. L. I, p. 27. — *Guernieri Bernio Cron. d'Agobbio*. T. XXI, p. 996. — *Comment. Pii Papæ II*. L. IV, p. 100.

CHAP. LXXVII. déjà l'inconstance si souvent reprochée aux  
 1460. peuples du midi de l'Italie, sentirent le danger  
 de leur position. Ils se retirèrent dans une  
 sorte de presqu'île formée par deux rivières,  
 qui sortent de montagnes impraticables, et qui,  
 après un cours de deux milles dans la plaine,  
 se réunissent pour se jeter dans la mer. Cette  
 fortification naturelle, appuyée encore par le  
 château de Sarno, étoit redoutable; mais d'au-  
 tre part il eût été facile à Ferdinand d'enfermer  
 Jean dans la retraite qu'il avoit choisie, et de l'y  
 tenir comme assiégé (1). Il prit d'abord cette  
 résolution, et s'il avoit persisté dans ce genre  
 d'attaque, il eût peut-être terminé la guerre  
 dans la plaine de Sarno; cependant l'argent lui  
 manquoit pour la solde de ses troupes, et déjà  
 deux cents fusiliers avoient passé à l'ennemi,  
 lorsqu'il avoit refusé de les payer (2). D'ailleurs,  
 on lui avoit rapporté que le pape vouloit rap-  
 peler ses troupes et se déclarer neutre. Il réso-  
 lut alors de combattre, pour l'encourager par  
 une victoire, ou même pour éveiller son res-  
 sentiment par une défaite. Un prisonnier que  
 les Angevins avoient relâché, lui indiqua un  
 passage au travers des montagnes pour entrer  
 dans la presqu'île; il y pénétra en effet pen-

(1) *Jovianus Pontanus de bello Neapolitano*. L. I, p. 17.

(2) *Commentarii Piæ Papæ II*. L. IV, p. 104.

La nuit du 7 juillet 1460, et il surprit ses ennemis. Les soldats de Ferdinand, croyant déjà le duc de Calabre sans ressources, se débandèrent pour piller son camp; plusieurs milliers de paysans qui avoient suivi le roi pour partager sa victoire, donnèrent l'exemple du désordre; et lorsque les capitaines Angevins, revenus de leur surprise, commencèrent à leur tour à attaquer les assaillans, cette cohue de pillards acheva de jeter la confusion dans les troupes aragonoises. La cavalerie, resserrée dans un espace trop étroit, ne pouvoit se déployer (1). Le jour avoit paru cependant, et bientôt la chaleur étoit devenue étouffante. Les Aragonois, entassés dans l'enceinte même où ils auroient pu enfermer leurs ennemis, rompus sans pouvoir se rallier, dominés par les fortifications demeurées entre les mains des Angevins, furent mis dans une déroute d'autant plus complète, que leur résistance avoit été plus longue. Ferdinand s'enfuit avec peine, suivi d'une vingtaine de chevaux; la plus grande partie de son armée demeura prisonnière. On trouva parmi les morts Simoneta, du camp Saint-Pierre, général de l'Église, quoiqu'on ne découvrit sur son corps aucune blessure. On supposa qu'il avoit été renversé de son cheval et foulé aux pieds, et

(1) *Jovianus Pontinus. L. I, p. 20.* •

CHAP. LXXVII. que son grand âge et sa pesanteur ne lui avoient  
1460. point laissé la force de se relever (1).

Après la défaite de Ferdinand à Sarno, toutes les places fortes de la Campanie et du Principato se rendirent aux Angevins ; les San-Sévérini et tous les gentilshommes qu'on avoit cru les plus dévoués aux Aragonois, quittèrent leur parti pour celui du duc de Calabre. Honoré Caiétan, comte de Fondi, demeura presque seul fidèle au roi dans cette province. Ferdinand s'étoit réfugié à Naples avec les foibles restes de son armée ; et comme il n'avoit aucun moyen d'y faire résistance, si Jean d'Anjou s'étoit présenté sous les murs de la ville, aussitôt après sa victoire, il est probable que la guerre auroit été finie en peu de jours. Mais le prince de Tarente, dont le pouvoir s'étoit démesurément accru pendant la guerre civile, ne désiroit pas y mettre sitôt fin. Il étoit oncle de la reine Isabelle, femme de Ferdinand ; et l'on assure que celle-ci, déguisée en moine franciscain, pénétra dans son camp, se jeta à ses pieds, et le supplia de ne pas la faire descendre d'un trône où lui-même l'avoit placée. Jean-Antoine Orsini parut touché, et dès lors il se rallentit dans la poursuite de la guerre (2). Il persuada au duc Jean d'attaquer

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXVII, p. 711. — Cronica di Bologna. T. XVIII, p. 754.*

(2) *Giornali Napoletani. T. XXI, p. 1155.*

les petites villes de Campanie plutôt que Naples; CHAP. LXXVII.  
 il fit ainsi perdre l'été sans aucun fruit, puis 1400.  
 mettre au commencement de l'hiver, ses troupes  
 en quartier dans la Pouille (1).

En même temps Piccinino se trouvoit opposé dans l'Abruzze à l'armée milanaise commandée par Alexandre et Bosio Sforza, et à Frédéric, comte de Montefeltro et d'Urbin. Piccinino vint établir son camp sur une colline, vis-à-vis de San-Fabbiano, à un mille de distance des Milanois. Un large fossé coupoit la pente de cette colline; autour de ce fossé les cavaliers des deux armées s'engageoient dans de fréquentes escarmouches. Celle qui commença le 27 juillet, quatre heures avant la nuit, devint bientôt une bataille générale. Les soldats de Sforza vouloient empêcher ceux de Piccinino de passer le fossé; ceux-ci au contraire s'y obstinèrent tellement, que le combat se continua à la lueur des flambeaux, jusqu'à trois heures après la nuit close. Aucune bataille italienne n'avoit encore été si obstinée ou si meurtrière; jamais on n'avoit vu les soldats de deux armées rester sept heures sur la même place, sans avancer ou reculer. Enfin Piccinino, désespérant de franchir le fossé, fit sonner la retraite;

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXVII, p. 712. — Jovianus Pontanus. L. I, p. 23.*

mais la perte étoit bien plus grande dans l'armée des frères Sforza que dans la sienne; les meilleurs surtout avoient beaucoup souffert : à peine y avoit-il un gendarme qui ne fût démonté; le nombre des blessés étoit prodigieux; et les chefs, dès qu'ils virent le combat suspendu, au lieu de rentrer dans leur camp, ne songèrent plus qu'à leur propre retraite. Dans le jour, ils firent partir les blessés sur les mulets du bagage, dont ils laissèrent le fardeau au pouvoir des ennemis; dès la nuit suivante, ils prirent sans bruit le chemin de la Marche et ils ne s'arrêtèrent point qu'ils n'eussent passé le Tronto (1).

Piccinino, pour mettre à profit cette victoire, poursuivit ses ennemis dans l'état de l'Église, et répandit la terreur et la désolation autour de Rome. Mais François Sforza, qui regardoit la guerre du royaume comme sa propre affaire, dès qu'il reçut la nouvelle des succès des Angevins, fit passer de l'argent, de l'artillerie et des soldats à ses deux frères, ainsi qu'au pape et à Ferdinand, en sorte qu'il les mit en état de rétablir leur armée. Les partisans d'Aragon revinrent de leur terreur : Piccinino retourna

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXVII, p. 715. — Jovianus Pontanus. L. 1, p. 29. — Cronica di Bologna. T. XVIII, p. 734. — Commentarii Pii Papæ II. L. IV, p. 105. — Guernieri Bernio Cron. d'Agobbio. p. 997.*



prendre ses quartiers d'hiver en Pouille; les deux frères Sforza se cantonnèrent autour de Rome, et la campagne se termina sans qu'il y eût rien de décidé (1).

CHAP. LXXVII.

1460.

Pendant l'hiver, Ferdinand, dont les trésors étoient épuisés, fut obligé de recourir à la bienveillance de ses sujets pour mettre sur pied une armée. Ce fut principalement par la popularité et l'éloquence naturelle de sa femme, relevée encore par le charme de sa figure, qu'il obtint les secours dont il avoit besoin. Isabelle de Clermont, quatrième fille de Tristan, comte de Copertino, et de Catherine, sœur du prince de Tarente, joignoit le courage, la présence d'esprit, la constance dans l'adversité, aux vertus plus douces des femmes, à la modestie, à la grâce, et à une dévotion un peu superstitieuse. Elle fit porter avec elle dans les temples, les rues et les places publiques, ses enfans, dont l'aîné n'avoit pas plus de douze ans; et là, elle demandoit aux passans, avec une confiance qui n'étoit pas sans dignité, de contribuer à défendre les petits-fils d'Alfonse, le bienfaiteur du royaume; à défendre des princes italiens de naissance et leurs concitoyens, dont la domination devoit leur être chère; à repousser

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXVII, p. 717. — Jovianus Pontanus de bello Neapol. L. I, p. 51-55.*

CHAP. LXXVII. ces François renommés pour leur arrogance  
 1460. qui voudroient introduire au milieu d'eux une  
 langue et des mœurs étrangères. Personne ne  
 résistoit à cette noble solliciteuse; et comme il  
 restoit peu d'argent dans les coffres des particu-  
 liers, tous s'empressoient d'envoyer aux com-  
 missaires royaux des chevaux, des paquets de  
 bagage, des armures, des habillemens pour les  
 soldats, des cuirs pour les équipages, des toiles  
 pour les tentes, enfin tout ce qui pouvoit être  
 employé dans un grand besoin public. (1).  
 Isabelle ne vécut point assés pour voir Ferdinand  
 se rendre indigne de l'affection du peuple qu'elle  
 cherchoit à lui concilier. Elle lui avoit déjà  
 donné six enfans, lorsqu'elle mourut à la fin  
 de la guerre.

(1) *Jovianus Pontanus. L. I, p. 52.*

---

 CHAPITRE LXXVIII.

*La république de Gènes, soulevée par les intrigues de l'archevêque Paul Frégoso, secoue la domination des François, et remporte sur le roi René une grande victoire. — Désastres du parti Angevin dans le royaume de Naples. — Tyrannie de Paul Frégoso à Gènes. Cette république se soumet au duc de Milan. — Dernières années et mort de Cosme de Médicis.*

1460—1464.

Aussi long-temps que la république de Gènes n'avoit point vacillé dans son attachement pour le parti d'Anjou, ce parti avoit pu recevoir avec facilité des secours de France; les galères de la République étoient toujours prêtes à transporter des soldats et des munitions, de Provence en Calabre, et les ports de la Ligurie leur offroient des lieux de relâche. Gènes paroissoit satisfaite de la domination de la France, et Louis de la Vallée, qui y avoit été, envoyé comme gouverneur, au départ du duc Jean, n'avoit d'aucune manière excédé ses droits, ou offensé les esprits si irritables de cette République. Cependant

CHAP. LXXVIII.

1460.

L'absence d'un grand nombre de citoyens avoit considérablement diminué les revenus publics dans les années précédentes; les fléaux de la guerre et de la peste avoient ruiné le trésor, et les expéditions annuelles dans le royaume de Naples, demandoient des dépenses nouvelles, auxquelles on ne savoit comment suffire. On avoit recours à des emprunts forcés, à des contributions imposées arbitrairement sur les citoyens les plus riches; et ces impôts, qui mettoient l'intérêt privé en lutte immédiate avec l'autorité, causoient beaucoup de mécontentement. Les conseils délibérèrent à plusieurs reprises sur les moyens de rétablir l'ordre dans les finances. Les nobles proposoient d'augmenter les droits sur les consommations; les plébéiens, au contraire, de soumettre aux impositions générales tous ceux qui, par des privilèges, en avoient été exemptés. Cette contestation entre les privilégiés et le peuple ralluma bientôt les anciennes haines: le gouverneur françois penchoit pour les nobles; ce fut une raison pour les plébéiens de faire revivre les partis des Adorni et des Frégosi, dont on avoit exilé les chefs. Le roi de France ayant demandé aux Génois d'armer quelques galères contre les Anglois, avoit par-là donné matière à un nouveau mécontentement. Plusieurs riches marchands Génois étoient établis à Londres, et la

république ne vouloit pas les compromettre (1). CHAP. LXXVIII.  
 Chaque jour de nouveaux conseils étoient as- 1460.  
 semblés, et leurs disputés étoient intermina- 1461.  
 bles; lorsque dans une de ces assemblées, le 9  
 mars 1461, un homme obscur, dont le nom  
 même ne fut pas connu, s'écria que c'étoit par  
 les armes, et non par de vaines discussions que  
 le peuple devoit soutenir ses droits; en même  
 temps il sortit en furieux du conseil, et par-  
 courut le faubourg Saint-Étienne, en appelant  
 ses concitoyens aux armes (2).

Le nombre de ceux qui se rassemblèrent à ce  
 cri séditieux, n'étoit pas d'abord très-considé-  
 rable; mais le commandant et les magistrats  
 crurent devoir les ramener par la douceur; et  
 pendant qu'ils négocioient, de nouveaux mé-  
 contents se joignirent aux pelotons déjà formés.  
 La nuit encouragea les rebelles; la ville entière  
 fut sous les armes, et Louis de la Vallée se ré-  
 tira sans combat dans la forteresse du Castel-  
 letto, en chargeant les magistrats de continuer  
 des négociations qui paroisoient devoir réussir.  
 Mais pendant ce temps Paul Frégoso, arche-  
 vêque de Gênes, entra dans la ville avec une

(1) *P. Bizarri. S. P. Q. Genuens. Hist. L. XIII, p. 503. — Ag. Giustiniani. L. V, f. 214. f.*

(2) *Joann. Simonetæ. L. XXVIII, p. 719. — Uberti Folietæ Gen. Hist. L. XI, p. 612. — P. Bizarri. L. XIII, p. 504. — Ag. Giustiniani. L. V, f. 214.*

CHAP. LXXVIII. troupe tumultueuse de paysans dévoués à sa  
 1461. faction. Paul étoit frère de ce Pierre Frégosō, qui avoit été tué deux ans auparavant. Non moins violent, non moins ambitieux; non moins sanguinaire que son frère, Paul n'avoit point pu, comme lui, dans l'état ecclésiastique qu'il avoit embrassé, racheter ces vices par une haute réputation militaire. En même temps, et par une autre porte, Prosper Adorno entra dans la ville avec d'autres paysans dévoués à sa famille. Les plébéiens avoient à peine obtenu la victoire, que déjà ils se divisoient entre leurs deux anciennes factions; et le même jour où les François s'étoient retirés dans le Castelletto, il se livra plusieurs combats entre les Adorni et les Frégosi, dans plusieurs quartiers de la ville (1).

Déjà le parti des Adorni paroissoit s'être reconcilié avec les François, par l'entremise des Spinola et de la noblesse : déjà l'on voyoit une disposition générale parmi le peuple à chasser de la ville Paul Frégoso, qu'on croyoit animé du désir de venger son frère. Mais les agens secrets du duc de Milan et ceux de Frégoso se répandirent dans le peuple, et l'exhortèrent à se défier des intrigues de la noblesse, à ne point

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXVIII, p. 720. — Uberti Folietæ. L. XI, p. 615. — P. Bizarro. L. XIII, p. 504.*

perdre l'occasion qu'il tenoit déjà de recouvrer la souveraineté, à chasser les étrangers, et à reconstituer la république. La sédition, par leurs menées, se ranima avec plus de fureur que jamais, et la populace entreprit le siège du Castelletto. En même temps Frégoso profita de cette faveur renaissante pour entamer une négociation avec Adorno; il lui représenta que leurs intérêts à tous deux étoient les mêmes, que tous deux étoient chefs du parti populaire, et engagés par-là dans une lutte éternelle avec le parti des nobles ou celui des étrangers; que leurs forces étant égales, il étoit plus sage de faire alterner entre eux l'autorité ducal, que de se la disputer plus long-temps les armes à la main. Non-seulement il proposa de rendre ainsi la magistrature alterne, mais puisqu'il falloit que l'un ou l'autre cédât à son rival l'honneur de régner le premier, il déclara qu'il étoit prêt à donner l'exemple de la modération, à porter Prosper Adorno sur le trône ducal, et à se contenter lui-même du crédit que lui donnoit sa dignité d'archevêque de Gênes. Pendant cette négociation Prosper et Paul avoient tous deux été obligés de sortir de la ville, où huit capitaines du peuple, nommés par une assemblée populaire, exerçoient temporairement la souveraineté. Mais dès que la convention proposée par Frégoso fut signée entre eux, ils rentrè-

rent ensemble dans Gênes, les capitaines du peuple abdiquèrent leur magistrature, et Prosper Adorno, porté également par les deux partis, fut élu doge avec une unanimité qu'on voyoit rarement à Gênes (1).

Cependant il étoit urgent de chasser la garnison françoise du Castelletto; et comme l'artillerie et l'argent manquoient également pour cette entreprise, Prosper et Paul recoururent à François Sforza, qui avoit dirigé jusqu'alors la révolution, et qui désiroit, plus vivement encore que les Génois, faire sortir les François de la Ligurie. Le duc de Milan redoutoit moins dans cette occasion d'exciter la colère du roi de France, parce qu'il étoit assuré de l'amitié du dauphin, qui fut depuis Louis XI, lequel faisoit cause commune avec tous les ennemis de son père (2). Le duc fit donc passer à Gênes de l'artillerie et de l'argent, et l'on commença avec vigueur le siège de la forteresse. Comme on vit bientôt renaître entre Prosper Adorno et Paul Frégoso la défiance et l'inimitié, le duc appela Frégoso à Milan, pour laisser Prosper tout entier aux soins de la guerre étrangère (3).

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 756. — *Uberti Folietae*. L. XI, p. 614. — *P. Bizarro*. L. XIII, p. 506. — *A. Giustiniani*. L. V, f. 215.

(2) *Joann. Simonetae*. L. XXVIII, p. 721.

(3) *Uberti Folietae*. L. XI, p. 615. — *Bernard. Corio Hist. Milanese*. T. VI, p. 955.



Cependant Charles VII rassembloit une armée dans les provinces méridionales de France; dix vaisseaux longs furent préparés pour la recevoir, et le vieux roi René se chargea de la conduire. Elle étoit composée de six mille soldats presque tous gentilshommes, armés de casques et de cuirasses comme les cavaliers, mais combattant à pied; car les chevaux étoient de peu de service dans le pays montueux où ils devoient agir. René vint, au mois de juillet, prendre langue à Savonne, qui étoit demeurée fidèle aux François, et il y fut joint par presque toute la noblesse génoise, qui de son côté avoit fait armer ses vassaux. L'approche d'une armée si redoutable inspira dans Gênes une extrême terreur. François Sforza y avoit déjà envoyé Marco Pio, seigneur de Carpi, avec un corps considérable de cavalerie; il y fit aussi retourner en hâte Paul Frégoso qu'il avoit eu soin de reconcilier avec Adorno. Paul, avec la troupe de Sforza et la fleur de la jeunesse génoise, se chargea de la défense des montagnes; Prosper prit sur lui celle de la partie habitée de la ville. Ces magistrats factieux, pour se procurer de l'argent, dans ce moment critique, firent saisir trente des plus riches citoyens de Gênes, leur demandant de payer une contribution arbitraire pour se racheter. Mais au milieu des fureurs de la guerre civile, il res-

toit encore dans Gênes un sentiment si vif du respect dû aux lois, que parmi ces trente captifs il ne s'en trouva pas un qui ne se déclarât prêt à tout souffrir, plutôt que d'encourager une semblable violation de la liberté publique, en payant lâchement une rançon (1).

Le roi René avoit couché à Varagine, et ses troupes de débarquement s'en étoient emparées; de là, elles s'étoient avancées, sans rencontrer de résistance, jusqu'à San-Pier d'Aréna; et la flotte françoise étoit à l'ancre en face de ce faubourg. Si elle avoit forcé l'entrée du port, et si l'armée avoit livré un assaut dès son arrivée, peut-être la ville effrayée et découragée, auroit-elle été prise; mais les émigrés qui suivoient le camp françois, espéroient ramener l'ordre dans leur patrie par des négociations; ils supplièrent le roi de n'en pas venir tout de suite à la violence, et celui-ci, qui avoit de l'affection et de la reconnoissance pour les Génois, céda facilement à leurs instances (2). Cependant le troisième jour, 17 juillet, lorsqu'il vit ses ennemis redoubler leurs préparatifs de défense, il donna ses ordres pour attaquer les hauteurs.

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXVIII, p. 725. — *Uberti Foliætæ*. L. XI, p. 616. — *P. Bizarri*. L. XIII, p. 308. — *Ag. Giustiniani*. L. V, f. 216.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XXVIII, p. 725. — *Ub. Foliætæ*. L. XI, p. 617.

L'armée françoise, partie du couvent de San-Benigno, se mit en mouvement en trois divisions, pour s'emparer, au lever du soleil, de la montagne qui domine ce couvent. La première éminence fut forcée par les François avec peu de perte, et la première division génoise fut repoussée; mais la disposition du terrain rendoit la défense des Génois facile dans leur retraite, tandis que les François, déjà accablés par la chaleur et le poids de leurs armes, voyoient devant eux des escarpemens toujours nouveaux qu'il falloit gravir. Paul Frégoso avoit eu soin de faire préparer sur les hauteurs des rafraichissemens et des vivres pour ses soldats, tandis que les François, exposés à un soleil ardent, commençoient à souffrir de la soif. Cependant la bataille étoit encore égale à midi, lorsque trois soldats de Sforza, renommés pour leur vaillance, arrivèrent de Milan à Gênes, et accoururent sur le champ de bataille, en annonçant la venue prochaine de Tiberto Brandolini, avec un corps nombreux de cavalerie. Les combattans crurent cette cavalerie déjà dans l'enceinte des murs. Le nom de Sforza fut répété par les Génois avec de grandes acclamations; bientôt on crut reconnoître ce renfort dans une troupe de paysans de la Polsevera qu'on voyoit s'approcher; les François perdirent courage, et commencèrent à tourner le dos. Leur corps

de réserve essaya vainement de les soutenir; tous les paysans et les bourgeois rassemblés sur les hauteurs, qui jusqu'alors n'avoient pas osé prendre part au combat, se précipitèrent sur des ennemis qui fuyoient. Les François furent renversés sur le revers des collines et acculés sur le rivage. On assure que René, qui de sa flotte voyoit leur déroute, ne voulut point faire approcher ses vaisseaux pour les recevoir, déclarant que des chevaliers qui fuyoient, ne méritoient ni compassion ni secours. La déroute en fut plus complète; ce fut peut-être la bataille la plus sanglante qui de tout le siècle eût été livrée en Italie. On trouva deux mille cinq cents morts sur le champ de bataille, et cependant un nombre considérable de fuyards s'étoient noyés, en se jetant à la mer pour gagner leurs vaisseaux. La pesanteur de leurs armes n'avoit permis à pas un d'entre eux de s'échapper à la nage, ensorte que tous ceux qui ne périrent pas furent pris (1).

Mais à peine cette victoire avoit-elle été remportée par les armes réunies de Prosper Adorno et de Paul Frégoso, que la jalousie de ces deux rivaux éclata avec une nouvelle fureur.

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXVIII, p. 725. — Uberti Folietæ. L. XI, p. 618. — P. Bizarri. L. XIII, p. 309. — Ag. Giustiniani. L. V, f. 216. — Cristof. da Soldo. T. XXI, p. 893. — Comment. Pii Papæ II. L. V, p. 126. — Bern. Corio. I. VI, p. 956.*

Prosper donna ordre aux portes de ne point laisser rentrer Frégoso ou ses partisans : ceux-ci traversèrent le port avec des barques, et une fois dans la ville, ils ne voulurent plus en sortir. Des négociations on en vint aux armes, et le jour même qui avoit été signalé par une bataille si meurtrière contre les François, les vainqueurs s'en livrèrent entre eux une seconde dans l'enceinte des murs. L'armée milanoise présente à ce combat, ne voulut point y prendre part ; elle déclara n'avoir d'autre ordre que celui de secourir conjointement les Adornes et les Frégoses, et ne savoir lesquels choisir entre eux. Enfin, Prosper Adorno fut forcé de sortir de la ville avec tous ses partisans ; Paul croyant alors la dignité de doge inconciliable avec celle d'archevêque, la fit donner à son cousin Spineta Frégoso. Le roi René ne pouvoit plus défendre le Castelletto ; il espéra de susciter un ennemi à l'archevêque dans sa famille, en livrant cette forteresse à ce même Louis Frégoso qui avoit été doge de 1448 à 1450. Mais Paul, assuré de sa supériorité, fit rentrer Louis dans son parti, en le faisant nommer doge à la place de Spineta. René laissa pour commandant à Savonne le même Louis de la Vallée qui avoit commandé à Gênes, et il revint en France, où la mort de Charles VII, survenue le 22 juillet (1), lui avoit

(1) *Enguerr. de Monstrelet. Chroniques* V. III, f. 87, v.

fait perdre l'appui sur lequel il comptoit le plus. Louis XI, qui succédoit à Charles, avoit toujours été, comme dauphin, l'allié des ennemis de son père; cependant il déclara aux ambassadeurs de François Sforza, qu'il puniroit désormais, comme roi de France, les hostilités qu'il avoit encouragées avant de régner (1).

La rébellion de Gênes étoit un échec cruel pour le parti d'Anjou qui combattoit à Naples; elle le privoit de subsides annuels, d'une flotte redoutable, et même de la coopération de l'armée défaite devant Gênes, que René auroit amenée à son fils dans le royaume de Naples, s'il avoit eu à Gênes les succès qu'il pouvoit attendre. La guerre cependant se continuoît dans le royaume de Naples, et Pie II, auxiliaire intéressé de Ferdinand, prenoit possession en son propre nom des fiefs que son général Frédéric de Montefeltro enlevoit aux Angevins. En même temps, il faisoit donner à son neveu, en récompense de ses services, Castiglione de la Pescaia, qu'une garnison napolitaine occupoit encore en Toscane (2).

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXVIII, p. 726. — Uberti Folietæ. L. XI, p. 619-620. — P. Bizarrî. L. XIII, p. 311. — Ag. Giustiniani. L. V, f. 217.*

(2) *Joann. Simonetæ. L. XXVIII, p. 727. — Augustini Dathi Fragmentum Historiæ Senensis. Rer. Ital. T. XX, p. 61. — Comment. Pii Papæ II. L. IV, p. 107.*

Durant cette campagne, la guerre fut presque renfermée dans l'enceinte de la Pouille. Ferdinand étoit venu se jeter dans Barlette; outre cette ville, il possédoit encore Trani; le reste de la province étoit entre les mains du duc de Calabre, qui se dispoit même à assiéger dans Barlette le monarque aragonois. L'arrivée d'Alexandre Sforza fit diversion à ses desseins; bientôt il vit avec étonnement un nouvel adversaire s'armer contre lui. George Castriot, surnommé Scanderbeg, le héros de la chrétienté, quittant les guerres des Turcs en Epire, débarqua sur le rivage de Pouille avec huit cents Albanois, pour porter du secours au fils de cet Alphonse d'Aragon dont il avoit si souvent obtenu l'assistance. Les François du duc de Calabre ne tournoient leurs armes qu'avec répugnance contre ce valeureux champion de la foi. Ferdinand ayant par ces divers renforts recouvré l'avantage, assiégea et prit la ville de Gesualdo, puis celle de Nola, sous les yeux des Angevins; après quoi il mit ses troupes en quartier d'hiver (1).

Mais encore que le duc de Calabre n'eût point conservé dans cette campagne les avantages qu'il avoit remportés dans la précédente, sa

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXVIII, p. 729.* — *Jovianus Pontanus de bello Neapol. L. II, p. 34-42.* — *Comment. Pii Papæ II. L. VI, p. 165.*

situation paroissoit toujours bien meilleure que celle de Ferdinand. Louis XI cherchoit, par des promesses, par des menaces, par tout le crédit de sa puissante monarchie, à détacher François Sforza de l'alliance du roi de Naples ; en même temps il menaçoit Pie II de faire assembler un concile en France, si ce pape continuoit à prodiguer au bâtard d'Aragon les subsides que la chrétienté avoit fournis pour combattre les Turcs. Pie II hésitoit ; il écrivoit au duc de Milan que la guerre de Naples étoit une hydre toujours renaissante ; que les trésors de l'Église étoient épuisés par ses victoires mêmes ; que son devoir comme son intérêt l'appeloient à demeurer neutre entre les princes chrétiens. François Sforza, qui seul étoit l'appui de Ferdinand, n'étoit lui-même entouré que de partisans de la maison d'Anjou. Les Florentins et Cosme de Médicis, ses plus anciens alliés ; le sénat de Milan, et sa femme elle-même, Blanche Visconti, le sollicitoient d'abandonner un prince qui ne pouvoit se soutenir sur le trône, et d'assurer à ses propres enfans la puissante protection de la maison de France. Ces instances redoublèrent encore lorsque François Sforza fut atteint, au commencement du mois d'août, de violentes douleurs articulaires, et en même temps d'une hydropisie. Blanche Visconti, qui ne conservoit presque aucune espérance de sa guérison, le sup-



plioit de ne pas laisser sa famille engagée dans une guerre aussi dangereuse, et d'accorder plutôt la main de sa fille Hippolyte au duc de Calabre qui la demandoit de nouveau. Le bruit de la mort de Sforza s'étant répandu dans ses états, causa un soulèvement à Plaisance, qui put lui faire comprendre quelles révolutions éclateroient à son décès (1). Son fils naturel, Sforzino, cherchoit lui-même à lui débaucher un corps de troupes, pour le conduire aux Angevins (2). Mais François Sforza, inébranlable dans le plan de politique qu'il avoit adopté, fidèle en même temps à des engagements qu'il regardoit comme sacrés, repoussa toutes les instances de ses amis et de sa famille, et déclara qu'il demeureroit attaché à Ferdinand jusqu'à sa mort.

Dès que le duc de Milan commença à se rétablir de sa dangereuse maladie, il fit arrêter, au mois de février 1462, le comte Tiberto Brandolini, un de ses plus braves généraux, qu'il soupçonnoit d'avoir eu part au soulèvement de Plaisance, et d'avoir traité ensuite avec Piccino et le duc de Calabre, pour passer au service de la maison d'Anjou. Déjà depuis six mois il retenoit en prison son propre fils Sforzino, et

(2) *Anton. de Ripalta Annal. Placent. T. XX, p. 907.*

(1) *Cronica di Bologna. T. XVIII., p. 739. Ibid. p. 756.*

il ne lui fit grâce de la vie que sur les sollicitations de sa femme (1). Brandolini fut condamnée à une détention perpétuelle; mais le 12 septembre suivant, il se coupa lui-même la gorge en prison, à ce que prétendirent ses geoliers (2). Ainsi dispa- roissoient peu à peu tous ces fameux condottieri, dont le manque de foi rendoit l'alliance aussi dangereuse que l'inimitié. Leur puissance, indépendante de celle des souverains, avoit fait trembler l'Italie, et leur vie n'étoit point protégée par les lois sociales, qu'ils s'opposoient eux-mêmes aux pieds. François Sforza, le plus habile et le plus heureux de ces condottieri, en fit périr un grand nombre, sur des accusations qui, dans le système de guerre alors reçu, n'emportoient ni crime ni déshonneur : il semble que les connoissant mieux, pour avoir vécu longtemps dans leurs rangs, il ressentoit une défiance plus jalouse de leurs projets et de leur grandeur.

Les subsides considérables que François Sforza faisoit passer à Rome, pour entretenir, de concert avec le pape, l'armée de Frédéric de Montefeltro, et soudoyer seul celle de son frère Alexandre, ne suffisoient point encore pour assurer l'avantage au parti d'Aragon. Ferdinand, en s'emparant, le

(1) *Guernieri Bernio Cron. d' Agobbio*, p. 1002.

(2) *Annal. Foroliviens.* T. XXIII, p. 226. — *Joann. Simoneæ L. XXVIII*, p. 754.

22 avril, de la ville de Sarno, avoit bien soumis à ses lois toute la terre de Labour entre les rivières de Sarno et de Vulturne (1); mais le manque d'argent l'avoit contraint ensuite à demeurer inactif, tandis que Piccinino et le prince de Tarente s'emparoiént, au commencement de l'été, de Giovenazzo, de Trani et d'Andria, et que le prince d'Anjou, avec une autre armée, soumettoit toute la province voisine de Montegargano (2). Ce ne fut qu'au commencement du mois d'août, que Ferdinand se joignit à Alexandre Sforza, et passa avec son armée, de la Campanie dans la Pouille; mais dès-lors il vit commencer pour lui une suite de succès presque sans mélange de revers. Il entreprit le siège du château d'Orsaria, à peu de distance de Troie; le duc Jean et Piccinino voulurent le lui faire lever; une escarmouche engagée le 18 août entre les deux armées, se changea bientôt en un combat général. L'armée des Angevins, tournée à deux reprises par l'habileté d'Alexandre Sforza, fut enfin mise en déroute. Une partie seulement des fuyards put entrer à Troie; les autres poursuivis dans la campagne et dissipés,

(1) *Commentar. Pii Papæ II. L. X, p. 245. — Jovianus Pontanus. L. II, p. 45.*

(2) *Joan. Simonetæ L. XXIX, p. 735. — Comment. Pii Papæ. L. X, p. 246. — Jov. Pontan. L. IV, p. 60.*

furent faits prisonniers. Cependant Piccinino, remarquant du haut des murs de Troie, le désordre des vainqueurs épars dans les champs à la recherche des prisonniers et du butin, fondit à son tour sur eux, et délivra de leurs mains un grand nombre de captifs (1). Cette foible revanche ne suffit pas pour qu'il se crût en état de demeurer en présence de l'ennemi; après s'être retiré avec le duc Jean à Luceria, il alla rejoindre le prince de Tarente, laissant Troie et presque toute la Pouille entre les mains de Ferdinand (2).

A peine ces deux chefs du parti Angevin étoient arrivés auprès du prince de Tarente, lorsqu'un vaisseau y apporta aussi Sigismond Malatesti, qui venoit leur demander des secours. Le prince de Rimini, chargé par le duc de Calabre d'inquiéter le pape dans ses propres états, avoit été surpris lui-même à Mondolfo, par Frédéric de Montefeltro, dans la nuit du 13 au 14 août, quatre jours avant la défaite de Troia, comme il revenoit de Sinigaglia, dont il s'étoit emparé. Le comte d'Urbain, poursuivant sa victoire, avoit conquis dans le courant du mois de septembre, presque toutes les forteresses

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXIX, p. 738. — Comm. Pij Papæ II. L. X. p. 247-248. — Jo. Pontan. L. IV, p. 68-70.*

(2) *Joann. Simonetæ. L. XXIX, p. 740. — Joann. Joviani Pontani. L. IV, p. 71.*

de Malatesti, et ne lui avoit laissé que la ville même de Rimini. Sigismond ignoroit le désastre du duc de Calabre, et le duc de Calabre ignoroit le sien; leur découragement fut extrême, quand ils se virent presque en même temps privés de leurs soldats (2).

CHAP. LXXVIII.

1462.

Jean Antoine Orsini, prince de Tarente, auprès duquel s'étoient réunis tous ces généraux, regarda dès-lors les affaires de la maison d'Anjou comme désespérées, et se hâta de conclure avec Ferdinand un traité qu'il négocioit secrètement depuis long-temps. Dès l'époque de la bataille de Sarno, il avoit mis peu d'activité à poursuivre la guerre; il avoit donné au duc de Calabre des conseils qui avoient retardé ses succès, et il ne l'avoit point aidé de ses immenses trésors qui étoient encore intacts. On ne pouvoit s'attendre, il est vrai, à ce qu'un prince, arrivé à une vieillesse avancée, et malade de la fièvre pendant une grande partie de l'année, déployât l'activité d'un jeune homme. Les Angevins craignant de l'aliéner, ménagoient ses foiblesses et son avarice hors de saison. Ferdinand d'autre part, avoit chargé le cardinal de Ravenne, et Antoine Trezzo, ambassadeur du duc de Milan,

(1) *Joannis Simonetæ*. L. XXIX, p. 742. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 745. — *Guernieri Bernio, Cron. d'Agobbio*. p. 1003. — *Comment. Pii Papæ II*. L. X, p. 258.

CHAP. LXXVIII.

1462.

de lui faire les offres les plus brillantes : il l'apeloit toujours son oncle, et il l'entretenoit du respect et de l'amour qu'il conservoit dans son cœur pour lui; non seulement il lui promettoit de lui assurer tous les fiefs, toutes les juridictions dont Orsini avoit été en possession sous le règne d'Alfonse, il lui rendoit encore les fonctions de capitaine général, et la paye de cent mille florins qui y étoit attachée. Et pour que le prince de Tarente pût se retirer honorablement de son ancienne alliance, Ferdinand offroit un sauf-conduit au duc de Calabre, à Piccinino et à leur armée, pourvu qu'avant quarante jours cette armée eût évacué les états du prince, et se fût mise en marche vers l'Abruzze (1). A ces conditions la paix fut signée à Biséglio, en Pouille, le 13 septembre 1462, et le pape et le duc de Milan se rendirent garans du roi.

1463.

Le prince d'Anjou et Piccinino prirent en effet leurs quartiers d'hiver dans l'Abruzze, et cette province devint, au printemps suivant, le théâtre de la guerre. Les expéditions de Piccinino n'avoient plus pour but que de faire subsister ses troupes, et le duc de Calabre, tombé dans la dépendance de son général, étoit obligé

(1) *Jovianus Pontanus. Neap. Belli. L. IV, p. 72. — Joann. Simoneta. L. XXIX, p. 743. — Cronica di Bologna. T. XVIII, p. 747. — Cristoforo da Soldo Istor. Bresciana. p. 894. — Comment. Pii Papæ II. L. X, p. 250.*

d'achever la ruine des sujets, par l'affection desquels il avoit compté monter sur le trône. C'est ainsi que Celano fut livré au pillage, et que Sulmone fut prise et se racheta par une contribution (1). Mais, malgré ces succès partiels, Piccinino regardoit la ruine de son patron comme imminente; il ne voulut pas y être enveloppé: il signa le 10 août un traité séparé avec Alexandre Sforza; il passa au service de Ferdinand avec son armée, et il se fit assurer en récompense la ville de Sulmone, avec beaucoup de châteaux, et quatre-vingt-dix mille florins d'or de traitement annuel (2). La ville d'Aquila, menacée par les armes d'Alexandre Sforza, capitula de même, avec la plus grande partie de l'Abruzze; enfin Marino Marzano, duc de ~~Sulmona~~ et prince de Rossano, dans les fiefs duquel se trouvoit alors le duc de Calabre, capitula le dernier; en sorte que le malheureux prince d'Anjou, après avoir été accueilli avec enthousiasme par un parti nombreux, et proclamé dans toutes les provinces, se vit abandonné par la fortune, trahi par ses amis, et forcé de chercher un asile dans le voisinage des états auxquels il prétendoit, à l'île d'Ischia, qui

(1) *Jocann. Jovianus Pontanus*. L. IV, p. 77-78.

(2) *Jocann. Simonetæ*. L. XXX, p. 747. — *Cronica di Bologna*. t. 752. — *Crist. da Soldo. Istor. Bresciana*. p. 897 — *Comment. Pii Papæ II*. L. XII, p. 319.

lui fut livrée, aussi bien que le château de l'Œuf, devant Naples, par deux Catalans mécontents de Ferdinand (1).

Pendant ce temps, Sigismond Malatesti, seul allié qui fût resté à la maison d'Anjou en Italie, étoit poursuivi avec acharnement par Frédéric de Montefeltro : il avoit déjà perdu Fano, Sinigaglia, et presque tous ses châteaux, et il avoit recouru, à plusieurs reprises, à la miséricorde du Pontife. Les ambassadeurs vénitiens sollicitoient en sa faveur ; ceux de Florence le recommandoient aussi à la générosité de Pie II, et lui représentoient que Sigismond, poussé à bout, livreroit peut-être aux Turcs son port de Rimini (2). Le pape se détermina enfin à lui accorder la paix, au mois d'octobre 1463, mais en réduisant son territoire à cinq milles de rayon autour de Rimini, et celui de son frère Dominique Malatesti à un rayon semblable autour de Césène. A la mort de ces deux princes, leurs deux villes devoient retourner au domaine immédiat de l'Église romaine (3).

(1) *Joannis Simonetæ*. L. XXX, p. 748.

(2) *Comment. Pii Papæ II*. L. X, p. 266-272.

(3) *Joann. Simonetæ*. L. XXX, p. 749. — *Cron. di Bologna*. T. XVIII, p. 755. — *Istoria Bresciana*. T. XXI, p. 897. — *Guern. Bernio*, *Cron. d'Agobbio*. p. 1006. — *Commentar. Pii Papæ II*. L. XI, p. 298. — *Scipionis Claramontii Hist. Venetæ*. L. XVI, p. 424. *Thesaurus Burmanni*. Vol. VII, P. II.



• Sur ces entrefaites , Jean-Antoine Orsini , CHAP. LXXVIII.  
1463.  
prince de Tarente , mourut le 16 novembre , dans son château d'Alta-Mura ; on eut soin d'annoncer que c'étoit de vieillesse : cependant le bruit se répandit bientôt qu'il avoit été étran- glé par ses domestiques , que Ferdinand avoit corrompus. Le roi se défioit toujours de ce prince , qui étoit demeuré en correspondance avec le duc de Calabre. Dès qu'il apprit sa mort , il accourut dans ses fiefs pour prendre possession de son héritage , comme mari de sa nièce : il y trouva d'immenses trésors en argent monnoyé , des marchandises de tout genre , de superbes haras de chevaux , des troupeaux nombreux , et quatre mille hommes de bonnes troupes. Les richesses mobilières du prince de Tarente furent estimées à un million de florins ; et ses fiefs , qui furent réunis à la couronne , étoient les plus opulens et les plus vastes du royaume de Naples. Ainsi Ferdinand , par la mort de l'homme qu'il redoutoit le plus , devint tout à coup le plus riche et le plus puissant souverain de l'Italie (1).

La mort du prince de Tarente acheva de renverser les espérances de la maison d'Anjou : le vieux roi René étoit parti de Marseille avec 1464

(1) *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1133. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 753. — *Jovianus Pontanus*. L. V. p. 82. — *Joann. Simonetæ*. L. XXX, p. 750. •

CHAP. LXXVIII  
1464.

dix galères, au printemps de 1464, pour porter du secours à son fils ; mais après l'avoir joint à l'île d'Ischia, et avoir délibéré avec lui sur l'état de leurs affaires, ils sentirent tous deux qu'il étoit inutile de répandre plus de sang, et de dépenser plus de trésors pour une cause déjà perdue. Ils se rembarquèrent donc et retournèrent en France, abandonnant, après six ans de combats, un pays où ils avoient signalé leur valeur et leur loyauté, mais où leur courage, non plus que leurs douces vertus, ne les avoient point préservés d'une suite de calamités (1).

On eût dit que les François, dégoûtés de ces guerres d'Italie, vouloient s'ôter jusqu'à la possibilité de rentrer dans ce pays. Il ne restoit plus en leur pouvoir que Savonne, où Louis XI entretenoit une garnison qui lui coûtoit beaucoup, et dont il n'attendoit aucun avantage. Il résolut de céder cette place à Sforza, pour regagner ainsi l'amitié de ce prince, avec lequel il avoit entretenu de précédentes liaisons. Un traité fut conclu entre eux, moyennant lequel, non-seulement Conrad Foliano, officier du duc de Milan, fut mis en possession de Savonne, au commencement de février 1464; mais encore tous les droits que le roi de France avoit ac-

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXX, p. 761. — Jov. Pontanus. L. VI, p. 91. — Giannone Istoria civile del Regno. L. XXVII. C. I, p. 551-560.*

quis sur Gênes, par son accord avec les Génois, furent transmis au duc de Milan ; et ce singulier traité, qui appeloit François Sforza à faire valoir des prétentions qu'il venoit de combattre, fut notifié par les ambassadeurs françois à toute l'Italie (1).

CHAP. LXXVIII.

1464.

Le duc de Milan, après s'être mis ainsi à couvert du ressentiment de la France, ne douta pas d'obtenir en peu de temps la seigneurie de Gênes. Les quatre années qui s'étoient écoulées depuis l'expulsion des François, avoient été à Gênes, une scène continuelle de séditions, de violences et de pillages. Louis Frégoso, qui avoit été reconnu pour doge, étoit un homme doux et juste, mais foible, qui cherchant à rétablir dans la ville, le calme et l'empire des lois, se trouvoit sans cesse entravé par son turbulent cousin Paul Frégoso, archevêque de Gênes. Celui-ci rassembloit autour de lui tous ces factieux nourris dans les guerres civiles, tous ces brigands amnistiés, qu'on avoit vu combattre avec vaillance pour leur parti, mais qui, en temps de paix, n'avoient aucun revenu, aucune industrie, pour fournir à leurs besoins ou à leurs vices. L'archevêque leur rappeloit sans cesse que c'étoit lui, que c'étoient eux,

1462.

(1) *Joc. in. Simonetæ. L. XXX, p. 752. — Cronica di Bologna. T. XXIII, p. 755.*

qui avoient chassé de Gênes les François, les nobles et les Adorni; que cette triple victoire avoit été acquise par leurs dangers et par leur sang, mais qu'une ingrate patrie les condamnoit, lui à de timides fonctions ecclésiastiques, au milieu de ses prêtres, eux au mépris et à la misère. S'ils vouloient cependant l'en croire, ce ne seroit pas pour d'autres, mais pour eux-mêmes qu'ils auroient combattu. Ceux qui les avoient offensés n'oseroient plus lever les yeux devant eux, et les richesses n'appartiendroient plus qu'à ceux qui les méritoient, aux plus braves. Ayant par ces discours enflammé les passions de ses redoutables partisans, l'archevêque les mena le 14 mai 1462, à l'attaque du palais public; il y surprit le doge son cousin, qui n'avoit aucune défiance de lui; il l'en chassa, et se fit saluer doge à sa place. Cependant cette violence excita un mouvement si universel d'indignation; tous les honnêtes gens, tout le peuple, témoignèrent tant d'éloignement pour un prélat qui troubloit ainsi la paix publique, et qui outrageoit les lois; le nombre de ses adhérens parut si petit, comparé à la foule qui lui étoit contraire, que Paul Frégoso, effrayé, abdiqua de lui-même, avant qu'un mois fût écoulé, l'autorité qu'il avoit usurpée. Huit capitaines du peuple prirent aussitôt sa place, et peu de jours après, le 8 de juin suivant,

Louis Frégoso fut pour la troisième fois décoré de la couronne ducale (1). CHAP. LXXXVIII.  
1462.

Paul Frégoso cependant n'avoit abdiqué que pour se donner le temps de rassembler de nouvelles forces par de nouvelles intrigues ; avant la fin de la même année il enleva son cousin , à l'aide d'une bande de scélérats , il le fit conduire devant la forteresse du Castelletto ; il y fit dresser une potence , et il menaça de faire pendre le doge , si les portes de la citadelle ne lui étoient pas ouvertes. Louis ne résista point ; la forteresse fut livrée à l'archevêque ; celui-ci obtint du pape des bulles , en date du 31 janvier 1463 , par lesquelles Pie II , après lui avoir adressé quelques exhortations , le reconnoissoit pour doge de Gènes , et le délioit , soit de ses propres sermens , soit des censures ecclésiastiques qui pouvoient empêcher un prélat d'exercer des fonctions civiles et militaires (2). 1463.

Dans cette seconde administration , Paul Frégoso donna un libre cours à ses passions et à sa cupidité. Il s'étoit adjoint un homme non moins

(1) *Uberti Folietae Genuens. Hist. L. XI, p. 620. — P. Bizarri S. P. Q. Genuens. Hist. L. XIII, p. 315. — Ag. Giustiniani Annal. L. V, f. 217. E.*

(2) *Raynald. Annal. Eccles. 1462, §. 51, T. XIX, p. 125. — Uberti Folietae Genuens. Hist. L. XI, p. 621. — Commentar. Pii Papae II. L. XI, p. 292, 295. — P. Bizarro Hist. Genuens. L. XI, p. 315. — Ag. Giustiniani Annal. L. V, f. 218. I.*

ORAP. LXXVIII.

1463.

violent, non moins ambitieux que lui, c'étoit Ibletto de Fiesque, auquel il donna le commandement de la troupe de brigands qui lui servoient de gardes et de soldats. L'autorité des lois et celle des magistrats furent suspendues dans la ville; les partisans de l'archevêque entroient en plein jour dans les maisons des riches, pour enlever l'argent, les marchandises, les femmes qu'ils vouloient ravir. Chaque jour étoit souillé par le meurtre de quelque citoyen qui avoit osé résister à ses violences, ou qui périssoit victime d'une ancienne inimitié. On eût dit que la ville avoit été prise d'assaut, si ce n'est que le pillage, autorisé par le chef de la religion et de la justice, au lieu d'être passager, se prolongea pendant plusieurs mois (1). Toute la noblesse, tous ceux qui avoient de quoi sortir hors des murs, s'enfuirent pour échapper à cette tyrannie. Toutes les villes dans les deux rivières, ne reconnoissant plus nulle part l'autorité de la république, et ne sachant comment lui demeurer fidèles, arborèrent les étendards du duc de Milan. Ce duc séduisit Prosper Adorno, Spineta Frégoso, Jacob de Fiesque, et donna à ces puissans citoyens de nouveaux fiefs en Lombardie, pour les lier plus intimément à

1464.

(1) *Uberti Folietae Genuens. L. XI, p. 621.* — *Johann. Simonetta. L. XXX, p. 753.* — *P. Bizarro. L. XIV, p. 16.* — *Ag. Giustiniani Annal. L. V, f. 219. P.*

son parti ; enfin il gagna Ibletto de Fiesque lui-même, jusqu'alors l'agent et le ministre des fureurs de l'archevêque. En même temps il fit avancer contre Gênes, Jacob de Vimercato, avec une puissante armée ; Paul Doria et Jérôme Spinola se joignirent à lui, avec tous les vassaux de ces deux nobles maisons (1).

Paul Frégoso se sentoit trop foible pour résister à un tel orage ; cependant il ne voulut ni prêter l'oreille aux négociations que François Sforza étoit disposé à entamer avec lui, ni renoncer à sa principauté, ni s'exposer à être accablé par le peuple, s'il attendoit l'ennemi dans les murs. La forteresse de Castelletto étoit entre ses mains, et il la regardoit comme le gage de sa rentrée future à Gênes. Il en confia la garde à Bartholamée, veuve du doge Pierre son frère, et à Pandolphe son autre frère. Il leur donna cinq cents de ses meilleurs soldats pour leur défense ; prenant ensuite le resté de ces brigands déterminés qui s'étoient attachés à lui, il s'empara de quatre vaisseaux qui étoient dans le port, il les garnit d'armes et de munitions, et il sortit de Gênes pour exercer le métier de pirate, jusqu'à ce qu'une fortune plus propice lui

(1) *Uberti Folietæ. L. XI, p. 622. — Joann. Simonetæ. L. XXX, p. 754. — Bernard. Corio Storie Milanesi. P. VI, p. 963. — P. Bizarro Sen. Pop. que Genuens. Hist. L. XIV, p. 347.*

CHAP. LXXVIII.

1464.

permit de venir reprendre et la mitre pontificale et la couronne ducale qu'il étoit obligé de déposer momentanément (1). Nous le verrons, en effet, recouvrer dans la suite toute sa grandeur, et y joindre encore, en 1480, la pourpre de cardinal, sous le titre de Saint-Athanase.

Après le départ de Paul Frégoso, Ibletto de Fiesque s'empara de l'une des portes et des jardins de Carignan; c'est par-là que, le 13 avril 1464, il introduisit Jacob de Vimercato dans la ville. Les autres portes lui furent livrées successivement. Ce général entreprit aussitôt le siège du Castelletto; il auroit eu de la peine à s'en rendre maître; mais au bout de quarante jours la veuve Frégoso lui vendit cette forteresse pour quatorze mille florins d'or, et y introduisit les soldats milanois, à l'insu de son beau-frère qui devoit en partager la garde avec elle (2). Cependant vingt-quatre députés furent envoyés à Milan par la république de Gênes, pour déférer la seigneurie à François Sforza, aux mêmes conditions auxquelles elle avoit été accordée au roi de France, et pour prêter serment de fidélité entre ses mains (3).

(1) *Uberti Folietæ*. L. XI, p. 622. — *Joann. Simonetæ*. L. XXX, p. 754. — *P. Bizarro Hist. Genuens.* L. XIV, p. 317. — *Agost. Giustiniani Annal.* L. V, f. 219. R.

(2) *Ub. Folietæ Hist.* L. XI, p. 625. — *P. Bizarro Hist. Genuens.* L. XIV, p. 318. — *Ag. Giustiniani.* L. V, p. 219. Y.

(3) *Joann. Simonetæ*. L. XXX, p. 757.



Les révolutions qui, après avoir ruiné la république de Gênes, finirent par la précipiter sous un joug étranger, avoient pris leur origine dans les guerres du royaume de Naples. C'étoit pour en chasser la maison d'Aragon que la république avoit épuisé ses trésors et versé des flots de sang; et elle succomboit enfin elle-même aux troubles qu'elle avoit voulu exciter dans des provinces éloignées. Elle avoit abandonné une cause embrassée d'abord avec tant de zèle, elle avoit éprouvé toute la violence du gouvernement d'un chef de factieux, et elle avoit enfin été obligée, pour retrouver la paix, de renoncer à la liberté. Pendant les mêmes années, la république de Florence évita ces convulsions violentes, parce qu'elle s'efforça de s'isoler de la grande querelle qui divisoit toute l'Italie. Elle avoit d'abord pris un intérêt presque aussi vif que Gênes, à la grandeur de la maison d'Anjou, et elle avoit été sur le point de s'engager dans la même guerre; mais la prudence d'un de ses citoyens l'avoit retenue dans la neutralité, et elle avoit évité en même temps, et les dangers extérieurs, et les grandes commotions au dedans. Cependant elle avoit éprouvé de son côté les malheurs attachés à l'empire des factions, et si elle n'avoit pas perdu sa liberté, elle la voyoit du moins cruellement compromise par ceux mêmes qui s'étoient élevés dans

CHAP. LXXXVIII.

1484.

CHAP. LXXXVIII. SON SCIN COMME DÉFENSEURS ET PROTECTEURS DU  
1464. peuple.

La forme légale du gouvernement de Florence s'approchoit infiniment de la démocratie ; aucun corps dans l'état n'avoit un pouvoir stable, aucun ne nommoit ses propres membres et ne conservoit un esprit et des intérêts indépendans de ceux du peuple. Les conseils, la magistrature, le chef lui-même de l'état, tout changeoit sans cesse, tout se renouveloit rapidement ; tous les citoyens devoient à leur tour commander comme ils étoient commandés. Et pour empêcher que l'esprit de corps ne se perpétuât dans les conseils, pour empêcher que la faveur ou la brigue ne restreignissent les élections à une seule classe de citoyens, à un petit nombre de personnes, le sort avoit été mis à la place du choix, et la république attendoit son gouvernement du tirage d'une loterie.

Cette recherche exagérée de l'égalité entre les citoyens, fut justement ce qui la détruisit. La république n'auroit jamais été appelée à violer ses propres lois, si elle s'étoit contentée de faire élire son gonfalonier, ses prieurs, ses conseils par les suffrages du peuple ; et si, considérant quelques-uns de ces mandats du peuple comme irrévocables, elle avoit, dans les conseils, tout au moins, conservé jusqu'à leur mort ceux qui y auroient été une fois placés par le sort.

leurs concitoyens. Elle se seroit ainsi donné un ancre qui l'auroit fixée au milieu des agitations populaires ; elle auroit conservé dans le même corps la tradition de ses intérêts et de sa politique. Mais, dans la forme de gouvernement que la république avoit adoptée, il étoit impossible d'attendre de ses magistrats toujours nouveaux, de la suite dans les systèmes, de la constance dans les projets, des combinaisons politiques qui demandassent plusieurs années pour leur exécution. Il se formoit bientôt, en dehors du gouvernement, un parti, une faction, qui devenoit le vrai centre de l'autorité, le vrai gouvernement de la république. Ce parti, pour se donner une existence légale, avoit recours au parlement ou à l'assemblée de toute la nation. Par un acte de sa souveraineté le parlement suspendoit la constitution, et créoit une *balie*, comme les Romains créoit un dictateur, pour sauver la république par une autorité supérieure aux lois. Il composoit cette *balie* ou commission, d'un certain nombre de citoyens les plus distingués, les plus actifs dans le parti dominant ; quelquefois leur nombre alloit à plusieurs centaines. Le parlement confioit ensuite à ces citoyens le droit de remplir à leur discrétion, les bourses d'où l'on tiroit le nom des magistrats, de choisir même tous les deux mois dans ces bourses les noms de ceux qui devoient siéger

dans la seigneurie, ce qu'on appelloit faire les élections à la main; d'exiler extrajudiciairement ceux qu'on regardoit comme dangereux pour le parti dominant; de trouver enfin, par des moyens arbitraires, l'argent nécessaire pour les besoins de l'état. La création d'une balie n'étoit rien moins qu'une tyrannie établie dans une république, et c'étoit une faute grossière du législateur de l'avoir rendue nécessaire. Telle étoit cependant l'inconsistance du gouvernement constitutionnel, que lorsque la balie expiroit (car elle n'étoit jamais créée que pour un temps limité) la république étoit toujours menacée de retomber dans l'anarchie.

Depuis la révolution de 1434 la république de Florence avoit eu à sa tête deux hommes d'un mérite égal, quoique leur réputation ne soit pas demeurée égale, Néri Capponi et Cosme de Médicis. Le premier, grand homme d'état, habile négociateur, général vigilant et heureux à la guerre, s'étoit, dès l'année 1420, rendu également cher aux citoyens et aux soldats, par les services constans qu'il avoit rendus à la république. Cosme de Médicis, non moins habile politique, s'il n'avoit aucune réputation militaire, étoit en revanche le protecteur généreux des lettres, des arts et de la philosophie. De plus, son immense richesse le mettoit en portée de répandre de toutes parts des bienfaits autour

de lui, et son extrême générosité l'engageoit à CHAP. LXXVIII.  
 prévenir toutes les demandes d'argent qu'on pouvoit lui faire. A peine dans tout son parti y avoit-il un citoyen qu'il n'eût obligé à son tour. Aussi, tandis que Néri Capponi n'avoit que des admirateurs et des partisans, Cosme de Médicis avoit des cliens qui lui étoient entièrement dévoués (1).

Malgré la rivalité de ces deux grands citoyens, et malgré quelques offenses mutuelles, ils demeurèrent en général unis entre eux, soit par zèle pour la république, soit par crainte du parti opposé des Albizzi, qui quoiqu'abattu étoit encore puissant. Aussi, pendant vingt-un ans qu'ils furent conjointement à la tête de l'état, jusqu'à la mort de Capponi en 1455, trouvèrent-ils toujours le peuple disposé à leur continuer l'autorité de la balie, dès qu'elle étoit expirée. Elle fut renouvelée six fois dans cet espace de temps, et toujours d'une manière légitime, par le parlement assemblé sur la demande des conseils.

Mais l'autorité de la dernière balie se terminoit au premier juillet 1455. Il n'y avoit aucune raison valable pour la renouveler; l'état étoit en paix avec ses voisins; au dedans, la faction des Albizzi étoit absolument abattue,

(1) *Macchiavelli Istor. Fior. L. VII, p. 274.*

et la révolution étoit achevée depuis trop longtemps, pour qu'on osât conserver un régime révolutionnaire. D'ailleurs, comme Néri Capponi étoit mort, Cosme de Médicis, demeuré seul, excitoit plus de jalousie. Ses amis, qui n'avoient jamais eu l'intention de faire de lui un prince, n'avoient pas moins de défiance de l'accroissement de son pouvoir, que ses ennemis. Ils s'opposèrent donc dans les conseils au renouvellement de la balie ; l'on en revint à tirer au sort la seigneurie : cependant ce fut d'après les listes, et dans les bourses qui avoient été faites par les balies précédentes, en sorte qu'elles ne contenoient d'autres noms que ceux des amis des Médicis. Pierre Rucellai, qui entra en charge le premier juillet 1455, fut le premier gonfalonier nommé par le sort (1) : sa magistrature excita des transports de joie dans le peuple, qui crut rentrer seulement alors dans la jouissance de ses droits et de sa liberté. Le changement étoit en effet bien réel pour lui, car sous l'administration précédente, les jugemens des tribunaux et la répartition des impôts étoient devenus des objets de faveur et de brigue. Les Florentins, dans toutes les affaires contentieuses, s'étoient vus obligés de solliciter, souvent même d'acheter par des présents, l'ap-

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 82.

qui des citoyens puissans qui gouvernoient CHAP. LXXVIII.  
 l'état de concert avec Cosme de Médicis. Mais  
 après la cessation de la balie, non-seulement  
 la magistrature nouvelle ne prêta plus l'oreille  
 aux recommandations de faveur, elle prit plai-  
 sir, au contraire, à maltraiter ceux devant les-  
 quels on avoit tremblé. Les mêmes citoyens,  
 dont peu de mois auparavant les maisons étoient  
 toujours pleines de cliens, qui portoient des  
 présens, se virent délaissés et exposés aux sar-  
 casmes de la multitude. Cosme de Médicis avoit  
 prévu ce changement, qui ne l'atteignoit point,  
 parce que les cliens que lui faisoit sa fortune,  
 avoient toujours le même besoin de lui. Il avoit  
 compris que ses amis seroient punis de leur  
 jalousie, et il s'étoit complu à les voir, par  
 leurs menées, se priver eux-mêmes de leur  
 crédit, sans diminuer le sien (1).

Le gouvernement cherchoit à éteindre la dette  
 publique qui s'étoit fort accrue pendant la pré-  
 cédente guerre; et l'un des moyens auxquels  
 il s'arrêta pour augmenter le revenu, fut de  
 renouveler le cadastre de 1427, en vertu duquel  
 toutes les propriétés mobilières et immobilières  
 de chaque citoyen avoient été estimées, et  
 soumises à une imposition de demi pour cent

(1) *Machiavelli*. L. VII, p. 276. — *Commentari di Filippo de'*  
*Nerli, de' fatti civili di Firenze*. L. III, p. 47.

CHAP. LXXVIII. du capital. Depuis cette époque, les riches avoient trouvé moyen de soustraire une grande partie de leurs biens aux impositions publiques, par le crédit qu'ils exerçoient sur les magistrats; aussi une loi qui établissoit une égalité proportionnelle dans les impôts, fut-elle regardée comme un sujet de triomphe par le peuple. Elle fut portée au commencement de 1458, et dix commissaires furent chargés de faire, dans l'année, la répartition de l'impôt d'après les fortunes (1).

Bientôt les grands et les anciens amis de Cosme se lamentèrent du changement introduit dans l'état; ils se plainquirent d'être abandonnés en proie aux caprices de la multitude. Les mêmes gens qui, par jalousie de Médicis avoient mis obstacle au renouvellement de la balie, le supplioient à présent de se joindre à eux, pour en obtenir une. Cosme n'ayant point voulu céder à leurs instances, Mattéo Bartoli, qui fut gonfalonier dans les deux mois suivans, essaya de demander la balie sans lui; mais loin de réussir, il donna lieu de porter une loi dans les conseils, d'après laquelle le parlement ne pouvoit être assemblé, qu'autant que toutes les voix, dans la seigneurie et le collège, seroient d'accord pour demander sa convocation, et que

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 85.



La proposition en auroit encore été approuvée CHAP. LXXVIII.  
par les deux conseils (1). Ce triomphe du parti populaire, auquel Cosme avoit contribué, ajouta encore à l'humiliation de ceux de ses amis qui s'étoient séparés de lui, et elle leur fit désirer plus vivement une réconciliation.

Cependant Cosme de Médicis, après avoir donné cette leçon à son parti, crut qu'il étoit temps de lui rendre sa vigueur première, et d'empêcher que Florence ne s'accoutumât trop à la jouissance de sa liberté. Le sort ayant donné Lucas Pitti pour gonfalonier des mois de juillet et août 1458, ce fut à ce citoyen riche, puissant et audacieux, que Cosme laissa le soin d'assembler un parlement; résolu de se tenir à l'écart, sans le seconder ouvertement et sans lui nuire, pour profiter de ses succès, et ne pas être enveloppé dans ses revers. Lucas Pitti remplit en effet le palais de gens armés; il força par des menaces, les prieurs ses collègues à demander l'assemblée du parlement; il garnit toutes les issues de la place de soldats et de paysans auxquels il avoit distribué des armes, et le 11 août 1458, ayant fait sonner la grosse cloche, il eut une assemblée du peuple tremblante et soumise, qui approuva et sanctionna tous les réglemens qu'il lui plut de proposer, et qui re-

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 85.

CHAP. LXXVIII. nouvelle la balie de 1434, en y ajoutant dix nouveaux électeurs, et dix secrétaires. On motiva ce renouvellement d'une autorité dictatoriale dans la république, sur le danger que pouvoit lui faire courir la mort du pape Calixte III, les brigandages du comte Averso de l'Anaguillara, et l'anarchie de Rome. Trois cent cinquante-deux citoyens furent rendus dépositaires de toute l'autorité de l'état; les élections des magistrats, les jugemens extrajudiciaires et les impôts, furent également soumis à leur volonté (1).

La balie fit l'usage le plus violent de l'autorité arbitraire qui lui avoit été attribuée : Jérôme, fils d'Ange Macchiavelli avoit parlé avec vigueur du danger attaché à la convocation des parlemens, et de la subversion de la liberté causée par les balies. Il fut arrêté et mis à la torture, pour le forcer par la douleur, à confesser comme un complot, les motifs de son opposition légitime à des entreprises contraires aux lois. En effet, on arracha à Macchiavelli les noms d'Antonio Barbadori et de Carlo Benizi, qu'il déclara partager ses sentimens; tous deux furent aussi mis à la torture : après quoi Macchiavelli et son frère, Barbadori et ses fils, Benizi et trois de ses parens, furent condamnés à des amendes

(1) *Istorie di Gio. Cambi*, T. XX, p. 558.

considérables et à la relégation. Les deux premiers ne s'étant pas confinés au lieu de leur exil, Jérôme Macchiavelli fut arrêté par la trahison d'un des seigneurs de la Lunigiane, et livré à la seigneurie de Florence, qui le fit mourir (1).

Lucas Pitti fut fait chevalier, en récompense de la vigueur qu'il avoit montrée. Cosme de Médicis et tous les amis du gouvernement se crurent obligés de lui faire des présens; il en reçut aussi de tous ceux qui vouloient gagner sa faveur, et de la république elle-même : on assure qu'ils montèrent à la somme de vingt mille florins. Cosme cependant étoit vieux et cassé. La goutte le tourmentoît souvent; il sembloit se dégoûter des affaires publiques, et il passoit sa campagne la plus grande partie de son temps. Lucas Pitti, ambitieux et orgueilleux, profitoit de la retraite de son ami pour s'élever. C'étoit lui qui paroissoit le vrai chef de la république, et la faction qui dominoit, ne s'appeloit plus le parti de Cosme, mais le parti de Pitti. Pour signaler son triomphe, il entreprit de bâtir deux palais, l'un à un mille de distance hors des murs, l'autre dans la ville; il en jeta les fondemens sur une échelle si éten-

(1) *Istorie di Gio. Cambi*. T. XX, p. 561. — *Nic. Macchiavelli*. L. VII, p. 278. — *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 87.

due, et avec un faste si inoui, que Florence, accoutumée aux prodiges de l'architecture, Florence qui n'avoit point trouvé que Cosme fût sorti des bornes de la modestie d'un citoyen, en élevant le palais Médicis (aujourd'hui palais Riccardi in via larga), considéra le palais Pitti comme une entreprise royale. Pour achever ce superbe édifice, devenu ensuite la résidence des grands ducs, Lucas Pitti reçut de toutes mains les présens de ceux qui avoient besoin de sa protection ou de sa faveur. Non-seulement les particuliers, mais les communautés qui avoient quelque demande à faire aux conseils de la république, s'adressoient à Pitti : tous savoient qu'ils n'obtiendroient son appui qu'en lui donnant des matériaux à employer dans son édifice. Tous les bannis, tous les malfaiteurs qui pouvoient craindre la vindicte publique, se réfugioient dans cette enceinte; et aussi long-temps qu'ils travailloient à bâtir, ils étoient en sûreté contre les officiers de la justice, qui n'osoient point les y poursuivre (1).

Cosme de Médicis, qui avoit toujours évité d'offenser les yeux de ses concitoyens par aucun faste extérieur, et qui, considéré dans les autres états comme un prince, n'avoit jamais cessé d'être dans sa patrie un simple citoyen, voyoit

(1) *Macchiavelli Istor.* L. VII, p. 280.

avec douleur le parti qu'il avoit formé, et qu'il appuyoit encore de son nom, donner un tyran à la république. Il se tenoit éloigné des affaires, il bâtissoit des temples à Florence et dans le voisinage; il s'entouroit de gens de lettres, et il s'occupoit avec Marsile Ficin, du renouvellement de la philosophie platonicienne, lorsqu'au commencement de novembre 1463, il eut le malheur de perdre son second fils, Jean de Médicis, âgé alors de quarante-deux ans. C'étoit sur lui que Cosme faisoit reposer ses espérances de grandeur pour sa famille; l'esprit et le caractère de Jean, lui paroissoient d'une assez forte trempe, pour gouverner après lui la république, pour gagner le cœur de ses concitoyens, maintenir au-dehors la réputation des Médicis, et au-de-dans protéger et faire fleurir les lettres et les arts. Pierre de Médicis, fils aîné de Cosme, âgé alors de quarante-sept ans, étoit d'une santé si foible, qu'on ne pouvoit s'attendre à lui voir supporter le poids des affaires. Le fils de Jean, nommé Cosme, étoit mort avant lui; les deux fils de Pierre n'étoient encore que des enfans. Le vieux Cosme de Médicis se faisant porter dans son vaste palais, qu'il n'avoit plus la force de parcourir à pied, s'écrioit en soupirant: « Cette maison est bien grande pour une si petite famille! » (1).

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 94.

Cosme de Médicis ne tarda pas long-temps à suivre le fils qu'il regrettoit : il mourut à sa maison de Careggi le 1<sup>er</sup> août 1464, dans sa soixante-quinzième année, également regretté par ses amis et par ses ennemis. Les premiers lui étoient attachés par des bienfaits sans nombre, les seconds avoient déjà appris à redouter ceux qui devoient lui succéder dans le gouvernement de la république. Ils savoient que Cosme les forçoit encore à quelque modération, par le crédit seul de son nom, et ils trembloient de la tyrannie sous laquelle ils alloient tomber, lorsque l'état n'auroit plus ce modérateur.

Cosme, le plus grand citoyen qui se soit jamais élevé dans un pays libre, avoit été trente ans à la tête de la république la plus riche, la plus puissante et la plus éclairée qui existât alors. Avec un bonheur bien plus constant et un pouvoir bien plus durable que Périclès, il avoit, comme lui, enrichi la nouvelle Athènes de tous les prodiges des arts. Il avoit bâti à Florence le couvent et le temple de Saint-Marc, celui de Saint-Laurent, et le cloître de Sainte-Verdiane; sur la montagne de Fiesole, Saint-Jérôme et la Badie; dans le Mugello, le temple des Frères-Mineurs. Il avoit orné de chapelles, de statues, de tableaux, d'argenterie destinée au culte, les églises de Sainte-Croix, des Ser-

vites, des Anges et de San-Miniato. Il avoit bâti pour lui-même quatre palais à la campagne, à Careggi, à Fiesole, à Castagiuolo et à Trebbio; il avoit bâti à la ville le magnifique palais qui porte aujourd'hui le nom de *Riccardi*; enfin il avoit bâti à Jérusalem un hôpital pour les pèlerins. Mais au lieu d'employer, comme Périclès, les revenus publics à élever ces monuments, qui ont fixé le goût de la belle architecture, il avoit tout fait avec ses propres deniers (1); et tandis que ces travaux publics annonçoient un souverain, et dépassoient de beaucoup la magnificence des plus grands rois de l'Europe, ni ses habits, ni sa table, ni ses domestiques, ni ses équipages ne s'élevoient au-dessus de ceux de la classe commune; il traitoit avec chaque Florentin d'égal à égal et en simple citoyen; il s'étoit marié, il avoit marié ses fils et ses petites-filles, non dans des familles de princes, qui auroient recherché avidement son alliance, mais dans celles des Florentins qu'il

CHAP. LXXVIII.

1464.

(1) *Macchiavelli Ist. L. VII, p. 282.* — Dans les *Ricordi* écrits de la main de Laurent de Médicis, on trouve qu'il avoit fait le compte, que de l'an 143½ à l'an 1471, leur maison avoit dépensé en salimens, en aumônes ou en impositions, 663,755 florins d'or, équivalant, poids pour poids, à 7,965,060 francs, et d'après la proportion qui existoit à cette époque entre le prix des métaux précieux et celui du travail, à environ trente-deux millions de francs. *Ricordi di Lorenzo, apud Roscoe Life of Lorenzo. T. III, p. 45.*

CHAP. XXXVIII. considérait toujours, et que chacun considérait  
1464. comme ses pairs.

Sans doute la réputation de Cosme de Médicis s'est conservée plus brillante, parce que sa famille s'est élevée après lui au pouvoir absolu dans sa patrie. Presque tous les historiens nés sous les Médicis, ont voulu les flatter dans le portrait de leur chef; ceux qui auroient pu tenir un langage contraire ont été forcés au silence. Cependant un siècle après sa mort, les amis de la liberté accusoient encore Cosme de Médicis, d'avoir excité la première guerre de Lucques avant son exil, pour augmenter sa propre importance, et de l'avoir fait échouer ensuite pour perdre ses ennemis; de s'être enrichi par le maniement des deniers publics, dont son crédit écartoit tous les autres citoyens; d'avoir étendu ses vengeances sur tout ce qu'il y avoit de plus illustre dans la république; enfin de s'être allié à François Sforza, pour l'avantage seul de sa famille et contre l'intérêt de sa patrie (1).

Pendant la durée de l'administration de Cosme de Médicis, Florence fit quelques acquisitions

(1) *Joannis Michaelis Bruti Histor. Flor. L. I. In Thesouro Antiquit. Italiae. T. VIII, P. II, p. 1-24.* Jean-Michel Bruto écrivoit à Lyon sous la dictée, ou d'après les mémoires des émigrés florentins chassés de leur patrie par le grand-duc Cosme I. Sa partialité contre les Médicis est déclarée.



peu considérables, savoir Borgo San - Sepolcro CHAP. LXXVIII.  
 qu'elle acheta du pape peu après la bataille d'An- 1464.  
 ghiari, Montedoglio confisqué sur la maison  
 de Pietramala, le Casentin conquis sur les com-  
 tes Guidi, et le Val de Bagno sur la maison  
 Gambacorti. Mais Cosme avoit toujours eu l'am-  
 bition de faire pour sa république une con-  
 quête plus considérable, celle de Lucques. Fran-  
 çois Sforza lui avoit promis que dès qu'il seroit  
 duc de Milan, il l'aideroit à s'emparer de cette  
 ville, et Cosme ne lui pardonna point son  
 manque de parole à cet égard (1). Ce fut cepen-  
 dant le seul de ses projets qui n'eut pas de  
 réussite. Son administration fut en général  
 aussi heureuse que glorieuse, et Florence re-  
 connoissante lui rendit le plus noble témoi-  
 gnage, lorsqu'elle ordonna que le titre de père  
 de la patrie seroit inscrit sur son tombeau (2).

(1) *Nic. Macchiavelli. L. VII, p. 285.*

(2) Sous le gonfalonier Nicolas Capponi, en 1465. — *Scipione Ammirato. L. XXIII, p. 94.* — Pie II fait un portrait fort noble de Cosme de Médicis, qu'il avoit beaucoup connu. *Commentarii Pii Papæ II. L. II, p. 50, ad annum 1459.*

## CHAPITRE LXXIX.

*Effroi que les conquêtes des Turcs causent à l'Italie. — Premières victoires de George Castriot ou Scanderbeg. — Guerre des Vénitiens dans la Morée. — Pie II arrêté par la mort, comme il alloit conduire une croisade en Illyrie. — Dernières victoires et mort de Scanderbeg.*

1445—1466.

CHAP. LXXIX

L'ITALIE parut respirer en paix, après les guerres acharnées qui avoient accompagné l'établissement de deux nouvelles dynasties dans ses deux plus puissans états, celle des Sforza dans le duché de Milan, et celle de la branche bâtarde d'Aragon dans le royaume de Naples. Cette contrée ne fut plus troublée que par des guerres courtes et de peu d'importance, jusqu'à l'invasion des François en 1494. Alors le changement de la politique de toute l'Europe la rendit le théâtre d'une lutte nouvelle entre les puissances les plus formidables, et la réduisit, au bout d'un demi-siècle, au rang de tributaire ou de sujette des ultramontains. Les

trente années de paix dont jouit l'Italie avant CHAP. LXXXIX. cette dernière révolution, qui mit un terme à son existence politique, furent consacrées à la culture des lettres anciennes, devenues d'un accès bien plus facile depuis l'invention de l'imprimerie, au renouvellement de la philosophie péripatéticienne et platonicienne, de la poésie et de l'éloquence latines, de la poésie vulgaire, du théâtre, de l'architecture, de la sculpture, et de la peinture. Tout le luxe de l'esprit et de l'imagination fut déployé ou du moins préparé dans cette brillante période; l'éclat des arts et des lettres, favorisé dans toutes les cours, doit remplacer désormais pour l'histoire, l'intérêt qu'excitoient auparavant des vertus antiques, dont la trace avoit disparu. La franchise, le désintéressement, la grandeur d'âme s'étoient évanouies avec la liberté; cette dernière, bannie de la cour des seigneurs, ne se conservoit pas même dans les républiques. Le pouvoir toujours croissant d'une famille ambitieuse, restreignoit chaque jour cette liberté à Florence et à Bologne; Gènes perdoit la sienne dans l'anarchie, et Venise sous le joug d'une oligarchie soupçonneuse. Beaucoup de beaux ouvrages et peu de belles actions illustroient l'Italie : et tandis qu'on trouvoit chez les érudits tant d'ardeur et de persévérance dans le travail, on trouvoit peu de caractère chez les magistrats, peu

de courage chez les guerriers, peu de patriotisme chez les citoyens.

Cet oubli des sentimens et des devoirs publics se manifesta surtout dans la lutte où, à cette époque même, l'Italie se trouva engagée avec les Turcs : devenue tout à coup limitrophe de l'Empire musulman, dont elle n'étoit plus séparée que par un bras de mer, elle ressentit à plusieurs reprises les alarmes d'une guerre imminente; elle retentit de prédication pour la croisade, mais elle ne prit aucune mesure énergique pour garantir du joug des Osmanlis, les îles et les colonies que les peuples italiens possédoient dans les mers de la Grèce; elle laissa conquérir les côtes de la Dalmatie, de l'Épire et du Péloponèse qui, demeurées aux chrétiens, leur auroient assuré l'empire de l'Adriatique, et qui, passées au pouvoir des Turcs, exposèrent l'Italie, dans toute sa longueur, aux déprédations et aux invasions d'un peuple qui menaçoit sa religion, ses mœurs, et son existence même. L'impétuosité des Musulmans se ralentit, il est vrai, plutôt qu'on n'auroit pu l'espérer; leur corruption fut aussi rapide que leurs succès, et le despotisme détruisit leur vigueur, avant qu'elle eût achevé d'accabler leurs voisins. Mais le pays où les arts et les lettres se renouveloient avec tant d'éclat, ne se sauva point par lui-même de l'invasion

des barbares : il ne dut sa conservation qu'à des causes qu'il ne pouvoit prévoir, qu'il ne pouvoit diriger, et que la paresse de notre esprit comprend sous le nom de hasard. CHAP. LXXIX.

Aussi long-temps que l'empire grec s'étoit maintenu à Constantinople, cette capitale avoit été comme le centre d'une confédération d'états attachés à la religion grecque, dont les intérêts et la politique se mêloient très-peu avec ceux de l'Occident. Les invasions des Turcs avoient séparé les anciennes provinces de l'empire d'Orient, et leur avoient rendu une indépendance que souvent elles ne cherchoient pas. Mais la violence de la tyrannie musulmane mettoit en fuite les habitans des contrées qu'ils avoient conquises, et augmentoit ainsi la population de celles où ils n'avoient point encore pénétré. Elle formoit de ces fragmens d'un grand état, des royaumes nouveaux, qui auroient pu opposer encore une longue résistance, si les lois, les mœurs, le courage, n'y avoient pas été détruits avant la population. Lorsque Constantinople tomba au pouvoir des Turcs, le petit état de Trébizonde, qui prenoit le titre pompeux d'empire, subsistoit encore à l'extrémité de la mer Noire; un autre état chrétien, sur la même mer, portoit le titre de royaume d'Ibérie (1). Les Génois y

(1) *Phranzæ Protovestiar. L. III, Cap. I, p. 80. Byzantin.*  
T. XXIII.

MAP. LXXXIX. possédoient, sur les côtes de Tartarie, la puissante colonie de Caffa. Le continent situé entre la mer Noire et la mer Adriatique comptoit sept royaumes, sur lesquels la couronne de Hongrie prétendoit quelque droit de suzeraineté : la Croatie, la Dalmatie, la Bosnie, la Serbie, la Rascie, la Bulgarie et la Transylvanie (1). Dans le même continent, se trouvoient encore les Valaques qui, par leur langage, sembloient appartenir à l'Italie, et les états de Scanderbeg, le défenseur et le vengeur de l'Épire, dont les victoires avoient relevé la gloire du nom Chrétien. La Grèce étoit presque en entier ravagée et asservie par les Turcs : cependant le duché d'Athènes subsistoit encore en Achaïe, et le Péloponèse étoit encore partagé entre Thomas et Démétrius, les deux frères du dernier Constantin, qui portoient tous deux le titre de despotes. Parmi les îles, Rhodes appartenoit à l'ordre valeureux des chevaliers de Saint-Jean; la maison de Lusignan régnoit en Chypre, sous la protection du soudan d'Égypte; Candie ou la Crète, et Négrepont ou l'Eubée, appartenoit à la république de Venise, avec plusieurs autres îles moins importantes; Chio à la république de Gênes. Beaucoup de citoyens de ces deux villes possédoient en fief d'autres îles de

(1) *Commentarii Pii Papæ II. L. XII, p. 325.*

l'Archipel ; beaucoup d'îles réduites aux seules forces des Grecs étoient encore indépendantes ; beaucoup de lieux forts enfin , sur toute la côte de la mer Adriatique , étoient sous la dépendance immédiate des Vénitiens. Depuis que l'empire d'Orient étoit détruit , tous ces états regardoient l'Italie comme le centre de leurs négociations ; la cour du pape et la république de Venise comme leurs protectrices naturelles. Toutes les villes d'Italie étoient pleines de réfugiés Levantins , dont les uns apportoient avec eux les reliques des saints du christianisme , d'autres les manuscrits les plus précieux de l'antiquité païenne , d'autres encore des monumens des arts. Plusieurs , avec ces richesses , s'efforçoient d'acheter des secours , non pour eux , mais pour leur patrie ; d'autres au contraire ne songeoient qu'à faire un établissement paisible en Italie ; et lorsqu'ils trouvoient la médiocrité et la sûreté , ils abandonnoient toute espérance de recouvrer leur rang et leur pouvoir dans le Levant. Plusieurs aussi n'avoient dérobé que leurs seules personnes à l'esclavage des Turcs , sans conserver aucun effet précieux ; ils se faisoient , pour vivre , une ressource de leur érudition , de leur mémoire , de leur connoissance de la langue grecque , objet des études de tous ; et leur plus haute ambition étoit de se faire admettre dans un monastère ,

pour y trouver la nourriture et le repos. L'Italie étoit pleine de Grecs et de Chrétiens orientaux : on les rencontroit en tous lieux , on s'occupoit sans cesse de leurs calamités ; et les progrès des Turcs , auxquels on avoit à peine accordé une attention distraite , pendant que Constantinople subsistoit encore , étoient devenus , depuis sa chute , un fléau toujours menaçant , un danger sur lequel on ne pouvoit s'étourdir.

La dévastation s'avançoit vers l'Occident , et chaque année on voyoit tomber un nouveau royaume. Le premier qui suivit le sort de l'empire de Constantinople , fut celui de Servie. Les deux royaumes de Rascie et de Servie , situés dans le pays des anciens Triballiens , avoient été réunis , et gouvernés par la maison de Némagne , de l'an 1177 à l'an 1354 , et peut-être plus tard encore (1). A cette antique race succéda celle des Lazares , qui portoient le titre de Crales de Servie ; ils tenoient leur royaume , situé entre le Danube , la Save et la Morava , de la générosité d'Étienne , roi des Bulgares ; leur résidence étoit à Senderova , à peu de distance de Belgrade. Cette dynastie avoit , dès son origine , éprouvé les fureurs des Turcs ; car son fondateur , Lazare Bulcus fut , en 1390 , taillé

(1) *Table Généalog. de Ducange*, à la suite de l'*Histoire de Constantinople*. T. XX, p. 169.



en morceaux devant Bajazet, pour venger la mort d'Amurath I. Étienne Bulkowitz, son fils, fut, en 1427, dépouillé de ses États par Amurath II; ses enfans, et deux cent mille de ses sujets, avoient été emmenés en captivité, et leur pays étoit demeuré à peu près désert (1). George Bulkowitz, fils d'Étienne, élevé chez les Turcs, et indifférent entre les deux religions, avoit été, en 1442, rétabli dans ses états par Amurath II, qui avoit épousé sa fille Cantacusène (2). Tour à tour allié des Chrétiens et des Turcs, il conserva pendant sa longue vie la bienveillance des derniers, mais il mourut en 1457; son fils Lazare mourut en 1458. Alors Mahomet II s'empara de la Servie, qu'un testament de Lazare avoit léguée au Saint-Siège, et que le sultan réclamoit comme héritage de la veuve d'Amurath II (3).

Dans la même année 1458, on vit disparaître

(1) *Annales Ecclesiastici ad ann. 1445*, §. 15, T. XVIII, p. 282. — *Comment. Pii Papæ II. L. XII*, p. 326. — *Leunclavius Pandectæ Hist. Turcicæ Byzant. T. XVI*, p. 322.

(2) *Marini Barletii Scodrensis, Histor. Scanderbegii. L. III*, p. 61.

(3) *Philippi Callimachi de rebus Uladislai. L. II. Rer. Ungaric. Script. T. I*, p. 492. — *Oratio Æneæ Sylvii in conventu Francofurtensi. Inter ejus epistolas, n° 151*. — *Rayn. Ann. 1454*, §. 4, p. 420. — *Bulla Calixti III, P. M. 15 martii 1458. Rayn. ad ann. §. 18*, p. 513. — *Phranza Protovestarius. L. III, C. 22. Byzant. p. 115, T. XXIII*.

les restes du duché d'Athènes, qu'une suite de révolutions avoit fait parvenir à la maison florentine des Acciaiuoli. Après la conquête de Constantinople par les Latins, les maisons françoises de la Roche, puis de Brienne, et la maison catalane des bâtards de Sicile, avoient possédé le duché d'Athènes, qui comprenoit, avec le territoire de cette antique république, celui de ses plus illustres rivales, de Thèbes, de Corinthe, de Mégare et de Platée. La maison Acciaiuoli, établie en Grèce, dès l'an 1564, avoit déjà donné plusieurs souverains à Athènes et à Thèbes, lorsqu'Antoine II mourut en 1435. Son fils François se réfugia à la cour d'Amurath II, dont il implora la protection, tandis que Renier II, frère d'Antoine, vint de Florence à Athènes, et fut installé dans le gouvernement<sup>(1)</sup>.

Renier II ou Néri mourut après la conquête de Constantinople; sa femme, qui avoit de lui un fils en bas âge, recourut, pour se maintenir, à la protection du Sultan; elle distribua des présens considérables aux favoris de Mahomet II, et elle se fit reconnoître pour duchesse. Peu après elle se laissa séduire par une folle passion pour le fils de Pierre Priuli, sénateur vénitien, gouverneur de Nauplie; elle lui fit offrir de le faire duc d'Athènes, s'il vou-

(1) *Ducange, Tables généalog. T. XX, p. 161.*

lois l'épouser, et pour cela se défaire de sa propre femme. Le jeune Priuli consentit au crime qui lui étoit proposé, mais il en retira peu de fruit. Les Athéniens, indignés du marché honteux qui leur avoit donné un nouveau souverain, recoururent à Mahomet II, et lui demandèrent pour duc ce même François Acciaiuoli, qui étoit réfugié à la cour de son père. François s'empara d'Athènes sans opposition; il fit arrêter la veuve de Néri son prédécesseur, et la retint quelque temps en prison à Mégare. C'étoit l'ordre qu'il avoit reçu de Mahomet; bientôt il le dépassa et fit mourir cette princesse. Le sultan s'empessa de punir une rigueur qu'il n'avoit pas commandée. Omar, fils de Turachan, pacha de Thessalie, vint mettre le siège devant Athènes. François Acciaiuoli se défendit long-temps dans la citadelle: il la rendit enfin au mois de juin 1456, mais en vertu d'une capitulation qui lui assuroit en retour la seigneurie de Thèbes et le gouvernement de la Béotie. Deux ans après il perdit l'un et l'autre avec la vie. Mahomet II fit étrangler François Acciaiuoli en 1458, parce qu'il le soupçonnoit d'avoir formé quelque complot pour rentrer dans Athènes (1).

(1) *Laonicus Chalcocondyles de rebus Turcicis*. L. VIII, p. 187, 188; et L. IX, p. 200. *Byzant.* T. XVI. — *Ducange, Hist. de Constantin. sous les emp. franç.* L. VIII, chap. 44;

Les deux frères qui se partageoient le Péloponèse, Thomas et Démétrius Paléologue, avoient éprouvé à leur tour la puissance du sultan. Pour acheter la paix de lui, ils lui avoient cédé Corinthe, alors détachée du duché d'Athènes, Patras et plusieurs autres de leurs meilleures villes. Cependant ils furent assez insensés pour ne pas sentir la nécessité de demeurer unis, sous le poids de calamités communes. Ils cherchèrent alternativement à se surprendre des villes; chacun d'eux assiégeoit celles de son frère, au lieu de défendre les siennes, et ils employoient comme soldats les Albanois répandus dans le Péloponèse, qui pilloient tous les Grecs également (1). Démétrius se mit sous la protection de Mahomet II, et lui promit sa fille en mariage. Mahomet vint le joindre à Sparte dans l'hiver de 1460 (2), et le contraignit à renoncer à ses états, pour aller vivre à Andrinople des revenus que lui payoit le sultan. C'est là que

p. 148. T. XX. *Byz.*—*Scipione Ammirato Stor. Fior.* L. XXIII, p. 91. — Il reste à Athènes plusieurs monumens de la domination des Acciaiuoli : quelques familles prétendent tirer d'eux leur origine ; et dans le grec moderne d'Athènes, on reconnoît quelque mélange du dialecte florentin.

(1) *Phranza Protovestiarius.* L. III, C. 22, p. 116. — *Laonicus Chalcocondyles de rebus Turcicis.* L. VIII, p. 188.—*Historia politica Turco Græciæ.* L. I, p. 17.

(2) *Laonicus Chalcocondyles.* L. IX, p. 195.

Démétrius Paléologue mourut en 1471 (1). CHAP. LXXXIX.  
 D'autre part, Thomas son frère, fuyant devant Mahomet, se retira d'abord à Corfou, d'où il passa à Ancône, le 16 novembre 1461, pour solliciter les secours de Pie II et du duc de Milan. Il portoit avec lui, comme titre de recommandation auprès des princes chrétiens, la tête de l'apôtre saint André; mais ni ses reliques sacrées, ni ses droits héréditaires à l'empire de Constantinople, ne purent émouvoir les Latins, qui ne s'armoient pas même pour leur propre défense. Sa fille, la reine de Serbie, l'avoit suivi à Rome, et n'eut pas plus de succès que lui. Découragé, il retourna à Durazzo, où il mourut le 12 mai 1465; sa femme étoit morte trois ans auparavant à Corfou. Ainsi s'éteignit la famille impériale, et le Péloponèse passa au pouvoir des Turcs, à la réserve d'un petit nombre de forteresses que Thomas avoit cédées au pape ou aux Vénitiens (2).

Ce fut en 1462 que les états chrétiens, situés sur le Pont-Euxin, furent à leur tour soumis au joug des Musulmans. Sinope, Cérusus et Trébizonde paroissent s'être rendus à Maho-

(1) *Histor. politica Turco Græciæ*. L. I, p. 20.

(2) *Phranza Protoprovestiarius*. L. III, C. 26, p. 122. — *Lao-nicus Chalcocondyles*. L. IX, p. 200. — *Crusius Hist. politica Turco Græciæ*. L. I, p. 18.

met II, sans faire aucune résistance, lorsqu'il s'approcha de ces villes. Le sultan accorda quelques revenus à David Comnène, empereur de Trébizonde, pour qu'il pût vivre à Monte-Mauro, lieu assigné à son exil; mais cette pension fut supprimée au premier soupçon que conçut le vainqueur; et David Comnène, qui s'étoit rendu odieux par son impiété envers son père, et envers son neveu dont il étoit tuteur, et qu'il avoit dépossédé, mourut assassiné bientôt après. Les princes de Sinope, de Cérusus et des autres petits états des bords du Pont-Euxin, furent envoyés à Andrinople, où ils vécurent dans la mollesse, des bienfaits du sultan (1).

Bladus Dracula, hospodar de Valachie et de Moldavie, fut attaqué par Mahomet II immédiatement après l'empereur de Trébizonde. Une armée aussi forte que celle qui avoit conquis Constantinople, porta la désolation dans toutes les provinces de l'antique Dacie; mais le souverain de ce pays barbare avoit fait retirer toutes les femmes et tous les enfans dans des bois inaccessibles; tous les hommes étoient à cheval à sa suite, pour harceler l'armée turque, et au milieu de ces déserts le vainqueur

(1) *Phranza Protovestiarius*. L. III, C. 27, p. 125. — *Laonicus Chalcocondyles de reb. Turc.* L. IX, T. XVI, p. 204-206. — *Turco Græciæ Hist. pol.* L. I, p. 20. — *Demetrius Cantemir Hist. Othom.* L. III, Chap. I, §. 15, p. 108.

et le vaincu étoient à peu près en même condition. Cependant le féroce Mahomet frémit d'horreur, lorsqu'il parvint avec son armée près de Praylab, au champ destiné par le prince chrétien, à ses exécutions. Une plaine de dix-sept stades étoit plantée de pieux, et vingt mille personnes y avoient été empalées par ordre de ce tyran atroce. Le moindre soupçon suffisoit pour qu'il infligeât cette peine; elle s'étendoit toujours à toute la famille du prétendu coupable, et l'on voyoit dans le champ de Praylab, sur ces horribles pieux, à côté des hommes faits, des vieillards, des femmes, des enfans, dont plusieurs étoient encore à la mamelle (1).

(1) *Laonic. Chalcocondyle de reb. Turc.* L. IX, T. XVI, p. 212. — Pie II donne beaucoup de détails encore sur les effroyables cruautés de Dracula; mais il le nomme Jean, tandis qu'il appelle Ladislas (Wladislaus, Bladus), un chef que Jean Huniades avoit donné aux Valaques en 1456. *Comment. Pii Papæ II.* L. XI, p. 296, 297. Le wayvode de Valachie étoit feudataire des rois de Pologne, et c'est dans les écrivains polonois qu'on doit chercher quelques renseignemens sur les princes valaques. Dlugoss, historien polonois, contemporain, donneroit lieu de croire que Bladus Dracula avoit usurpé la Valachie, mais qu'il étoit wayvode de Bessarabie; que son fils Radul lui succéda dans cette province, qu'il livra aux Turcs en 1474 (*Histor. Polonicæ.* L. XIII, p. 516), et que Bladus Dracula, après treize ans de captivité chez les Hongrois, fut relâché par eux en 1476, et périt la même année en Bessarabie, d'où il vouloit chasser les Turcs. *Historie Polonicæ.* L. XIII, p. 551.

Les Turcs nomment ce prince *Kazykluvoda*, ou le *Wayvode* abondant en pieux, l'empaleur. *Demetrius Cantemir, Hist. de*

Aucun monstre ne poussa jamais la férocité aussi loin que Dracula, aucun n'inventa de plus affreux supplices. Il fut enfin victime de l'horreur qu'il avoit inspirée; ses sujets l'abandonnèrent pour son frère, qui avoit vécu dans le sérail de Mahomet II, comme un de ses favoris; et Bladus Dracula, réfugié à Belgrade, fut arrêté par les Hongrois qui le firent mourir en prison (1).

Au milieu de cette désolation de la chrétienté dans l'Orient, l'esprit est reposé quelque temps par la noble résistance de Georges Castriot, surnommé Scanderbeg, où le bey Alexandre. Son père Jean, seigneur de Croia dans l'Albanie, de Sfétigrad et des vallées de Dibra, avoit été vaincu en 1415 par les Turcs, et forcé de donner en ôtage ses neuf enfans, quatre fils et cinq filles. Georges, le plus jeune de tous, avoit été circoncis comme ses frères, élevé dans la religion musulmane, et employé ensuite dans l'armée. Il n'avoit que neuf ans lorsqu'il fut mis entre les mains des Turcs; il en avoit dix-huit lorsque Amurath l'éleva à la dignité de sangiak, lui donna cinq mille chevaux à commander, et commença à l'employer dans les guerres

*l'Emp. ottoman, traduct. de Joncquières. L. III, Chap. I, §. 16, p. 108.*

(1) *Laonicus Chalcocondyles. L. X, p. 215.*



d'Asie (1). La vaillance, l'adresse, et la générosité de Scanderbeg le rendirent bientôt cher aux Turcs, et l'illustrèrent dans l'armée ottomane. Il contribua à ses succès en Asie et en Europe; il combattit vaillamment contre Georges Bulkowitz, despote de Servie, et autant de fois qu'il fut envoyé contre lui, autant de fois il fut vainqueur à Andrinople (2).

Le père de Georges Castriot étoit mort en 1432. A cette époque, Amurath s'empara de Croia, forteresse presque imprenable, située au sommet d'une montagne, à sept lieues au nord de Durazzo, et à peu de distance de la mer. Une forte garnison musulmane y fut logée, et tout le reste du pays fut occupé par les Turcs. Georges Castriot, qui se voyoit dépouiller par Amurath de l'héritage paternel, dissimula dix ans encore le ressentiment qu'il en éprouvoit; il continua à rendre les services les plus signalés au sultan, et il rejeta doucement les offres des seigneurs épirotes, qui l'invitoient à se mettre à leur tête. L'occasion favorable qu'il attendoit se présenta enfin à lui, après la grande victoire remportée, en 1442, près de Sophie et de la Morava, par Jean Huniades, wayvode de Tran-

(1) *Marinus Barletius Scodrensis, de vita moribus ac rebus gestis Scanderbegii*. L. I, p. 7. Argentorati, folio. 1557.

(2) *Marinus Barletius*. L. I, p. 15.

sylvanie, et par Wladislas, roi de Hongrie (1).  
 Le pacha de la Romanie y avoit été complète-  
 ment défait; Scanderbeg arrêta dans sa fuite le  
 secrétaire de ce pacha, et le contraignit à lui expé-  
 dier un ordre adresse au commandant de Croia,  
 pour qu'il lui remît cette forteresse, comme s'il  
 en avoit été nommé gouverneur par le sultan.  
 Ensuite ce secrétaire, et tous les Turcs qui ser-  
 voient sous lui, puis tous ceux de la garnison  
 de Croia, enfin tous ceux qui se trouvoient  
 épars dans l'Épire et l'Albanie, furent sacrifiés  
 à une politique barbare, et massacrés par ses  
 ordres (2). Déjà douze mille chrétiens s'étoient  
 rangés sous ses étendards, lorsque, suivant son  
 historien, il leur parla ainsi: « Je ne vois, mes  
 » amis, dans cette révolution, rien de nouveau,  
 » rien d'inattendu. Je n'avois jamais douté de  
 » votre courage, de votre vieille fidélité à mon  
 » père, de votre noblesse; je n'avois, non plus,  
 » jamais douté de moi. Souvent, tandis que je  
 » paroissois servir le tyran, vous m'avez invité  
 » à entreprendre votre défense, et je le rappelle  
 » avec orgueil. Lorsque, ne voyant aucune  
 » espérance certaine, aucune pensée arrêtée,

(1) *Marinus Barletius*. L. I, p. 15. — *Philippus Callimachus*  
*Experiens. de rebus Uladislai*. L. II. *Rer. Ungaric. Script.*  
 T. I, p. 492. — *Demetrius Cantemir*. L. II, Chap. IV, §. 30,  
 p. 91. Traduct. franç.

(2) *Marinus Barletius*. L. I, p. 20.

» je vous renvoyois tristement à vos maisons,  
» vous croyiez sans doute que j'oublois ma  
» patrie, mon honneur, et notre liberté; alors  
» cependant, sous ce silence même, je servois  
» vos intérêts et les miens. Il s'agissoit de choses  
» qui doivent être faites avant que de les dire,  
» et je voyois bien que vous aviez besoin de  
» frein plutôt que d'aiguillon. Je vous ai caché  
» mes desseins et ma volonté, non que je me  
» défiasse de votre foi, mais parce que l'amour  
» de la liberté entraîne bien plus qu'il ne se  
» laisse conduire; dès que vous auriez entrevu  
» la moindre occasion de la recouvrer, vous  
» auriez bravé mille morts, vous auriez con-  
» juré contre vous mille épées; et cependant,  
» si nous échouions dans une seule tentative,  
» nous perdions pour jamais l'occasion de se-  
» couer le joug, nous périssons dans les sup-  
» plices, et ce que l'on auroit épargnés auroient  
» été réduits à une servitude cent fois pire que  
» celle qui finit pour nous. Vous pouviez choisir  
» au milieu de votre nation d'autres restaura-  
» teurs de votre liberté; mais d'après la volonté  
» de Dieu, vous avez préféré attendre cette  
» liberté de moi, plutôt que de la chercher  
» vous-mêmes. De si nobles courages, élevés  
» dans l'indépendance, n'ont pas dédaigné de  
» demeurer dans les fers honteux des barbares,  
» pour attendre que je me joignisse à eux. Mais

» comment puis-je usurper le nom de votre  
 » libérateur? Non, sans doute, ce n'est pas moi  
 » qui vous ai apporté la liberté, je l'ai trouvée  
 » chez vous. A peine avois-je touché votre sol,  
 » à peine aviez-vous entendu mon nom, que  
 » vous êtes accourus, que vous avez volé,  
 » comme si vos pères, vos frères, vos enfans,  
 » vous étoient rendus du sein des morts;  
 » comme si tous les dieux étoient descendus  
 » sur la terre. Ce n'est point moi qui vous ai  
 » donné des armes, je vous ai trouvés armés;  
 » ce n'est point moi qui ai conquis cette ville,  
 » cet empire, c'est vous qui me les avez donnés.  
 » Partout j'ai trouvé la liberté, dans vos cœurs,  
 » sur vos fronts, sur vos épées, sur vos lances;  
 » vous vous êtes considérés comme de fidèles  
 » tuteurs, et vous m'avez rétabli dans les pos-  
 » sessions de mes ancêtres. Achèvement l'ouvrage  
 » commencé avec tant de gloire et de bonheur.  
 » Croia est recouvrée; les vallées de Dibra sont  
 » évacuées par l'ennemi; le peuple entier de  
 » l'Épire est soulevé; mais il reste au tyran des  
 » châteaux et des forteresses. A ne considérer  
 » que leur force et le nombre des garnisons,  
 » sans doute nous avons besoin d'un grand art  
 » et d'une grande obstination. Mais c'est en pré-  
 » sence de l'ennemi, et le fer ardent à la main  
 » que nous pourrons mieux en juger. Levons  
 » donc nos étendards, marchons avec les sen-

» timens des vainqueurs, et la fortune DOUS CHAP. LXXX.  
 » secondera (1) ».

La fortune en effet seconda les Epirotes : quoique le pays où ils commençoient leur révolte, soit situé à peu près sous le parallèle de Rome, entre le 42<sup>e</sup> et le 45<sup>e</sup> degrés de latitude, les hautes montagnes dont il est couvert le rendent aussi froid que la Suisse. Des neiges épaisses cachoient la terre; toutes les eaux étoient gelées, et cependant Scanderbeg réduisit en un mois Petrella Petralba et Stellusio, forteresses situées sur le sommet des montagnes; car dans ce pays sauvage, où l'ordre et la paix étoient dès longtemps inconnus, on avoit choisi pour l'habitation de l'homme, non des lieux propres au commerce ou à l'agriculture, mais des retraites inaccessibles, où un sentier étroit et pénible menoit, par de longs détours, à la cime de quelque rocher escarpé (2).

Après avoir recouvré tout ce qui avoit appartenu à son père, Scanderbeg convoqua une assemblée des princes Epirotes ses égaux, non point dans ses états ou dans les leurs, mais à Alessio (Lyssus) (3), ville située entre Croia et Scutari, qui appartenoit aux Vénitiens. Les

(1) *Marinus Barletius. L. I, p. 22, 25.*

(2) *Ibid. p. 26.*

(3) Colonie fondée par Denys l'ancien, tyran de Syracuse.

CHAP. LXXIX. noms de ces princes Epirotes, qui pendant plusieurs siècles avoient conservé le droit de protéger et de conduire à la guerre, plutôt que de gouverner des vassaux affectionnés à leur famille, se présentent rarement dans l'histoire; et la guerre de Scanderbeg est la dernière flamme qui les éclaira avant de les consumer. On voyoit à la diète d'Alessio, Arianite Thopia, qui gouvernoit le pays situé près des bouches du Cattaro; André Thopia, seigneur des monts de la Chimère, qui n'ont jamais subi le joug des musulmans; les Musacchi, alliés des Castriots; les Ducagini, qui habitent les bords du fleuve Lodrino; Leccha Zacharias, seigneur de Dayna; Pierre Spanus, seigneur de Drivast, dont la famille se prétendoit issue du grand Théodose; Leccas Dusmanus; Etienne Czernowitzch, seigneur de Montenegro, et beaucoup d'autres princes, qui dans ce congrès se trouvoient mêlés aux commandans de Scutari, d'Alessio, et des autres villes et forteresses vénitiennes (1).

Cette assemblée accéda au nom de toute l'Albanie, à la guerre que Castriot faisoit auparavant aux Turcs, avec les seules forces de ses seigneuries; elle le nomma général de toute l'Epire; elle promit un subside, qui joint aux salines qu'il possédoit déjà, porta ses revenus à deux

(1) *Marinus Barletius. L. II, p. 37.*

cent mille florins, et elle lui forma une armée de huit mille chevaux et de sept mille fantassins (1).

C'est avec cette petite armée que Scanderbeg soutint pendant vingt ans tous les efforts de la puissance des Turcs, et qu'il parut d'autant plus grand, que des désastres plus inouis frappèrent, à cette époque même, la chrétienté dans le Levant. Après la défaite de Warná, où Wladislas, roi de Pologne et de Hongrie fut tué, le 10 novembre 1444, et d'où Jean Huniades n'échappa qu'avec peine, pour se réfugier en Transylvanie (2), Scanderbeg, qui avoit déjà remporté l'année précédente une grande victoire sur Aly Pacha (3), recueillit les restes de l'armée hongroise, il les fit passer par mer à Raguse, et de là en Hongrie, et il se vengea par des incursions en Serbie, des secours que le Crale Georges Bulkowits avoit donnés aux infidèles (4). Feyrouz, et ensuite Mustapha, deux pachas envoyés contre Scanderbeg par Amurath II, furent défaits à leur tour. Amurath suspendit quelque

(1) *Marinus Barletius*. L. II, p. 44, 45.

(2) *Turco Græciæ Hist. polit.* L. I, p. 6. *Philippi Callimachi de rebus Uladislai*. L. III, p. 514-518. *Rer. Ungar. T. I.* — *Annal. Eccles.* 1444, §. 9, 10, p. 294.

(3) *Marinus Barletius*. L. II, p. 53.

(4) *Ibid.* L. III, p. 65.

temps une guerre qui lui coûtoit trop de soldats ; mais Scanderbeg, dédaignant le repos, profita de cette trêve pour attaquer les Vénitiens, parce qu'ils avoient accepté l'héritage de Leccha Zacharias, seigneur de Dayna, et l'un des petits princes de l'Épire, qui avoit été tué par un de ses voisins (1). Cependant il étoit plus facile à Castriot de vaincre les Turcs en rase campagne, ou par des embuscades, que de s'emparer d'une seule ville fortifiée. Il assiégea vainement Dayna, et après avoir dévasté son territoire, il fit la paix avec les Vénitiens. A cette occasion il fut admis par le sénat dans le corps de la noblesse vénitienne (2).

Amurath, irrité de voir ses pachas successivement défaits par Scanderbeg, résolut, en 1449, de conduire lui-même son armée en Albanie. Le prince Epirote s'attendant à voir Croia assiégée, en fit sortir les femmes et les enfans, qu'il envoya dans les villes maritimes, ou chez les Vénitiens. Il fit chasser au loin tout le bétail épars dans les campagnes ; il prépara également Stétigrade à une défense obstinée (3) ; mais au lieu de s'enfermer lui-même dans une de ses

(1) *Marinus Barletius*. L. III, p. 75.

(2) *Ibid.* L. IV, p. 100. — *Sandi Storia civile Venez.* P. II, L. VIII, p. 779.

(3) *Marin. Barletius*. L. IV, p. 106.



villes, il se tint à quelque distance des ennemis, pour tomber sur leur partis détachés. Amurath, après un long siège, s'empara enfin de Sfétigrade; mais on assura que cette campagne ne lui avoit pas coûté moins de trente mille hommes. Encore sa victoire fut-elle due à la perfidie d'un habitant, qui jeta un chien mort dans la seule citerne où l'on puisât de l'eau pour la forteresse. Les Bulgares, qui faisoient partie de la garnison, se seroient résignés à périr de soif, plutôt que de toucher à l'eau souillée par un cadavre (1).

L'année suivante Amurath revint en Epire avec quarante mille hommes, et il entreprit le siège de Croia. Il fit fondre dans son camp même les canons qu'il employa pour ses batteries, et leur calibre dépassoit de beaucoup celui des plus grosses pièces dont nous fassions usage aujourd'hui (2), quelques brèches furent ouvertes par cette redoutable artillerie; mais l'accès pour y arriver étoit si difficile, et la colline si escarpée, que les assauts des Musulmans furent toujours repoussés avec un grand massacre. Pendant ce temps, Scanderbeg surprenoit des partis détachés, il pénéroit la nuit

(1) *Marin. Barletius. L. V, p. 145. — Laonic. Chalcocondyles de reb. Türcc. L. VII, p. 145.*

(2) *Marinus Barletius. L. VI, p. 165.*

jusque dans le camp d'Amurath, et le remplissoit de carnage et d'effroi. Ces surprises fréquentes forcèrent enfin le Sultan à lever le siège. L'approche de Jean Huniades, avec une armée hongroise, qui avoit déjà passé les frontières de Turquie, hâta encore la retraite du monarque Othoman (1). Après cette campagne humiliante, où Amurath avoit vu ternir devant un misérable château, une gloire établie sur la défaite de tant de rois, ce vieux souverain se retira à Andrinople, où après trente-un ans de règne, il mourut subitement dans un banquet, le dixième mois de l'an 855 de l'hégire, ou l'an 1451 de Jésus-Christ (2).

Les Italiens avoient à peine osé secourir Scanderbeg, tandis qu'il étoit accablé par toutes les forces du sultan, mais ils le félicitèrent avec transport sur sa victoire. Alfonso, roi de Naples, lui envoya trois cent mille muids de froment et cent mille muids d'orge, pour le dédommager de la récolte qu'il avoit perdue (3). Mais

(1) *Laonicus Chalcocondyles de rebus Turcicis*. L. VII, p. 146.

(2) *Laon. Chalcocond.* L. VII, p. 155. — *Annales Turcici Leunclavii*, p. 257, Barletius raconte qu'Amurath tomba malade et mourut devant Croia, le cinquième mois du siège de cette ville. L. VI, p. 192. Rien n'est plus faux; et cependant Barletius étoit contemporain et compatriote.

(3) *Marinus Barletius*. L. VI, p. 193. — *Barth. Facii Rer. Gestar. Alphonsi Regis*. L. IX, p. 154.

Scanderbeg, presque toujours heureux dans les combats, étoit toujours malheureux dans le siège des villes. Il voulut reprendre Sfétigrade, et il fut repoussé ; il mit le siège devant Belgrade des Arnauts, et il fut obligé de le lever, après avoir perdu beaucoup de monde (1).

Les trésors de Mahomet II, qui avoit succédé à Amurath II, et recommencé la guerre d'Albanie, trouvèrent aussi des traîtres dans le conseil de Scanderbeg. Moïse Golenthus, son confident, et le meilleur de ses capitaines, tourna ses armes contre lui. Cependant Golenthus ne put pas supporter long-temps la colère d'un héros ; il revint la corde au cou se jeter aux pieds de son maître, il lui demanda grâce et il l'obtint (2). A peine avoit-il expié sa faute, lorsqu'un autre des généraux de Scanderbeg, Amésa son neveu, et en quelque sorte son collègue, passa aux ennemis (3). Il revint bientôt dans l'Épire avec un Sangiak qui commandoit l'armée turque ; Mahomet II l'avoit déclaré roi d'Albanie, et Amésa avoit vu Scanderbeg fuir devant lui. Son triomphe fut de courte durée, il fut surpris dans son camp, fait prisonnier avec le Sangiak, et envoyé dans

(1) *Marinus Barletius*. L. VIII, p. 251.—*Laonycus Chalcocondyles*. L. VIII, p. 179.

(2) *Marinus Barletius*. L. VIII, p. 251.

(3) *Ibid.* L. IX, p. 253.

CHAP. LXXXIX. les prisons de Naples (1). Scanderbeg annonça à tous les souverains de l'Europe cette victoire, dans laquelle il prétendit que trente mille Turcs avoient été tués; en envoyant aux princes latins une partie des dépouilles et des captifs, il leur demanda des secours pour continuer la guerre (2).

Cependant, loin que les Latins formassent une croisade pour défendre Scanderbeg, ce héros fut lui-même appelé en Italie par le pape Pie II, pour défendre Ferdinand, et témoigner ainsi sa reconnaissance au fils de cet Alphonse dont il avoit reçu des bienfaits. Déjà depuis quelque temps les Turcs évitoient une guerre où ils avoient éprouvé tant de revers; Amur et Sinan, deux pachas du voisinage de l'Épire, avoient été chargés d'en garder les frontières, sans les passer jamais. Pleins de respect pour la valeur du héros albanais, ils avoient recherché son amitié et l'avoient obtenue. Les deux nations n'avoient point fait la paix; mais par une convention tacite elles avoient suspendu les hostilités, et les Épirotes se livroient sans distraction à l'agriculture et au soin de leurs troupeaux. Les sollicitations du pape ayant ensuite déterminé Scanderbeg à passer en Italie, alors il accepta les conditions hono-

(1) *Marinus Barletius*. L. IX, p. 275. — *Annal. Ecc. Raynald.* 1458, §. 15 et 16, T. XVIII, p. 512.

(2) *Marinus Barletius*. L. IX, p. 281.

rables que Mahomet II lui avoit fait offrir, CHAP. LXXXIX.  
 et la paix fut signée entre les deux états, le  
 22 juin 1461 (1). Nous avons vu que Scan-  
 derbeg vint en effet se joindre à Ferdinand à  
 Barlette, qu'il eut part à la victoire de Troies  
 et à la guerre de Pouille contre les Angevins.  
 Lorsqu'elle fut terminée, le roi de Naples lui  
 donna en récompense Trani, Monte-Gargano,  
 et San-Giovanni Rotondo, trois villes de l'Ap-  
 pulie, qui, situées vis-à-vis de la Macédoine,  
 pouvoient être pour lui un asile précieux, s'il  
 succomboit enfin aux attaques des Turcs (2).

La lutte entre Scanderbeg et toute la puis-  
 sance turque, avoit déjà été soutenue pendant  
 dix-neuf ans ; et les Italiens, spectateurs oisifs  
 de ce grand combat, applaudissoient au héros,  
 sans lui fournir de secours qui le missent en  
 état de profiter de ses victoires. Ils étoient eux-  
 mêmes distraits par des guerres importantes,  
 et ils ne songeoient pas encore que le danger  
 les menaçât de si près. Mais lorsque la guerre  
 de Naples fut presque terminée, et que Scan-  
 derbeg reprit le chemin de son pays, ils regret-  
 tèrent l'oisiveté où alloit rentrer ce champion  
 de la foi. C'étoit d'après leurs propres conve-

(1) *Marinus Barletius*. L. X, p. 285.—L. X, p. 306, et L. XI,  
 p. 611. Il parle d'une trêve annuelle d'abord, et d'une paix ensuite;  
 mais les dates ne peuvent pas permettre deux traités différens.

(2) *Marinus Barletius*. L. X, p. 306.

CHAP. LXXIX. nances, non d'après les siennes qu'ils vouloient décider de la paix ou de la guerre en Albanie. Pie II reprenoit avec ardeur le projet de croisade pour lequel il avoit assemblé à Mantoue, peu d'années auparavant, les députés de la chrétienté; et une nouvelle conquête des Turcs avoit enfin porté leurs redoutables bannières jusqu'aux frontières même de l'Italie.

Sur la route que les Turcs devoient suivre pour entrer en Italie par le Friuli, ou en Allemagne par la Carniole, se trouvoit le royaume de Bosnie, que ses âpres montagnes, et les châteaux inexpugnables dont elles étoient couvertes, pouvoient faire regarder comme la forteresse de la chrétienté. Mais les Bosniaques n'étoient pas orthodoxes; on les accusoit d'être manichéens, ce qui probablement signifioit seulement, qu'à l'exemple des Bulgares, ils avoient embrassé la réforme des Pauliciens. D'ailleurs, l'ignorance et la barbarie du peuple avoient étouffé les lumières qui distinguoient originellement cette secte. Lorsque les Bosniaques reconnurent l'approche du danger, ils cherchèrent à resserrer leur alliance avec les Chrétiens occidentaux, et dans l'année 1445 leur roi Étienne Thomas se réconcilia à l'Église (1). Cependant comme il se refusa à punir ceux de ses suj<sup>s</sup>.

(1) Raynaldi, *Annal. Eccles.* §. 23, p. 316.

qui étoient demeurés attachés à l'ancienne croyance, les Latins entretinrent des doutes sur son orthodoxie, et considérèrent les malheurs dont son pays fut ensuite frappé comme un jugement du ciel. CHAP. LXXXIX.

La conquête de la Servie en 1458 avoit rendu la Bosnie limitrophe des Turcs; dès-lors Mahomet II avoit demandé un tribut à son roi, et il avoit fortifié le château de Cziflin, bâti au confluent de la Save et de la Bosna, pour s'assurer, quand il le voudroit, l'entrée du pays. Le roi Etienne, fils et successeur d'Etienne Thomas, prévoyant l'orage qui alloit fondre sur lui, écrivit en 1462 à Pie II, pour lui faire connoître le danger qui le menaçoit. Les Turcs, lui disoit-il, traitent avec tant de douceur les paysans bosniaques, qu'ils en ont séduit le plus grand nombre; les seigneurs sont abandonnés dans leurs donjons par leurs vassaux; et si les Vénitiens, le pape, ou quelqu'un des peuples latins, ne vient au secours de ce pays, il va se trouver ouvert sans combat aux ennemis de la chrétienté. Cependant si la Bosnie, avec ses montagnes sauvages et ses forteresses, est encore le bastion de l'Occident, elle deviendrait, entre les mains des Turcs, un repaire d'où ils foudroient à leur gré sur l'Italie ou sur l'Allemagne. Pendant que ce royaume subsiste encore, des forces très-peu considérables suffisent

CHAP. LXXIX. pour rendre le courage à ses peuples, et engager les belliqueux Bosniaques à se sacrifier jusqu'au dernier, pour défendre leur patrie et couvrir la chrétienté; mais, si l'on attend sa chute, les armées les plus nombreuses seront à peine en état de fermer aux Turcs l'entrée de l'Italie et de l'Allemagne. Etienne rappeloit enfin que son père avoit annoncé de même à Nicolas V la prise de Constantinople, lorsque quelques milliers de soldats latins auroient pu la sauver, et il supplioit Pie II de ne pas laisser les Latins tomber une seconde fois dans la même faute (1).

1463. Mais Pie II n'étoit point encore prêt à fournir aux Bosniaques les secours qu'on lui demandoit. Ces peuples, affoiblis par des combats précédens, et peut-être désunis par la haine entre les deux sectes chrétiennes, ne firent presque aucune résistance, lorsque Mahomet II vint les attaquer en personne. Radaces, commandant de Bobazia, alors capitale de la Bosnie, rendit cette ville sans l'avoir défendue, et se joignit aux Turcs. Le duc Etienne, qui commandoit à Jaickza, ne se défendit pas mieux. L'un et

(1) Cette lettre, qui est pleine de noblesse, de raison et de sentiment, est rapportée toute entière par Pie II dans son Commentaire, L. XI, p. 297. Cependant le même Etienne est accusé d'avoir étranglé sur son lit son père Etienne Thomas, qu'il soupçonnoit de retourner au manichéisme. *Familie Sclavonicæ, Bosniaenses Bani ac Reges*, Ducange, p. 257, T. XXI.



l'autre sont accusés par l'annaliste de l'Eglise, d'avoir été manichéens : tous deux craignirent peut-être les persécutions que Rome demandoit avec instance au roi de Bosnie, pour prix de ses secours. Ce roi s'enfuit avec peine de Jaickza, et s'enferma dans le château d'Eluth, mais il ne put y faire une longue résistance. Au bout de huit jours, Etienne fut amené prisonnier aux pieds de Mahomet II. Le sultan lui promit de le rétablir dans ses états comme prince feudataire de la Porte, sous condition que le roi lui livreroit les clefs des soixante-dix forteresses de la Bosnie. Le captif, à la merci de son vainqueur, se soumit à tout ce qu'on exigea de lui; mais dès que les drapeaux du croissant flottèrent sur tous les châteaux forts de la Bosnie, Mahomet II fit trancher la tête au roi son captif, ou, selon d'autres, le fit écorcher. Il envoya au supplice toute la noblesse, dans les champs de Blagai; il réduisit les habitans en captivité, et il peupla de Musulmans cette province, où l'on ne trouve plus aujourd'hui un chrétien, et qui est devenue le boulevard de l'empire musulman. La reine de Bosnie s'enfuit à Rome, où elle vécut des charités du pape. Par reconnoissance, elle légua au Saint-Siège tous les droits qu'elle pouvoit avoir sur les états de son mari (1).

(1) *Demetrius Cantemir*. L. III, chap. 1, §. 19, p. 109. —

Les Turcs étoient à peine établis dans leur nouvelle conquête, qu'ils commencèrent à pousser plus loin leurs ravages. La même année 1463, le ban d'Esclavonie fut enlevé par eux dans ses états, et massacré avec cinq cents de ses gentilshommes. La guerre s'approchoit toujours plus des frontières de l'Italie, et tandis que les états vénitiens n'étoient plus séparés des avant-postes musulmans que par une ou deux journées de chemin, la guerre se rallumoit aussi en Grèce entre les mêmes Vénitiens et les Turcs. Les Chrétiens ne se croyoient obligés envers les Musulmans à aucune des lois prescrites par le droit des gens. Un esclave du sous-pacha d'Athènes avoit volé la caisse publique, et s'étoit réfugié chez Jérôme Valarésio, commandant vénitien de Coron, avec lequel il avoit partagé les cent mille aspres que conte-

*Comment. Pii Papæ II, L. XI, p. 311. — Laonicus Chalcondyles. L. X, p. 225. — Annales Turcici a Leunclavio editi. p. 257. — Raynaldi Annales Eccles. 1463, §. 14-17, T. XIX, p. 127. — Bossinenses Bani ac Reges in Ducangio Famil. Dalmat. p. 258. — Dlugossi, Historiæ Polonicæ. L. XIII, p. 322. T. II. Lipsiæ, fol. 1712. Les frères mineurs de Jaickza apportèrent, dans leur fuite à Venise, le corps de saint Luc l'Evangéliste; un autre corps du même saint Luc étoit à Padoue, et sa tête à Rome: l'authenticité de ces trois reliques étoit également prouvée par des miracles. La cour de Rome, sollicitée de prononcer entre elle, s'y refusa. *Annal. Eccles. 1463, §. p. 128. — Comment. Pii Papæ II. L. VIII, p. 192. — Mar Sanuto vite de' Duché di Venezia. p. 1177.**

noit cette caisse. Les Turcs firent redemander l'esclave et l'argent; on leur répondit que l'esclave s'étoit fait chrétien, et ne pouvoit être livré aux infidèles, et l'on ne rendit point l'argent. Les Turcs, par représailles, s'emparèrent d'Argos, où commandoit Nicolas Dandolo, et la guerre recommença au mois de mai 1463 (1).

CHAP. LXXIX.

1463.

Lonis Lorédano, procureur et capitaine général des Vénitiens, craignit que sa république ne lui reprochât d'avoir, par cupidité, allumé une guerre dangereuse. Pour prévenir cette accusation, il s'efforça de persuader à la seigneurie que l'occasion étoit favorable pour s'emparer de la Morée; que vingt mille Grecs étoient prêts à prendre les armes, et à se ranger sous les étendards de Saint-Marc; que la presque île enfin étant une fois entre les mains d'une puissance maritime, ne pourroit plus lui être enlevée. L'ambition aveugla le sénat; il se résolut à la guerre; il fit passer en Morée Bertoldo, fils de Taddée, d'une branche cadette de la maison d'Este, avec quinze connétables, pour commander les soldats qu'on leveroit dans le pays. En même temps, vingt-trois vaisseaux et cinq galéaces devoient transporter et protéger les troupes italiennes. Celles-ci débarquèrent à Modon; Barthold d'Este les conduisit à Napoli de Mal-

(1) *Marin Sanuto vite de' Duchi di Venezia.* p. 1172.

CHAP. LXXIX.

1463.

voisie; il attaqua Argos et le reprit sans difficulté (1). Il marcha ensuite vers l'isthme qui attache le Péloponèse au continent. La flotte vénitienne, commandée par Lorédano, étoit dans le golfe de Corinthe ou de Lépante; le golfe Saronique ou d'Engia étoit occupé par six autres vaisseaux vénitiens, en sorte que les chrétiens, maîtres en même temps de la terre et de la mer, n'eurent pas de peine à défendre l'Hexamiglion. Cette langue de terre qui, comme son nom l'indique, n'a que six milles de largeur (2), unit au continent une péninsule qui présente trois cent soixante milles de côtes. Trente mille ouvriers furent rassemblés dans la Morée, et en quinze jours de temps ils élevèrent un retranchement en pierres sèches, de douze pieds de hauteur; il étoit défendu par un double fossé, et surmonté par cent trente-six tours. Les matériaux avoient été dès long-temps rassemblés sur la place, pour la défense du Péloponèse contre de précédentes invasions; mais

(1) *Comment. Pii Papæ II.* L. XII, p. 314. — *Andrea Navagiero Storia Venez.* T. XXIII, p. 1122. — *Marin Sanuto vite de' Duchi di Venezia.* p. 1175. — *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. VIII, f. 202. — *Laon. Chalcozoni.* de reb. Turc. L. X, p. 251.

(2) L'Hexamiglion a bien moins de six milles de largeur au point le plus étroit. Apparemment que son nom désigne la mesure et le développement des retranchemens qu'on y avoit élevés.

les Grecs indolens ne les avoient jamais mis en œuvre. CHAP. LXXX.  
1463.

Pour s'assurer la possession de la péninsule, il ne suffisoit pas d'en défendre l'entrée, il falloit encore en chasser le petit nombre de Turcs qui y étoient cantonnés. A l'arrivée des Vénitiens, un camp de quatre mille chevaux couvroit Corinthe; ils se retirèrent au-delà de l'isthme, après un premier combat. Benedetto Coléoni soumit toute la Laconie, à la réserve de la seule forteresse de Misitra, mais il fut tué sous ses murs; Giovanni Magno se rendit maître de l'Arcadie; cependant il échoua devant le château de Léontari, à deux lieues des ruines de l'ancienne Mégalopolis. Le reste de la Morée, à l'exception de Corinthe, obéissoit aux Vénitiens. Bertoldo rassembla toute son armée pour faire le siège de cette dernière ville, la plus forte et la plus peuplée de la presqu'île. Dans les deux premiers assauts, quelques ouvrages extérieurs furent enlevés; mais, au troisième, le général fut blessé d'une pierre à la tempe, et il mourut au bout de douze jours (1). L'armée, découragée par la perte de son chef, et rebutée par la rigueur de l'hiver qui avoit commencé, abandonna le siège. Les habitans, re-

1464.

(1) *M. A. Sabellico*. Deca III, L. VIII, f. 203. — *Navagiere Stor. Venez.*, p. 1122.

CHAP. LXXIX. 1464. doutant les cruelles vengeances des Musulmans , n'osoient point se déclarer pour la république.

Bientôt on annonça que Mahomet, pacha de Livadie, s'avançoit avec une armée considérable; les plus effrayés en portoient la force à quatre-vingt mille chevaux. Bettino de Calcina, qui avoit succédé à Bertoldo d'Este dans le commandement des Vénitiens, n'osa point attendre l'ennemi. Il abandonna l'Isthme pour s'enfermer dans des places fortes, et cette lâcheté perdit la Morée (1). Le pacha de Livadie étoit si loin d'en pouvoir faire la conquête, que lorsqu'on lui avoit annoncé que deux mille fusiliers gardoient l'Hexamiglion, il avoit écrit au sultan pour excuser d'avance le peu de succès auquel il devoit s'attendre. Il rebroussoit chemin, lorsqu'un Albanois, traversant le golfe d'Engia, lui apporta de Corinthe la nouvelle de la retraite des Italiens. Il partit donc de Platée, et passant de nuit le Cithéron, il vit les vaisseaux vénitiens qui occupoient encore les deux mers. A peine en put-il croire ses yeux, lorsqu'il trouva les fortifications de l'Isthme abandonnées. Les forteresses, dans lesquelles l'armée découragée des Vénitiens s'étoit dispersée, n'op-

(1) *Marin Sanuto vite de' Duchi*, p. 1176. — *Laon. Chateaud.* L. X, p. 252.

posèrent presque point de résistance ; Argos fut repris pour la troisième fois , et l'armée turque s'avancant en deux divisions sur Léontari et sur Patras , chassa devant elle les Latins , et passa au fil de l'épée tous les Grecs qui s'étoient déclarés pour eux. Les seules places fortes que les Vénitiens possédoient avant la guerre , demeurèrent à l'abri de cette rapide conquête (1).

CHAP. LXXIX.

1464.

1463.

La guerre des Vénitiens et des Turcs , celle de Bosnie , et celle d'Esclavonie avoient ranimé le zèle de Pie II. Ce pontife , libre des soucis que lui avoit donnés jusqu'alors la succession au royaume de Naples , avoit assemblé un consistoire , et avoit représenté aux cardinaux , qu'il étoit temps de commencer cette guerre sacrée , à laquelle il s'étoit engagé dès son assomption au pontificat. « Chaque année , dit-il , les Turcs » dévastent quelque nouvelle province de la » chrétienté ; dans celle-ci nous leur avons vu » conquérir la Bosnie , et massacrer le roi de » cette nation. Les Hongrois sont effrayés , tous » les peuples voisins sont frappés de terreur ; » et nous , que ferons-nous ? Exhorterons-nous » les rois à marcher à leur secours , à repousser » l'ennemi de nos frontières ? Mais nous l'avons

(1) *Laon. Chalcocond. L. X, p. 255.* Cet historien grec nous manque à la fin de cette campagne. Avec l'indépendance de la Grèce , on voit fuir , à cette époque , tous ses monumens historiques.

» déjà tenté en vain. On a peu de crédit quand  
 » on dit aux autres : *allez* ; peut-être le mot  
 » *venez* aura-t-il plus d'effet sur eux ; je veux  
 » le tenter à son tour. J'ai résolu de marcher  
 » moi-même à la guerre contre les Turcs, et  
 » d'inviter ainsi par des faits, autant que par  
 » des paroles, les princes chrétiens à me suivre.  
 » Peut-être, lorsqu'ils verront leur maître et  
 » leur père, le pontife romain, le vicaire de  
 » Jésus-Christ, vieux et malade, partant pour  
 » la guerre sacrée, ils rougiront de rester chez  
 » eux, ils prendront les armes, et ils embras-  
 » seront enfin avec tout leur courage la défense  
 » de notre sainte religion. Si nous ne pouvons  
 » exciter les chrétiens à la guerre par cette voie,  
 » nous n'en savons aucune autre. Sans doute  
 » notre vieillesse rend l'entreprise hasardeuse,  
 » et nous marchons à une mort presque assurée,  
 » mais nous ne la refusons point. Nous devons  
 » mourir une fois, et le lieu de notre mort n'est  
 » pas ce qui importe à la chétienté. Vous aussi,  
 » qui nous avez exhorté si souvent à la guerre  
 » contre les Turcs, vous, cardinaux, membres  
 » de l'Eglise, vous devez suivre votre chef....  
 » Nous l'avons promis au duc de Bourgogne,  
 » nous l'avons promis aux Vénitiens, une flotte  
 » redoutable de Venise nous accompagnera et  
 » dominera la mer. Les autres puissances d'Italie  
 » nous suivront. Le duc de Bourgogne entraî-



» sera l'Occident avec lui (1); du côté du nord CHAP. LXXIX.  
 » le Turc sera pressé par le Hongrois et le Sar- 1463.  
 » mate; les Chrétiens de la Grèce se soulèveront,  
 » et ils accourront dans nos camps. Les Albanois,  
 » les Serviens, les Epirotes se réjouiront de  
 » voir arriver le jour de la liberté, et ils nous  
 » prêteront leur assistance; dans l'Asie même  
 » nous serons secondés par les ennemis des  
 » Turcs, le Caraman et le roi de Perse. Enfin,  
 » la faveur divine nous donnera la victoire.  
 » Pour moi, ce n'est point au combat que je  
 » marche; la foiblesse de mon corps, le sacer-  
 » doce auquel il ne convient point de manier  
 » le fer, doivent m'en détourner. J'imiterai donc  
 » le saint patriarche Moïse, qui prioit sur la  
 » montagne, tandis qu'Israël combattoit les Ama-  
 » lécites. A genoux, sur une poupe élevée, ou  
 » sur la cime d'un mont, j'aurai devant les yeux  
 » la Sainte-Eucharistie; vous m'entourerez, et  
 » avec un cœur contrit et humilié, nous de-

(1) Ce fut dès l'année 1455, et sur la nouvelle de la prise de Constantinople, que le duc Philippe de Bourgogne fit vœu, avec la plus grande partie de sa noblesse, de marcher à la croisade. L'engagement en fut pris au milieu des fêtes de cette cour élégante, sur le faisan, avec toutes les pompes de l'ancienne chevalerie. *Chron. d'Enguerr. de Monstrelet*, Vol. III, p. 55. Deux ans après le duc engagea les états de son royaume à tripler les aides, pour subvenir aux frais de cette croisade. (*Ibid.* p. 64.)

CHAP. LXXXIX. » manderons au Seigneur la victoire pour nos  
1463. » soldats (1) ».

Il n'y eut que deux cardinaux dans le consistoire, celui de Spolète et celui d'Artois, qui ne partagèrent pas l'enthousiasme du vieux pontife. Une bulle éloquente, datée du 22 octobre 1463, appela tous les chrétiens à la guerre sacrée; elle annonça le rassemblement de l'armée à Ancône, et menaça des foudres de l'Eglise ceux qui troubleroient sa paix par des hostilités de chrétiens à chrétiens (2). Le pape écrivit en même temps au doge de Venise, Cristoforo Moro, en invitant le vieux chef d'une république à se joindre en personne au vieux prince de la chrétienté. Le conseil des Prégadi n'hésita pas à lui en faire prendre l'engagement. Le doge faisoit quelque difficulté de monter sur la flotte, à cause de son grand âge, et les conseillers ayant en vain essayé d'autres moyens de persuasion, Victor Cappello lui dit : « Sérénissime prince, » si votre sérénité ne veut pas s'embarquer de » bon gré, nous le ferons bien partir par force; » car nous faisons plus de cas du bien et de

(1) Aucune harangue n'est plus authentique, puisque celui même qui la prononça l'a insérée dans ses *Commentaires*. *Pie II*, *Lib. XII*, p. 336 à 341; et *Raynaldus Annal. Eccles.* 1463, §. 26, p. 130. J'en ai retranché une partie.

(2) *Annales Ecclesiastici*. 1463, §. 29-40, p. 131.

» l'honneur de ce pays, que de votre personne ». CHAP. LXXIX.  
 Cependant, comme le doge déclaroit ne point 1463.  
 entendre la guerre maritime, on lui promit de  
 lui donner pour amiral son parent Lorenzo  
 Moro, duc de Candie (1).

Les exhortations de Pie II n'avoient point  
 sur les princes chrétiens tout l'effet qu'il en  
 avoit attendu. Les François, occupés des intri-  
 gues de Louis XI, et les Allemands se débat-  
 tant dans l'anarchie, que le foible Frédéric III  
 rendoit toujours plus impuissante, ne prirent  
 aucune part à ce qui devoit être l'affaire de tous.  
 Le duc de Bourgogne, qui s'étoit à plusieurs re-  
 prises engagé solennellement à la croisade, s'en  
 retira; mais Pie II trouva plus de zèle dans  
 l'héroïque roi de Hongrie, Matthias Corvinus,  
 fils du grand wayvode Jean Huniades. Matthias  
 conclut, le 12 septembre 1463, un traité avec la  
 république de Venise, par lequel les deux par-  
 ties s'engageoient à attaquer de concert les Mu-  
 sulmans avec toutes leurs forces, et à ne poser  
 les armes que d'un commun accord (2). Le  
 pape ne pouvoit négliger d'appeler aussi à son  
 aide ce Scanderbeg, dont le nom seul remplis-  
 soit les Turcs d'effroi, et dont les ports et les  
 forteresses, situées en face de l'Italie, favorisè-

(1) *Marin Sanuto vite de' Duchi di Venezia*. p. 1174.

(2) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1463, §. 50, 51, p. 156.

RAP. I. XXIX. roient le débarquement des Latins. Mais Scanderbeg avoit accepté et juré la paix avec le sultan, et les Musulmans observoient le traité avec fidélité. Quelques brigandages de troupes irrégulières, commis en Albanie, avoient même été punis par Mahomet II, avec une grande sévérité, et il avoit fait restituer au prince Epirote la valeur entière de ce qui lui avoit été enlevé. Pie II chargea Paul Angélo, archevêque de Duraz, de solliciter le champion de la foi, à ne point manquer au combat que les occidentaux alloient livrer pour sa cause. Il lui offrit de le délier de tous ses sermens, par la puissance souveraine de l'Eglise. Gabriel Trévisani, ambassadeur vénitien, appuya ses sollicitations. Scanderbeg, retenu quelque temps par ses scrupules, céda enfin aux instances du chef de sa religion (1). Il entra en campagne sans déclaration de guerre, et il enleva dans les provinces turques qui l'avoisinoient, soixante mille bœufs et quatre-vingt mille moutons; prenant pour prétexte de ces hostilités, les brigandages mêmes dont Mahomet lui avoit donné une ample satisfaction. Celui-ci ayant encore cherché à rétablir la paix, Scanderbeg lui répondit le 26 mai 1463, qu'il n'entendrait à aucun traité, si Mahomet

(1) *Mariæus Barletius*. L. XI, p. 313.—*Comment. Pii Papæ II*, L. XII, p. 330.

n'abandonnoit, avant tout, le culte de son faux prophète (1). CHAP. LXXIX.  
1463.

Cependant Pie II, après avoir fait ses prières dans la basilique des saints Apôtres, se mit en chemin le 18 juin 1464 : déjà il se sentoit atteint d'une petite fièvre, et comme il ne vouloit point s'arrêter pour la soigner, il obligea par serment ses médecins à ne révéler son mal à personne (2). 1464. Dès le troisième jour de son voyage, on avoit annoncé à Pie II, que la foule des croisés rassemblés à Ancône commençoit à se plaindre de ne rien trouver de prêt pour la traversée. Le vieux pontife choisit un vieux cardinal son ami, pour le représenter auprès de la multitude, exhorter celle-ci à la patience, et pourvoir à ses premiers besoins. C'étoit un espagnol, Jean Carvajal, cardinal de Saint-Ange. L'ayant appelé auprès de lui, il lui fit connoître l'objet de sa mission, et lui demanda en grâce, plutôt qu'il ne lui ordonna, de partir. C'étoit avec quelque pudeur qu'il imposoit un si pesant fardeau à un vieillard chargé d'années, et dont les forces s'étoient déjà brisées au service de l'Église. Mais considérant l'importance de l'entreprise, et combien peu d'hommes

(1) *Marinus Barletius*. L. XI, p. 525.

(2) *Jo. Ant. Campanus vita Pii II*. T. III, P. II. *Rer. Ital.*—  
*Jacobi Cardinal. Papiensis Comment.* L. I, p. 554. *Ad Calcem*  
*Comment. Pii II.*

étoient en état d'en venir à bout, il ne crut point devoir épargner son vieil ami. « J'assis-  
 » tois seul à cet entretien (dit le cardinal de  
 » Pavie); le langage de Carvajal fut toujours le  
 » même, plein d'humilité et de courage. *Saint*  
 » *pontife, si je suis tel que tu me croies propre*  
 » *à de si grandes choses, je suivrai tes ordres*  
 » *sans retard, et plus encore ton exemple.*  
 » *Avec ta frêle santé n'exposes-tu pas ta vie*  
 » *pour moi et pour le reste de tes brebis? Tu*  
 » *m'as écrit VIENS, et me voici; tu m'ordonnes*  
 » *d'aller, et je vais. Ce n'est point cette der-*  
 » *nière partie de ma vie que je refuserai au*  
 » *Christ.* Ces mots touchèrent le pontife; il  
 » étoit d'autant plus ému, qu'il voyoit plus  
 » de courage dans le vieillard: Jean Carvajal  
 » aimoit uniquement Pie II, et il avoit été un  
 » des plus ardens conseillers de cette sainte  
 » entreprise (1) ».

Pie II, en approchant de la mer Adriatique, rencontroit chaque jour des bandes de Croisés qui revenoient sur leurs pas, renonçant déjà à cette expédition sacrée. Parmi ceux qui s'étoient rassemblés à Ancône, il y avoit un grand nombre de gens de guerre qui ne demandoient pas mieux que de prendre du service; mais quand ils virent que la cour pontificale ne leur offroit

(1) *Jacobi Papænsis Commentarior. L. I, p. 555.*

d'autre paye que des indulgences, ils s'en re-  
tournerent tous avec un mélange d'indignation  
et de moquerie (1). Cependant Pie II, en pu-  
bliant la croisade, avoit annoncé à toute la chré-  
tienté, que les grandes indulgences ne seroient  
accordées qu'à ceux qui auroient servi au moins  
six mois à leurs frais. Les soldats n'en avoient  
tenu compte, sachant bien que sans eux on  
feroit un rassemblement et non pas une armée;  
et le bas-peuple étoit aussi accouru sans armes  
ni argent, comptant être défrayé et transporté  
en Grèce par un miracle. Comme cette foule  
déjà détrompée de ses espérances, croisoit, en  
se retirant, la litière du pontife qui avançoit;  
on voyoit se peindre sur le visage du vieillard,  
le découragement et la douleur de commencer  
son entreprise sous de si fâcheux auspices (2).  
Lorsqu'il arriva enfin à Ancône, il y trouva  
encore une nombreuse multitude de gens de la  
plus basse classe, qui, sans chefs, sans argent,  
sans armes et sans vivres, avoient espéré que  
le pontife fourniroit à tous leurs besoins. Pie II  
fut obligé de renvoyer tous ceux qui n'avoient  
pas de quoi soutenir six mois la guerre à leurs  
frais; il accorda cependant à leur bonne vo-

(1) *Joann. Simonette. L. XXX, p. 764. In vita Francisci Sfortice.*

(2) *Jacobi Cardinal. Papiensis Comment. L. I, p. 357.*

lonté les indulgences de la croisade, qu'ils avoient si peu méritées. Il promit aux autres de leur procurer leur passage sur deux galères vénitiennes ; mais comme ces galères se faisoient attendre, les Croisés perdant courage se séparèrent presque tous.

Tandis que le pape voyoit ainsi s'éteindre l'enthousiasme, et se dissiper cette multitude sur laquelle il avoit compté, il donna audience à Ancône à des ambassadeurs de Raguse, qui lui annonçoient qu'une armée turque, campée à trente milles de leur ville, les menaçoit d'une destruction entière, s'ils faisoient partir les vaisseaux qu'ils avoient promis à la flotte pontificale. Pie II les exhorta à persister encore, et leur promit de leur conduire bientôt de puissans secours. Mais déjà il n'avoit plus de confiance dans les espérances qu'il vouloit leur donner (1). Il hésita s'il n'iroit point lui-même s'enfermer dans Raguse ; espérant, par son danger personnel, réveiller enfin la chrétienté endormie. Cependant on ne tarda pas à lui annoncer que les Turcs avoient pris un autre chemin. Enfin une flotte vénitienne de douze galères, conduite par le doge Christophe Moro, arriva devant Ancône. Pie II se fit aussitôt por-

(1) *Annales Ecclesiastici*. 1464, §. 58, p. 161. — *Andrea Navagiero Storia Venez.* p. 1124. — *Comment. Jacobi Cardin. Papiens.* L. I, p. 558.



ter sur le rivage pour la voir, et après l'avoir parcourue des yeux, il s'écria en gémissant : « Jusqu'à ce jour il m'avoit manqué une flotte » pour ma navigation, aujourd'hui c'est moi » qui vais manquer à la flotte ». En effet, une dysenterie s'étoit jointe aux maux qui l'accabloient déjà, et malgré les flatteries de ses courtisans, il sentoit qu'il n'avoit plus que peu d'heures à vivre. Accablé de douleur de se voir surpris par la mort, au moment où il vouloit consacrer sa vie au service de la chrétienté, il supplia le cardinal de Pavie de suivre l'expédition qu'il avoit préparée, et de monter sur la flotte ; il appela tous les cardinaux au baiser de paix ; il leur demanda de pardonner ses fautes et de prier pour lui, et il mourut entre leurs bras, le même jour 14 août 1464 (1).

(1) Pie II a écrit et publié lui-même, sous le nom de *Cobelinus*, des Commentaires sur sa vie et son pontificat. Il les termine au dernier jour de l'année 1465, au milieu de la sixième année de son règne, et avant son voyage à Ancône, pour lequel il fait des vœux. (L. XII, p. 347 et *ultima*.) Aucun des historiens de cette époque ne montre plus de justesse d'esprit, une connoissance plus universelle des hommes, des lieux, des révolutions et des gouvernemens, un plus grand art de varier son histoire, de récapituler tout ce qui appartient à chaque pays, à mesure qu'il l'introduit sur la scène. Il se fait lire avec autant d'intérêt et d'amusement que d'instruction. On sent constamment que le pontife étoit l'homme de son siècle qui avoit les opinions les plus libérales, et le plus d'instruction. Le cardinal de Pavie,

La mort de Pie II détruisit toutes les espérances des chrétiens du Levant, et dissipa l'expédition qui étoit prête à partir. Quarante-huit mille florins, qu'on trouva dans sa cassette, furent envoyés, selon son désir, à Mathias Corvinus, roi de Hongrie, pour soutenir la guerre où la cour de Rome l'avoit engagé (1). Il semble que c'est là tout ce qui restoit du trésor amassé par le pontife pour la guerre sacrée. Pie II avoit compté sur la coopération puissante de tous les princes de l'Europe : il avoit voulu seulement donner l'exemple; mais ses préparatifs n'étoient nullement proportionnés à la grandeur de son entreprise. La guerre seule de Naples, dans laquelle il n'étoit qu'auxiliaire, lui avoit coûté plus d'un million de florins; et l'on comprend à peine que ce sage pontife ait songé à attaquer un ennemi incomparablement plus fort que le duc de Calabre, avec moins du vingtième de cette somme. Indépendamment de ses revenus ecclé-

son ami intime, son confident, souvent son compagnon unique, a consacré les premières pages de son Commentaire à raconter le voyage et la mort de ce grand homme. C'est un des morceaux d'histoire les plus touchans que je connoisse, et l'un des plus dignes de figurer dans une épopée. *Commentarii Jacobi Cardin. Papiens.* L. I, p. 361.

(1) *Annal. Ecclesiast. Raynaldi*, 1464 §. 50, p. 165. — *Comment. Jacobi Cardin. Papiens.* L. I, p. 362.

siastiques qui étoient considérables, il avoit levé dans toute l'Europe une imposition du trentième denier de la rente, pour soutenir la guerre sacrée, et il l'avoit appuyée par des excommunications contre ceux qui seroient en retard. Il avoit dans le même but autorisé le commerce des indulgences : chaque péché avoit son prix fixe, et l'indulgence plénière de toutes fautes étoit taxée à vingt mille florins. Ce trentième denier, et ce trafic d'indulgences avoient causé de grandes clameurs contre lui (1). Le mécontentement auroit été plus grand encore, si l'on avoit su que tous les trésors levés sur les fidèles, avoient été dissipés pour affermir le trône de Ferdinand, de ce prince si peu digne d'estime. On doit donc convenir avec le cardinal de Pavie ; que Pie II fut heureux dans sa mort comme dans sa vie ; elle fut sublime aux yeux des hommes, elle fut pieuse aux yeux de Dieu, et elle le déroba aux difficultés, au moment où sa gloire alloit être compromise par d'imprudentes déterminations (2).

(1) *Cristoforo da Soldo Istoria Bresciana*. T. XXI, p. 898-899.

(2) *Cardinalis Fapiensis Epist.* 41 apud Raynald. 1464, §. 45, p. 163. — Simoneta ne peut croire que Pie II ait eu réellement l'intention de s'embarquer. Il prétend qu'il vouloit seulement mettre son honneur à couvert, en montrant à toute l'Europe que les princes qui devoient le seconder l'avoient abandonné. *Histor. Franc. Sfortice*. L. XXX, p. 744.

Pour ne pas paroître abandonner entièrement le projet de Pie II, les cardinaux, après avoir comblé d'honneurs le doge Christophe Moro, et lui avoir donné séance dans le consistoire, lui offrirent de joindre cinq galères armées à sa flotte, et de les solder pour quatre mois, s'il vouloit continuer la guerre sainte. Cependant au bout de peu d'heures, ils se dédirent de leur offre, et se réduisirent à trois galères déjà armées à Venise, et qu'ils promettoient de payer. Le doge voyant que la coopération de l'Église romaine seroit presque nulle, et qu'elle ne compenseroit pas la gêne que cette alliance apporteroit aux opérations de sa république, crut plus convenable de ramener sa flotte à Venise : il partit d'Ancône le 16 août, pour se diriger sur l'Istrie, et il y reçut bientôt l'ordre du sénat de rentrer dans les lagunes et de désarmer (1).

Les cardinaux se hâtant de retourner à Rome, s'enfermèrent en conclave dans le palais du Vatican. Avant de procéder à l'élection, ils s'imposèrent, pour la bonne administration et la réforme de l'Église, plusieurs lois que chacun d'eux s'engagea par serment à observer, s'il étoit favorisé par les suffrages de ses collègues. Le pape futur étoit tenu de continuer l'expédition contre les Turcs, avec toutes les forces de l'Église romaine, et d'y consacrer le

(1) *Marin Sanuto Vite de' Duchi.* p. 1180-1181.

produit tout entier des mines d'alun récemment découvertes. On voulut qu'il promît de ne point faire voyager la cour romaine sans le consentement des cardinaux; d'assembler avant trois ans un concile œcuménique pour travailler à la réforme de l'Église; de ne jamais porter au-dessus de vingt-quatre le nombre des cardinaux; de n'en choisir qu'un seul parmi ses parens; de ne faire entrer dans le sacré collège aucun homme qui n'auroit pas étudié le droit ou les lettres sacrées, ou qui seroit âgé de moins de trente ans. On voulut encore que le nouveau pontife promît de ne point diminuer le patrimoine de l'Église; de ne point déclarer la guerre sans le consentement des cardinaux; on voulut qu'il prît leurs suffrages à haute voix, et non à l'oreille, pour qu'on ne lui vît plus prononcer comme résultat de la délibération, une décision contraire au vote de chacun des délibérans. On voulut qu'il n'employât jamais dans ses diplômes la formule : *Sur la délibération de nos frères*, quand il ne les auroit pas consultés. Enfin on exigea qu'il se fit relire chaque mois ces conditions dans le consistoire, et que ses cardinaux examinassent deux fois par année, hors de sa présence, s'il les avoit exécutées fidèlement (1).

(1) *Jacobi Card. Papiens. Commentar. L. II, p. 366.* — *Raynaldi Annales Eccles. 1464, §. 52, p. 165.*

MAD. LXXIX.

1464.

Après avoir donné en quelque sorte, par ce concordat, une constitution nouvelle à la république de l'Eglise, les cardinaux procédèrent à l'élection. Elle se fit avec plus d'accord et de promptitude qu'aucune des précédentes. Pierre, cardinal de Saint-Marie, de la famille des Barbi de Venise, âgé de quarante-huit ans, fut élu le 16 septembre. Il voulut d'abord se faire appeler Formose; mais comme ~~il~~ étoit en effet d'une beauté remarquable, on le dissuada de prendre un nom qui auroit indiqué un orgueil tout humain. Il se fit appeler Paul II (1). C'est ce pontife qui a acquis une triste célébrité par la persécution qu'il exerça contre les gens de lettres. Mais bien auparavant il démentit les espérances qu'on avoit conçues de lui. On ne s'étoit pas contenté du serment qu'il avoit prêté en commun avec tous les cardinaux, sur les devoirs du pape futur; on le lui fit renouveler et signer au moment de son élection. Cependant il ne fut pas plutôt couronné, qu'il annula cette constitution; il voulut avoir, pour cet acte de mauvaise foi, l'assentiment de tous les cardinaux; il obtint celui du plus grand nombre, moitié par prières, moitié par menaces. Le cardinal de Pavie confesse en rougissant

(1) *Comment. Jacob. Card. Pap. L. II, p. 368. — Raynaldi Ann. Eccl. §. 55-54, p. 166.*

qu'il céda lui-même à cette séduction ; mais il honora Jean Carvajal d'y avoir résisté (1). CHAP. LXXVIX.  
1464.

Paul II assembla, dès le commencement de son règne, un consistoire, pour délibérer sur les moyens de poursuivre la guerre sacrée, et il y admit les ambassadeurs des puissances qui venoient le féliciter sur son élection. Leur présence donnoit à cette assemblée l'apparence d'une diète de toute l'Italie, et le pape en profita pour répartir entre ses divers états, le subsidé annuel qui devoit servir à maintenir l'armée de la chrétienté (1). Mais, comme les ambassadeurs étoient sans mission pour cet objet, ils se contentèrent de promettre qu'ils en écriroient à leurs commettans ; on ne leur donna

(1) *Comment. Jacob. Cardin. Pap. L. II, p. 371. — Raynald. Ann. §. 57-60, p. 167.*

(2) Voici comment cette somme fut répartie ; cette convention donne une idée de la richesse proportionnelle des états d'Italie.

Le pape dut payer . . . . .	100,000 florins.
Les Vénitiens . . . . .	100,000
Le roi Ferdinand . . . . .	80,000
Le duc de Milan . . . . .	70,000
Les Florentins . . . . .	50,000
Le duc de Modène . . . . .	20,000
La république de Siéne . . . . .	15,000
Le marquis de Mantoue . . . . .	10,000
La république de Lucques . . . . .	8,000
Le marquis de Montferrat . . . . .	5,000

Total . . . . . 458,000 florins.

point de réponse, et la ligue de l'Italie fut abandonnée, comme la croisade de Pie II (1).

Les Vénitiens, seuls entre les puissances d'Italie, demeurèrent chargés du fardeau de la guerre contre les Turcs; et cependant, presque à la même époque, ils en avoient entrepris deux autres, qui ne leur laissoient pas la libre disposition de leurs forces. Toutes deux, il est vrai, n'eurent qu'une très-courte durée; la première fut commencée et terminée en 1463, pendant que Pie II vivoit encore, la seconde deux ans après. Les habitans de Trieste, qui dépendoient de l'empereur Frédéric III, archiduc d'Autriche, avoient élevé la prétention de forcer tous les marchands qui se rendoient du golfe adriatique en Allemagne, à passer par leur ville. Les Vénitiens n'avoient garde d'admettre un privilège aussi ruineux pour leur propre commerce. Ils n'hésitèrent point à attaquer Trieste, malgré la protection impériale, et à forcer cette ville à renoncer à la prérogative qu'elle réclamoit. Pie II se hâta d'offrir sa médiation pour arrêter des hostilités qui pouvoient amener une guerre dangereuse sur les frontières même de la Turquie. Le traité dans lequel il intervint fut signé le 17 décembre 1463; et, pour reconnoître la

(1) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1464, §. 62, p. 168. — *Cardinalis Papiensis Epistola* 54.



condescendance de la république, il rendit, à sa sollicitation, ses bonnes grâces à Sigismond Malatesti, seigneur de Rimini, que les Vénitiens voulaient mettre à la tête de leur armée dans la Morée (1). CHAP. LXXIX.  
1464.

L'autre guerre, dans laquelle ils s'engagèrent en 1465, pouvoit compromettre davantage encore les intérêts de la chrétienté dans le Levant. Ils attaquèrent la religion de Saint-Jean de Jérusalem et le grand-maître de Rhodes, pour punir ces chevaliers d'avoir arrêté deux vaisseaux de commerce de la république, à bord desquels se trouvoient plusieurs marchands maures et égyptiens. L'honneur du pavillon de Saint-Marc et l'hospitalité accordée à des étrangers avoient été violées par une piraterie vainement déguisée sous le manteau de la religion; tous les passagers musulmans avoient été mis aux fers. Le sénat envoya dans l'île de Rhodes la même flotte qui avoit été armée pour accompagner Pie II. Elle se partagea en deux divisions, et fit en même temps deux débarquemens, au levant et au couchant de l'île: pendant trois jours, les Vénitiens pillèrent et brûlèrent tous les alentours de la capitale, jusqu'à quinze milles de distance, et ils ne se retirèrent 1465.

(1) *Marin Sanuto vite de' Duchi di Venezia*. p. 1178. — *M. A. Sabellico*. Deca III, L. VIII, f. 203, v. — *Cristof. da Soldo. Istor. Bresciana*. p. 897.

CHAP. LXXIX. que lorsque le grand-maître leur eut fait rendre  
1465. leurs captifs (1).

Dans le Péloponèse, la campagne de 1464 n'avoit été signalée par aucun combat. Les Vénitiens avoient laissé piller tout le voisinage de Coron et de Modon, où ils étoient enfermés. A leur tour ils avoient ravagé l'Arcadie avec trois mille hommes. Les deux armées accabloient également et sans pitié les malheureux Grecs, sur lesquels elles se vengeoient toujours de la résistance de leurs ennemis. La flotte vénitienne s'empara de l'île de Lemnos ou Stalimène, qui lui fut cédée par un corsaire de la Morée. Elle se partagea ensuite entre les ports de Modon, de Zonchio, de Coron et de Napoli, où elle passa l'hiver (2).

Au commencement de l'année 1465, Orsato Giustiniani succéda à Louis Lorédano, dans le commandement de la flotte vénitienne. Il la réunit à Coron, où il se trouva avoir trente-deux galères sous ses ordres. C'étoit bien plus que les Turcs ne pouvoient lui en opposer. Mais cette supériorité ne lui servit à aucune entreprise glorieuse. Il fit la guerre en pirate, plutôt qu'en soldat. Lorsqu'il réussit à prendre des

(1) *Andrea Navagiero Storia Veneziana.* p. 1124.

(2) *M. A. Sabellico, Deca III, L. VIII, f. 204, v. — Marin Sanuto vite de' Duchi.* p. 1179.

vaisseaux marchands aux ennemis, il fit tailler en morceaux, pendre ou noyer tous ceux qui les montoient. Il attaqua de nuit Mételin, dans l'île de Lesbos, et, dans la première surprise, il y fit trois cents Turcs prisonniers. Il en fit empaler le plus grand nombre, noyer d'autres, et ceux à qui il accorda le plus de faveur furent pendus. Il donna ensuite deux assauts à la forteresse de Mételin; l'on y combattit avec un acharnement inoui; les Turcs, avertis du sort qui les attendoit, se défendirent en désespérés; enfin, un renfort de deux mille chevaux leur arriva sur le rivage opposé, et Giustiniani fut obligé de lever le siège, après y avoir perdu cinq mille hommes. Mais ce mauvais succès l'accabla d'une telle douleur, qu'à son retour à Modon, il y mourut demi-heure après s'être fait débarquer sur le rivage. Le même Sabellico, qui raconte ces actions féroces, ajoute : « Telle fut la fin d'Orsato Giustiniani, que l'élévation de son âme et sa courtoisie avoient rendu illustre, entre ses pareils. » La plus atroce barbarie exercée contre des infidèles, n'étoit pas considérée comme pouvant diminuer en rien l'estime qu'on devoit à un homme de bien (1).

D'autre part, l'armée de terre étoit tombée

1) *M. A. Sabellico*. Deca III, L. VIII, f. 205. — *Istoria Bresciana di Cristoforo da Soldo*. p. 899.

CHAP. LXXIX. dans une embuscade aux champs de Mantinée ;

1465.

elle y avoit perdu quinze cents hommes, taillés en pièces avec Cecco Brandolini et Jean de la Tela qui la commandoient. A cette époque même, Sigismond Malatesti débarqua en Morée, amenant avec lui environ mille hommes d'armes ; mais ce renfort n'étoit point suffisant pour mettre l'armée vénitienne en état de réparer ses pertes. Malatesti, confondu de voir à quel petit nombre de soldats elle étoit réduite, et à quelle misère on l'abandonnoit, exprima vivement ses regrets d'en avoir accepté le commandement (1). Il entreprit cependant le siège de Misitra, bâtie près des ruines de Sparte. Il se rendit sans peine maître de la ville ; mais le château, bâti sur des rochers dont les aspérités permettent à peine aux soldats de mettre un pied devant l'autre, lui opposa une opiniâtre résistance, et fut enfin ravitaillé par les Turcs. Avant de se retirer, Malatesti brûla Misitra qu'il avoit occupé. C'est ainsi que la ruine des Grecs étoit accomplie par les armes des Latins, et que la croisade entreprise pour le soulagement des chrétiens orientaux, les accabloit seuls de toutes les calamités de la guerre. Avant que l'année se terminât, Malatesti fut averti que Paul II son-

(1) *M. A. Sabellico. Deca II. L. VIII, f. 205. — Marin Sanuto vite de' Duchi. p. 1181.*

geoit à lui enlever la seigneurie de Rimini. A cette nouvelle, il quitta en toute hâte la Morée, et revint en Romagne pour se défendre (1). CHAP. LXXXIX.  
1466.

La flotte dont Victor Cappello vint prendre le commandement l'année suivante, ajouta encore aux désastres de la guerre et à la désolation des Grecs. L'île de Négrepont ou l'Eubée, appartenoit aux Vénitiens; un bras de mer, qui les séparoit du continent, suffisoit pour les mettre en sûreté; mais ils ne réussissoient à se maintenir dans aucune de leurs conquêtes de terre ferme. Cappello passa le détroit de l'Eurype; il débarqua ses troupes à Aulis, le rendez-vous de la Grèce dans la guerre de Troies; il se rendit maître du Pyrée, il attaqua Athènes, dont les foibles murailles furent bientôt renversées; ses portes furent brûlées, et cette ville, qui étoit encore une des plus riches et des plus peuplées de la Grèce, fut livrée au pillage. Les soldats, et jusqu'aux galériens de l'armée, s'enrichirent des dépouilles de ceux qu'on avoit prétendu délivrer; et à peine cette exécution cruelle étoit-elle achevée, que les Vénitiens se retirèrent précipitamment sans être poursuivis, et remportèrent leur butin à Négrepont (2).

(1) *Marin Sanuto vite.* p. 1182.

(2) *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. VIII, f. 206. — *Marin Sanuto vite de' Duchi di Venezia.* p. 1185.

Une expédition pareille fut tentée sur Patras, ville moins illustre, mais presque aussi opulente; car les fugitifs du reste de la Grèce s'y étoient réunis et y avoient apporté de grandes richesses. Cappello avoit séduit des traîtres qui avoient promis de lui livrer le château. Il arriva devant Patras avec vingt-trois galères et trente-six moindres vaisseaux; il mit à terre Nicolas Ragio avec deux cents chevaux-légers, et Jacques Barbarigo, provvediteur, avec quatre mille fantassins. Ceux-ci, en entrant dans le faubourg, à un mille de distance de la ville, se jetèrent aussitôt dans les maisons pour les piller; ainsi dispersés, ils furent hors d'état d'opposer aucune résistance à trois cents Turcs, qui tombèrent sur eux à l'improviste, et qui les taillèrent en pièces. A peine, sur toute la troupe débarquée, mille hommes réussirent-ils à s'échapper. Barbarigo, renversé de son cheval, mourut foulé aux pieds dans le combat, mais le commandant turc fit empaler son cadavre; il soumit au même supplice Nicolas Ragio, commandant de la cavalerie, qui étoit tombé vivant entre ses mains. Victor Cappello ne perdit cependant pas courage; ce mauvais succès étoit dû à l'indiscipline de ses troupes, non à la vigueur de l'ennemi. Il débarqua le reste de son armée, et au bout de huit jours il tenta une nouvelle attaque sur Patras. L'assaut continua

pendant quatre heures, mais les Vénitiens furent enfin repoussés, après avoir laissé plus de mille des leurs sur le champ de bataille. Victor Cappello, affoibli par ces deux défaites, honneux de tant de mauvais succès, resta dès-lors dans l'inaction pendant huit mois entiers, au bout desquels il mourut à Négrepont. Jacob Veniero, qui lui succéda, ne fit, pendant seize mois qu'il commanda en Grèce, autre chose que défendre les forteresses qui lui étoient confiées, sans tenter rien contre l'ennemi (1).

Tandis qu'une guerre si déshonorante pour le nom latin, si calamiteuse pour les Grecs, se continuoît avec tant de brigandages et si peu de valeur; tandis que la barbarie des troupes vénitiennes forçoit leurs alliés naturels à faire cause commune avec les Musulmans, s'ils vouloient sauver leurs villes du pillage, leurs femmes du déshonneur, leurs enfans de la captivité, la guerre se continuoît aussi en Albanie avec une férocité peut-être égale; mais du moins elle ne frappoit que des ennemis, et elle étoit rachetée par plus d'héroïsme.

Ballabanus Badera avoit envahi l'Épire avec quinze mille cheyaux, lorsqu'à peine la mort de Pie II pouvoit y être connue. Né lui-même

(1) *M. A. Sabellico*. Deca III, L. VIII, f. 206, v. — *Marin Sanuto vite de' Duchi*. p. 1184. — *Andr. Navagiero Stor. Venez.* p. 1125.

de parens albanois et vassaux de Castriot, mais élevé dans la religion musulmane, il conservoit pour le héros de sa patrie un respect qu'il lui témoigna dès le commencement de la guerre, en lui envoyant des présens. Scanderbeg ne répondit que par des railleries provocantes. Il envoya une pioche, un soc de charruë et une faux à Ballabanus, en l'invitant à retourner au métier de ses pères, et à laisser la conduite des armées à des hommes nés pour les commander, car elle ne pouvoit être confiée à des paysans comme lui. Ballabanus jura de se venger d'une insulte gratuite, et d'autant plus blessante qu'elle lui étoit faite en retour d'un hommage flatteur (1).

Ballabanus ne réussit pas à vaincre Scanderbeg, mais il ne lui livra pas une bataille qui ne laissât aux Épirotes des regrets cuisans. Castriot n'avoit que quatre mille chevaux à opposer à quinze mille, et que quinze cents fantassins à trois mille Musulmans. L'art de la guerre n'étoit point encore assez perfectionné pour qu'aucun général sût faire un bon usage d'une armée nombreuse; Scanderbeg ne les aimoit point, et il avoit coutume de dire que celui qui ne savoit pas vaincre son ennemi avec huit ou tout au plus douze mille hommes, ne

(1) *Marinus Barletius. L. XI, p. 334.*



le sauroit pas mieux avec un nombre bien plus considérable (1). Les deux camps étoient placés à peu de distance l'un de l'autre, dans la riante vallée de Valchalia. Derrière les Musulmans étoit un défilé où Scanderbeg devina sans peine qu'ils avoient placé une embuscade; il en prévint ses soldats avant d'engager le combat, et il les exhorta à ne point poursuivre leur victoire au-delà des extrémités de la plaine, et à s'arrêter d'eux-mêmes devant les fourches de Valchalia. Les Musulmans qui l'avoient attaqué, ayant été repoussés, se retirèrent en effet en désordre par le défilé. La prévoyance et les exhortations de Scanderbeg ne purent retenir huit de ses plus valeureux officiers. Sourds aux prières et aux ordres de leur chef, ils s'engagèrent dans le défilé; quoiqu'attaqués aussitôt sur les flancs, ils le traversèrent tout entier; mais couverts de blessures, et accablés par le nombre des ennemis, ils furent enfin faits prisonniers. Moise Golenthus, le même qui avoit une fois passé aux ennemis, étoit le premier d'entre eux; Giurisa Wladius, et Musacchius d'Angelina, tous deux parens de Scanderbeg, l'avoient accompagné; les cinq autres n'étoient pas moins distingués par leur naissance et leur bravoure. En vain Scanderbeg offrit de les ra-

(1) *Marinus Barletius*. L. XI, p. 554.

acheter à tout prix, ou de les échanger contre les plus distingués de ses captifs; Ballabanus les avoit envoyés à Mahomet II, et ce barbare les fit écorcher vivans. A cette nouvelle, les soldats épirotes revêtirent des habits de deuil, et laissèrent croître leurs cheveux et leurs barbes; puis ils se jetèrent en furieux sur le territoire turc, et cherchèrent l'occasion de venger leurs malheureux compagnons d'armes (1).

Une seconde bataille près d'Oronichio, dans la Dibra supérieure, ne satisfit qu'imparfaitement leur ressentiment: elle fut sanglante des deux parts. Ballabanus fut enfin mis en fuite, mais il ne fut pas détruit, et Mahomet II, ne trouvant pas qu'aucun de ses généraux eût encore opposé une aussi heureuse résistance au héros de l'Épire, recruta de nouveau son armée, la porta à dix-sept mille chevaux et trois mille fantassins, et promit au pacha, que s'il réussissoit à vaincre Scanderbeg, ce seroit lui qui succéderoit à la couronne de l'Albanie. Ballabanus eut cependant encore le désavantage dans une grande bataille près de Sfétigrade, mais elle fut long-temps disputée. Scanderbeg fut renversé par son cheval sur un tronc d'arbre; étourdi et blessé au bras, il fut quelque temps sans mouvement; enfin il revint à lui, et réussit

(1) *Marinus Barletius. L. XI, p. 536.*

à mettre les Musulmans en fuite, parce que ceux-ci crurent reconnoître la fatalité qui rendoit ce héros invincible. Mais sa vaillante armée resta affoiblie par une victoire trop chèrement achetée (1).

Mahomet II et Ballabanus ne furent point rebutés par ce nouvel échec; d'après le conseil du second, deux armées également fortes reçurent l'ordre de pénétrer en même temps en Épire par deux points différens. Jacob Arnauth fut le collègue donné à Ballabanus; partant de la Grèce et de la Thessalie, il devoit entrer en Albanie par le midi, et suivre la mer, tandis que Ballabanus, parti de Thrace et de Macédoine, y entreroit par les défilés des montagnes au couchant. Mais Scanderbeg avoit l'avantage d'être toujours bien servi par ses espions, et de connoître les plans de campagne de l'ennemi, lorsqu'il commençoit à peine à les exécuter. Il comprit, que par sa promptitude seule, il pourroit prévenir la jonction des deux armées dirigées contre lui, et sauver sa patrie. Tandis que Ballabanus entroit dans l'Épire avec vingt mille chevaux, et quatre mille fantassins, par la vallée de Valchalia, Scanderbeg avoit formé son camp à quinze milles de distance, devant le château de Pétralba. Il n'avoit avec lui que huit mille

(1) *Marinus Barletius*, L. XI, p. 339.

chevaux et quatre mille fantassins, mais ces soldats étoient la fleur de toute la jeunesse Albanoise (1).

Avant de livrer le combat, cependant, peu s'en fallut que Scanderbeg ne fût victime de la trahison de ceux qu'il avoit chargés de reconnoître le camp ennemi; il avoit lui-même été vendu par eux. Comme il s'avançoit sur leurs traces avec cinq compagnons seulement, il tomba dans une embuscade qu'on lui avoit dressée. La rapidité de son cheval le sauva; il s'enfuit vers une forêt, et franchissant d'un saut un arbre renversé, qui fermoit le seul chemin praticable, il mit cette barrière entre ses ennemis et lui. Un seul Turc avoit un cheval assez vigoureux pour sauter par-dessus l'arbre qui arrêtoit les autres, mais Scanderbeg se retournant, abattit sa tête d'un coup de cimeterre (2).

Revenu à Pétralba, Scanderbeg conduisit immédiatement son armée contre Ballabanus, et quoiqu'il eût une distance de quinze milles à parcourir avant de joindre l'ennemi, après l'avoir franchie, il n'hésita pas à offrir la bataille. Mais le pacha, qui avoit donné rendez-vous dans cette même vallée à Jacob Arnauth, ne

(1) *Marinus Barletius*. L. XI, p. 343.

(2) *Marinus Barletius*. L. XI, p. 343.

vouloit point combattre, qu'il ne vît paroître ses drapeaux sur les hauteurs derrière Scanderbeg. Celui-ci mettoit au contraire tout en œuvre pour irriter Ballabanus ; en même temps qu'il le faisoit harceler par ses archers et ses fusiliers, il avançoit avec le gros de son armée, et les Albanois reprochoient aux Musulmans, de n'oser pas combattre. Ceux-ci frémissaient d'impatience, ils grinçoient les dents, et menaçoient le chef qui osoit arrêter leur ardeur. Ballabanus vit enfin que s'il persistoit, il seroit forcé dans son camp, et qu'il perdrait ainsi l'avantage qu'il pouvoit espérer de l'ardeur de ses soldats. Il sortit donc de ses retranchemens, à la tête de son armée partagée en quatre corps : celui qu'il commandoit lui-même fut opposé à la division que conduisoit Scanderbeg, et c'est là que le combat fut le plus animé. Cependant, l'épirote ayant réussi à tourner Ballabanus par un mouvement rapide, l'armée entière des Musulmans fut jetée dans un effroyable désordre. Leur chef, après les avoir long-temps animés, soutenus, ralliés, avec autant d'habileté que de courage, s'ouvrit enfin un passage pour se retirer, suivi d'un petit nombre des siens ; le reste fut tué ou fait prisonnier (1).

Mais l'armée de Scanderbeg, qui avoit rem-

(1) *Marinus Barletius*. L. XI, p. 345.

porté cette brillante victoire, n'étoit pas encore sortie de la vallée de Valchalia, les dépouilles des vaincus n'étoient pas encore partagées entre les soldats, et les corps palpitans des Musulmans étoient encore couchés sur la terre, lorsqu'un messenger de Mamiza, sœur de Scanderbeg, lui arriva de Pétrella, où elle étoit enfermée avec sa famille, sous la garde d'une seule cohorte. Elle écrivoit à son frère que Jacob Arnauth, avec seize mille chevaux, étoit entré en Épire par Belgrade, et qu'il ravageoit tout devant lui; le surnom de Jacob, Arnauth, qui est le nom turc des Albanois, désignoit qu'il étoit né de parens chrétiens et épirotes, mais il avoit été réduit en esclavage dès son enfance, et élevé dans la foi musulmane. Il s'étoit signalé en Asie et en Europe, dans les guerres de Mahomet II, et vint mourir sous l'épée de Scanderbeg : car celui-ci ayant conduit immédiatement son armée dans les montagnes de la Tyranne, où étoit Jacob Arnauth, auprès de Cassar, fit jeter devant lui un grand nombre de têtes de musulmans, de l'armée de Ballabanus, pour lui apprendre la défaite de son collègue. Il attaqua ensuite ces soldats, que la fortune de Scanderbeg effrayoit plus encore que la vaillance de ses troupes; il atteignit Arnauth lui-même, et après l'avoir blessé d'un coup de lance, il abattit sa tête de son cimenterre. Les Musulmans, frappés

de terreur, ne firent presque aucune résistance; ceux qui échappoient aux soldats par la rapidité de leur fuite, venoient tomber entre les mains des paysans, et étoient égorgés ou faits prisonniers. Dans les deux batailles, l'historien de Scanderbeg assure que les Turcs perdirent vingt-quatre mille hommes tués et six mille faits prisonniers, tandis qu'on délivra de leurs mains quatre mille captifs. Les Epirotes avoient perdu environ mille soldats; mais les survivans furent enrichis par la dépouille de deux camps; un immense butin fut partagé entre les vainqueurs, et déposé dans Croia; et cette capitale, que la guerre rendoit opulente, accueillit avec des transports de joie le héros qui l'accoutumoit aux triomphes (1).

CHAP. LXXIX.

1464.

Mahomet II, couronné par tant de victoires, ne pouvoit s'accoutumer aux revers : cet angle de l'Épire, qui se soustrayoit à sa domination, et dont chaque château étoit illustré par la défaite d'une de ses armées, lui paroissoit menacer la domination musulmane toute entière. En effet, ses fanatiques soldats avoient été victorieux dans les autres combats, par leur confiance dans la volonté du ciel; toute leur vigueur étoit anéantie s'ils commençoient une fois à se persuader que le ciel favorisoit leurs

1465.

(1) *Marinus Barletius*. L. XI, p. 349.

ennemis. La croyance à la fatalité, qui rend si redoutables des armées accoutumées aux succès, les rend aussi plus susceptibles que d'autres de terreurs paniques, lorsque la fortune commence à leur être défavorable. Mahomet chercha d'abord à se défaire de Scanderbeg par un assassinat. Deux Musulmans se présentèrent au prince Épirote, comme empressés de se convertir, de recevoir le baptême, et de combattre ensuite pour la foi sous ses drapeaux. En effet, ils furent reçus dans la garde même de Scanderbeg : mais une querelle violente, élevée entre eux, dévoila leur complot avant qu'ils pussent commencer à l'exécuter ; il s'accusèrent réciproquement des trahisons qu'ils méditoient, et tous deux, arrêtés et examinés, subirent un même supplice (1).

Cependant Mahomet II entroit lui-même en Épire avec toutes ses forces : les Chrétiens épouvantés assuroient que le sultan menoit avec lui deux cent mille combattans. Scanderbeg n'imagina point de tenir tête à une armée aussi formidable ; il laissa dans Croïa une forte garnison, sous les ordres d'un italien, Balthasar Perducci, qui entendoit mieux que les Épirotes la défense aussi bien que l'attaque des places. Il se retira ensuite dans les montagnes,

(1) *Marinus Barletius*, L. XII, p. 351.



pour harceler l'armée qu'il n'osoit combattre, CHAP. LXXIX.  
et tomber sur les partis détachés. Mahomet 1465.  
n'entreprit point le siège de Croia, qui présen-  
toit de trop grandes difficultés, et qui pouvoit  
compromettre l'honneur du sultan; il ravagea  
seulement les campagnes, et il prit ensuite par  
capitulation la ville de Chidna, dans la Chaonie,  
où tous les habitans de la contrée s'étoient re-  
tirés. Au retour d'une expédition que le sultan  
commandoit lui-même, des têtes devoient être  
étalées aux yeux du peuple, et orner les portes  
du sérail, pour ne laisser aux Musulmans aucun  
doute sur la victoire de leur souverain. Ma-  
homet fit massacrer huit mille des habitans de  
Chidna, et emporta ainsi à Constantinople un  
trophée de têtes chrétiennes suffisant pour  
orne son triomphe (1).

Mais Ballabanus, laissé dans l'Épire avec une  
forte division de l'armée musulmane, entre-  
prit le siège de Croia. Scanderbeg, dont les états  
avoient été entièrement ravagés, dont l'armée  
épuisée par ses victoires mêmes, suffisoit à peine  
aux garnisons de ses forteresses, traversa l'A-  
driatique pendant ce siège, vint à Rome, et se  
présenta à Paul II, pour lui demander des se-  
cours d'argent et des munitions, dont il avoit  
un pressant besoin. Introduit dans le consis-

(1) *Marinus Barletius. L. XII; p. 555.*

toire, et accueilli par les cardinaux, comme le héros de la chrétienté, il leur fit le tableau des progrès rapides des Turcs, et des dangers qui s'approchoient toujours plus de l'Italie. « Après la destruction de l'Asie et de la Grèce, » leur dit-il; après le massacre des princes de » Constantinople, de Trébizonde, de Servie, » de Bosnie, de Valachie et d'Esclavonie; après » la soumission du Péloponèse, et la dévasta- » tion de la plus grande partie de la Macédoine » et de l'Épire, je demeure seul, avec mon foi- » ble et petit état, avec mes soldats épuisés par » tant de combats, brisés par tant de batailles, » que l'Épire n'a plus dans son corps une partie » saine où elle puisse recevoir de nouvelles bles- » sures, qu'il ne lui reste plus de sang à verser » pour la république chrétienne. Dans cette » Macédoine, si fertile en soldats, de tant de » princes, de tant de chefs, de tant de guer- » riers, il ne reste plus que ma petite armée; » de notre antique fortune il ne reste plus » que notre courage et des esprits indomptés. » Venez donc à notre aide pendant qu'il en est » temps encore, bientôt peut-être il ne demeu- » rera plus d'athlètes du Christ de l'autre côté » de la mer Adriatique (1) ».

(1) *Marinus Barletius*. L. XII, p. 557. — *Michael Canesius* *vita Pauli II, Pont. Max.* T. III, P. II, *Rer. Ital.* p. 1021.

Paul II accorda à Scanderbeg des distinctions honorifiques : il lui fit présent d'un chapeau et d'une épée bénis de sa main ; il y joignit quelque argent, mais il ne lui fournit que peu ou point de soldats. Il écrivit, il est vrai, à tous les princes de la chrétienté, pour leur demander des subsides, mais aucun ne s'empressa de faire des sacrifices dont ce pape ne donnoit point l'exemple. Scanderbeg, de retour en Épire, trouva Ballabanus campé devant Croia. Cette forteresse, qui domine les champs Æmathiens, est bâtie au sommet du mont Cruinus. La montagne, à cette extrémité, présente de toutes parts des escarpemens inaccessibles, et c'est sur leurs rochers à pic que s'élèvent les murs de la ville. Mais à partir de là, le joug même de la montagne s'abaisse lentement vers la plaine, et se termine de ce côté par plusieurs monticules. C'est au sommet de cette croupe, et en suivant ses flexuosités, qu'un sentier unique ouvre les communications entre Croia et la campagne. Ballabanus étoit campé sur les bases de la montagne, et sur le penchant du mont Cruinus. Scanderbeg rassembla son armée dans la ville vénitienne d'Alesio ou Lyssus. Il y fut averti que Jonyma, frère de Ballabanus, arrivoit avec un corps nombreux qu'il amenoit à l'armée turque. Scanderbeg, prenant avec lui une troupe d'élite, surprit Jonyma au mi-

lieu des montagnes, le fit prisonnier avec son fils Aydar, et les conduisit tous deux sous les murs de Croia, où il eut soin de les faire voir à Ballabanus, au moment même où il venoit l'attaquer. Lorsque le pacha reconnut son frère et son neveu, leur captivité lui parut un signe de cette fatalité qui poursuivoit tous les adversaires de Scanderbeg. Il ne prit plus conseil de son désespoir, et attaquant en furieux les avant-postes de Croia, il y fut tué d'un coup de fusil dans la gorge. Dans la nuit qui suivit sa mort, son armée se retira en bon ordre jusqu'à la montagne de la Tyranna, à huit milles de Croia : elle étoit encore fort supérieure en nombre et en forces à celle de Scanderbeg; elle ne put cependant ressortir de l'Épire qu'après avoir perdu tous ses bagages et une grande partie de ses soldats (1).

(1) *Marinus Barletius*. L. XII, p. 359. Cet historien parle de deux expéditions de Mahomet II en Epire, dans deux années consécutives, de deux sièges de Croia, de deux retraites du sultan, après des tentatives inutiles. Comme l'une de ces campagnes ne diffère point de l'autre, et comme il ne s'écoula que dix-sept mois entre la mort de Pie II et celle de Scanderbeg, je soupçonne Barletius d'avoir raconté deux fois de suite les mêmes exploits. La chronologie de Barletius est très-difficile à établir, parce que dans le récit d'une vie de soixante-trois ans et d'un règne de vingt-quatre ans, il ne met jamais d'autres dates que celles du petit nombre de lettres qu'il rapporte. L'imitation des anciens a formé, mais quelquefois aussi, a gâté cet historien dont la lecture est si attrayante. Né à Scitari dans l'Albanie, élevé

Après la mort de Ballabanus, le sultan chargé Ali et Haia, deux pachas limitrophes, de réprimer les incursions des Albanois, sans rechercher de nouveaux combats. Ces pachas envoyèrent à Scanderbeg des présens magnifiques, et celui-ci répondit à cette courtoisie militaire, avec une égale libéralité. Il rassembloit cependant son armée, pour reprendre la Valonne que Mahomet avoit fortifiée. Les Vénitiens assurent qu'il leur avoit auparavant consigné lui-même la ville de Croia, et que ce fut Jean Matteo Contarini, provéditeur en Albanie, qui en prit possession au nom de la république (1). En effet, au lieu d'y retourner et de s'y établir, Scanderbeg parcourut d'abord toute la province; il s'arrêta ensuite dans la ville

CHAP. LXXIX.

1460.

dans le pays même dont il écrit l'histoire, il connoit les lieux et les hommes, et il les peint avec une vérité plus rare encore que son élégance. Sa partialité pour son héros, nuit quelquefois il est vrai à sa sincérité, et déguise les événemens et les caractères. Il rapproche avec art l'antiquité des temps modernes, et il déploie beaucoup de connoissances classiques à côté de celles de la politique et de l'art militaire des Turcs et des Albanois; surtout il est animé d'un vif enthousiasme pour la religion, la liberté et la gloire de son pays. Les harangues dont il insère un grand nombre dans son récit, sont souvent remarquables par leur éloquence. Quelquefois il est vrai l'on sent trop l'imitation de l'antique dans ses orateurs et dans ses guerriers, et l'on ne distingue que confusément le sénateur ou le soldat épirote, sous la toge ou la cuirasse romaine dont il les a revêtus.

(1) *Marin Sanuto vite de' Duchi di Venezia.* p. 1183.

vénitienne d'Alessio, où il avoit convoqué un congrès ; mais il y fut saisi par une fièvre violente, qui, faisant des progrès rapides, ne permit bientôt plus à lui-même ou aux autres de douter que le terme de sa vie ne fût arrivé (1).

Scanderbeg sur son lit de mort, entouré de ses capitaines, de ses amis, de ses alliés, leur recommanda la défense de cette foi chrétienne pour laquelle il avoit combattu pendant vingt-quatre ans avec tant de bonheur ; la défense de ce pays qu'il avoit arraché aux barbares, et qu'il avoit accoutumé à la gloire comme à la liberté, la défense de son fils Jean, qu'il avoit eu de son tardif mariage avec Donica, fille d'Haryanites Cominatus (2). « Je ne vous » ai jamais regardés, leur dit-il, comme des » soldats, des satellites, des ministres, mais » comme des associés et des frères. Je n'ai pas » souvenance, non-seulement d'avoir jamais » porté la main sur aucun de vous, mais en- » core d'avoir prononcé contre aucun une pa- » role blessante. Dans les travaux des camps, » dans les offices militaires, dans les veilles, » ma part n'étoit point différente de la vôtre ; » tout étoit commun entre mes camarades et » moi, et je demandois qu'on suivît, non mes

(1) *Marinus Barletius*. L. XIII, p. 367.

(2) *Marinus Barletius*. L. VII, p. 199.

» ordres, mais mon exemple. Les dépouilles des CHAP. LXXIX.  
 » ennemis, le butin enlevé sur les barbares, 1465.  
 » c'est entre vous que je les partageois, sans en  
 » rien retenir pour moi. L'empire, le comman-  
 » dement, les richesses, tout étoit commun  
 » entre nous, rien ne me demeuroit en propre.  
 » Mais à présent, chers camarades, je meurs,  
 » il faut que je vous quitte; cette foi, cette  
 » bienveillance, cette charité que vous avez  
 » trouvées en moi, je vous les demande au-  
 » jourd'hui pour mon fils, pour son royaume  
 » et pour votre patrie. Regardez-le comme mon  
 » image, qu'il soit mon représentant, mon  
 » lieutenant au milieu de vous (1) ».

Scanderbeg étoit entouré de ses soldats qui 1466.  
 recevoient ses adieux, lorsque la ville entière  
 rétentit d'un tumulte subit. On annonça que  
 les Turcs s'approchoient, qu'ils ravageoient les  
 champs voisins, qu'on voyoit déjà la fumée  
 de leurs incendies. Le héros, quoiqu'affaïssé  
 par la maladie, crut à cette nouvelle retrouver  
 ses forces et son esprit guerrier. Se soulevant  
 sur son lit, il demanda ses armes et son bou-  
 clier, et ordonna qu'on sellât son cheval; mais  
 quand il vit tous ses membres trembler sous  
 ce poids, qu'ils n'étoient plus faits pour sup-  
 porter, retombant sur sa couche il dit à ses

(1) *Marinus Barletius*. L. XIII, p. 567.

CHAP. LXXIX.

1466.

soldats. « Allez, mes amis, allez combattre les  
 » barbares, vous ne me devancez que de peu  
 » de pas ; j'aurai bientôt assez de forces pour  
 » vous suivre ». Un escadron épirote sortit  
 en effet de la ville, et se dirigea vers le torrent  
 de Clirus, où le pacha Anamathius s'étoit mon-  
 tré avec un corps de cavalerie, ravageant le  
 territoire de Scutari. Les Turcs ne doutèrent  
 pas que Scanderbeg ne fût à la tête de l'armée  
 qu'ils voyoient avancer sur eux ; ils s'enfuirent  
 précipitamment au travers des montagnes cou-  
 vertes de neige ; ils abandonnèrent tout leur  
 butin, et perdirent beaucoup de monde dans  
 les défilés occupés par les paysans. La nouvelle  
 de cet avantage avoit été à peine portée à Scan-  
 derbeg, qu'après avoir reçu tous les sacremens  
 de l'église, il expira le 17 janvier 1466, dans  
 la soixante-troisième année de sa vie, et la  
 vingt-quatrième de son règne. Son cheval de  
 bataille ne voulut plus après sa mort se laisser  
 monter par personne ; il devint farouche et  
 indomptable, et mourut enfin au bout de peu  
 de semaines (1).

Scanderbeg fut enterré dans la grande église  
 de Saint-Nicolas d'Alessio. Ses os y reposèrent  
 en paix jusqu'à l'année 1478, où les Turcs  
 achevèrent la conquête de l'Albanie, et prirent

(1) *Marinus Barletius*, L. XIII, p. 370.



Scutari et Alessio. Ils accoururent en foule à son tombeau, empressés de toucher tout ce qui restoit de ce grand homme ; ils se partagèrent ses ossemens, et les enchassant dans l'or ou l'argent, ils les portèrent suspendus à leur cou, comme des joyaux précieux, ou comme des amulettes qui leur communiqueroient le courage et la force invincible de celui qu'ils admiroient (1).

Au moment où Scanderbeg mourut, Lechas Ducaginus, l'un des petits princes de l'Épire, sortit dans les rues en s'arrachant les cheveux et la barbe ; et il s'écria : « Accourez, citoyens, accourez, nobles Albanois, défendez-vous ; car les murailles de l'Épire et de la Macédoine sont aujourd'hui tombées en poussière, nos citadelles sont abattues, notre force est anéantie, et le siège de l'empire est renversé par la mort de cet homme seul. » En effet, l'Épire, dont il avoit fait la puissance et la gloire, devoit à peine survivre à son héros. Le fils de Scanderbeg se réfugia dans les châteaux que Ferdinand lui avoit donnés dans le royaume de Naples (1).

(1) *Matinus Barletius. L. XIII, p. 371, et ultima.*

(2) Jean Castriot eut plusieurs enfans, qui ont porté dans le royaume de Naples les titres de ducs de Saint-Pierre in Galatina, de ducs de Ferrandina, de marquis d'Atripalda, et de marquis de Cité Saint-Ange. Ces diverses branches des Castriots

Les Albanois, qui l'avoient si long-temps suivi dans les combats, périrent en partie par le glaive, les autres furent emmenés dans une misérable servitude. « Les villes qui, jusqu'à » ce jour, avoient résisté à la fureur des Turcs » (écrivait le pape Paul II au duc de Bourgogne), sont désormais tombées en leur puissance. Tous les peuples qui habitent sur les bords de l'Adriatique, tremblent à l'aspect de ce danger imminent. On ne voit partout qu'effroi, que deuil, que captivité et que mort. On ne peut, sans verser des larmes, contempler ces vaisseaux, qui partis du rivage albanais, se réfugient dans les ports d'Italie, et ces familles nues, misérables, qui chassées de leurs demeures, sont assises sur les bords de la mer, tendant les mains au ciel, et remplissant l'air de lamentations, dans une langue qui n'est point entendue (1) ».

Un fils, peut-être un petit fils d'une sœur de Scanderbeg et de cet Amésa, dont nous avons vu la défection et la captivité, se trouvoit entre les mains du sultan ; il étoit élevé dans la re-

napolitains paroissent cependant s'être toutes éteintes dans le seizième siècle. *Familie Dalmaticæ et Sclavonicæ Ducangii.* p. 269.

(1) *Epistola Pauli II ad Philippum Burgundiæ Ducem ; apud Cardinalis Papiensis Epistolas n° 163. — Annales Ecclesiast.* 1466, §. 2, p. 178.

ligion musulmane. Ce fut à lui que Mahomet II CHAP. LXXXIX.  
destina l'héritage de Scanderbeg ; et il le mit en 1466.  
effet en possession d'une partie de l'Épire. Plusieurs des forteresses demeurèrent aux Vénitiens, mais nous les verrons tomber successivement entre les mains des Turcs, jusqu'à la paix de 1478, qui enleva aux Chrétiens les derniers restes de l'héritage de George Castriot (1).

(1) *Phranza Protovestiarius*. L. III, chap. 26, p. 126.—*Leunclavius Annales Turcici*. p. 257. — *Gio. Batt. Pigna Storia de' Principi d'Este*. L. VIII, p. 728.—*Demetrius Cantemir Hist. Ottomane*. L. II, chap. I, §. 21, p. 109.

## CHAPITRE LXXX.

*Fausse politique des Vénitiens dans l'administration de leurs provinces d'outre-mer. Perfidie de Ferdinand de Naples ; il fait périr Jacob Piccinino. — Dernières années et mort de François Sforza. Troublés de Florence sous l'administration de Pierre de Médicis ; projets et foiblesse de Lucas Pitti.*

1464—1466.

CHAP. LXXX.

LES vrais intérêts de l'Italie se décidoient à cette époque sur l'autre bord de la mer Adriatique. C'est là que l'on combattoit, non pour savoir si chaque état étendrait ses frontières sur quelque ville, sur quelque petit district de plus ; si chaque corps dans le gouvernement, chaque faction entre les citoyens conserveroit ses prérogatives, mais pour savoir s'il y auroit encore une Italie depuis qu'il n'y avoit plus de Grèce, de Macédoine, ni d'Illyrie ; si la religion, la liberté et l'honneur national ne seroient pas détruits ; si les marchés ne seroient pas pillés, les villes brûlées, les hommes adultes enlevés comme des animaux domestiques et ven-

rus pour un lointain esclavage ; les enfans arrachés à leur mère pour recruter la milice des janissaires, et devenir les ennemis de ceux qui les avoient mis au jour. Le danger s'avançoit, la puissance des Turcs croissoit en se rapprochant, leur invasion sembloit inévitable, et cependant l'Italie sommeilloit encore. Aucune ligue n'avoit été conclue entre ses puissances pour la défendre, aucune armée n'avoit été mise sur pied, aucun trésor n'avoit été rassemblé pour subvenir aux frais d'une guerre imminente ; et si les bannières du Croissant avoient une fois franchi la mer Adriatique, tous les états situés de l'extrémité de la Calabre jusqu'aux Alpes, auroient été conquis plus rapidement et avec bien moins de résistance que les royaumes belliqueux d'Épire, de Macédoine, de Servie, de Bosnie, d'Esclavonie, ne l'avoient été sur la rive opposée. Il nous reste à voir quels intérêts occasionoient la distraction des Italiens à cette époque, quels motifs divers les empêchoient de se préparer à cette grande lutte. Il nous reste à voir le duché de Milan passer à un prince voluptueux et cruel, dont les vues ne s'étendoient point au-delà de sa vanité et de ses plaisirs ; le royaume de Naples, affoibli par la perfide politique de Ferdinand, qui ne ruinoit ses ennemis domestiques qu'à l'ombre des traités ; la république de Flo-

rence succombant à des factions dont les chefs avoient perdu les vertus qui distinguoient leurs pères ; le pape Paul II semant la discorde , et voulant rallumer une guerre universelle , pour unir au domaine ecclésiastique quelques petits fiefs qui en étoient séparés à juste titre. Nous nous étonnerons de tant de misères mises à la place de si hauts intérêts ; d'un oubli si complet de la prudence et de la politique , chez des gens renommés pour leur sagesse ; de la folle sécurité des peuples qui reposoient sur le bord des précipices ; et nous ne pourrons nous empêcher de remarquer qu'aux époques signalées par de grandes révolutions , leur cause doit être cherchée moins dans la force de ceux qui les opèrent , que dans la foiblesse de ceux qui les souffrent ; dans cet esprit d'étourdissement et de vertige , qui frappe quelquefois les nations et leurs chefs comme une fatale épidémie , et qui , les aveuglant sur le danger qui les menace , les entraîne souvent à se précipiter au-devant de ce qu'ils devroient le plus craindre.

Entre les états de l'Italie , qui abandonnoient la cause de la chrétienté , les plus coupables peut-être étoient les Vénitiens ; cependant ils étoient déjà eux-mêmes engagés dans la guerre avec les Turcs ; ils étoient attaqués dans leurs colonies et menacés sur leurs frontières conti-

mentales; Ils soutinrent seuls, il est vrai, le combat où ils étoient abandonnés par tous les Latins, et ils équipèrent des flottes dignes de la puissance de leur république; mais ils augmentèrent le danger pour eux-mêmes et pour les autres, par la plus fausse politique et le plus faux système de guerre. Ils ne considérèrent jamais leurs possessions du Levant comme des parties intégrantes de leur état; ils ne les gouvernèrent jamais de manière à les faire fleurir; ils ne les défendirent jamais de manière à les sauver; ils n'assurèrent jamais aux peuples ce degré de prospérité et de paix, qui auroit attaché leurs sujets à la république, qui leur auroit concilié l'affection de leurs voisins, et qui les auroit fait reconnoître pour les alliés et les défenseurs naturels de tous les chrétiens soumis aux Turcs.

La république de Venise étoit formée, en quelque sorte, de trois nations: les Vénitiens, les peuples de terre ferme, et les Levantins. Les habitans de Venise même et des lagunes, se regardoient comme le peuple-roi; les prérogatives de la souveraineté n'appartenoient, il est vrai, qu'à un corps de noblesse peu considérable, formé au sein de cette nombreuse population; mais tous les Vénitiens se sentoient encore membres de la république, et dominateurs dans les pays qu'ils avoient conquis. Le gou-

CHAP. LXXX. vernement les flattoit et les ménageoit, et c'étoit chez eux seuls qu'il trouvoit au besoin des marins fidèles et des citoyens dévoués. La seconde classe des sujets étoit celle des habitans des provinces de terre-ferme. Soumis pour la plupart à la seigneurie depuis moins d'un siècle, ils avoient conservé des prérogatives et un gouvernement municipal; ils ne se croyoient point Vénitiens, mais Bressans, Bergamasques, Véronois, Padouans; ils ne songeoient pas même à demander quelque participation à la souveraineté, mais ils maintenoient avec soin leurs franchises. Elles étoient telles, que le commerce et l'agriculture florissoient chez eux, et que l'aisance et la population s'y accroissoient. Enfin les habitans des provinces situées au-delà des mers formoient une troisième classe, méprisée, opprimée, et toujours sacrifiée aux deux autres. Leurs ports étoient des marchés réservés aux seuls Vénitiens, où ils exerçoient, sans rivaux, un odieux monopole; leurs forteresses devoient contenir les sujets dans la crainte, et assurer la domination de la mer Adriatique; mais elles ne couvroient point les frontières, et ne protégeoient point l'agriculture et la paix dans une enceinte inviolable; leurs milices n'étoient point régulièrement armées; les soldats, levés dans ces pays si guerriers, n'étoient point incorporés avec le reste de l'armée vénitienne;



ils. étoient repoussés au dernier rang de l'établissement militaire. CHAP. LXXX.

Cependant, si l'on considère l'étendue de la domination vénitienne au-delà du golfe Adriatique, dans l'Istrie, la Dalmatie, une partie considérable de l'Albanie et de la Grèce; si l'on réfléchit au climat heureux de presque toutes ces provinces, aux riches productions de leur sol, à l'esprit industriel d'une partie des habitans, au caractère guerrier des autres, à la force des sites, au nombre et à la grandeur des ports, on sent bientôt que la république de Venise auroit dû avoir l'ambition de devenir une puissance illyrienne plutôt encore qu'italienne; d'étendre sur toutes les côtes de la mer Adriatique les bienfaits du commerce, de l'agriculture, de l'aisance et de la sûreté; d'y accueillir, sous la protection de lois sages et justes, la population de tous les états voisins, toujours prête à s'y réfugier; de recruter ses flottes par les marins qu'auroient pu former les îles semées en si grande abondance dans le golfe du Quarnero; de donner une nouvelle ardeur à ses armées, en y incorporant cette race d'hommes vigoureux et hardis, que nourrissent les montagnes de la Morlacchie et de l'Albanie; enfin, d'associer les Illyriens, les Albanois et les Grecs à sa gloire, à sa richesse et à son gouvernement.

Mais les états les plus sages sont eux-mêmes

souvent conduits par leurs préjugés bien plus que par leur jugement. Chacun des agens de l'autorité partageoit les préventions nationales contre tous les sujets levantins de la république. Tous les Grecs étoient estimés faux et corrompus, tous les Illyriens barbares. Le Vénitien se seroit senti humilié, s'il avoit été confondu avec de semblables hommes. Il ne pouvoit s'affectionner à ces possessions lointaines; jamais il n'y faisoit d'établissement durable, jamais il ne vouloit y être considéré autrement que comme un étranger. Il y venoit pour faire sa fortune; dès qu'elle étoit faite, il se hâtoit de l'emporter ailleurs. Cette avidité pour amasser de l'argent, devenoit dans les colonies le caractère national: rien n'étoit honteux de ce qui pouvoit enrichir; la justice devenoit vénale, les finances étoient épuisées par des malversations, les approvisionnemens de guerre étoient incomplets et de mauvaise qualité, les armées étoient composées de beaucoup moins de soldats qu'on n'en portoit sur les rôles, l'honneur et la sûreté de l'état étoient sans cesse sacrifiés à la cupidité de ses ministres.

Les Vénitiens, dans leur guerre contre le duc de Milan, avoient mis en campagne dix-huit mille chevaux pesamment armés, et presque autant de bonne infanterie. Loin d'opposer une armée aussi forte à un ennemi bien autrement

dangereux, ils n'eurent presque jamais en Morée deux mille hommes sous les armes : il est vrai que dans ce nombre n'étoient pas comprises les milices du pays ; mais les Grecs dont elles se composoient, si souvent vaincus par les Turcs, si effrayés de l'ascendant victorieux du Croissant, étoient de plus tellement méprisés et maltraités par les commandans vénitiens, qu'ils ne pouvoient s'intéresser aux succès de la république.

Pendant que cette misérable armée représentoit seule, au-delà des mers, toute la puissance des Italiens, et arrêtoit leurs ennemis, les souverains jouissant d'une paix mal assurée, comme s'ils avoient pu se livrer à la plus entière sécurité, ne songeoient plus qu'à venger leurs vieilles offenses, à écraser leurs ennemis secrets, et à faire payer avec usure, les arrérages de leur indulgence passée, à ceux qu'ils avoient été auparavant forcés de ménager.

Ferdinand, roi de Naples, avoit triomphé de son compétiteur, en détachant l'un après l'autre, de la maison d'Anjou, les grands de son royaume, qui avoient fait cause commune avec elle. Il leur avoit accordé les conditions les plus avantageuses, et il les avoit confirmées par les sermens les plus solennels. Mais les traités ni les promesses n'étoient point des liens pour lui ; aussi, quoiqu'il fût en paix avec tout le monde,

rassembla-t-il son armée dans la Campanie, au commencement de l'année 1464, comme il l'avoit fait les années précédentes. En même temps il invita les seigneurs avec lesquels il s'étoit réconcilié, à se rendre auprès de lui. Le danger de lui résister étoit évident, celui de se fier à lui étoit au moins douteux, et les hommes foibles aiment mieux s'aveugler sur leur situation, que de reconnoître dès l'abord combien elle est périlleuse. Marino Marzano, duc de Suessa, vint le premier, au mois de juin, lui rendre hommage dans son camp, après s'être fait donner la garantie de François et d'Alexandre Sforza. Il étoit beau-frère du roi, et son fils étoit promis à la fille de Ferdinand. Cette double alliance lui donnoit une sécurité que les traités seuls ne lui auroient peut-être pas inspirée. Mais Ferdinand n'avoit point oublié que Marzano s'étoit le premier déclaré pour Jean d'Anjou : il le fit arrêter et l'envoya prisonnier à Naples, au mépris de ses sermens et de la parole donnée par ses plus fidèles alliés : il fit arrêter en même temps ses fils, et il s'empara de tous leurs états (1).

Cette violation de la foi publique remplit d'effroi tous ceux qui avoient fait la guerre à Ferdinand, et qui avoient cru pouvoir se re-

(1) *Joann. Simonetq.* L. XXX, p. 762.

poser sur les traités conclus avec lui. Le plus inquiet de tous étoit Jacob Piccinino, qui avoit été long-temps à la tête du parti d'Anjou, et qui s'étoit vu sur le point de renverser Ferdinand de son trône. Piccinino étoit alors universellement reconnu pour le plus grand général de l'Italie : il demouroit seul à la tête de cette vieille école militaire de Braccio, qui avoit passé ensuite à son père Nicolas, puis à son frère François, et qui pendant soixante-dix ans, s'étoit maintenue en rivalité avec l'école de Sforza. On l'en distinguoit par une manière de faire la guerre plus prompte, plus impétueuse et quelquefois plus téméraire. Cette milice étoit demeurée indépendante, et continuoît à prendre indifféremment la solde de ceux qui vouloient l'employer, tandis que l'élévation de Sforza au duché de Milan avoit fait descendre ses anciens compagnons d'armes au rang de ses sujets, et leur avoit ôté la faculté de s'offrir à l'enchère aux diverses puissances. Piccinino, lorsqu'il s'étoit réconcilié à Ferdinand, avoit reçu de lui pour récompense la principauté de Sulmona et des fiefs considérables. Mais les grâces qu'un roi parjure avoit accordées, il pouvoit les reprendre, et Piccinino crut qu'un vieux guerrier ne fausseroit pas si aisément sa parole d'honneur. Malgré la longue rivalité entre sa famille et celle de Sforza, malgré leurs offenses

mutuelles, il se fioit au duc de Milan, et il résolut de se mettre entre ses mains. Dès longtemps Sforza lui avoit fait offrir en mariage sa fille naturelle Drusiana, comme gage de la réconciliation entre les *Bracceschi* et les *Sforzeschi*. Piccinino l'accepta : il annonça qu'il iroit lui-même la chercher; et pour donner en même temps au duc de Milan un gage de sa foi, il remit entre les mains de Thomas Thebaldi, lieutenant de celui-ci, la ville même de Sulmona, toutes ses forteresses, et l'armée qui servoit sous lui. Il prit seulement deux cents chevaux pour son cortège, et partit ainsi pour la Lombardie (1). Ferdinand, qui le voyoit à regret s'éloigner, le rappela en vain par les lettres les plus flatteuses et les plus prévenantes; mais en même temps il attaquoit la maison de Caldora, avec laquelle ses traités ne le lioient pas moins qu'avec Piccinino; il forçoit le chef de cette maison, Antoine, à s'établir à Naples, avec les femmes et les enfans de sa famille; il obligeoit tous les jeunes gens du même nom à vivre dans l'exil, et lorsqu'il les avoit fait passer à un service étranger, il leur enlevoit leurs forteresses avec presque tous leurs biens (2).

Cependant Piccinino étoit arrivé à Milan, il

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXX, p. 762.*

(2) *Ibid. p. 765.*

Il avoit été accueilli par le duc avec toutes les marques d'estime et d'affection les plus flatteuses. Toute la noblesse de Milan lui témoigna plus d'empressement encore : elle avoit eu de longues liaisons avec Piccinino, lorsque sous les ordres de son père il servoit le dernier des ducs de la maison Visconti, et lorsque ensuite il avoit été le général de la république milanoise. Tous les gentilshommes allèrent l'attendre bien loin en avant des portes, tout le peuple y accourut aussi. Piccinino traversa Milan aux acclamations d'une foule immense, et son entrée ressembla presque à un triomphe (1). Son mariage avec Drusiana fut célébré avec modestie : la mort toute récente de Cosme de Médicis, le vieux ami de François, auroit rendu une plus grande pompe inconvenable. Sforza se chargea d'affermir, par de nouvelles négociations, l'amitié entre le roi de Naples et son général ; il lui fit confirmer pour une autre année le commandement des armées du royaume, avec une solde de cent mille florins. Broccardo Persico, son lieutenant, fut envoyé à Naples ; il y fut comblé d'honneurs par le roi, et il reçut ponctuellement tout l'argent promis aux soldats. Par son entremise, Ferdinand invitoit Piccinino à retourner auprès de lui ; et Broccardo Persico,

CHAP. LXXX.

1464.

(1) *Nicolo Macchiavelli Istor. L. VII, p. 295.*

CHAP. LXXX.

1464.

enchanté de l'accueil qu'il avoit reçu, assuroit son maître, dans toutes ses dépêches, que loin d'avoir quelque chose à craindre, il seroit comblé d'honneurs à son retour.

1465.

Hippolyte-Marie, fille de François Sforza, devoit épouser Alfonso, fils du roi de Naples. Au printemps de l'année 1465, Frédéric, second fils de Ferdinand, s'approcha de Milan avec six cents chevaux pour la chercher, et lui servir d'escorte. Piccinino préféra ne pas l'attendre; il repartit pour Naples avec Pierre de Posterla, son ami particulier, sous la sauve-garde duquel François Sforza avoit compté le mettre, en le choisissant pour son ambassadeur. Piccinino visita en chemin Borso d'Este, à Ferrare, et Dominique Malatesti à Césène; tous d'eux désapprouvèrent son voyage, et s'efforcèrent de le retenir. Ferdinand s'étoit assez donné à connaître, pour ne leur inspirer aucune confiance. Piccinino lui-même éprouvoit quelquefois de violentes inquiétudes; mais une sorte de fatalité l'entraînoit à Naples. Broccardo Persico étoit revenu auprès de lui, et ne l'entretenoit que des honneurs qu'il avoit reçus. Piccinino cheminoit cependant; et dès qu'il eut dépassé la frontière, les hommages qu'on lui rendit lui firent oublier ses craintes. Toute la première noblesse de Naples s'étoit avancée jusqu'à trois journées de la ville pour le recevoir; des fêtes signaloient



son passage dans chaque bourgade, et le roi lui-même vint hors des portes, au-devant de lui, avec une suite nombreuse. Il l'embrassa affectueusement, et le traita comme un frère. Pendant vingt-sept jours, des fêtes continuelles se succédèrent en son honneur, et la prévenance de Ferdinand ne se démentit pas un instant. Enfin Piccinino demanda et obtint son audience de congé pour retourner à Sulmona : c'étoit le 24 juin, jour de la fête de Saint-Jean-Baptiste ; il fut introduit auprès du roi dans le Château-Neuf ; il trouva en lui les mêmes marques d'affection et de confiance, et il se sépara de lui avec de nouveaux embrassemens. Mais à peine Ferdinand s'étoit-il retiré, que des archers se jetèrent sur Piccinino, et l'entraînèrent dans un cachot. Son fils François fut arrêté en même temps que lui, aussi bien que son lieutenant Broccardo et quelques autres. Pendant les fêtes qu'on lui avoit données, on avoit envoyé des ordres sur toutes les routes, à tous les commandans de provinces, pour l'arrêter s'il vouloit s'échapper, pour saisir ses biens, et tomber à l'improviste sur ses troupes, qui furent partout dévalisées. Ses soldats privés de chefs, et dépouillés de leurs équipages, ne se retirèrent qu'avec peine chez Dominique Malatesti à Césène (1).

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXXI, p. 765-766. — Giornali Napoletani. T. XXI, p. 1134.*

L'Italie entière accusa François Sforza d'avoir eu part à cette trahison : on disoit qu'il n'avoit pas rougi de sacrifier sa propre fille , pour attirer dans le piège un rival qu'il redoutoit ; que sa jalousie avoit été redoublée par les honneurs que les Milanois avoient rendus à Piccinino ; qu'enfin il avoit craint pour son fils , après sa mort , la concurrence d'un capitaine si accrédité , qui lui disputeroit la faveur du peuple. Ces accusations ont été répétées par la plupart des historiens , et Macchiavel , en les adoptant , leur a donné un nouveau crédit (1). Cependant le récit détaillé de Simoneta , secrétaire du duc de Milan , et l'indignation qu'il exprime contre ce forfait , contrebalancent à nos yeux tous ces témoignages. Si son maître avoit été complice du roi , Simoneta n'auroit pas manqué d'appuyer sur le complot de Piccinino , que Ferdinand prétendit avoir découvert , et qu'il annonça , par ses circulaires , à tous les princes de l'Europe. Il auroit feint , tout au moins , de croire le récit du roi de Naples , sur le sort du prisonnier. Ce roi disoit que Piccinino , attiré par les clameurs du peuple , à la rentrée de la flotte royale , s'étoit attaché aux barreaux d'une fenêtre élevée de sa prison , pour voir ce qui se

(1) *Macchiavelli Istorie*. L. VII , p. 291-294. — *Muratori Annali d'Italia*. 1465 , p. 308. — *Cristoforo da Soldo Istoria Bresciana*. p. 903.

passoit, qu'il étoit tombé et s'étoit cassé la cuisse; qu'enfin il étoit mort au bout de douze jours. C'est ainsi que Simoneta n'avoit pas hésité à justifier les arrestations de Charles Gonzague, de Guillaume de Montferrat, de Tiberto Brandolini, et la mort du dernier. Mais à l'occasion de Piccinino, il fait sentir combien la supposition d'un complot étoit absurde, combien la fable de son accident étoit ridicule, combien la conduite entière de Ferdinand, dont il relève toutes les circonstances, étoit perfide et honteuse (1). D'ailleurs le complot qu'on prête au duc de Milan étoit trop compliqué et trop hasardeux pour le but qu'on lui suppose. Pendant qu'il avoit tenu son rival à Milan, avec deux cents cavaliers seulement, loin de son armée et de ses forteresses, il lui auroit été facile de l'arrêter et de le faire périr; l'enthousiasme du peuple pour lui, auroit aisément fourni un prétexte à des conjurations supposées, ou le poignard d'un assassin obscur n'auroit pas laissé reconnoître le vrai coupable; mais donner sa propre fille à Piccinino, le laisser ensuite traverser l'Italie en liberté, le livrer à des conseils qui, jusqu'au dernier jour de sa

(2) *Joan. Simonetae. L. XXXI, p. 769. — Bernardino Corio Hist. Milanese. P. VI, p. 965.* Celui-ci, tout en repoussant l'accusation de complicité, parle de l'inquiétude que François Sforza avoit conçue pour les honneurs rendus à Piccinino, de manière à faire naître des doutes.

route, pouvoient l'écarter du piège, c'est un mélange d'imprudence et de scélératesse dont il ne semble pas juste de charger la mémoire de François Sforza.

Lorsque le duc de Milan reçut la nouvelle de cette trahison, il exprima hautement combien il en ressentoit de douleur et de colère (1). Il fit partir aussitôt un courrier pour porter à sa fille Hippolyte l'ordre de s'arrêter partout où ce courrier l'atteindroit. Si l'on en croit Simoneta, ce courrier la joignit à Sienne, à la fin de juin, et Hippolyte n'en repartit qu'à la fin du mois d'août (2). Lorsque le duc de Milan, réfléchissant qu'il ne pouvoit rendre son gendre Piccinino à la vie, et qu'il seroit imprudent de rompre, pour un événement irréparable, une alliance à laquelle il avoit fait des sacrifices prodigieux, pendant la guerre de Naples, permit à sa fille de continuer sa route. Dans l'intervalle, il avoit envoyé son fils Tristan à Naples pour redemander Piccinino, qu'il croyoit encore vivant. Tristan, à qui l'on répondit que son beau-frère étoit mort, incertain s'il ne languissoit

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 760.

(2) Il se présente ici une circonstance suspecte. D'après les journaux de Sienne, Hippolyte arriva dans cette ville le 29 juin, et en repartit le 4 juillet. *Cronaca d'Allegretto Allegretti*. T. XXIII. *Rer. Ital.* p. 772. Peut-être cependant s'arrêta-t-elle en effet dans la province siennoise.

point dans quelque cachot, exigea qu'on déterrat son cadavre, et se le fit représenter. De cette manière, il s'assura que Piccinino avoit été mis à mort le second ou le troisième jour après son arrestation (1). Le duc de Milan ne retarda pas davantage l'alliance projetée; sa fille Drusiana revint tristement à Milan, où elle accoucha peu de temps après d'un fils de Piccinino (2). Tandis qu'elle traversoit l'Italie avec un cortège de deuil, pour revenir de Naples, sa sœur s'y rendoit entourée de pompe et de magnificence; deux de ses frères l'accompagnoient, Philippe, et Sforza Marie; et le premier fut, à cette occasion, investi du duché de Bari.

Le duc de Milan, assuré de son alliance avec Naples, ne mettoit pas moins de prix à resserrer celle qu'il avoit conclue avec la France. La part qu'il avoit prise aux guerres de Gènes et de Naples, et les prétentions de la maison d'Orléans sur le Milanès, auroient pu lui susciter de dangereux ennemis de ce côté; mais Louis XI, qui régnoit alors, avoit une prédilection pour les hommes élevés de bas lieu. Le duc de Milan étoit à ses yeux un parvenu, et lui paroissoit en cette qualité, d'autant plus digne de sa con-

(1) *Joannis Simonetae*. L. XXXI, p. 768.

(2) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, 761. — *Crist. da Soldo Ist. Bresciana*. p. 904.

fiance. L'union étoit intime entre eux, et le roi, qui regardoit la fausseté comme de la politique, croyoit pouvoir s'instruire encore dans cet art, par les conseils d'un prince italien. La guerre, qu'on appela *du bien public*, avoit éclaté en France : Louis XI recourut à l'assistance de François Sforza, et celui-ci lui envoya aussitôt son fils Galeaz, avec quinze cents hommes d'armes et trois mille fantassins (1). Galeaz entra par le Dauphiné dans le Forez, qui appartenoit au duc de Bourbon, l'un des plus foibles parmi les princes confédérés. Il le mit à feu et à sang : il montra la supériorité des Italiens dans l'art d'attaquer les villes : il rendit du courage aux partisans du roi, et jeta le trouble dans l'armée des princes (2). Pendant ce temps Louis XI négocioit avec son frère et les grands de son royaume ; d'après le conseil de Sforza, il leur promettoit tout pour dissoudre leur ligue, bien décidé intérieurement à ne leur rien tenir. De cette manière le traité de Conflans fut conclu et publié avant la fin de l'année. Galeaz Sforza n'avoit cependant point encore quitté la France, lorsqu'il y reçut la nouvelle de la mort de son père, survenue le 8 mars 1466. La disposition à l'hydropisie qui s'étoit mani-

(1) *Macchiavelli Istor. Fior.* L. VII, p. 291. — *Mémoires de Phil. de Commines.* L. I, Chap. VIII, p. 379.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXXI, p. 773.

festée chez François Sforza quelques années auparavant, lui avoit laissé dès-lors une santé toujours languissante ; mais sa dernière maladie ne dura que deux jours. Blanche Visconti sa femme, malgré sa douleur, assembla le sénat au milieu de la nuit, l'avertit de l'événement auquel elle devoit s'attendre, et fit prendre des mesures efficaces pour assurer la tranquillité de la ville, au moment où la mort du souverain seroit publiée. En même temps elle envoya des ambassades au roi de Naples, aux Florentins, à Paul II et aux Vénitiens, pour leur demander de protéger son fils au besoin, et de rester fidèles à sa maison (1).

La figure de François Sforza étoit noble et spirituelle, sa taille étoit grande et bien proportionnée, sa force et son agilité dans tous les exercices du corps étoient remarquables ; bien peu d'hommes pouvoient l'égaliser au saut, à la course, à la lutte, ou dans la vigueur avec laquelle il lançoit le javelot. Il marchoit la tête nue devant son armée, aussi bien dans les glaces de l'hiver qu'à l'ardeur du soleil de l'été. Il supportoit avec une extrême patience la faim, la soif et la douleur ; il n'eut cependant que peu d'occasions de mettre sa constance à cette der-

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXXI, p. 776. — Cristoforo da Soldo Istoria Bresciana, p. 905.*

nière épreuve ; car encore qu'il eût passé sa vie au milieu des batailles, il ne fut presque jamais blessé. Il n'avoit pas besoin d'un long sommeil pour se reposer ; mais quelle que fût l'agitation de son esprit, quel que fût aussi le tumulte dont il étoit entouré, il dormoit avec le même calme. Ni les cris et les chants des soldats dans sa tente, ni les hennissemens des chevaux ou le son des clairons et des trompettes, ne sembloient le troubler ; aussi se complaisoit-il au bruit que faisoient ses compagnons d'armes, loin de leur imposer silence pendant qu'il reposoit. Singulièrement sobre à sa table, il n'avoit pas la même retenue pour les autres plaisirs : il aimoit passionnément les femmes ; il vécut cependant toujours bien avec Blanche Visconti, qui avoit l'indulgence de lui pardonner ses fréquentes infidélités. Généreux, et quelquefois prodigue, il partageoit tout ce qu'il avoit entre les pauvres, les soldats et les savans, qu'il attiroit auprès de lui. Il repoussoit même avec quelque hauteur les conseils de prudence et d'économie que lui donnoit Cosme de Médicis, en disant qu'il ne se sentoit pas fait pour être marchand. Il avoit un très-grand empire sur lui-même, et ne manifestoit presque jamais son inquiétude, son chagrin, sa joie ou sa colère. Très-attaché à conserver une bonne réputation, il s'informoit avec beaucoup de soin de ce qu'on



disoit de lui, et il expliquoit avec empressement <sup>CHAP. LXXX.</sup> celles de ses actions qu'il croyoit suspectes, ou <sup>1466.</sup> que le public accusoit (1).

Lorsque Galeaz Sforza reçut la nouvelle de la mort de son père, il confia le commandement de son armée à Jean Pallavicini, et il se fit passer pour l'associé d'un marchand milanois établi à Lyon, avec lequel il revint sans appareil et sans suite. Ce n'étoit pas sans raison qu'il évitoit de se faire connoître dans les provinces qu'il avoit à traverser; ses voisins veilloient le moment où la succession de Sforza s'ouvreroit; pour se dédommager de la crainte et des ménagemens auxquels ce grand homme les avoit obligés. Louis, duc de Savoie, fils d'Amédée VIII, étoit mort à Lyon le 29 janvier 1465; son fils Amédée IX, qu'on a surnommé le Bienheureux, parce qu'il ne s'occupa que d'aumônes, de fondations de couvens et de pratiques religieuses, étoit sujet à des attaques d'épilepsie, qui avoient affoibli sa tête, et qui le rendoient incapable de gouverner. Ses conseillers voulurent faire arrêter Galeaz, au mépris du sauf-conduit qu'ils lui avoient donné, espérant tirer parti de sa captivité, durant les troubles qu'ils s'attendoient à voir naître dans l'état de Milan. On crut le reconnoître à son passage à la Novalèse,

(1) *Joann. Simonetæ. L. XXXI, p. 778-779.*

CHAP. LXXX. et les paysans attroupés, voulurent se saisir de  
 1466. lui. Galeaz s'enferma dans une église, où il soutint pendant deux jours une sorte de siège. Il en fut tiré par Antoine Romagnani, jurisconsulte qui jouissoit en Piémont d'une grande autorité, et qui le conduisit sain et sauf à Novarre. Galeaz fit ensuite son entrée solennelle à Milan, le 20 mars 1466, et il fut reconnu sans aucune difficulté par le peuple, comme souverain légitime (1).

La mort de François Sforza influa aussi sur le gouvernement de Florence, où elle affoiblit le parti des Médicis, et donna du courage à leurs ennemis. Une étroite amitié avoit uni Cosme et François; leurs fils n'avoient ni les mêmes rapports entre eux, ni des talens égaux à ceux de ces grands hommes. Pierre de Médicis prétendoit cependant être chef de la république florentine, comme l'avoit été son père. Mais les hommes d'état florentins, qui se sen-

(1) *Joann. Simoneta. L. XXXI, p. 780-782. — Antonii de Ripalta Annales Placentini. T. XX, p. 916. — Bern. Corio Storie Milanese. P. VI, p. 967.* C'est ici que se termine le récit de Simoneta; cet excellent historien étoit secrétaire de François Sforza, et il ne le quitta presque jamais, depuis l'année 1444 à l'année 1466. Il se trouvoit ainsi à portée de connoître à fond la politique de son propre souverain, et celle des autres états d'Italie. Sa narration est claire, élégante, détaillée et généralement impartiale. Il laisse après lui dans l'histoire un vide qui, dans les années suivantes, excitera souvent nos regrets.

toient supérieurs à lui par leur âge, par leurs talens, par le souvenir de leurs services, par le rang qu'avoient occupé leurs ancêtres, étoient bien éloignés de lui accorder cette déférence, qu'ils n'avoient point voulu disputer à son père. Pierre ne se recommandoit à eux ni par la mémoire, ni par l'espérance d'une belle action; aucune distinction dans son esprit ou dans son caractère, n'en promettoit pour l'avenir; sa santé même ne lui permettoit pas de s'employer utilement pour la république. Les citoyens florentins le voyoient avec indignation réclamer des prérogatives héréditaires, entre des égaux, dans un état libre. Au sein même de l'ancien parti des Médicis, il s'en étoit formé un qui se montroit contraire à cette famille. Lucas Pitti le dirigeoit; depuis qu'il avoit assemblé le dernier parlement, il se regardoit lui-même comme le chef de l'état, et il vouloit attirer à lui le pouvoir qu'avoit exercé Cosme. On distinguoit la faction qui lui étoit attachée par le nom du lieu où il avoit bâti son palais, *il poggio*, la colline; tandis que le parti des Médicis étoit nommé le parti *del piano*, de la plaine (1).

Mais Lucas Pitti étoit loin d'avoir des talens proportionnés à son ambition. Ses associés pro-

(1) *Commentari del Nerli*. L. III, p. 50. — *Scipione Ammirato Storia Fiorentina*. L. XXIII, p. 93.

fisoient de son crédit et de sa richesse pour donner plus de relief à leur parti, et ils se proposoient bien de l'empêcher de parvenir jamais à un grand pouvoir. Parmi eux, on distinguoit Diotisalvi Néroni, le plus accredité entre les anciens collègues de Cosme de Médicis, et celui que sa capacité mettoit le plus en état de gouverner la république; Nicolas Soderini, de tous les citoyens le plus attaché à la liberté; Ange Acciaiuoli enfin, dont le mécontentement étoit aigri par le souvenir d'une injustice que Cosme de Médicis lui avoit faite (1).

Pierre de Médicis, toujours malade, et redoutant toute application, négligeoit, avec les affaires publiques, celles du commerce que son père avoit étendu sur toute l'Europe. Déjà quelques pertes qu'il avoit éprouvées lui annonçoient le sort qui l'attendoit dans un négoce qu'il ne pouvoit plus diriger. Il consulta Diotisalvi Néroni, en qui il avoit une grande confiance, et celui-ci l'exhorta à retirer ses fonds de la circulation, pour les employer en achats de terre. C'étoit le seul expédient par lequel les Médicis pussent mettre à couvert leur fortune; mais il étoit en même temps le plus avan-

(1) *Macchiavelli Istor.* L. VII, p. 298. — *Jo. Michaelis Bruti.* L. II, p. 26, *apud Burmannum Thesaurus Rer. It.* T. VIII, P. II, *ibid.* p. 35. Il expose différemment que Macchiavel l'injustice faite à Acciaiuoli.

tageux pour la république. Les relations d'intérêt que Cosme avoit formées avec tous les ordres de citoyens, lui avoient assuré de nombreuses et de dangereuses créatures. Pierre, en exécutant trop brusquement le projet qu'on lui avoit suggéré, mécontenta tous les amis de son père. Il enleva tout à coup, et sans avertissement, des sommes considérables aux maisons que les Médicis soutenoient par des commandites, et il causa ainsi de nombreuses faillites parmi ses compatriotes, non-seulement à Florence, mais à Venise et à Avignon (1). Les propriétaires de terre et les chefs de manufacture, auxquels Cosme avoit fait des avances considérables, furent dans un plus grand embarras encore, quand son fils en demanda le remboursement. De toutes parts il faisoit mettre en vente, par autorité de justice, des biens grevés d'hypothèques; et de même qu'il jetoit ainsi ses débiteurs dans une condition bien pire que s'il ne les avoit jamais aidés, il changeoit leur reconnoissance passée en un violent ressentiment (2).

Pendant les deux années qui s'écoulèrent entre la mort de Cosme de Médicis et celle de François Sforza, les deux partis firent plusieurs

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 761.

(2) *Macchiavelli*. L. VII, p. 297. — *Jo. Mich. Bruti Hist. Flor.* L. II, p. 28.

CHAP. LXXX.

1464.

1465.

fois dans les conseils, l'épreuve de leurs forces, sans en venir aux mains. Ensuite de cette lutte, le pouvoir de la balie, qui finissoit au mois de septembre 1465, ne fut point renouvelé; et les conseils ordonnèrent, presque à l'unanimité, qu'au lieu d'élire les magistrats, on recommenceroit, suivant l'ancien usage, à les tirer au sort dans les bourses fermées. Cette loi causa une joie universelle, comme si elle rendoit à la république sa liberté (1).

Cependant ces bourses de la magistrature avoient été composées par la faction même des Médicis, et elles ne contenoient que les noms d'hommes qui leur étoient dévoués. Les tribunaux étoient toujours dans leur dépendance; les finances étoient entre leurs mains; ils dispoient, pour leurs intérêts privés, des revenus de la république; un système de corruption et de clientèle avoit déjà vieilli dans l'état, et Florence obéissoit toujours à Pierre, par la force d'une habitude que l'estime ou la reconnaissance ne garantissoient plus. Mais les chefs de ces anciennes familles qui avoient fondé la liberté, et qui dédaignoient les Médicis comme de nouveaux riches, les hommes d'état qui avoient acquis, par leurs talens et par une longue habitude des affaires, la confiance de leurs

(1) *Scipione Ammirato. L. XXIII, p. 94.*

concitoyens, ne pouvoient, sans indignation, se voir supplantés par un homme foible d'esprit et de corps, vieilli avant le temps par les infirmités, et dont le crédit ne reposoit sur rien. Lorsque, le premier novembre 1465, le sort fit échoir le gonfalon de justice à Nicolas Sodérini, la ville entière se confiant dans son courage, sa vaste érudition, son éloquence, et son amour pour la liberté, espéra qu'il profiteroit de sa magistrature pour détruire de vieux abus, rendre aux lois leur vigueur, et faire accorder de nouveau les institutions avec les mœurs. Le désir qu'avoient les Florentins de sortir de la tutèle de Pierre étoit si unanime, que la nomination de Nicolas Sodérini fut une fête nationale. Le peuple entier l'accompagna au palais public, et applaudit avec transport lorsque, sur son chemin, on lui présenta une couronne d'olivier, symbole de la victoire pacifique qu'on attendoit de lui, et du repos qu'il devoit fonder sur la liberté (1).

Le quatrième jour de sa magistrature, Sodérini rassembla un conseil de cinq cents citoyens, pour délibérer sur l'état de la république. Il l'ouvrit par un très-beau discours sur les dangers de la discorde, et sur les malheurs qui menaçoient une cité divisée. Mais on s'aperçut alors qu'il

(1) *Macchiavelli*. L. VII, p. 305. — *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 92. — *Jo. Michael. Gruti*. L. III, p. 51.

lui manquoit cet entraînement dans la volonté, sans lequel on ne gouverne point les états. Il n'avoit pas arrêté dans sa tête un plan fixe de réforme, il disoit seulement ce qu'il falloit éviter, non ce qu'il falloit faire; il demandoit un conseil, quand c'étoit à lui à le donner; et son éloquence étoit vaine, puisque son but n'étoit pas de convaincre ou de persuader. Le conseil, après une inutile délibération, et le choc d'opinions toutes contraires, se sépara sans avoir rien conclu. Un nouveau conseil de trois cents citoyens fut assemblé huit jours après, et Sodérini invita encore une fois tous les amis de la paix, de l'ordre et de la liberté, à proposer ce qu'ils croiroient le plus propre pour sauver la république. Ceux qui avoient compté que Sodérini fixeroit leurs opinions flottantes, s'étonnoient que le chef de l'état n'eût pas plus de décision dans le caractère, et ils lui retiroient la confiance qu'ils lui avoient d'abord si libéralement accordée. D'autre part, ses associés, jaloux de la faveur avec laquelle il avoit d'abord été accueilli, aimoient mieux faire réformer la république par un autre que par lui. Enfin, son frère Thomas étoit attaché aux Médicis, et il employoit tout ce qu'il avoit d'adresse, de talent et de séduction, à l'empêcher d'agir. Ce fut d'accord avec ce frère, que Nicolas Sodérini résolut enfin d'entreprendre lui-même la ré-



forme de l'état. En vrai ami de la liberté, il voulut le faire par les voies légales, par conséquent lentement, et sa courte magistrature lui échappa, avant que l'ouvrage commencé par lui eût acquis aucune solidité. Il s'étoit borné à deux objets, revoir les comptes de l'administration précédente, et commencer un nouveau scrutin. Dans la première opération, qui devoit rétablir les finances, il fut traversé par Lucas Pitti, que les anciens abus avoient enrichi; dans la seconde, qui devoit renouveler légalement toutes les autorités constitutionnelles, il eut à lutter avec tous les intérêts particuliers de ceux qui entroient dans le vieux scrutin, et il causa un mécontentement universel. Aussi, lorsqu'il sortit de charge sans avoir rien exécuté, sans avoir donné aucune stabilité à l'œuvre qu'il commençoit, avoit-il perdu et la faveur populaire et la haute réputation dont il jouissoit deux mois auparavant (1).

La république étoit encore dans l'agitation de ces projets de réforme, lorsqu'on reçut à Florence la nouvelle de la mort de François Sforza. Au mois de juillet suivant, les ambassadeurs de son fils vinrent demander la confirmation du traité d'alliance entre les deux états, et celle du subside annuel payé par les Florentins. Pierre

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 94. — *Macchiavelli*. L. VIII, p. 306. — *Commentari di Filippo de' Nerli*. L. III, p. 51.

de Médicis appuya hautement la demande de Galeaz Sforza. La république, dit-il, avoit fait des sacrifices immenses, pour élever et pour maintenir la maison Sforza sur le trône ducal de Lombardie, parce que cette maison seroit de contrepoids à la puissance des Vénitiens, et assuroit l'équilibre de l'Italie. Il falloit se garder de perdre, par une mesquine avarice, un ami qui avoit coûté si cher à établir; et si, comme le disoient ses adversaires, Galeaz Sforza n'avoit ni la réputation ni le talent de son père, il avoit d'autant plus besoin des secours qu'on vouloit lui retirer. Les amis de la liberté répondirent que François Sforza n'avoit reçu de subsides que comme général d'armée, et sous la condition qu'il seroit toujours prêt à servir les Florentins; puisque Galeaz son fils n'étoit point général, il n'avoit point droit à une paye toute militaire. D'ailleurs, il étoit évident que les Médicis vouloient continuer son traitement, pour opposer ensuite ce duc à ceux qui voudroient délivrer leur patrie d'un joug honteux. Ainsi François Sforza s'étoit montré l'ami, non de Florence, mais des Médicis; les revenus de la république avoient fait sa grandeur; mais ce n'étoit point à elle qu'il avoit voué sa reconnoissance (1).

(1) *Macchiavelli*. L. VII, p. 301-302. — *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 95. — *Jo. Michael. Bruti-Hist. Flor.* L. II, p. 38.

Cependant le manque de résolution de Soderini, tandis qu'il avoit été gonfalonier, avoit jeté du discrédit sur son parti. Ceux qui par timidité étoient jusqu'alors demeurés neutres, se joignirent à la maison de Médicis, parce qu'ils ne doutèrent plus qu'elle ne remportât enfin la victoire. La populace, gagnée par la libéralité de ces riches marchands, leur étoit toujours favorable, et ceux qui soutenoient la cause publique, virent avec étonnement qu'ils ne formoient que la minorité dans les conseils. Pour maintenir les droits d'un peuple souverain, et l'autorité légitime, ils furent obligés de tramer une conjuration, comme s'il s'étoit agi de se soustraire au joug d'un tyran. Ils cherchèrent en même temps des appuis étrangers pour les opposer à Galeaz Sforza; ils conclurent une alliance avec le duc Borso de Modène, qui leur promit d'envoyer à leur aide son frère Hercule d'Este, avec treize cents chevaux. Nicolas Soderini avoit rassemblé trois cents soldats allemands; il devoit, à leur tête, attaquer Pierre de Médicis, le chasser de son palais et de la ville, peut-être même le faire mourir; car on se souvenoit combien les Albizzi s'étoient repentis d'avoir épargné Cosme son père (1).

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 96. — *Nic. Macchiavelli*. L. VII, p. 307. — *Jo. Mich. Bruti*. L. II, p. 50. — *Cosmen. Jacob. Cardin. Papiens.* L. III, p. 381.

Quelque inférieur que fût Pierre de Médicis à son père ou à son fils, pour le talent et pour le caractère, il prit cependant avec promptitude, dans cette occasion, le parti le plus sage et le plus vigoureux. Jean Bentivoglio, qui exerçoit sur la république de Bologne à peu près la même autorité que Médicis sur Florence, l'avertit que Guido Rangoni, Jean-François de la Mirandola, et les seigneurs de Carpi et de Correggio, s'avançoient vers les montagnes du Frignano, avec un grand nombre de milices levées dans les états de Modène et de Reggio, et que cette armée se rendoit à Florence pour secourir ses adversaires. Pierre de Médicis obtint de son côté, du duc de Milan, la permission de disposer d'une armée que Costanzo Sforza et les San-Severini tenoient assemblée à Bologne. En même temps, il tira plus de quatre mille hommes de milices du Bolognois (1). Il partit ensuite de sa maison de campagne de Careggi, avec quelques hommes armés, pour se rendre à Florence. Il se faisoit porter dans sa litière, et son fils Laurent le précédoit à cheval. Valori, qui a écrit la vie du dernier, prétend que comme Laurent remarqua beaucoup de gens armés et de mouvement sur cette route, il craignit quelque entreprise sur la vie de son père, et qu'il lui

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 763.

fit dire de prendre un autre chemin ; tandis qu'en même temps il calma l'attente de ces soldats , en leur annonçant que son père le suivoit de très-près. On en a conclu qu'il y avoit un complot pour assassiner Pierre ; ce qui n'est rien moins que prouvé (1).

Pierre avoit réussi , par une intrigue secrète , conduite par Antonio de Pucci , à détacher Lucas Pitti du parti des mécontents , en lui faisant espérer de l'allier à sa famille par un mariage (2). Après avoir ainsi désuni ses ennemis , Pierre entra dans Florence. Un grand nombre d'hommes armés l'attendoient dans sa maison , et beaucoup d'autres parmi ses partisans vinrent encore se réunir à lui après son arrivée. Il envoya alors à la seigneurie la lettre de Bentivoglio , pour s'excuser de ce qu'il prenoit les armes : ses adversaires , disoit-il , avoient commencé avant lui , et il y étoit contraint pour se défendre. Ceux-ci cependant n'étoient nullement prêts ; Nicolas Sodérini seul , compensant dans cette occasion , par son activité et sa résolution , ce qui lui avoit manqué pendant qu'il étoit gonfalonier , joignit deux cents de

(1) *Valori in vita Laurentii*. p. 10. Il a été copié par Scipione Ammirato. L. XXIII. p. 96 ; et par *W. Roscoe*, *Life of Lorenzo*. T. I, p. 80 ; mais réfuté par J. Michel Bruto. L. III, p. 55.

(2) *Jacopo Nardi*, *delle Hist. Fior.* L. I, p. 10. — *Comment. di Filippo Nerli*. L. III, p. 52.

ses amis à ses trois compagnies allemandes, rassembla tout le peuple du quartier du Saint-Esprit où il habitoit, et vint auprès de Lucas Pitti, le supplier de prendre les armes de son côté, et de livrer bataille aux Médicis, avant qu'ils se fussent fortifiés par les secours qu'ils attendoient du dehors. La victoire étoit encore à eux s'ils avoient su la saisir; mais Lucas Pitti prétexta son respect pour la mémoire de Cosme de Médicis son ami; et il déclara qu'il vouloit sauver sa famille des fureurs populaires (1). Plus tard, on reconnut qu'il avoit été trompé par les négociations qu'il avoit commencées pour son avantage privé. Dietisalvi Neroni se rendit au palais public. Le gonfalonier et quatre des prieurs étoient attachés à son parti; cependant ils agissoient en bons magistrats, de concert avec leurs collègues, pour terminer les contestations à l'amiable, et faire poser les armes. Une sorte d'armistice fut conclu par leur entremise; chaque parti demeura fortifié dans son quartier, tandis qu'on négocioit; mais Pierre de Médicis ne songeoit qu'à gagner du temps par cette négociation. La seigneurie qui régnoit alors étoit près de finir ses deux mois; le gonfalonier, chef de celle qui devoit entrer en fonctions peu de jours après, devoit être pris dans

(1) *Comment. Jacobi Cardin. Papiens. L. III, p. 581-582.*

Le quartier de Santa-Croce, presque tout dé-  
 voué aux Médicis. En effet, il fut tiré au sort  
 le 28 de ce mois, et ce fut Roberto Lioni, un  
 des plus chauds partisans de Pierre; toute la  
 nouvelle seigneurie lui étoit également favo-  
 rable. Les amis de la liberté sentirent alors,  
 mais trop tard, quelle faute ils avoient faite de  
 laisser perdre tant de temps. Ils prêtèrent l'o-  
 reille à des propositions d'accommodement pré-  
 sentées par les deux seigneuries réunies; elles  
 furent signées par Lucas Pitti, et par Lorenzo  
 et Giuliano de Médicis (1).

CHAP. LXXX.  
 1466.

Pierre avoit été obligé de se soumettre à des  
 conditions, parce qu'aussi long-temps que la  
 magistrature suprême se conservoit impartiale,  
 les mouvemens de son parti pouvoient être  
 punis comme des actes de rébellion; mais il  
 viola effrontément ces conditions, dès que ses  
 amis furent installés dans la seigneurie. Roberto  
 Lioni, feignant de croire que Nicolas Sodé-  
 rini vouloit reprendre les armes, assembla le  
 parlement dès le 2 septembre 1466, quatre  
 jours après la signature des articles de paix;  
 quoique la condition la plus essentielle de cette  
 paix fût la promesse des Médicis de ne point  
 assembler de parlement, et de ne point de-

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 98. — *Macchiavelli*  
*Istorie*. L. VII, p. 309. — *Jo. Michael. Bruti Hist. Flor.* L. III,  
 p. 59.

mander de balie (1). Il avoit garni la place de soldats affidés aux Médicis, et il obtint par force, du peuple, la nomination d'une balie composée de huit créatures de Pierre. Cette balie déclara aussitôt que le tirage au sort de la magistrature resteroit suspendu pour dix ans, et elle y substitua des élections faites par la seule faction des Médicis. A cette nouvelle, les amis de la liberté, prévoyant déjà les rigueurs qu'on exerceroit contre eux, s'enfuirent précipitamment de toutes parts; mais les sentences révolutionnaires de la balie les atteignirent dans leur fuite; Acciaiuoli et ses enfans furent relégués pour vingt ans à Barlette, Neroni et ses frères en Sicile, un autre de ses frères, qui étoit archevêque de Florence, se retira à Rome; Sodérini et ses fils furent relégués en Provence; Gualtière Panciatichi fut exilé pour dix ans des états florentins. Un grand nombre de familles moins illustres furent frappées en même temps de peines semblables (2). Au bout de peu de jours, les rigueurs redoublèrent encore; et tandis que la seigneurie ordonnoit des processions et des actions de grâces, pour une révolution qu'elle prononçoit être le salut de

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 98.

(2) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 99. — *Guernieri Bernio Storia d'Agobbio*. T. XXI, p. 1012. — Il donne une longue liste des condamnés. — *Jo. Mich. Bruti Hist. Florent.* L. III, p. 67.



l'état, on arrêta, au milieu de ces processions mêmes, plusieurs citoyens pour les jeter dans des cachots, où les livrer aux bourreaux (1). Lucas Pitti fut seul excepté de cette persécution universelle; mais, soupçonné d'avoir vendu ses amis, d'avoir communiqué à Pierre de Médicis la liste même de ceux qui s'étoient déclarés contre lui; méprisé de tous les républicains, dédaigné par le parti vainqueur, il traîna les restes de sa vie dans l'opprobre, évité de tous, ruiné, hors d'état de terminer les palais superbes qu'il avoit commencés avec tant de faste, et dont l'un, acheté au bout d'un siècle par le premier grand duc, est demeuré un monument de son orgueil et de son imprudence.

(1) *Macchiavelli Istor.* L. VII, p. 513. — *Jacopo Nardi Hist. Florent.* L. I, p. 10. — *Commentari del Nerli.* L. III, p. 52. — *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 100. — *Jo. Mich. Bruti.* L. III, p. 72. — *Comment. Jacobi Card. Papiens.* L. III, p. 382.

## CHAPITRE LXXXI.

*Les émigrés florentins se réunissent sous la protection de Venise, et attaquent sans succès les Médicis : injustice du Gouvernement florentin : mort de Pierre de Médicis. — Ambition inquiète de Paul II. Il veut s'emparer de l'héritage des Malatesti. Il cherche vainement des alliés ; il meurt détesté des Romains et des gens de lettres.*

1466—1471.

CHAP. LXXXI. LA liberté, même avec ses abus, faisoit sentir à Florence sa puissance créatrice, et au milieu des malheurs résultant de l'empire des factions, elle consolait encore les citoyens. La ville étoit troublée par des passions orageuses; les partis s'animoient, ils se provoquoient, ils combattoient, et dans l'ivresse de la victoire, le vainqueur étendoit sa proscription sur tous les vaincus; il les privoit de leur patrie, il remplissoit l'Italie entière d'exilés. On ne peut voir sans douleur une si détestable vengeance, un tel oubli des droits des citoyens; mais la pitié que ces scènes violentes inspirent est mêlée

d'étonnement. On se demande comment un si CHAP. LXXXI.  
petit état pouvoit faire de si grandes pertes ; comment d'une ville seule pouvoient sortir tant d'hommes puissans et illustres ; comment Florence avoit alors plus de noms historiques que la France entière ; comment chacun de ces citoyens qu'on voyoit tour à tour élevés ou renversés , étoit plus connu de l'Europe , plus riche , plus réellement puissant qu'un des pairs d'une grande monarchie , dont le fief éga-  
loit peut-être en étendue tout l'état florentin. On se demande qu'est-ce qui faisoit grandir ainsi les hommes dans quelques républiques d'Italie , tandis qu'ils paroissoient encore si petits dans le reste de la chrétienté ; qu'est-ce qui attache au souvenir de chacune de leurs actions , qu'est-ce qui lie leur vie à l'histoire de la civilisation humaine , qu'est-ce qui a couvert leur terre natale d'admirables monumens , où le goût et la magnificence de ces bourgeois illustres , surpassent ce que firent jamais les princes et les rois ; et on seroit bien aveugle si à chacun de ces prodiges on ne reconnoissoit pas l'ouvrage de la liberté.

Cette liberté étoit alors fortement ébranlée ; elle n'avoit plus dans les lois , dans les institutions une garantie suffisante ; elle n'assuroit plus aux citoyens les bienfaits qu'on devoit attendre d'elle , une justice impartiale , une

sûreté personnelle inviolable; tant de secousses la menaçoient d'une ruine prochaine et entière; mais ses habitudes restoient encore dans tous les cœurs. Les citoyens florentins ne savoient plus quels étoient leurs droits, mais ils savoient encore quelle étoit leur dignité. Un noble orgueil leur tenoit lieu de plus solides garanties, et quoique dans leur lutte contre l'établissement de la tyrannie des Médicis, nous devons désormais les voir presque toujours succomber, du moins cette lutte fut longue, elle se renouvela pendant deux ou trois générations, jusqu'à la destruction finale de tous ceux qui avoient été élevés dans ces généreuses maximes; et quand les patriotes florentins succombèrent enfin, ils ne tombèrent qu'avec noblesse.

La ruine et la dispersion des Sodérini, des Acciaiuoli, de Lucas Pitti, et de leur parti, assura à Pierre de Médicis la domination dans la ville même de Florence; mais l'Italie fut remplie d'émigrés florentins. Ceux qui avoient été chassés par Cosme en 1434, se joignirent à ceux que son fils Pierre expulsoit en 1466. Jean-François, fils de Palla Strozzi, pouvoit être considéré comme le chef des premiers; les richesses qu'il avoit acquises par le commerce lui assuroient ce même crédit, qui avoit commencé la grandeur des Médicis; Angelo Acciaiuoli étoit à la tête des seconds. Il ne voulut

point cependant se réunir aux enfans de ceux CHAP. LXXXI. qu'il avoit persécutés , avant d'avoir fait une tentative pour se réconcilier avec ses anciens amis ; mais il reçut de Pierre une réponse dérisoire : celui-ci , avec des protestations de respect filial , l'engageoit à se soumettre à l'exil et à la persécution (1). Tous les exilés Florentins se rendirent alors à Venise ; ils demandèrent à la république de protéger des hommes proscrits pour cette noble cause de la liberté à laquelle elle attachoit sa gloire. Ils eurent de fréquentes conférences avec le conseil des Prégadi , et Barthelemy Coléoni , général des Vénitiens. A cette nouvelle les Florentins condamnèrent tous leurs exilés comme rebelles , et mirent leur tête à prix (2). En même temps ils se préparèrent à la guerre , et confirmèrent leur alliance avec le duc de Milan et le roi de Naples.

Les émigrés n'avoient cependant point obtenu que Venise épousât ouvertement leur cause. Cette république s'étoit contentée de licencier Barthelemy Coléoni , et de leur permettre de l'engager à leur service. Ce général vivoit alors à Bergame ; quoiqu'il ne se fût jamais illustré

(1) *Appendix to Roscoe's Life of Lozenzo.* n° 10, p. 58. — *Nic. Macchiavelli Istor.* L. VII, p. 315. — *J. Mich. Bruti.* L. III, p. 78.

(2) *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 100.

par de grands exploits , comme il avoit survécu à tous les autres , il étoit demeuré le capitaine le plus renommé de l'Italie (1). Les Vénitiens lui avancèrent secrètement de l'argent ; les émigrés florentins , enrichis par le commerce , rassemblèrent aisément des sommes considérables. Ils ne se contentèrent pas de Coléoni , qui devoit être leur général en chef , et qui avoit déjà rassemblé sous ses drapeaux quelques milliers de soldats ; ils entrèrent en traité avec Hercule d'Este , frère légitime du duc de Ferrare , et ils le prirent à leur solde avec quatorze cents chevaux (2). Ils enrôlèrent de même les seigneurs de Carpi , de la Mirandole et de Forli , Marc Pio , Galeotto Pico , et Pino des Ordellaffi ; étendant ainsi leur alliance au-

(1) Antoine Cornazzano , issu de la même famille que le féroce Othon de Terzi , tyran de Parme , a écrit en six livres des commentaires sur la vie de Barthelemy Coléoni ; il avoit vécu longtemps auprès de lui , dans son château de Malpaga , près de Brescia , où ce vieux capitaine réunissoit des savans et des artistes à ses anciens compagnons d'armes : il le peint comme un homme d'un esprit juste et cultivé , et d'une conversation philosophique ; il relève aussi tous les hauts faits de son héros , et le présente comme le plus grand capitaine du siècle : sa partialité intéresse quelquefois , mais elle s'accorde mal avec l'histoire. Cornazzano est imprimé dans la sixième partie du tome IX de Burmannus. *Thesaurus Antiq. et Hist. Italie.* p. 1-40. Coléoni mourut à Venise le 4 novembre 1475 ; il étoit né en 1400.

(2) *Cristoforo da Soldo Istoria Bresciana.* p. 908. — *Gio. Batt. Pigna. Storia de' Principi d'Este.* L. VIII , p. 750.

tour des frontières de Toscane. Astorgio Manfredi, seigneur de Faenza, s'étoit engagé avec les Médicis ; il devoit garder les défilés du val de Lamone, de concert avec Frédéric de Montefeltro. Cependant, après avoir reçu leur argent, il changea tout-à-coup de parti ; il se déclara pour les émigrés, et il mit en grand danger l'armée florentine qu'il avoit reçue dans son pays (1). Enfin la famille Sforza elle-même ne resta pas sans partage attachée aux Médicis. Alexandre, seigneur de Pésaro, frère du dernier duc de Milan, envoya son fils Costanzo à l'armée des émigrés. Tout sembloit favoriser ces derniers ; tous les anciens amis de la république avoient embrassé leur cause, et l'on comptoit dans leur armée huit mille chevaux et six mille fantassins de bonnes et vieilles troupes, lorsque Barthelemy Coléoni passa le Pô le 10 mai 1467. Il s'avança jusqu'à Dovadola, dans le territoire d'Imola, avec l'intention d'entrer en Toscane par la Romagne (2).

Les Florentins avoient opposé à Coléoni Frédéric de Montefeltro, comte d'Urbín, qui, formé à l'école de François Sforza, unissoit une haute réputation militaire à celle des lettres. De même

(1) *Comment. Jacobi Cardin. Papiensis*. L. III, p. 384. — *Jo. Michael. Bruti*. L. IV, p. 83.

(2) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 101.

que son adversaire, cependant, il n'étoit plus dans toute la vigueur de l'âge, et tous deux songeoient bien plus à conserver leur vieille réputation, par une prudence souvent exagérée, qu'à terminer promptement la guerre par des exploits hardis. Autant les émigrés d'une part, les Médicis de l'autre, languissoient après une action décisive, pour mettre à profit des armemens immenses qui épuisoient leurs trésors, autant les deux généraux sembloient l'éviter avec soin. Cependant le jeune duc de Milan, Galeaz Sforza, s'étoit empressé de se rendre au camp florentin, pour témoigner, d'une manière éclatante, qu'il resteroit fidelle aux alliances de son père avec les Médicis et la République. Son rang forçoit à lui déferer un commandement qui n'étoit point dû à son expérience. Non moins impétueux que Montefeltro étoit réservé, il étoit encore enivré par les basses flatteries de ses courtisans; il croyoit tout savoir, il vouloit tout oser; mais aucun vrai courage ne s'allioit à son audace. Il se conduisoit en lâche dans le danger qu'il avoit été chercher en téméraire. Deux fois il entraîna Frédéric de Montefeltro à offrir la bataille; deux fois, saisi par une terreur panique, il l'abandonna au moment de l'action, et l'ar-

(1) *Commentariū Jacobi Cardin. Papiensis. L. III, p. 387.*



mée florentine auroit été détruite, si Coléoni avoit été plus ieune et plus confiant, et s'il avoit su profiter de ses avantages (1). CHAP. LXXXI.  
1467.

Les décemvirs de la guerre à Florence, savoient que Montefeltro ne répondoit plus du sort de l'armée qui lui étoit confiée, tant qu'il auroit un tel collègue. D'autre part ils connoissoient la présomption de Galeaz Sforza, et ils craignoient de l'offenser. Ils prirent le parti de l'inviter à Florence, pour assister à des fêtes publiques, par lesquelles la république vouloit lui témoigner sa reconnoissance et son respect (2); et Frédéric de Montefeltro eut ordre de profiter de son absence pour livrer bataille. En effet, le 25 juillet 1467, peu après midi, il attaqua Coléoni à la Molinella. La bataille fut obstinée, et l'obscurité seule sépara les combattans, après un engagement de huit heures, lorsque la nuit étoit déjà avancée. L'artillerie légère, employée dans cette bataille, contribua, dit-on, à la rendre plus meurtrière; on a tiré parti de cette circonstance pour faire honneur à Coléoni de l'invention des pièces de campagne; néanmoins on les vit employées dans les deux armées,

(1) *Jacobi Cardin. Papiens.* L. III, p. 387.

(2) *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 101. — *N. Macchiavelli.* L. VII, p. 320.

SOUS le nom d'*espingardes*, et elles n'assurèrent l'avantage ni à l'un ni à l'autre général (1).

En se retirant du champ de bataille de la Molinella, l'une et l'autre armée calcula ses pertes avec découragement; les deux généraux s'éloignèrent, comme si tous deux avoient été battus. Coléoni avoit cependant perdu plus d'hommes et de chevaux. Au bout de peu de jours ils signèrent un armistice, et entamèrent des négociations (2).

Pendant le même temps messire Philippe de Bresse, frère du duc de Savoie, étoit entré dans les états du marquis de Montferrat, et menaçoit ceux de Milan. Galeaz retourna en hâte en Lombardie, pour lui tenir tête, avec quatre mille chevaux et cinq mille fantassins; mais les deux armées s'observèrent et se menacèrent sans combattre, pendant que le roi de France négocioit pour rétablir la paix. En effet, elle fut signée entre le duc de Savoie, le duc de Milan, et le marquis de Montferrat, le 14 novembre 1467 (3).

(1) *Jacob. Card. Papiens.* L. III, p. 589. — *Gio. Batt. Pigna.* L. VIII, p. 751.

(2) *Cron. di Bologna.* T. XVIII, p. 767. — *Guernieri Bernio.* T. XXI, p. 1015. — *Antonii de Ripalta Annal. Placent.* T. XX, p. 921. — *Jo. Michael. Bruto.* L. IV, p. 90.

(3) *Benvenuto da San-Giorgio Hist. del Montferrat.* T. XXIII, p. 739. — *Cristof. da Soldo Istor. Bresciana.* p. 910. — *Marin Sanuto vite de' Dogi.* T. XXII, p. 1185.

Les deux républiques de Florence et de Venise CHAT. LXXXI. avoient encore plus besoin de paix ; elles n'avoient retiré aucun avantage d'armemens très-dispendieux, et n'avoient fait aucune conquête. Les émigrés qui s'étoient épuisés pour mettre sur pied l'armée de Coléoni, n'ayant plus d'argent, n'étoient plus considérés. La guerre n'avoit plus de but, et cependant la pacification ne fut point facile à conclure. Borso d'Este, duc de Modène, et le pape Paul II se présentèrent comme médiateurs. Le premier, fidèle à la politique de sa famille, qui depuis le commencement du siècle avoit été la pacificatrice de l'Italie, cherchoit de bonne foi les moyens de conciliation ; Paul II, au contraire, s'efforçoit secrètement de l'entraver. Tantôt il représentoit au duc de Modène, que la discorde des grandes puissances de l'Italie ajoutoit à la sûreté des petites, et à la considération du pontife (1). Tantôt il cherchoit à persuader aux Florentins qu'il étoit sur le point de s'unir avec eux contre Venise. François Naselli, ambassadeur de Ferrare, eut bien plus de peine à déjouer les menées secrètes du pape, sans l'offenser, qu'à concilier les intérêts des puissances ennemies (2).

(1) *Gio. Batt. Pigna*, L. VIII, p. 733.

(2) *Ibid.* p. 734-739. C'est le discours même de Naselli, qui, sous les formes du respect et de la crainte religieuse, dévoile toute l'immoralité du pontife.

CHAP. LXXXI

1468.

Enfin le duc de Modène, après avoir discuté tous les articles avec les parties contractantes, fit honneur au pontife seul du traité de paix. Paul II le publia, le 2 février 1468, sous la forme d'une sentence pontificale, menaçant d'excommunication quiconque ne s'y soumettroit pas. Les articles convenus de part et d'autre étoient peu compliqués; aucune conquête n'avoit été faite, en sorte qu'il n'y avoit rien à rendre; et quant aux émigrés florentins pour lesquels la guerre avoit été entreprise, et qui en avoient fait presque seuls tous les frais, ils furent abandonnés lâchement par leurs alliés; rien ne fut stipulé en leur faveur. Les souverains, dont la morale publique n'a d'autre sanction que la force, ne considèrent point leurs engagemens envers des particuliers, comme faisant partie du droit politique. Mais aux articles de paix stipulés de concert, Paul II ajouta la condition inattendue de nommer Barthélemy Coléoni, général de la chrétienté, pour soutenir la guerre contre les Turcs en Albanie, avec une paye de cent mille florins fournie par tous les états d'Italie (1). Les souverains, sommés de concourir ainsi à l'entretien de Coléoni, étoient persuadés que le pape n'avoit point le dessein de l'envoyer en Albanie, mais

(1) La proportion fixée pour cette contribution est une des

plutôt de s'en servir à opprimer l'Italie, après en avoir fait sa créature. Les Florentins promirent de payer leur quote-part, mais seulement lorsque Coléoni auroit mis le pied sur le territoire des Turcs. Le duc de Milan et le roi de Naples protestèrent avec plus de hauteur contre une stipulation pour laquelle ils n'avoient point donné de pouvoirs aux médiateurs; ils menacèrent de s'en faire raison par les armes, et d'appeler de l'excommunication du pontife à un concile futur. Paul II, déconcerté, modifia sa sentence le 25 avril, et en retrancha ce qui regardoit Coléoni. Elle fut alors acceptée et publiée dans toute l'Italie (1).

CHAP. LXXXI.

1468.

données à recueillir, pour juger de l'état comparatif de richesses et de puissance des souverains de l'Italie.

Le saint-siège devoit contribuer pour	19,000 florins.
Le roi de Naples . . . . .	19,000
Les Vénitiens . . . . .	19,000
Le duc de Milan . . . . .	19,000
Les Florentins . . . . .	15,000
Les Siennois . . . . .	4,000
Le duc de Modène . . . . .	5,000
Le marquis de Mantoue . . . . .	1,000
La république de Lucques . . . . .	1,000
<hr/>	
Total . . . . .	100,000 florins.

Le décret se trouve tout entier *Ap. Raynaldi Ann. Eccles.* 1468, §. 15-21, p. 192. — *Comment. Jacob. Card. Papiens.* L. IV, p. 592. — *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 103. — *Navagiero Storia Veneziana.* p. 1127.

(1) *Cristoforo da Soldo Istor. Bresciana.* p. 911. — *Scipione*

Non-seulement le gouvernement des Médicis ne rendit point aux émigrés florentins leurs biens qu'il avoit fait saisir, et ne les rappela point dans leur patrie; il prit, au contraire, occasion de cette guerre pour devenir plus tyranique et plus arbitraire, et pour étendre ses persécutions sur une foule de citoyens qui n'avoient pas été compris dans les premières sentences. Les familles les plus considérées de Florence étoient celles qu'on traitoit avec la plus excessive rigueur. Les Capponi, les Strozzi, les Pitti, les Alessandri et les Sodérini, qui avoient échappé aux premières condamnations, furent compris dans celles du mois d'avril 1468 (1). Des complots vrais ou prétendus, pour s'emparer tantôt de Pescaia, tantôt de Castiglionchio, furent punis par le supplice d'un grand nombre de prévenus. La justice étoit devenue absolument vénale; les magistratures, loin d'avoir pour but de protéger le peuple, ne sembloient plus instituées que pour satisfaire des passions privées, en écrasant alternativement tous ceux qui excitoient la jalousie ou la cupidité des hommes puissans (2). Pierre de Médicis, retenu

*Ammirato*. L. XXIII, p. 103. — *Gio. Batt. Pigna. Storia de Princ. d'Este*. L. VIII, p. 745.

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 104.

(2) *Macchiavelli Istor.* L. VII, p. 522. — *Cronaca di Leonardo Morelli*. T. XIX. *Delizie degli Eruditi Toscani*. p. 184.

presque constamment à sa campagne de Carreggi, par la violence de sa maladie, ne connoissoit qu'imparfaitement les désordres qui se commettoient par son autorité et en son nom ; d'ailleurs, il ne savoit comment s'y prendre pour y porter remède. La goutte avoit été suivie en lui d'une sorte de paralysie, qui, enchaînant tout son corps, ne laissoit libre que sa tête. Ses fils, encore très-jeunes, annonçoient, il est vrai, les talens qui les illustrèrent ; mais ils n'étoient point d'âge à prendre part au gouvernement de l'état, ou à réprimer la tyrannie de leur parti. Des fêtes brillantes, des joutes et des tournois, dans lesquels les jeunes Médicis se distinguèrent (1), étourdirent quelque peu le peuple sur sa misère ; et comme les érudits, qui seuls dans ce siècle distribuient la réputation, recevoient de petits présens et de petites pensions de Pierre, de même qu'ils en avoient reçu de Cosme son père, ils n'ont pas hésité à le décorer également du nom de Mécènes, à célébrer son caractère, son esprit, ses talens, ses lumières ; à le repré-

CHAP. LXXXI.

1469.

1469.

(1) Ces tournois ont une célébrité qui est alliée aux lettres. Ils ont été l'occasion de deux poèmes : la *Giostra di Lorenzo* de Pulci, et la *Giostra di Giuliano* de Poliziano. D'après le *journal de Léonardo Morelli* (T. XIX, p. 185), que M. Roscoe ne paroît pas avoir connu, le tournoi de Laurent fut donné le

12 février  $\frac{1468}{1469}$  an. florent.  
an. vulgaire.

CHAP. LXXXI. senter enfin comme le premier citoyen de l'Italie, parce qu'il en étoit le plus riche (1).  
1469.

Ce fut un motif pour multiplier ces fêtes et ces spectacles brillans ; que le mariage de Laurent de Médicis, fils aîné de Pierre, avec Clarice, fille de Jacob Orsini, prince romain. Les Florentins ne voyoient pas sans jalousie un de leurs concitoyens rechercher cette alliance étrangère avec un grand seigneur. Cosme l'Ancien avoit été plus sage ; il n'avoit point marié ses enfans hors de sa patrie, et il ne s'étoit point exposé à ce qu'on l'accusât de dédaigner l'égalité républicaine. Ce mariage fut célébré avec une grande pompe, le 4 juin 1469 (2).

Cependant Pierre sentoit diminuer ses forces, et voyoit approcher la fin de sa vie ; il ne pouvoit se dissimuler que la mauvaise conduite des chefs de son parti attiroit sur sa famille la haine publique, et compromettoit des jeunes gens

(1) M. Roscœ a recueilli toutes ces adulations prodiguées aux Médicis, avec une partialité pour toute la famille de son héros, qui n'est pas digne de sa bonne critique, ou de son amour pour la liberté. Il écarte soigneusement de son récit tout ce qui peut nuire à la mémoire de Cosme, de Pierre, ou de Laurent, et il ne veut pas croire, à leur désavantage, même les historiens dépendans de cette famille, et obligés à la flatter sans cesse. Voyez sur Pierre, *Life of Lorenzo*. T. I, p. 88-106.

(2) *Cronaca di Leonardo Morelli. Deliz. Eru.* T. XIX, p. 185. — *Ricordi di Lorenzo de Medici Append. ad Roscœ* 12. T. III, p. 44.



qu'il aNoit bientôt laisser sans défenseurs, au milieu des passions populaires. Macchiavelli assure qu'il appela auprès de lui ceux qui gouvernoient la république, pour leur adresser de dernières exhortations. « Je n'aurois jamais » cru, leur dit-il, qu'il viendrait un temps où » la conduite et les mœurs de mes amis me fe- » roient regretter mes ennemis, où les fruits de » ma victoire me feroient regretter une défaite. » Je me figurois alors m'être associé à des » hommes qui mettroient quelque terme à leur » cupidité; des hommes qui se contenteroient » de vivre honorés dans leur patrie, et ven- » gés de leurs ennemis; mais je vois aujour- » d'hui combien je m'étois trompé, combien » j'avois mal connu le cœur humain et votre » ambition. Il ne vous suffit pas d'être les pre- » miers, d'être les princes d'une si grande ville, » de jouir seuls des honneurs, des dignités, des » avantages qui sembloient autrefois une ré- » compense suffisante à la masse des citoyens; » déjà vous avez partagé entre vous les biens » de vos ennemis; vous avez rejeté sur les au- » tres tout le fardeau des impositions publiques, » en réservant pour vous tous les bienfaits pu- » blics; cela ne vous contente point encore, si » vous n'accablez vos concitoyens par tous les » genres d'injures. Vous dépouillez vos voisins » de leurs héritages; vous vendez la justice;

CHAP. LXXXI. » vous vous dérobez à l'autorité des tribunaux;  
 1469. » vous opprimez les hommes pacifiques pour  
 » exalter les plus insolens ; je ne crois pas que  
 » le reste de l'Italie pût présenter autant d'exem-  
 » ples de violence et d'avarice qu'en rassemble  
 » cette cité..... Ecoutez cependant l'engagement  
 » que je prends sur cette foi que des hommes  
 » d'honneur doivent garder. Si vous continuez  
 » à vous conduire de sorte que je me repente  
 » de ma victoire, je saurai aussi agir de ma-  
 » nière à vous faire repentir d'avoir mal usé  
 » de vos succès (1) ». En effet, ses exhortations  
 demeurant sans efficacité, il fit secrètement  
 venir Ange Acciaiuoli à sa maison de Caffa-  
 giolo, pour traiter avec lui du rappel des exilés,  
 et des moyens de réprimer l'insolence du parti  
 vainqueur ; mais la mort qui l'enleva au com-  
 mencement de décembre, prévint l'exécution  
 de ses nouveaux projets (2). Pendant son admi-  
 nistration, le territoire de la république flo-  
 rentine s'étoit accru par une seule acquisition  
 faite d'une manière toute pacifique. La seigneurie  
 acheta, le 28 février 1467, des mains de

(1) *Macchiavelli Ist. L. VII, p. 326.* — *J. Mich. Bruti Hist. Flor. L. IV, p. 94.*

(2) Le 2 décembre, selon Lorenzo ; le 3, selon Scipione Ammirato ; le 15, selon Morelli. *Ricordi di Léon. Morelli. p. 185.* — *Ricordi di Lorenzo n° 12, p. 44.* — *J. Mich. Bruti. L. IV, p. 98.* — *Scipione Ammirato. L. XXIII, p. 106.*

Louis de Campo Frégoso, Sarzane et la forteresse de Sarzanello, pour le prix de trente-sept mille florins. Cette petite ville commandoit la Lunigiane, et l'ouverture de deux passages importants qui conduisoient en Toscane, l'un de Gênes, l'autre de Parme, par Pontremoli. Elle avoit été cédée en fief à la maison Frégoso, le 2 novembre 1421, par un traité entre la république de Gênes et le duc de Milan (2).

CHAP. LXXXI.  
1469.

Pendant ce temps, les souverains du midi de l'Italie appesantissoient le joug qu'ils faisoient porter à leurs sujets. Ferdinand, après avoir frappé les victimes les plus illustres, avoit trouvé facile d'atteindre à leur tour tous ceux qui, dans la guerre civile, lui avoient causé une inquiétude momentanée, et qu'il avoit endormis ensuite par de vaines espérances et de faux sermens. Au commencement il avoit suivi cette politique tortueuse, de concert avec Paul II. Quelques grands feudataires du Saint-Siège avoient été victimes de la perfidie du pape, en même temps que les barons de Naples succomboient à celle du roi. Les comtes de l'Anguillara avoient causé beaucoup d'inquiétude aux prédécesseurs immédiats de Paul II. Dolce s'étoit distingué comme condottière, Averso, pendant le règne d'Eu-

(1) *Cron. di Léon. Morelli*. T. XIX, p. 184. — *Ricordi di Lorenzo de' Medici*. p. 45.

gène IV, avoit, à plusieurs reprises, porté la guerre civile jusque sous les murs de Rome; il avoit ensuite quitté l'alliance des Orsini pour celle des Colonna, et tenté de s'assurer par les armes la succession au comté de Tagliacozzo (1). Un des fils d'Averso avoit été tenu sur les fonts de baptême par Paul II; ce pape, au commencement de son règne, profita de cette relation pour entamer avec lui et son frère des négociations amicales, et le sollicita à passer à son service, plutôt que de s'engager avec Piccinino. Ils étoient presque d'accord sur la solde convenue, mais tous les articles n'étoient pas encore dressés; cependant le pape faisoit avancer des troupes vers les frontières du roi de Naples; celui-ci en faisoit marcher de son côté; c'étoit le moment où Piccinino étoit arrivé auprès de Ferdinand, et y étoit accueilli avec des fêtes brillantes. On croyoit que la guerre alloit éclater entre ce roi et le Saint-Siège, que Piccinino seroit opposé aux comtes de l'Anguillara, lorsque tout à coup Piccinino fut arrêté et mis à mort; les fils du comte Averso furent frappés en même temps d'une sentence d'excommunication, les troupes du roi se joignirent à celles du pape, et, en onze jours, douze forteresses du comté d'Anguillara, qu'on croyoit inexpugnables, furent enlevées à leurs

(1) *Commentar. Pii Papæ II. L. II, p. 59.*

maîtres légitimes. François Averso de l'Anguillara fut arrêté avec ses enfans, et retenu dans les prisons du pape; Déiphobe, son frère, réussit à s'enfuir; et Paul II, qui avoit combiné cette trahison avec celle de Ferdinand contre Piccino, dit hautement que la mort de ce dernier avoit été la délivrance de l'Italie (1).

Le pape cependant prétendoit un tribut du royaume de Naples. Les anciennes chartes d'investiture, l'avoient fixé à huit mille onces d'or, ou soixante mille florins, pour les Deux-Sicules; mais depuis la séparation de l'île d'avec la terre ferme, le tribut de ce dernier royaume avoit été réduit à quarante mille cinq cents florins (2). Paul II en exigeoit le paiement: Ferdinand, pour s'en dispenser, alléguoit la misère de son royaume, et les frais de son expédition contre les comtes de l'Anguillara, qui avoit été entreprise pour le service du pape (3). D'autres contestations sur la souveraineté de Terracina, du duché de Sora, de la mine d'alun de Tolfa, aigrissent bientôt ces deux puissans voisins, qui commençoient à n'avoir plus besoin l'un de l'autre. Ferdinand ne vouloit pas déclarer la

(1) *Mich. Cannesius Viterbiensis in vita Pauli II, Rer. It. T. III, P. II, p. 1015-1018.*

(2) *Mich. Cannesius. p. 1022.*

(3) *Giannone Istor. civile. L. XXVII, C. 2, p. 563.*

CHAP. LXXXI. guerre au pape, mais il espéroit l'intimidier en faisant montre de ses forces. D'après ses ordres, son fils Alfonse occupa, les armes à la main, les territoires en contestation, tandis que Paul II, lui reprochoit amèrement son ingratitude envers le Saint-Siège, auquel il devoit sa couronne (1).

La succession aux fiefs des Malatesti en Romagne, que Paul II prétendoit recueillir, par l'extinction de la ligne légitime, jeta de nouvelles semences de discorde entre ce pontife impétueux, le roi de Naples, et ses autres voisins. Les deux frères, Dominique et Sigismond Malatesti, avoient également encouru la colère des pontifes. Ceux-ci avoient consenti avec peine à les laisser jouir d'une partie de leurs états pendant le reste de leur vie; mais ils attendoient impatiemment la mort de ces princes, pour réunir leurs seigneuries au domaine immédiat de l'Eglise, ou pour en doter leurs neveux. Pie II avoit, en 1463, montré beaucoup de colère de ce que Dominique Malatesti, seigneur de Césène, avoit vendu aux Vénitiens la petite ville de Cervia et ses salines. Lorsque ce Dominique mourut, le 20 novembre 1465, Paul II fit saisir son héritage, et n'en accorda

(1) *Commentarii Jacobi Cardin. Papiens L. IV, p. 393. — Raynaldi Annales Ecclesiastici. 1468, §. 29-31, p. 196.*

qu'une petite partie à Robert, fils de Sigismond (1). CHAP. LXXXI.

L'héritage de Sigismond Pandolfe Malatesti, étoit beaucoup plus important encore. Ce prince mourut le 13 octobre 1468, après un règne de trente-neuf ans, durant lequel il avoit déployé plus de talens pour la guerre qu'aucun des chefs de cette maison si féconde en grands capitaines (2). Tantôt Sigismond avoit combattu pour son propre compte autour de Rimini; tantôt il s'étoit mis à la solde des rois de Naples, des Florentins ou des Vénitiens. Mais sa perfidie s'étoit signalée plus encore que son habileté ou sa vaillance: jamais aucun engagement n'avoit eu la puissance de le lier. Gendre de François Sforza, et beau-père du comte d'Urbain, il les avoit trahis tous deux; il avoit mérité, par son manque de foi envers le pape, l'acharnement de Pie II à le dépouiller; et si sa politique tortueuse pouvoit trouver quelque apologie dans celle de tous les princes ses contemporains, sa conduite dans l'intérieur de sa famille l'avoit signalé comme un méchant homme. Marié trois fois, il avoit fait périr ses deux premières femmes d'une manière cruelle; la troisième,

(1) *Guegnieri Bernio Storia d'Agobbio*, p. 1010. — *Scipionis Claramontii Histor. Cæsena*. L. XVI, p. 424. in *Thesouro Rer. It. Burmanni*. T. VII, P. II.

(2) *Annales Forolivienses*. T. XXII, p. 227.

Isotta, qui lui survécut, étoit d'une naissance obscure, et avoit été long-temps sa maîtresse (1). Aucune d'elles ne lui avoit donné d'enfans ; mais de deux autres maîtresses il avoit eu deux fils, Robert II, et Salluste, que le pape Pie II avoit légitimés en 1450. Le même homme cependant partageoit le goût pour les lettres, les arts, et la magnificence, qui illustra les princes italiens du quinzième siècle. Il avoit orné sa petite ville de Rimini, de palais et d'églises dignes de ce goût plus pur qui renaissoit dans l'architecture ; il y avoit fondé à grands frais une bibliothèque ; et quoique l'imprimerie eût été inventée de son temps, elle avoit encore trop peu diminué le prix des livres, pour qu'il ne dût pas employer une part considérable de l'argent qu'il avoit gagné dans les batailles, et de sa propre solde, à réunir les écrits des anciens (2). Les cours d'Italie étoient très-éloignées du luxe qu'on y voit de nos jours ; la maison du prince ne se composoit que d'un petit nombre

(1) *Jacobi Cardin. Papiens. L. V, p. 405.*

(2) Le premier privilège accordé à un imprimeur, est du mois de septembre 1469. Ce fut le conseil des Pregadi de Venise, qui concéda à Jean de Spire le droit exclusif d'imprimer pendant cinq ans les épîtres de Cicéron et de Pline. *Vite de' Duchi di Venezia di Marin Sanuto. p. 1189.* Il est remarquable que quinze ans tout au plus après la première invention de l'imprimerie, un libraire ait cru avoir besoin d'un privilège.



de gardes et de simples valets ; on n'y con-  
noissoit point de grands officiers de la couronne ;  
en sorte que les plus petits états eux-mêmes  
n'étoient point écrasés par le faste des souve-  
rains. Au lieu de maréchaux , de chambellans ,  
de grands veneurs , Malatesti réunissoit autour  
de lui quelques hommes distingués , auxquels  
il ne demandoit aucun service. Il avoit composé  
lui-même quelques poésies italiennes , et il se  
plaisoit dans le commerce des poètes et des sa-  
vans. Il trouvoit dans leurs discours une in-  
struction qu'il savoit aussi chercher dans leurs  
livres ; il disputoit volontiers , et il permettoit  
qu'on le contredit ; il aimoit à traiter les questions  
les plus obscures de la philosophie naturelle ,  
et ces conversations animées faisoient l'agrément  
des festins de son palais , ou des repas de  
ses sujets , auxquels il assistoit familièrement (1).

Au moment de la mort de Sigismond Mala-  
testi , son fils Robert , auquel il avoit destiné  
sa succession , étoit au service du pape , et hors  
de Rimini. Il reçut un courier de sa belle-mère ,  
Isotta , qui lui annonçoit la mort du prince , et  
l'invitoit à venir recueillir sa succession. Isotta  
n'aimoit point Robert ; cependant elle avoit  
plus de confiance en lui que dans le pape , et

(1) *Robert Valturio de re militari. Oratio ad Sigismundum Malatestam.* L. I, Cap. 5. — *Apud Tiraboschi Storia della Letteratura.* T. VI, L. I, cap. II, §. 25, p. 53.

elle préféroit obéir à son beau-fils, au déplaisir de voir s'éteindre la souveraineté où elle avoit régné. Mais il n'étoit pas facile à Robert de se tirer des mains de Paul II; il essaya de le séduire par une fausse confiance; il lui montra la lettre d'Isotta, en lui promettant de trahir sa belle-mère, et de la livrer dans six jours, avec toutes ses forteresses, aux officiers du pape. Les seigneuries de Sinigaglia et de Mondovi lui furent promises pour récompense; mille florins lui furent avancés pour les frais de son expédition, et le pape crut s'être assuré de lui par des traités confirmés par des sermens. Mais cette garantie est bien foible, quand l'objet même du traité est une perfidie et un parjure. Robert, qui juroit au pape de trahir sa belle-mère, se promettoit à lui-même de trahir le pape à son tour. A son arrivée à Rimini, il y fut accueilli avec empressement, et proclamé seigneur par le peuple. Aux talens de son père, il joignoit les manières les plus aimables; d'ailleurs, les habitans de Rimini redoutoient une réunion à l'Église, qui auroit fait décheoir leur cité du rang de capitale, à celui d'une petite ville de province. Tous les états voisins s'intéressoient à la conservation de la maison Malatesti. Frédéric de Montefeltro, qui avoit été si long-temps ennemi de Sigismond, avoit donné sa fille en mariage à Robert; les Florentins et le roi de

Naples vouloient que la Romagne fût divisée entre de petits princes, et ils l'auroient vue avec peine tomber sous la puissance immédiate de l'Église. Robert, assuré de tous ces alliés, refusa de rendre la ville aux commissaires du pape, et en demanda au contraire l'investiture, aux mêmes conditions auxquelles son père l'avoit obtenue (1). CHAP. LXXXI  
1469.

Paul II, demeuré la dupe de ses propres intrigues, n'éclata point en reproches; il parut reconnoître Robert, et ne voulut point le menacer, avant d'avoir tout préparé pour le détrôner. Cependant il conclut avec les Vénitiens, le 28 mai 1469, une alliance qui devoit durer vingt-cinq ans (2); en conséquence il obtint d'eux une armée de quatre mille chevaux et trois mille fantassins, qui s'avança en Romagne. En même temps il fit offrir à Alexandre Sforza, seigneur de Pesaro, une part dans les dépouilles de son voisin, et il donna rendez-vous auprès de Rimini, à Napoléon Orsini, et à plusieurs autres capitaines de l'Église. Quand ses forces furent de toutes parts en mouvement, il fit, au mois de juin, enlever par surprise le faubourg de Rimini, par l'archevêque de Spa-

(1) *Comment. Jacobi Cardin. Papiens. L. V, p. 205-206.*

(2) Le traité rapporté par Raynaldi. *Annal. Eccles. 1469.* §. 24-25, p. 205.

latro, gouverneur de la Marche. A ce signal, l'armée pontificale se rassembla sous les murs de cette ville, pour en entreprendre le siège (1).

Déjà le roi de Naples et les Florentins faisoient passer des troupes à Frédéric de Montefeltro, pour marcher au secours de Malatesti. Le pape s'y étoit attendu, et ses intrigues n'alloient à rien moins qu'à allumer une guerre générale pour cette petite succession. Il comptoit partager la Romagne avec les Vénitiens; il leur promettoit même Bologne, que les Vénitiens devoient enlever aux Bentivoglio, pour la posséder aux mêmes conditions qu'eux. Paul II promettoit le trône de Ferdinand à René d'Anjou, et à son fils Jean, qu'il rappeloit en Italie. Ferdinand, disoit-il à son consistoire, avoit mérité, par son ingratitude, de perdre la couronne: bâtard lui-même, il s'étoit empressé de s'armer pour un autre bâtard (2); mais les alliés sur lesquels Paul avoit compté, étoient plus éloignés que ceux de ses adversaires. Le duc Alfonse de Calabre, d'une part; Tristan Sforza, frère du duc de Milan, de l'autre, vinrent en personne se joindre à l'armée de Frédéric de Montefeltro; et celui-ci se sentant le plus

(1) *Guernieri Bernio Cron. d'Agobbio*, p. 1017. — *Annales Forolivienses*. T. XXII, p. 228.

(2) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 105.

fort, et le 29 août l'armée pontificale, et la mit dans une complète déroute. Les princes de Romagne, qui la composoient en partie, combattirent à regret contre leur confrère, dans la crainte d'être à leur tour dépouillés comme lui. Ils firent une si molle résistance, qu'il n'y eut dans le combat qu'une centaine d'hommes de tués, quoique Montefeltro eût fait trois mille prisonniers, parmi lesquels se trouvoient les douze officiers les plus distingués de l'armée. Les bagages et le camp furent pillés, et l'artillerie, qui étoit fort belle, tomba entre les mains des vainqueurs. (1). Frédéric de Montefeltro auroit pu aisément tirer un très-grand parti de sa victoire; mais, en repoussant l'armée pontificale, il ne voulut point attaquer l'Eglise. Il se contenta de forcer une trentaine de châteaux des territoires de Rimini et de Fano à se soumettre à Robert Malatesti; après quoi, il licencia son armée au mois de novembre (2).

Le mauvais succès de l'expédition contre Rimini calma un peu l'ardeur guerrière de Paul II; il sentit qu'il n'avoit point la supériorité en Italie, et il commença à concevoir des inquiétudes sur les négociations ultramontaines, encore va-

(1) *Comment. Jacobi Card. Pap. L. V, p. 416. — Raynaldi Annal. 1469, §. 26, p. 206.*

(2) *Cronica di Bologna. T. XVIII, p. 777.*

gues et mal combinées, dans lesquelles il s'engageoit. Avant d'avoir mis en mouvement les alliés qu'il cherchoit par de là les monts, il pouvoit être accablé par ses voisins les plus proches. D'ailleurs, l'état de l'Europe promettoit peu de succès aux ligues nouvelles que Paul II avoit voulu former. Borso d'Esté, duc de Modène, beaucoup plus versé que lui dans le système des intérêts et des alliances de la grande république européenne, profitoit des connoissances qu'il avoit acquises, pour éclairer le pape sur ses vrais intérêts, lui faire comprendre qu'il avoit beaucoup à craindre et rien à espérer des ultramontains, et le ramener à des sentimens pacifiques, qui convenoient autant à son rang de souverain qu'à sa qualité de père des fidèles (1).

L'empereur étoit le premier des souverains auxquels le pape pouvoit proposer son alliance. Mais Paul venoit justement alors de recevoir sa visite; et la connoissance personnelle de Frédéric III n'étoit pas faite pour inspirer de la confiance. Frédéric étoit parti précipitamment de ses états pour l'Italie, à la fin de l'année 1468; il avoit passé le 10 décembre à Ferrare avec peu de suite, et il étoit arrivé à Rome pour la veille

(1) *Gio. Batt. Pigna Storia de' Principi d'Este. L. VIII, p. 755-764.*

de Noël, sans autre dessein que celui d'accomplir un vœu qu'il avoit fait. Le pape, qui ne pouvoit croire que la seule dévotion dirigeât les actions des rois, étoit persuadé que ce voyage cachoit quelque grand projet politique; il en avoit conçu une extrême défiance; il avoit rempli Rome de soldats, et il s'étoit tenu sur ses gardes, comme si le successeur des Henri devoit être autant qu'eux l'ennemi de sa tiare. Il avoit cependant bientôt pu reconnoître que le nonchalant monarque de Vienne venoit à sa cour, pour adorer et pour recevoir des lois, non pour en dicter. Frédéric s'étoit empressé de baiser les pieds, aussi bien que les mains et le visage du pape (1). Il avoit paru plus jaloux de l'honneur de lire l'évangile devant lui, en habit de sous-diacre, que de sa couronne impériale (2); il avoit tenu l'étrier du pape, lorsque celui-ci montoit à cheval, et chacune de ces petites humiliations de sa haute dignité avoit été soigneusement recueillie et consignée dans l'histoire de la cour de Rome (3). Au reste, dès ses premières conférences avec Paul II, il

(1) *Jacobi Card. Papiens. L. VII, p. 459. — Annal. Eccles. 1468, §. 43, p. 199.*

(2) *Annal. Eccles. 1468, §. 45, p. 199.*

(3) *Diario di Stefano Infessura. T. III, P. II, p. 1141. — Augustini Patritii Senensis, de adventu Friderici III. T. XXIII, p. 205-216. — Annal. Eccles. 1469, §. 3, p. 201.*

CHAP. LXXXI.  
1469.

avoit manifesté la foiblesse et la vengance de son caractère. Bientôt il avoit paru à Rome aussi méprisable qu'il l'étoit dès long-temps aux yeux des Allemands, des Bohémiens et des Hongrois. Frédéric n'avoit su maintenir ni les prérogatives de sa couronne, ni les frontières de son empire. Tous ses droits avoient été envahis par les états d'Allemagne : depuis trente ans qu'il régnoit, la chrétienté avoit été exposée à des calamités toujours croissantes ; les Turcs étoient enfin parvenus jusqu'aux limites de ses états héréditaires, et il n'avoit encore rien fait pour les défendre. Dans cette impuissance avouée, il avoit néanmoins l'ambition de faire valoir les vieilles prétentions de l'empire sur le duché de Milan. Il n'avoit point voulu reconnoître François Sforza ; il ne reconnut pas davantage son fils Galeaz. Les ambassadeurs du dernier s'étant présentés à lui, il les repoussa en déclarant qu'il n'y avoit point d'autre duc de Milan que lui-même. « C'est par l'épée, reprit l'un » d'eux, que le duc François a acquis ce duché ; » son fils attendra pour le perdre qu'il lui soit » ravi par l'épée (1) ». Mais Frédéric étoit loin de se mettre en mesure de faire une conquête aussi importante. Il désiroit, il est vrai, faire une ligue avec le Saint-Siège, qui comptoit Galeaz

(1) *Cronica d'Agobbio di Guernieri Bernio*, p. 1017.



parmi ses ennemis ; loin d'y réussir il inspira CHAP. LXXXI.  
 à Paul II, tant de défiance de sa foiblesse, que 1469.  
 celui-ci auroit plutôt accepté l'alliance de Galeaz  
 lui-même, si à ce prix il avoit pu se faire garan-  
 tir les conquêtes qu'il méditoit en Romagne (1).

Galez Sforza redoutoit peu l'empereur, et ne  
 songeoit point à ménager le pape. Il s'étoit at-  
 taché uniquement à la France. Louis XI avoit  
 flatté sa vanité : ce roi avoit mis du prix à son  
 alliance, et il venoit encore de la cimenter par  
 un mariage. Le 6 juillet 1468 Galeaz Sforza  
 épousa Bonne de Savoie, sœur de Charlotte,  
 femme de Louis XI. Pour faire ce mariage, il  
 rompit avec le marquis de Gonzague, dont la  
 fille lui étoit promise dès long-temps. Bonne  
 avoit été élevée à la cour de France, et Louis XI  
 en dispoit comme si elle ne dépendoit que de  
 lui. Il ne consulta pas même son frère Amé-  
 dée IX, duc de Savoie, ou plutôt la régence qui  
 gouvernoit pour ce prince, que de fréquentes  
 attaques d'épilepsie avoient rendu presque im-  
 bécille. Louis XI assigna pour dot à Bonne de  
 Savoie, la ville de Verceil, autorisant Galeaz  
 Sforza à s'en emparer de vive force ; mais celui-  
 ci, qui en fit la tentative au mois d'octobre  
 1468, ne put y réussir (2).

(1) *Gio. Batt. Pigna. L. VIII, p. 762.*

(2) *Cristoforo da Soldo Istoria Bresciana. T. XXI, p. 912.*  
 C'est ici que se termine l'histoire de Brescia de Christophe da

Le duc de Milan, enorgueilli de la noble alliance qui l'avoit fait beau-frère du roi de France, devint impatient de toute gêne et de tout contrôle. Il ne voulut plus écouter les conseils de sa mère Blanche Visconti, qui s'étoit toujours montrée tendre et généreuse envers lui. Il maltraita indignement cette princesse; il la força enfin à quitter la cour et à se retirer à Crémone. Elle ne tarda pas à y mourir, le 19 octobre 1468, et l'on avoit déjà conçu une telle idée de la scélératesse de Galeaz, qu'on l'accusa de l'avoir empoisonnée, pour prévenir le projet qu'on supposoit à Blanche, de livrer Crémone aux Vénitiens (1).

Paul II, rebuté par le duc de Milan, n'avoit rien à espérer de Louis XI, d'après la liaison intime qui existoit entre ce monarque et le duc. C'étoit cependant à la cour de France qu'il avoit espéré trouver un défenseur et un vengeur, et c'étoit de ce côté qu'il avoit tourné ses

Soldo. L'auteur avoit été magistrat dans sa patrie, et il rapporte, avec une minutieuse exactitude, les choses qui se sont passées sous ses yeux; mais son langage, ses préjugés, et l'importance qu'il donne aux bruits populaires, montrent assez qu'il étoit dépourvu de toute éducation. Son histoire est imprimée T. XXI. *Rer. It.* p. 789-914.

(1) *Antonii Galli Comment. Rer. Genuens.* T. XXIII, p. 264. — *Bernard. Corio Histor. Milan.* P. VI, p. 970. *Si disse che era morta più di veneno che di mal naturale.* Mais Corio, page de Galeaz, n'ose indiquer sur qui portèrent les soupçons. Galli est plus explicite.

premières négociations. Mais Jean d'Anjou, duc de Calabre, auquel il s'étoit adressé pour l'armer contre le roi de Naples, étoit alors engagé dans une autre guerre, au milieu de ces mêmes Aragonois auxquels il avoit précédemment disputé la couronne de Naples; et cette guerre ne laissoit pas plus espérer au pape les secours des Espagnols que ceux des Français. Le frère du grand Alfonse, Jean, roi de Navarre, lui avoit succédé sur le trône d'Aragon, sans vouloir, comme il y étoit engagé, céder la Navarre, héritage de sa première femme, à son fils Charles, comte de Viane. La demande seule qui lui en avoit été faite, avoit excité en lui un violent ressentiment contre ses enfans du premier lit; et sa seconde femme Jeanne-Henriquez, qui lui avoit donné pour fils le trop fameux Ferdinand-le-Catholique, avoit eu soin d'aigrir ce ressentiment, et de le changer en une haine implacable. C'étoit à Ferdinand que Jean vouloit transmettre les couronnes qu'il avoit héritées d'Alfonse. Il avoit fait la guerre au comte de Viane, dont la cause étoit embrassée par le roi de Castille. Les Catalans s'étoient soulevés en faveur de leur prince héréditaire, et le roi, pour se défaire de lui, avoit eu recours à la trahison. Il avoit appelé son fils, sous la foi publique, aux cortès d'Herda; il l'y avoit ensuite fait arrêter, au mépris de

CHAP. LXXXI.

1409.

son sauf-conduit, et lorsque des insurrections universelles l'eurent forcé à le relâcher, on le remit en liberté qu'après qu'on lui eût administré un poison, dont le malheureux comte de Viane mourut le 24 août 1461 (1). Deux sœurs légitimes, héritières du comte de Viane, restoient encore sur le chemin de Ferdinand. Le roi Jean sacrifia l'aînée, Blanche, épouse séparée du roi de Castille, à la cadette Eléonore, qui fut reine de Navarre, et qui avoit épousé le comte de Foix. Blanche fut livrée à Eléonore, elle fut enfermée au château d'Orthés, et y périt empoisonnée en 1464 (2). Tant de crimes

(1) *Annal. Eccles. Raynald.* 1461, §. 130, p. 116. — *Antonii Galli Commentar. Rer. Genuens.* T. XXIII. *Rer. Ital.* p. 247. Ferdinand-le-Catholique, auquel le comte de Viane avoit été sacrifié, voulut laver du souvenir de tant de crimes la mémoire de ses parens, et il chargea Lucius-Marinéus Siculus d'écrire l'histoire de cet événement (L. XIII, p. 415). La vérité perce encore cependant, même dans le récit de cet historien mercenaire. Charles de Viane fut arrêté aux cortés d'Ilerda, le 2 décembre 1460 (*Marin. Siculus.* L. XIII, p. 418. — *Mariana de reb. Hispan.* L. XXIII, C. 2, p. 61). Il fut relâché le 1<sup>er</sup> mars 1461 à Barcelonne (*Marin. Sicul.* L. XIII, p. 422. — *Mariana.* p. 62); et il mourut, selon Mariana, le 24 septembre de la même année; selon Gallus, le 24 août, (*Mariana.* L. XXIII, C. 3, p. 62. — *Marin. Siculus.* L. XIII, p. 424). Marinéus Siculus attribue les bruits de poison qui se répandirent, à la superstition de ceux qui crurent entendre dans les rues de Barcelonne, l'ombre du comte de Viane accuser sa belle-mère. Mariana énonce plus franchement le soupçon, au moins de tout un parti; soupçon qui causa d'effroyables guerres civiles.

(2) *Mariana.* L. XXIII, C. IV, p. 65.

ne firent qu'à augmenter la répugnance des peuples pour de tels souverains. Les Catalans, plutôt que de reconnoître Jean ou son fils, appelèrent au trône don Pedro, infant de Portugal, et celui-ci étant mort en 1466 (1), ils s'adressèrent enfin au vieux roi René d'Anjou, qui par sa mère, Yolande d'Aragon, étoit petit-fils de Jean I d'Aragon, mort en 1395. René, trop vieux pour s'engager dans de nouvelles guerres, céda les hasards de cette expédition à son fils Jean, duc de Calabre : Jean fut en effet proclamé roi à Barcelonne ; c'étoit là qu'il avoit reçu les premières propositions de Paul II, et comme il avoit peu de succès dans la guerre qu'il avoit entreprise, peut-être n'auroit-il pas été éloigné de la pensée de tenter encore une fois sa fortune dans le royaume de Naples ; mais une maladie contagieuse dont il fut atteint, l'emporta à Barcelonne, le 16 décembre 1470 (2), à l'âge de quarante-cinq ans, et mit fin à la résistance des Catalans, aux négociations du pape, et aux dernières espérances du parti d'Anjou (3).

Avant même la mort du duc de Calabre, les

(1) *Mariana*. L. XXIII, C. VI, p. 65. — *Marineus Siculus*. L. XVI, p. 451.

(2) *Mariana*. L. XXIII, C. XVI, p. 80. — *Marin. Siculus*. L. XVII, p. 455.

(3) *Anton. Galli Comment. Rer. Genuens.* T. XXIII. *Rer. Ital.* p. 245-262. — *Gionali Napoletani*. p. 1155. — *Gaillard, Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne*, L. III,

progrès des Turcs, qui remplirent l'Italie d'effroi par l'invasion de la Croatie en 1469, la conquête de Négrepont, en 1470, firent enfin sentir à Paul II combien il seroit imprudent d'allumer une nouvelle guerre aux portes de Rome, et d'employer contre un feudataire du Saint-Siège, des soldats et des richesses, dont il pourroit bientôt avoir besoin pour défendre sa propre existence. Il consentit donc à laisser à Robert Malatesti les fiefs qu'avoit possédés son père; et par l'entremise de Borso, duc d'Este, il proposa à tous les états d'Italie une ligue pour la défense générale, et le maintien de chacun dans son indépendance; ligue qui fut enfin acceptée par tous, et publiée le 22 décembre 1470 (1).

Paul II avoit complètement trompé les espérances des cardinaux et de toute l'Eglise; l'unanimité des suffrages en sa faveur, au moment où l'on cherchoit un homme digne de succéder à Pie II, l'un des plus grands pontifes qu'eût eu l'Eglise, avoit fait attendre de lui de grands talens et de grandes vertus; et il se monroit au contraire ambitieux, emporté, perfide dans ses négociations, ingrat envers sa patrie, impru-

Chap. III. — *L. Marin. Siculus*. L. XV, p. 459. L. XVI, p. 452, et L. XVII, p. 455.

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 783. — *Guernieri Bernio Cron. d'Agobbio*. L. XXI, p. 1020. — *Gio. Batt. Pigna*. L. VIII, p. 769.

dent dans sa politique, insouciant sur les vrais intérêts de la Chrétienté. Au moment où il reçut malgré lui la paix à l'Italie, il se livra à de nouveaux projets de vengeance contre d'autres ennemis qu'il croyoit avoir découverts. C'étoient les gens de lettres de Rome, qui venoient d'y fonder une académie d'après l'exemple qui leur avoit été donné par les autres villes d'Italie. Une farouche défiance fit considérer par Paul II, leur association comme un complot contre la sûreté du pape et la paix de l'Eglise. Il soumit à la torture ces mêmes hommes dont le nom n'étoit alors prononcé qu'avec vénération ; il assista lui-même à leurs tourmens pour presser leur interrogatoire ; il laissa les bourreaux excéder tellement les bornes qui leur étoient prescrites, même dans cette effroyable procédure, qu'Agostino Campano, un des savans qu'il avoit fait arrêter, mourut à la question entre leurs mains. Tant de cruautés cependant ne lui firent découvrir aucun complot qui pût motiver sa colère, aucune hérésie contre l'Eglise, aucune conspiration contre l'état (1). Elles attirèrent seulement sur lui la haine de ses contemporains et celle des gens de lettres, et elles auroient ôté tout défenseur à sa mémoire, autre

(1) Platina in *vita Pauli II.* p. 449. — Ginguané, *Hist. Littér. d'Italie.* T. III, Chap. XXI, p. 411.

CHAP. LXXXI.

1470.

que ceux qui défendent par état tous les actes du Saint-Siége, si un bienfait qu'il accorda à la maison d'Este, ou plutôt un titre d'honneur dont il flatta sa vanité, ne lui avoit procuré pour apologistes tous ceux que la reconnaissance lioit à cette maison.

1471.

Borso d'Este avoit été créé, par l'empereur, duc de Modène et de Reggio; mais il n'avoit encore d'autre titre à Ferrare que celui de vicaire pontifical. Les deux premières villes relevoient de l'Empire, et celle-ci du Saint-Siége. Borso regrettoit de ne pas prendre son titre le plus honorable, de la ville où il faisoit sa résidence habituelle, de celle qui obéissoit depuis plus long-temps à sa famille. Borso avoit mérité la reconnaissance du pontife, par son zèle comme médiateur dans la dernière paix. C'étoit lui qui avoit retiré Paul II de l'embarras où il s'étoit imprudemment engagé par l'agression de Rimini, et par ses négociations avec le duc de Calabre. Le pape, pour en témoigner sa gratitude, consentit à ériger Ferrare en duché relevant du Saint-Siége. Il appela Borso à Rome, le jour de Pâques 14 avril 1471, pour l'investir de cette nouvelle dignité avec une pompe extraordinaire. Au commencement de la cérémonie, le pape l'arma chevalier de Saint-Pierre; il lui remit l'épée nue à tenir pendant la messe, pour la défense de l'Eglise, et la confusion des infi-



dèles. Il le lui fit ceindre ensuite par Thomas, CHAP. LXXXII.  
 despote de la Morée, frère du dernier empe- 1471.  
 reur d'Orient. Il lui fit chausser les éperons par  
 Napoléon Orsini, général de l'Eglise, et par  
 Costanzo Sforza, fils du seigneur de Pesaro.  
 Jusq'á alors Borso avoit pris rang parmi les ar-  
 chevêques; lorsque le pape lui donna ensuite  
 le manteau ducal, il le fit asseoir entre les car-  
 dinaux, comme s'il venoit de le rendre leur égal;  
 enfin, Paul II lui présenta la rose d'or, que  
 le pontife est dans l'usage de donner le jour de  
 Pâques à quelqu'un des plus grands seigneurs  
 de la chrétienté (1). Aucune charte ne paroît  
 avoir été jointe à cette nomination; aucune du  
 moins n'est rapportée par l'annaliste de l'Eglise,  
 ou celui de la maison d'Este (2). Ce fut cepen-  
 dant en raison de ce titre nouveau, que cette  
 maison fut ensuite dépouillée d'un état qu'elle  
 avoit possédé plus de quatre siècles. Le vicariat  
 perpétuel du Saint-Siége, changé en duché, ne  
 fut plus qu'un fief de l'Eglise, qui, à l'extinc-  
 tion de la ligne légitime, devoit faire échute au  
 suzerain. Originellement, les seigneurs de Fer-  
 rare avoient reconnu la suzeraineté de l'Eglise,  
 pour se dispenser de reconnoître celle de l'em-

(1) Gio. Batt. Pigna Storia de' Principi d'Este. L. VIII,  
 p. 775.

(2) Annal. Eccles. Raynaldi. 1471, §. 56, p. 231. — Diario  
 Romano di Stefano Infessura. T. III. P. II, p. 1142. — Diario  
 Ferrarese. T. XXIV, p. 228.

pereur; ce n'étoit pas d'elle qu'ils tenoient leur autorité, mais d'un ancien contrat avec le peuple. La vaine pompe qui donna un titre à la maison d'Este, riva des chaînes que jusqu'on avoit à peine aperçues; la souveraineté de Ferrare fut considérée, aussi bien que la dignité ducale, comme une faveur du Saint-Siège qu'il avoit pu limiter par des conditions, et retirer quand il le trouveroit bon. Don César d'Este perdit le duché de Ferrare le 13 janvier 1598, parce que Borso avoit eu la foiblesse de recevoir la couronne ducal le 14 avril 1471.

Au reste, cette pompe théâtrale fut à peu près le dernier acte du règne de l'un et de l'autre. Paul II mourut subitement le 26 juillet de cette année, laissant après lui un trésor considérable en argent comptant, et surtout une grande quantité de pierres précieuses, pour lesquelles il avoit un goût puéril. Son avarice, qui étoit extrême, lui avoit attiré la haine de la cour romaine et de tous les seigneurs d'Italie. Il retenoit en commanderie tous les riches bénéfices des prélats qui mouroient, et il le faisoit pour le plaisir seulement d'entasser; car il n'enrichit point ses parens, et il n'employa pas plus ses trésors à satisfaire un luxe royal, qu'à l'avantage de l'Eglise, ou à l'accomplissement de ses projets (1).

(1) *Raynaldus Annal. Eccles.* 1471, §. 61-65, p. 252, — *Cron. di Bologna.* T. XVIII. *Rer. Italic.* p. 788.

Borso, premier duc de Ferrare, qui avoit rapporté de Rome une fièvre continue, qu'on attribuoit à un poison lent, mourut à son tour le 20 août 1471 (1). Ainsi la scène du monde étoit en entier renouvelée. Alfonse de Naples, Cosme de Médicis et son fils Pierre; François Sforza et sa femme Blanche; Jean Huniades et Scanderbeg, Jean d'Anjou, Sigismond Malatesti, tous ceux enfin qui avoient eu une part importante aux révolutions du milieu du seizième siècle, étoient emportés presque en même temps; et, en se retirant, ils faisoient place à de nouveaux personnages, animés par de nouveaux intérêts et de nouvelles passions (2).

(1) Ce n'est qu'avec une extrême défiance que dans la chronologie je m'écarte de Muratori, et surtout pour celle de la maison d'Este, dont il étoit l'historiographe en titre. Il dit cependant que Borso arriva à Ferrare, de retour de Rome le 18 mai, et qu'il y mourut le 27 du même mois (*Annali ad Annum*). Tandis que la chronique de Bologne, qui à cette époque s'écrivait jour par jour, parle au 3 juillet d'une ambassade qu'on lui envoya pendant qu'il étoit malade (T. XVIII, p. 787), et que le *Diario Ferrarese*, fixe également la mort de Borso au 20 août. T. XXIV, p. 229.

(2) En même temps que la génération précédente nous échappe, nous sommes aussi abandonnés par les historiens qui nous ont conduit jusqu'ici. La chronique de Bologne, qui comprend environ quatre cents ans, et qui a été continuée par une suite d'écrivains presque toujours contemporains, finit avec l'année 1471. (T. XVIII. *Rer. Ital.* p. 240-792). C'est une histoire populaire, où les bruits de la ville, le prix des denrées, toutes

CHAP. LXXXI. les nouvelles enfin des carrefours tiennent autant de place que les événemens historiques. Cependant lorsqu'une plus grande culture des esprits fit abandonner cette manière grossière d'écrire l'histoire, on perdit en même temps un des points de vue sous lesquels se présentoient les événemens, et on cessa d'avoir l'expression naïve des sentimens du peuple.

## CHAPITRE LXXXII.

*Sujets de la guerre des Turcs ; leurs ravages dans la Carniole et le Friuli ; ceux des Vénitiens dans la Grèce et l'Asie mineure. — Révolutions de Chypre, qui amènent ce royaume sous la dépendance de la république de Venise.*

1469—1475.

PAUL II n'avoit point voulu, pendant son pontificat, conserver la paix de l'Italie que son prédécesseur avoit établie ; mais il songea moins encore à défendre la chrétienté contre les invasions toujours plus menaçantes des Turcs. Un des principaux motifs qu'avoit eu le conclave, pour arrêter son choix sur lui, avoit été sa naissance vénitienne. On avoit cru que son affection pour sa patrie, que l'influence de ses parents, de ses amis, seconderoient les intentions de l'Eglise, qui vouloit rallier toute la chrétienté à la république de Venise, contre les Ottomans. On avoit vu Pie II prêt à monter sur la flotte du vieux doge, et l'on avoit compté que son successeur s'accorderoit mieux encore avec

CHAP. LXXXII. le premier magistrat de la république où il étoit né. Mais Paul II, incertain dans ses rapports avec sa patrie, fut, pendant l'expédition de Coléoni, sur le point de se déclarer contre elle; et lorsque ensuite il contracta une étroite alliance avec les Vénitiens, ce fut pour satisfaire sa propre ambition, en détournant les armées qu'ils employoient contre les Turcs. Il ne nuisit pas moins à leur cause, en dirigeant contre les hérétiques de Bohême les forces de Matthias Corvinus, leur unique allié.

Matthias Corvinus étoit fils du grand Jean Huniades, qui avoit été vingt ans le bouclier de la Hongrie. Ladislas de Pologne qu'il avoit fait roi, lui avoit en retour, donné la dignité de wayvode de Transylvanie. Pendant la minorité de Ladislas le Posthume ou l'Autrichien, que Frédéric III retenoit captif dans sa cour, Jean Huniades avoit gouverné douze ans le royaume comme régent et capitaine général. Un mois avant sa mort, il avoit encore, en 1456, repoussé Mahomet II de Belgrade (1). Ladislas le Posthume, fils d'Albert d'Autriche, loin de se montrer reconnoissant envers la famille de ce grand homme, jeta, lorsqu'il parvint au trône, Matthias Corvinus dans un cachot à Prague,

(1) *Spiegel der Ehren*. B. V, C. X, p. 626. — *Thomæ Ebdorfferi de Haselbach. Chron. Austriac.* L. IV, p. 880.

et fit mettre son frère à mort (1). Corvinus fut tiré de prison au bout de deux ans, par George Podiebrad, au moment de la mort subite de Ladislas, à Prague, le 23 novembre 1457; il avoit encore les fers aux pieds et aux mains lorsqu'il fut proclamé roi de Hongrie à la place de Ladislas, en même temps que George Podiebrad fut proclamé roi de Bohême. Il épousa la fille de ce dernier; et ces deux souverains, nommés par deux nations reconnoissantes, se montrèrent également dignes du trône (2). Le règne de Matthias Corvinus fut dès-lors signalé par des victoires aussi brillantes que celles de son père. En 1462, il recouvra Jaicza, capitale de la Bosnie, et il la défendit l'année suivante contre Mahomet II (3). La guerre s'étant dès-lors allumée entre les Vénitiens et les Turcs, Corvinus contracta une étroite alliance avec la république, et celle-ci lui fit passer chaque année cent mille ducats, pour défrayer en partie ses armemens (4). Le roi de Hongrie porta ses armes tour à tour dans la Rascie, la Valachie, la Croatie et la Transylvanie; il y remporta de brillantes vic-

(1) *Spiegel der Ehren.* B. V, C. XI, p. 633.

(2) *Spiegel der Ehren.* B. V, C. XII, p. 644. — *Thomas Ebendorfferi de Haselbach. Chron. Austr.* L. IV, p. 889.

(3) *Spiegel der Ehren.* B. V, C. XVIII, p. 754.

(4) *Bonfinius Rer. Ungaricar.* Deca III, L. LX, p. 535.

CHAP. LXXXII. toires sur les Musulmans, et plus encore sur les princes chrétiens leurs vassaux.

Le bruit de ces victoires ayant donné au pape une haute idée de la puissance de Matthias Corvinus, la cour de Rome le sollicita de tourner ses armes contre un ennemi qu'elle redoutoit moins que les Turcs, mais qu'elle haïssoit davantage; c'étoit George Podiebrad, roi de Bohême. La secte de Jean Huss étoit toujours fort nombreuse dans son royaume; et Podiebrad, élevé sur le trône par les suffrages de sa nation, étoit obligé de ménager des sectaires qui faisoient son plus ferme appui. La cour de Rome ne lui reprochoit point de partager leurs opinions, mais seulement de ne pas vouloir sévir contre eux. Pour écarter tout soupçon d'hérésie, il avoit offert de déclarer solennellement qu'il ne croyoit pas nécessaire aux fidèles de recevoir le sacrement sous les deux espèces; et on lui avoit répondu que sa déclaration ne suffisoit point, s'il n'autorisoit l'archevêque à punir sévèrement ceux qui donneroient ou recevraient la communion sous cette forme. « Qu'il déclare expressément, ajoutoit le pape, » si le bras séculier exécutera les sentences de » l'archevêque, pour punir les prêtres qui favo- » risent les erreurs; si on lui donnera toute » assistance réelle et actuelle pour réduire à » l'obéissance du siège apostolique tous ceux



» qui dévient, et pour extirper toutes les hérésies (1) ». Jamais le roi de Bohême ne voulut se soumettre à ces conditions ; jamais il ne voulut livrer aux tribunaux ecclésiastiques Rockizane, archevêque schismatique de Prague ; et ce refus de se joindre aux persécuteurs, considéré par Paul II comme une rébellion odieuse contre l'Eglise, attira enfin de la cour de Rome une sentence de déposition. George Podiebrad fut condamné, le 25 décembre 1466, comme coupable d'hérésie, et déclaré déchu du trône de Bohême (2). Ce trône fut offert à Casimir, roi de Pologne, qui ne voulut point l'accepter (3). Peu de mois après, une nouvelle excommunication atteignit tous les sujets demeurés fidèles à Podiebrad, et tous ceux qui lui prêteroiient aide ou faveur. En même temps, tous les princes chrétiens furent dégagés de tous les sermens qu'ils pouvoient lui avoir prêtés, et de tous les traités conclus avec lui ; enfin Rodolphe, évêque de Lavenza, fut chargé de prêcher une croisade contre la Bohême (4). C'étoit l'année

1467.

(1) *Articuli et modus super reductione Regni Bohemice in veram apostolicæ sedis obedientiam, Responsio ad tertium paragraphum. Pauli II Liber Brevium. Anno 7º, p. 150. — Raynaldi Annal. Eccles. 1471, §. 17-26, p. 224.*

(2) *Spiegel der Ehren. V. Buch., XLIX Capitel, p. 744.*

(3) *Raynaldi Annal. Eccles. 1466, §. 26-30, p. 185. — Jacobi Cardin. Papiensis. L. VI, et ejusd. epistola 282.*

(4) *Raynaldi Annal. 1467, §. 8, p. 186.*

qui suivit la mort de Scanderbeg ; la Macédoine venoit d'être mise à feu et à sang, et la Bosnie envahie ; et cependant le pape allumoit, sur les frontières mêmes de la chrétienté, une guerre civile insensée, qui favorisoit les progrès des Turcs. Matthias Corvinus se laissa séduire par l'espérance d'une nouvelle couronne ; il déclara, en 1468, la guerre à George Podiebrad, son allié, son beau-père et son libérateur ; il dégarnit les frontières de la Hongrie, pour dévaster et conquérir la Bohême ; il abandonna les Vénitiens dans la lutte où il s'étoit engagé de concert avec eux. Pendant sept ans, il continua ses attaques impolitiques, non plus contre Podiebrad, mort en 1470, mais contre Uladislas, fils du roi de Pologne, que les Bohémiens lui avoient substitué ; et tandis qu'il consumoit vainement ses forces dans ce combat, Mahomet II frappoit la chrétienté de coups désastreux (1).

Celui qui causa le plus de terreur aux Italiens fut une expédition conduite par Hassan Bey, chrétien renégat et pacha de Bosnie. Il avoit été appelé en Croatie, par un gentilhomme de cette province qui vouloit se venger de son frère ; il y pénétra, au mois de juillet 1469, avec

(1) *Bonfinius Rer. Ungar.* Deca IV, L. II, p. 574. — *Roy-naldi Annal. Eccles.* 1468, §. 9, p. 185. — *Dlugoss. Hist. Polon.* L. XIII, p. 465.

vingt mille chevaux, avant qu'on y eût fait aucun préparatif de défense : huit mille chrétiens qui s'étoient réfugiés dans une ville de Croatie, furent passés au fil de l'épée ; trois mille furent réduits en esclavage. L'armée turque, poursuivant ses succès, traversa la Carniole qu'elle ravagea ; elle avoit déjà pénétré jusqu'à cent soixante milles dans l'intérieur des terres, et elle n'avoit plus qu'une petite journée de chemin à faire pour se porter sur Trieste où sur les frontières du Friuli, et pour entrer en Italie. Mais les vainqueurs se trouvant suffisamment chargés de butin et embarrassés de captifs, retournèrent sur leurs pas sans avoir entrepris de s'emparer d'aucune place forte. Dix-huit mille chrétiens avoient été massacrés, quinze mille étoient emmenés en Turquie pour être vendus comme esclaves ; les vieillards ou les enfans n'avoient point été épargnés, toutes les moissons avoient été brûlées, tout le bétail que les Turcs n'avoient pu emmener avoit été égorgé, et l'on eût dit, non que des ennemis, mais que des furies avoient dévasté le pays (1). Les Turcs, pour rentrer en Bosnie, avoient à traverser un fleuve que le cardinal de Pavie

(1) *Comment. Jacobi Card. Papiens.* L. VII, p. 449. — *Ejusdem epistola.* 394. — *Annal. Eccles.* 1469, §. 14, p. 203. — *Spiegel der Ehren des Erzhauses Oesterreich.* Buch V, capitel XIX, p. 752.

nomme *Lupratia* (1). Il avoit été tellement grossi par les pluies, que leur armée fut obligée de s'arrêter huit jours sur ses bords, avant de pouvoir le passer. Pendant ce temps il auroit été facile de tirer une juste vengeance de leur barbarie, et de recouvrer de leurs mains les captifs et le butin qu'ils emmenoiént; mais c'étoit justement la saison où les Hongrois et les Autrichiens, laissant leurs frontières découvertes, ravageoient la Bohême. Matthias Corvinus faisoit alors prisonnier Victorin son beau-frère, fils de George Podiebrad, et il recevoit à Olmutz les couronnes du royaume de Bohême et du marquisat de Moravie, qu'il croyoit avoir conquis (2).

La république de Venise, qui avoit vu en tremblant l'armée turque s'approcher de ses frontières de terre-ferme, n'avoit garde cependant d'attaquer les Musulmans de ce côté : elle auroit craint de leur enseigner ainsi le chemin par lequel ils pouvoient pénétrer jusqu'au milieu de l'Italie. Ce n'étoit que par mer qu'elle vouloit combattre les Infidèles. Nicolas Canale, qui avoit succédé à Jacques Loredano dans le commandement des troupes vénitiennes en

(1) Fugger nomme cette rivière Caracane. Elle sépare la Bosnie de la Croatie. *Spiegel der Ehren.* p. 753.

(2) *Bonfinius. Rer. Ungaric.* Deca IV, L. II, p. 587. — *Annales Eccles.* 1469. §. 10, p. 202.

Grèce, rassembla une flotte de vingt-six galères à Négrepont, avec laquelle, après avoir menacé plusieurs îles de la mer Égée, il surprit la ville d'Éno sur le golfe Saronique, où il entra par escalade. Il ne paroît point que les Turcs eussent une garnison dans Éno; c'étoit une ville commerçante, assez riche, et habitée uniquement par des Grecs. Elle fut abandonnée au pillage, et après en avoir éprouvé toutes les horreurs, elle fut réduite en cendres : les lieux saints ne furent point épargnés, les religieuses enfermées dans des couvens que les Turcs avoient respectés, furent abandonnées à la brutalité des soldats; deux mille captifs furent emmenés à Négrepont : parmi eux on voyoit plusieurs respectables matrones grecques réduites en esclavage; enfin, un butin très-considérable enrichit les soldats (1). La nouvelle du sac d'Éno fut portée à Rome, en même temps que celle d'un avantage remporté sur les hérétiques de Bohême, et le pape ordonna des actions de grâces dans tous les temples pour ces heureux succès (2).

(1) *Comment. Jacobi Card. Pap. L. VII, p. 452. — Ejusd. Epistolæ. n° 227, p. 637. — M. Ant. Sabellico Hist. Venetæ. Deca III, L. VIII, f. 207. — And. Navagiero. p. 1127.*

(2) *Annal. Eccles. Raynaldi. 1469, §. 12, p. 203.* Les commentaires du cardinal de Pavie finissent à la mort du cardinal Carvajal, en 1469, peu de mois après la prise d'Éno. Ils forment en sept livres la continuation de ceux de Pie II. Le récit de l'expédition et de la mort de ce pontife est d'un grand intérêt :

Quoique les pirateries des Vénitiens ne désolassent à peu près que les sujets chrétiens de Mahomet II, ce terrible monarque étoit résolu à ne pas souffrir davantage de pareilles insultes. Le 2 août 1469, il prononça à Constantinople, et il fit répéter dans toutes les mosquées de son empire le vœu suivant : « Moi, Mahomet, fils » d'Amurath, sultan et gouverneur de Baram » et de Rachmaël, élevé par le Dieu suprême, » placé dans le cercle du soleil, couvert de gloire » par-dessus tous les empereurs, heureux en » toute chose, redouté des mortels, puissant » dans les armes, par les prières des saints qui » sont au ciel, et du grand prophète Mahomet, » empereur des empereurs et prince des princes » qui existent du levant au couchant ; je promets au Dieu unique, créateur de toute chose, » par mon vœu et mon serment, que je ne » verrai point le sommeil de mes yeux, que » je ne mangerai point de choses délicates ; que » je ne rechercherai point ce qui est agréable, » que je ne toucherai point à ce qui est beau, » que je ne détournerai point mon visage de » l'Occident à l'Orient, si je ne renverse et ne

dans la suite on trouve encore des faits bien observés et des détails curieux ; mais le cardinal de Pavie étoit loin d'avoir pour la rédaction et la disposition du sujet, et pour l'art de peindre les hommes et les lieux, un talent comparable à celui de Pie II. Dans l'édition *in-folio*, Francfort, 1614, ce commentaire occupe les pages 355-454.

» foule aux pieds de mes chevaux les dieux des  
 » nations, ces dieux de bois, d'airain, d'argent,  
 » d'or ou de peinture, que les disciples du  
 » Christ se sont faits de leurs mains; je jure que  
 » j'exterminerai toute leur iniquité de la face  
 » de la terre, du levant au couchant, à la gloire  
 » du Dieu de Sabaoth, et du grand prophète  
 » Mahomet. Et pour cette cause, je fais savoir  
 » à tous les peuples circoncis, mes sujets qui  
 » croient en Mahomet, à leurs chefs et à leurs  
 » auxiliaires, s'ils ont la crainte du Dieu fon-  
 » dateur du ciel et de la terre, et la crainte de  
 » ma puissance invincible, qu'ils aient à se  
 » rendre tous auprès de moi, le septième de  
 » la lune de ramadan, de cette année 874 de  
 » l'hégire (11 mars 1470), obéissant au précepte  
 » de Dieu et de Mahomet, dont le premier  
 » par sa providence, et le second par ses prières,  
 » nous assisteront sans aucun doute (1) ».

Sur cette invitation de Mahomet, une armée  
 formidable et une flotte comme les Musulmans  
 n'en avoient jamais mis en mer, se rassemblè-  
 rent à Constantinople. Les Latins exagéroient  
 toujours sans mesure, la force des armées mu-  
 sulmanes; ils se préparoient ainsi une excuse  
 pour leurs défaites, ou plus de gloire dans leurs  
 succès. Dans cette occasion, ils ne parlent pas de

(1) *Cardinalis Papiensis Epistola* 380, p. 723. — *Raynaldi  
 Annales Eccles.* 1470, §. 11, p. 210.

moins de quatre cents vaisseaux sortis de l'Hellespont, le 31 mai 1470, et de trois cent mille hommes qui s'avançoient de Thrace dans la Grèce (1). Encore qu'on réduise infiniment ces nombres, toujours est-il sûr que l'armée de Mahomet étoit de beaucoup supérieure à tout ce que les Vénitiens pouvoient lui opposer. Nicolas Canale, amiral de ceux-ci, étoit à Negrepont avec trente-cinq galères. Quand on lui rapporta que la flotte turque avoit paru près de Ténédos, il s'avança par le canal qui sépare Lemnos et Imbros, et il envoya devant lui Laurent Loredano avec dix galères, pour reconnoître les ennemis. Il lui ordonnoit de ne point éviter la bataille, s'ils n'avoient pas plus de soixante voiles, car lui-même ne tarderoit pas à venir au secours de son avant-garde, et il croyoit avec confiance qu'il battroit les infidèles, pourvu que ceux-ci ne fussent pas plus de deux contre un.

(1) *Francisci Philelphi*, L. 52, *Epistola ad Bernardum Justinianum*. — Antonio de Ripalta, dans les Annales de Plaisance, assure que les Turcs, entre leur flotte et leur armée, avoient 500,000 combattans. *Annal. Placent.* T. XX, p. 929. Mais les annales des Turcs n'indiquent nullement une armée très-formidable. « Mahomet, y est-il dit, ne pouvant supporter une longue » oisiveté, s'achemina par terre, vers l'Eurype, tandis qu'il y » envoyoit Mahmud pacha, avec une flotte qui portoit douze mille » hommes ». *Annales Turcici Leunclavii*. T. XVI, p. 258. — *Demetrius Cantemir*, *Hist. Oth.* L. III, Chap. I, §. 25, p. 110. Coriolanus Cepio lui donna 120,000 hommes. *De Rebus Venetis*. L. I, p. 341.



Mais si les Turcs avoient plus de soixante vaisseaux, il ordonnoit de faire force de voiles et de rames pour les éviter (1). Bientôt Loredano et Canale lui-même découvrirent la flotte musulmane, qui couvroit toute la mer. Les Turcs qui pour la première fois faisoient l'essai de leur marine, sentant leur infériorité pour la manœuvre et la grandeur des vaisseaux, avoient compensé ce désavantage à la manière des barbares, en redoublant leur nombre. Les Vénitiens crurent n'avoir d'autre parti à prendre que celui de la fuite; profitant de l'obscurité de la nuit, ils se mirent à couvert, derrière l'île de Scyros, tandis que les Turcs y faisoient une descente pour la saccager et la brûler. Canale prévint alors que cet armement étoit destiné contre Négrepont; il envoya trois galères, avec le plus de vivres qu'il pût rassembler, à Chalcis, capitale de l'île: peu de jours après il en envoya deux autres encore; mais alors il n'étoit plus possible d'entrer dans le détroit, les Turcs en avoient fortifié tous les passages.

L'île d'Eubée ou de Négrepont s'étend le long des côtes de la Thessalie, de la Béotie et de l'Attique, par une longueur de cent quarante milles: elle n'a nulle part plus de quarante ou moins de vingt milles de largeur, et son circuit, allongé par beaucoup de sinuosités, est de 365

(1) *M. Ant. Sabellico. Deca III, L. VIII, f. 207, vº.*

milles. Les villes nombreuses dont elle avoit été couverte autrefois, étoient alors presque toutes détruites. Celle de Négrepont, ou Chalcis, demuroit seule sur pied, au bord du détroit de l'Eurype, à l'endroit où il a le moins de largeur. Luigi Calvo commandoit dans cette ville comme capitaine, Jean Bondumieri comme provvediteur, et Paul Erizzo comme podestat; une foible garnison avec quelques nobles Vénitiens étoit sous leurs ordres. Cependant Mahomet II arriva dans la Béotie, vis-à-vis de Négrepont, avec son armée de terre, que Sabellicus, le plus modéré des Latins, dans son calcul, porte à cent vingt mille hommes. La flotte turque s'étoit déjà emparée du canal, et elle avoit cherché à en fermer l'entrée avec des chaînes arrêtées à des vaisseaux coulés à fond, de place en place (1). Dès que le sultan fut arrivé en vue de l'île, les Turcs s'efforcèrent de lier, par un pont de bateaux, l'Eubée à la Béotie; et après quelques combats vaillamment soutenus par les habitans, ce pont fut établi devant l'église de Saint-Marc, à un mille de distance de la ville (2). Aussitôt le siège fut commencé, plusieurs batteries furent ouvertes; et l'on regardoit alors l'activité de l'artillerie turque comme prodigieuse, parce

(1) *F. Philolphi epist. ad Federicum Urbinati Comitem.* L. 52.

(2) *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. VIII, f. 208. — *Andr. Navagiero Storia Veneziana.* p. 1128.

que chaque bouche à feu tiroit contre les murs CHAP. LXXXI.  
cinquante-cinq coups par jour. 1470.

Cependant on avoit porté à Venise la nouvelle du siège de Négrepont, et du danger que couroit cette île; elle étoit regardée comme le chef-lieu de toutes les colonies militaires des Vénitiens dans l'Archipel. Le sénat fit armer avec précipitation tout ce qu'il avoit de galères, et à mesure qu'elles furent prêtes, il les envoya joindre Nicolas Canale, en lui donnant l'ordre de tout hasarder pour délivrer Négrepont. De son côté, Girolamo Molini qui, avec le titre de duc, gouvernoit Candie pour la république, avoit envoyé à la flotte sept grosses galères chargées de vivres. Après avoir reçu ces renforts, l'amiral vénitien pouvoit se croire en état de se mesurer avec les Turcs. Il n'y avoit plus de temps à perdre pour délivrer les assiégés. Trois assauts leur avoient été livrés successivement, le 25, le 30 juin et le 5 juillet (1); et quoique les Vénitiens cherchassent à s'encourager, en affirmant que 16,000 Turcs avoient été tués dans les deux premiers assauts, et 5,000 dans le troisième, les pertes des assiégés, dont le calcul étoit mieux avéré, devenoient pour eux plus effrayantes. Nicolas Canale, poussé par un vent favorable, et secondé par les courans,

(1) *Marin Sanuto vita de' Duchi di Venezia.* p. 1190.

rompit enfin les chaînes qui lui fermoient l'entrée de l'Eurype, et parut le 11 juillet en vue de la ville, de la flotte turque, et du pont, dont il n'étoit plus qu'à un mille. Les assiégés, au comble de la joie, se crurent délivrés. Mahomet craignant de voir le pont coupé, et de se trouver enfermé dans l'île, fut, à ce qu'on assure, sur le point de s'enfuir. Mais Canale n'avoit été suivi que par quatorze galères et deux vaisseaux; la peur, ou quelque mal entendu avoit arrêté tout le reste de sa flotte en dehors de l'Eurype. Cependant son pilote, Candiano, et deux capitaines de vaisseaux, les frères Pizzamani, l'exhortoient à venir donner contre le pont; ils se croyoient assurés de le rompre, à l'aide du courant et du vent qui les secundoient, et ils redoutoient peu la flotte turque rangée derrière le pont, dans un lieu trop étroit pour manœuvrer. Mais Canale manqua de résolution: il défendit à son pilote de passer outre, jusqu'à ce qu'il eût été rejoint par le reste de sa flotte, à laquelle il envoyoit message sur message pour la presser. Pendant qu'il l'attendoit vainement, Mahomet II avoit livré un quatrième assaut, et en même temps il avoit fait approcher sa flotte des murs, du côté de Borgo alla Zuecca. Les assiégés avoient les yeux toujours fixés sur le lieu où ils avoient vu paroître les voiles vénitiennes, dont l'immobilité les désespéroit. Ce-

pendant ils se défendirent avec une extrême vaillance, jusqu'à ce que la nuit séparât les combattans. Au point du jour, le 12, le combat recommença, et les assiégés opposèrent toujours la même résistance. Déjà les brèches étoient praticables; des soldats toujours nouveaux se présentoient à l'attaque, et les Chalcidiens étoient accablés de fatigue. Vers la deuxième heure du jour, ils furent repoussés des murailles; mais comme toutes les rues étoient barricadées, ils continuèrent à se défendre dans la ville, jusqu'à la mort du dernier d'entre eux. Tous périrent, car le féroce Mahomet avoit fait publier dans son camp, qu'il enverroit au supplice quiconque auroit épargné un seul prisonnier âgé de plus de vingt ans (1). Les cadavres, rassemblés sur la place de Saint-François, et sur celle du Patriarche, furent ensuite jetés à la mer.

Pendant que cette effroyable boucherie duroit encore, le reste de la flotte vint joindre Canale; mais il étoit trop tard; les étendards de Saint-Marc étoient arrachés des murailles, la ville étoit perdue, et les soldats des galères découragés. Les Vénitiens ressortirent en hâte

(1) *M. A. Sabellico*. Deca III, L. VIII, f. 209. — *Andrea Navagiero Storia Veneziana*, p. 1128. — *Crusii Turco Græcia Histor. politic.* L. I, p. 25. — *Sansovino dell' origine e Impero de' Turchi*. L. II, f. 167.

du canal de l'Eurype, frémissant de douleur et de rage d'avoir laissé détruire sous leurs yeux une colonie si importante. Deux de ces commandans vénitiens qui étoient dans Chalcis, étoient morts les armes à la main; Paul Erizzi, le troisième, s'étoit enfermé dans la citadelle; il la rendit sous condition d'avoir la tête sauve. Mahomet ordonna qu'il fût scié par le milieu du corps, ajoutant avec une atroce plaisanterie, qu'il n'avoit garanti que sa tête, et qu'il la lui laissoit (1).

La douleur que causa la perte de Négrepont à Venise, fut accompagnée de la plus violente indignation contre Nicolas Canale. Loin d'encourager ses soldats au combat, il avoit retenu des guerriers plus ardens que lui, et il s'étoit refusé à tenter de rompre le pont de vaisseaux des Turcs, au moment où il auroit pu sauver ainsi la ville. Son courage n'avoit jusqu'alors jamais paru douteux dans les combats; mais on prétendit que dans cette occasion, la présence de son fils sur la flotte, lui avoit inspiré une crainte inaccoutumée. Après la chute de Chalcis il ne fit rien pour réparer l'affront que l'étendard de Saint-Marc avoit reçu. Cependant Jacques Véniero, et d'autres encore, lui avoient

(1) *Annales Ecclesiastici*. 1470, §. 12-36, p. 210. — *M. Ant. Sabellico Hist. Veneta*. Deca III, L. VIII, f. 208-209. — *Marin Sanuto vite de' Duchi di Venezia*. p. 1190.

amené de si puissans renforts, qu'il avoit enfin réuni cent galères sous ses ordres. Cet armement étoit bien plus redoutable que celui des Turcs, lors même que la flotte de ceux-ci auroit été effectivement composée de quatre cents vaisseaux, comme le rapportent plusieurs historiens. Le sultan avoit réuni tous ceux du commerce, tous ceux qui pouvoient lui servir de transports, et sa flotte mal aguerrie ne savoit ni manœuvrer dans les batailles, ni obéir aux signaux, tandis que les Vénitiens étoient les plus hardis marins de la Méditerranée, parce qu'ils en étoient les plus habiles.

Après la conquête de Négrepont, la flotte ottomane se retira vers les Dardanelles, et Nicolas Canale la suivit jusqu'auprès de Scio; là, il assembla un conseil de guerre, et sur l'avis de ses capitaines, il s'abstint d'attaquer les Turcs, qui se croyoient déjà perdus. Il revint ensuite à Négrepont qu'il tenta de reprendre, mais l'attaque des troupes de débarquement n'ayant pas été bien combinée avec celle des galères, il fut repoussé avec perte. Pendant que cette action duroit encore, Pierre Mocénigo, que la république avoit nommé pour le remplacer, arriva auprès de lui. Mocénigo déclara que pour ne point déranger, par son arrivée, des plans combinés d'avance, il étoit prêt à combattre sous les ordres de Canale, si celui-ci

vouloit renouveler l'attaque. Canale s'y refusa, tout en déclarant que si Mocénigo vouloit combattre, il étoit prêt à servir sous lui. Tous deux sembloient redouter la responsabilité d'une entreprise trop périlleuse; tous deux refusèrent, de tenter la fortune; mais Mocénigo ayant vainement offert à son prédécesseur une occasion de se réhabiliter, prit le commandement de la flotte, déploya la commission dont il étoit chargé par le conseil des dix, fit arrêter Canale, et l'envoya chargé de fers à Venise; après quoi il ramena ses vaisseaux dans les ports de la Morée pour y passer l'hiver (1).

Nicolas Canale ne demeura pas sans apologiste: le pape Paul II écrivit au doge de Venise pour le justifier; François Philelphe, auquel sa haute réputation littéraire donnoit, en politique, un crédit presque égal à celui que Pétrarque avoit exercé dans le siècle précédent, composa aussi une apologie de ce général. Canale fut néanmoins relégué à Porto Gruero pour le reste de ses jours.

La conquête de Négrepont causa dans la chrétienté un effroi universel. Jusqu'alors les Vénitiens avoient paru maîtres de la mer.

(1) *M. Ant. Sabellico*. Deca III, L. IX, f. 209-210. — *Andrea Navagiero*. *Storia Veneziana*. p. 1129. — *Coriolanus Cepio de rebus Venetis*. L. I, p. 341.



Quelque supériorité que le nombre ou une force brutale pût donner aux Turcs, on les avoit arrêtés par le moindre canal. Un bras de mer sembloit une barrière insurmontable pour les étendards du croissant. Encore que la conquête de l'Illyrie les eût rapprochés du centre de la civilisation, on supposoit toujours qu'ils seroient arrêtés par la double chaîne des montagnes qui se présenteroient à eux avant d'entrer en Italie, et l'on ne songeoit pas même au danger de cette longue étendue de côtes, depuis Regio de Calabre jusqu'à Venise, d'où l'on avoit partout à la portée de la vue des pays musulmans. Comme ces côtes n'avoient pas été insultées depuis le dixième siècle, on les croyoit à l'abri de toute attaque. La création subite d'une redoutable marine musulmane, apprit à tous les pays baignés par la mer, que leurs portes étoient ouvertes à un conquérant résolu à détruire le siège de la religion chrétienne (1). Ferdinand, dont les états n'étoient séparés de la Turquie que par un canal de douze lieues de largeur, fut à juste titre le plus effrayé; Mahomet lui avoit communiqué, avec une arrogance insultante, sa victoire de Négrepont, le priant de s'en réjouir avec lui. Le roi de Naples répondit qu'une victoire remportée sur

(1) *Antonio de Ripalta Annal. Placentini. T. XX, p. 929.*

des Chrétiens ses alliés, ne pouvoit être pour lui une occasion de joie ; qu'il ne pouvoit conserver d'amitié pour sa hauteſſe, tant que ſa foi étoit en danger ; qu'il ne manqueroit point aux beſoins de ſa religion, et qu'il donneroît ordre à ſa flotte de ſe joindre aux Vénitiens pour combattre les Ottomans (1).

Bessarion, cardinal de Nice, l'un des plus illuſtres parmi ces Grecs qui avoient aſſiſté aux conciles de Ferrare et de Florence, invitoit déjà les autres Grecs, ſes compatriotes, à ſ'enfuir loin de cette Italie où ils ne pouvoient plus trouver de ſûreté (2). Cependant il avoit auſſi adreſſé une exhortation éloquente aux princes de cette contrée, pour leur montrer le danger affreux qui les menaçoit (3). Le pape Paul II, qui ſavoit que Mahomet en vouloit perſonnellement à lui et à ſon ſiège, ſ'adreſſoit à tous les états chrétiens pour ſ'efforcer de les réunir. Galeaz Sforza venoit d'attaquer les ſeigneurs de Correggio, et de leur enlever Breſcello ; Paul le ſupplia de poſer les armes, et de ne pas pourſuivre davantage ces petits princes, dont les autres fiefs étoient ſous la

(1) Les deux lettres ſont rapportées dans Guernieri Bernio Cronica d'Agobbio. T. XXI, p. 1019.

(2) Lettre du cardinal Bessarion à un abbé Bessarion. *Apud Raynaldum Annal. Eccles.* 1470.

(3) *Ibid.* §. 24, p. 213 et §. 29, p. 214.

protection du duc de Modène (1). Les Vénitiens faisoient sur le Mincio des travaux qui donnoient de l'inquiétude au marquis de Mantoue, et qui l'avoient engagé à recourir à la garantie du duc de Milan ; Paul II leur écrivit pour les presser de se désister d'une entreprise qui pouvoit troubler la paix de l'Italie (2). Nous avons vu qu'il renonça lui-même à ses projets d'envahissement sur le territoire de Rimini, et à sa vengeance contre Ferdinand. Il ne négligea point non plus les moindres potentats : Louis marquis de Mantoue, Guillaume de Montferrat, Amédée IX de Savoie, les Siennois, les Lucquois, le roi Jean d'Aragon à qui la Sicile étoit soumise. Il réussit enfin à engager leurs ambassadeurs à renouveler la ligue d'Italie, aux mêmes conditions sous lesquelles elle avoit été conclue à Venise en 1454, et confirmée à Naples le 26 Janvier suivant. Cette alliance de tous les états d'Italie pour leur défense mutuelle, fut publiée à Rome le 22 décembre 1470, et célébrée en chaque lieu par les fêtes du peuple (3).

Paul II avoit aussi tourné ses vues vers l'Alle-

(1) *Bulla Pauli II, 17 septembris 1470, in libro Brevium Anno septimo.* p. 3. — *Raynaldi Annal.* §. 39, p. 216.

(2) *In libro Brevium, et apud Raynaldum.* §. 40, p. 217.

(3) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1470, §. 42, p. 217.

magne ; il approuva, le 14 janvier 1471, la paix qui venoit d'être conclue entre Matthias Corvinus et l'empereur Frédéric III, qui tous deux excités par lui, avoient prétendu à la couronne de Bohême, et se l'étoient disputée l'épée à la main (1). Il envoya François, cardinal de Sienne, qui fut depuis Pie III, à la diète convoquée à Ratisbonne pour le 25 avril 1471 (2). Il le chargea d'une double mission ; d'une part, le cardinal devoit hâter les secours nécessaires pour préserver l'Allemagne d'invasions semblables à celles qui venoient de dévaster la Carniole et la Carinthie ; de l'autre, il devoit empêcher les princes de l'Empire de prendre quelque résolution favorable à George Podiebrad. La mort de ce roi de Bohême rendit vaine cette partie de la mission du légat (3).

La première assemblée de cette diète, dont on attendoit de si puissans secours, ne fut tenue que le 24 juin. L'évêque de Trente parla le premier : ce fut lui qui exposa aux princes les ravages commis par les Turcs, sur les frontières d'Allemagne, dans les deux précédentes années (4). Le cardinal de Sienne, qui avoit vécu

(1) *Pauli II. Liber Brevium Anno VII.* p. 75. — *Raynaldi Annal. Eccles.* 1471, §. 1, p. 221.

(2) *Spiegel der Ehren.* B. V, C. XX, p. 757.

(3) *Raynaldi Annal. Eccl.* 1471, §. 3, p. 221.

(4) *Spiegel der Ehren.* B. V, C. XX, p. 758.

en Allemagne avec son oncle Pie II, et qui con-  
 noissoit tous les intérêts de cette contrée, parla  
 à son tour avec beaucoup de force, pour enga-  
 ger les Allemands à défendre la patrie com-  
 mune (1). Le lendemain, Paul Morosini, am-  
 bassadeur des Vénitiens, s'adressa à la nation  
 germanique : « Depuis plus de deux cents ans,  
 » dit-il, les Vénitiens ont commencé à faire la  
 » guerre aux Turcs, ils ont soutenu seuls, et  
 » surtout pendant les huit dernières années,  
 » leurs constantes attaques en Thrace et en  
 » Illyrie. Ils se sont présentés seuls comme les  
 » défenseurs de la chrétienté, et cependant,  
 » dans un danger commun à tous, ils se trou-  
 » vent abandonnés par le reste des Chrétiens.  
 » La puissance de l'ennemi s'est accrue pendant  
 » le sommeil de l'Europe. Plût à Dieu que celle-  
 » ci, en se réveillant, fût encore assez forte  
 » pour lui résister. Cet ennemi s'avance égale-  
 » ment par l'Illyrie, par la Pannonie, et par le  
 » golfe Adriatique; il ne laisse espérer de sûreté  
 » ni sur la terre ni sur la mer. Que les Alle-  
 » mands voient enfin quelle est l'espèce de  
 » guerre dont ils sont menacés. Les vieillards  
 » sont massacrés; les enfans étranglés; tous ceux  
 » qui, réduits en esclavage, peuvent être mis à  
 » prix, sont entraînés par les barbares, pour être

CHAP. LXXXII.

1471.

(1) *Spiegel der Ehren*. B. V, C. XX, p. 758.

» vendus dans le fond de l'Asie; les temples  
 » sont brûlés avec leurs prêtres qu'on y en-  
 » ferme; tous les produits de l'agriculture et  
 » des arts sont détruits par le fer et le feu. . . .  
 » Cependant, ajouta-t-il, il n'y a point lieu de  
 » désespérer encore, pourvu que les Allemands  
 » apportent au combat cette valeur avec laquelle  
 » on doit défendre sa vie et la liberté des siens.  
 » Les Vénitiens ont encore une flotte nom-  
 » breuse et des garnisons semées sur toutes  
 » les côtes de l'Illyrie et de la Grèce; vingt-cinq  
 » mille hommes servent sous leurs étendards.  
 » Le roi Ferdinand joindra vingt-trois galères  
 » aux soixante qu'ils ont déjà; le reste de l'Italie  
 » portera aisément leur flotte à cent-vingt vais-  
 » seaux; si les Allemands les secondent par terre  
 » avec autant de vigueur, bientôt ils seront hors  
 » de danger, et le reste de la chrétienté demeu-  
 » rera garanti (1) ».

Dans une autre session, on lut à la diète des lettres adressées par les états de Carniole. Dans tout le pays ouvert, y étoit-il dit, il ne restoit plus aucun temple ni aucune maison de cultivateurs. Les cadavres des enfans et des vieillards que les Turcs avoient égorgés, parce qu'ils ne trouvoient point à les vendre, n'avoient point

(1) Relation de Campanus, évêque de Teramo, qui étoit en-  
 voyé à la diète avec le cardinal de Sienne. *Epistol. L. VI,*  
 n° 12. *Raynald. Annal.* 1711, §. 9, p. 222.

encore été ensevelis, et corrompoient l'air par leur puanteur; et cependant près de vingt mille captifs avoient été enlevés de cette seule province. Les Turcs y avoient fortifié quelques places, où ils mettoient en sûreté leur butin, après avoir dévasté tout le voisinage. D'autre part, on lut aussi des lettres reçues de Strigonie et des magnats de Hongrie: elles annonçoient que l'armée des Turcs, partagée en deux corps, menaçoit les frontières des Chrétiens; l'une avoit pris la route de la Carniole, et entroit en Allemagne par les états de Frédéric III; l'autre s'étoit arrêtée sur la Save, et elle paroissoit vouloir y établir un pont et une forteresse, pour étendre de là ses ravages dans la Hongrie. Les Hongrois ajoutaient que depuis cent ans ils combattoient contre les Turcs, que leur royaume étoit épuisé d'hommes et d'argent; que s'ils ne recevoient des secours étrangers, ils ne pourroient soutenir plus long-temps les attaques d'un ennemi si puissant et si obstiné; qu'ils combattoient autant pour la cause commune que pour eux-mêmes; et que, quoiqu'ils fussent les premiers exposés au danger, ils ne périroient pas seuls; qu'ils s'adressoient à l'empereur et aux princes d'Allemagne, comme à ceux qui se trouveroient les premiers à découvert, s'ils succomboient; et qu'après tout, c'étoit à celui que le titre d'empereur mettoit à la tête

CHAP. LXXXII.

1471.

de la république chrétienne, à se ranger le premier parmi les défenseurs de la chrétienté (1).

Mais cet empereur étoit loin de répondre par son zèle à ce qu'on demandoit de lui. Pendant qu'on délibéroit, la Carniole étoit dévastée, et il ne faisoit rien pour la défendre, rien pour la venger (2); il ne songeoit point à secourir ses alliés et ses voisins, mais il demandoit seulement à la diète de lui accorder dix mille hommes, dont le quart fut de cavalerie, pour garder ses frontières (3); bientôt même il n'en voulut plus que quatre mille, effrayé sans doute de l'obligation que lui imposeroit une armée plus nombreuse, celle de s'engager dans une guerre plus active, comme aussi peut-être de la nécessité de la défrayer, tandis qu'elle traverseroit ses états. Après de très-longues délibérations, la diète décida enfin, dans sa séance du 19 juillet, que l'empire entier contribueroit en proportion de ses revenus; en sorte que chaque millier de florins de capital fourniroit et entretiendroit un cavalier. On annonça aux légats et à l'ambassadeur vénitien, que cette levée pourroit produire deux-cent mille hommes

(1) *Joan. Ant. Campani Epistolar.* L. VI, n° 13. — *Succo. Cardinal. Papiensis. epistol.* 375, p. 718. — *Raynaldi Annal. Eccles.* 1471, §. 11, p. 225.

(2) *Dlugoss. Histor. Polonicæ.* L. XIII, p. 476.

(3) *Spiegel der Ehren.* B. V, C. XX, p. 759.



équipés et entretenus. Ils répondirent avec dé- CHAP. LXXXII.  
 fiance, à un calcul si exagéré, que quatre-vingt 1471.  
 mille hommes, si on pouvoit les obtenir, suf-  
 firoient de reste (1). Mais il étoit bien difficile  
 de mettre à exécution un décret aussi vague,  
 et de soigner une pareille répartition dans chaque  
 état de l'empire; toute l'activité de l'empereur  
 le plus ambitieux et le plus accrédité y auroit  
 à peine pu suffire. Frédéric III n'y songea seu-  
 lement pas; déjà il n'étoit plus occupé que de sa  
 rivalité avec l'électeur palatin (2). La diète fut  
 transférée à Nuremberg; aucune de ses ordon-  
 nances ne fut exécutée, et l'Allemagne, la  
 Hongrie et l'Italie furent abandonnées sans dé-  
 fense à la fureur des Turcs (3).

Paul II avoit chargé le cardinal de Sienne de  
 solliciter la diète de Ratisbonne, pour qu'elle  
 fit la guerre aux Bohémiens aussi bien qu'aux  
 Turcs (4). Il repoussa même, comme une ca-  
 lomnie, la supposition qu'il eût jamais consenti  
 à quelque accord avec Podiebrad, si ce monarque  
 avoit vécu (5). Les délibérations des Allemands

(1) *Raynaldi. Annal. Eccles.* 1471, §. 12, p. 225.

(2) *Spiegel der Ehren.* B. V, C. XX, p. 761.

(3) *Campanus Lib. VI. Epist.* 22. — *Raynaldi.* §. 13-14, p. 225.

(4) *Lettre de Paul II, du 8 avril. Liber Brevium anno VII.* p. 128. *Raynaldi.* §. 26, p. 225.

(5) *Bref de Paul II, du 25 juin. ibid.* §. 28, p. 226.

ne furent suivies d'aucun effet ; mais Matthias Corvinus, roi de Hongrie, à qui le pape avoit accordé la couronne de Bohême, poursuivoit ses projets de conquête dans ce royaume. Les Bohémiens, plutôt que de se soumettre à lui, avoient offert la royauté à Uladislas, fils du roi de Pologne, qui vint se mettre à leur tête. En même temps Casimir, son père, appelé par les mécontents de Hongrie, vint attaquer Corvinus dans ses propres états, et s'avança jusqu'à Nitria, où il soutint ensuite un siège (1). Ainsi donc, loin que les Hongrois fussent assistés par le reste de la chrétienté, le pape les affoiblissoit par une diversion puissante, et les Polonois par une invasion redoutable. La campagne contre les Turcs ne fut cependant point aussi désastreuse pour la chrétienté qu'on auroit pu le craindre. Ils avoient achevé, sur les frontières de la Syrmie, au passage de la Save, les fortifications d'une citadelle qu'ils nommèrent dans leur langue *Sabatz* ou *l'Admirable* (2). Mais Mahomet ne conduisit cette année aucune expédition par lui-même, et celles de ses pachas étoient beaucoup moins redoutables. Il parut même avoir quelque pensée de faire la paix

(1) *Bonfinius Rerum Ungaricarum*. Deca IV, L. III, p. 590. — *Dlugossi Hist. Polon.* L. XIII, p. 471.

(2) *Bonfinius Rer. Ungar.* Deca IV, L. II, p. 583. — *Spiegel der Ehren.* B. V, C. XX, 763.

avec les Vénitiens. La veuve d'Amurat II, CHAP. LXXXII.  
 fille de George Bulkowitz, dernier despote de 1471.  
 Serbie, offrit pour en être médiatrice; et deux  
 ambassadeurs vénitiens, Nicolas Cocco et Fran-  
 çois Cappello, furent envoyés auprès d'elle et  
 ensuite auprès de Mahomet. Ce monarque avoit  
 été informé des armemens de la ligue, et il vou-  
 loit les ralentir par une négociation : c'étoit  
 dans ce but seul qu'il avoit appelé les députés  
 vénitiens à la Porte, et il les renvoya sans rien  
 conclure (1).

Ce n'étoit pas au reste parmi les Européens  
 et les Chrétiens seulement, que Paul II et les  
 Vénitiens avoient été chercher des auxiliaires  
 contre les Turcs ; une négociation beaucoup  
 plus extraordinaire étoit entamée entre eux  
 et Hassan Beg, ou Ussun Cassan, qui avoit  
 conquis la Perse en 1468, sur les descendans  
 de Timour, et qui y avoit fondé la dynastie  
 du Mouton blanc (1). Un frère Louis de Bologne,  
 de l'ordre de Saint-François, se rendit par  
 Caffa, auprès du conquérant de la Perse, pour  
 l'exciter à faire valoir les droits de cet empire

(1) *M. Ant. Sabellico. Deca III, L. IX, f. 210, v. — Andr. Strategero. T. XXIII, p. 1150. — Coriol. Cepio. L. I, p. 542.*

(2) Voyez d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, au mot *Uzun Hassan Beg*. L'h aspirée des orientaux se confond avec le C. Le nom turc d'*Uzun*, de même que celui de *Al Thavi*, que lui donnent les Arabes, veut dire *le long*.

qu'il renouvelloit, sur le Colchide et Trébisonde, et pour lui promettre en même temps les secours des occidentaux, dans une guerre contre les Turcs. Ussun Cassan s'engagea en effet dans cette confédération; il écrivit à Paul II une lettre emphatique, et d'un style oriental, pour lui promettre sa coopération. Après avoir pris pour lui-même les titres les plus pompeux, il en accorda aussi au pape de très-magnifiques; l'annaliste de l'Église y a vu une confession de la grandeur des pontifes, arrachée à un infidèle par la force de la vérité (1). Le défi qu'Ussun Cassan envoya peu de temps après à Mahomet II, étoit tout symbolique. L'ambassadeur persan versa devant le trône du sultan un sac de millet, qu'il balaya ensuite: ainsi le balai d'Ussun devoit emporter aisément toute la multitude de l'armée ottomane. Mahomet répondit dans le même style; après avoir fait étendre le millet de nouveau, il fit apporter des poules qui le mangèrent. « Dis à ton maître, ambassadeur, ajouta-t-il, » que comme mes poules ont mangé son millet, » ainsi mes janissaires mangeront ses bergers » de Tartarie, dont il a cru faire des vol- » dats (2) ».

(1) La lettre est rapportée *Annal. Eccles.* 1471, §. 48, p. 229.

(2) *Marin Sanuto vite de' Duchi.* p. 1197.

Le pape, qui avoit commencé ces négociations, ne put pas voir la suite de ces menaces mutuelles; il mourut, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, le 26 juillet 1471 (1). François de la Rovère de Savonne, que Paul II avoit tiré de l'ordre de Saint-François dont il étoit général, et qu'il avoit fait cardinal de Saint-Pierre *ad vincula*, lui fut donné pour successeur, le 9 août 1471, sous le nom de Sixte IV (2). La Rovère étoit alors âgé de cinquante-sept ans; il étoit sorti de la plus basse classe, mais depuis son exaltation, il chercha à confondre son origine avec celle de la noble maison de la Rovère de Turin, qui portoit le même nom que lui. Cette maison ayant répondu à ses avances, il récompensa sa condescendance par deux chapeaux de cardinaux (3). Ce pape, qui sacrifia ensuite scandaleusement les intérêts de l'Église à la grandeur de sa famille, et qui, comme le remarque Macchiavel, « montra

(1) La mort subite de Paul II, qui paroît avoir été causée par des melons mangés en trop grande abondance, fut prise par ses nombreux ennemis pour un jugement du ciel. Guernieri Bernio, l'historien d'Agobbio, qui termine sa narration à l'année suivante, raconte, comme un fait constant, que ce pape fut étranglé par les diables. On trouva, dit-il, son corps tout noir étendu par terre, et la porte de sa chambre fermée en-dedans. *Cronica d'Agobbio*. T. XXI, p. 1021.

(2) *Diario di Stefano Infessura*. T. III, P. II, p. 1145.

(3) *Annales Ecclesiastici*. 1471, §. 66-70, p. 233.

» le premier tout ce que pouvoit un souverain  
 » pontife, et comment beaucoup de choses,  
 » qu'on appelloit auparavant des erreurs, pou-  
 » voient être cachées sous l'autorité pontifi-  
 » cale (1) », parut, dans les premiers mois de  
 son règne, tout occupé des intérêts publics, et  
 de la défense de la chrétienté. Il se montra même  
 disposé à accorder à la Bohême une pacification  
 ou une trêve, pour réserver de plus grandes  
 forces à opposer aux Turcs (2). Mais tandis  
 qu'il s'occupoit d'apaiser ces troubles éloignés,  
 peu s'en fallût qu'une guerre civile allumée  
 dans le duché de Ferrare, ne contraignît la ré-  
 publique de Venise à diviser ses forces, pour  
 faire respecter ses frontières.

Borso d'Este étoit mort le 20 août, moins  
 d'un mois après le pontife qui l'avoit fait duc  
 de Ferrare. Cet aimable prince ne laissoit point  
 d'enfans; il avoit paru traiter avec une égale  
 prédilection son neveu et son frère. Le premier,  
 Nicolas d'Este, étoit fils légitime de Lionnel,  
 prédécesseur de son frère Borso, et bâtard  
 comme lui; le second, Hercule d'Este, étoit fils  
 légitime de Nicolas III, père de Borso. Le droit  
 de succession, mal établi dans la maison d'Este,  
 sembloit n'appeler à la couronne ducale que

(1) *Macchiavelli Istorie*. L. VII, p. 324.

(2) *D'ploina apud Rayna'dum*. 1471, §. 77, p. 235.

celui entre les princes qui étoit en état de gouverner. Parmi les enfans de Nicolas III, les deux bâtards avoient passé avant les deux fils légitimes, uniquement parce que ceux-ci, nés de Richarde de Saluces, étoient encore en bas âge à la mort de leur père. Le fils de Lionnel, né d'un légitime mariage avec une princesse de Gonzague, avoit pour la même raison fait place à son oncle Borso. Mais à la mort de ce dernier, Nicolas et Hercule étoient tous deux fort en âge de gouverner. Les droits de l'un et de l'autre paroisoient égaux. Ni l'institution des duchés de Modène et de Reggio par l'empereur, ni celle du duché de Ferrare par le pape, n'avoient décidé entre eux, et Borso lui-même ne s'étoit pas déclaré davantage. Lorsque sa maladie fit prévoir une prochaine ouverture de la succession, les deux prétendans cherchèrent à s'emparer des lieux forts, pour être en état de dicter la loi; en même temps ils s'assurèrent d'alliances étrangères. Hercule, le premier, se rendit maître de Castel Novo sur le Pô, et y établit beaucoup d'infanterie; d'autre part il demanda l'assistance des Vénitiens dans les armées desquels il avoit servi. La seigneurie de Venise fit en effet approcher de Ferrare trois galères, deux fustes et soixante-dix barques, tandis qu'elle assembla près de quinze mille hommes dans le Polésine de Rovigo. Nicolas, de son côté, s'étoit

CHAP. LXXXII

1471.

fortifié dans le palais même du duc, où ses amis vinrent le joindre. En même temps il avoit sollicité les secours de Louis de Gonzague, son beau-frère, et de Galeaz Sforza duc de Milan. Le dernier avoit rassemblé quinze mille hommes dans le Parmesan, pour favoriser le fils de Lionnel; mais la mort de Paul II déranger les projets de Galeaz. Il ne voulut pas s'exposer à entrer en guerre, avant de connoître quelle seroit la politique du nouveau pontife. Nicolas, consterné de cette immobilité et de l'approche des Vénitiens, se rendit à Mantoue auprès de son beau-frère, pour réveiller le zèle de ses alliés. Pendant ce temps Borso mourut; Hercule entra dans la capitale avec une suite de plus de deux mille hommes armés: il fut proclamé duc de Ferrare et de Modène; plusieurs des partisans de Nicolas furent tués dans les rues, et celui-ci, ne fut plus, aux yeux du vainqueur, qu'un exilé et un rebelle (1). Le 24 novembre suivant, plus de quatre-vingt gentilshommes ou bourgeois de Ferrare, qui s'étoient attachés à Nicolas, et qui l'avoient suivi dans son exil, furent condamnés à mort par contumace. Plusieurs d'entre eux étant tombés ensuite entre les mains d'Hercule furent pendus (2).

(1) *Diario Ferrarese*. T. XXIV. *Rer. It.* p. 250. — *Gio. Batt. Pigna Storia de' Principi d'Este*. L. VIII, p. 783. — *Cronica di Bolognâ*. T. XVIII, p. 788-789.

(2) *Diario Ferrarese*. T. XXIV, p. 236-258.



Cependant, la succession de Ferrare ne causa qu'un mouvement passager, tandis qu'elle assura à la république un voisin qui lui étoit absolument dévoué. D'autre part, un nouveau doge, Nicolas Trono, fut donné pour successeur à Christophe Moro, qui étoit mort le 9 novembre (1). Tranquille sur son intérieur, Venise s'efforça de tirer parti des différentes négociations qui l'avoient occupée dans l'année précédente, et d'attaquer Mahomet II avec des forces redoutables, de tous les côtés à la fois. Catherino Zéno avoit été envoyé dans l'hiver à Ussun Cassan, pour lui annoncer l'armement des Vénitiens, et demander sa coopération (2). Le roi

1471.

1472.

(1) *Marin Sanuto*, p. 1195. — *Andrea Navagiero*, p. 1130.

(2) Catherino Zéno avoit une sorte de parenté avec Ussun Cassan, ou du moins avec sa femme Despina, fille de David Comnène, empereur de Trébisonde. Despina avoit une sœur mariée à Nicolas Crespo, duc de la mer Égée. Les cinq filles de celles-ci avoient toutes épousé des nobles Vénitiens : l'aînée femme d'un Cornaro, fut mère de Catherine, reine de Chypre ; la troisième, Violante, fut femme de Catherino Zéno. Ussun Cassan, qui avoit près de soixante-dix ans, avoit vécu dans une rare union avec sa femme, toujours demeurée chrétienne ; et il témoigna à Catherino Zéno toute l'affection d'un oncle et d'un ami. *Petri Bizarri Histor. Rerum Persicarum*, L. X, p. 261. Ce même Catherino Zéno fut ensuite renvoyé par Ussun Cassan au roi de Pologne, puis à tous les princes chrétiens, pour les réunir contre Mahomet II. Il visita la cour de Casimir, roi de Pologne en 1474. *Dlugoss. Hist. Polonicae*, L. XIII, p. 509. Ces négociations sont l'objet d'un traité de Callimachus Experiens de *his quæ à Venetis tentata sunt, pro Persis ac Tartaris contra*

de Perse étoit en même temps excité par sa femme, qui étoit chrétienne, et fille du dernier empereur de Trébisonde. Il entra en Georgie avec trente mille chevaux; il massacra un grand nombre de Turcs, et enleva un butin considérable; mais à la réserve de Tocat, dont il s'empara dans la province de Siwas, en Arménie, il n'assiégea aucune forteresse, et il retourna dans son pays sans avoir fait aucune conquête (1).

D'autre part, Pierre Mocénigo, assuré que le grand Seigneur dégarniroit l'Archipel, pour s'opposer à une invasion, et défendre ses provinces d'Asie, partit de Modon où il avoit passé l'hiver. Il embarqua beaucoup de Stradiotes, ou de soldats grecs, à Napoli de Romanie, et vint ravager Mytilène et Délos (2). Les Stradiotes commençoient alors à faire une partie essentielle des armées vénitiennes; vingt ans de malheur et d'oppression avoient forcé les

*Turcos movendis*; traité imprimé à Francfort 1601, in-fol. avec l'*Histoire de Perse de Bizarro*. Callimachus Experiens, attaché comme historien au roi de Pologne, eut lui-même une grande part à ces négociations. Il fait connoître aussi le chemin suivi par Catherino Zéno. p. 408.

(1) *Andrea Navagiéro*. T. XXIII, p. 1131. — *Dlugoss. Hist. Polonicæ*. L. XIII, p. 481. D'après Cantemir, ce ne fut pas Ussun Cassan, mais son général Yusuftche Beg, qui prit Tocat, et fut ensuite battu. *Dem. Cantemir*. L. III, Chap. I, §. 25.

(2) *Navagiéro*. p. 1132. — *Coriol. Cepio*. L. I, p. 345.

Grecs à reprendre des habitudes militaires. Ils avoient appris à former une cavalerie légère, armée de boucliers, de lances et d'épées ; au lieu de cuirasses, ils garnissoient leurs vêtements d'une grande quantité de coton, pour amortir les coups ; leurs chevaux étoient rapides, et soutenoient les plus longues courses ; la vigueur de ces chevaux fit bientôt reconnoître le mérite de la nouvelle milice. Les hommes, à leur tour, trouvèrent moyen de se distinguer. Ceux de la Morée, et surtout du voisinage de Napoli, furent les plus estimés, et le mot grec qui signifie soldat, demeura le nom propre de cette cavalerie légère (1).

Mocénigo résolut cette année de porter ses armes vers l'Asie, habitée presque uniquement par des Musulmans, plutôt que vers les îles et le continent de Romanie, où les Chrétiens formoient toute la population. La guerre maritime, lorsqu'elle se fait entre deux flottes, est la plus noble de toutes, parce qu'elle ne compromet la vie et la richesse, que de ceux qui de part et d'autre se sont destinés au combat ; mais les ravages d'une flotte sur les côtes sont, au contraire, toujours souillés par une honteuse piraterie ; ce n'est pas au souverain, mais au peuple, ce n'est pas au soldat, mais au bourgeois qu'on

(1) Στρατιώτης. M. Ant. Sabellico. Deca III, L. IX, f. 211.

cherche alors à nuire. Le but des expéditions maritimes est la destruction non la conquête; les marins préfèrent la surprise au combat, ils attaquent ceux qui sont hors de leur garde, et s'enfuient à l'approche des ennemis; ils s'accoutument ainsi à un mélange odieux de crainte et de cruauté. Par quelques épouvantables dévastations que les Turcs eussent mérité des représailles, on ne peut s'intéresser à l'amiral chrétien qui promet un ducat de récompense pour chaque tête de musulman qu'on lui apporte, gratification qui fit massacrer plusieurs centaines de Grecs, pour vendre ensuite leurs têtes comme enlevées aux Musulmans. On ne peut s'intéresser à la flotte de Mocénigo, lorsqu'elle fait un débarquement près de Pergame, pour enlever du butin sur les malheureux paysans, et des trophées de têtes plus honteux encore; lorsqu'elle porte ensuite les mêmes ravages dans la Carie, autour de Cnide, puis sur la côte opposée à l'île de Cos (1). Dans ces expéditions de piraterie, la seule chose qui intéresse encore, ce sont ces noms autrefois fameux, qu'on ne prononce jamais sans réveiller le souvenir du triomphe des arts, de la poésie, de l'élégance et du goût; mais lorsque ces noms ne reparoissent dans l'histoire, que pour nous

(1) *M. Ant. Sabellico. Deca III, L. IX, f. 211. — Coriolanus Cepio, de reb. Venetis. L. I, 545.*

apprendre comment ces villes antiques furent enlevées par des barbares à d'autres barbares ; lorsque surtout c'est le peuple le plus civilisé qui s'efforce de les détruire, et le peuple le plus farouche qui défend encore ces antiques monumens de la civilisation, une profonde tristesse s'attache aux fastes de cette horrible guerre.

Pierre Mocénigo avoit déjà étendu ses ravages sur une grande partie de l'Asie mineure, et il avoit enlevé un grand nombre de têtes musulmanes, lorsque le 15 juin 1472, Requesens vint le joindre près du cap Mallio, avec dix-sept galères napolitaines. Peu après, le cardinal Olivier Caraffa lui amena aussi dix-neuf galères du pape. L'un et l'autre général déclara, que nonobstant le rang supérieur de son souverain, il avoit ordre d'obéir au généralissime vénitien, et de témoigner ainsi la reconnaissance des Chrétiens pour la république qui soutenoit seule la cause commune (1).

Les divers historiens de cette guerre ne s'accordent pas sur la force de la flotte chrétienne ; mais le calcul le plus modéré la porte à quatre-vingt-cinq galères. Les Turcs, cependant, ne

(1) *M. A. Sabellico. Deca III, L. IX, f. 212.* — *Raynald. Annal. Eccles. 1472, §. 42, p. 244.* — *Vita Sixti IV. Platinae tribula. T. III, P. II. Rer. Ital. p. 1057.* — *Jacobi Volaterrani Diarium Romanum. T. XXIII. Rer. Ital. p. 90.* — *Coriolanus Cypio. L. I, p. 546.*

sortirent point des Dardanelles à sa rencontre, en sorte qu'un armement si considérable, et qui coûtoit au pape seul plus de cent mille florins, n'eut d'autre résultat que de ravager quelques villes de l'Asie mineure. La première que les Latins attaquèrent fut Attalée, ou Satalie, ville riche de la Pamphilie, vis-à-vis l'île de Chypre, qui servoit de marché aux Égyptiens et aux Syriens. Soranzo franchit avec dix galères, la chaîne qui fermoit le port, et s'en rendit maître. Les troupes de débarquement, conduites par Malipiero, s'emparèrent de la première enceinte de murs, qui entouroit les faubourgs. Ces faubourgs furent pillés, aussi bien que le port; et une grande quantité de poivre, de cannelle, de géofle et d'encens fut transportée sur les galères. Mais les murs intérieurs de la ville furent défendus avec vigueur; on ne pouvoit les attaquer sans artillerie, et la flotte chrétienne n'en portoit point. Mocénigo fit ravager la Pamphilie, aussi loin que ses troupes purent s'étendre; puis il fit mettre le feu aux faubourgs de Satalie, et il ramena sa flotte à Rhodes (1). Il y trouva l'ambassadeur qu'Ussun Cassan envoyoit au pape et aux Vénitiens (2). Ce persan rendit compte aux géné-

(1) *M. Ant. Sabellico. Deca III, L. IX, f. 212. vº.* — *Copriolanus Cepio. L. I, p. 347.*

(2) *P. Callimachi Hist. de Venetis contra Turcos. p. 409.*

raux chrétiens des succès de son maître; il avoit pris aux Ottoman<sup>s</sup> Tocat, ville du Pont, sur les frontières de l'Arménie, et il envoyoit demander aux Européens de l'artillerie, sans laquelle le Sophi ne pouvoit assiéger d'autres villes (1).

La flotte vénitienne ayant remis à la voile, vint ravager l'antique Ionie, vis-à-vis des rivages de Chios. On n'y trouva point d'ennemis à combattre, mais les chrétiens arrachèrent les vignes, et brûlèrent les oliviers de ces riantes campagnes; et le légat paya cent trente-sept ducats, pour autant de têtes qu'on lui apporta sur sa galère. Le reste des malheureux qu'on enleva de leurs chaumières, ou qu'on trouva cachés dans les bois, fut vendu comme esclave (2). Après cette expédition, Requesens quitta, devant Naxos, la flotte vénitienne, et ramena les galères de Ferdinand à Naples, pour y passer l'hiver. Mais Mocénigo et le légat voulurent profiter de ce qui restoit encore de la belle saison, pour étendre plus loin leurs ravages. Ils prirent des informations sur l'état de Smyrne; ils surent que cette ville, la plus riche et la plus commerçante de l'Ionie, comme

(1) *M. A. Sabellico. Deca III, L. IX, f. 213.* — *Navagiero Storia Veneziana.* p. 1132. — *Annal. Turcici Leunclavii.* T. XVI, p. 258. — *Coriol. Cepio.* L. I, p. 348.

(2) *M. Ant. Sabellico. Deca III, L. IX, f. 214.*

elle étoit située au fond d'un golfe, et qu'elle n'avoit point vu d'ennemis depuis long-temps, n'avoit pas eu soin de relever ses murailles ou de les faire garder. Le 13 septembre 1472, Mocénigo parut à l'aube du jour devant Smyrne; ses troupes débarquées avec célérité, plantèrent leurs échelles contre les murailles, et les attaquèrent aussitôt. Les bourgeois effrayés, se présentèrent bien sur leurs ruines pour les défendre, mais ils étoient si peu accoutumés aux armes, et tant d'anciennes brèches étoient demeurées ouvertes, qu'ils ne retardèrent que de peu de momens l'entrée des soldats ou des marins. Les habitans voyant la ville prise, s'enfuirent avec des cris lamentables; les femmes avec leurs enfans dans les bras, se réfugièrent dans les temples et les mosquées; quelques hommes défendoient encore les toits et les terrasses de leurs maisons; un grand nombre furent taillés en pièces, d'autres enlevés comme esclaves; les femmes surtout furent poursuivies; elles furent arrachées de leurs temples, deshonorées, et ensuite vendues. Les vainqueurs ne voulurent point distinguer les églises chrétiennes des mosquées; ils feignirent de croire tous les habitans musulmans, pour les traiter tous avec la même rigueur; et cependant même aujourd'hui, près de la moitié des habitans professe encore le christianisme, après être



restés si long-temps sous le joug des Turcs. Ba-  
 laban, pacha de la province, averti du débar-  
 quement des Vénitiens, accourut pour les re-  
 pousser, avec ce qu'il put rassembler de troupes;  
 il fut lui-même mis en déroute. Les vainqueurs,  
 à leur rentrée dans la ville, y mirent le feu;  
 et en peu d'heures, l'antique patrie d'Homère  
 fut réduite en cendres. On ne porta sur les  
 vaisseaux que deux cents quinze têtes; les sol-  
 dats avoient trouvé, dans cette ville opulente,  
 à se charger d'un butin plus profitable; il fut  
 vendu à l'enchère, et partagé entre les soldats  
 et les matelots (1).

En revenant du sac de cette ville, les Vénitiens débarquèrent encore à Clazomène, sur l'isthme de la péninsule qui ferme le golfe de Smyrne; mais les habitans effrayés s'étoient réfugiés dans les montagnes, et l'on ne trouva guère à y enlever que des chameaux et du bétail. Les galères, profitant alors d'un vent favorable, firent voile vers Modon; l'amiral vénitien passa l'hiver dans la Morée, et le légat du pape, Olivier Caraffa, revint en Italie. Il fit

(1) Les détails que donne Sabellico sur cette campagne (Deca III, L. IX, f. 214), sont tirés d'une relation élégamment écrite en latin, et divisée en trois livres, par Coriolan Cépio, dalmate qui commandoit une des galères de Mocénigo, et qui ne quitta point l'expédition. Elle a été imprimée en 1556, à Bâle, in-fol. à la suite de *Laonicus Chalcocondyles*, p. 341-368. — *Roynaldi Annal. Eccles.* 1472, §. 42, p. 244.

CHAP. LXXXII. 1472. son entrée à Rome le 23 janvier de l'année suivante. On conduisoit devant lui douze charmeaux montés par vingt-cinq Turcs, qu'il avoit réservés en vie pour orner son triomphe : il fit aussi suspendre devant les portes du Vatican, des fragmens de la chaîne qui fermoit le port d'Attalée (1).

Les ravages des Vénitiens dans l'Asie mineure étoient vengés par les ravages des Turcs dans les possessions vénitiennes, et dans cet échange de férocité et de brigandage, il est difficile de reconnoître quel étoit le peuple le plus barbare, quel étoit celui que les premiers outrages avoient provoqué à user de représailles. Les villes de l'Albanie, qui étoient demeurées aux Vénitiens dans l'héritage du grand Scanderbeg, voyoient leur territoire dévasté régulièrement deux fois par année, aux approches de la moisson et de la vendange, jusqu'aux murs mêmes de Scutari, d'Alessio et de Croia; mais ces courses rapides de cavalerie n'étoient suivies d'aucune attaque régulière (2).

L'apparition du pacha de Bosnie dans l'état vénitien causa bien plus de terreur. Après avoir traversé rapidement la Carniole ou l'Istrie, il entra, au milieu de l'automne, dans le Friuli. La cavalerie turque parvint au commencement

(1) *Stefano Infessura Diario Romano*. p. 1143.

(2) *M. Ant. Sabellico*. Deca III, L. IX, f. 213.

de la nuit sur les bords de l'Isonzo, et aussitôt CHAP. LXXXIII  
 elle entreprit de le passer à gué. La cavalerie 1473.  
 vénitienne, cantonnée sur ses bords, se ras-  
 sembla en hâte, et repoussa vivement au-delà  
 du fleuve les premiers Musulmans qui l'avoient  
 traversé; mais, quoique restée maîtresse de son  
 bord, elle céda à son tour à une terreur pa-  
 nique, et se retira avant le point du jour dans  
 l'île de Cervia, formée par deux bras de rivière  
 devant Aquilée. Les Turcs passèrent l'Isonzo,  
 au lever du soleil, sans rencontrer aucune ré-  
 sistance, et ils se répandirent dans les riches  
 campagnes du Friuli. L'incendie de toutes les  
 maisons et de toutes les granges qu'ils trou-  
 voient sur leur chemin, avertit de loin le reste  
 des habitans de se sauver dans les lieux forts.  
 Les portes d'Udine, capitale de la province,  
 étoient encombrées par les familles des paysans  
 fugitifs, leurs chars et leur bétail. Les églises  
 étoient remplies de femmes suppliantes, les  
 murs garnis de citoyens mal armés; et si les  
 Turcs avoient poussé plus loin leur cavalerie,  
 la ville auroit pu être prise dans sa première  
 terreur. Mais ils s'arrêtèrent à trois milles de  
 distance, et s'en retournèrent chargés de bu-  
 tin, chassant devant eux des troupeaux d'es-  
 claves (1).

(1) *M. Ant. Sabellico. Deca III, L. IX, f. 213-214.* Cet

OLP. LXXXII.

1473.

Tandis que Pierre Mocénigo, retiré pendant l'hiver à Napoli de Romanie, s'occupoit de mettre sa flotte en état de commencer vigoureulement la campagne prochaine, un jeune sicilien, nommé Antonio, que les Turcs avoient fait prisonnier dans l'île d'Eubée, et conduit à Constantinople, s'échappa de cette ville, et vint se présenter à l'amiral vénitien. Il lui demanda un bateau et quelques compagnons résolus, s'engageant, avec leur aide, à mettre le feu à la flotte turque, au milieu de laquelle il avoit passé à Gallipoli. Il déclara avoir vu dans cette rade cent galères, qui n'étant point gardées pendant la nuit, seroient aisément détruites par un seul incendie. Mocénigo combla de louanges le jeune homme, et lui promit les plus magnifiques récompenses. Il lui fit donner une barque chargée de fruits, avec quelques matelots les plus résolus de sa flotte. Antonio s'annonça aux Turcs comme un marchand de fruits, et remonta sans difficulté les Dardanelles : quand il fut parvenu à Gallipoli, il commença à vendre ses fruits aux soldats, et comme il ne leur causoit aucune défiance, on lui laissa passer la nuit auprès de la flotte. Il en profita pour mettre le feu aux vaisseaux les

historien étoit lui-même enfermé dans Udine au moment de l'apparition des Turcs. — *Guernieri Bernio Stor. d'Agobbio.*  
p. 1022.

plus près de lui, mais de prompts secours l'empêchèrent de continuer et le forcèrent de s'enfuir lui-même sur sa barque, à laquelle l'incendie s'étoit aussi communiqué. Le feu l'obligea d'en sortir, pour se cacher avec ses compagnons, dans le premier bois qu'il trouva le long du détroit. Il laissa sa barque à moitié consumée au lieu où il étoit descendu, et elle fit découvrir sa retraite, en sorte qu'il fut arrêté avec ses compagnons. Le sultan voulut le voir, et il lui demanda s'il avoit reçu quelque injure qui pût le porter à une vengeance aussi forcenée. « Aucune, répondit fièrement Antonio, mais » je t'ai reconnu pour l'ennemi commun des » chrétiens; mon exploit est assez glorieux, et il » le seroit davantage si j'avois pu brûler ta tête » comme j'ai brûlé tes vaisseaux ». Le Turc, peu touché du courage de son ennemi, le fit scier par le milieu du corps avec ses compagnons. Le sénat de Venise ne voulut pas que tant de résolution demeurât sans récompense. Ne pouvant plus rien faire pour lui, il donna une dot à sa sœur et une pension annuelle à son frère (1).

Cependant Pierre Mocénigo reçut de Venise l'ordre de mettre en mer, et de suivre dans

(1) *Coriolanus Cepio*. L. II, p. 550. — *M. Ant. Sabellico*. Deca III, L. IX, f. 215. — *Raynald. Annal. Eccles.* 1473, §. 2.

la prochaine campagne les indications que lui donneroit Ussun Cassan. L'ambassadeur de ce lui-ci avoit resserré son alliance avec les Vénitiens; Josaphat Barbaro, homme avancé en âge, qui parloit bien la langue persanne, avoit été chargé de le reconduire à son maître, et d'offrir au Sophi, au nom du sénat de Venise, de riches présens de vases d'or et d'étoffes de Véronne. Il menoit avec lui trois galères chargées d'une grande quantité d'artillerie, et cent artificiers commandés par Thomas d'Imola, que la république mettoit au service du souverain de la Perse. C'étoit par les côtes de la Cilicie et de la Syrie, qu'ils comptoient se rendre auprès de lui : ils devoient y trouver deux frères, princes de Caramanie, déjà dépouillés en partie par Mahomet, mais qui se défendoient encore dans le reste de leurs états (1).

(1) *M. Ant. Sabellico. Deca III, L. IX, f. 215. vº. — Coriol. Cepio. L. II, p. 361.*

Les premières communications diplomatiques des Vénitiens avec la Perse, sont un événement remarquable dans l'histoire des voyages, et par conséquent dans celle de l'esprit humain; elles ouvrirent aux observations des Occidentaux, des régions inconnues; elles mirent en rapport des peuples toujours séparés, elles jetèrent de premières lueurs sur la géographie jusqu'alors si confuse, et elles commencèrent en quelque sorte la période dans laquelle nous vivons aujourd'hui: cette période, dont le caractère le plus frappant est le rapport établi entre tous les peuples de la terre.

Les aventures de ces premiers voyageurs en Orient, ont été

Pour ouvrir par cette route la communication avec Ussun-Cassan, Pierre Mocénigo se

CHAP. LXXIII.

1473.

consignées dans des relations originales qui nous ont été conservées. Elles sont traduites en latin, et imprimées à la suite de *Historia Rerum Persicarum* de P. Bizarro. La première est celle de Josaphat Barbaro, qu'on peut regarder comme un modèle de talent, d'observation, de justesse d'esprit et d'intérêt (p. 458 et suivantes). Barbaro, après la prise de Séleucie par Mocénigo, reconnut l'impossibilité de pénétrer en Perse avec tout son cortège. Il laissa en Crète les présens dont la république l'avoit chargé pour Ussun-Cassan; il prit congé à Séleucie de ses compatriotes; et malgré son âge avancé, il s'aventura avec l'ambassadeur de Perse, et une suite très-peu nombreuse, au travers de ces pays barbares. De Tarse, il suivit la route de la petite Arménie, et ensuite du pays des Curdes. Son petit cortège fut attaqué chez ce peuple de brigands; l'ambassadeur Persan, son compagnon de voyage, fut tué; son secrétaire et deux hommes de leur suite le furent aussi. Barbaro fut grièvement blessé et dépouillé de tout; son courage ne se démentit point cependant; il continua son voyage, et il trouva enfin Ussun-Cassan à Tauris. Ce monarque le reçut avec honneur, et cessa dès-lors de lui montrer les plus grands égards, pendant cinq ans qu'il le retint près de lui. A la mort d'Uzun, en 1488, Josaphat Barbaro revint à Venise par Alep et la route des Caravaanes, qui traversoit des états soumis aux Mamelucks et au sultan d'Egypte.

Pendant ce même temps, la république avoit envoyé aussi deux autres ambassadeurs au Sophi, par deux chemins différens: l'un, Léopardo Beltoni, se rendit auprès de lui par Trébisonde, mais il n'a rien écrit; l'autre, Ambroise Contarini, prit sa route par le nord de l'Europe, pour éviter plus sûrement les embûches des Turcs; et nous avons sa relation. Contarini partit de Venise le 23 février 1473: il se rendit d'abord à Francfort sur l'Oder, où il arriva le 29 mars; il traversa ensuite la Pologne par Posna, Lublin et Kiovie; il étoit le 1<sup>er</sup> mai dans cette dernière ville, et le 16 à Caffa, d'où il s'embarqua pour la Cal-

CHAP. LXXXII. dirigea d'abord vers l'île de Chypre. Il

1473.

alors quarante-cinq galères vénitienes, deux

chide et les bords du Phaze. Ce fut dans la Géorgie et la Mengrelie qu'il eut le plus à souffrir de la tyrannie des princes du méchant caractère des peuples : enfin il entra le 25 juin par l'Arménie, dans les états d'Uzun Cassan; mais il ne put atteindre ce souverain qu'à Ispahan, au mois de novembre de la même année. Il passa l'hiver auprès de lui; il prit de justes renseignemens sur la puissance du souverain de la Perse, que tous les écrivains latins se plaisoient à exagérer; il reconnut que sa patrie n'en pouvoit pas tirer à beaucoup près le parti qu'elle en attendoit, et que dans la bataille de Cara-Issar, Uzun Cassan commandoit tout au plus à quarante mille hommes, presque tous de cavalerie. Après avoir recueilli ces informations, qui pouvoient avoir une grande influence sur la république de Venise, il se mit en chemin au commencement de juin 1474 pour rentrer en Europe. Il revint par la même route, avec des dangers et une fatigue inouis, jusqu'aux bords du Phaze. Mais là, il apprit avec une profonde douleur que les Turcs, soupçonnant les relations des Occidentaux avec les Persans, veilloient sur tous les chemins, et lui avoient fermé la route qu'il comptoit suivre, en s'emparant de Caffa. Contarini ne vit plus alors que la Moscovie par laquelle il pût rentrer en Europe. Rebroussant chemin au travers de la Médie, il parvint jusqu'à Derbent sur la mer Caspienne; il y passa l'hiver au milieu de pauvres pêcheurs; il en repartit le 6 avril 1475 pour Astracan, ville alors dépendante des Tartares; il traversa leurs déserts et ceux de la Moscovie, luttant sans cesse avec la misère et la faim: le 26 septembre, enfin, il fit son entrée à Moscou, où le grand-duc lui avança de l'argent sur le crédit de la république de Venise. Mais Contarini ne put pas repartir de cette capitale avant le 21 janvier 1476. Passant par Smolensko et Troki, où il retrouva le roi Casimir, par Warsovie, Francfort-sur-l'Oder et Nuremberg, il arriva enfin à Venise le 10 avril 1476, après un des voyages les plus hasardeux qui eussent jamais été entrepris.



galliers des chevaliers de Rhodes, et quatre du roi de Chypre vinrent se joindre à lui. Avec cette flotte il fit voile vers Séleucie, qu'un des princes caramans assiégeoit. Pyrameth, le plus âgé de deux frères, étoit dans le camp d'Ussun Cassan; le plus jeune, Cassan Beth, donna rendez-vous aux Vénitiens à un mille de distance de Séleucie, auprès d'un temple ruiné. Il expliqua à Victor Soranzo, qui fut envoyé vers lui, que la Caramanie dévouée à sa famille, étoit cependant retenue par Mahomet II dans la crainte et la dépendance, à l'aide de trois forteresses situées le long de la mer, vis-à-vis des rivages de Chypre : savoir Sichesio, Séleucie et Coryco (Sikin, Selefki, Curko), où les Turcs tenoient garnison, et dont les Caramans ne pouvoient se rendre maîtres sans artillerie. Mocénigo assiégea successivement ces forteresses, et il les rendit à Cassan Beth, après avoir forcé les garnisons turques à capituler. Cette première opération sembloit devoir ouvrir une communication facile avec Ussun Cassan (1).

Pendant ce temps, ce monarque s'étoit avancé par l'Arménie, jusqu'au voisinage de Trébisonde et du royaume de Pont, avec une armée qui, malgré les calculs extravagans des Latins, n'é-

(1) *M. Ant. Sabellico*. Deca III, L. IX, f. 216, v°. — *Callimachus Experiens de Venetis contra Turcos*. p. 409. — *Corrotan Cepio*. L. II, p. 352.

toit peut-être que de quarante mille hommes, et n'excédoit du moins sûrement pas soixante dix mille hommes. Mahomet II marchoit à sa rencontre avec dix mille Janissaires, dix mille gardes de la cour, vingt mille fantassins et trois mille auxiliaires. Avec ces forces Mahomet s'en para de Carachizara ou Cara-Issar sur le fleuve Lycus (1). Chaz Murath Beglierbey de Romanie commandoit son avant-garde : il se trouva au milieu des Persans avant de s'y être attendu. Ses troupes attaquées avec impétuosité furent défaites, et lui-même fut tué dans ce premier choc. Mais comme les Persans poursuivoient les fuyards, ils rencontrèrent le corps de bataille où se trouvoit Mahomet avec ses trois fils, Bajazet, Mustapha et Gem. Le sultan profita du désordre des vainqueurs pour les attaquer. Ussun Cassan se défendit avec vigueur, la bataille fut longue et cruelle. Cependant Dauth pacha, Beglierbey de Natolie, qui commandoit une des ailes, ayant fait avancer son artillerie, jeta le désordre parmi les Persans peu accoutumés aux armes à feu. Un des fils d'Ussun Cassan fut tué, et sa tête fut présentée à Mahomet. Ussun

(1) *Annales Sultanorum Osmanidarum, ab ipsis Turcis memorice proditi, et à Leunclavio editi. Byzantin. T. XVI, editio Veneta. p. 258. Parisiens. p. 350.* Les Latins donnent 320,000 hommes à Mahomet II, et 350,000 à Ussun Cassan. *Demetr. Cantemir, L. III, Chap. I, §. 27.*

par la fuite, et se retira avec une partie de son armée dans les montagnes de l'Arménie. Son camp fut pillé; les captifs qu'il avoit enlevés furent délivrés, et Mahomet, après cette éclatante victoire qui assuroit ses frontières, rentra en triomphe à Constantinople (1).

Mocénigo, avant d'être instruit du sort de l'allié de la république, avoit attaqué différentes places de l'Asie mineure. Il assiégea d'abord Myra dans la Lycie; Aïasa-Beg, commandant de la province, rassembla quelques troupes musulmanes, et s'avança pour délivrer la ville: il fut battu et tué dans le combat. Myra se rendit alors aux Vénitiens, qui accordèrent à la garnison et aux habitans la permission de se retirer; mais ils pillèrent et brûlèrent la ville. Mocénigo effectua ensuite un débarquement devant Physsus dans la Cilicie, dont il ravagea les environs. Il y reçut un message de Catherino Zéno, ambassadeur auprès d'Ussun Cassan, qui l'invitoit à se rapprocher de la Cilicie, pour pouvoir au besoin seconder le monarque persan. Il étoit revenu à Coryco, lorsqu'il reçut un nouveau courrier

(1) *Annales Turcici, Byzant. Veneta.* p. 258. — *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. IX, f. 217. v°. — *Annal. Eccles. Rayn.* 1473, §. 8, p. 249. Cette défaite d'Ussun Cassan fut représentée comme une victoire aux Polonois, que Catherino Zéno vouloit engager dans une ligue générale contre les Turcs. *Dlugoss. Hist. Polonicæ.* L. XIII, p. 498.

de Zéno, qui lui annonçoit la défaite du sultan et sa retraite en Arménie (1).<sup>•</sup>

Pendant toute cette campagne Mocénigo avoit agi seul. Tandis qu'il étoit en Cilicie, l'archevêque de Spalatro, nouveau légat du pape, lui avoit bien fait dire qu'il viendrait le joindre avec dix galères, s'il croyoit que l'amiral vénitien voulût entreprendre quelque chose pour le bénéfice de la chrétienté. Mais ce message blessa Mocénigo, qui croyoit avoir déjà beaucoup fait pour la cause commune, et il refusa des secours offerts d'aussi mauvaise grâce. D'ailleurs son attention commençoit à être distraite par les affaires de Chypre; le crédit qu'il s'arrogeoit déjà dans cette île, étoit d'une plus haute importance pour la république, que toutes les conquêtes qu'il avoit tentées jusqu'alors, et il ne vouloit point, par suite de son alliance avec les derniers Luzignans, être gêné par un légat du pape, qui lui reprocherait toute entreprise étrangère à la guerre des Turcs.

L'île de Chypre, qui en 1191 avoit été donnée si généreusement par Richard-Cœur-de-Lion, à Gui de Lusignan, comme dédommagement du royaume de Jérusalem, s'étoit conservée dès lors, jusqu'en 1458, dans la descendance légitime de cette illustre maison. Janus III (2),

(1) *M. Ant. Sabellico*. Deca III, L. IX, f. 216. v°. — *Coriol. Cepio*. L. II, p. 357.

(2) Le nom de Janus, dans la maison de Lusignan, venoit

Le quatorzième des rois de Chypre de cette fa- CHAP. LXXXII.

uille, étoit un prince-efféminé, qui n'avoit vécu que pour le plaisir. Sa première femme, de la maison de Montferrat, étoit morte, non sans soupçon de poison; la seconde, Hélène de Néologie, étoit une grecque du Péloponèse, qui gouvernoit despotiquement son mari. Elle l'avoit engagé à rétablir le culte grec dans l'île, acte de justice et de prudence, que les Latins lui reprochoient comme un crime. Mais autant elle gouvernoit Janus, autant elle étoit gouvernée par sa nourrice, qui l'étoit à son tour par son fils. Le roi avoit eu une fille de sa première femme, nommée Charlotte; il n'en avoit point de la seconde: mais il avoit eu aussi, d'une de ses maîtresses, un fils nommé Jacques.

Charlotte, héritière présomptive du royaume, fut mariée à Jean de Portugal, fils du duc de Coïmbre, et petit-fils de Jean I<sup>er</sup>. Le prince portugais excita la jalousie du fils de la nourrice; après de violentes querelles entre eux, il périt en 1457 (1), et on le crut empoisonné. Le triomphe insultant du fils de la nourrice ne fut cependant pas long. Jacques, le bâtard de Janus, le tua de sa main, moins pour délivrer Charlotte de son insolence, que pour s'ouvrir

la naissance d'un de ces princes à Gènes *Janua*, après la brillante expédition de Catani et de Frégoso.

(1) *Enguerrand de Monstrelet Chron.* Vol. III, f. 74.

CHAP. LXXXII à lui-même le chemin du trône, en se défaisant d'un favori dangereux (1).

Janus destina ensuite sa fille à Louis de Savoie, second fils du duc Louis, qui avoit épousé lui-même une princesse Chyprïote; mais Janus mourut avant d'avoir pu effectuer ce mariage. Louis arriva cependant à Nicosie, capitale du Royaume; il épousa Charlotte le 7 octobre 1459, et il fut couronné avec les titres de roi de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie (2).

L'intention de Janus avoit été de faire entrer son bâtard dans les ordres, et il lui destinoit l'archevêché de Nicosie, première prélature du royaume. Mais, par une politique imprudente, Charlotte prévint la cour de Rome contre son frère, et l'empêcha d'obtenir ce siège éminent (3). Jacques, irrité, se retira auprès du soudan d'Égypte, dont les rois de Chypre reconnoissoient feudataires; il lui demanda pour lui-même l'héritage de son père. L'avantage du sexe est, aux yeux des Musulmans, bien plus important, dans la succession, que celui de la légitimité. D'ailleurs le soudan voyoit avec presque autant de défiance que Mahomet II, un

(1) *Commentarii Pii Papæ II. L. VIII, p. 175-176.*

(2) *Comment. Pii P. L. VII, p. 177. — Guichenon, Hist. géneal. de la maison de Savoie. T. II, p. 115.*

(3) *Annales Ecclesiast. Raynaldi. 1459, §. 85, p. 39.*

de l'occident et de sang françois, s'établir au centre de la mer de Syrie. Les Chypriotes, de leur côté, préféroient un Lusignan né dans leur pays à un souverain étranger. Melec lui donna donc à Jacques, avec la couronne royale, une armée de Mamelucks pour soumettre l'île de Chypre. Jacques fut reçu sans difficulté dans Nicosie; il prit en peu de temps les places de Sigour, Paphos et Limisso, mal défendues par des gentilshommes savoyards; il assiégea Louis et Charlotte dans Cérines, et à la réserve de cette forteresse, il se rendit maître de tout le Royaume (1).

Louis de Savoie étoit un prince indolent et sensuel, mais Charlotte étoit douée d'une activité remarquable. Elle quitta Cérines pour aller demander des secours à tous les princes de l'Occident. En 1460 elle se présenta au pape Pie II. « Cette femme », dit-il dans ses Mémoires, « paroît âgée de vingt-quatre ans, elle » est d'une stature médiocre, ses yeux sont » pleins de feu, son visage jaune et pâle, son » langage caressant, il coule comme un fleuve, » avec l'abondance propre aux Grecs. Elle est » habillée à la françoise, et ses manières sont » dignes du sang royal (2) ». Ce pape, touché

(1) Guichenon, *Hist. généalog.* p. 116. — *Commentarii Pii Papæ II.* L. VII, p. 177.

(2) *Comment. Pii Papæ II.* L. VII. p. 179.

des instances de Charlotte, et persuadé de son bon droit, lui promit sa protection. L'ordre des chevaliers de Saint-Jean se déclara aussi pour elle; il lui accorda un asile à Rhodes ainsi qu'à son mari; et ce fut de cette île qu'elle fit partir des convois de vivres et de munitions pour Cérines, et qu'elle entretenit des correspondances avec les mécontens. Enfin, les Génois qui possédoient encore quelques places fortes en Chypre, entre autres Famagouste, embrassèrent aussi ses intérêts. Ce fut aux yeux des Vénitiens une raison suffisante pour s'engager dans le parti contraire.

Marco Cornaro, gentilhomme vénitien, exilé de sa patrie et établi en Chypre, s'étoit lié d'une étroite amitié avec Jacques, bâtard de Lusignan. Il lui fournit l'argent nécessaire pour faire la guerre, d'abord avec ses propres fonds, qu'il faisoit valoir dans le commerce, ensuite avec ceux de ses compatriotes. Il l'aida aussi constamment de ses conseils; il le seconda surtout dans le siège de Cérines, qui se rendit à Jacques à la fin de l'année 1464; et dans celui de Famagouste, qui ouvrit ses portes la même année, après avoir résisté trois ans (1). Jacques se trouvant alors maître de toute l'île de Chypre, essaya de nouveau de se faire reconnoître

(1) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1464, §. 71, p. 169.



par le pape, mais il ne put y réussir. Rebuté par tous les princes chrétiens, il s'adressa à Marc Cornaro, pour contracter par son aide une alliance avec la république de Venise. Marc avoit une nièce remarquable par sa beauté : c'étoit Catherine, fille d'André Cornaro ; il l'offrit en mariage à Jacques de Lusignan, avec une dot de cent mille ducats, en stipulant que Catherine seroit auparavant adoptée pour fille par la république. Cette négociation fut entamée vers l'année 1468 ; après d'assez longs délais, l'alliance fut acceptée des deux parts. Catherine Cornaro fut solennellement déclarée fille de Saint-Marc ; elle fut mariée par procuration, en 1471, en présence du doge et de la seigneurie ; elle fut accompagnée comme reine, jusqu'à sa flotte, par le doge, dans le Bucentaure, vaisseau de fête destiné aux grandes cérémonies ; et elle partit ensuite pour la Chypre avec quatre galères que commandoit Jérôme Diédo (1).

Jacques de Lusignan ayant contracté, par cette alliance, la relation singulière de gendre de la république, se comporta toujours en parent affectueux et en ami fidèle. Ses ports furent constamment ouverts aux flottes des vénitiens,

(1) *Marin Sanuto vite de' Duchi*, p. 1185. — *Andr. Navigiero Stor. Veneziana*, p. 1127-1131. — *Annals Ecclesiast.* 1471, §. 47, p. 229.

ses alliances ou ses inimitiés furent déterminées par leurs conseils ; et dans la guerre contre les Turcs , il leur envoya des renforts proportionnés à la richesse et à la population de ses états. Cependant il y avoit à peine deux ans qu'il étoit marié , lorsqu'il mourut le 6 juin 1473. Il laissa sa femme grosse , et par son testament il institua pour son héritier , d'abord l'enfant qui naîtroit d'elle , et à son défaut , Janus , Jean et Charlotte , ses trois bâtards (1). Les Chypriotes , qui avoient combattu avec acharnement contre Charlotte , pour qu'elle ne portât pas la couronne à un prince étranger , virent avec une profonde douleur que leur affection pour Jacques les avoit réduits à se soumettre à sa veuve , plus étrangère encore au sang des Lusignans que le prince de Savoie qu'ils avoient repoussé. Leur mécontentement éveilla leur défiance , et ils soupçonnèrent Cornaro et Marco Bembo , l'un oncle , et l'autre cousin de la reine , d'avoir empoisonné son mari (2).

L'archevêque de Nicosie , le comte de Zaplana , et le comte de Zaffo ses frères , le seigneur de Tripoli , et Rizzo de Marini , étoient

(1) Le testament est du 4 juin 1473. *Guichenon, Hist. général.* p. 119. — *Coriol. Cypio.* L. II, p. 357.

(2) *Annal. Eccles. Raynald.* 1473 , §. 5 , p. 248.

à la tête du parti qui repoussoit le joug d'une reine vénitienne, et de ses conseillers vénitiens (1). Ils s'adressèrent secrètement à Ferdinand roi de Naples; ils lui offrirent de faire épouser Charlotte, fille naturelle de Jacques, à don Alonzo, fils naturel de Ferdinand; de destiner la couronne de Chypre à ses deux enfans qui étoient encore en bas âge, et de conserver, jusqu'à leur majorité, l'indépendance du royaume, sous la protection du roi de Naples (2). Cependant les bruits d'empoisonnement qu'ils avoient accrédités, excitèrent un soulèvement, dans lequel André Cornaro, Marco Bembo et le médecin du roi, furent tués par le peuple furieux. Les chefs du parti, qui n'étoient point encore prêts à défendre leur indépendance, et qui savoient la flotte vénitienne dans leurs parages, s'efforcèrent de calmer cette insurrection qui les compromettoit, et de l'excuser aux yeux des Vénitiens. Un juge de Venise étoit établi à Nicosie, pour juger les procès qui survenoient entre ses compatriotes; ils

CHAP. LXXXII.

1473.

(1) *Marin Sanuto vite de' Duchi*. p. 1199.

(2) Don Alonzo, que les Chypriotes vouloient reconnoître pour héritier présomptif de la couronne, avec le titre de prince de Galilée, n'avoit que six ans, d'après Navagiero. Giannone n'en parle point. Il n'indique que deux fils naturels de Ferdinand, don Henri et don César. *Istor. civile*. L. XXVII, Chap. III, p. 565.

allèrent auprès de lui, pour renouveler leur promesse de demeurer fidèles à la reine Catherine, au fils qui naîtroit d'elle, et à la république de Venise. Ils envoyèrent à l'amiral Pierre Mocénigo une protestation semblable, et ils le supplièrent de ne point punir tout le royaume, pour un meurtre qui tenoit à des ressentimens particuliers; ils accusèrent Bembo et Cornaro de concussions qui les avoient rendus odieux, et ils dissimulèrent leurs soupçons de poison, qui sembloient compromettre la république elle-même (1).

Pierre Mocénigo parut ajouter foi à ces protestations; cependant il crut convenable d'assurer le crédit de la jeune reine, en étalant aux yeux des Chypriotes toute la puissance des Vénitiens. Il s'approcha de l'île avec sa flotte, et il se trouva à Nicosie, lorsque la reine mit au jour l'enfant qu'elle portoit. Cet enfant fut tenu sur les fonts baptismaux par le généralissime et les provéditeurs vénitiens, et il reçut le nom de son père. Après avoir séjourné quelques jours en Chypre, Mocénigo continua ses ravages sur les côtes de la Lycie, de la Carie et de la Cilicie. Il reçut sur sa flotte des ambassadeurs de la reine Charlotte qui s'étoit établie à Rhodes, tandis que son

(1) *M. Ant. Sabellica. Deca III, L. X, f. 218. v. — Coriolanus Cepio. L. III, p. 360.*

mari, Louis de Savoie, vivoit dans la mollesse à Ripaille, au milieu de ses maîtresses. Charlotte, au nom de l'ancienne alliance de son père avec les Vénitiens, au nom de l'amitié qui régnoit entre le duc de Savoie, son beau-frère, et la République, au nom surtout de la justice, redemandoit une couronne qui ne pouvoit appartenir qu'à elle. Si l'usurpation du bâtard son frère, étoit colorée par l'avantage du sexe, la mort de Jacques devoit, disoit-elle, la rétablir dans tous ses droits. Mocénigo lui répondit qu'il avoit reconnu Jacques de Lusignan, confédéré de la république de Venise, comme possesseur légitime du royaume de Chypre; que les royaumes ne se transmettoient pas selon les formules légales, et d'après les règles qu'on suit dans les procès, mais par la vertu et les armes; que c'étoit ainsi que Jacques avoit conquis l'île de Chypre et sur elle et sur les Génois; que la veuve et le fils de ce monarque étoient désormais les seuls souverains de cette île, et que la république les ayant adoptés comme ses enfans, sauroit les défendre (1).

Bientôt cependant Mocénigo fut averti que de nouveaux mouvemens avoient éclaté à Ni-

(1) *Andrea Navagiero Storia Venez.* p. 1138. — *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. IX, f. 216. v. — *Cariol. Cepio.* L. II, p. 357.

cosie ; il dépêcha aussitôt à la reine Catherine, pour lui promettre une puissante assistance, ce même Coriolan Cépïo qui a écrit l'histoire de cette campagne. Peu de jours après, il le fit suivre par Victor Soranzo, provéditeur, avec huit galères, et enfin il arriva lui-même avec le reste de sa flotte. Il trouva la reine dépouillée de toute autorité, séparée de son fils, que les Chypriotes vouloient élever eux-mêmes, privée de la garde des forteresses, et de la disposition du trésor, et cependant obligée par ses ennemis, surtout par les Catalans que Jacques avoit appelés dans le royaume, à déclarer qu'elle étoit contente, et que tout s'étoit fait par son autorité (1).

Après la Sicile et la Sardaigne, Chypre est la plus grande des îles de la Méditerranée : elle a environ cent quatre-vingts milles dans sa plus grande longueur, soixante dans sa largeur, et plus de quatre cents de circonférence. Située entre le 35<sup>e</sup> et le 36<sup>e</sup> degrés de latitude, elle jouit d'un climat délicieux ; elle produit en abondance le vin, l'huile, le bled et le cuivre qui a reçu son nom d'elle. Sa position entre la Syrie, l'Égypte et l'Asie mineure semble l'appeler à joindre le commerce le plus actif aux riches productions de son

(1) *Andrea Navagiero*. p. 1139. — *Coriol. Cépïo*. L. III, p. 560.

sol. Au temps de sa liberté, on y avoit compté quinze républiques florissantes; mais sous le gouvernement des empereurs, et ensuite sous celui des rois de la maison de Lusignan, on avoit vu décliner infiniment sa population et sa richesse. La tyrannie féodale des barons, la souveraineté réclamée par les soudans d'Égypte, et les privilèges exclusifs des Génois et des Vénitiens, qui vouloient réserver le commerce pour eux seuls, empêchoient l'établissement d'une bonne législation, de la paix et de la sûreté. Cependant la conquête de l'île de Chypre étoit encore une entreprise qui demandoit des forces considérables; et Pierre Mocénigo, qui n'avoit qu'un petit nombre de troupes de débarquement sur sa flotte, voulut, avant de rien tenter, s'en procurer davantage. Il envoya des transports à Candie et en Morée, pour y rassembler tout ce que les Vénitiens avoient de troupes disponibles. Six vaisseaux, qui portoient beaucoup de stradiotes et de fantassins, les débarquèrent par son ordre à Famagouste. A l'approche de cette nouvelle armée, l'archevêque de Nicosie, et les comtes de Tripoli s'enfuirent. Mocénigo, au nom de la reine, changea les commandans de toutes les forteresses; il y introduisit ensuite des capitaines et des soldats vénitiens, avec un bon nombre d'archers de Crète; il punit de peines capitales tous ceux qui avoient eu part au der-

nier soulèvement; il poursuivit ceux qui étoient en fuite; il exila ceux qu'il regardoit seulement comme suspects, et sous prétexte de rétablir et d'affermir l'autorité de la reine, il réduisit l'île entière à une absolue dépendance des Vénitiens, et il effraya tous leurs ennemis par la terreur des supplices (1).

La reine cependant perdit son fils un an après sa naissance, ce qui la rendit toujours plus étrangère à son royaume. Le 24 mars 1474, le sénat de Venise lui donna pour conseillers, ou plutôt pour tuteurs, deux nobles Vénitiens, Louis Gabrielli et Francesco Minio; le commandement de tous les gens de guerre fut confié à Giovanni Soranzo avec le titre de provvediteur général. Le sénat de Venise nomma aussi les commandans particuliers de Famagouste et de Cérines, et il ne resta plus à la reine, protégée par cette ambitieuse république, que la vaine pompe de la royauté (2).

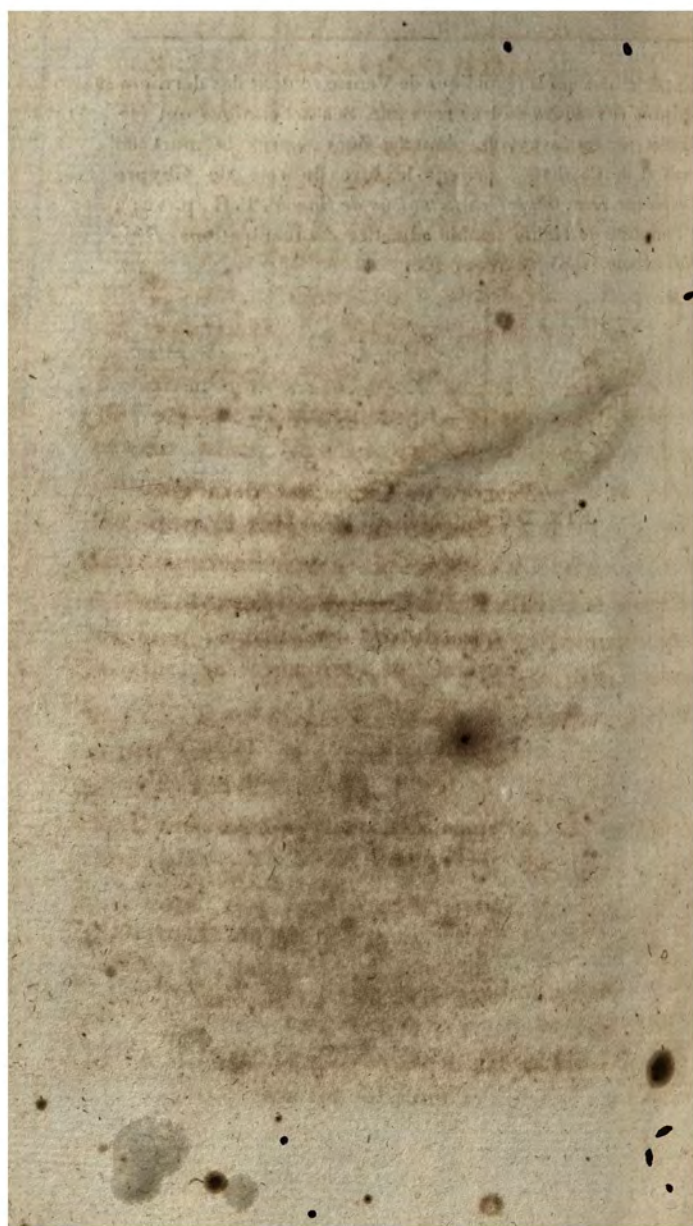
(1) *Andr. Navagiero Storia Veneziana.* p. 1140. — *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. X<sup>o</sup>, f. 229. v. — *Coriol. Cepio.* L. III, p. 362.

(2) *Andrea Navagiero.* p. 1141. — *Gio Batt. Pigna, Storia de Principi d'Este.* L. VIII, p. 784. — *Vitæ Romanor. Pontif.* T. III, P. II, p. 1063. Etienne de Lusignan, qui écrivit l'histoire de Chypre, un siècle environ après ces événemens, attribue au poison la mort de Jacques le Posthume, aussi bien que celle de son père. A l'en croire, ce fut par un enchan-



ment de crimes que la république de Venise se défit des derniers CHAP. LXXXII.  
Lusignan et s'empara de leur royaume. Ses accusations ont été 1473.  
répétées par les Savoyards, dont les ducs, après la mort de  
Louis et de Charlotte, prirent le titre de rois de Chypre  
(*Guichenon. Hist. Généal. de la maison de Savoie. T. II, p. 121*);  
et l'annaliste de l'église semble admettre ces inculpations. *Ray-*  
*nald. ad ann. 1473, §. 31, p. 263.*

FIN DU TOME DIXIÈME.



---

---

# TABŒE CHRONOLOGIQUE.

TOME DIXIÈME.

---

CHAPITRE LXXV. *Pontificat de Nicolas V; conjuration d'Etienne Porcari. — Campagne de Jacob Piccinino dans l'état de Sienne. — Malheurs et déposition du doge François Foscari à Venise 1447 — 1457. p. 1*

Progrès des lettres, et décadence de l'esprit public dans le quinzième siècle..... *ib.*

Les littérateurs à cette époque manquoient trop d'originalité, pour exercer de l'influence sur leurs concitoyens..... 2

Pédanterie de ceux qui étoient chargés de quelque fonction publique. 3

Fausse idée qu'ils se formoient de l'éloquence..... 5

Carrière parcourue par l'un des plus illustres et des plus heureux philologues de ce siècle, Thomas de Sarzane, ou Nicolas V..... 6

<sup>An.</sup>  
1398 — 1434. Naissance et première éducation de Thomas de Sarzane..... 7

<i>An.</i>		
1434 — 1446.	Ses progrès dans les lettres, et les dignités ecclésiastiques.....	p. 8
1447.	Février 23. Mort d'Eugène IV. Etienne Porcari veut engager les Romains à faire valoir leurs privilèges. ....	10
— 6 Mars.	Election de Thomas de Sarzane, qui prend le nom de Nicolas V.....	11
1449.	Avril. Félix V renonce au pontificat, et le schisme est terminé.	13
1447 — 1455.	Encouragemens donnés par Nicolas V aux anciennes lettres..	<i>ib.</i>
—	Son goût pour l'architecture et ses monumens.....	14
—	Sa familiarité avec les gens de lettres.....	16
—	Elevé dans la servitude domestique, il ne veut reconnoître ni privilèges, ni liberté.....	17
1450.	Nouvelles tentatives d'Etienne Porcari, en faveur des privilèges de Rome.....	18
—	Sentimens de Porcari et des Romains, sur la domination des prêtres.....	19
1453.	5 Janvier. Conjuraton d'Etienne Porcari.....	20
—	Elle est découverte, et tous les conjurés sont mis à mort.....	22

<i>An.</i>		
1453.	Le pape Nicolas V devient soup- çonneux et cruel.....	p. 23
1454.	Maladie de Nicolas V, et ses re- mords.....	25
1455.	24 Mars. Mort de Nicolas V....	27
	— 8 Avril. Alfonse Borgia lui succède, sous le nom de Calixte III.....	<i>ib.</i>
1456.	Alliance d'Alfonse d'Aragon et de la maison Sforza.....	28
1455.	Jacob Piccinino conduit dans l'Etat de Sienne une compagnie de sol- dats aventuriers.....	29
	— Toutes les troupes d'Italie se ras- semblent dans la Maremme de Sienna, pour resserrer Piccinino.	31
	— Combat de la Vallée d'Enfer.....	32
	— Mortalité dans ces armées et ruine de Piccinino.....	33
1453 — 1456.	Projets de croisade contre les Turcs, bientôt abandonnés.....	34
1454.	18 Avril. Traité de paix entre les Vénitiens et les Turcs.....	36
1423 — 1457.	Règne glorieux de François Foscari doge de Venise.....	37
1445 — 1456.	Acharnement du conseil des dix contre son fils Jacob Foscari... ..	38
1459.	Novembre. Nouvelles persécutions contre Jacob Foscari.....	39

	<i>An.</i>		
1433	—	1451. Le vieux doge Foscari offre son abdication qui est refusée.....	p. 41
		1456. Juillet. Derniers malheurs et mort de Jacob Foscari.....	42
		1457. Octobre. Le conseil des dix demande à François Foscari d'abdiquer.....	44
		— 23 Octobre. Déposition de François Foscari, qui meurt huit jours après.....	45
CHAPITRE LXXVI. <i>Guerres d'Alfonse, roi de Naples, contre Malatesti de Rimini et contre les Génois. — Révolutions de Gènes; acharnement d'Alfonse contre le doge Pierre de Campo Frégoso, — Mort de ce monarque et son caractère. 1455 — 1458.</i>			
		1455. Le roi de Naples s'étoit réservé de faire la guerre à Malatesti, à Manfredi et aux Génois.....	<i>ib.</i>
		— Rivalité de Sigismond Malatesti et de Frédéric de Montefeltro...	48
		— Novembre. Frédéric, assisté par Alfonso de Naples et par Piccinino, attaque Malatesti et l'état de Rimini.....	49
		— Irritation d'Alfonse, roi de Naples, contre la république de Gènes..	50
1435	—	1455. Vingt années de troubles à Gènes, pendant lesquels cette république s'étoit peu mêlée des affaires d'Italie.....	<i>ib.</i>

- An.*  
 1435 — 1455. Puissance des grands noms et des souvenirs historiques dans les états libres..... p. 51
- Un mélange d'aristocratie est nécessaire à l'équilibre qui produit la liberté..... 52
- Les familles illustres de Gênes n'avoient pas, dans l'état, un pouvoir proportionné à leur crédit auprès du peuple..... 54
- Cette disproportion causa toutes les révolutions de Gênes..... 55
1436. Thomas Frégoso chasse le nouveau doge Isnard de Guarco, et se fait reconnoître à sa place..... 56
1437. Baptiste Frégoso, séduit par les intrigues du duc de Milan, se révolte contre son frère; il est vaincu et pardonné..... 57
1441. Révolte de Jean-Antoine de Fiesque et des anciens nobles contre Frégoso..... 59
- 1435 — 1442. Les Génois consacrent toutes leurs forces à défendre René d'Anjou contre Alfonse..... 60
1442. 15 Décembre. Thomas Frégoso vaincu et chassé de Gênes par Jean-Antoine de Fiesque..... 61
1443. Janvier. Raphaël Adorno, nouveau doge de Gênes..... 62

1444.	Adorno rend la république de Gênes tributaire d'Alfonse.....	p. 63
1447.	4 Janvier. Raphaël Adorno abdique sa dignité, et son cousin Barnabas lui est substitué.....	64
—	30 Janvier. Barnabas Adorno chassé par Janus Frégoso qui lui succède.	65
—	Conquête du marquisat de Final, par Frégoso.....	66
1450.	8 Décembre. Pierre Frégoso succède à Louis, qui avoit succédé à Janus, mort de maladie.....	67
1452.	Secours envoyés par la république de Gênes à Constantinople.....	68
1453.	Les Génois perdent leur colonie de Péra.....	ib.
—	Ils cèdent leurs colonies de la mer Noire et de Corse à la banque de Saint-Georges.....	69
1454.	Ils demandent la paix à Alfonso, pour tourner en commun leurs armes contre les Turcs.....	70
1455.	28 juillet. Pierre Frégoso soumet ses ennemis révoltés contre lui.....	71
1455. — 1456.	Il se défend contre la flotte d'Alfonse.....	72
—	Correspondance d'Alfonse et du doge Frégoso.....	73
—	Secours envoyés par les Génois aux Grecs du Levant.....	74



An.		p.
	1457. Pierre Frégoso recourt à Charles VII, roi de France, et à Jean d'Anjou, duc de Calabre.....	75
1454. — 1455.	Séjour de Jean d'Anjou en Toscane, à la solde des Florentins.....	76
	1458. Février. La république de Gènes se soumet à la seigneurie du roi de France.....	77
	— 11 Mai. Jean d'Anjou vient prendre le commandement de Gènes....	<i>ib.</i>
	— Il fait tous ses préparatifs de défense.	78
	— 1 <sup>er</sup> Juillet. La mort d'Alfonse dissipe l'armée napolitaine et celle des mécontents.....	79
1416. — 1458.	Règne d'Alfonse en Aragon.....	80
	1458. 27 Juin. Mort d'Alfonse au château de l'Œuf.....	81
	— Protection qu'Alfonse accordeoit aux lettres.....	82
	— Son premier amour pour Marguerite de Hijar.....	83
	— Sa dernière passion pour Lucrece d'Alagna.....	84
	— Son excessive libéralité.....	85
	— Vices de son administration.....	86

CHAPITRE LXXVII. *Efforts de Calixte III, et des barons napolitains pour empêcher Ferdinand d'Aragon de succéder à son père. Ils s'adressent à Jean d'Anjou, seigneur de Gênes. Pierre Frégoso est tué dans une attaque contre Gênes. Jean d'Anjou quitte Gênes pour le royaume de Naples. Guerre civile ; batailles de Sarno et de San-Fabbiano entre les Angevins et les Aragonois. 1458 — 1460.* p. 87

An.

Efforts d'Alfonse pour assurer la succession de son fils Ferdinand.	ib.
1443. Le parlement de Naples avoit demandé que Ferdinand fût désigné pour successeur à la couronne.	88
1443 — 1455. Son droit confirmé par les bulles de plusieurs papes.	90
1444. Et par son mariage avec Isabelle de Clermont, nièce du prince de Tarente.	92
1458. 12 Juillet. Calixte III déclare le royaume de Naples dévolu au Saint-Siège, par l'extinction de la ligne légitime.	93
— Il veut engager François Sforza dans ses projets.	94
— 6 Août. Il meurt sans pouvoir mettre ses desseins en exécution.	ib.
— 19 Août. Election d'Ænéas Sylvius Piccolomini, qui se fait nommer Pie II.	95

*An.*

1458. Dénouement de Pie II, au moment  
de son élection..... p. 96
- Octobre. Pie II reconnoît Ferdi-  
nand comme roi de Naples, et  
fait avec lui un traité avantageux  
pour l'église..... 97
- Le comte de Viane, compétiteur de  
Sigismond, se retire en Sicile... 98
1459. Mécontentement des barons napo-  
litains, leurs propositions au roi  
de Navarre..... 99
- Rebutés par lui, ils s'adressent à  
René d'Anjou et à son fils..... 100
- Le duc de Calabre, fils de René,  
recherche l'alliance de François  
Sforza..... 101
- Elle lui est refusée..... 102
- Sforza cherche à exciter des troubles  
à Gènes, que gouvernoit le duc  
de Calabre..... 103
- Février. Première expédition de  
Pierre Frégoso, mort de J. A. de  
Fiesque..... *ib.*
- Le duc de Calabre demande et ob-  
tient les secours des Génois, pour  
la guerre de Naples..... 104
- Septembre. Seconde expédition de  
Frégoso contre Gènes..... 105

<i>An.</i>		
1459.	15 Septembre. Il pénètre dans l'enceinte même de Gènes . . . . .	p. 106
	— Il y est tué . . . . .	107
	— Déroute de son armée . . . . .	108
	— 4 Octobre. Le duc de Calabre met à la voile, de Gènes, pour la terre de Labour . . . . .	109
	— 27 Mai. Pie II fait l'ouverture de la diète qu'il avoit convoquée à Mantoue . . . . .	110
	— Instantes prières des députés du Levant, à cette diète . . . . .	111
	— La diète répartit entre les peuples, les frais de la croisade future . . . . .	112
1460.	15 Janvier. Elle se termine sans assurer aucun secours aux peuples du Levant . . . . .	113
	— Pie II se détermine à secourir Ferdinand contre la maison d'Anjou.	<i>ib.</i>
Octobre 1459. — Janvier 1460.	Soulèvement de tout le royaume de Naples en faveur de la maison d'Anjou . . . . .	114.
1460.	Presque toute l'Italie s'intéresse au succès des Angevins . . . . .	116
	— Ferdinand réclame des Vénitiens et des Florentins, les secours stipulés par l'alliance . . . . .	117
	— Les Florentins, sur le point de se décider pour le duc de Calabre, sont retenus par François Sforza.	118

- An.  
 1460. Les deux républiques s'engagent à la neutralité.....p. 119
- Piccinino et Malatesti se mettent au service du prince d'Anjou..... 120
- Premiers succès de Ferdinand en Campanie..... 121
- 7 Juillet. Sa défaite à Sarno par le duc Jean..... 122
- La reine Isabelle implore la compassion du prince de Tarente, qui éloigne le duc Jean de Naples..... 124
- 27 Juillet. Défaite des frères Sforza et de Montefeltro, à San-Fabbianno, par Jacob Piccinino..... 125
- La reine Isabelle fait la quête dans Naples, pour rétablir l'armée de son mari..... 127

CHAPITRE LXXVIII. *La République de Gênes, soulevée par les intrigues de l'archevêque Paul Frégoso, secoue la domination des François, et remporte sur le roi René une grande victoire. — Désastres du parti angevin dans le royaume de Naples. — Tyrannie de Paul Frégoso à Gênes. Cette république se soumet au duc de Milan. — Dernières années et mort de Cosme de Médicis.* 1460-1464. 129

1460. Importance de la possession de Gênes, pour la guerre des François à Naples..... *ib.*

<i>An.</i>		
1460.	Premières dissensions dans Gênes , sous le gouvernement françois. . . . .	p. 130
1461. 9	Mars. Soulèvement qui force Thomas de la Vallée à se retirer dans le fort . . . . .	131
	— Réconciliation des Adorni et des Frégosi , proposée par Paul Fré- goso , archevêque de Gênes. . . . .	132
	— Prosper Adorno élu doge par les deux partis. . . . .	133
	— La garnison françoise est assiégée dans le Castelletto . . . . .	134
	— Juillet. Le roi René paroît devant Gênes avec une flotte. . . . .	135
	— 17 Juillet. Son armée est battue et presque détruite par les Génois. . . . .	136
	— Le jour même de la bataille, Prosper Adorno est chassé de Gênes par Paul Frégoso . . . . .	138
	— Louis Frégoso , entré en possession du Castelletto , est nommé doge de Gênes. . . . .	139
	— La défaite du roi René à Gênes , vivement ressentie par le parti Angevin , dans le royaume de Naples . . . . .	140
1461.	George Scanderbeg amène des se- cours albanais à Ferdinand , à Barlette. . . . .	141

An.

1461. Tentatives diverses pour détacher François Sforza de l'alliance de Ferdinand..... p. 142
1462. Février. Le duc de Milan fait arrêter Tiberto Brandolini, comme partisan de la maison d'Anjou.. 143
- Succès des Angevins au commencement de l'année..... 144
- Dès le mois d'août la fortune se déclare pour Ferdinand, et ne l'abandonne plus..... 145
- 18 Août. Le duc d'Anjou et Piccinino défaits devant Troia.... *ib.*
- 14 Août. Sigismond Malatesti défait par Montefeltro..... 146
- 13 Septembre. Le prince de Tarente abandonne le parti d'Anjou..... 147
1463. 10 Août. Jacob Piccinino abandonne le parti d'Anjou..... 148
- Octobre. Sigismond Malatesti obtient la paix du pape aux conditions les plus dures..... 150
- 16 Novembre. Le prince de Tarente meurt à Alta-Mura, probablement assassiné par ordre de Ferdinand..... 151
1464. Le prince d'Anjou abandonne le royaume de Naples..... 152

	1464. Février. Louis XI cède à François Sforza tous ses droits sur Gênes. . . . .	152
1460 —	1462. L'archevêque de Gênes se met à la tête des factieux. . . . .	153
	1462. Il surprend, à deux reprises, le doge Louis, son cousin, et se fait élire à sa place. . . . .	154
1462 —	1464. Administration violente de Paul Frégoso. . . . .	155
	1464. Avril. L'archevêque Frégoso quitte Gênes pour exercer la piraterie. . . . .	157
	— 13 Avril. Gênes se soumet à la domination du duc de Milan. . . . .	158
	— Florence évite les révolutions violentes de Gênes. . . . .	159
1455 —	1464. Gouvernement démocratique de Florence. . . . .	160
	— Pouvoir dictatorial des balies rendu nécessaire. . . . .	161
	— Grandeur de Néri Capponi et de Cosme de Médicis. . . . .	162
	1455. 1 Juillet. Les Florentins, après la mort de Néri Capponi, ne veulent pas renouveler la balie. . . . .	163
1455 —	1458. Humiliation des grands après l'abolition de la balie. . . . .	164
	— Contestations sur l'établissement des impôts. . . . .	165



An.

1458. Le gonfalonier Mattéo Bartoli demande vainement une balie... p. 166
- 11 Août. Lucas Pitti fait rétablir la balie par force..... 167
- La balie fait un usage tyrannique de son pouvoir..... 168
- Orgueil de Lucas Pitti, qui fait bâtir un Palais-Royal..... 169
1463. Novembre. Cosme de Médicis perd son second fils..... 170
1464. 1 Août. Cosme de Médicis meurt dans sa soixante-quinzième année. 172
- Monumens élevés par Cosme dans sa patrie..... 173
- Son administration publique et ses conquêtes..... 174
1465. Il est déclaré, après sa mort, père de la patrie..... 175

CHAPITRE LXXIX. *Effroi que les conquêtes des Turcs causent à l'Italie. — Premières victoires de Georges Castriot ou Scanderbeg. — Guerre des Vénitiens dans la Morée. — Pie II arrêté par la mort, comme il alloit conduire une croisade en Illyrie. — Dernières victoires et mort de Scanderbeg. 1443 — 1466..... p. 176*

- 1464 — 1494. Période de paix et de prospérité pour l'Italie..... *ib.*
- Progrès des lettres et des arts, et décadence du caractère national pendant cette période..... 177

<i>An.</i>		
1443 — 1464.	Abandon des Illyriens aux Turcs , qui laisse à découvert les côtes de l'Italie.....	178
	— Nombreux états nés des débris de l'empire d'Orient.....	179
	— Tous ces états cherchent en Italie un centre à leurs négociations et à leurs intérêts.....	181
	— L'Italie se remplit de Grecs et de Chrétiens orientaux réfugiés...	<i>ib.</i>
1354 — 1458.	Domination en Serbie des Crales de la maison de Lazare.....	182
	1458. Mahomet II soumet la Rascie et la Serbie après la mort de George Bulkowitz.....	183
1364 — 1458.	Règne de la maison Acciaiuoli dans le duché d'Athènes.....	184
	1458. François Acciaiuoli, dernier duc d'Athènes, étranglé par Maho- met II.....	185
1450 — 1460.	Les frères du dernier empereur gouvernent le Péloponèse avec le titre de despotes.....	186
	1460. Ils sont dépouillés de leurs états, et meurent en 1465 et 1471.....	187
	1462. Sinope, Cérassus et Trébisonde sou- mis par Mahomet II.....	188
	1463. Mahomet II attaque Bladus Dra- cula, hospodar de Valachie et de Moldavie.....	<i>ib.</i>

- An.*  
 1463. Après d'effroyables cruautés, Bladus se réfugie chez les Hongrois, qui le retiennent en prison..... p. 189
- 1404 — 1470. Naissance de George Castriot, et son éducation parmi les Turcs.. 190
1432. A la mort de Jean, père de George Castriot, Amurath II s'empare de son héritage en Epire..... 191
1442. George Castriot, surnommé *Scanderbeg*, soulève l'Epire, après la défaite des Turcs à la Morava... 192
- Il s'empare en un mois, de toutes les forteresses qui avoient appartenu à son père..... 195
- Il convoque une diète des princes d'Epire et d'Albanie à Aléssio.. *ib.*
- 1442 — 1445. Forces et revenus de Scanderbeg. 196
1445. Ses victoires sur Feyrouz et Mustapha..... 197
1449. Amurath II ravage l'Epire, et s'empare de Stéti grade..... 198
1450. Amurath assiége inutilement Croia, capitale de Scanderbeg..... 199
1451. Mort d'Amurath après le siège de Croia..... 200
- 1452 — 1458. Moïse Golenthus et Amésa, généraux de Scanderbeg, séduits par Mahomet II, et soumis ensuite.. 201

<i>An.</i>		
1461.	22 Juin. Paix entre Scanderbeg et Mahomet II.....	202
1461 — 1463.	Campagnes de Scanderbeg en Italie comme auxiliaire de Ferdinand.	203
1462.	Etienne Thomas, roi de Bosnie demande des secours à Pie II.....	
1463.	La Bosnie conquise par Mahomet II, et son roi envoyé au supplice..	206
	— L'Esclavonie ravagée, et son ban ou souverain, massacré avec cinquante de ses gentilshommes.....	208
	— Mai. La guerre allumée en Morée, entre les Vénitiens et les Turcs..	209
	— Les Vénitiens s'étant emparés du Péloponèse, fortifient l'isthme ou hexamiglion. ....	210
	— Ils assiègent vainement Corinthe..	211
1464.	Ils abandonnent lâchement l'isthme à l'approche d'une armée turque.	212
1465.	Pie II prend la résolution de conduire lui même une croisade, à la défense des Chrétiens du Levant. ....	213
	— 22 Octobre. Par une bulle il convoque les Croisés à Ancône....	216
	— Le doge de Venise forcé par les Prégadi à promettre qu'il marcheroit en personne avec le pape.	<i>ib.</i>

- An.
1463. 12 Septembre. Traité d'alliance de Matthias Corvinus avec Venise , contre les Turcs..... p. 217
- 26 Mai. Pie II détermine Scanderbeg à recommencer la guerre. 218
1464. 18 Juin. Pie II part de Rome pour la croisade..... 219
- Il rencontre sur sa route les Croisés qui s'en retournent..... 220
- Août. Le doge Christophe Moro vient joindre le pape à Ancône. 222
- 14 Août. Mort de Pie II..... 223
- Préparatifs insuffisans qu'il avoit faits pour son expédition..... 224
- Ses projets sont abandonnés à sa mort, et toute l'armée se dissipe. 225
- Convention des cardinaux , avant de procéder à une nouvelle élection..... 226
- 16 Septembre. Paul II élu par eux , annulle la convention qu'il avoit signée et jurée..... 228
- Il fait mine de vouloir secourir les Chrétiens du Levant..... 229
1463. Guerre des Vénitiens contre Trieste et l'empereur Frédéric III..... 230
1465. Leur expédition contre le grand-maître de Rhodes..... 231

<i>An.</i>		
1465.	Ravages qu'ils exercent en Grèce . p. 232	232
	— Orsato Giustiniani attaque Métélin, et exerce d'horribles cruautés sur ses prisonniers Turcs . . . . .	233
	— Sigismond Malatesti brûle Misitrin ou la Nouvelle Sparte . . . . .	234
1466.	Victor Cappello pille Athènes . . . . .	235
	— Il échoue devant Patras . . . . .	236
1464.	Ballabanus Badera, chargé par Mahomet II de la guerre contre Scanderbeg . . . . .	237
	— Huit capitaines de Scanderbeg tombent dans une embuscade, dans la vallée de Valchalia . . . . .	239
	— Batailles d'Oronichio et de Sfétigrade . . . . .	240
	— Jacoub Arnauth et Ballabanus entrent en Epire par deux côtés différens . . . . .	241
	— Scanderbeg, entraîné dans une embuscade, s'en échappe avec peine . . . . .	242
	— Bataille de Valchalia où Ballabanus est défait . . . . .	243
	— Bataille de Pétrella où Jacoub Arnauth est défait et tué . . . . .	244
1465.	Nouveaux efforts de Mahomet II pour soumettre l'Epire . . . . .	245

An.

1465. Il y entre avec une puissante armée,  
et prend la ville de Chidna.... p. 246

— Scanderbeg vient à Rome implorer  
les secours de Paul II..... 247

— Ballabanus assiège Croia..... 249

— Ballabanus est défait et tué au pied  
du mont Cruinus, par Scan-  
derbeg..... 250

— Scanderbeg veut rassembler une  
nouvelle armée à Alessio..... 251

1466. Janvier. Il est atteint d'une ma-  
ladie mortelle; son discours à ses  
soldats..... 252

— Son nom seul dissipe les Turcs qui  
s'approchent d'Alessio..... 253

— 17 Janvier. Il meurt et est enterré  
à Alessio..... 254

— Désespoir des Epirotes..... 255

— L'Albanie tombe sous le joug des  
Tures..... 256

CHAPITRE LXXX. *Fausse politique des Vénitiens de  
l'administration de leurs provinces d'outre-mer.  
die de Ferdinand de Naples ; il fait périr Jacq  
nino. — Dernières années et mort de F  
Troubles de Florence sous l'administ  
de Médicis ; projets et foiblesse de Luas Pitt  
— 1466.*

p. 258

An.

L'existence de l'Italie dépendoit de la guerre des Turcs.....	ib.
Cependant tous les états négligeoient leur défense, pour s'occuper des plus misérables intérêts.....	259
Les Vénitiens, qui défendoient seuls l'Italie, la compromettoient eux-mêmes par une fausse poli- tique.....	260
Les sujets de Venise divisés en trois classes.....	261
Ceux des provinces illyriennes, en- tièrement sacrifiés aux deux autres.....	262
Une plus sage politique auroit fait de Venise une puissance illy- rienne.....	263
Rapacité et vénalité des Vénitiens dans leurs colonies.....	264
Foiblesse de leurs efforts contre les Turcs, résultat de cette vénalité.	ib.



- An. Ferdinand, roi de Naples, ne songe  
 qu'à se venger de ses sujets révol-  
 tés, avec lesquels il avoit fait la  
 paix.....p. 265
- Juin. Il fait arrêter Marino Marzano,  
 duc de Suessa..... 266
- Jacob Piccinino ; craignant le même  
 sort, recherche la protection de  
 François Sforza..... 267
- Il vient à Milan épouser Drusiana,  
 fille naturelle de Sforza..... 268
1465. Il retourne à Naples, sous la ga-  
 rantie de son beau-père..... 270
- 24 Juin. Il est arrêté et mis à mort  
 par ordre de Ferdinand..... 271
- On accusa, peut-être sans fonde-  
 ment, Sforza d'avoir eu part à  
 cette trahison..... 272
- Hippolyte, fille légitime de Sforza,  
 épouse Alfonse, fils de Ferdi-  
 nand..... 274
- Galéaz Sforza envoyé par son père,  
 pour secourir Louis XI dans la  
 guerre du bien public..... 275
1466. 8 Mars. Mort de François Sforza.. 276
- 20 Mars. Galéaz, son fils, couronné  
 à Milan, après s'être échappé  
 de France sous un déguisement.. 279

1464. — 1466. Les principaux citoyens de Florence jaloux de Pierre de Médicis. . . . .	p. 280
1464. P. de Médicis, en retirant brusquement ses capitaux du commerce, offense et ruine tous les citoyens de son père. . . . .	282
1465. Septembre. Les conseils refusent de renouveler la balie. . . . .	284
— 1 <sup>er</sup> Novembre. Joie du peuple en voyant Nicolas Sodérini gonfalonier. . . . .	285
— Sodérini ne sait opérer aucune réforme pendant sa magistrature. . . . .	286
1466. Pierre de Médicis demande que la république paye à Galéaz Sforza, nouveau duc de Milan, le subside qu'elle donnoit à son père. . . . .	287
1466. Les amis de la liberté à Florence, obligés de chercher des secours étrangers. . . . .	289
— Août. Pierre de Médicis revient à Florence avec des gens armés. . . . .	290
— Il gagne Lucas Pitti, qui empêche un combat entre les deux partis. . . . .	291
— 28 Août. Paix entre les Médicis, et Sodérini et son parti. . . . .	292
— 2 Septembre. Elle est violée aussitôt après par les Médicis. . . . .	293
— Proscription de tous les amis de la liberté par une nouvelle balie. . . . .	294

CHAPITRE LXXXI. *Les émigrés florentins se réunissent sous la protection de Venise, et attaquent sans succès les Médicis : injustice du gouvernement florentin : mort de Pierre de Médicis. — Ambition inquiète de Paul II. Il veut s'emparer de l'héritage des Malatesti. Il cherche vainement des alliés ; il meurt détesté des Romains et des gens de lettres. 1466 — 1471. p. 296*

An.

La liberté seule pouvoit rendre Florence assez forte pour supporter d'aussi grandes pertes que celles qu'elle avoit faites. . . . . *ib.*

Cette liberté influoit toujours sur le caractère, encore que toutes ses institutions fussent ébranlées. . . . . 297

1466. Les émigrés de 1466 se joignent à ceux de 1434, et implorent la protection des Vénitiens. . . . . 298

— Ils s'assurent de Barthelemy Coléoni, et des petits seigneurs de Romagne. . . . . 299

1467. 10 Mai. Barthelemy Coléoni passe le Pô, avec une nombreuse armée soldée par les émigrés florentins. . . . . 301

— Galéaz Sforza se rend à l'armée florentine, commandée par Montefeltro, et la compromet. . . . . *ib.*

— 25 Juillet. Bataille de la Molinella, pendant l'absence de Galéaz. . . . . 303

<i>An.</i>		
1467.	14 Novembre. Galéaz, de retour à Milan, signe la paix avec le duc de Savoie .....	p.304
	— Borso d'Este et le pape Paul II offrent leur médiation à Milan et à Venise .....	
1468.	2 Février. Sentence arbitrale du pape, pour médier la paix .....	306
	— 25 Avril. Il est obligé de la réformer.	307
	— Avril. Nouvelles persécutions exercées à Florence par le parti des Médicis .....	308
1469.	12 Février. Tournois en l'honneur de Laurent de Médicis .....	309
	— 4 Juin. Mariage de Laurent de Médicis avec Clarice Orsini .....	310
	— Maladie et dernières exhortations de Pierre de Médicis .....	311
	— 2 Décembre. Mort de Pierre de Médicis .....	312
1467.	28 Février. Achat de Sarzane et de Sarzanelle fait par P. de Médicis.	<i>ib.</i>
1465.	Juin. Paul II fait arrêter et dépouiller les comtes de l'Anguillara .....	313
	— Dissensions entre Paul II et Ferdinand sur le tribut dû à Saint-Pierre .....	315

1464. 20 Novembre. Mort de Dominique Malatesti, dont Paul II saisit l'héritage..... p. 316
1468. 13 Octobre. Mort de Sigismond Pandolfe Malatesti et son caractère..... 317
- Convention de Paul II avec Robert Malatesti, fils naturel de Sigismond, pour réunir Rimini au domaine de l'Eglise..... 319
- Robert installé dans la principauté de Rimini, refuse de la rendre.. 320
1469. Juin. Paul II le fait attaquer par surprise..... 321
- 29 Août. L'armée de Paul II battue par Frédéric de Montefeltro.... 322
- Négociations de Paul II pour allumer une guerre générale en Italie. 323
1468. Décembre 1469 Janvier. Voyage de Frédéric III, empereur en Italie..... 324
- Le pape sent qu'il ne peut prendre confiance en lui..... 326
1468. 6 Juillet. Galéaz Sforza épouse Bonne de Savoie, belle-sœur de Louis XI..... 327
- 19 Octobre. Sa mère meurt, et on le soupçonne de l'avoir empoisonnée..... 328

1468. Le pape ne peut s'allier ni au duc de Milan, ni à la France, ni à l'Espagne..... p. 328
- Jean, roi d'Aragon, fait ses enfans du premier lit, et excite ainsi la révolte de ses peuples.... 329
1466. Jean d'Anjou appelé au trône d'Aragon par les Catalans révoltés.. 331
1470. 16 Décembre. Il meurt à Barcelonne. *ib.*
- 22 Décembre. Le pape ne pouvant former d'alliance au-dehors, accepte la paix..... 332
- Il persécute à Rome les gens de lettres..... 333
1471. 14 Avril. Il accorde à Borso d'Este le titre de duc de Ferrare..... 334
- 26 Juillet. Mort de Paul II..... 336
- 20 Août. Mort de Borso d'Este, duc de Ferrare et de Modène..... 337

CHAPITRE LXXXII. *Suite de la guerre des Turcs ; leurs ravages dans la Carniole et le Friuli ; ceux des Vénitiens dans la Grèce et l'Asie mineure. — Révolutions de Chypre , qui amènent ce royaume sous la dépendance de la république de Venise.* p. 339

- An.
- Mauvaise politique de Paul II, pour la défense de la chrétienté . . . . . 339
1458. — 1468. Matthias Corvinus, fils de Jean Huniades, défend la Hongrie contre les Turcs. . . . . 340
- Paul II le sollicite de tourner ses armes contre George Podiebrad, roi de Bohême. . . . . 342
1468. Matthias Corvinus abandonne la défense de la Hongrie, pour attaquer les Bohémiens déclarés hérétiques. . . . . 344
1469. Invasion de la Croatie par Hassan Bey, et massacre de ses habitans. *ib.*
- Nicolas Canale, général vénitien, surprend et pille la ville d'Eno. . 346
- 2 Août. Vœu de Mahomet II de détruire l'idolâtrie des chrétiens. 348
1470. 31 Mai. Une puissante flotte turque sort pour la première fois des Dardanelles . . . . . 349
- La flotte vénitienne évite le combat. 350

An.

1470.	Les Turcs se préparent à l'attaque de Négrepont ou l'Eubée . . . . .	p. 351
—	Ils lient la Thessalie à l'Eubée par un pont . . . . .	352
—	25 Juin, 30 Juin, 5 Juillet. Ils livrent trois assauts meurtriers à la ville . . . . .	353
—	Nicolas Canale manque de résolution pour rompre le pont et attaquer la flotte turque . . . . .	354
—	12 Juillet. Les Turcs prennent d'assaut Négrepont, et en massacrent tous les habitans . . . . .	355
—	Canale accusé de manquer de courage . . . . .	356
—	Il est arrêté et chargé de fers, et P. Mocénigo lui succède . . . . .	357
—	Effroi que causent aux chrétiens la prise de Négrepont, et la nouvelle marine des Turcs . . . . .	358
—	Paul II s'efforce de réconcilier les Italiens . . . . .	360
—	22 Décembre. Ligue d'Italie pour la défense commune . . . . .	361
1471.	24 Juin. Diète de Ratisbonne, pour pourvoir à la défense de la chrétienté . . . . .	362
—	Discours de Paul Morosini, ambassadeur vénitien, pour demander des secours aux princes allemands . . . . .	363



- An.*  
 1471. Les états de Carniole et les magnats de Hongrie demandent aussi des secours..... p. 364
- 19 Juillet. Armement puissant, ordonné par la diète, que l'indolence de Frédéric III n'essaie pas même d'effectuer..... 366
- Le pape sollicite la diète de faire attaquer les Bohémiens en même temps que les Turcs..... 367
- Vaine négociation de Mahomet II avec la république de Venise... 368
- Négociation de Paul II et des Vénitiens avec Ussun Cassan, conquérant de la Perse..... 369
- Défi réciproque d'Ussun Cassan et de Mahomet II..... 370
- 9 Août. François de la Rovère, sous le nom de Sixte IV, succède à Paul II..... 371
1471. 20 Août. Hercule d'Este succède à Borso, duc de Ferrare, de préférence à Nicolas, fils de Lionnel. 372
- Négociations de Catherino Zeno avec Ussun Cassan..... 375
1472. Expédition de Pierre Mocénigo, pour désoler l'Asie mineure... 376
- Il fortifie son armée par des Stradiotes de Romanie..... 377

<i>An.</i>		
1472.	Il ravage la Carie, et l'île de Cos... n.	378
—	15 Juin. Requesens avec les galères de Naples, et Olivier Caraffa avec celles du Pontife, viennent le joindre.....	379
—	Pillage et incendie des faubourgs d'Attalée, ou Satalie, dans la Pamphlie.....	380
—	Ravage de l'Ionie.....	381
—	13 Septembre. Pillage et incendie de Smyrne par les Vénitiens...	382
1473.	Entrée triomphale d'Olivier Caraffa à Rome, après son expédition dans l'Asie mineure.....	383
1472.	Ravages des Turcs dans l'Albanie.	384
—	Le pacha de Bosnie s'avance dans le Friuli jusqu'à trois milles d'Udine.....	385
1473.	Tentative du Sicilien Antonio, pour brûler la flotte turque à Gallipoli.	386
—	Correspondance de Mocénigo avec Ussun Cassan, et les princes de Caramanie.....	387
1473 — 1488.	Ambassade en Perse de Barbaro et de Contarini..... N.	388
1473.	Mocénigo prend sur les Turcs et rend au Caraman, Séleucie, et deux autres forteresses.....	391
—	Ussun Cassan battu par Mahomet II	





00036742



